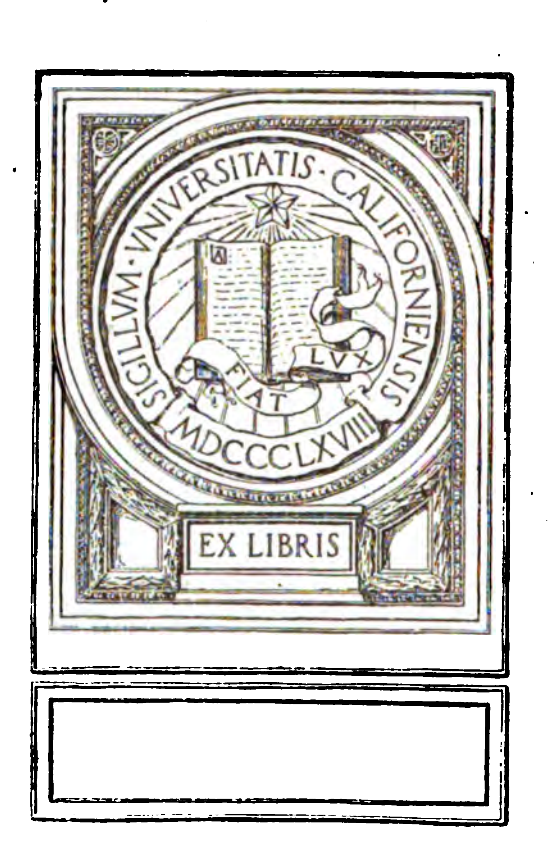
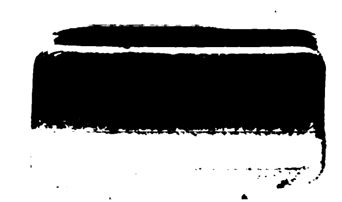



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



SOUVENIRS

DE LA

BARONNE DU MONTET

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1904.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4445.

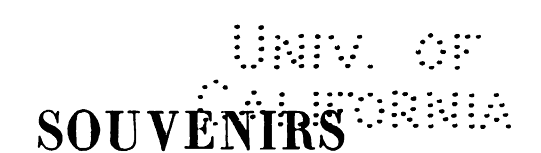


Hélio. Chauvet — Plon Nourrit & Cie Edit — Imp. Eudes

ALEXANDRINE DE LA BOUTETIÈRE DE SAINT-MARS

BARONNE DU MONTET

1785-1866



SOUVENIRS

DE LA

BARONNE DU MONTET

1785-1866

Avec un portrait en héliogravure



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

—

1904

PRÉFACE

Les souvenirs que l'on va lire ont été légués à mon père, le comte de la Boutetière (1). Ancien officier de cavalerie, il avait repris du service en 1870, et commandait au siège de Paris le 3e bataillon des mobiles de la Vendée. Décoré de la Légion d'honneur pour sa vaillante conduite à la bataille de Champigny, où il fut grièvement blessé, mon père mourut en 1881 des suites de ses blessures; cette fin prématurée l'a seule empêché de donner suite à l'intention que je lui ai toujours connue de publier les Mémoires de sa tante, la baronne du Montet. Je suis donc certain de remplir un de ses désirs en les présentant aujourd'hui au public; peut-être aussi de ne pas aller à l'encontre des volontés de l'auteur, bien que la modestie de Mme du Montet prétendît que ses Mémoires ne méritaient que l'oubli et le dédain, « comme les feuilles mortes d'une saison passée », et qu'elle ait écrit dans un jour d'épigramme qu'un de ses neveux les déchirerait pour en faire des bourres à fusil.

Marie-Henriette-Radegonde-Alexandrine Prévost de la

(1) M. de la Boutetière était aussi un savant: il est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques sur le Poitou et la Vendée.

Boutetière de Saint-Mars, baronne de Fisson du Montet, était née à Luçon, le 30 janvier 1785, d'une des plus anciennes et des plus distinguées familles de la Vendée.

Son père, Jean-François Prévost de la Boutetière de Saint-Mars, était capitaine de cavalerie au régiment d'Orléans et chevalier de Saint-Louis. Sa mère, Adélaïde-Paule-Françoise comtesse de la Fare (1), était fille du marquis de la Fare, maréchal de camp, et sœur de Mgr de la Fare, évêque de Nancy, qui, pendant la Révolution, fut agent de Louis XVIII à la cour de Vienne et devint sous la Restauration archevêque de Sens et cardinal.

A l'âge de six ans, Alexandrine suivit ses parents dans l'émigration. Sa mère a laissé le récit des misères qu'elle éprouva (2), et Alexandrine, devenue Mme du Montet, se rappelait avec un serrement de cœur la poignante tristesse des soirées d'exil, dans cette Allemagne où les tracasseries et la persécution furent le seul accueil fait aux émigrés.

En 1796, grâce à la protection de son oncle l'évêque de la Fare, l'archiduchesse Marie-Anne, sœur de l'empereur François II, abbesse du chapitre noble des chanoinesses de Prague (3), voulut bien se charger de son éducation. Alexandrine et sa sœur Henriette entrèrent donc au couvent de la Visitation à Vienne, où pendant les six années qu'elles y ont passées cette généreuse princesse ne cessa

(1) Chanoinesse du chapitre des dames comtesses de l'Argentière en Lyonnais.

(2) *Mémoires* de Mme la comtesse DE LA BOUTETIÈRE DE SAINT-MARS. Angers, imp. Lachèze et Dolbeau, 1844.

(3) Le chapitre insigne de Marie-Thérèse du Haradchin de Prague est le premier des quatre grands chapitres d'Autriche; l'abbesse doit appartenir à la maison impériale.

de les combler des témoignages de sa bonté et de sa bienveillance. C'est à cette époque qu'Alexandrine nouait en Autriche tant d'amitiés aussi solides que distinguées, tout en recueillant les fruits d'une éducation parfaite. La supérieure, lisons-nous dans les Mémoires de la comtesse de la Boutetière, « était Française, avait été élevée à Saint-Cyr comme moi, elle avait accueilli beaucoup de religieuses françaises de son ordre... ».

En 1801, le temps des plus dures épreuves étant passé pour les émigrés, Alexandrine put regagner la France avec ses parents. Les terres de la famille étaient vendues, le château brûlé, les promenades d'agrément arrachées; mais les exilés revoyaient le sol natal, et Mme de la Boutetière disait qu'elle n'avait à l'étranger trouvé que des peines.

Neuf années plus tard, le 20 décembre 1810, Alexandrine de la Boutetière reprenait la route de Vienne, ce cher Vienne qu'elle appela toujours la ville de sa jeunesse et de son bonheur; elle allait y épouser le baron du Montet dont elle fait dans ses souvenirs le plus brillant portrait.

Joseph, baron de Fisson du Montet, était fils du premier président du parlement de Nancy. D'une famille dévouée depuis des siècles aux princes de la maison de Lorraine, il suivit ses parents en émigration à Vienne. Admis à l'école des Cadets, puis officier dans l'armée autrichienne, Joseph du Montet avait pour lui les plus rares qualités morales et physiques. Sa bravoure jointe à sa grande jeunesse, à la distinction de sa tournure, et à la plus charmante figure du monde, fit l'admiration de ses camarades, Plusieurs fois blessé, il s'était signalé à différentes reprises

par son sang-froid et son courage. Lieutenant en premier à vingt-trois ans, capitaine deux ans plus tard, il obtint ensuite le commandement du régiment de S. A. I. l'archiduc Charles, avec le grade de lieutenant-colonel. Ses actions d'éclat lui avaient valu la croix de chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, qui n'est conférée que pour faits de guerre, et sur preuves de noblesse paternelle et maternelle. Mais ses blessures et les fatigues de la campagne de 1809 avaient altéré sa santé au point d'interrompre ses services militaires. Chambellan de l'empereur d'Autriche et décoré de l'ordre de Saint-Louis, il fut à différentes reprises chargé de missions importantes.

De son côté, la baronne du Montet sut se faire à Vienne de hautes et puissantes amitiés. Nommée dame de l'ordre de la Croix-Etoilée et dame du palais de l'impératrice d'Autriche, elle était très appréciée dans cette brillante cour, où elle retrouva toutes ses amies d'enfance du couvent de la Visitation. Sa naissance et ses relations lui ouvraient toutes les portes; son amabilité, sa grâce, le charme de ses manières lui gagnèrent tous les cœurs. C'est la période la plus intéressante de la vie de Mme du Montet; sous ses yeux se déroulent les événements les plus importants de cette époque si agitée, elle assiste à toutes les fêtes de Vienne, et voit de près bien des personnages illustres, autant de précieux souvenirs qu'elle évoquera plus tard pour ses petits-neveux.

Pourtant, malgré leur situation dans la haute société viennoise, ni elle, ni son mari n'oubliaient la France. Cette France « qu'on quitte avec douleur, et où l'on veut revenir mourir ». En 1824, ils firent leurs adieux à l'Autriche

pour se fixer à Nancy, pays d'origine de M. du Montet.

C'est dans cette charmante ville, « qui n'était plus qu'une jolie bourgeoise après avoir été une grande dame », selon l'expression de Mme du Montet, qu'elle habita pendant quarante-deux ans au milieu des siens, dans un cercle d'amitié, d'estime et de respect. D'une piété solide en même temps que femme du monde accomplie, elle garda jusqu'au dernier jour la vivacité de son esprit et, comme elle le préconise elle-même, ce beau système de sévérité noble, d'indulgence souriante et de gaieté gracieuse qu'une femme doit pratiquer dans ses dernières années. Sa conversation était agréable et sérieuse; comme dans ses écrits, l'on y trouvait sous des dehors enjoués autant de sagesse que de pénétration, voire d'expérience. Son salon toujours ouvert était très recherché : ses causeries charmantes, sa distinction, son affabilité y retenaient une société choisie. Une notabilité parisienne ou viennoise traversait-elle Nancy, sa première visite était pour Mme du Montet, qui, instruite sur tout, avait le don de faire valoir chacun.

Mais une grande douleur vint déchirer ce cœur si sensible, le baron du Montet mourut à Nancy en 1841. D'une union si tendre il n'était pas né d'enfants; leur cœur en adopta. Jamais neveux ne furent plus choyés que ceux de la baronne du Montet; les enfants de sa sœur, la marquise de Villevielle, restés orphelins très jeunes, trouvèrent en elle une seconde mère; ceux de son frère, le colonel de la Boutetière, furent l'objet de sa constante sollicitude et gardent de sa mémoire le plus respectueux souvenir. Elle s'est éteinte à Nancy le 16 janvier 1866, âgée de quatre-

vingt-un-ans, entourée de l'affectueuse reconnaissance de ses neveux et des regrets de ses nombreux amis.

Sur la fin de ses jours, elle a réuni, à la demande des siens, « les petites feuilles de ses souvenirs », pages au charme vieillot, écrites sans prétention, au hasard de sa mémoire, pour noter une anecdote, croquer un portrait, raconter un souvenir intéressant de sa vie si mouvementée. Loin de sa modestie l'idée d'être une femme auteur, et sans doute elle n'avait pas prévu que la grâce délicate de ses pages dépasserait le cercle étroit de la famille. Le lecteur reprochera-t-il à un arrière-neveu de n'avoir pas pensé de même ?

COMTE DE LA BOUTETIÈRE.

Château de Faymoreau-Vendée, 13 septembre 1904.

MES PETITES FEUILLES DÉTACHÉES

Si vous imaginez donner à mes pauvres petites feuilles détachées d'autre intention que celle d'une causerie intime de famille, *d'une conversation sans conséquence, sans préméditation, de bons petits radotages même, si vous voulez, vous serez dans l'erreur.*

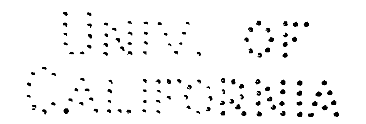
Dans la première jeunesse, on aime à entendre raconter; le monde est si nouveau alors! Plus tard on écoute avec distraction ou indifférence, souvent même avec impatience; l'intérêt du moment absorbe tout, le courant emporte, on est entré à pleines voiles dans la vie. Dans la vieillesse on aime conter; toute la vie est dans le passé, et l'on est jaloux de l'avenir.

Ayez pitié et indulgence! laissez-moi mes derniers sourires, ceux d'autrefois; je n'en ai plus aujourd'hui; laissez quelques larmes tomber, hélas! comme la froide rosée d'automne sur les feuilles jaunies que le premier souffle du vent d'hiver va détacher de l'arbre... Elles deviennent rares, ces larmes, et se tariront bientôt pour toujours! laissez mes souvenirs, quel qu'en soit l'objet, jeter leurs dernières vacillantes et inutiles lueurs; ils sont prêts à s'éteindre pour ne se raviver jamais!...

Si dans un moment d'ennui ou de souffrance, un de mes petits-neveux ou arrière-petites-nièces trouve ce livre dans l'ombre et la poussière où on l'aura relégué; s'il distrait ou console un

instant un cœur fatigué, une imagination malade, j'aurai survécu à la mort. En vérité, ce pauvre livre parlera après moi, comme je parle de mon vivant, sans étude, sans fiel et avec l'abandon d'une bonne jaserie.

Baronne du MONTET.



SOUVENIRS

DE LA

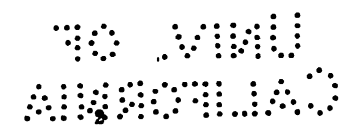
BARONNE DU MONTET

MESDAMES LES ARCHIDUCHESSES MARIE-CLÉMENTINE ET AMÉLIE EN 1795

Émigrée à l'âge de cinq ans, mes souvenirs sont souvent étrangers à ma patrie.

J'avais dix ans et ma sœur onze lorsque notre oncle, M. de la Fare, ancien évêque de Nancy, nous présenta à Vienne à Mmes les archiduchesses Clémentine et Amélie : la première était déjà fiancée au prince de Calabre, prince royal de Naples; c'est la mère de Mme la duchesse de Berry (1); la seconde est morte à peine âgée de vingt ans. Mme l'archiduchesse Clémentine, depuis princesse royale de Naples, était très marquée de la petite vérole, mais elle avait un véritable port de reine. Mme l'archiduchesse Amélie était petite; elle avait un air doux et souffrant. Les deux princesses s'amusèrent de notre vivacité et de la naïveté de nos réponses; elles nous demandèrent plusieurs fois à mon oncle et nous comblèrent de bontés. Après avoir dîné chez la comtesse Philippine de Dombasle, fille de la grande maîtresse, nous passions chez Mmes les archiduchesses; nous y étions respectueuses, nous

(1) L'archiduchesse Marie-Clémentine, fille de l'empereur Léopold II, épousa le 25 juin 1797 son cousin, François-Janvier-Joseph, prince royal de Naples, qui devint, en 1825, roi des Deux-Siciles sous le nom de François Ier. La princesse Marie-Clémentine mourut peu de temps après son mariage, en 1801. (*Éd.*)



y arrivions avec une joie d'enfant qui leur inspirait une aimable bienveillance. Ces jeunes princesses menaient une vie fort triste. Mme Clémentine, fiancée depuis longtemps au frère de sa belle-sœur (1), avait beaucoup à souffrir des bizarreries de l'humeur de l'impératrice; les circonstances politiques s'opposaient à son départ pour Naples. Le portrait en cire du prince, son futur époux, était en buste de grandeur naturelle sur une console; il était excessivement blond, blanc et couleur de rose. Elle s'amusait de notre étonnement à la vue d'un portrait si semblable à la réalité; nous ne pouvions en détacher nos yeux. Les deux jeunes princesses passaient quelquefois leurs belles mains dans nos longs cheveux et s'amusaient à les relever d'une manière pittoresque. Il y avait un piano dans le salon; nous osâmes un jour supplier Mme l'archiduchesse Amélie d'en jouer; elle sourit d'une demande si contraire à l'étiquette, mais elle s'approcha de l'instrument, et en tira quelques accords tristes et doux comme elle; ses mains étaient d'une beauté ravissante.

Mme l'archiduchesse Clémentine devait recevoir une présentation un après-dîner; ses femmes entrèrent pour l'habiller; elle voulut bien permettre que nous assistions à sa toilette, ce qui nous causa une joie extrême. Ses femmes se rangèrent en demi-cercle derrière elle; on lui présenta une robe à gaze blanche, à bouquets de fleurs de pensées satinés et appliqués, qu'elle passa rapidement; jamais je n'ai vu une toilette se faire plus vite. La belle taille de la princesse, sa grâce majestueuse étaient sa plus noble et constante parure. Mme l'archiduchesse Clémentine a gardé les tailles longues jusqu'à son mariage.

A cinq heures, les deux battants d'une grande porte s'ouvraient, et deux laquais posaient au milieu du salon une petite table sur laquelle se trouvaient des glaces, des oranges, des biscuits et quelques sucreries; les princesses seules s'en approchaient : elles prenaient fort peu de chose, mais les

(1) L'empereur François II, frère de l'archiduchesse Marie-Clémentine, avait épousé en seconde noces une princesse de Naples. Il eut d'elle treize enfants. (*Éd.*)

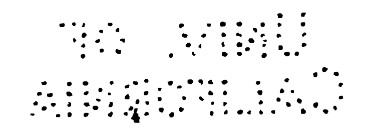
bonbons et les oranges nous étaient aussitôt donnés; enfin, pour mettre le comble à nos petites prospérités, les princesses voulurent bien permettre que Mme Philippine de Dombasle nous conduisît à Schœnbrunn un jour qu'elles devaient y diriger leur promenade.

Mmes les archiduchesses étaient dans une antique berline avec Mme la comtesse de Dombasle, leur grande maîtresse; nous suivions dans une voiture de la cour avec Mme Philippine; tous les archiducs attendaient leurs augustes sœurs à Schœnbrunn, ce qui nous intimida d'abord beaucoup. Quoique bien jeune encore, l'archiduc Charles était déjà à cette époque l'idole de l'armée et l'espérance de la monarchie autrichienne (1). — Les autres princes étaient accompagnés par leur vieux gouverneur, le vénérable baron de Hager : sa figure était couvertes d'honorables cicatrices. Le costume des archiducs paraîtrait bien plaisant aujourd'hui : ils étaient vêtus d'habits de taffetas richement brodés; ils étaient frisés à l'oiseau royal; portaient des bourses, des chapeaux à claque, et de longues épées.

C'était au mois de mai 1795. La plus aimable et la plus fraternelle intimité régnait entre les jeunes princes et Mmes les archiduchesses. Le plus jeune des archiducs, l'archiduc Rudolph, depuis cardinal et archevêque d'Olmutz, avait grande envie de courir et de galoper avec nous; je vois encore en souvenir cette petite figure si gaie, si franche, si pompeusement parée.

On nous fit voir la ménagerie : oh! que cette journée fut belle!.. Songez que nous avions dix et onze ans; que nous avions déjà bien souffert de toutes les rigueurs et de toutes les privations de l'émigration, de ses humiliations même. Il faut pourtant qu'en toute vérité je vous dise que nous ne fûmes pas éblouies de ce changement de situation. Nous avions un grand fond de dignité naturelle, de la timidité sans gaucherie et sans sottise.

(1) L'archiduc Charles allait commander, en 1796, les troupes impériales sur le Rhin. (*Éd.*)



VISITE D'ADIEU DE MADAME L'ARCHIDUCHESSE CLÉMENTINE

Mme l'archiduchesse Clémentine, mère de Mme la duchesse de Berry, vint faire sa visite d'adieu dans notre beau couvent, à son départ pour Naples. Elle paraissait très satisfaite; elle nous combla, ma sœur et moi, de marques de bienveillance; elle entra au réfectoire; elle ne voulait pas que nous quittions nos places, mais le respect et l'affection nous groupèrent autour d'elle. Elle était vêtue d'une robe de soie grise, avec un chapeau et des plumes de la même couleur. Elle parla de son voyage et de l'Italie avec une satisfaction marquée; cette princesse si éminemment distinguée échangeait, hélas! une vie contrainte et monotone contre un avenir court, agité, et bien malheureux!... Elle est morte de la poitrine, à Palerme; elle n'a laissé qu'un enfant, la princesse Caroline (Mme la duchesse de Berry).

LA CONFIRMATION

Mme l'archiduchesse Marie-Anne, sœur de l'empereur François II, abbesse du chapitre des dames chanoinesses de Prague, fut notre noble bienfaitrice; elle se chargea de notre éducation et sa protection nous valut des distinctions flatteuses dans le monastère où nous fûmes élevées à ses frais; elle voulut être notre marraine de confirmation, se tint près de nous pendant la cérémonie, la main appuyée sur notre épaule; elle posa elle-même le bandeau de satin blanc sur notre front; elle voulut même ajouter ses propres noms, Marie-Anne, à ceux que nous portions déjà. Ramenées dans la salle de communauté après la cérémonie, qui avait été faite par notre oncle, Mgr de la Fare, notre auguste marraine, assise sur un fauteuil placé sur une estrade, nous fit venir auprès d'elle, nous donna ses mains à baiser, et nous fit présent à chacune d'une montre et d'une chaîne d'or.

Une telle journée ne s'efface ni du cœur, ni de la mémoire.

LES VISITES. — MADAME ROYALE

Les princesses entraient souvent dans le couvent. Les pensionnaires mettaient alors la robe d'étamine noire à traîne; on nous donnait le voile et la collerette de batiste d'une éblouissante blancheur, le collier et les manchettes de blonde noire; une croix d'argent était suspendue à notre poitrine par un ruban rose ou bleu, et sur notre épaule gauche brillait un petit médaillon représentant saint Jean Népomucène, entouré de pierres de Bohême ayant presque l'éclat du diamant. Dans cette parure qui complétait le grand gala, nous allions attendre les royales visites à la porte d'entrée du monastère; nous ôtions le gant blanc de la main droite, et nous baisions la main aux princesses de la maison impériale seulement. Quelques pensionnaires étaient choisies pour leur faire cortège pendant tout le temps que durait la visite.

Filleules de Mme l'archiduchesse Marie-Anne, nous avions habituellement cet honneur, ma sœur et moi; mais un jour, à l'intérêt ordinaire de telles visites pour de jeunes pensionnaires, se joignit un sentiment qui ne peut s'exprimer. Les portes du noble monastère s'ouvrirent, et une jeune princesse vêtue de noir, ayant la marche rapide, le parler bref et brusque, une beauté céleste, des yeux bleus d'une grandeur et d'une expression uniques, des cheveux blonds cendrés superbes, une taille svelte et bien prise, le teint vif, éclatant et beau, mais la peau un peu rude, traversa comme un trait les vastes cloîtres, s'assit un instant dans la salle, jeta alternativement des regards doux, sévères et inquiets; puis reprit sa marche rapide, s'élança dans les jardins comme quelqu'un qui fuit, en fit le tour avec une précipitation singulière, parut quelquefois vouloir éviter des yeux inondés de larmes qui s'attachaient sur elle. C'était Mme Royale de France.

Mmes de Dombasle et de Chanclos, nommées successivement grandes maîtresses de Mme Royale, eurent bientôt changé ce qu'il y avait de trop prompt dans les manières et

l'expression de la jeune princesse. Elle prit, en arrivant à Vienne, le deuil de ses augustes parents; on lui fit faire un trousseau digne de son rang, car la royale orpheline avait rejeté avec un noble dédain, à la frontière. celui que le Directoire lui avait destiné. Traitée absolument et en tout comme les archiduchesses, sœurs de l'Empereur; aimée et vénérée du bon peuple viennois, elle inspira, dit-on, un sentiment plus vif à l'archiduc Charles. Son respect pour une des volontés de Louis XVI fixa la destinée de l'infortunée princesse : elle épousa Mgr le duc d'Angoulême.

Une seule personne sembla ne pas partager à la cour de Vienne la touchante et vive sympathie qu'inspirait Mme Royale. L'impératrice (Marie-Thérèse de Bourbon, princesse de Naples et sœur de Marie-Amélie, depuis duchesse d'Orléans) manqua souvent d'égards pour la jeune princesse, et jeta quelque amertume sur son séjour à Vienne, comme au reste elle en avait jeté sur l'existence de ses deux belles-sœurs. Mmes les archiduchesses Clémentine et Amélie. L'impératrice, bizarre, ignorante et très mal élevée, éprouvait une sorte de jalousie et de malaise devant des jeunes princesses qui lui étaient fort supérieures par les rares qualités de leur cœur et les agréments de leur esprit et de leur figure. Elle était capricieuse, ses occupations futiles, et ses jeux souvent vulgaires. Elle aimait les travestissements, et choisissait de préférence les moins distingués.

Elle avait fait construire à Laxenbourg, charmante résidence d'été, auprès de Vienne, un pavillon où elle avait voulu que tout fût à rebours du bon sens : la cave se trouvait au grenier; la cuisine dans le salon, etc. Tout y était renversé, retourné, déplacé; ce pavillon, auquel elle avait donné le nom du *Caprice*, a été fermé et abandonné à sa mort; on ne le montre plus aux étrangers.

Cette princesse avait donné une preuve de meilleur goût dans la construction du charmant château des chevaliers, Ritter-Schloss, que l'on admire et que l'on admirera toujours dans ce beau parc de Laxenbourg. Elle y avait réuni une multitude d'objets anciens, curieux et authentiques, tous

adaptés aux mœurs et aux usages chevaleresques; c'est un château délicieux.

Il faut encore que je vous dise que, lorsque Mme Royale quitta Vienne, qui lui avait témoigné un si constant intérêt, pour se rendre à Mitau, elle fut regrettée par le bon peuple de la ville. La haute noblesse ne se montra ni moins sensible ni moins hospitalière; les jeunes archiducs fondirent en larmes à son départ; leur vénérable et vieux gouverneur, le baron de Hager, partageait encore cette émotion en la racontant à sa fille, notre chère Marie-Séraphine, religieuse à la Visitation, et l'une de nos maîtresses les plus chéries.

J'ai vu plusieurs personnes douter et s'étonner niaisement de ce que Mme la Dauphine eût été belle. Ces personnes ne l'avaient vue qu'à son retour en France, âgée de près de quarante ans, et après que des malheurs inouïs et des chagrins continuels avaient flétri sa jeunesse et sa beauté. J'ai eu l'honneur de revoir Mme la duchesse d'Angoulême à Paris, en 1818; assurément je ne retrouvai plus en elle la fraîcheur et la beauté de la jeune fiancée partie de Vienne en 1799; à peine aurais-je pu la reconnaître; ses yeux, jadis si grands et si beaux, semblaient fatigués et meurtris par les larmes; ils étaient très rouges. Sa taille était assez agréable encore à cette époque (1818); la princesse était très maigre; elle était vêtue avec élégance et son expression était plus triste que mécontente.

Ce changement me parut naturellement bien plus grand six ans plus tard, de 1824 à 1830, où je la vis pour la dernière fois. Sa taille épaisse, ses traits grossis, sa démarche plus brusque, ses paroles saccadées, et le son de sa voix assez désagréable m'inspirèrent une sorte d'émotion pénible. Son maintien avait perdu la dignité que je lui avais vue dans sa première jeunesse; elle portait sans grâce de magnifiques robes, dont il était facile de voir qu'elle ne s'occupait ni se souciait le moins du monde. Des soucis amers froissaient et indisposaient sans cesse cette âme si noble et si élevée : elle avait immensément pardonné; on exigeait qu'elle oubliât!

Personne n'a conservé plus de grandeur dans le malheur,

ni plus de simplicité dans l'éclat de la fortune. Elle se levait habituellement à six heures du matin, au château des Tuileries. En hiver, on lui préparait son feu qu'elle allumait elle-même; elle passait plusieurs heures seule et occupée de choses sérieuses, avant que ses femmes entrassent dans sa chambre. Elle aimait Villeneuve-l'Étang et y allait souvent; un de ses plaisirs était d'y recevoir les nombreuses élèves des maisons d'éducation qu'elle avait fondées; sa bienveillance avait bientôt vaincu la timidité des enfants, qui se livraient, sous ses yeux, à toute la joie et aux jeux de leur âge. La promenade se terminait par un goûter dont Mme la Dauphine se plaisait à leur faire les honneurs et dans lequel ils montraient un grand appétit et une grande gaieté. Mais me voilà déjà bien loin de mon couvent!... je vous ai fait sauter sur trente années : revenons-y, je vous prie.

L'AIGLE DU PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE

Le palais du Belvédère, aujourd'hui palais impérial et musée de tableaux et d'armes antiques, avait été habité par le célèbre prince Eugène. J'y ai vu, quelques jours avant d'entrer au couvent, au mois de mai 1795, un vieil aigle aux ailes blanchies, un véritable aigle décrépit, qu'avait singulièrement affectionné l'illustre guerrier... L'aigle du prince Eugène est mort lorsque l'aigle de bronze de Napoléon a pris son vol.

ESPIÈGLERIE DE L'EMPEREUR JOSEPH

Les murs qui séparaient le jardin du couvent du Belvédère étaient déjà fort hauts autrefois; cependant l'empereur Joseph, méditant une malice, fit un jour observer à Mme de Fossières qu'ils ne l'étaient pas assez. On ne lui répondit que par un sourire d'incrédulité; quelques jours après, par une belle soirée d'été, à la nuit tombante, et au moment où les pension-

naires revenaient de la petite chapelle du bois, en chantant des cantiques, on aperçut, avec un grand effroi, quelques têtes d'hommes, au-dessus des hautes charmilles qui garnissaient les murs : aussitôt courses rapides vers la maison, grande déroute, cris et terreur panique ! Mais la comtesse Schaffgotsch, veuve d'un comte de Brühl, très belle et fervente religieuse, ne s'en tint pas là; saisissant la seule arme qui se trouvait sous sa main, un immense balai de jardinier, elle en menaça les téméraires agresseurs : l'empereur Joseph, en personne, était à leur tête, grimpé sur une de ces hautes échelles qui servent à tailler les charmilles, et il ne se rappelait jamais sans rire l'héroïque menace de la comtesse de Schaffgotsch (1). Cette plaisanterie impériale fit exhausser encore les murs déjà fort élevés.

L'empereur Joseph (2) témoigna toute sa vie la plus grande considération à Mme de Fossières ; ses nombreuses réformes n'atteignirent pas le couvent dont elle était supérieure; il accueillit toutes ses demandes, écouta toujours ses avis, et souvent ses réprimandes.

Il aimait à venir causer avec la religieuse française déjà sur le déclin de l'âge, dont l'esprit élevé, les connaissances rares et la conversation intéressante et spirituelle lui faisaient dire qu'il serait heureux d'avoir un ministre aussi éclairé qu'elle. Mme de Fossières avait atteint un grand âge sans avoir perdu aucune de ses facultés, lorsque nous entrâmes au couvent; elle le quitta dans les dernières années de sa vie pour aller établir une maison à Venise. Celle de Vienne, après son départ, a perdu tout son lustre.

Marie-Thérèse avait une estime toute particulière pour Mme de Fossières; on se rappelait lui avoir vu tenir pendant une longue conversation son éventail de manière à ce que la religieuse ne fût pas incommodée par le soleil.

(1) La comtesse de Schaffgotsch dont il est ici question était veuve lorsqu'elle se fit religieuse ; elle était grand'mère d'une de nos compagnes, la comtesse de Brühl, mariée au comte de Thun, seigneur du magnifique château et seigneurie de Tetschen sur l'Elbe.

(2) Joseph II est mort en 1790. (*Éd.*)

Je suis fâchée d'avoir oublié une multitude d'anecdotes caractéristiques sur cette grande souveraine et l'empereur Joseph, son fils. Que je vous dise cependant, parce que cela me revient à l'esprit et me paraît plaisant, qu'une dame s'extasiait devant l'impératrice sur l'admirable discours qu'elle avait tenu aux Hongrois, lors de sa plus grande détresse, discours auquel les Hongrois répondirent par un sublime élan, et en élevant leurs sabres : *Moriamur pro nostro rege Maria-Theresia!* (Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!) et sur le singulier et heureux à-propos qui avait fait jeter des cris plaintifs au jeune archiduc Joseph (depuis l'empereur Joseph II) au moment le plus pathétique de cette harangue. L'impératrice interrompit la dame en lui disant : « Ma chère, cela est vrai, les gémissements de mon fils firent un très bon effet; mais je suis obligée de vous avouer que je lui pinçai le derrière pour obtenir ce résultat. »

LA PRINCESSE LOUISE DE CONDÉ

Mme la princesse Louise de Condé (1) habita momentanément à deux reprises différentes le monastère où je fus élevée. Elle y arriva, la première fois, avec quelques femmes d'une condition obscure, qu'elle avait réunies pour fonder un ordre religieux. Une telle association ne pouvait durer longtemps : la princesse se sépara d'une société si peu digne d'elle. Nous la voyions souvent pendant son séjour dans l'intérieur du couvent. Elle nous fit l'honneur de nous appeler plusieurs fois. Son costume était d'une simplicité qui étonnait et affligeait. Elle était revêtue d'une robe de grosse serge de laine noire, son fichu était de toile ou de très grosse mousseline, et son bonnet rond semblable à celui des tourières de couvent. Mais son langage était aimable et ses manières très nobles sous ce désagréable et très lourd accoutrement. Elle avait si peu de

(1) Cf. sur Louise de Condé ses *Lettres intimes à M. de La Gervaisais*, publiées par Paul Viollet. Paris, Perrin.

moyens d'existence, à cette époque, qu'elle se défit de quelques bijoux qui devaient lui être bien chers ; il y avait, entre autres, deux bagues contenant des cheveux de son illustre père.

Mme Louise revint à Vienne avec les religieux et religieuses de la Trappe qui passèrent plusieurs mois dans les bâtiments extérieurs du couvent, où on leur accorda une généreuse hospitalité. Elle s'y était réunie à la communauté des femmes qui suivaient la règle des frères errants de cet ordre. Elle l'observait dans toute sa sévérité : silence, jeûnes, austérités de tous genres.

Nous la voyions souvent passer les yeux baissés, pâle, exténuée de fatigues et de veilles ; nous distinguions sa belle voix dans les chants d'église. Elle quitta les Trappistes lorsqu'ils partirent de Vienne pour la Russie.

C'était un étrange spectacle que cette communauté de religieux voyageurs, suivis d'une communauté de femmes et d'une grande quantité d'enfants des deux sexes, séparés les uns des autres, mais vêtus comme les religieux et les religieuses, que l'on soumettait à d'excessives austérités pour leur âge. Il y en avait de bien jolis sous ce costume; il faut même avouer que quelques-uns avaient de la fraîcheur et semblaient jouir d'une bonne santé. Mme Louise, vaincue par tant de souffrances, se sépara des Trappistes avec la jeune Herminie de Rougé, que sa mère avait saintement et cruellement confiée à cette communauté errante. Cette jeune fille délicate fut au moment de succomber. Elle entra aux Salésiennes et devint notre compagne; cette pauvre petite religieuse était âgée de treize à quatorze ans. Elle ne put ni vaincre sa timidité, ni développer sa mémoire. Elle avait une si grande habitude du silence que, malgré nos tendres et touchantes sollicitudes, nous ne pûmes jamais lui faire proférer que des monosyllabes. Elle était d'une bonté et d'une douceur angéliques, appliquée, obéissante. On voulut lui faire apprendre à danser, par ses compagnes, pour la dégourdir un peu ; la soumission de la docile créature fut mise à cette plaisante épreuve : elle tombait tout d'une pièce, et nous ne pûmes jamais la faire sauter qu'à pieds joints. Mme de Rougé en fut

alarmée, Herminie sortit du couvent; elle est morte carmélite en France ! Pauvre Herminie !

LE DUC DE BERRY

Nous vîmes pendant notre séjour au couvent Mgr le duc de Berry, qui nous fit l'honneur de nous faire demander au parloir, avec Laurette de Montboissier. Le jeune prince était accompagné, autant que je puis m'en rappeler, par M. de la Ferronnays et par Mlles de Montboissier, sœurs de Laurette, (Pauline, Albertine, Léonille et Eugénie), cette dernière surtout très jolie et très coquette. Le duc de Berry, flatté, amusé, entraîné par cette société et celle de quelques Polonaises charmantes, se fit à Vienne une réputation d'étourderie et de légèreté que sa conduite justifia quelquefois. Mon oncle de la Fare lui adressa souvent des réprimandes assez sévères qui furent toujours reçues avec bienveillance, affection et promesses de s'amender.

J'ai entendu mon oncle raconter plusieurs traits du jeune prince qui montraient bien la droiture de son cœur.

Mgr le duc de Berry lui dit un jour à Gand, en 1815 : « Je me suis trompé, j'ai fait des fautes, je désire vivement réparer mes erreurs. » Cette loyauté d'expressions et de sentiments faisait tout espérer pour l'avenir; mais le poignard d'une faction était entre l'avenir et le noble prince.

PORTRAITS ET SOUVENIRS. — MA SŒUR. — ENCORE UN MOT SUR L'ARCHIDUCHESSE MARIE-ANNE, NOTRE BIENFAITRICE

Nous sortîmes du couvent au mois de mai 1801. Nous étions fort enfants, quoique nous eussions seize et dix-sept ans. Henriette, ma sœur bien-aimée, était belle : on était frappé de sa ressemblance avec les portraits de Mme de Maintenon. Elle avait les cheveux brun foncé, d'une finesse extraordinaire, la tête petite et d'un admirable ovale, un nez légèrement aquilin

d'une forme parfaite, une très petite bouche, des dents superbes, des fossettes qui donnaient à sa physionomie une finesse pleine de grâce. Ses yeux n'étaient pas grands; ils étaient *pers* ou d'un vert très foncé, paraissant presque noirs, car ils n'étaient ni bruns ni bleus; ils avaient des jets de lumière qui étincelaient; ils riaient, disait-on, longtemps avant elle. Ma sœur avait de l'esprit, mais elle l'avait paresseux; elle dessinait et travaillait avec une adresse infinie; sa taille était superbe, et ses épaules auraient pu servir de modèle au plus habile statuaire; elles étaient d'une blancheur éblouissante. Oui, ma sœur chérie était belle, et d'une beauté noble, noble comme son âme élevée, noble comme son cœur (1).

J'étais jolie, ma mère *me l'a dit;* elle était assez difficile pour ses enfants, pour qu'il me soit permis de le croire. J'étais plus petite que ma sœur; mes traits n'avaient ni la même noblesse ni la même expression; mes yeux, d'un véritable bleu d'azur, étaient grands, mes cheveux châtain clair, ma bouche assez grande, fraîche et vermeille, mes dents charmantes, mon menton rond avec une fossette. J'étais incomparablement blanche; l'expression de ma physionomie était celle de la gaieté naïve de l'innocence. J'étais très timide, j'avais l'instinct de la fuite; mon premier mouvement était de me sauver; j'avais l'imagination vive, et, c'est chose si commune que d'avoir ce qu'on appelle si légèrement de l'esprit, et l'on m'a dit si souvent que j'en avais, que je puis, je crois, vous le répéter sans vanité. « Ma petite Alexandrine, me dit un jour ma mère, tu as plus d'esprit que tu n'en as l'air. »

Mais il faut que je me donne le plaisir tout entier de faire mon portrait; je promets ensuite de parler de moi le moins possible. J'avais un *charme*, pardonnez, je vous en prie, cet aveu, mes chers neveux et nièces, auxquels j'adresse ces jaseries. Vous riez parce que je suis vieille, et que suivant l'usage

(1) Ma sœur a épousé en 1806 le comte de Villevielle; elle a été mère de Charles, de Clotilde et d'Hedwige de Villevielle. Hedwige, dont la figure est ravissante, est celui de ses enfants qui lui ressemble le plus. Hedwige est plus belle que sa mère encore : c'est une de ces rares figures où la noblesse, la finesse et la régularité sont sans égales; figure du moyen âge, que l'on ne devrait regarder qu'à travers une ogive.

immémorial de la jeunesse, vous oubliez que ce qui est vieux aujourd'hui a été jeune il y a peu de temps. Revenons à ce charme qui vous étonne : c'était un rire unique, disait-on ; un rire naïf et mélodieux, bon, gracieux, qu'un poète italien, l'abbé Bondi (1), appelait un *rire de colombe*, rire qui allait au cœur des vieillards et leur faisait du bien ; il est arrivé souvent qu'au milieu d'expansions de joie bruyante dans des soirées très intimes, le rire général cessait tout d'un coup ; on m'écoutait rire, et comme je ne m'en apercevais pas d'abord, cela augmentait l'hilarité.

Notre noble et généreuse protectrice, Mme l'archiduchesse Marie-Anne, avait quitté le monde un an ou deux avant notre sortie du couvent, mais sans pour cela cesser d'être notre bienfaitrice ; son grand maître, le comte de Grundermann, venait exactement, par son ordre, payer notre pension. Mme l'archiduchesse, entraînée par son exaltation religieuse et par un directeur italien, l'abbé Bacanari, s'était retirée à Rome, au grand déplaisir de son auguste famille. La princesse, effectivement, avait toutes les facilités possibles pour faire son salut à Prague dans le magnifique et sévère chapitre des chanoinesses dont elle était abbesse. Elle le quitta malheureusement pour s'associer à une communauté, ou plutôt à quelques aventuriers et aventurières ; elle languit à Rome dans cette

(1) Clément Bondi, né comme Virgile à Mantoue, semble avoir été inspiré par ce poète dans sa traduction de l'*Enéide* en vers italiens ; cette traduction est supérieure à celle d'Annibal Caro. Delille a semblé affectionner les sujets traités par Bondi, car ce dernier avait fait un très joli poème sur la *Conversation* avant le poète français ; mais le champ parcouru par Bondi est plus vaste que celui dans lequel Delille s'est renfermé. Le talent, le savoir, les vertus et l'extrême urbanité du poète italien le firent choisir par l'archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan, pour diriger les études de ses enfants. Ses leçons ont fait de ces illustres élèves des sujets très distingués. L'Impératrice morte en 1816, et dont on admirait l'instruction, eut aussi pour maître de littérature et d'histoire l'abbé Bondi : il est resté chez Mme l'archiduchesse Béatrix d'Este, qui l'a attaché à sa cour avec le titre de bibliothécaire. Bondi a fait plusieurs poèmes, des sonnets, des cantates. Son talent se fait particulièrement remarquer dans les sujets tendres et mélancoliques. Ses œuvres ont été imprimées à Pise dans les onzième et douzième volumes de la collection intitulée : *Parnasso degli Italiani viventi* (Extrait de la *Biographie des hommes vivants*, année 1816.) L'abbé Bondi devint un de mes aimables et excellents amis.

société si peu digne d'elle; elle fit des dettes pour la soutenir; elle mourut de langueur et de chagrin. Telle fut la fin de notre noble bienfaitrice, triste exemple, hélas! d'une bonté et d'une faiblesse de caractère qui se trouvent trop souvent réunis, surtout dans des personnes de haut rang.

LE COUVENT DES FRANCISCAINS A VIENNE. — MADAME ROYALE. — MON ONCLE DE LA FARE. — MADAME L'ARCHIDUCHESSE ÉLISABETH

Mon oncle de la Fare, évêque de Nancy, était venu à Vienne avec une lettre de recommandation de l'infortunée reine Marie-Antoinette. L'empereur lui avait assigné un logement dans le couvent des Franciscains : les religieux le virent arriver avec peine, mais ils le regrettèrent vivement lorsqu'il les quitta. Mon oncle était le plus doux et le plus simple des hommes, quoiqu'il eût prodigieusement d'esprit et une grande science; il était gai, crédule à l'excès, il aimait le merveilleux; il a passé longtemps à Vienne pour un rêveur politique, parce qu'il n'avait jamais, et à aucune époque, désespéré du retour des Bourbons (1), pas même à l'époque du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, qui semblait mettre le sceau à la révolution et à l'usurpation. Il motivait son espérance par de judicieux raisonnements, mais comme il y ajoutait presque toujours *quelques prophéties*, dans lesquelles il avait une grande confiance, il persuadait rarement. On recherchait sa conversation douce, spirituelle; on écoutait avec un vif intérêt les anecdotes qu'il contait avec une délicieuse bonhomie et ce charme d'expression que donne l'habitude de la haute société. J'avais vu mon oncle à Trèves, dans ma première enfance : c'est dans le cloître des Franciscains, à Vienne, que

(1) Mgr de La Fare, qui représentait le roi à Vienne et avait pris une part active aux négociations qui amenèrent la Restauration, fut nommé archevêque de Sens, cardinal, duc et pair, chevalier-commandeur des ordres du roi, aumônier de S. A. R. Mme la Dauphine, ministre d'État et membre du conseil privé. Il est mort à Paris le 19 décembre 1829 et a été inhumé dans la cathédrale de Sens. (*Éd.*)

je le revis, avant d'entrer au couvent, et à ma sortie du couvent. La chambre qu'il occupait était la dernière d'un long, sombre et humide corridor; elle était voûtée et fort triste : les murs étaient peints en gris foncé, et les meubles plus que simples; mais lorsque quelque incommodité forçait mon oncle à rester chez lui, cette cellule se remplissait d'une société brillante, tant en émigrés de marque que d'hommes de distinction de tous les pays, au grand déplaisir de son valet de chambre Noël, le plus tyrannique et le plus impertinent de tous les valets. Il lui est arrivé souvent d'enfermer son maître, lorsqu'il lui prenait fantaisie d'aller se promener. Mon oncle était à cette époque ministre, ou, comme l'on disait alors, agent du roi Louis XVIII, ou plutôt du comte de Lille, près de la cour de Vienne.

Mon oncle avait un bel et noble organe, et une grande éloquence lorsqu'il traitait de choses sérieuses; alors le prélat effaçait l'homme de monde; il captivait, il entraînait. Je vous parlerai trop souvent de mon oncle (votre grand-oncle), mes chers. enfants, pour qu'il me soit possible de vous dissimuler un défaut, qui lui a été aussi préjudiciable à lui-même qu'à sa famille : il s'est constamment laissé dominer, soit par ses gens, soit par quelque personne de sa société intime; et tant que cet engouement durait, il était impossible de l'en distraire et de le convaincre du tort, souvent réel, qu'on lui faisait. J'ai parlé de ce valet de chambre Noël, qui exerçait sur lui une incomparable tyrannie : on l'a vu, pendant qu'il coiffait son maître, lui tirer la tête impérieusement sous son coup de peigne pour l'empêcher de saluer une personne qui lui déplaisait ou de lui répondre. Noël était de plus artificieux et méchant; on a su qu'il avait osé écrire à Mitau des lettres indignes contre son bienfaiteur. Mon oncle instruit, mais convaincu trop tard de ses hideuses manœuvres, le renvoya avec une riche gratification. Noël, qui était adonné à l'ivrognerie, se noya, peu de temps après, en passant sur une planche que l'on avait jetée sur la Vienne.

Le cardinal nous raconta à Paris, en 1825, qu'un autre de ses valets de chambre qu'il a gardé pendant plusieurs années,

lui faisant un jour la barbe, à Vienne, près d'une table où il y avait une assez forte somme d'argent, fut saisi tout d'un coup d'un tremblement convulsif, et finit par se précipiter à ses pieds, lui demandant pardon de l'idée, terrible sans doute, qui lui avait passé par l'esprit; mon oncle pardonna et, de plus, comme je viens de vous le dire, garda, plusieurs années encore, le valet de chambre qui le servait indignement. Je ne finirais pas, si je disais toutes les malheureuses influences qui ont été exercées sur lui. Il en est, d'un rang élevé, qui lui ont été bien funestes.

Mon oncle avait été destiné jeune à l'état ecclésiastique; son grand-oncle le cardinal de Bernis le pourvut d'une abbaye, presque au berceau. Il avait fait des études brillantes et il eut des succès dans le monde. Sa vocation n'était pas très prononcée pour l'état que l'ambition de sa famille lui fit embrasser. Il hésita assez longtemps, mais finit par se résigner à une carrière qui devait le rendre, dans un temps si difficile, une des lumières de l'Église de France et lui mériter la pourpre romaine.

Pendant le séjour de Madame Royale à Vienne, mon oncle fut exclusivement chargé des intérêts de cette jeune princesse; il eut toute sa confiance; il négocia avec la cour de Vienne la restitution de la dot de la reine Marie-Antoinette; il mit dans cette réclamation un zèle qui lui aliéna la bienveillance qui lui avait été témoignée jusque-là par le gouvernement autrichien; enfin, il traita du mariage de la princesse avec Mgr le duc d'Angoulême. Je me rappelle très bien que, le jour du départ de Madame Royale pour Mitau, mon oncle qui venait de la conduire à sa voiture, et, je crois, jusqu'à la première poste, vint au parloir de notre couvent, et nous dit que Madame l'avait assuré de la manière la plus bienveillante *qu'elle n'oublierait jamais les services qu'il lui avait rendus, et que, si la Providence la ramenait un jour en France, elle n'oublierait pas non plus les deux petites nièces qu'il aimait*. C'étaient ma sœur et moi. Mme la Dauphine a parfaitement oublié cette bienveillance promise. J'ai eu l'honneur de voir Mme la duchesse d'Angoulême, vingt ans après, à Paris, en 1818; mon oncle,

alors archevêque de Sens et premier aumônier de cette princesse, me conduisit chez elle; elle voulut bien se rappeler la jeune pensionnaire de la Visitation; elle me fit, ainsi qu'à mon mari, la plus gracieuse réception. « Je l'ai vue pas plus haute que cela », disait la princesse en donnant à son geste une dimension qui effectivement marquait une bien petite fille... Il faut vous dire que, pendant le temps que Madame Royale habita Vienne avant son mariage, on lui avait assigné le palais du Belvédère pour sa résidence d'été; ce jardin n'était séparé du nôtre que par une haute muraille : la jeune princesse entendait les éclats de joie de nos récréations; elle entrait régulièrement une fois par semaine au couvent, collationnait au milieu de nous, se laissait enlever quelques-uns de ses beaux cheveux blonds, sans avoir l'air de le remarquer : il est vrai que nous y mettions une adresse et une prudence rares! et quand un de ces longs et beaux cheveux avait pu être saisi, avec quel attendrissement, quel bonheur, quel respect il était conservé!

Ceux qui n'ont vu Mme Royale qu'en France ne peuvent se faire une idée de la figure de cette princesse alors. Je vous ai dit déjà qu'il me fut bien difficile de la reconnaître vingt-cinq ans plus tard. A cette époque sa taille était belle, sans être précisément élégante, mais ses yeux, ses yeux bleus d'azur, si grands, si beaux! Sa magnifique chevelure blonde, l'angélique expression de sa figure ne pouvaient s'oublier. Elle était mise avec goût et dignité : elle avait une préférence marquée pour la couleur bleu de ciel, qui lui allait à ravir.

C'était mon oncle qui présentait à la princesse toutes les personnes qui avaient droit à cet honneur. Elle avait un jour de réception fixe pour les émigrés. Il faut l'avouer, quelques pleureuses l'ennuyèrent de leurs éternels attendrissements. Madame Royale les craignait et les évitait tant qu'elle pouvait. Une chose aussi qui lui déplaisait avec raison était l'affectation qu'avaient quelques dames de province émigrées de se présenter à elle, vêtues à la plus vieille mode, les cheveux crêpés, les fichus de gaze bouffants. J'ai vu une fois à la Visitation la jeune princesse s'élancer vers les jardins, pour

éviter une de ces pleureuses ainsi attifées. Ma mère, dont la figure était si distinguée et si agréable, avait toujours une mise noble, simple, mais de bon goût. Il faut, à ce sujet, que je divague un peu pour vous raconter ce qui lui arriva à une solennelle réception. Il y avait un jour de l'année (en carnaval), où tout notre beau couvent était en émoi : c'est que les portes s'ouvraient à dix heures du matin et que les pensionnaires, vêtues de blanc et avec recherche, avaient l'honneur de recevoir les princesses impériales. Ce jour-là, tous les parents des jeunes filles avaient le droit d'entrer à la suite de la cour. C'était un beau jour : les princesses s'asseyaient et derrière elles se groupaient une multitude d'hommes et de femmes du plus haut rang, dont les yeux cherchaient avec intérêt des enfants chéris. Alors commençait ce qu'on appelait le *bal;* quatre-vingts jeunes personnes dansaient *entre elles :* d'abord un menuet, puis des écossaises, des cosaques, des anglaises, des contredanses françaises, etc. ; cela durait deux heures. Les princesses se levaient entre les danses et parlaient avec bonté tantôt aux parents, tantôt aux enfants des personnes de leur connaissance.

Il arriva qu'un de ces jours solennels, Mme l'archiduchesse Élisabeth, gouvernante du Tyrol, qui était la princesse du monde la plus laide, la plus rébarbative, la plus terrorisante, la plus spirituelle, s'imagina de prendre en aversion la figure d'une dame française émigrée, Mme d'***, qui, n'ayant pas d'enfant au couvent, était venue simplement par curiosité. Elle avait été fort belle; elle portait la tête haute et elle était fagotée de la manière dont je vous parlais tout à l'heure. Mme l'archiduchesse Elisabeth lui fit dire brutalement de s'en aller... La pauvre religieuse chargée de cette commission était au désespoir. J'ignore ce que fit Mme d'***; mais je sais bien que ma mère, qui était auprès d'elle, s'enfuit vers nous, et se cacha dans nos masses pour éviter un aussi mauvais compliment, car personne n'était à l'abri des rudesses de la formidable archiduchesse, mais elle avait été aperçue et une personne de la suite de Mme Élisabeth vint dire à ma mère que la princesse voulait lui parler. Elle en fut fort effrayée, comme

vous pouvez penser, et éluda l'ordre. Mais une seconde sommation plus impérieuse rendit sa retraite impossible : elle traversa donc l'immense salle où déjà tous les yeux se portaient sur elle et parut devant l'archiduchesse avec cette dignité qui lui était naturelle.

« Pourquoi vous cachez-vous, madame? — Parce que je craignais d'avoir le malheur de déplaire à Votre Altesse Royale. — Comment vous appelez-vous? — La comtesse de la Boutetière de Saint-Mars. — Vous me plaisez beaucoup. » Ma mère s'inclina. « — Avez-vous des enfants ici? — Madame, j'ai mes deux filles parmi ces jeunes personnes. — Allez les chercher, je veux les voir. » Ma mère vint nous prendre par la main. Nous avions bien peur; l'archiduchesse nous parla avec bonté, dit à ma mère, du ton le plus rude, les choses les plus aimables et les plus gracieuses et finit par ces mots : « Madame, ne vous cachez plus, car vous êtes très bonne à voir et je suis charmée d'avoir fait votre connaissance et celle de vos charmantes filles. »

Cette archiduchesse était l'effroi de la cour lorsqu'elle y venait, ce qui était assez rare. Elle était sœur de notre belle reine Marie-Antoinette et de l'empereur Joseph. Un jour que le prince, encore archiduc et roi des Romains, lui avait baisé la main avec dérision et en y laissant une humidité suspecte, la princesse lui appliqua un vigoureux soufflet en lui disant : « Rendons à César ce qui appartient à César. »

A l'époque du mariage de Madame Royale, mon oncle était intimement lié avec la famille de Choisy, émigrée et fixée à Vienne; il plaça Mlle Henriette de Choisy près de la jeune princesse. Ce choix, dû uniquement à l'intervention de mon oncle, et au crédit dont il jouissait auprès d'elle, surprit généralement, et fit éclater une clameur universelle contre lui; la place était ambitionnée par tout ce que l'émigration avait de plus illustre, et Mlle de Choisy, alors âgée de trente-six à trente-huit ans, appartenait à une famille noble de Lorraine, mais qui n'avait pas joui des honneurs de la cour avant la Révolution.

Mais me voilà déjà bien loin du cloître des franciscains et

de la cellule de mon oncle. Avant de la quitter tout à fait, je vous dirai que cette modeste retraite avait reçu plusieurs fois Mgr le duc d'Enghien et Mgr le duc de Berry pendant leurs courts séjours à Vienne, et que plusieurs fois même les deux jeunes princes y avaient écouté, avec une grande déférence, les avis et même les douces réprimandes du prélat sous la surveillance duquel les avaient placés momentanément leurs augustes parents. Excellents jeunes princes, si vifs, mais si bons, si chevaleresques et si étourdis alors! mais si loyaux! si braves! et destinés hélas! l'un et l'autre, à une fin si terrible et si prématurée!... Alors l'Empire et la Restauration étaient encore dans les secrets de Dieu; qui eût pu prédire la nuit de Vincennes et le poignard de l'Opéra? A propos de prophéties, je n'ai pas oublié que Mme la comtesse de Plittenberg-Wittem nous en montra une, imprimée en allemand; il y était dit : *Que vois-je? Charles, prends garde à un poignard!...* On ne pensait alors qu'à l'archiduc Charles, l'idole de la monarchie autrichienne.

Je ne vous parlerai pas de la carrière politique de mon oncle, de son discours à l'ouverture des États généraux : ce sont des choses connues; je vous dirai seulement qu'il avait conservé l'air si jeune que Louis XVI le raya plusieurs fois de sa main, lorsqu'on le présentait à la nomination d'un évêché vacant. Étonné de cette sévérité si peu motivée, l'ancien évêque d'Autun, chargé de la feuille des bénéfices, prit la liberté d'en faire l'observation au roi : — « Il est trop jeune, répondit brusquement Sa Majesté. » — Sire, l'abbé de la Fare a trente-trois ans. — Oh! cela est différent. » Et il fut nommé à l'évêché de Nancy, dont il a conservé le titre jusqu'à sa nomination à l'archevêché de Sens en 1817.

Mon oncle avait été camarade de collège, de séminaire et de Sorbonne et ami de jeunesse avec M. de Talleyrand. Ces deux prélats ont suivi une route bien différente. J'ai vu M. de Talleyrand à Vienne, pendant le congrès de 1814. Nous dînâmes chez lui un vendredi; il avait eu soin de faire servir du maigre pour mon oncle, et le lui fit remarquer avec affectation : on plaça, par son ordre, un énorme poisson devant

son ancien confrère. M. de Talleyrand détestait qu'on l'appelât *Monseigneur* (1), cela lui rappelait l'évêque; il fallait dire : *Mon prince,* ou *Monsieur l'ambassadeur.*

Je ne puis résister au désir de copier ici un portrait de ce monstrueux apostat, fait par la jeune, charmante et spirituelle comtesse Isabelle Rzewuska, petite-fille de la princesse Lubomirska, et extrait d'une de ses lettres à sa belle-sœur, la comtesse Rosalie Rzewuska, en 1810, je crois.

« C'est un personnage unique, qui réunit les avantages de l'ancien et du nouveau, et les péchés des anciens et des nouveaux; enfin, c'est un homme ancien et un homme nouveau. Célèbre sans gloire, hardi sans courage, puissant sans indépendance, il n'a de talents que ceux dont il a abusé; d'éclat, que celui de ses crimes; de liens, que ceux qu'il a rompus ou qu'il méprise; il est laid, mal tourné, pas jeune... enfin il est..... Il est de tous les états et il n'est d'aucun; c'est un assemblage bizarre et monstrueux; en un mot, c'est Talleyrand. »

LES AMIS DE MON ONCLE DE LA FARE A VIENNE EN AUTRICHE

Les amis de mon oncle de la Fare étaient : le maréchal comte Ferraris; sa fille, aujourd'hui comtesse de Zichy-Ferraris; Mmes de Choisy, le vicomte de Beaufort, la famille du comte Rzewuski et l'intéressante et admirable famille du Montet. Je vous parlerai plus tard et longuement de cette dernière famille, qui est devenue la mienne. Toutes ces personnes, excepté Mme Rzewuska, habitaient Nancy avant la Révolution.

Le maréchal Ferraris (2), d'une famille italienne d'antique noblesse, était cependant bien lorrain; ses aïeux étaient au

(1) Quelques personnes croyaient devoir donner ce titre au prince ambassadeur et ministre.

(2) Joseph, comte Ferraris, feld-maréchal, né le 20 avril 1726 à Lunéville, cadet en 1741, blessé à Czaslau et laissé pour mort, colonel en 1758, général-major en 1761, gouverneur de Termonde en 1775, feldzeugmestre en 1784, mort à Vienne le 1er avril 1814. (*Éd.*)

service des ducs de Lorraine depuis deux ou trois siècles (1). Il était entré fort jeune au service d'Autriche, comme il était d'usage dans cette province, où la noblesse avait de la peine à se regarder comme française. Il servit avec distinction, et épousa à Bruxelles une fille du duc d'Ursel, bossue, mordante, hautaine, mais très spirituelle; il en eut une fille unique, aujourd'hui comtesse de Zichy-Ferraris. La comtesse Molly, car l'usage de la haute société à Vienne lui a presque exclusivement conservé ce nom, a toujours joui d'une très grande existence, et exercé constamment et longtemps avant le mariage de sa fille cadette avec le prince de Metternich une grande influence sur toute la société de Vienne; elle était crainte et redoutée comme une *puissance;* le corps diplomatique rechercha son approbation et sollicita son admission dans son brillant et élégant salon. Le commandeur Ruffo, ambassadeur de Naples à Vienne pendant le congrès, fut profondément blessé de n'avoir pas été admis aux jours où l'empereur Alexandre venait souper chez la comtesse Zichy. Le commandeur Ruffo était parfaitement aimable, véritablement grand seigneur, et d'ailleurs un des habitués du salon de Mme Zichy. La comtesse de Zichy-Ferraris est assurément une noble femme, une grande dame dans toute l'acception de l'expression; amie vraie, constante, discrète; cœur loyal sur lequel on peut compter; esprit et sentiments élevés, délicats et généreux. Elle joint à ces rares qualités une instruction très distinguée : on ne peut lui reprocher, ou plutôt on ne pouvait lui reprocher (2), dans le moment le plus brillant de son existence et de sa fortune, que des caprices de hauteur mal placés et des adorations emphatiques, quelquefois assez peu motivées, pour les héros et les héroïnes de la mode : l'*élégance* par excellence,

(1) Les familles de Ferraris, de Visconti-Lunati, de Landrioni (Landrion) étaient venus s'établir en Lorraine, à la suite du duc Antoine, après la bataille de Marignan, où il avait combattu avec François Ier. Le duc Antoine passa l'hiver de l'année 1501 à Milan et en ramena quatre jeunes gentilshommes des premières familles, comme pages.

(2) L'âge et des malheurs de famille ont effacé toutes les imperfections de Mme la comtesse de Zichy-Ferraris et laissent dans tout leur lustre les qualités rares, les vertus et la piété éclairée qui la caractérisent.

à laquelle on a donné plus tard le nom de *crème*, coterie impertinente et maudite par la plus grande partie de la plus haute société et réellement, en général, la plus distinguée. Les belles qualités de la comtesse Molly de Zichy-Ferraris eussent été plus appréciées, si elle eût eu plus de naturel et moins d'affectation. Vienne est la ville du monde où l'on s'extasie le plus rarement. On ne peut oublier cependant que la comtesse Zichy a eu à Paris en 1814 une suffocation d'admiration devant l'Apollon du Belvédère.

Le maréchal est le plus excellent des hommes; mais la maréchale a été l'effroi de mon enfance. La maréchale et le maréchal, fidèles à leurs anciennes affections, avaient fixé le vendredi de chaque semaine à Vienne pour réunir leurs amis de France; mon oncle était celui auquel ils témoignaient le plus d'égards; le vicomte de Beaufort, Mmes de Choisy et M. de Mercy formaient cette réunion du vendredi.

Je vais vous faire les portraits de ces personnes que vous retrouverez plus tard dans mes souvenirs : ce sera une connaissance déjà faite.

MESDAMES DE CHOISY

Le nom de la famille de Choisy est *Hieronimus;* l'anoblissement date de 1572. La famille de Choisy, émigrée, se composait, lorsque j'entrai au couvent, de la vieille et respectable marquise de Choisy, née d'Ourches; de sa fille aînée, la comtesse de Bouzet, que l'on a appelée plus tard la comtesse de Champagne, et qui était la plus douce et la plus discrète des femmes; de Mlle de Magneville et de sa sœur, Mlle Henriette de Choisy. Mme de Bouzet avait un fils et une fille : Charles et Pauline de Bouzet, mes contemporains; leur père était resté en France, et leur avait conservé une belle fortune. Cette famille lorraine émigrée habitait un appartement fort simple, dans la cour extérieure du beau couvent où j'ai été élevée. Mon oncle, qui avait été lié avec elle à Nancy, avait conservé un grand attachement pour ces dames, et cet attachement

allait, il faut l'avouer, jusqu'à l'engouement. Cette maison était devenue la sienne; il y mangeait et y recevait souvent; il y donnait à dîner, y écrivait ses lettres les plus importantes et y initiait Mlle Henriette à tous les secrets royalistes de l'époque, disait-on; il avait en elle une confiance illimitée. Il travaillait à un ouvrage politique et à la rédaction des mémoires de M. Hue, dans un cabinet attenant au salon. Il donnait des leçons de littérature et de poésie à Pauline, voire même de latin! Enfin cette famille semblait être devenue exclusivement la sienne; il y était respecté, aimé, adoré, flatté; il était son ange tutélaire. Elle lui dut une grande partie de sa considération à Vienne, et enfin il l'éleva singulièrement, et lui ouvrit, pour l'avenir, une voie d'illustration et de fortune en plaçant Mlle Henriette de Choisy près de Mme la duchesse d'Angoulême. Cette nomination étonna et blessa la haute aristocratie émigrée, la famille de Choisy n'ayant jamais eu ni pu avoir les honneurs de la cour, quoiqu'elle ne manquât ni d'ancienneté ni de très bonnes alliances dans sa province. Le marquis de Choisy, seul et dernier rejeton de cette famille, est le plus aimable vieillard du monde; il habite Nancy, où il est justement considéré, et d'une inépuisable et généreuse charité.

Lorsque nous arrivâmes à Vienne et avant d'entrer au couvent, mon oncle nous avait conduites chez ces dames, où nous logeâmes et fûmes traitées pendant quelques jours comme les enfants de la maison. Il nous avait enjoint d'appeler Mlle Henriette *petite maman;* nous ne demandions pas mieux, elle était si bonne et si aimable! Elle nous débarbouillait avec du lait, pour ôter le hâle que notre voyage sur le Danube nous avait donné; elle présidait à notre petite toilette avec tant de bienveillance! Mais elle eut, la veille de notre entrée au couvent, une idée un peu singulière, et dont je lui conserve une très légère rancune. Elle nous fit couper nos longs cheveux, ces cheveux dans lesquels Mmes les archiduchesses avaient passé leurs belles mains; fit rouler ce qui nous en restait en boudin, autour de notre cou; enfin, nous fit coiffer en petits abbés, en petits abbés d'alors; bouclées,

pommadées sur les oreilles, rien n'y manquait. Oh! ce fut un vrai désespoir d'enfants! nous pleurions amèrement!... Mon oncle, auquel on avait voulu faire une surprise agréable en lui présentant deux pauvres petits séminaristes, au lieu de ses nièces; mon oncle fut stupéfait, et je vois encore sa mine chagrine, au milieu des rires étouffés que provoquaient, malgré lui, nos bouffonnes physionomies... Mais le lendemain, ce fut bien pire! Mmes les archiduchesses nous avaient déjà conduites une fois au couvent, en grande cérémonie; on nous y avait donc vues jolies, bien parées, et avec nos beaux cheveux, et il fallait y entrer maintenant avec des petites têtes bien ridicules. Oh! ce fut un grand embarras, en effet, quand nos augustes bienfaitrices, toutes nos nouvelles compagnes, et les religieuses elles-mêmes ne purent tenir leur sérieux... Mais enfin les cheveux repoussèrent, et je reviens à Mmes de Choisy. La liaison si intime de mon oncle avec elles cessa au retour de la famille royale en France. Non pas, cependant, avec Mlle Charlotte de Choisy, qu'on appelait alors Mme de Magnéville, qui est restée constamment amie parfaite et dévouée, mais avec Mlle Henriette, devenue, peu après les Cent jours, la femme du vicomte d'Agoult, premier écuyer de Mme la duchesse d'Angoulême et en cette qualité dame d'atours de Mme la dauphine (1).

Mme la vicomtesse d'Agoult est une femme d'un solide mérite. Mme la dauphine a trouvé en elle, dans toutes les circonstances, un dévouement toujours noble, délicat, sensible et complet; une amie sûre, des conseils éclairés, je crois; cette personne si dévouée est la seule consolation que la Providence lui ait ménagée. Mme la vicomtesse d'Agoult a rempli tous les devoirs de la touchante mission que le ciel lui a donnée. C'est non seulement une personne d'un grand et noble caractère, mais c'est encore une femme aimable, d'un esprit

(1) Il faut, hélas! que l'ingratitude, tranchons le mot, soit un défaut bien naturel, même aux cœurs et aux âmes les plus élevés, puisque Mme la vicomtesse d'Agoult, si parfaite sous tant d'autres rapports, ainsi que sa famille, ont complètement oublié les immenses obligations qu'elles avaient à M. le cardinal de la Fare.

agréable, d'un jugement sûr, d'une discrétion et d'une prudence sans pareille. Sa discrétion va jusqu'à la dissimulation; sa réserve jusqu'à l'ingratitude. Lorsque Mlle Henriette de Choisy quitta Vienne pour accompagner Madame Royale à Mitau, il y eut, comme je vous l'ai déjà dit, un déchaînement général parmi les émigrés. Les préventions les plus défavorables la suivirent à Mitau. Cette petite cour était en proie à mille intrigues : j'ai souvent ouï dire au comte de Saint-Priest qui avait été près de Louis XVIII, à Mitau; que c'était lui qui avait empêché le mariage de Mlle Henriette de Choisy avec le vieux duc d'Aumont, père de Mlles d'Aumont, en représentant au roi l'inégalité et l'inopportunité de cette union. M. de Saint-Priest n'aimait pas Mlle de Choisy, et je pense qu'elle le lui rendait bien. Je ne sais ce qui avait pu inspirer à M. de Saint-Priest une si grande antipathie; mais elle existait et il la manifestait encore longtemps après leur commun séjour à Mitau. Mlles d'Aumont, disait-on, auraient été charmées de l'avoir pour belle-mère et pleurèrent lorsque le roi défendit à leur père de conclure ce mariage.

Mlle de Choisy a épousé en 1815 seulement M. le vicomte d'Agoult, premier écuyer de Mme la duchesse d'Angoulême; elle avait alors plus de cinquante ans, ce qui n'empêchait pas M. d'Agoult d'en paraître très passionnément amoureux, et l'on assure qu'il l'était réellement; il pressait fort pour la conclusion; la position de Mlle de Choisy près de Mme la duchesse d'Angoulême exigeait qu'elle eût un titre. Mme la vicomtesse Mathieu de Montmorency, qui avait très prudemment imaginé de protéger Mme de Choisy, brusqua son consentement; elle vint la chercher presque inopinément à minuit et la conduisit à l'église où déjà l'attendaient M. d'Agoult et les témoins : tout se passa mystérieusement et romanesquement et le lendemain, au déjeuner du roi, toutes les personnes qui y assistaient furent ébahies d'entendre Louis XVIII adresser la parole *à Mme la vicomtesse d'Agoult*, avec ce ton haut et ferme qui lui était particulier.

Mme la vicomtesse d'Agoult a été parfaitement heureuse et a rendu parfaitement heureuses aussi les dernières années

de M. d'Agoult. C'était un homme de la vieille roche, loyal et vrai chevalier. Sa jeunesse avait été bruyante et dissipée; sa vieillesse a été calme et chrétienne.

A l'époque de la révolution de Juillet, Mme la vicomtesse d'Agoult avait profité de l'absence momentanée de Mme la dauphine, qui était malheureusement alors aux eaux de Vichy, pour aller passer au couvent des dames de la congrégation Notre-Dame, dite des Oiseaux, les tristes jours anniversaires de la mort de son mari; son appartement aux Tuileries fut forcé, envahi, pillé, dévasté; on ne lui laissa rien, absolument rien; tous ses meubles furent brisés. Mais ce que cette noble femme regretta le plus assurément, ce fut un portrait de M. d'Agoult, d'une ressemblance parfaite; les *manœuvres* des journées de Juillet l'avaient déchiré en mille pièces, ainsi qu'un portrait de Bossuet.

J'ai beaucoup vu à Vienne, avant et après mon mariage, l'excellente Mme de Magnéville (Mlle Charlotte de Choisy); elle occupait depuis longtemps un appartement dans l'hôtel du maréchal de Ferraris et semblait faire partie de la famille, dont elle était aimée et vénérée. C'était une personne d'un esprit sage et pourtant piquant, gaie et grave, sensible et mesurée; elle avait encore de l'éclat, un teint éblouissant et une grande dignité; elle ne s'était point mariée; on lui donna le titre de dame à la Restauration. Mon oncle n'a jamais cessé d'avoir en elle une amie vraie, dévouée; une parfaite amie enfin. J'ai cru que l'ingratitude de sa famille pour lui l'avait profondément affligée. Je l'ai vue à Vienne, avant sa rentrée en France, pénétrée de douleur, lorsque nous apprîmes les dangereuses maladies de mon oncle, dans les années 1816, 17 et 18. Mme de Choisy est morte à Paris, d'une attaque d'apoplexie, peu de temps après avoir quitté Vienne. Elle a donné en mourant à mon oncle de la Fare, alors archevêque de Sens, premier aumônier de Mme la duchesse d'Angoulême, une dernière marque de confiance en le nommant son légataire universel. Cet héritage n'était qu'un fidéi-commis; mon oncle a, selon les restrictions à lui connues, remis toute cette fortune à Mlle Pauline, devenue Mme Dulau, qui a reçu ce bien-

fait de sa pauvre tante avec autant de froideur pour elle que d'ingratitude pour lui.

SORTIE DU COUVENT 1801

Lorsque je sortis du couvent, les anciens et nobles usages de la haute société avaient subi peu de changements encore; cependant ils commençaient à se modifier; ils étaient si mesurés et si minutieusement soumis aux lois de l'étiquette *autrefois*, dans la haute noblesse à Vienne, que l'on disait plaisamment que le printemps d'une grande dame consistait en *trois pots de giroflées jaunes*. C'est qu'il ne leur était pas permis de se montrer au Prater avant le 1er de mai, et qu'alors on ne permettait pas aux femmes de sortir à pied pour se promener. Tout est bien changé maintenant. La société polonaise et quelques brillants émigrés français, tels que MM. de Richelieu, Langeron et Roger de Damas, avaient heureusement commencé cette révolution; mais dans les maisons restées absolument allemandes, la roideur et l'étiquette étaient restées invulnérables.

Je parlerai d'une maison où nous fûmes reçues avec la plus aimable bienveillance, *quoique Françaises* : je souligne ces mots, car, à cette époque, la Révolution qui avait succédé au débordement de mœurs du siècle de Louis XV avait fait de la France et des Français des objets de terreur et d'aversion pour les Allemands en général. La princesse de Grosalcowitz, née princesse d'Esterhazy, grand'mère d'une de nos jeunes compagnes (la comtesse Fanny de Forgats), nous reçut avec une touchante bonté. Cette maison avait conservé toute la dignité de l'ancien temps; invitées avec mon père et ma mère à dîner chez la princesse, il nous fallut subir l'arrogance des suisses, qui ne pouvaient se résoudre à laisser entrer des *Français* dans l'hôtel de la princesse; mais l'antichambre était très humble avec toutes les personnes admises chez elle, et la nombreuse livrée, les valets de chambre et le nain, aussi indispensable alors dans une

grande maison que le perroquet dans une cage dorée, se courbaient profondément. Il y avait, en face du canapé de la princesse, une double rangée de hauts tabourets, bien mais durement rembourrés, sur lesquels s'asseyaient les jeunes personnes en grand silence; la place sur le canapé, près de la princesse, était successivement occupée par les personnes de titres ou de dignités supérieurs (ainsi que cela se pratique encore dans toutes les maisons de réception), et sans que cela fasse aucune confusion, car toute la société se connaît et les prétentions et les obstinations seraient un grand ridicule.

A cinq heures précises, l'indispensable et charmante nécessité de la promenade au Prater nous rendait toute notre gaieté. La princesse ne sortait jamais : elle a passé un grand nombre d'années sans sortir de ses nobles et magnifiques appartements, toujours excessivement fardée et parée selon l'usage de ce temps-là. Nous partions avec Fanny dans une voiture élégante, attelée de quatre superbes chevaux hongrois, accompagnées de la gouvernante bien parée, bien busquée et surtout bien respectueuse avec son élève. Cette bonne personne nous disait un jour, à une de nos promenades et pour nous donner une grande idée de la vertu de la princesse, « que pendant quarante ans de sa vie, elle n'avait pas vu un seul Français ». Cependant la princesse de Crosalcovitz était petite-fille d'une Lunati-Visconti, grande famille italienne arrivée depuis plus de deux siècles avec le duc Antoine de Lorraine, et établie en Lorraine. Malgré cet éloignement si grand alors pour les Français, la langue française était la seule reçue dans la haute société, qui la parlait et l'écrivait avec une élégance, une correction et une pureté rares en France même. Vous ne pouvez vous faire d'idée de l'élégance avec laquelle les personnes de distinction parlaient alors la langue française. Le comte de Chotek, les comtes de Waldstein, le comte de Wilzeck, les princes de Starhemberg, de Dietrichstein, de Clary, tous les grands seigneurs, enfin, sans exception, avaient les plus nobles manières; les femmes ne le cédaient en rien aux hommes; elles étaient toutes véritablement grandes dames, magnifiques et simples, fières et

bienveillantes; mais cette noble société est bien changée.

La comtesse de Merveldt, née comtesse Dietrichstein, me racontait un jour les changements qu'avaient subis déjà les vieilles étiquettes et les usages depuis sa première jeunesse : les fêtes étaient graves, les meubles somptueux, les promenades réglées selon les saisons; les heures en étaient fixées invariablement, ni n'avançaient, ni ne retardaient; les deuils rigoureux, solennels, ne se prolongeaient jamais et finissaient, on pouvait dire, à heure fixe. On était, toujours parée, toujours en cérémonie, toujours en vue. Deux écuyers n'avaient d'autre fonction que de présenter la main gantée d'un gant blanc à la princesse de Dietrichstein, sa mère, et à elle, lorsqu'elles descendaient pour monter en voiture, aller à l'église, à la promenade ou faire des visites. Les présentations si importantes à la cour et dans le monde, le respect pour les vieux parents et la soumission des belles-filles pour leur belle-mère, étaient des lois pour cette haute société; sans doute on s'y amusait moins qu'aujourd'hui, mais les mœurs étaient sévères et la noblesse respectée.

Voici quelque chose de plus gai. J'étais un soir au spectacle, à un ballet où dansaient la délicieuse Mlle Bigottini et Duport; à côté de ma loge s'en trouvait une occupée par deux vieux grands seigneurs autrichiens; ils étaient dans l'admiration : « Eh bien! mon cher, s'écria plaisamment l'un d'eux, au moment d'un entr'acte, vous rappelez-vous les ballets de Novarre? — Oh! assurément! — Et nos danseuses en culottes de velours noir, avec des jarretières de velours rouge! » Marie-Thérèse était fort sévère pour les costumes des danseuses; les culottes de velours étaient d'ordonnance.

Le célèbre prince de Kaunitz, ministre de l'impératrice Marie-Thérèse et de l'empereur Joseph II son fils, avait la maison la plus noble, la plus somptueuse et la plus arrogamment aristocratique. Cela n'est pas étonnant; mais ce qui devait paraître fort étrange, c'était le singulier plaisir qu'il se donnait les petits jours, ceux où il n'avait que ses parents et ses familiers à sa table : deux de ses habitués disputaient, pendant le dîner, sur les grandes qualités du prince. « La géné-

rosité, disait l'un, est la plus brillante des vertus de Son Altesse. — Vous vous trompez, disait l'autre, c'est son courage, etc. » Toutes les petites et grandes vertus, tous les talents vrais ou supposés du premier ministre étaient passés en revue, chaudement attaqués et défendus par leurs champions respectifs. Les flatteurs s'échauffaient; le prince de Kaunitz riait aux éclats; on m'a assuré qu'il ne s'était jamais blasé ni ennuyé de ce burlesque combat.

MYSTIFICATION

Je ne me rappelle plus à quelle époque le prince de Ligne et le marquis de Bonnay imaginèrent de mystifier Mme Potocka (Krayezin) (1). La comtesse Potocka professait un grand attachement, un véritable culte de cœur pour la malheureuse famille royale de France; sa maison était le rendez-vous de tous les émigrés de distinction. On eut soin, quelques semaines avant le jour fixé pour cette très mauvaise plaisanterie, de parler de la possibilité et de la probabilité d'un voyage de Mgr le duc d'Angoulême à Vienne; on s'entretenait des difficultés de sa route; on suivait avec intérêt l'itinéraire supposé de celle qu'il devait prendre, et l'on parvint enfin à persuader à Mme Potocka et à sa société que le prince pouvait arriver d'un moment à l'autre. Effectivement M. de Bonnay, avec empressement et agitation, vint annoncer à la comtesse que le duc d'Angoulême, qui ne pouvait obtenir l'autorisation de rester à Vienne plus de vingt-quatre heures, viendrait le soir même lui demander à souper. La comtesse, transportée de joie et de reconnaissance, voulut donner à la réception du jeune prince toute la solennité possible et toutes les marques du respect. Sa livrée était nombreuse et brillante; elle ne lui parut pas assez considérable :

(1) Krayezin, ce mot signifie écrivain ; le comte Potocki était grand écrivain de la couronne, dignité du royaume de Pologne; la comtesse Potocka, dont il est ici question, était une femme de la plus haute distinction.

ses parents, ses amis lui envoyèrent les leurs. Quarante laquais, portant des torches allumées, faisaient haie dans les escaliers et dans les vastes antichambres; ses beaux salons étaient entièrement illuminés, il y avait profusion de fleurs, et une nombreuse et élégante société était réunie, lorsque le prétendu duc d'Angoulême arriva : le prince de Ligne avait choisi un jeune officier de son régiment, M. de Mussey, pour remplir ce rôle. Il fut introduit par le prince de Ligne et le marquis de Bonnay. M. de Mussey avait une figure et une tournure distinguées; le prince de Lorraine lui avait prêté un cordon bleu! Il s'était exercé; il fit une entrée de prince, reçut avec grâce et dignité les effusions de sensibilité, d'attendrissement et de respect de la comtesse. Mais il fut singulièrement déconcerté en apercevant entre deux portes d'un salon qu'il devait traverser pour se rendre à celui où la plus nombreuse société était réunie et devait lui être présentée un émigré qu'il connaissait beaucoup, avec lequel il venait de se brouiller et qui, ne jouissant pas d'une grande réputation, n'avait pas, pour cette raison, été retenu chez Mme Potocka chez laquelle il venait d'apprendre, au moment même, la prétendue arrivée du prince. La figure de cet importun portait l'empreinte du vif dépit qu'il éprouvait de ne pouvoir rester. Il jeta sur M. de Mussey un regard scrutateur, que celui-ci prit pour le dénouement de la comédie; mais, à son grand étonnement, se rangeant précipitamment contre la muraille, il fit au prétendu prince une révérence si profonde, si humble, si respectueuse qu'elle le rassura pleinement.

Introduit dans le principal salon où toute la société était rangée en cercle, M. de Mussey en fit le tour, adressant à chaque personne des paroles aimables et bienveillantes; il finit par se persuader, nous a-t-il dit longtemps après, qu'il était réellement prince (1). Il reçut les confidences de plusieurs nobles polonais, qui lui laissèrent entrevoir la possibilité de le placer un jour sur le trône relevé de la Pologne. Il y eut parmi les

(1) Au souper, le prince C... présenta à boire à genoux au prétendu duc d'Angoulême, qui se hâta de le relever.

femmes des mouvements de vif enthousiasme et d'attendrissement, de la haute politique, des offres généreuses et chevaleresques de la part des grands seigneurs. Enfin, l'illusion fut telle que le prince de Ligne et le marquis de Bonnay, se roulant de rire sur un canapé, en voyant le succès de cette mauvaise plaisanterie, n'étonnèrent personne.

Elle eut des suites fâcheuses pour M. de Mussey. Le personnage que Mme Potocka n'avait pas engagé à rester à souper était une espèce de flatteur et de commensal du baron de Thugut; il dînait chez lui, le lendemain de cette scène, et il n'eut rien de plus pressé que de parler de l'arrivée du duc d'Angoulême. Thugut l'écoutait en haussant les épaules. « Vous l'avez rêvé, mon pauvre B... — Si j'ai rêvé, s'écria B... piqué, bien d'autres ont rêvé avec moi! » Il raconta la brillante réception faite au prince chez Mme Potocka; il entra dans des détails qui ne purent laisser aucun doute au ministre, d'autant que B... assurait connaître beaucoup le jeune prince; il était bien sûr que c'était lui qu'il avait vu. A l'instant même des ordres fulminants sont expédiés au ministre de la police, à l'officier qui la veille était de garde à la porte de la ville. M. de Thugut, furieux, quitte la table, se rend en toute hâte chez l'empereur pour le prévenir de cet incident. Le résultat de cette mauvaise plaisanterie fut que M. de Mussey fut sévèrement réprimandé et puni. M. de Thugut n'aimait pas les mystifications, et la carrière militaire du jeune officier fut arrêtée pour toujours. Il a épousé depuis une Polonaise riche et ruinée, comme elles le sont presque toutes.

LA HAUTE SOCIÉTÉ DE VIENNE

Il y avait alors dans la haute société de Vienne des hommes et des femmes d'une amabilité bien distinguée et tout à fait évanouie aujourd'hui : la vieille comtesse de Pergen, la princesse de Lichnowski, la belle et ravissante comtesse de Kinski, depuis comtesse de Merveldt; la comtesse de Chotek, née comtesse de Clary, et plusieurs autres que j'ai moins vues.

Le comte de Chotek, ministre et grand burgrave de Bohême, était véritablement grand seigneur de ton, de manières et de langage. Il avait passé quelques années à Paris, dans sa jeunesse, dans la société la plus brillante et la plus spirituelle de l'époque. Il était impossible de s'exprimer en français avec plus d'élégance et de distinction, mais par une bizarrerie très commune alors dans la grande noblesse autrichienne, ces grands seigneurs, si véritablement seigneurs, et très hauts, étaient presque tous amis de la Révolution française, haïssaient les émigrés et la noblesse. Je crois que cela ne peut s'expliquer que comme une suite de vieilles rancunes nationales.

LA COMTESSE DE BRIONNE, PRINCESSE DE LORRAINE, ET SES BELLES-FILLES, MADAME LA PRINCESSE DE VAUDÉMONT, ET MADAME LA PRINCESSE DE LORRAINE (VEUVE DU COLONEL POUTET ET DU COMTE DE COLLOREDO).

La comtesse de Brionne, que l'on appelait à Vienne la princesse de Lorraine, avait obtenu avec beaucoup de difficulté la permission de venir s'y établir. La qualité de princesse de Lorraine rendait l'étiquette difficile; on ne voulait lui accorder aucune distinction. Il y avait d'ailleurs alors à la cour, dans la haute société, ainsi que dans les autorités supérieures, une méfiance pusillanime contre tous les Français en général, et particulièrement contre ceux d'un très haut rang, que l'on supposait infatués d'idées philosophiques et de préjugés contre les mœurs simples de la famille impériale.

Mme de Brionne avait pris un appartement extérieur dans notre beau couvent; elle y recevait tous les soirs. Elle était encore parfaitement belle, avec l'air le plus grand et le plus imposant que j'aie jamais vu. Nous lui fûmes présentées : elle était habituellement couchée sur une chaise longue; mais son port de tête était si majestueux, son langage si éminemment distingué, qu'il était impossible de ne pas en être frappé : c'est une de ces nobles apparitions que l'on ne peut oublier. Mme la

princesse de Lorraine traitait avec une extrême bonté M. du Montet bien jeune alors, mais qui s'était déjà fait connaître par de brillantes actions de valeur.

Mme la comtesse de Brionne, restée veuve très jeune, et dans tout l'éclat de sa beauté, avait conservé à la cour corrompue de Louis XV une réputation sans tache, sans ombre. Elle jouissait, comme tutrice des princes ses fils, de tous les honneurs et privilèges de *grand veneur*. Louis XV, l'apercevant un jour à sa fenêtre à Versailles, après lui avoir adressé quelques paroles de galanterie, lui dit : « Par où va-t-on chez vous, Madame? — Par la chapelle, Sire, » lui répondit-elle avec une admirable présence d'esprit.

Le prince de Vaudémont ainsi que le prince de Lambesc, ses fils, entrèrent au service d'Autriche pendant l'émigration. Le prince de Vaudémont était d'une grosseur énorme; il menait une vie étrange pour un homme de son rang. Il se félicitait un jour, devant Mme sa mère, de la charmante société qu'il avait le bonheur d'avoir à Szegedin, petite ville de Hongrie, où il était en garnison. « Qui voyez-vous donc? lui demanda-t-elle? — L'apothicairesse », lui répondit le prince avec une emphase comique. Il voulut continuer l'énumération de cette bonne compagnie. — « Ah! mon fils! s'écria avec effroi Mme de Brionne, en répétant le mot *apothicairesse*, l'apothicairesse! je n'en veux pas entendre davantage! »

Le prince de Vaudémont mourut peu de temps après, en Hongrie; il n'avait jamais vécu avec sa femme, dont il était séparé depuis très longtemps. J'ai rencontré Mme la princesse de Vaudémont plusieurs années après, en 1825, au Palais-Royal, chez le duc d'Orléans, et je n'ai pu sans sourire me rappeler la bonne compagnie du prince son mari.

La conversation m'entraîne; je vous parlerai aussi, en anticipant sur le temps, du prince de Lambesc, que l'on appelait à Vienne le prince de Lorraine. Je l'ai vu souvent après mon mariage : c'était un homme fort grand, la tête haute, l'air très noble; mais il paraissait assez dépourvu d'esprit. C'était, lorsque je l'ai vu, un véritable *caput mortuum* de haut et puissant seigneur. Il tenait à fort grand honneur alors de n'être

qu'Allemand, il affectait d'oublier le français, ce qui cependant de l'empêchait pas d'être très obligeant pour les émigrés. Il avait été marié, en Pologne, à une comtesse Potocka, très riche, qui avait ambitionné le beau titre de princesse de Lorraine ; elle l'avait pris, depuis son mariage, dans une extrême aversion; ils se séparèrent promptement. Devenu veuf, et plusieurs années après, le prince de Lorraine fut destiné à être le dernier échelon de la bizarre, heureuse et malheureuse destinée d'une femme intéressante (1), Mlle Folliot de Crenneville, veuve en premières noces d'un Français brave, mais très pauvre, colonel autrichien, M. Poutet, de Metz, frère de sa mère; puis du comte de Colloredo, premier ministre, et enfin du prince de Lorraine.

MES GRANDS-PARENTS DE LA FARE

Ma grand'mère de la Fare (2) épousa en Poitou mon grand-père, M. le marquis de la Fare, alors en garnison en Poitou avec son régiment. Quoique Mlle de Gazeau fût une riche héritière, le mariage fut déterminé par une passion réciproque très vive et une sympathie qui se déclara dès la première vue. Ma grand'mère était très grande, blonde; elle avait les yeux bleus, le nez aquilin et long, la peau d'une blancheur et d'une finesse extraordinaire, le port noble, le langage très distingué. Son caractère était altier, fier, susceptible, irascible, mais noble. Sa conversation était souvent charmante; elle racontait avec grâce. Sa sévérité pour ses enfants alla souvent jusqu'à la dureté. Elle était très instruite, aimait la poésie et la lecture, s'occupait continuellement, dormait peu; elle avait l'imagination très vive, une grande mémoire. Quoique Mme de la Fare ait toujours eu une

(1) Voir *infrà*, p. 167. (*Éd.*)

(2) Henriette de Gazeau de Champagné, mariée le 22 juillet 1748 à Joseph-Louis-Dominique, marquis de la Fare-Vénéjan, maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, était fille de Henri de Gazeau, marquis de Champagné, baron des Villates, en Poitou, et de Marie de Bessay-Lusignan, dame du comté de Bessay, Cremault, etc. (*Éd.*

conduite exemplaire, et une réputation sans nuage, son ménage a été orageux : la jalousie de mon grand-père, ses dépenses excessives, sa paresse et son peu d'ambition, joints aux vivacités et aux prodigalités de ma grand'mère et leurs constantes oppositions de vues, de projets et d'occupations, ont fait de cette union une tempête conjugale. Ma grand'mère m'a toujours traitée avec une affection et une indulgence qui m'ont vivement touchée; la vérité cependant me force à avouer que c'était une redoutable grand'mère.

Mes grands-parents de la Fare ont dévoré une véritable fortune. Mon grand-père est mort au Pont-Saint-Esprit, en Languedoc, à l'âge de soixante-douze ans, en 1791. Ma grand'-mère, qui avait eu le bonheur, malgré ses opinions royalistes, d'échapper aux horreurs de la Terreur, est morte à Bollène, dans sa maison de campagne, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, le 26 juillet 1824. Elle avait eu, un an auparavant, la satisfaction de voir son fils revêtu de la pourpre romaine.

MES PARENTS

Mon père, Jean-François Prévost, comte de la Boutetière et de Saint-Mars, était entré au service à l'âge de treize ans. Petit-fils du marquis de Lenonnes, il était considéré comme devant être l'héritier de cette maison. Excellent écuyer, brave jusqu'à la témérité, vif jusqu'à l'emportement, mais gentilhomme sans peur et sans reproche, il avait fait avec distinction la guerre de Sept ans et obtenu la croix de Saint-Louis quand il se maria.

Ma mère, Adélaïde-Paule-Françoise, comtesse de la Fare (1), avait épousé mon père au château de Bessay en Poitou, dans la même chapelle où elle avait été baptisée, étant née

(1) Adélaïde de la Fare, fille du marquis de la Fare, maréchal des camps et armées du roi et de Gabrielle Gazeau de Champagné, née le 30 septembre 1753, chanoinesse et comtesse du chapitre de Coïsse-Largentière, mariée en 1781 à Jean-François Prévost, comte de la Boutetière et de Saint-Mars, morte le 1er juin 1823.

au château de Bessay, qui alors appartenait à M. de Bessay, frère de ma grand'mère de la Fare. Mon père est décédé à la Boutetière, le 5 novembre 1804, trois ans après son retour de l'émigration, et ma mère le 1er juin 1823, à Bollène, chez Mme de la Fare, sa mère, dans le Comtat.

LE MARIAGE DE MA SŒUR HENRIETTE

Ma sœur, Henriette-Hélène-Aimée (1), a épousé, à la Boutetière (2), le 15 juillet 1806, M. Louis de Pavée, comte de Villevielle. Ce mariage a été fait et traité par ma grand'mère de la Fare et ma tante Mme de Chaseaux, sœur cadette de ma mère, amies de M. de Villevielle. M. de Villevielle vint à la Boutetière, où eut lieu l'entrevue : le mariage fut célébré à l'église paroissiale de Saint-Philbert. Le comte de Chabot, frère de M. Martial de Chabot qui avait épousé Mme Éléonore Prévost de Saint-Mars, sœur de mon père, fut un des témoins de ma sœur, comme ami et allié de notre famille.

Nos voisins furent tous invités au dîner donné ce jour-là, par ma mère, dans nos tristes ruines de la Boutetière.

Ma sœur était parfaitement belle; elle était âgée de vingt et un ans. Elle était vêtue, le jour de son mariage, d'une robe à longue queue, de moire blanche, garnie d'une guirlande en fleurs artificielles de lilas blanc. Elle avait sur la tête une guirlande de fleurs également blanche, et à son cou un collier de perles avec une agrafe en diamants. Elle faisait l'effet d'une vision; je la contemplais avec admiration; les paysans chantaient et tiraient des coups de fusil en signe de joie.

Le soir, un orage éclata sur nos ruines et, quelques jours après, un météore d'une couleur sombre et bleuâtre en suivit les tristes contours.

Ma sœur, son mari, ma mère et moi, nous quittâmes la

(1) Henriette Prévost de la Boutetière, née à Luçon le 24 février 1784, mariée en 1806 à Louis de Pavée, comte de Villevielle, son cousin, morte à Alais (Gard), le 21 décembre 1819.

(2) Le château de la Boutetière, située en Vendée, près Chantonnay.

Boutetière au mois d'août suivant, pour nous rendre en Languedoc : M. et Mme de Villevielle dans leur terre et château de Mirabel, dans les Cévennes, à six lieues de Montpellier.

A Poitiers, nous attendait ma grand'mère de la Fare, qui venait de vendre à M. d'Harambure le château de Méré, situé en haut Poitou, héritage de sa cousine, la marquise d'Hargicourt. Nous partîmes donc en poste pour le midi de la France : dans la première voiture, ma grand'mère, moi et ma femme de chambre; dans la seconde berline, ma mère, ma sœur, M. de Villevielle; et sur le siège un valet de chambre piémontais. Le laquais de ma grand'mère nous servait de courrier; il était à cheval et précédait les voitures pour nous commander des chevaux. Le vieux et riche coupé de ma grand'mère, à vernis blanc et filets d'or, doublé intérieurement de velours et de satin jaune et sur les portières duquel on avait peint un *nuage* pour dissimuler les armoiries pendant la Révolution; le siège de velours jaune, très élevé; mais surtout la figure imposante de ma grand'mère donnaient à notre voyage un aspect tout à fait *ancien régime* auquel ne nuisait pas Chavan, notre courrier, avec son habit gris blanc, sa veste jaune à longs pans et ses bottes fortes et les manchettes de bottes. On nous entourait partout, mais partout aussi avec des témoignages de respect. Il y avait quelquefois discussion dans les villages et hameaux du Limousin et du Bourbonnais à notre passage; les uns nous prenaient pour leurs évêques, les autres pour l'Empereur! Les postes manquaient de chevaux, les routes étaient presque impraticables. Nous traversâmes une partie de la France, Ruffec, La Rochefoucauld, où le château nous intéressa vivement; Angoulême, Aubusson, Saint-Léonard, Limoges, Guéret, Montluçon, La Palisse, Lyon, où nous passâmes quelques jours et où nous nous séparâmes de M. et de Mme de Villevielle.

BOLLÈNE. 1806-1810

Nous arrivâmes à la fin d'août à Bollène, chez ma grand'-mère de la Fare, qui avait, en dehors de cette horrible petite ville, une vaste maison bien meublée, mais dans la plus triste position du monde. Il y avait cependant du deuxième étage de la maison une belle étendue de vue : les éternelles neiges du mont Ventoux étincelaient sous le soleil de Provence. De ma fenêtre, j'apercevais cinq provinces : le Dauphiné, le Vivarais, la Provence, le Languedoc, le Comtat-Venaissin, dans lequel nous nous trouvions, le pont Saint-Esprit et ses vingt-sept arches et les plaines remplies de mûriers et de tristes oliviers, de sombres mais rares cyprès plus tristes encore.

La petite ville de Bollène avec ses hautes murailles crénelées et délabrées, la petite montagne desséchée, calcinée par le soleil et les bises continuelles me parut triste à désespérer. L'habitation, au reste distribuée noblement par mon grand-oncle, le chevalier de la Fare, avait été choisie pour retraite par ma grand'mère à la mort de son beau-frère; depuis la Révolution seulement elle y régnait souverainement, tout en regrettant nos beaux arbres, notre admirable verdure, nos fraîches prairies et nos belles eaux de la Boutetière, car c'était jouer de malheur que de tomber directement de la Vendée dans cette fournaise de Bollène sans ombre, toujours tourmentée et ébranlée par la bise la plus furibonde. Je finis par m'y habituer. Ma tante de Chaseaux, sœur cadette de ma mère, la plus aimable femme sans exception que j'ai rencontrée dans ma vie, habitait à trois lieues dans sa charmante solitude de la Conseillère; mon cousin de la Fare, dans sa belle terre de Saint-Georges; le marquis de Bernis et sa femme (la jeune princesse Armande de Rohan), à Saint-Marcel; comme elle s'y ennuyait mortellement, elle venait souvent à Bollène. Elle avait peu d'esprit, mais une figure si distinguée, une tournure ravissante, un petit pied, fabuleusement petit et charmant, une élégance noble, une mise délicieuse et d'un goût si

parfait; d'ailleurs bonne personne, ne parlant que par *petites exclamations*, toujours prête à se moquer, mais ne faisant jamais les frais d'une moquerie et, comme tous les Rohan, parlant presque toujours des Rohan, elle eût probablement été assez ennuyeuse si elle n'eût pas été si agréable à voir, étant réellement un type incomparable de grâce aristocratique et féminine. M. de Bernis eût été, je crois, facilement jaloux; il n'avait rien à redouter pour sa jeune femme quand elle était chez Mme de la Fare, sa parente, aussi sévère que digne. Il avait été séduit dans sa première jeunesse par une intrigante, plus âgée que lui de plusieurs années. Elle prétendait avoir été épousée; elle accusait je ne sais qui d'avoir arraché et soustrait son acte de mariage sur les registres de la paroisse; elle se faisait appeler Mme de Bernis et elle présentait deux petits enfants sous ce nom; elle eut l'effronterie de mettre opposition au mariage de M. de Bernis, lors des publications religieuses et légales; il fut retardé de plusieurs mois par cet étrange incident, qui ne découragea pas les Rohan ni la jeune princesse. La vraie Mme de Bernis se persuadait que sa rivale en voulait à sa vie et racontait là-dessus les histoires les plus étranges et les plus invraisemblables. Elle passait son temps à Saint-Marcel assez tristement : elle accouchait ou faisait des fausses couches, sans que sa délicieuse taille en fût le moins du monde altérée, et ce perpétuel état de grossesse lui avait fait prendre l'habitude de recevoir sur sa chaise longue et d'y prendre des poses charmantes. Le château de Saint-Marcel ressemble à un hôtel de Paris; il est dans l'intérieur de la petite ville ou bourg de ce nom,mais la vue de la terrasse est très belle. Le cardinal affectionnait beaucoup cette habitation; il y avait fait de grandes dépenses et avait acquis de mon grand-père la moitié de la seigneurie dont il était co-seigneur avec lui ou avec son père. M. Aymé de Bernis l'avait très noblement meublé à l'occasion de son mariage avec Mlle de Rohan.

Nous avions d'autres voisinages encore à Bollène. M. des Isnards, de l'illustre maison de Suze, habitait les restes du magnifique château de ce nom, à trois heures de Bollène. C'est

le plus noble et pittoresque manoir que l'on puisse voir, dans une position admirable et mélancolique; un comte de Suze s'y était retiré, je ne sais plus à quelle époque, avec une princesse de la maison de Holstein qui avait conçu pour lui un attachement romanesque. Mme des Isnards était très spirituelle.

Nous voyions aussi souvent M. et Mme de Tournon; cette dernière était sœur de ma cousine de la Fare; c'était une bonne et jolie femme, d'une physionomie heureuse, et dont la fin a été terrible. Elle est morte jeune encore, *brûlée* par un de ces accidents qui se renouvellent souvent.

M. de Rochegude habitait son château de Rochegude; il venait quelquefois à Bollène, où son aménité et son caractère franc et loyal le faisaient aimer.

M. et Mme de la Garde y venaient souvent aussi. Mme de la Garde, veuve en premières noces de M. de Gordon (je crois), était très jeune et très belle. Au moment de la Terreur, M. de Gordon fut arrêté à Lyon; sa femme fut se jeter aux pieds du féroce représentant du peuple; il la regarda quelques instants, puis d'un air théâtral lui dit : « Tu es belle, mais la République est plus belle que toi! » M. de Gordon fut guillotiné!...

Parmi les personnes qui venaient voir ma grand'mère, elle affectionnait particulièrement M. et Mme de la Baume (née de Vogüé), dont la douceur, les manières simples et distinguées gagnaient tous les cœurs. Il nous venait aussi des visites du Pont-Saint-Esprit, d'Orange et d'Avignon. Dans la petite ville même de Bollène il y avait des ressources de société, quelques hommes instruits, parmi lesquels en première ligne notre aimable et excellent ami M. Valère de Gaillard. Il était jeune alors, mais il est resté ce qu'il était, parfaitement bon, spirituel et naïf; c'est un caractère qui se rencontre rarement.

Il y avait à Bollène plusieurs familles nobles, qui s'y étaient fixées depuis longtemps. Les Pontbriant, de Roches, de Roquard, de Calvière, de Gaillard, de Guielhermier, de Granet-Lacurt, de Justamond, de Serre, de Faucher, etc., dont les pères avaient tous servi *en France*, comme l'on disait encore dans le Comtat-Venaissin, et avaient la plupart la croix de

Saint-Louis. Ma grand'mère avait une bonne maison; elle donnait souvent à dîner. On savait qu'elle aimait à faire sa partie de whist; elle l'avait presque tous les soirs; on se résignait à être *grondé*, mais sauf ces moments d'*orages*, sa conversation était toujours intéressante, son langage d'une exquise politesse; elle était restée grande dame. Ma mère et ma tante de Chaseaux étaient remarquablement aimables dans un genre bien différent : ma mère si souvent silencieuse, froide, sérieuse, se réveillait de cette langueur par des élans énergiques, vifs, rapides, imprévus; ma tante, toujours délicieusement causeuse, avait une conversation plus distraite, toute de grâce, d'imagination et de poésie; elle était aimable avec tout le monde. J'ai acquis à Bollène la certitude que l'on peut vivre sans ennui dans une très petite, et il faut l'avouer, une très laide petite ville; je n'aurais pas cru la chose possible.

Mme de Lamavon, née d'Anglegeau, nous arriva de Paris après son mariage. Son mari habitait Bollène; elle eut le bon esprit de s'y trouver bien et même de s'y amuser. Elle était franchement provinciale, et une élégante de petite ville mais raisonnable, et en même temps sérieusement dévouée. Il y avait à Bollène quelques ridicules, mais où n'y en a-t-il pas? La saison des vers à soie n'était pas l'époque brillante de la conversation; les *cocons* absorbaient tout notre intérêt; je le dis sans rancune, quoique ces détails m'aient souvent bien ennuyée. J'ai vu à Bollène de très vieilles dames qui n'avaient pas changé de costume depuis soixante ans; mais quand j'y pense aujourd'hui je ne me moque plus que de moi-même, car les mêmes modes sont revenues. Les longues tailles, les vieilles perses et les gazes à grands ramages avec un liséré d'or ou d'argent, le petit Saint-Esprit en diamants suspendu au cou par un étroit velours noir, les manchettes et les mitaines complétaient les parures des jours de fête des grand'mères nobles de Bollène. Il y avait bien quelque chose à redire à l'accent fortement provençal... pécaïre! mais qu'importe! La reconnaissance est la vertu des bons cœurs; j'en ai conservé pour cette petite ville où l'on se soumettait de si bonne grâce à la souveraineté de convention de ma grand'mère, et où l'on m'a tou-

jours témoigné tant d'intérêt et de bienveillance. Bollène ne pouvait pas manquer d'ailleurs de marquer dans mes plus tristes et doux souvenirs : ma grand-mère, ma mère, ma tante y reposent; une même tombe les réunit.

AVIGNON, 1808-1809

Ma mère désira passer un hiver à Avignon; sa sœur ainée, Mme Madeleine de la Fare, venait d'y rétablir une maison de son ordre (l'Adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement). Nous passâmes quelques jours dans l'intérieur du couvent; ma tante espérait que je pourrais y prendre le goût de la vie religieuse... Mais tout en respectant profondément les personnes qui s'y dévouent, j'avoue que j'en ai rarement vu d'assez parfaites pour me faire comprendre la nécessité de ce mode de salut. — Le marquis de Forbin des Isnards nous loua une partie de son logement, qui était très convenable. Les anciens hôtels à Avignon sont généralement distribués noblement. La société y était bienveillante et distinguée à cette époque. M. et Mme de Forbin-Janson recevaient beaucoup de monde. Le comte Palamède et sa première femme, Mlle de Septeuil, habitaient avec eux. La société était restée très aristocratique et sans mélange; presque tous les noms étaient connus (1), les Gramont-Caderousse (Mme de Gramont, née de Vassé), Mmes de Bernis, de la Fare, de Tournon, des Isnards, de Piolenc (née de Virieu), de Bausset, de Javon-Billioty, d'Honorati, de Calvière (née de Saint-Priest), de Lépine, de Raousset, de Liautaud, de Caumont, de Monteynard, de Sinetti, de Montfaulcon, de Forbin des Isnards, de Pluvinel... Vous ne vous doutez pas que je parle de la sœur de deux reines? Mme de Pluvinel était née Clary, sœur des reines d'Espagne et de Suède; son mari était un gentilhomme de Provence; c'était un excellent ménage, sans ambition, sans prétention.

(1) Il y avait encore à Avignon plusieurs familles qui étaient venues d'Italie, pendant le séjour des Papes, les Gabrielli, Crisolli, Bernucelli, etc.

M. de Pluvinel était resté fidèle aux vieilles modes monarchiques; il était coiffé à l'oiseau royal et poudré à blanc; sa femme avait de très belles robes, cadeaux de ses royales sœurs, qu'elle s'excusait presque de mettre; elle était simple et jolie, petite et toute ronde, avec une sorte de dignité cependant; je n'ai vu personne faire plus de cérémonie pour passer la première à une porte, sans aucune affectation ridicule.

Mme de Janson voulait qu'on s'amusât chez elle, par une bonne raison : elle voulait s'amuser elle-même; elle donnait de jolies fêtes, dont sa belle-fille, Mme Palamède, lui aidait à faire les honneurs, froidement mais poliment. Cette société avait sa coterie élégante et impertinente, ses intrigues, ses malices, ses petites noirceurs même; j'y fus traitée avec indulgence.

L'amitié si vive, si affectueuse que m'a témoignée Mme la chanoinesse Alexandrine de Forbin ne s'effacera jamais de mon cœur. Nos appartements n'étaient séparés que par une porte, d'abord fermée, peu à peu ouverte par intervalles et enfin constamment ouverte.

Le marquis de Forbin, père de Mme Alexandrine, du comte Henri (qui a été député sous la Restauration), de Mme de Corwasi et d'Amédée de Forbin, était un beau et saint vieillard. Sa jeunesse avait été orageuse : il avait été philosophe, emporté par des passions ardentes, environné de séductions; il était riche et beau. Marié dans ces belles dispositions, il fut un mari probablement peu fidèle; sa femme était très pieuse, elle ne cessait de prier pour sa conversion; ses douces exhortations n'avaient fait aucune impression. M. de Forbin se rendait un jour à une pressante invitation : il fut surpris inopinément par un de ces violents orages du Midi, suivis de torrents de pluie et de coups de vent effroyables ; il se trouvait à peu de distance d'une église, il n'eut que le temps de s'y précipiter pour éviter la bourrasque. Un religieux prêchait; c'était un homme simple dont les paroles n'étaient pas éloquentes, mais persuasives. A l'instant même où le marquis de Forbin entrait dans l'église, le religieux élevait la voix et citait un passage de l'Écriture (je n'ai pas osé demander lequel). Cette parole vint frapper le pécheur au cœur; terrassé comme saint Paul,

il fut obligé de s'appuyer contre un pilier de l'église; il y était encore abîmé dans ses réflexions, lorsque la foule se fut écoulée. Le religieux priait près de l'autel, le marquis de Forbin s'approcha de l'homme de Dieu en fondant en larmes et commença une confession générale... Il rentra chez lui entièrement changé... Vous comprendrez la joie de sa femme.

Mme Alexandrine de Forbin avait été élevée en Normandie dans l'abbaye dont Mme de Belzunce, sa tante, était abbesse; elle s'y était intimement liée avec une de ses jeunes compagnes, avec laquelle elle était restée en correspondance jusqu'à la Révolution, avec Charlotte Corday. Combien je regrettais qu'elle eût été obligée de brûler ces précieuses lettres! A en juger par les lettres de ma chère et aimable amie, l'éducation dans l'abbaye de Mme de Belzunce devait être très négligée, « J'écris comme une cuisinière », me disait-elle souvent. Hélas! cela était rigoureusement vrai, mais quel excellent cœur! quelle ardente piété, quelle charité et quelle fidèle amitié!

Mme de Bausset, sa cousine (belle-sœur du cardinal), me témoigna aussi beaucoup d'intérêt, mais ce n'était ni le cœur, ni la franchise turbulente de Mme Alexandrine. Elle me parlait souvent des inconvénients d'épouser un *veuf* ayant des enfants : M. de L. G. son beau-frère, chez lequel elle habitait, était veuf d'une de ses sœurs; je savais qu'il avait parlé de moi *très obligeamment;* elle cherchait à scruter mon cœur; je m'en aperçus et lui fis confidence de mon mariage déjà arrêté avec M. du Montet et retardé seulement par les circonstances politiques.

MON MARIAGE

J'ai épousé à Vienne, en Autriche, M. le baron du Montet, chambellan de Sa Majesté l'empereur d'Autriche. M. du Montet était alors condamné à mort par l'empereur Napoléon, comme Français au service étranger et ne pouvait venir chez ma grand'mère de la Fare. Comme le projet en avait été fait

avant la campagne de 1809, ma belle-mère vint me chercher à Nancy, où ma mère me conduisit. Nous en partîmes le 18 novembre 1810. Je fus reçue à Vienne par mon oncle de la Fare, évêque de Nancy, qui avait fait mon mariage, étant très lié avec la famille de M. du Montet. Il me reçut avec une vive affection. J'étais attendue chez M. le maréchal comte de Ferraris, son ami, et je fus accueillie de la manière la plus aimable par sa fille, la comtesse de Zichy.

Je fus mariée le 21 décembre 1810, par le prince-archevêque de Vienne, comte de Hohenwart, dans la chapelle de son palais; nos témoins furent le marquis de Beaufort, ami de mon oncle, et M. de Besson, ami de la famille de M. du Montet. L'archevêque nous fit un discours très paternel : le respectable prélat avait une amitié toute particulière pour mon mari, dont la réputation toute chevaleresque, les nobles sentiments et la valeur brillante avaient acquis l'estime générale.

Je me mariai à neuf heures du soir; une voiture du maréchal, attelée de quatre chevaux superbes, me conduisit au palais archiépiscopal; la nombreuse livrée de l'archevêque nous attendait échelonnée sur l'escalier, avec des torches. M. du Montet, toujours généreux, leur fit remettre 200 florins. Le curé de la cathédrale de Saint-Etienne et plusieurs ecclésiastiques de la maison de l'archevêque assistaient à mon mariage (1).

(1) Voici l'extrait d'une lettre que la comtesse Isabelle Rzewuska, depuis comtesse de Waldstein, écrivait à sa belle-sœur, la comtesse Rosalie Rzewuska, née princesse Lubomirska, en décembre 1810, à propos de mon mariage :

« Vous vous étonnerez quand je vous dirai qui s'est marié, le 20 de ce mois, dans la chapelle de l'Archevêché, avec une gentille petite femme qu'on lui a amenée de France. Un fidèle, un proscrit, un homme qui dans six mois se trouvera exposé à n'avoir ni feu ni lieu; quand un usurpateur le poursuit, que son souverain l'abandonne, une femme vient du milieu de ses ennemis pour s'associer à son sort, et compenser tant de malheurs. C'est le jeune et vaillant du Montet qui a épousé Mlle de la Boutetière de Saint-Mars, la nièce de l'évêque de Nancy. L'évêque arrange cela par lettres depuis deux ans. La dernière guerre y avait mis obstacle; maintenant Mme du Montet a été chercher la future, puisque le monsieur ne pouvait rentrer. Elles sont arrivées à bon port, et les voilà mariés, amoureux, heureux et faisant la joie de cette admirable famille. La jeune personne est charmante,

PREMIÈRE ENTREVUE

Ma première entrevue avec M. du Montet se fit d'une manière singulière. Nous étions arrivées avec Mme du Montet, ma future belle-mère, presque au terme de notre voyage et étions attendues à dîner, pour ce même jour, 6 décembre, chez le baron et la baronne de Bœsner (ma belle-sœur), lorsqu'à un quart de lieue de l'avant-dernier relai de poste de Siegardskirch une des roues de la voiture se brisa. Nous versâmes très doucement, la route était superbe ; on releva un peu la voiture dans laquelle nous restâmes, parce qu'il tombait un petit brouillard assez froid ; le domestique était allé en toute hâte chercher des secours. Nous étions dans la position la plus incommode, la voiture presque couchée d'un côté ; cela ne dérangea pas du tout Mme du Montet, qui était très courageuse et très gaie. « Si nous déjeunions, me dit-elle, pour passer le temps? — Déjeuner, madame!... déjeuner dans la position où nous sommes! ». J'étais presque écrasée par sa femme de chambre, qui n'avait pas de point d'appui sur le strapontin, Déjeuner ainsi ! Pour toute réponse elle tira d'une des poches de la voiture un morceau de viande froide et se mit à déjeuner de bien bon appétit!... Des voyageurs, le général Brown et un jeune homme qui était avec lui, apercevant cette voiture élégante versée au milieu de la route, s'empressèrent de venir nous offrir leurs services ; ils furent bien étonnés du sang-froid de ma belle-mère ; ils allaient à Vienne et se chargèrent d'un mot au crayon qui annonçait notre mésaventure et l'impossibilité où nous étions d'arriver avant le lendemain matin. Ils s'acquittèrent très obligeamment de cette commission. Vers neuf heures du soir, pendant que nous soupions à Siegardskirch, j'entendis monter précipitamment l'escalier. « Ma-

sans être belle, douce, timide, aimable, enfin parfaite. Je suis enchantée de ce mariage sous tous les rapports ; car il comble les désirs de tous leurs entours ; mais particulièrement, j'en suis bien aise pour l'intéressant jeune homme. Cela fixera ses idées, son cœur, son existence ; cela lui donnera plus de calme et détruira ce petit levain de morose qui s'était glissé dans son imagination. »

dame, dis-je à Mme du Montet, voilà votre fils. » Le cœur me battait bien fort. « Non, assurément », me répondit-elle, car cette brusque entrevue n'avait pas été réglée ainsi par elle; elle dérangeait ses plans. Mais avant qu'elle eût eu le temps d'achever sa phrase, la porte s'ouvrit impétueusement et M. du Montet se précipita dans les bras de sa bonne mère. Je le trouvai tel qu'il était : beau, chevaleresque, sensible, délicat. C'est ainsi que nous passâmes notre première soirée. Le lendemain nous partîmes ensemble pour Vienne, où mon oncle de la Fare et les parents de mon mari nous attendaient avec impatience. Mon cher Joseph était enchanté d'avoir évité le *cérémonial* prescrit par sa *petite mère*.

MON MARI, M. LE BARON DU MONTET

Je voudrais faire revivre devant vous M. le baron du Montet tout brillant de jeunesse, de beauté, de courage, tel qu'il était à dix-sept ans au combat d'Arlon (1793) couché sur le canon qu'il venait de défendre, couvert de sang, proclamé un jeune héros par les vieux soldats, aussi généreux qu'intrépide, refusant, par égard pour ses chefs et ses camarades, de demander cette incomparable croix de Marie-Thérèse, que les puissants de l'ordre l'engageaient à solliciter et lui promettaient d'obtenir. Plus tard, si hardi, si habile à la surprise du mont Capernado, si vaillant à Voltri, toujours cité et si brillant au siège de Gênes; d'une probité si sévère, après avoir enlevé la caisse militaire ennemie; calme et intrépide lorsqu'en 1809 il reste sur le champ de bataille de Bozzola, chargé par l'archiduc Jean de protéger sa retraite, au passage de la Piave, et mérite ce brillant témoignage, signé par l'archiduc, qui reconnaît lui devoir le salut de son corps d'armée; heureux et ardent à la prise de Laybach, dont il s'empare la même année, par un coup de main aussi téméraire que bien combiné.

Condamné à mort par l'empereur Napoléon comme officier ennemi né en France, il fut cependant sollicité plusieurs fois d'entrer à son service. Le général Romeuf fut chargé de lui

offrir un régiment et de grands avantages, s'il voulait quitter le service d'Autriche et entrer à celui de France. M. du Montet fut inébranlable. J'ai vu plusieurs fois le général Romeuf sortir de chez mon mari avec de grandes démonstrations de regret : « Vous serez général dans un instant, lui disait-il... l'Empereur apprécie des généraux tels que vous... » Mais M. du Montet est resté fidèle au seul serment qu'il ait jamais fait. Sans doute, il n'a pas été récompensé selon son mérite.

LA FAMILLE DE MONSIEUR LE BARON DU MONTET. — LE JEUNE ET HÉROÏQUE DESILLES, FIANCÉ A MA BELLE-SŒUR VICTOIRE DU MONTET.

Vous ne serez pas étonnés que je vous parle avec intérêt et une vive affection de cette noble famille, si honorable et si vertueuse qui est devenue mienne, ni de ce jeune héros Desilles, fiancé de mon angélique belle-sœur, Victoire du Montet. La mort sublime du jeune Desilles (1) est une des plus belles pages de notre histoire contemporaine et un triste et doux rayon de la vie de cette suave et ravissante jeune fille alors, Victoire du Montet, si digne d'avoir inspiré une passion si pure, un sentiment si profond et si exalté. M. Desilles blessé à mort le 31 août 1790, à l'affaire de Nancy, en se précipitant sur la lumière d'un canon, que les factieux se disposaient à tirer sur les troupes de M. de Bouillé, croyait pouvoir vivre longtemps encore : son père et ses amis partagèrent pendant quelques semaines cette illusion ; il était heureux, car il avait le consentement de son père et celui de la famille de Mlle du Montet pour l'union qui était l'objet de tous ses vœux ; il jetait un regard ravi dans cet avenir qui, pour lui, ne devait

(1) Desilles ou des Illes, né à Saint-Malo le 11 mars 1767, était lieutenant au régiment du Roi-infanterie lorsque éclata l'insurrection de la garnison de Nancy ; le 31 août 1790, quand les troupes de Bouillé approchèrent, Desilles voulut empêcher une lutte qu'il nommait fratricide ; il se mit devant la bouche d'un canon ; mais ses propres soldats rebelles lui tirèrent quatre coups de feu. Il mourut de ses blessures le 17 octobre suivant. (*Éd.*)

être que de quelques jours !... Il en avait un, pourtant !. . mais celui qui fait vivre les héros dans la tombe !

AFFAIRE DE NANCY, 31 AOUT 1790

... « C'est alors qu'on vit un de ces traits héroïques qui suffisent pour immortaliser un homme. MM. Delort et Desilles, dont la compagnie rangée en bataille avait la gauche appuyée à la Porte (porte neuve), s'élancent devant les canons; Desilles s'écrie : « Ce sont des Français, nos amis et nos frères qui « viennent au nom de l'Assemblée nationale pour faire exécuter « les décrets; avant que vous ne tiriez sur eux, je serai votre « première victime. » Les soldats veulent l'arracher du canon qu'il tient embrassé, il le serre plus étroitement : « Tirez, dit-il; « le boulet ne leur parviendra que teint de mon sang, je ne « puis voir sans mourir le déshonneur du régiment du Roi. » M. Delort trouve encore assez d'ascendant sur ses soldats pour décider la plus grande partie à le suivre et à se retirer dans son quartier. Desilles reste seul à lutter contre une foule de forcenés, de plus en plus électrisés; il s'était élancé devant les soldats pour arrêter leurs coups, ils font feu sur lui, il tombe frappé de trois balles; le jeune Hoener, qui se trouvait dans les rangs des volontaires, aperçoit l'héroïque jeune homme couvert de sang et chancelant; il s'élance à son secours au milieu du feu, enlève Desilles et le charge sur ses épaules; une quatrième balle vient en ce moment frapper le courageux officier, elle s'amortit sur un trousseau de clefs placé dans la poche de son habit. »

DESILLES

(Détails recueillis de la bouche de ma belle-mère, de M. du Montet et de témoins oculaires.)

M. Desilles, le jeune et admirable héros de l'affaire de Nancy, survécut près de six semaines à ses affreuses bles-

sures; il fut enterré à la Primatiale (1) dans le caveau des Primats de Lorraine avec une pompe extraordinaire. On lui rendit des honneurs que l'on ne rendait qu'à des princes. Mgr de la Fare, alors évêque de Nancy, prononça son oraison funèbre. M. Desilles, père du jeune héros, arriva à Nancy dès qu'il apprit l'événement qui faisait la gloire de son nom et le désespoir de son cœur; il accéda avec empressement, avec joie, à la demande que lui fit son fils, de l'unir à Mlle Victoire du Montet (2) pour laquelle il avait conçu un attachement aussi profond que respectueux, une passion vive, pure et toute chevaleresque. On avait conservé l'espoir de le guérir : les médecins et les chirurgiens, dont MM. Valentin et Le Moyne qui le soignaient, avaient partagé cette erreur et l'avaient même déjà déclaré hors de danger, lorsque les symptômes de mort se déclarèrent : la suppuration était passée dans le sang, le danger devint imminent et irrémédiable. Il fut administré : Mme du Montet lui donna les soins d'une mère et reçut son dernier soupir. Sa mort causa un deuil général : le jeune héros conserva jusqu'au dernier moment son courage et y joignit celui du chrétien à celui du soldat; mais il regretta vivement sa jeune, son angélique fiancée, belle parmi les belles, parfaite parmi les plus parfaites. M. Desilles, inconsolable de la perte de son fils, n'éprouvait de soulagement qu'en voyant et en bénissant sa chère Victoire. Il s'échappait souvent et on le trouvait baigné de larmes, prosterné sur la pierre qui recouvrait la tombe de son fils.

Qui sait aujourd'hui que le jeune héros repose sous les froides et humides dalles de la cathédrale? Qu'a-t-on fait pour son nom, pour sa mémoire? Louis XVIII en recevant, à sa rentrée en France, l'épée du vaillant jeune homme, comme un présent digne d'un roi, ne devait-il pas, en échange, faire élever un monument à celui qui, un des premiers, donna un si sublime exemple de courage et de fidélité en 1790?

(1) Cathédrale de Nancy.

(2) Un de nos amis, à Vienne, appelait Victoire l'*ange martyr*. Ce nom va bien à sa beauté, à la touchante expression de sa physionomie; il va bien, hélas! aux douleurs et aux regrets qui ont rempli sa vie!

M. Desilles avait vingt et un à vingt-deux ans lorsqu'il mourut (1). Le docteur Valentin, qui le traita, ne voulut pas lui faire l'amputation de la jambe, qui l'eût sauvé; la blessure était au genou; le docteur Valentin avait conservé l'espoir de le guérir sans l'amputation et en avait donné l'assurance au père du jeune Desilles et à ses nombreux amis. Mme la baronne du Montet avait caché à sa fille l'impression qu'elle avait faite sur cet admirable jeune homme et la demande de sa main; la belle et innocente fiancée ne l'apprit que par les cris de désespoir qui échappèrent du cœur brisé de M. Desilles quand il vit Victoire du Montet, et par la tendresse paternelle qu'il lui témoigna pendant son séjour à Nancy; avant et après la mort de son fils, il voulait toujours l'avoir auprès de lui : il pleurait avec moins d'amertume, quand l'angélique jeune fille était près de lui; alors, il la nommait sa fille! sa fille chérie!... Le jeune Desilles n'était pas beau (2); il était petit, de race bretonne, les épaules larges; il était grave, studieux; ce n'était pas un héros de roman. Sa passion pour Mlle Victoire du Montet était si délicate, si respectueuse, que presque jamais il ne lui adressait la parole, mais plus ordinairement à sa sœur Antoinette et surtout à ses parents. Il aimait tendrement le jeune du Montet, alors âgé de quatorze ans, ce bel adolescent si admirablement beau, qui devait aussi, lui, donner plus tard des preuves éclatantes d'intrépidité et de vertus chevaleresques.

M. Desilles père, en repassant à Paris après la mort de son fils, fut reçu par le roi et la reine avec la plus juste et la plus touchante bienveillance; le roi désirait lui accorder quelque faveur importante; il ne demanda que son portrait et celui de la reine; ils lui furent envoyés, comme vous pouvez bien le penser.

(1) M. Desilles avait trois sœurs : Mme de la Fouchais, victime de la fureur révolutionnaire; Mmes de Virel et d'Aleyrac.

(2) Mme la baronne de Bœsner, Victoire du Montet, la belle fiancée du jeune Desilles, a légué son portrait en miniature, très ressemblant, à Victor de Genouillac, son filleul, comme le plus précieux don qu'elle pût faire à un gentilhomme breton. Il sera, je n'en doute pas, précieusement conservé.

LE GRAND MONDE

Si j'avais été maîtresse de ma destinée, je l'aurais certainement unie à celle de mon beau, noble, chevaleresque et admirable mari M. le baron du Montet; mais j'aurais fixé notre séjour constant, notre résidence habituelle à la campagne, dans un manoir confortable, en une belle situation, entouré de voisins aimables et distingués, au milieu de propriétés assez considérables pour occuper et intéresser activement. Mon château eût été vaste; il aurait eu d'un côté une vue pittoresque, sévère, solitaire; de l'autre, de riantes plaines et de frais pâturages, la vue de quelques clochers et villages et fermes; on a besoin de se sentir en communauté de sécurité et défendu contre des attaques malveillantes. Ma bibliothèque eût été la place principale de ma maison; c'est là où on aurait trouvé les sièges les plus commodes, les fauteuils les plus paresseux; les fenêtres eussent été immenses et cintrées pour laisser entrer le plus de jour possible et jouir le soir de la vue des étoiles et des plus beaux effets de nuages, pour lesquels j'ai une vraie passion.

Mon cher Joseph eût été heureux et adoré dans sa terre; il eût été l'ami des pauvres, le conseil et l'exemple des riches; son esprit actif, ses connaissances variées, ses savantes recherches lui eussent procuré de continuelles jouissances, en même temps que ses bienfaits lui eussent épanoui les cœurs. Ah! si Dieu eût accordé un fils, une fille à notre tendre et inaltérable affection, quel sort eût été plus heureux que le nôtre! J'aurais cependant eu un regret, celui de n'avoir pas vu le monde; et pourtant je n'aime pas le monde ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, c'est-à-dire la réunion de la haute société à Paris, Vienne, Londres, Saint-Pétersbourg, Rome et Naples. C'est que je suis *curieuse*. Ce que je voudrais, c'est voir quelque chose de nouveau; mais ce sont toujours les mêmes choses, et en vérité presque les mêmes personnes; l'ennui ou les circonstances politiques établissent une certaine circulation de voyageurs d'élite, qui se retrouvent partout, dans les nobles salons des grandes capitales, autour des lacs,

sur les montagnes de la Suisse, à Rome, à Castellamare, à Naples et aux eaux. Ces grands entrepôts d'ennuyés, ces bazars d'aventuriers et d'aventurières, ces prétextes diplomatiques masqués en goutte, en sciatique qui ne trompent personne, tous ces heureux ou malheureux imaginaires s'amusent ou s'ennuient de la même manière. L'usage du monde est une tyrannie et, il faut l'avouer, habituellement de bon goût, mais qui exclut toute originalité : la conversation a son uniformité comme la mode. Les événements donnent de l'importance à des hommes qui s'y sont trouvés mêlés ; ils se croient et on les croit aussitôt des hommes importants ; ils deviennent des curiosités de salon. Ce sont souvent de grands noms, vides de personne, des ombres décorées qui passent sans laisser de traces. On les a crus grands, profonds et habiles, parce que le temps et les circonstances se sont miraculeusement mis à leur disposition ; on les a aperçus les premiers, lorsque les rayons du soleil ont percé d'affreux brouillards ; on les croit infaillibles comme la Providence, redoutables comme la puissance, terribles comme la guerre ; regardez de près ces hommes célèbres : ils sont légers, faibles, prêts à faillir, s'ils n'ont déjà failli : il n'y a de grave que les événements.

Mais, me dites-vous, on ne peut nier qu'il y ait eu des hommes remarquables et des grands hommes. Je le nie d'autant moins, qu'il y en a eu si peu qu'il est facile de les compter. Et encore, parmi les incontestables, il y en a qui ne le sont que par hasard ; leur génie, comme celui de Napoléon, par exemple, ne se fût pas développé sans des circonstances bizarres et non glorieuses. Sans son mariage avec Joséphine, sans l'inconstance de Barras qui voulait à tout prix se débarrasser de cette charmante créole, Napoléon eût peut-être été nommé colonel par Louis XVIII et fût resté le marquis de Buonaparte du père Loriquet. Plaisanterie à part, ce qui doit encourager tous les ambitieux, c'est qu'il est bien plus facile d'avoir la réputation d'un homme important que de l'être en réalité, bien plus facile d'être un homme remarqué qu'un homme remarquable, bien plus commun d'être l'homme des œuvres des autres que des siennes.

SOUVENIRS DE VIENNE

1811-1812.

Mme de Staël disait cet été, en voyant le marquis de Bonnay (1), qu'il avait l'air du spectre de l'ancien régime. J'ajoute que l'on pourrait reprocher quelquefois à M. et Mme de Béthisy de s'en faire les caricatures; et pourtant quel honorable ménage! Ils sont vieux : M. de Béthisy est un vrai gentilhomme de cour et de nom, mais pourquoi danse-t-il? (on le surprend battant des entrechats). C'est une chose désagréable que le désappointement qu'on éprouve en voyant pour la première fois des personnes dont la réputation ou des événements intéressants ont fixé l'attention du public. C'est ce qui m'est arrivé en voyant Mme la princesse Charlotte de Rohan (2) dont le nom rappelle l'infortuné duc d'Enghien. La princesse Charlotte est gaie et très grasse; elle n'est point jolie, elle n'a rien de distingué, elle n'a d'intéressant que l'expression pleine de bonté et de bienveillance de sa physionomie (3). A propos de cela, je me rappelle que j'étais aussi presque en colère contre la tournure du comte Roger de Damas. Ce nom qui appartient au beau temps de la chevalerie, est porté aujourd'hui par un homme très aimable, dont la réputation de valeur chevaleresque est brillante et bien connue, mais qui n'a assurément rien de romantique dans la tournure. Je ne lui trouve ni grâce ni noblesse, mais il a beaucoup de physionomie. Reste maintenant à savoir qui a tort du désappointé ou du désappointant? La petite queue du comte Roger de Damas, sa conver-

(1) Charles-François, marquis de Bonnay, né à La Grange, dans la Nièvre le 22 juin 1750, mort à Paris le 25 mai 1825; page de la petite écurie, membre et président de la Constituante, émigré, ministre à Copenhague en 1814, pair de France et lieutenant-général en 1815. (*Éd.*)

(2) J'ai vu souvent Mme la princesse de Rohan à Vienne; j'ai eu l'honneur de la revoir à Paris à notre retour en France, elle était beaucoup moins *bonne personne* à Paris qu'à Vienne. Je l'ai vue bien en colère à un concert chez Mme la duchesse de Berry parce qu'on ne lui avait pas réservé une place privilégiée et qu'elle était mêlée à la foule.

(3) Voir sur la princesse de Rohan le livre de H. WELSCHINGER, *Le Duc d'Enghien* (Paris, Plon), p. 202 et suiv. (*Éd.*)

sation, son air vif et pétulant, font un mélange bizarre de vieillesse et de jeunesse (1).

On me racontait que l'ambassadeur français à Vienne, Andréossy, voyant la grâce et la noble aisance de l'impératrice d'Autriche (fille de l'archiduchesse Béatrice d'Este) le jour de son mariage avec l'empereur, s'était écrié : « Ah ! pour celle-là, elle était déjà impératrice dans le sein de sa mère. » La jeune princesse avait été élevée dans la plus grande retraite, ne voyant personne et mise avec une simplicité extraordinaire.

Mon cher Joseph disait dernièrement : « Le monde est un grand théâtre dont presque tous les acteurs sont mauvais et jouent mal leurs rôles ! »

LE SERVICE DU COMTE RZEWUSKI

Vienne, 16 janvier 1812.

Aujourd'hui, en entrant dans l'antique cathédrale de Saint-Étienne, on n'apercevait que de lugubres tentures de deuil; et lorsque la musique funèbre a commencé, j'ai cru entendre les gémissements de toutes les générations qui se sont successivement pressées sous son immense vaisseau gothique. La famille du comte Rzewuski était, je le suppose, accablée de douleur (je ne crois pas cependant, en général, aux douleurs des dames polonaises; il y a presque toujours chez elles exagération et exaltation dans l'expression des plus simples, des plus naturels et des plus doux sentiments). Leur langage, j'allais presque dire leur gazouillement, a les plus gracieuses et les plus musicales inflexions de voix; elles chantent plutôt qu'elles ne parlent; c'est joli dans la jeunesse, mais ce n'est pas l'accent du cœur.

Les armoiries du noble Polonais décoraient de tristes tentures, dernier et vain hommage ! Les murs noirs et antiques de cette vénérable église, les longs voiles de deuil dont étaient

(1) Cf. sur Roger de Damas *l'Alsace en 1814*, d'A. Chuquet (Paris, Plon), p. 91 et 399.

couverts les parents du comte, le temps horrible qu'il faisait au dehors, le sifflement aigu du vent qui ébranlait les vitraux des fenêtres, la belle et lugubre musique, tout portait l'âme à une religieuse et profonde mélancolie. Ce luxe de la mort, cette pompe et cette ostentation étrangère ont fait replier mon cœur vers les si simples et si nobles souvenirs du foyer paternel! Ruines de ma chère et pauvre Vendée, vous êtes l'orgueil de mon cœur!

En sortant de la cathédrale, nous avons causé un instant avec Mmes de Raigecourt. Toutes les physionomies étaient souriantes; il n'y avait pas une larme ni dans les yeux ni dans la voix. Mais qu'y a-t-il de plus simple que de voir la mort?...

PRESSENTIMENTS

Vienne, 1812.

Je ne suis pas dupe des prétendus esprits forts de salon. On fait semblant de se moquer de ce qu'on appelle des superstitions et de ce que je nomme des pressentiments. Mais pourquoi celui qui a donné l'instinct à l'animal de s'éloigner de cette plante qui lui serait mortelle, ou de cet autre animal qui cherche sa destruction, n'aurait-il pas donné à l'homme cet instinct qui lui fait redouter de se trouver en danger, ou d'éprouver un malheur, en tel lieu, à telle époque? D'où vient ce trouble qui s'élève dans le cœur, sans qu'on puisse le définir, si ce n'est cette bienfaisante Providence, qui ne veut point que les coups du malheur tombent d'aplomb sur l'infortuné qui succomberait peut-être à sa douloureuse surprise? Qui n'a pas éprouvé avant une grande perte cette anxiété, cette agitation vague? Qui n'a pas été persécuté par des rêves déchirants?... Celui-là peut douter de la réalité des pressentiments : celui-là, sans doute, n'est pas sensible, et Dieu, qui sait qu'il supportera sans trop souffrir les pertes du cœur, réserve les pressentiments pour les âmes moins fortes. A quoi serviraient les pressentiments à ceux que les plus douloureuses réalités n'affectent pas? Puissent les pressentiments n'être

réellement qu'une illusion, une maladie de l'âme! Mais pourrais-je le croire, moi pour qui ils ont été si vrais! Pourquoi, s'ils ne sont que des illusions, étais-je retenue devant la porte de l'appartement de mon père, en partant en 1803 de la Boutetière pour le château de Cremault en Haut-Poitou, où je croyais ne passer que quelques semaines? Les chevaux étaient mis, ma mère et ma sœur Henriette étaient déjà en voiture; et moi, j'étais immobile auprès de cette porte : on m'avait recommandé de ne pas troubler le sommeil de mon père, et cependant j'entrai, je restai à côté de son lit : je croyais qu'il dormait, je retenais mon souffle pour ne pas le réveiller. Il entr'ouvrit ses rideaux, il pleurait. Il me tendit la main, il pleurait. Hélas! un long et profond gémissement s'échappa de son cœur; je pressai sa main chérie sur le mien, je sanglotai et je m'enfuis. Je ne l'ai pas revu depuis. Lorsque nous revînmes à la Boutetière, après un séjour de quinze mois à Crémault ou au château de Méré, il n'existait plus. Ma mère et mon frère avaient reçu son dernier soupir (1). Ma mère s'était hâtée de le rejoindre lorsqu'elle apprit qu'il était malade; elle nous avait laissées chez ma grand'mère.

Comment ne croirais-je pas aux pressentiments? Un orage n'a-t-il pas éclaté le jour du mariage de ma sœur Henriette? Un météore n'est-il pas passé près de nos fenêtres? C'était comme un globe de feu sombre et bleuâtre. Il y a des pressentiments trompeurs. M. du Montet m'a raconté qu'étant en Italie aux avant-postes il fut abordé un jour tristement par un de ses camarades qui lui dit : « Mon pauvre du Montet, j'ai rêvé cette nuit que nous aurions demain une affaire très chaude et qu'un boulet t'emporterait la tête. — Grand merci », lui répondit le beau et brave capitaine. Le lendemain, à la pointe du jour, la canonnade se fit entendre; l'affaire s'engagea, M. du Montet s'y distingua et fut cité dans les bulletins; il ne fut pas blessé, quoique constamment au plus fort de la mêlée; mais son camarade prophète fut tué!...

(1) Le 5 novembre 1804.

LE BON VIEUX TEMPS, POITOU ET VENDÉE

Vienne, 1812.

Je suis trop paresseuse pour faire mon journal; d'ailleurs si cette fantaisie me prenait, si j'avais la malheureuse pensée de mettre de la méthode dans mes souvenirs (comme si les souvenirs pouvaient suivre une marche régulière!), je craindrais de faire le pendant d'un jeune homme très dérangé et peu spirituel, qui, voulant enfin mettre de l'ordre dans sa conduite et dans ses affaires, avait fait un état de tout ce qui lui restait. Ce document commençait ainsi : *État de mon linge : premièrement mon violon*. Les personnes qui écrivent un journal tombent presque toutes dans deux inconvénients : elles parlent naturellement toujours d'*elles* et se présentent constamment sous l'aspect le plus favorable. Ce serait effectivement bien bête d'écrire pour apprendre à ses enfants (si les enfants lisent le journal de leur mère) que l'on fut ridicule tel jour, maussade, mal coiffée, timide tel autre. Mais j'aime les souvenirs : ils tombent toujours vrais, du cœur, de l'esprit et de la plume. Les souvenirs intimes sont comme des jalons laissés dans le passé d'une famille; ils font retrouver la trace qu'elle a suivie, lorsque ses pas sont depuis longtemps effacés sur la terre. J'ai une profonde vénération pour les grands-pères et un véritable culte pour les grand'mères; j'ai toujours écouté avidement les trop rares récits de ma grand'mère de La Fare. Elle raconte à merveille; puis, lorsqu'elle parle à quatre-vingt-six ans de sa mère morte à quatre-vingt-quinze ans, cela rejette dans le beau siècle de Louis XIV. Le portrait de mes bisaïeuls (père et mère de ma grand'mère), suspendus au-dessus de son fauteuil dans l'imposant costume de l'époque, ajoute à l'intérêt et même à l'illusion. Ma grand'mère de la Fare a été présentée à la cour sous Louis XV et traitée avec une bienveillance particulière par la reine Marie Leszczynska; mais ce ne sont pas seulement les récits de la cour qui me charmaient quand j'étais à Bollène chez ma grand'-mère; j'étais ravie lorsqu'elle nous chantait en riant et en

patois les *rondes poitevines* qui avaient charmé son enfance; les paroles en étaient simples, les airs naïfs et gais, le sujet presque toujours en rapport avec d'anciens événements historiques. Il y en avait une sur le *duc de Candale*, que je regrette d'avoir oubliée. Elle commençait ainsi : « Le duc de Candale, la *flour de quio pays* », attaqué à l'improviste par les Anglais, appelle son page et lui dit : « Mon *paige*, mon *beau paige* (les pages sont toujours beaux), décroche mon *épia* (épée) qui a sous quiau *fond de lict.* » Le beau page se hâte d'obéir, puis la ronde finit par ce refrain triomphal : « *Du premier coup qu'il tire, quarante il en touit* (tua), *du second coup qu'il tire* (c'est toujours le duc de Candale), *son épia en cassit.* » Ah ! ma pauvre Vendée, si elle chante encore, célébrera d'autres exploits que ceux du vaillant duc de Candale; ses héroïques enfants ont aussi décroché l'épée suspendue près du foyer; ils l'ont retrempée dans le sang, hélas ! et fourbie avec les cendres de l'incendie de l'église, du château et de la chaumière ! Mais voyez l'incohérence des souvenirs, c'est dans la patrie d'Haydn et de Mozart que me revient à la pensée la vieille ronde poitevine.

Je voudrais qu'un poète naïf mît l'histoire de France en couplets faciles à retenir, sur des airs populaires; ce très court abrégé de l'histoire nationale serait très utile et assurément plus intéressant que *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Le peuple de France ne connaît que *Dagobert*, grâce à la chanson du bon roi; je ne voudrais assurément pas un couplet sur chaque roi, mais sur les plus marquants, Clovis, Philippe-Auguste, saint Louis, François Ier, etc.

LA DAME BLANCHE

J'ai entendu raconter à Maria Boissier (1) elle-même l'histoire de la *dame blanche* qui apparut au château impérial le soir veille de la mort de l'impératrice, deuxième femme de l'em-

(1) Cf. sur Maria Boissier, *infrà*, p. 150. (*Éd.*)

pereur François (1). D'abord il faut savoir que l'église des Augustins, paroisse de la cour, touche au *Burg* (château), qu'un escalier y tient et qu'en passant par les corridors de la résidence impériale on abrège beaucoup le chemin; cette communication d'ailleurs est ouverte au public; on passe devant les appartements de l'empereur et des princes, qui ne s'en inquiètent nullement; des sentinelles sont placées de distance en distance, et le soir on éclaire les longs corridors. Mme Boissier était grande, fort pâle; elle avait la singulière manie d'être toujours vêtue de blanc, même en hiver; ses fourrures étaient de cygne; ses souliers de velours blanc garni de cygne; sa pelisse, de satin blanc *idem;* elle portait un long voile blanc sur son petit chapeau blanc; des gants blancs; même ses livres de piété étaient contenus dans un sac de taffetas blanc. Elle avait la démarche lente et grave. Mme Boissier s'était oubliée dans une chapelle de l'église dont la porte donnait dans la sacristie. Le gardien ne l'aperçut pas; il était tard; on était au commencement d'avril; l'impératrice se mourait; il ferma les portes : Mme Boissier remarqua, lorsqu'elle voulut sortir, qu'elle était enfermée; mais elle connaissait les communications intérieures : par la sacristie, elle pouvait gagner les cloîtres du couvent, et trouver le portier. Quand elle entra dans la sombre sacristie, elle entendit comme une exclamation de terreur et vit fuir un enfant de chœur qui achevait de réunir et de mettre de côté d'énormes tentures noires qui avaient servi dans la journée. L'enfant avait fermé au verrou la porte de la sacristie donnant sur les cloîtres. Il ne resta plus d'autre issue à Mme Boissier que l'escalier qui monte au château; elle s'y dirigea; il est près de la chapelle de l'empereur Léopold, dans le caveau de laquelle on dépose les cœurs des personnes de la famille impériale. En traversant les longs corridors faiblement éclairés, elle fut étonnée de la

(1) Marie-Thérèse, princesse de Sicile, que François II avait épousée le 15 août 1790 et qui mourut le 13 avril 1807 après avoir eu treize enfants dont Marie-Louise (femme de Napoléon), Ferdinand Ier (successeur de François II) et François-Charles (père de l'empereur actuel François-Joseph I). (*Éd.*)

pâleur des sentinelles; même un des soldats lui fit peur, il venait de laisser tomber lourdement la crosse de son fusil sur la pierre, ses dents claquaient et ses yeux étaient effrayants (ils n'étaient qu'effrayés). Le lendemain on apprit la mort de l'impératrice, et en même temps l'apparition de la *dame blanche*, constatée par les rapports officiels des sentinelles; du gardien de l'église, qui, rentré par hasard, l'avait vue se diriger du sanctuaire vers le caveau et monter l'escalier de communication; de l'enfant de chœur, qui l'avait vue s'approcher des tentures noires, etc.; mais surtout par les rapports unanimes de toutes les sentinelles à la même heure (celle de l'agonie de l'impératrice), qui avaient vu la *dame blanche* monter lentement de l'église, vers les appartements de la souveraine, où elle avait disparu à leurs yeux. Tout cela était vrai, tout cela était sans réplique; jamais apparition surnaturelle ne fut plus avérée; Mme Boissier, mieux que personne, pouvait certifier la marche de la *dame blanche*.

DU BONHEUR ET DE LA BEAUTÉ

Vienne, 1812.

Une bonne femme du village de Hadersdorf près de Vienne me fit l'autre jour un éloge très original de toute la famille. « Quelle respectable dame que la maman (ma belle-mère) (1); elle prie le bon Dieu nuit et jour; et la baronne de Bœsner (2), une dame si riche, si belle, qui ne montre jamais sa gorge,

(1) Élisabeth de Landrian (des marquis Landriani, comtes de Landriano, en Milanais), fille de François de Landrian, chevalier, seigneur d'Alarmont, Outremécourt, Aingeville (en Lorraine) et de Catherine de Sarrazin de Germainvillers, née le 2 mars 1747, mariée le 29 août 1768 à Ferdinand de Fisson, chevalier, seigneur du Montet (près Nancy), baron du Saint-Empire. Après l'émigration, elle revint à Nancy où elle mourut le 15 mars 1835. (*Éd.*)

(2) Victoire de Fisson du Montet, née le 9 novembre 1772, avait été fiancée à l'héroïque chevalier Desilles ou des Isles; elle émigra à Vienne avec ses parents et y épousa, le 20 avril 1805, le baron de Bœsner, chevalier de l'ordre impérial de Sainte-Anne de Russie, chambellan de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, et l'un des fondateurs du fort d'Odessa. La baronne de Bœsner est morte à Nancy en 1850. (*Éd.*)

cela est admirable! Et son mari, *ein so reicher Herr* (un monsieur si riche), qui travaille toute la journée à son jardin et s'habille si mal!... Et le jeune baron (mon mari), celui-là aussi, un brave officier si beau et qui se tient si bien à l'église! Puis avec une grande exclamation, en me regardant : « Euer Gnaden, je voudrais vous dire quelque chose. — Dites, ma chère. — « C'est que vous êtes si blanche que vous ressemblez comme deux gouttes d'eau au tableau de sainte Claire après sa mort qui est dans l'église ». J'ai promis d'aller voir cette intéressante ressemblance. Voilà ce qui ferait un beau panégyrique et ce qui constitue aux yeux de ces bonnes gens la vertu et le mérite! Il existe les mêmes variations dans les appréciations du bonheur et de la beauté. Des mendiants français s'étaient abrités du vent d'hiver sous les fenêtres d'une personne de ma connaissance et se chauffaient gaiement au soleil; leur conversation roulait sur la richesse. « Eh! que ferais-tu si tu étais riche? » demanda l'un d'eux à son camarade. — Moi, répartit fièrement le gueux, j'irais garder les cochons à cheval avec des sabots d'or! — Et moi, reprit nonchalamment un autre, je mangerais du lard jaune (rance) tous les jours! » Quant à la beauté, elle est toute de convention : une coquette est toujours trouvée jolie dans le monde; une femme belle, modeste, eût-elle une irréprochable régularité de traits et une taille parfaite, sera toujours critiquée, si... elle n'est pas oubliée. Elle n'a pour admirateurs que les vieillards et n'obtient de louanges que des vieilles femmes; les adulations et les hommes tourbillonnent autour de la coquette.

MONSIEUR ET MADAME DE BÉTHISY

Hadersdorf, 1812 (1).

J'ai été dîner hier à Hietzing, chez Mme de Béthisy, avec mon oncle, ma belle-mère et Mmes de Raigecourt. Nous

(1) Hadersdorf, à une heure et demie de distance de Vienne, est un petit village situé dans un joli vallon, orné de prairies et abrité par des collines couvertes de bois. Le château (devenu la propriété des Bœsner)

avons vu et admiré toutes les curiosités de cette jolie petite retraite, lu toutes les stances... *le repos du sage* et *celui du héros*. J'aime et honore M. et Mme de Béthisy, je me réjouis pour eux des jouissances que leur bon esprit donne à leur vieillesse : ils ont des illusions de gloire, d'héroïsme et de jeunesse, de temple, de forêt, de rivière, de pont. On nous a conduits en cérémonie voir deux petits bustes de l'empereur et de l'impératrice, ils sont placés dans une petite niche qu'on appelle le *Temple de la Reconnaissance;* on y arrive par de petites allées si étroites que l'on ne peut y marcher qu'à la file les uns des autres. Si c'est une allégorie, elle est bien trouvée; il n'y a jamais foule dans le temple de la Reconnaissance, le bornât-on simplement au cœur de l'homme. M. de Béthisy nous a raconté un trait de sa vie militaire véritablement beau, chevaleresque, et il a fondu en larmes en nous faisant ce récit. Cela aurait pu paraître ridicule, cela m'a attendrie. Le noble vieillard se rendait justice : petit, ridé comme il est très rare de l'être même dans l'âge le plus avancé, son courage et son cœur ont conservé leur verdeur, ainsi que sa vivacité et son agilité, qui sont surprenantes. Hélas! il danse! M. et Mme de Béthisy nous racontèrent leur surprise en voyant une nuit l'empereur d'Autriche (François II) apparaître et tirer leurs rideaux! Il y avait un incendie tout près du logement qu'ils occupaient au faubourg Rennsweg. Selon son usage, l'empereur s'était levé et transporté à cheval sur le lieu du sinistre. Il voulut se convaincre par lui-même que la partie des bâtiments qu'ils occupaient ne courait aucun danger; il se fit ouvrir silencieuse-

est caché au milieu de superbes plantations. C'est Marie-Thérèse qui se chargea de le faire bâtir pour le maréchal Laudon pendant une de ses campagnes. Le tombeau du maréchal, en granit, est situé dans une partie du parc plantée avec intention pour servir d'accompagnement au monument. On y arrive par une allée de sapins dont l'obscurité contraste, d'une manière pittoresque, avec les arbres, les fleurs et les arbustes qui entourent le tombeau. On trouve dans une autre partie de ce charmant parc plusieurs pierres de monuments turcs, que Laudon avait rapportées de Belgrade. Elles sont disposées avec goût et une apparente négligence. Sur l'une d'elles qui se trouvait sur la porte principale de Belgrade, on lit cette inscription en langue turque : « Le soleil tombera avant que les chiens de chrétiens ne prennent cette ville. »

ment les portes par les domestiques terrifiés, mais qui avaient respecté le sommeil de leurs maîtres. M. et Mme de Béthisy se réveillèrent et crurent rêver lorsqu'ils virent l'empereur en grand uniforme ouvrir leurs rideaux et les assurer avec bonté qu'ils pouvaient rester tranquilles, que toutes les précautions étaient prises, et les progrès du feu arrêtés à temps. Le bâtiment touchait en effet à d'immenses magasins qui eussent allumé un effroyable incendie. M. et Mme de Béthisy devaient avoir une étrange mine en bonnets de nuit. Mme de Béthisy a conservé les modes du règne de Louis XV : corps de jupe (je crois que cela s'appelle ainsi) avec cascade de nœuds de rubans, petit bonnet sur un chignon long et fortement crêpé par son petit valet de chambre, cuisinier et coiffeur, qui n'y va pas de main morte. Un jour, à Vienne, j'entrai chez elle pendant sa toilette; je voulais m'éloigner, elle me fit rester : « Venez, ma *petite bonne,* venez, je vous en prie, ma petite reine »... car « ma petite bonne » et « ma petite reine » sont les expressions habituelles de sa bienveillance. Tandis qu'elle courait après moi pour me retenir, Isidore la tirait par les longs cheveux de son chignon, qu'il crêpait toujours en faisant craquer cheveux et peigne (1).

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE A PRAGUE

Hadersdorf, 14 mai 1812.

L'empereur et l'impératrice sont partis avant-hier; ils vont d'abord à Prague, puis à Teplitz, enfin à Dresde (2). MM. de Metternich et de Wrbna; Mmes O'Donnell et de Lazanski;

(1) Mme la comtesse de Béthisy, née de L'Infernat. M. le général de Béthisy était cousin de Mme la princesse de Lorraine (comtesse de Brionne). J'ai revu Mme de Béthisy à Paris. Elle nous a reçus avec la plus aimable bonté : M. de Béthisy était mort; les regrets de sa veuve étaient touchants. J'ai vu avec intérêt chez Mme de Béthisy tous les souvenirs qu'elle avait rapportés de Vienne : *portraits amis,* vues, porcelaines; tous ces objets d'affection remplissaient son joli petit appartement. Elle m'a fait faire une station devant chacun d'eux ; je l'ai faite avec plaisir.

(2) Où ils virent Napoléon; cf. sur cette entrevue les *Mémoires* de METTERNICH (Paris, Plon), I, 120. (*Éd.*)

quatre chambellans, dont les comtes Trauttmansdorff et François Zichy-Ferraris, les accompagnent. On dit que Marie-Louise, après le voyage de Dresde, fera un séjour à Prague; trois archiducs et deux cents chevaux iront au-devant d'elle. On a recommandé aux chambellans de parler très peu aux Français et en tout le moins possible. L'archiduc Charles ira à Prague pour y recevoir Marie-Louise.

NAPOLÉON ET L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE

Hadersdorf, 26 mai 1812.

La comtesse Maria Potocka, née Rzewuska, est ici avec le baron de Felz. Ils racontent que Napoléon est allé recevoir l'empereur d'Autriche à Dresde, jusqu'à l'escalier; qu'il l'a embrassé, qu'il a baisé la main de l'impératrice sa belle-mère. Elle a été charmante comme toujours (1). Napoléon s'est placé à table à côté d'elle; il en est enchanté. Marie-Louise n'est pas dans l'état de dépérissement que l'on supposait; elle a moins d'embonpoint; ce qui la rend beaucoup plus jolie. Elle a donné à sa mère une toilette en vermeil et douze robes! Ce n'est pas un présent majestueux (2). Napoléon est, écrit-on, d'une humeur massacrante, excepté pour l'impératrice d'Autriche, qu'il trouve charmante.

NAPOLÉON A DRESDE

Hadersdorf, 30 mai 1812.

On parle de l'arrivée à Prague de l'impératrice de France; on prépare des logements pour deux cents personnes de sa suite, qui est magnifique.

(1) C'était la troisième femme de François II, Marie-Ludovica-Béatrix, princesse de Modène, qu'il avait épousée en 1808 et qui mourut le 17 avril 1816; cf. sur cette entrevue de Dresde le livre de Fr. Masson, *L'Impératrice Marie-Louise*, p. 381-400. (*Éd.*)

(2) Mais il fut très utile, car les fourgons de l'impératrice d'Autriche ont été si mal confectionnés que toutes les magnifiques parures se sont trouvées gâtées par les pluies d'orage survenues pendant le voyage.

Nous avons eu hier une journée brillante : la princesse maréchale (Lubomirska), MM. de Saint-Priest (1); mon oncle. La conversation a été animée. J'aime les commérages politiques : Napoléon a fait à son beau-père les honneurs de Dresde; il a remercié Mme de Lazanski de l'éducation qu'elle a donnée à sa femme; il s'est, dit-on, un peu moqué du comte François Zichy, qui lui a répondu : *Oui, Votre Machesté.* Il a donné à Marie-Louise toute la liberté possible pour entretenir son père. Leur entrevue a été des plus touchantes. Le roi de Prusse voulait venir à Dresde, mais on lui a répondu que ceci était une *entrevue de famille.* Marie-Louise ira décidément à Prague; tous les princes et toutes les princesses iront la voir.

On parle de paix et en même temps d'une proclamation que Napoléon doit avoir faite à son armée et dans laquelle il annonce qu'il sera le 15 juillet à Saint-Pétersbourg. C'est là, dit-il, qu'il mettra des bornes à l'empire de Russie.

ENCORE NAPOLÉON A DRESDE

Hadersdorf, 7 juin 1812.

Le prince (2) et la princesse Lichnowski (3) sont venus hier de Dornbach en wurst, à travers les bois. Le prince avait dans sa poche une lettre de Dresde qui contenait des détails amusants. On a donné un feu d'artifice au milieu duquel se trouvait un énorme soleil, et pour devise : *Il* (Napoléon) *est plus beau et plus grand que lui.* Napoléon a dit tout haut : « Il faut que ces gens-là me croient bien bête! » Il y a eu un superbe banquet chez le roi de Saxe. Napoléon s'est ennuyé de la longueur du service, et, avant la fin du premier, il a demandé le dessert. Le roi a voulu lui faire quelques représentations, auxquelles il a répondu en demandant le café. Il a dit au comte

(1) Ex-ambassadeur et ministre de Louis XVI et le commandeur de Saint-Pries, son frère.

(2) Père du prince Edouard et grand-père du prince Lichnowski assassiné à Francfort.

(3) Princesse Lichnowski, née comtesse de Thun, la plus noble et imposante beauté et parfaitement aimable.

François Zichy, qui portait l'éblouissant uniforme de la garde hongroise : « Vous avez un superbe uniforme et très commode, car il ne va à l'armée ni en temps de paix ni en temps de guerre. » Il a demandé au prince Kinsky d'où était sa femme : « Sire, elle est de l'empire. — De quel empire? — Sire, elle est de Coblenz (baronne de Kerpen). — Dites donc qu'elle est Française. »

Marie-Louise a beaucoup pleuré au départ de Napoléon. Elle est maintenant à Prague. C'est bien franchement qu'elle l'aime. Elle est singulièrement embellie; sa tournure est devenue très élégante, par conséquent pas reconnaissable. Elle a maintenant la plus jolie taille du monde et un petit pied ravissant. Rien n'est plus magnifique que sa suite : elle a seulement cent cinquante valets de chambre, garçons d'atours, ou laquais! L'empereur d'Autriche en a deux. L'impératrice d'Autriche a toujours paru en un costume hongrois qui lui va parfaitement, et pour éviter peut-être aussi les rivalités et comparaisons de parures : le costume hongrois est plus magnifique et plus élégant que les modes actuelles.

LE MARQUIS DE BONNAY

Hadersdorf, 23 juin 1812.

Mme de Staël est à Vienne. Elle va en Suède, elle n'est pas contente du peu d'enthousiasme qu'on lui témoigne. Elle écrit l'histoire de Richard Cœur de Lion, pour lequel elle est passionnée. On dit beaucoup de choses; on parle d'hydropisie, de grossesse, d'un M. de Rocca, d'un mariage secret. J'admirais M. de Bonnay, le « saint homme, » étendu négligemment sur un sopha du petit salon et nous contant ces balivernes (1). Il

(1) Le marquis de Bonnay était très grand, très pâle, blême même; toutes les rides ou plis de son visage se marquaient en rond, ce qui lui donnait un peu de ressemblance avec les figures représentant la lune dans les lanternes magiques; il avait infiniment d'esprit, se faisait l'ami des plus jeunes et jolies femmes, était un arbitre du bon goût, et se mêlait de tout. Nous l'appelions le grand inquisiteur. Sa dévotion, très réelle, je crois, trouvait souvent des incrédules. Il avait succédé à mon oncle à Vienne en qualité d'agent (comme on disait alors) du roi Louis XVIII.

nous vient beaucoup de monde : le bon maréchal de Ferraris, la comtesse de Zichy, le marquis de Beaufort. Ces jours-ci, voilà M. Florian de Kergorlay, M. d'Andigné et M. de Bruges qui arrivent gaiement.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE BARON DU MONTET A SA FEMME SUR MADAME DE STAEL.

Brody, 16 juillet 1812.

« Mme de Staël est arrivée et partie. Tu m'as dit d'être bien spirituel, mais comment veux-tu faire payer un pauvre diable qui n'a pas le sol? J'ai pensé que pour me tirer de cette mauvaise affaire, et ne pas jouer un rôle fâcheux dans les lettres qu'elle pourrait publier sur Brody, il fallait avoir l'air d'un bon garçon tout simple, dont il ne vaut pas la peine de parler. Ma première entrevue a été un tête-à-tête. Je me suis assis à côté d'elle, sur son canapé. La conversation est devenue intéressante par tout ce qu'elle y a mis du sien; et moi, je suis tombé dans mes distractions, de sorte que je ne sais pas la moitié des belles choses qu'elle m'a dites, et auxquelles j'ai répondu à tort et à travers. Pauvre Alexandrine! que je te plains! Mme de Staël est convaincue que ton mari n'est qu'une bête; il n'a dit et répondu que des sottises. — Un moment, madame; c'est tout le contraire. — Et qui le dit? Écoute. Il y avait un quart d'heure que l'oracle parlait sans que j'eusse rien entendu; ma tête voyageait : j'ai accroché quelques mots pour voir de quoi il s'agissait, et il m'a paru qu'elle disait que trop de prévoyance est quelquefois nuisible; j'ai répondu au hasard : « En voulant trop prévoir et prévenir « l'avenir, on échappe le présent; le présent est le plus pressé; « il faut d'abord y courir. » Tu n'imagines pas l'effet qu'a produit mon proverbe, enfanté par le hasard et la distraction; on l'a appelé neuf, philosophique, profond, etc... Ceci n'est pas tout : j'étais dans un de mes bons jours. L'éloge recueilli et l'enthousiasme passé, la conversation a continué, et moi je suis retombé dans mes absences. Il m'a semblé qu'elle me

disait qu'elle était persécutée parce qu'elle n'avait pas voulu encenser le dieu Napoléon. J'ai répondu sans y songer : « Il n'y « a donc plus que trois puissances indépendantes dans le « monde : l'Angleterre, la Russie et vous. » A peine mon proverbe était-il prononcé que je suis devenu rouge comme un coq, parce que j'ai cru que j'avais dit une sottise. Eh bien, pas du tout; la réplique a été traitée de spirituelle, d'originale, et l'on m'a serré la main d'attendrissement. Je pourrais pousser mes citations encore plus loin si je ne craignais pas que tu m'accuses d'orgueil. Le soir la chambre s'est remplie, je me suis tû; il y avait M. le chevalier de Rocca, qu'elle traite plus en fils soumis qu'en amant et qui n'a rien d'extraordinaire (1); sa fille, passablement jolie et qui dormait (2); M. Schlegel, qu'elle a fait éveiller et appeler en disant que ces littérateurs allemands étaient toujours assoupis (3); un médecin de M. Jeroslaw Rzewuski, qui parlait à tort et à travers; un homme d'affaires; le prince Galitzin, qui dépensait son esprit; sa femme qui l'admirait; Mme de Schewaskin qui discutait; le comte Jeroslaw qui écrivait. Le temps m'a paru un peu long, à moi qui ne désirais que de voir finir la séance. On l'a remplie en donnant mille conseils différents à Mme de Staël sur son voyage. L'un disait : « Prenez ce chemin. » L'autre interrompait en disant : « Cette route est meilleure. » Le troisième répliquait : « C'est « par là qu'il faut passer. » Le quatrième : « Allez à Odessa. » Le cinquième : « A Constantinople. » Le sixième : « J'irais à Jassy. » Le septième : « Passez par Kiev, pour aller droit à Pétersbourg. » Le huitième : « Passez par Moscou. » Le neuvième : « Moi « j'irais à Moscou, mais de là je me rendrais à Arkhangel. » Le dixième : « Et moi, si j'étais à votre place... vous voulez aller « en Suède, n'est-il pas vrai? Eh bien, j'irais à Odessa, de là à « Constantinople, je visiterais la Grèce; quel vaste champ pour

(1) On sait qu'elle était remariée secrètement à ce M. de Rocca, officier de hussards, qui a laissé des *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*: cf. sur Rocca le livre de M. Gautier, *Madame de Staël et Napoléon* (Paris, Plon). (*Éd.*)

(2) La future duchesse de Broglie. (*Éd.*)

(3) Guillaume Schlegel, ami de Mme de Staël et précepteur de ses enfants. *Éd.*)

« votre imagination! je passerais à Malte; que de matériaux « pour les romans! je me rendrais en Sicile, je doublerais tous « les caps possibles de l'Europe, après avoir passé le détroit de « Gibraltar, et, comme cela, j'arriverais à Stockholm! » Je voyais augmenter à chaque instant l'anxiété de Mme de Staël, déjà trop inquiète; il y avait une heure que je ne disais mot; elle m'interpelle. « Et vous, Monsieur le Baron, que feriez-vous à ma place; j'ai confiance en votre avis. — Où voulez-vous « aller, Madame, bien positivement? — En Angleterre. — Vous « faites bien; qui craignez-vous? — Les Français. — Avez- « vous une carte, faites la apporter... Voilà le chemin le plus « court pour Moscou, prenez-le, mais sans délai. De là vous « aviserez à ce qui vous reste à faire, mais sans trop con- « sulter... A quelle heure partirez-vous? — Demain, à six « heures du matin. — Plus tôt, si vous pouvez. » La séance fut levée, mon rôle était joué, j'ai été me coucher; crois-tu que je paraîtrai avantageusement dans les lettres sur Brody? Demande-le à toutes ces dames qui se sont donné tant de peine à Vienne pour figurer décemment dans les lettres sur l'Allemagne; mets dans tes tablettes que Mme de Staël est née en 1766, et que j'ai eu son extrait de baptême entre les mains. M. de Rocca est un jeune homme sans conséquence. M. Schlegel n'est qu'un dormeur; à propos de celui-ci, il faut que je te fasse rire. Il a présenté son passeport à notre officier de hussards, placé ici aux postes avancés. « Comment vous appelez-vous? — Schlegel. » L'officier tombe dans une convulsion de rire qui nous fait craindre pour sa rate : « Schlegel! quel drôle de « nom (1)! Est-il permis de s'appeler Schlegel! » Et le bon Hongrois rirait encore, s'il en avait le temps. Mme de Staël nous a raconté les scènes comiques dont elle a été le sujet à Léopol; les dames sont venues la voir sans la connaître, et seulement pour admirer une femme auteur, comme la reine de Saba venait rendre hommage à Salomon (2). »

(1) *Schlegel* signifie cuissot, gigot. (*Éd.*)

(2) Dans une autre lettre M. du Montet dit : « Madame de Staël est laide à faire peur. » (*Éd.*)

MARIE-LOUISE A PRAGUE

Hadersdorf, 1812.

On nous écrit des détails fabuleux de la magnificence de Marie-Louise à Prague (1). Elle est froide, sérieuse, parle peu. Mais quelle maison! Quelle vaisselle d'or! Quels diamants! Quelle chère exquise! Que de gens! Que de seigneurs! Quels noms! Quelle suite! L'impératrice d'Autriche se fait adorer par tous les cœurs, elle est pleine de grâce et de dignité. Marie-Louise, en arrivant à Prague, était vêtue d'une tunique courte, en étoffe très riche, comme les reines de théâtre en voyage.

Marie-Louise a montré le portrait de son fils au prince de Ligne, qui lui a dit qu'il lui trouvait quelque chose de martial dans les yeux. « Non, a répondu Marie-Louise, il est aussi pacifique que moi. » Cela serait une drôle de chose, si le fils de Napoléon était un bon garçon.

Napoléon a traité très vertement le comte Zichy à Dresde, apparemment en sa qualité de Hongrois, car il était le seul. A propos de l'insurrection hongroise, dans laquelle le comte Zichy lui a dit qu'il servait, Napoléon a répondu avec humeur : « Cette armée ne voit jamais l'ennemi. » M. de Zichy à répliqué que c'était dans la constitution : « Votre constitution, a réparti l'Empereur, n'est plus dans le système ni dans les mœurs. » L'archiduc Charles, en revenant de Prague, a dit qu'il aimerait mieux aller à deux batailles, tant il était fatigué du costume et de l'étiquette qu'on doit y observer.

INCENDIE A BADEN

Hadersdorf, 27 juillet 1812.

Il y a eu hier un terrible incendie à Baden (2); soixante-cinq maisons ont été la proie des flammes; le couvent des

(1) Voir sur le séjour de Marie-Louise à Prague le livre de F. Masson déjà cité, p. 394. (*Éd.*)

(2) Baden, à 27 kilomètres de Vienne, dans la basse Autriche. (*Éd.*)

augustins, où l'empereur, que l'on attendait le lendemain, devait loger, a été consumé; les pompes ne se sont pas trouvées en état. L'empereur a fait appeler le bourgmestre et l'a tancé sévèrement. Le pauvre homme, pour toute excuse, a dit que depuis cent ans il n'y avait pas eu un seul incendie à Baden. « Cela prouve, répondit l'empereur, que depuis cent ans il n'y a pas eu un bourgmestre aussi bête que vous. »

MADAME DE ROMBECK

Hietzing, 27 juillet 1812.

J'ai été avec Maria Boissier chez Mme de Rombeck, qui m'a fait les plus aimables reproches de n'y être pas venue plus tôt. Mme de Rombeck (née Cobentzel) (1) est dans un état inquiétant; elle aura la consolation, avant de mourir, de marier sa nièce, Sophie Fagan, avec le jeune comte Coronini, l'héritier de tous les biens de Cobentzel. C'est le commandeur de Saint-Priest qui fait le mariage. Le Père Antonin voit souvent cette malade, qui l'est, quoique mortellement, dit-on, aussi aimablement et aussi gaiement que possible. L'esprit sert à tout, même à bien mourir. M. de Rombeck dormait et ronflait profondément un après-dîner. « Monsieur de Rombeck, s'est-elle écriée de manière à le réveiller en sursaut, pendant que vous êtes debout, voudriez-vous bien sonner? »

Mme de Staël, à son passage à Vienne, a dîné chez M. Arnstein (2). M. de Kolembach était placé à table à côté d'elle. Après un long silence : « Madame, que vous est M. Schlegel? — Monsieur, j'avais pris M. Schlegel pour être le précepteur de mon fils, mais je l'ai trouvé au-dessus de son état. »

(1) C'était la sœur du comte Louis de Cobentzel (Hogendorp, *Mém.*, p. 237). (*Éd.*)

(2) Voir sur le banquier Arnstein et sa femme les *Mémoires* de Hogendorp, p. 234, et de Löwenstern, I, p. 95. (*Éd.*)

MARIE-LOUISE ET MADAME DE MONTEBELLO

14 août 1812.

Hadersdorf revient à la mode. Le maréchal de Ferraris et la comtesse Zichy-Ferraris ont dîné ici. Le comte François est bien amusant; il fait de beaux récits de la *Napoléonerie*. Il trouve Mme de Montebello ravissante. « Nàpoléon, nous dit-il, ne pouvait faire un meilleur choix pour Marie-Louise; la duchesse est belle et digne, sage et aimable (1). » Napoléon ne mettait aucune discrétion dans ses rapports conjugaux avec Marie-Louise à Dresde; il paraissait vouloir les faire connaître presque officiellement; c'était aussi une sorte de luxe.

HANZ MICHEL

15 novembre 1812.

Je veux donner une place à Hanz Michel, bon paysan autrichien, dans mon livre de souvenirs. Lorsque je me suis levée ce matin, ma femme de chambre m'a conté qu'un paysan était dans l'antichambre depuis deux heures, qu'il avait une grosse oie toute vivante sous son bras, et qu'il demandait instamment de parler à mon mari. Comme elle finissait son récit, mon cher Joseph lui-même est venu me prier de venir voir ce paysan. J'ai passé dans son cabinet, où j'ai trouvé Hanz Michel couvert de peaux de mouton, avec une figure épanouie. — « Voilà ma petite femme, lui a dit mon mari. — Ainsi vous êtes marié et voilà la *gracieuse dame,* a repris Hanz; que Dieu vous bénisse... Dans toute l'Autriche, a-t-il ajouté en joignant les mains, il n'y a pas d'homme aussi bon que le major du Montet; l'empereur (2) lui-même n'est pas aussi bon. Je n'étais qu'un pauvre soldat à son service, je n'avais pas une seule chemise quand j'y suis entré, et lorsque

(1) Sur Mme de Montebello, cf. Fr. Masson, *Marie-Louise*, p. 163-182. (*Éd.*)

(2) L'empereur !... c'était pour le paysan le synonyme de la plus parfaite, de la suprême bonté.

je l'ai quitté, je ne manquais de rien. Il m'a fait obtenir mon congé; depuis lors j'ai fait un héritage; je suis devenu bien riche, je lui dois tout. J'ai dit à nos femmes : « Engraissez bien « une oie, la plus belle que nous ayons; je veux aller à Vienne « voir le baron du Montet. » Le bon Hanz Michel n'aurait pas fini de parler, si sa grosse oie n'avait interrompu la conversation par ses cris. Joseph l'a acceptée avec attendrissement, et Hanz Michel, en s'en allant, disait les larmes aux yeux, à nos gens : « Oh ! si je pouvais encore trouver quelque chose chez nous qui lui fasse plaisir ! »

Je descendais pour aller conter cela à Victoire (1) lorsqu'un jeune homme d'une assez bonne tournure se précipita vers la porte, au moment où le domestique m'ouvrait la grille qui donne sur l'escalier. Il avait entendu la voix de mon mari, il voulait aussi le voir. Nos gens l'avaient renvoyé plusieurs fois, le prenant pour un de ces mauvais sujets mendiants qui obsèdent à Vienne. « Mes chevaux sont déjà mis, je vais partir pour la Bohême, je suis venu plusieurs fois inutilement pour vous voir; enfin je vous trouve, je puis enfin vous remercier. Sur votre *attestat*, l'empereur vient de me nommer contrôleur des postes à Czaslau (2); voilà ma fortune faite ! » Et en disant cela le bon jeune homme baisait à plusieurs reprises les mains de Joseph. « Que Dieu le bénisse, cet excellent Joseph », dis-je aussi en pensant à Hanz Michel, et au contrôleur des postes de Czaslau, et à tant d'autres belles actions de la vie. Ah ! si je pouvais écrire tous les bienfaits de M. du Montet, tous les dévouements généreux et sublimes qu'il enveloppe et cache sans cesse sous le voile de son inaltérable modestie, on m'accuserait peut-être d'exagération; mais, je le dis ici avec l'orgueil du cœur et la plus exacte vérité, jamais plus de courage et de douceur, plus d'intrépidité et de vaillance n'ont été réunis.

(1) La baronne de Bœsner, belle-sœur de la baronne du Montet. (*Éd.*)
(2) Czaslau, capitale du cercle du même nom, en Bohême; Frédéric II y battit les Autrichiens en 1742. (*Éd.*)

UNE SOIRÉE CHEZ UN BANQUIER

Octobre 1812.

Il y a loin de nos réunions de la Vendée et du grave salon de ma grand'mère de la Fare à la vie agitée de Vienne! Quel élégant tourbillon de riens, quel joli ouragan de petites choses! Les hommes sont aux chasses, les femmes s'occupent des modes nouvelles; on se demande où l'on ira, qui donnera des bals cet hiver; on les compte d'avance, et l'on fait des visites chez les personnes qui laissent entrevoir leurs intentions.

J'ai été il y a quelques jours souper chez la comtesse Zichy-Ferraris. Plusieurs personnes y arrivèrent successivement, en quittant la magnifique fête que donnaient ce même soir M. et Mme Geymüller. La princesse Kaunitz entra la première en faisant des cris de suffocation; on l'entoura, on lui donna de l'air avec un éventail. « Ah! je meurs! Quelle cohue! Quelle chaleur! Quel monde! Des figures que l'on n'a jamais vues! » On s'attendrit sur ses souffrances; la jolie princesse s'était jetée sur un canapé et pendant qu'on la plaignait de son joyeux martyre, elle raccommodait les boucles de ses cheveux défrisés par la chaleur du salon de Mme Geymüller. Elle avait raison de se désoler : son rouge était tombé en partie, ce qui nuisait à sa beauté. « Mais concevez-vous ces gens-là de m'inviter? Ah! quelle corvée! » Chaque arrivant fut accueilli par les mêmes marques d'intérêt et répéta les mêmes doléances. Mais voilà la comtesse de Palfy, née princesse de Ligne (1), qui entre, belle, fraîche et l'air satisfait, ne comprenant rien à ces affectations. « Mais, disait-elle avec une physionomie charmante et encore tout épanouie, la fête est magnifique, d'une élégance rare; la comédie a été délicieusement jouée par des personnes de la société de Mme Geymüller; il y a eu des tableaux admirables, des décors ravissants, force fleurs et jolies personnes, foule énorme, et chaleur à la vérité,

(1) Cf. sur elle les *Mémoires* de la comtesse Potocka (Paris, Plon), p. 181. (*Éd.*)

mais c'est inévitable : c'est une des plus brillantes soirées qu'on puisse imaginer. » La comtesse de Palfy était très parée, toute étincelante; on lui en fit la guerre; les belles dames de la haute société qui y avaient été avaient imaginé de se distinguer par une simplicité élégante, mais affectée désagréablement dans une telle occasion. La comtesse Palfy s'en est moquée avec raison; elle déclara qu'elle se croirait toujours obligée de se parer lorsqu'elle accepterait une invitation; elle s'était extrêmement amusée et admirait sincèrement cette magnifique soirée, où elle ne trouvait rien à critiquer.

Mme Geymüller avait eu sans doute l'ambition de faire de ses salons le point de réunion des étrangers, des voyageurs de distinction, des hommes marquants de toute condition; elle avait voulu que le début fût éclatant, et elle avait essayé ce rapprochement entre la haute noblesse et la seconde; elle avait beaucoup trop présumé. Les femmes titrées n'y firent qu'une courte apparition. Mme Geymüller en eut une humeur mal dissimulée. L'antipathie entre les deux sociétés est un mal incurable. La morgue et le dédain de la première doivent être bien réellement haïssables pour la seconde, dans laquelle se trouvent des hommes et des femmes d'esprit très distingués : ceux-là accueillent les célébrités de tous genres, les poètes, les auteurs, les artistes en vogue; ils se réunissent surtout chez Mme Pichler, l'auteur d'*Agathocle* et autres romans charmants, qui n'est pas même exceptée de cette absurde ligne de démarcation aristocratique (1).

Mme Geymüller était gouvernante à Vienne dans une maison distinguée; elle est très belle, elle est Suisse, elle a inspiré une vive passion au jeune baron Henri Geymüller, Suisse aussi, et dont le nom est Farkener et noble, mais qu'il a consenti à quitter en entrant dans la maison de commerce et de banque de ses oncles Geymüller. Le baron Henri a fait une fortune

(1) Caroline Pichler, née le 7 septembre 1769 et morte le 9 juillet 1843, à Vienne; elle a voulu dans son *Agathocle* (1808, 3 vol.) démontrer l'influence bienfaisante du christianisme; elle a fait surtout des romans historiques, *les Comtes de Hohenberg* (1811), *le Siège de Vienne* (1824), *les Suédois à Prague* (1827), *la Reconquête d'Ofen* (1829), *Henriette d'Angleterre* (1832). (*Éd.*)

immense; sa femme a un luxe effréné; elle est fantasque, impatiente, capricieuse, coquette : son luxe est fabuleux, ses dépenses sont folles, et choquent d'autant plus qu'on sait qu'elle était très pauvre. Ce ménage opulent n'est pas heureux. Le baron Henri est aimable, il a une jolie figure, il se console. Les célébrités quelconques sont le luxe des hauts salons à Paris; les grands seigneurs à Vienne sont celui des salons artistiques; l'esprit ne sait pas prendre son rang; à qui la faute?

LETTRE DE JOSEPH DE MAISTRE

Vienne, 1818.

J'ai un véritable culte pour les lettres (de gens sensés, s'entend). C'est de l'actualité, l'histoire prise sur le fait. Le baron Alphonse de Pont veut bien m'en donner une adressée par le comte Joseph de Maistre à la baronne de Pont, sa mère; je vais en extraire des passages qui me semblent très intéressants :

« Saint-Pétersbourg, 26 novembre (8 décembre 1812).

« Ce qui se passe dans ce moment tient du prodige, et lorsque je compare les mois d'août et de septembre à ceux de novembre et de décembre, je ne sais trop si je suis éveillé! Que de malheurs, Madame, du côté de la Russie; l'embrasement seul de Moscou est d'un genre dont l'histoire présente peu d'exemples; mais aussi quel succès et quelle gloire en sont la suite! Napoléon est entré en Russie avec quatre cent mille hommes et mille pièces d'artillerie au moins. Tout cela a disparu, il y a dans ce moment cent cinquante mille prisonniers, et l'on travaille au dessin d'un immense monument qui va être élevé à Moscou, et qui sera formé du *bronze captif*, comme disent les anciennes inscriptions... La nation certainement a fait merveille, mais ne croyez pas cependant que jamais elle eût pu se débarrasser de Napoléon, sans Napoléon. C'est lui qui s'est trompé en tout; il a cru huit ou dix choses infiniment pro-

bables, dans les règles d'une saine logique, et dont l'une ou l'autre au moins paraissait infaillible. Le contraire de toutes est cependant arrivé : on pourrait donc l'absoudre sur ce point; mais admirez cet homme qui n'a jamais tenu de conseil de guerre, qui se vante même de n'avoir jamais pris conseil de personne, et qui, dans cette occasion, s'avise de tenir trois conseils de guerre pour les contredire. A Smolensk ses généraux lui disent : « Sire, fortifiez-vous ici et passez-y « l'hiver, la Russie est perdue. — Non, je veux marcher « sur Moscou. — Comme il plaira à votre sacrée Majesté. » — Près de Moscou, lorsqu'on lui abandonne la ville, nouveau conseil de guerre : « Que faut-il faire? — « N'entrez « pas, sire, laissez la capitale sur votre gauche et tombez « sur le maréchal que vous écraserez. — Non, je veux « entrer à Moscou. » Il y reste pour le salut du monde six semaines. Alors troisième conseil : « Que faut-il faire? — Sire, jeter votre canon, et vous retirer le plus vite possible. — Je ne veux pas. — Comme il plaira à votre infaillible Majesté. » Voilà, madame, ce qui l'a perdu et ce qui nous a sauvés. Laissez dire la louange; certainement elle est bien fondée en ce moment et la nation entière a fait des sacrifices dignes d'être admirés dans les siècles des siècles; mais cependant *sans Napoléon point de salut*. Ce que les Français ont souffert dans cette campagne ne peut s'exprimer; mettez ensemble la nudité, le bivac, et le climat, et votre imagination se glacera; ajoutez toutes les horreurs de la famine, et vous ne saurez plus comment vous représenter ces souffrances. Il est bien constant qu'ils ont vécu de chair de cheval fraîchement tué, et qu'ensuite il a fallu souvent en venir aux charognes. Je voulais douter qu'ils en fussent enfin venus à la chair humaine; mais je ne sais plus comment en douter depuis qu'on l'assure de plusieurs côtés, et qu'un général connu a écrit ici qu'il avait vu trois hommes occupés à en faire rôtir un quatrième. Il y a dans ce moment cent trente mille prisonniers, traînés dans toutes les parties de cet empire jusqu'aux frontières de la Sibérie; on leur montre beaucoup plus de charité que vous ne croi-

riez. Cependant combien reverront leur patrie, dix mille peut-être! Dans le moment où je vous écris nous attendons les nouvelles les plus intéressantes; on n'a pu empêcher Napoléon de passer la Bérésina, mais il lui en a coûté beaucoup de morts, de prisonniers, cinq cents voitures, et tout le butin de Moscou. L'excellent comte de Wittgenstein (le premier caractère militaire du moment) en a séparé l'argenterie des églises, qu'il a renvoyée au gouverneur de Moscou; tout le reste a été livré aux soldats; on dit que l'armée depuis deux mois s'est partagé huit millions de roubles... On le poursuit (Napoléon), sans relâche; sera-t-il pris, échappera-t-il? Quel parti prendront certaines personnes? Qu'arrivera-t-il en France? Voilà l'Apocalypse, ne touchons pas aux sept sceaux; celui qui les a placés, saura bien les briser... Qu'avez-vous dit du *Lépreux de la cité d'Aoste* que je vous ai envoyé depuis si longtemps? Son père est à l'armée, et attend pour se marier; pour moi, je n'ai plus l'espérance de revoir ma famille; il y a des événements qui ne se répétent jamais; il faut courber la tête et se résigner... »

M. D'ANDIGNÉ ET MONSEIGNEUR DE CARCASSONNE.

Vienne, 1812-1813.

Je prends l'engagement avec moi-même de ne répéter aucune nouvelle des gazettes, je me tiendrai parole (1). Tout le monde se mêle maintenant de politique; chacun fait mouvoir à son gré les immenses masses d'hommes qui cherchent en ce moment-ci à s'exterminer. Je ne suis point au niveau de mon siècle, j'éprouve un frémissement de cœur lorsque j'entends raconter que tant de milliers d'hommes ont été tués.

(1) Nous autres, pauvres enfants de l'ancien régime et de l'émigration, nous avons été nourris d'épinards et d'horribles gazettes. Je suis restée en bonne intelligence avec les épinards, classique nourriture de l'enfance; mais il m'est resté une *terreur d'ennui* des marches et contre-marches des *armées coalisées*, et des combinaisons des puissances *belligérantes*.

Ce sont les abbés et les femmes qui sont les plus grands exterminateurs de salon; ils égorgent, ils incendient, ils tuent (en récits) avec un sang-froid inexprimable. La princesse Lubomirska, née princesse Czartoriska, disait il y a peu de jours qu'elle voudrait qu'il poussât une longue barbe aux femmes qui politiquent; et moi, je voudrais qu'on les obligeât à faire une petite campagne, la plus douce possible, cependant, car je ne veux tuer personne. Le salon de mon angélique belle-sœur devient tous les soirs un véritable champ de bataille où les nouvelles, les armées, les opinions, les suppositions se discutent ou disputent vivement. Les acteurs sont habituellement le comte de Bruges, l'ex-général vendéen d'Andigné, qui s'est distingué dans la guerre des Chouans, et qui a eu plusieurs fois le bonheur d'échapper aux fers et aux cachots; ses aventures sont romanesques et chevaleresques, et à ma grande satisfaction M. d'Andigné n'est pas un exterminateur d'hommes ou de gloire nationale. Ces discussions me fatiguent extrêmement; je quitte souvent le cercle, et je me réfugie dans l'angle du salon; appuyée sur un meuble, j'examine toutes les physionomies. Le comte de Bruges, sombre et mystérieux, garde quelques instants le silence, puis il éclate comme la foudre; sa voix forte et sonore devient terrible quand il est animé; son âme est dans une étrange agitation. Il faut que les Bourbons remontent sur le trône; donc, il faut que les troupes alliées triomphent! Mais ces victoires étrangères le désespèrent. M. d'Andigné sourit amèrement, lorsqu'il entend annoncer une nouvelle défaite des Français; il écoute quelques instants le récit de la bataille perdue, mais il ne peut le laisser achever; il s'échappe de son cœur tout français un doute qui a l'accent de l'espérance, ou un rire qui a celui du désespoir! Le vieux comte de Brigido (1), ex-gouneur de Galicie, tourne ses belles bagues antiques autour de

(1) Il parlait mal français et avec un accent très italien; il était grand amateur de bagues antiques et en avait de superbes. Il disait un jour à Mme Rzewuska qui lui montrait une belle émeraude. « *Elle est belle, mà j'ai vu les hémorroïdes* de l'Impératrice Marie-Thérèse; elles étaient grosses comme ça (il montrait son poing). »

ses doigts et murmure tout bas : « Notre archiduchesse! notre archiduchesse! » L'abbé Gérard bredouille et raconte les nouvelles de bonne source, car il loge chez le prince de Trauttmansdorff. M. de Vintimille, évêque de Carcassonne, saute jusqu'au lustre, et gesticule comme un *abbate italiano;* sa belle figure devient celle d'un bouffon italien, sa colère ne peut se faire jour au travers de ses grimaces : « La France, s'écrie-t-il, le Roi, la Cour! à la Cour, vous dis-je. » M. de Carcassonne est tout à fait le type d'un évêque grand seigneur, et pourtant c'est un ecclésiastique savant et très régulier, mais la Cour (1)!

MM. DE BUBNA ET DE NARBONNE

Vienne, 1er mai 1813.

M. de Bubna (2) revient de Paris comblé de présents, et de manières gracieuses de Napoléon, une tabatière estimée mille louis, deux superbes pistolets, et un magnifique exemplaire des œuvres de Voltaire, quatre gravures admirables, et, ce qui est au-dessus de tout, un baiser du grand homme. Napoléon l'a embrassé! M. de Narbonne (3) donne de charmants déjeuners au Prater et à l'Augarten. Mme Maurice O'Donnell lui montrait malicieusement une bague, sur laquelle se trouve un petit cosaque en émail. « Voyez, Monsieur de Narbonne,

(1) M. de Vintimille, évêque de Carcassonne, avait la plus belle et la plus noble figure. L'archevêque de Vienne, comte de Hohenwarth, lui avait donné asile dans son palais archiépiscopal, et la plus généreuse hospitalité; mais M. de Carcassonne ne pouvait s'accoutumer à la simplicité évangélique du bon archevêque ni à la cuisine allemande; il ne pouvait dissimuler ses impressions et son dégoût, que l'archevêque supporta avec la plus angélique patience.

(2) Ferdinand, comte de Bubna et Littitz, feld-maréchal lieutenant (26 novembre 1768-5 juin 1825); il était autant diplomate que soldat; il avait négocié avec Napoléon en 1805 et en 1809, et il remplaça Schwarzenberg en 1813 à Paris. (*Éd.*)

(3) Louis, comte de Narbonne-Lara, lieutenant-général, ministre de la guerre sous Louis XVI, employé depuis 1809 par Napoléon qui fit de lui son aide de camp et l'avait envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Prague. (*Éd.*)

que cela est charmant! » Il a répondu gaiement : « Ces vilains cosaques nous poursuivent donc partout », et il en a donné un en breloque à Mme O'Donnell.

M. DE CARCASSONNE

Vienne, 8 mai 1813.

Le comte de Bruges est revenu d'Angleterre; la frayeur avait tellement dérangé la tête de son compagnon de voyage, M. de Vintimille, évêque de Carcassonne, que pour le forcer à rester tranquille dans un moment critique où le vaisseau anglais était menacé d'une attaque, M. de Bruges a été obligé de le menacer de lui faire coupêr la tête! Les matelots s'étaient imaginé qu'il leur portait malheur, et ils l'appelaient le *muphti*. Il est aussi mécontent de l'Angleterre que des autres pays de l'Europe. Il a le voyage de Russie si fort sur le cœur qu'il disait à Londres, d'une voix lamentable, à quelqu'un qui lui parlait de la retraite de Napoléon. « Ah! Monsieur, qu'est ce que Buonaparte pouvait aller chercher dans ce pays-là? » La peur en avait fait un autre homme. La première chose qu'il faisait en entrant dans une de ces horribles auberges en Pologne ou en Russie était d'aller à la cuisine, d'en découvrir les pots et les marmites; les recherches n'étaient pas heureuses. Il avait laissé croître sa barbe, ses habits étaient couverts de poussière: il n'a pas voulu en changer une seule fois pendant cette longue route. M. l'évêque de Carcassonne était, dans les habitudes de la vie, l'homme le plus sévèrement soumis aux convenances et à l'étiquette; sa tenue était toujours parfaite; on ne pouvait être plus régulier, ni avoir l'air plus grand seigneur.

LE LIEUTENANT DE LA BOUTETIÈRE A PORTO-HERCOLE

On m'écrit que mon frère (1) s'est extrêmement distingué à une affaire qui a eu lieu à Porto-Hercole (2); il devait être, ainsi que le commandant qui a été tué, victime d'une affreuse trahison. Mais il s'est tiré de ce danger par une fermeté énergique; il a conservé le fort aux Français. Le colonel et les officiers ont demandé pour lui des récompenses : le régiment lui a adressé des remerciements pour sa belle conduite. Le colonel lui écrit : « Je vous connaissais du zèle et des moyens; mais dans la malheureuse affaire de Porto-Hercole vous avez prouvé que vous aviez une fermeté énergique; le régiment vous doit des remerciements. » La grande-duchesse Elisa, sœur de Napoléon, l'a fait assurer de sa protection; elle veut demander la croix d'honneur pour lui à l'Empereur; elle lui a

(1) Louis-François Prévost, comte de la Boutetière et de Saint-Mars, né à Luçon (Vendée) le 17 mars 1782, nommé, le 30 avril 1812, lieutenant au 1er régiment étranger, capitaine au 101e de ligne, lieutenant-colonel au 3e régiment des grenadiers de la garde royale, colonel du 10e de ligne, officier de la Légion d'honneur, et chevalier de Saint-Louis, mort à Angers le 22 novembre 1849. Il avait épousé Flore de Sapinaud de Boishuguet. Dans les « Élégies vendéennes » (Audin, Paris, 1824), M. de Sapinaud dit à propos de l'affaire de Porto-Hercole :

« En 1813, le comte de la Boutetière, étant en garnison à Porto-Hercole, dans la Toscane, y déjoua une conjuration ourdie par les sous-officiers du 1er régiment étranger dit *La Tour d'Auvergne*, dont il commandait une compagnie. D'accord avec les canonniers italiens pour livrer la place et les forts aux Anglo-Siciliens, ils entrèrent pendant la nuit chez le commandant qu'ils égorgèrent, et les canonniers eussent fait subir le même sort à M. de la Boutetière sans l'attachement qu'avaient pour lui les sous-officiers de sa compagnie. On se borna à mettre deux sous-officiers à sa porte. Lorsqu'il se présenta pour sortir, le jour commençait à poindre, ces sentinelles l'en empêchèrent; il rentra, s'arma de son sabre et de ses pistolets, et, abordant de nouveau ses gardiens, leur dit avec menace : « Suivez-moi. » Subjugués par sa fermeté, ils obéissent en silence; plusieurs autres soldats se rallient à lui; il marche avec eux vers les forts, et voit s'enfuir à son aspect les chefs de la révolte. Cette action courageuse fut mise par M. le général Danlion, alors colonel, à l'ordre de son régiment, en ces mots : *Il a sauvé, par sa présence d'esprit et sa valeur, l'honneur du régiment.* »

(2) Porto-Hercole, sur la côte de Toscane, appartenait alors au département français de l'Ombrone. (*Éd.*)

fait témoigner le désir de le voir. C'est à la suite de cette affaire que mon frère a été nommé capitaine (1).

L'ARCHIDUC CHARLES

Hadersdorf, 18 mai 1813.

L'archiduc Charles est venu hier à Hadersdorf; nous étions à la messe, personne ne l'attendait. Le baron seul était dans sa chambre, se faisant coiffer : le nouveau laquais, surpris, essoufflé, émerveillé d'une visite d'archiduc, a monté les marches de l'escalier quatre à quatre, sans s'apercevoir que l'archiduc le suivait et entrait dans le délicieux petit boudoir de Victoire. Le baron est arrivé à la hâte en pantoufles, après avoir passé sa redingote. L'archiduc lui a dit : « Vous êtes à merveille; seulement mettez vos bottes, il fait humide, vous vous enrhumerez. » Le baron répond que s'il veut le souffrir ainsi, il descendra sans bottes, pour ne pas le faire attendre. Le prince est resté assez longtemps, paraissant s'intéresser vivement aux plantes; il a été enchanté de notre Hadersdorf. Il était accompagné d'un chambellan et d'un botaniste, avec lequel il avait été herboriser dans les bois de Mauerbach; il nous a donné le temps de revenir de la messe.

M. DE NARBONNE

Hadersdorf, 26 mai 1813.

Les Français et les Russes s'attribuent une grande victoire le 21, à Lutzen; M. de Narbonne a fait promener hier son courrier dans la ville. La famine est terrible à Dresde et dans toute la Saxe. Les détails qu'on donne font frémir. Napoléon fait venir du pain en poste de Nuremberg pour ses soldats. Les cosaques ont fait des fricassées avec six mille beaux moutons mérinos du roi.

(1) La chance des armes ayant tourné contre Napoléon en Russie et en Italie, et les événements qui s'en suivirent, rendirent le bon vouloir de la grande-duchesse Elisa inutile pour la fortune de mon frère.

Napoléon a encore donné une tabatière à M. de Bubna; il a eu une conversation de plusieurs heures avec lui; il lui a dit en parlant des Russes et des Prussiens : « Ces gens-là se battent comme des diables, mais ils ne savent pas manœuvrer. »

M. de Narbonne donne toutes les semaines un dîner de *gourmands*, dont les héros sont : le comte Dietrichstein (Naso) (1), le comte Zichy, François Zichy, etc. Il y a eu avant-hier un délicieux souper chez cet ambassadeur, où Duport et sa femme ont dansé au son du violon de Rhode. Luxe d'artiste! La belle comtesse Rosalie Rzewuska (née princesse Lubomirska) brille à l'ambassade française, ainsi que les Ligne, et M. de Narbonne dit qu'elle lui donne l'idée du beau idéal. Cette beauté, que je trouve majestueuse, mais pas idéale, dînait ici il y a quelques jours, avec mon oncle (M. de la Fare, évêque de Nancy), l'austère Père Antonin (augustin), le grave vicomte de Beaufort et plusieurs autres personnes. Elle a bu six petits verres de vin étranger : Bourgogne, Champagne, Tokay, etc... après lesquels elle a entonné une petite chanson que voici :

Quand je bois du vin,
Je me ravigote,
Comme une dévote,
Près d'un capucin.

Mon oncle, qui est très gai, riait franchement; mais je n'osais lever les yeux sur le Père Antonin, dont la maigreur, le teint hâve, la voix creuse et la conversation angélique ne paraissaient pas de nature à ravigoter même une dévote. La comtesse Rosalie est très dévote. Après le dîner, je me suis approchée d'elle pour lui faire mes étonnements sur sa chanson, que j'ai fait semblant d'avoir retenue ainsi :

Quand je bois du vin,
Je me ravigote,
Comme un capucin
Près d'une dévote.

(1) Sobriquet qu'on avait donné au comte Dietrichstein à cause de l'énormité de son nez. Un journal français avait pris ce sobriquet pour une charge de cour, une dignité, et il le citait dans ce sens.

La comtesse Rosalie dit que je lui représente une « gentille petite Française » ; je lui ai répondu qu'on devait me savoir gré « du naturel de ma représentation ».

BRUITS DE GUERRE

Hadersdorf, 11 juin 1813.

Le comte de Saint-Priest n'est pas bien. Il voulut voir panser son fils Louis (1), qui est arrivé à Vienne blessé à la jambe ; la balle a passé entre les os. Il se trouva mal pendant l'opération et il lui est resté de cet accident une grande surdité. L'histoire de la ville, ces jours-ci, était l'arrivée à Dresde d'une grande voiture à huit chevaux, dont on avait tiré très mystérieusement un malade. Le palais était entouré de gardes, les rues adjacentes étaient barricadées et couvertes de paille... Toutes les lettres de Dresde parlent de cette mystérieuse arrivée... Cela m'a rappelé l'histoire fantastique du *grand corps mort* de mon oncle cet hiver. O badauds ! le grand et mystérieux personnage arrivé à Dresde, paraît être le... valet de chambre de l'Empereur.

LES SAINT-PRIEST

Hadersdorf, 25 juin 1813.

Le comte de Saint-Priest et le comte Emmanuel, son fils (2), ont passé la journée ici ; le comte Emmanuel a profité de l'armistice pour venir voir son père. Ma belle-mère, qui est très guerroyante, s'est plainte de l'armistice. « Cela est bon à dire, » s'est écrié le général, « mais MM. les Français vont se

(1) Louis de Guignard, vicomte de Saint-Priest, colonel des chasseurs de la garde impériale de Russie, maréchal de camp au service de France en 1815, gentilhomme d'honneur de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, filleul du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, était fils du comte de Saint-Priest et de Constance Guillehmine de Ludolph, née comtesse du Saint-Empire. (*Éd.*)

(2) Frère aîné du vicomte Louis, qui précède. (*Éd.*)

renforcer et nous aussi, madame; croyez-vous que nous n'en avons pas besoin? » La conversation a été toute sur ce ton. Ce général est cruellement blessé; il a une jambe beaucoup plus courte que l'autre; il paraît fort las de la guerre, quoiqu'il se soit constamment et brillamment distingué.

ARMISTICE

Hadersdorf, 28 juin 1813.

M. de Narbonne écrit une longue lettre au prince de Ligne dans laquelle il parle pompeusement de la magnanimité de son auguste maître, qui pouvait anéantir les armées combinées, et qui au lieu de cela a la générosité de demander un armistice!

Les Waldstein ont dîné ici, ils vont rejoindre leur mère en Russie; ils n'ont pas le sou, ils ont été obligés d'engager leur argenterie pour payer leurs gens! Il vaut bien la peine d'être riche. Vive la misère! ils sont arrivés ce matin avec quatre magnifiques chevaux mecklembourgeois, voitures et harnais d'une grande élégance.

Le comte de Chotek et ma chère Thérèse sont aussi venus passer la journée. Le comte a voulu être aimable, il a été charmant; mais voici qui ne l'est guère : il a été obligé de fournir quarante bœufs et quatre mille aunes de toile! Ses beaux jardins en Bohême sont pleins de pionniers qui jettent des ponts et abattent ses plus beaux arbres. On fortifie Tuln (1) dans nos environs; on fait venir des paysans de trente lieues à la ronde pour ces travaux. Ils passent en bandes nombreuses sous nos fenêtres; ils crient, ils hurlent alternativement; je ne puis distinguer si c'est de joie ou de peur. Mais il y a quelque chose de révolutionnaire dans ces démonstrations. Des ouvriers ont trouvé ces jours-ci en travaillant dans les anciens retran-

(1) Tuln, sur le Danube, station de la ligne Vienne-Budweiss, une des plus anciennes villes du pays. (*Éd.*)

chements qui avaient été faits jadis contre les Turcs une flèche en fer qu'ils nous ont apportée. Des personnes prudentes ont prétendu que, selon l'usage des Turcs, elle pourrait être empoisonnée, ce qui a diminué notre empressement pour cette curiosité historique.

THÉODORE KŒRNER

Hadersdorf, 13 juillet 1813

L'affaire de Lützow préoccupe tous les esprits. On dit que ce partisan n'avait pas voulu accéder à l'armistice (1). Les muses et plusieurs belles dames pleurent le poète Kœrner, blessé dans cette bataille. J'ai vu danser Kœrner cet hiver; il avait une physionomie mélancolique et sombre et valsait en furieux et toujours à contre-temps (2).

On prétendait aujourd'hui que le shah de Perse a fait proposer au roi d'Angleterre de lui envoyer son fils pour le faire élever dans la religion anglicane et devenir l'époux de la princesse Charlotte, fille du prince de Galles. C'est un Anglais qui racontait cette nouvelle à Isabelle de Waldstein. Elle lui a répondu : « Il n'est pas étonnant, monsieur, que le prince de Perse, en allant en Angleterre, voulût renoncer au culte du soleil. »

Nous nous amusions pendant dîner avec le comte Ferdinand Waldstein à inventer des purgatoires pour nos ennemis : j'ai condamné Napoléon à passer mille ans dans le portefeuille et la poche de M. de Metternich.

(1) Lützow, chef du corps franc de ce nom, avait été fait prisonnier le 17 juin à Kitzen par les Français, malgré l'armistice de Poischwitz signé dix jours auparavant. (*Éd.*)

(2) Le poète Théodore Kœrner avait été blessé au combat de Kitzen le 17 juin et il faillit être pris; on sait qu'il devait succomber le 26 août suivant à Gadebusch. (*Éd.*)

ÉLOQUENCE MILITAIRE

Notre beau et brave parent le comte de Fresnel (1), dont la loyauté et la valeur sont si connues, avait une élocution toute particulière; vous allez en juger : il donnait un jour à Lemberg, dont il était commandant militaire, un grand dîner aux autorités militaires et civiles, à de brillants généraux russes, et à un nombreux état-major. Il s'agissait d'une bataille de la dernière campagne, et il avait contribué au succès. « Ce n'est pas ainsi, s'écria le comte, que les choses se sont passées, voici les faits ». Il pousse verres, salières, couverts, assiettes, se fait un beau champ de bataille, puis continue : « Les Français occupaient (je ne me rappelle plus quoi); nous arrivons : patati, patatras. Nous attaquons : pitche, poutche, patche; ils ripostent : paff, pouff, piff, bzt, tra, tra, tra. Bref, nous sommes maîtres de la position. Comprenez-vous maintenant, Messieurs? Voilà comment les choses se sont passées. » Il n'y avait rien à dire à de telles manœuvres : pitche, poutche, patche, piff, paff, bzt.. tra, tra, tra; on doit toujours vaincre avec de pareils moyens, patati, patatras! Les généraux russes, qui s'attendaient à un magnifique récit, restèrent ébahis; mais, s'il est permis de rire de l'éloquence du général de Fresnel, nul assurément ne lui conteste le plus brillant courage.

Le chevaleresque prince de Condé, conduisant sa vaillante armée à une dangereuse expédition, s'écria : « Messieurs, vous êtes tous des Bayards, marchons! » Un vieux gentilhomme, très sourd, répéta ainsi cette héroïque parole à sa compagnie : « Messieurs, Monseigneur dit que vous êtes tous des *bavards;* marchons!.. »

(1) Général-major au service de l'Autriche et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. (*Éd.*)

LE COMTE DE BRUGES

1813-1814.

Il y a des gens qui ont le talent de se draper d'un nuage. Les objets paraissent souvent plus grands que nature lorsqu'ils sont à demi voilés par les brouillards; une humble maison prend les formes et les proportions d'un château gothique. Est-ce leur motif? Je l'ignore; mais ces personnages mystérieux inspirent une sorte de respect étrange; personne ne s'aventure à leur parler de leurs pères, de leurs domaines. M. de Bruges était un peu de ces *nébuleux*. On ne savait pas trop de quelle province il était; il avait émigré; il était entré dans un corps à la solde de l'Angleterre; il avait fait la guerre à Saint-Domingue (1793); il avait épousé à Londres une Anglaise appartenant à une famille noble et opulente, disait-on : miss Sarah Harway ou Hervey. C'était une douce et excellente femme; elle avait dû être jolie, de cette sorte de beauté délicate et régulière, si commune en Angleterre, finesse de traits sans grande physionomie. M. de Bruges avait une belle et imposante figure; il était riche; il avait à Vienne une maison bien montée, équipage élégant, beau logement, et ne voyait presque personne. Sa femme était presque toujours seule; j'allais quelquefois la voir : la pauvre femme paraissait ravie; mais nos conversations, à l'aide de deux dictionnaires, étaient peu variées. De mon côté : *Dear Countess, I am very glad to see you*, et du sien de joyeuses petites exclamations de surprise de voir sa solitude interrompue. Mais elle avait le cœur sensible, cette excellente femme. Quant à M. de Bruges, nous le voyions tous les jours et ordinairement deux fois, le matin et le soir. Nous le comptions parmi nos amis; il en avait toujours la chaleureuse expression, malgré sa roideur habituelle. Il parlait avec énergie, tout à la fois emporté et taciturne, et par-dessus tout ambitieux. Il nous raconta une fois une histoire singulière : à la mort d'un de ses oncles, très saint ecclésiastique, nous dit-il, on avait entendu dans la chapelle du château, au moment où il expirait, une musique céleste; on

ne put découvrir d'où elle venait (du ciel sans doute); ses sœurs l'avaient entendue, ainsi que toutes les personnes qui habitaient le château. Je ne me rappelle plus si c'est à cette occasion ou à une autre, où une de ses sœurs, qui habitait Nîmes, était en jeu (chose très rare), que je me hasardai à lui demander le nom de cette dame. Il garda un instant le silence (1); puis, remarquant sans doute mon air naïvement étonné, il me répondit avec une émotion et un embarras qu'il lui fut impossible de dissimuler : « Elle porte un nom qui vous est bien connu, qui vous touche de près; mais elle n'a pas l'honneur d'appartenir à la maison de La Fare, quoiqu'on l'appelle Madame de la Fare. » Or, il y avait à Nîmes une famille Cabot qui se faisait appeler de la Fare; j'en avais entendu parler mille fois à ma grand'mère avec indignation. Une des sœurs de M. de Bruges était la femme de M. Cabot, dit La Fare. Mlle Cabot, sa fille, a épousé le général Brune de Villeret. Ce furent nos premières éclaircies dans le nuage dont s'enveloppait M. de Bruges (2).

M. de Bruges avait été aide de camp du général anglais Williamson, gouverneur de Saint-Domingue. Revenu en Allemagne, il se dévoua aux princes français, qui l'employèrent, dit-on, à différentes missions. Il fut rejoindre M. le comte

(1) Je trouve dans la *Biographie des hommes vivants* que M. de Bruges est issu d'une des premières familles d'Angleterre (de Bruges, duc de Chandos); nous l'ignorions parfaitement à Vienne. Le vicomte de Bruges, frère du comte de Bruges, fut lieutenant-général aussi et épousa miss Golovkine en Russie.

(2) Le cardinal, le marquis de la Fare-Alais et mon cousin de la Fare-Vénejean attaquèrent la famille Cabot en usurpation de nom en 1829, à Nîmes. Le moment était mal choisi, le parti libéral s'empara de cette affaire, le *Constitutionnel* prit naturellement fait et cause pour les Cabot, leur avocat fut insolent pour l'Église et la noblesse; ce procès devint une affaire de parti. Le général Brune de Villeret vint aux audiences étaler ses décorations, ainsi que le père Cabot qui avait fait la campagne de Russie et avait la croix de la Légion d'honneur. Le tribunal jugea (voyez quelle belle raison) qu'on ne pouvait pas faire quitter à MM. Cabot un nom sous lequel ils avaient reçu la croix d'honneur. Ce fut le principal argument. Le tribunal décida que dorénavant ils ne pourraient signer du nom de La Fare sans le faire précéder de celui de Cabot. Ils furent peu satisfaits sans doute de ce jugement qui était inique et absurde, mais cependant plus en leur faveur qu'en celle des La Fare, dont le nom, *par jugement*, venait d'être octroyé à la famille Cabot.

d'Artois à Fribourg en 1814. Monsieur l'attacha à sa personne avec le titre de son aide de camp. Grande fut notre surprise lorsque nous apprîmes qu'il venait d'être nommé lieutenant-général, vice-président du comité de la guerre, grand chancelier de la Légion d'honneur et inspecteur des gardes nationales du royaume, le tout en moins d'un an, en 1815. Ce fut un étonnement général. Ces prospérités inouïes s'arrêtèrent après son retour de Gand; il n'a pas pu parvenir à la pairie. M. de Bruges avait trop souvent déclamé devant nous contre les ambitieux et les accapareurs de places pour ne pas s'être senti gêné de ces honneurs acquis si rapidement et sans motifs apparents. Il rompit toute relation avec nous, après nous avoir confié sa femme, lorsqu'il quitta Vienne pour rejoindre Monsieur, et il avait versé des larmes en nous faisant ses adieux! Mon mari, à la vérité, qui lui avait rendu des services, se tint dans une froide réserve. Je suis persuadée que M. de Bruges se trouvait embarrassé vis-à-vis de nous, à cause de sa sœur, la marquise Cabot de La Fare (ou la comtesse), qui faisait les honneurs de son salon à Paris; mais cet homme qui n'avait jamais passé un seul jour sans nous voir pendant plusieurs années; qui ne voyait que notre famille; qui venait toutes les semaines pendant l'été, chez ma belle-sœur, dans sa ravissante maison de campagne de Hadersdorf, avec sa triste et douce femme dont c'était la seule jouissance; cet ami dont les protestations d'attachement étaient si énergiques, si chaleureuses, cesser tout d'un coup de donner signe de vie! — Je ne l'ai jamais revu à Paris, il s'est contenté de mettre sa carte.

Chose étrange! nous étions en 1825 au cimetière du Père-Lachaise, avec ma belle-sœur, Mme de Bœsner; nous avions cherché longtemps la tombe de cette pauvre Sarah sans avoir pu la trouver; nous voulions lui faire une visite amie, une prière; les indications que l'on nous avait données étaient fautives, et nous nous étions arrêtées pour reprendre haleine. Ma belle-sœur fit un faux pas en reculant. Je l'empêchai de tomber sur une pierre funéraire qui se trouvait derrière elle, triste pierre, entourée de mauvaises herbes, toute abandonnée!

L'épitaphe portait le nom de *Sarah Harwey, comtesse de Bruges*. Nous fîmes un cri de surprise, les larmes nous vinrent aux yeux : elle nous avait témoigné beaucoup d'affection et de regrets en nous quittant; nous la retrouvions *là* d'une manière singulière.

LE ROI DE SUÈDE (COMTE DE GOTTORP)

Vienne, 1813.

Le comte de Saint-Priest (1), ancien ambassadeur, ancien ministre de Louis XVI, vient souvent nous voir. C'est le plus digne et le plus aimable vieillard du monde. Sa haute stature; ses railleries spirituelles et fines, qui avec moins d'esprit paraîtraient d'amers sarcasmes, le rendraient très imposant, s'il n'était pas si parfaitement aimable. Sa conversation a le charme d'un intérêt constant. Ambassadeur en Suède et à Constantinople, ministre de l'infortuné Louis XVI, appelé ensuite à Mitau par Louis XVIII, il raconte admirablement et avec ce délicieux laisser-aller d'un homme du monde qui domine toujours la conversation sans la contraindre. Il connaît toute l'Europe, les jolies femmes, les hommes d'Etat, les ridicules, les *grandes* et les *petites causes;* il a son franc-parler sur tout.

Il a été voir à son passage ici le roi de Suède dépossédé, Gustave-Adolphe (1), qu'il avait connu en Suède pendant son ambassade. Ce prince était logé dans une mauvaise auberge; il grelottait de fièvre, couché sur un lit ou plutôt un misérable et sale grabat. M. de Saint-Priest a été profondément ému de

(1) François-Emmanuel de Guignard, comte de Saint-Priest, né le 12 mars 1735, chevalier de Malte, enseigne des gardes du corps, lieutenant-général, ambassadeur en 1768 près la Porte ottomane, ministre et secrétaire d'état de la maison du roi en 1789, etc., nommé pair de France en 1815, était le second fils du vicomte de Saint-Priest et de Sophie de Barral de Montferrat. (*Éd.*)

(1) Gustave IV Adolphe, fils de Gustave III, né le 1 novembre 1778, dépossédé du trône par les États de Suède en 1809, vécut à l'étranger sous le nom de colonel Gustavson et mourut à Saint-Gall le 7 février 1837; cf. sur lui les *Souvenirs* du comte A. de La Ferronnays (Paris, Plon), p. 302-307 et 390. (*Éd.*)

ce dénuement. Le roi, ayant voulu prendre de l'argent pour payer une légère réclamation qu'est venu lui faire un domestique de l'hôtel, a tiré un vieux bas de dessous son chevet... bourse royale! S'apercevant du pénible étonnement du comte, il lui a montré un très beau diamant mêlé à plusieurs sortes de monnaies. Ce diamant d'une assez grande valeur est, à ce qu'il paraît, la principale ressource du prince déchu. Il s'est plaint avec amertume des entraves que l'on mettait partout à son voyage; des vexations des douanes, où l'on fouille et retient ses pauvres malles sans aucun égard. Sans doute le comte de Gottorp a des moments d'exaltation qui peuvent le faire passer pour fou, mais c'est une sublime folie, celle de l'exagération de tous les sentiments les plus nobles et les plus chevaleresques (1).

LE COMTE WALDSTEIN

Vienne, printemps de 1813.

Je reviens de chez le comte de Saint-Priest, où j'ai dîné avec mon oncle, la comtesse Rosalie et sa cousine et pupille Caroline Rzewuska (2), le comte Waldstein, etc. Le comte de Saint-Priest reprit très sévèrement son fils le comte Louis, qui s'est fait attendre quelques minutes. Le comte de Waldstein, possesseur de magnifiques majorats, est un grand seigneur très original, prodigieusement spirituel, et d'une instruction extraordinaire, étrange même; non seulement, il parle toutes les langues de l'Europe, le français, comme j'ai pu en juger, comme un Français qui sait sa langue, mais de plus tous les patois de nos différentes provinces. Il nous a fort divertis en

(1) Le roi Gustave-Adolphe était frère d'armes de l'héroïque et infortuné duc d'Enghien. A la manière des anciens chevaliers, il avait juré haine à Napoléon. On prétend que des faux amis, connaissant la rigide délicatesse et loyauté de sa grande âme, lui avaient inspiré des doutes sur la légitimité de sa naissance, en lui faisant connaître les relations vraies ou supposées de sa mère avec le comte ***. Ce doute à empêché le roi de réclamer les droits de sa couronne usurpée par le duc de Sudermanie.

(2) Caroline Rzewuska, mariée à M. Sobensky, trop connue dans le monde depuis par son obstination à suivre le général comte de Wytt.

patois limousin, auvergnat, bas-breton, provençal, etc. Il se trouvait en France pendant la Terreur (qu'y faisait-il, pourquoi y était-il, je l'ignore), déguisé en maquignon, conduisant lui-même ses chevaux aux foires célèbres; il a évité tous les dangers, échappé à tous les soupçons, grâce à cette connaissance des différents idiomes. Caroline Rzewuska s'amusait pendant le dîner à coqueter avec lui; elle le regardait tendrement (il est très laid) : « Comte Waldstein, lui disait-elle en faisant ses yeux les plus doux, donnez donc une terre à Ferdinand », du même ton dont elle lui demandait du bonbon.

BATAILLE DE BRIENNE

11 février 1814.

Nous avons appris aujourd'hui la nouvelle de la victoire des alliés à Brienne. C'est demain l'anniversaire de la naissance de l'empereur François.

CAROLINE DE NAPLES

12 février.

Je ne m'accoutume pas à ces chants de victoire contre la France, et pourtant c'est le triomphe de la justice et d'un grand principe! J'ai été hier au spectacle paré du théâtre de la cour; la comtesse Thérèse de Chotek et les comtesses de Fürheim m'avaient fait proposer d'y aller avec elles. Le théâtre était brillamment illuminé; l'impératrice a été reçue avec acclamations, elle saluait avec infiniment de grâce. La reine de Naples a aussi paru; elle semblait vouloir se cacher derrière l'impératrice, pour ne pas distraire le public du double hommage qu'il lui rendait, et pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur, et pour la nouvelle de la victoire. Cette modestie n'a pas empêché qu'on n'applaudît avec enthousiasme cette dernière fille existante de la grande Marie-Thé-

rèse; la reine s'est légèrement inclinée. La pièce de circonstance, fort ennuyeuse, comme c'est l'usage, a été remplie d'allusions aux victoires des alliés. Je ne puis exprimer l'impression que m'a faite la vue de la reine de Naples, de la sœur de Marie-Antoinette (1). Comme elle est affaissée et vieillie! toutes les vicissitudes de la fortune semblent s'être appesanties sur elle : sa tête est courbée et blanchie sous cette pesante couronne. Elle paraissait très occupée des jeunes archiduchesses, ses petites-filles, et de l'archiduc François, second fils de l'empereur, qu'elle forçait à saluer, le pliant et retournant à droite et à gauche, mais elle n'a pu parvenir à faire avancer le prince héréditaire.

NOUVELLES DE L'ARMÉE

20 février 1814.

On disait ce soir que Napoléon veut se défendre à Paris, que Bernadotte est arrivé au quartier général des alliés à Troyes, et que Mgr le comte d'Artois y était attendu aussi. Le comte de Bruges, qui vient tous les soirs chez nous, part mardi pour le quartier général. Mon cher Joseph voulait faire cette campagne; c'est avec un chagrin profond qu'il s'est vu forcé de refuser les offres si honorables et avantageuses que vient de lui faire le prince Schwarzenberg : sa poitrine affaiblie par deux violents crachements de sang ne pourrait résister à cette grande fatigue. Hélas! il est bien malade! il crache encore le sang.

UN ROYALISTE

Mars 1814.

Nous avons perdu ces jours-ci un de nos amis, M. de Blesson, qui a été un des témoins de mon mariage; il est mort d'une

(1) Caroline, née le 13 août 1752, mariée le 12 août 1768 à Ferdinand Ier roi des Deux-Siciles, morte à Schœnbrunn le 8 septembre 1814. (*Éd.*)

attaque d'apoplexie foudroyante. Il avait copié la première proclamation de Mgr le comte d'Artois aux Français. Cette proclamation, les fleurs de lis, ces mots *Vive le roi!* lui avaient donné un saisissement de joie si subit, si violent qu'il n'a pu y résister : le sang lui est monté à la tête et a occasionné cette apoplexie. Il avait passé la soirée chez nous la veille de sa mort; il était fort gai, dans la force de son âge, et l'un de nos Français les plus aimables, car le malheur a paralysé l'esprit de plusieurs.

Sa femme avait dîné chez nous quelques jours avant cette catastrophe; j'étais assise à côté d'elle, je lui parlais de son mari, je louais sa gaieté, l'originalité de ses réparties : « Ah ! me dit-elle en appuyant sa main sur la mienne, cela est vrai, mais cela ne durera pas, j'ai de funestes pressentiments !... » Je la grondai, son mari se portait à merveille.

LE MARÉCHAL FERRARIS

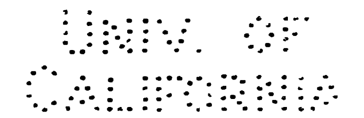
4 avril 1814.

J'ai été ce soir chez cette pauvre Charlotte; j'y suis restée jusqu'à neuf heures : sa douleur est morne, mais effrayante. Le vieux comte de Saint-Priest, père du comte Emmanuel qui vient d'être tué à Reims au service de Russie (1), est venu : la vue de ce vénérable vieillard inspire la respect et l'admiration. Son courage vient de la religion ; cette douleur si calme, si noble est une chose admirable et que je n'avais jamais vue.

Je suis extrêmement fatiguée d'une longue promenade que j'ai faite, cette après-midi, avec mon beau-frère (2). Le convoi du maréchal Ferraris avait attiré une foule immense dans toutes les rues qui sont sur la route de Hongrie ; nous avons en vain cherché à l'éviter. Cela m'a fait une peine sensible de voir que le convoi funèbre du vieux brave était un simple

(1) Cf. sur Emmanuel de Saint-Priest le livre de Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France*, p. 393-396 et H. Houssaye *1814*, p. 260-264. (*Éd.*)

(2) Le baron de Bœsner, chambellan de l'empereur.



spectacle pour un peuple pour lequel il avait combattu avec tant d'honneur. Le maréchal était le plus ancien des chevaliers de l'ordre de Marie-Thérèse. Il avait assisté à la bataille de Kollin, où il s'était particulièrement distingué. Il y a maintenant bien peu de contemporains du grand Frédéric. Le maréchal avait toujours témoigné beaucoup d'amitié à mon oncle et à mon mari. C'est chez lui que je suis descendue en arrivant à Vienne, pour épouser le baron du Montet. J'ai souvent entendu parler de cette fameuse bataille de Kollin au maréchal. Un soir nous étions chez la comtesse de Zichy, sa fille, assis autour d'une grande table ronde. Il se servait de tout ce qui se trouvait sous sa main pour figurer les positions des Prussiens et des Autrichiens, mais il lui manquait un corps d'armée; le récit était vif comme l'action, il n'y avait pas de temps à perdre. Le bon maréchal arracha sa cravate et la mit dans la position convenable, laissant à découvert sur sa poitrine la vieille et large cicatrice d'une blessure (1). Je n'oublierai jamais l'expression du beau regard de M. du Montet dans ce moment, le sensible et profond respect avec lequel il considérait cette cicatrice. Le maréchal, trop occupé de son récit, ne s'aperçut point de notre émotion : la bataille ne perdit rien de son intérêt historique.

LE JOUR DE PAQUES

Vienne, 1814.

Nous avons appris aujourd'hui l'arrivée des troupes alliées à Paris. Cet après-dîner le comte de Fürstenberg, envoyé en courrier de Paris, a fait son entrée solennelle dans une vieille voiture à deux roues, d'une forme ridicule, sur laquelle on lisait, en gros caractères, sur une plaque de cuivre : « Service des postes de Paris à... » Le choix de cette voiture m'a paru une fanfaronnade de mauvais goût; elles sont si rares dans ce pays que l'on peut s'en étonner. Le cortège du comte de

(1) D'une blessure reçue sans doute à Czaslau. (*Éd.*)

Fürstenberg était très nombreux ; plus de cent postillons faisaient claquer leurs fouets d'une manière aiguë et bizarre. C'est un usage en Autriche, pour annoncer les victoires, qui n'a rien de noble ni d'héroïque. J'ai remarqué que la plupart de ces fouets victorieux se sont accrochés aux enseignes des boutiques, et qu'il a fallu les en arracher de force. Un pauvre agneau a été mis en lambeaux. Cela m'a paru de mauvais augure pour la durée de la paix.

Voilà donc le résultat des victoires de Napoléon. Paris au pouvoir des étrangers ! Les revers les plus grands de Louis XIV n'auraient pu amener cette catastrophe !

Tous les souverains de l'Europe sont réunis en vainqueurs à Paris ; tous ! Si un grand peuple humilié ne se réhabilite pas promptement par la victoire, il s'affaisse dans la corruption, il conspire et trahit, il n'a plus de force que pour détruire ; comme Samson, il ébranle les vieilles colonnes de la patrie, et s'ensevelit sous les ruines. Malheur ! J'allais ce matin chez la comtesse de Merveldt ; j'ai rencontré la vieille chanoinesse de Dietrichstein, elle était au désespoir de la perte du trône de France pour Marie-Louise ; j'ai été charmée de trouver une personne qui ne fût pas contente.

BILLET DE LA COMTESSE THÉRÈSE CHOTEK

Avril 1814.

J'ai reçu ce matin à mon réveil le billet suivant (jamais réveil ne ressembla plus à un rêve) : « Chère Alex, mon frère est ici ; concevez-vous mon bonheur ? Sûrement vous le partagez. Il est parti de Paris le 9 ; les nouvelles qu'il a apportées sont bonnes et pacifiques. Napoléon a abdiqué et est envoyé à l'île d'Elbe, avec quelques millions de revenu, pour y vivre avec toute sa famille, frères, sœurs, etc. Vous verrez le reste dans le *Beobachter* et dans les délicieuses gazettes qu'il nous a apportées, et que je tâcherai d'apporter chez vous dans la matinée. Serez-vous chez vous à onze heures, dans le cas où je puisse venir ? Chère, chère Alex ! je suis si heureuse, si contente ! Il

est deux heures après minuit, je viens de me coucher, et il m'a fallu vous écrire encore avant de m'endormir. Ne citez pas mon frère, parce qu'il n'a pas encore été chez toutes les autorités. »

SERVICE SOLENNEL; AUTEL ÉLEVÉ SUR LA PLACE LOUIS XV A PARIS: CHANTS DE VICTOIRE DES ÉTRANGERS

Y eut-il jamais de miracle plus éclatant; de justice plus sévère; d'événement plus frappant! A cette place même où s'éleva l'échafaud du saint roi, du plus vertueux des hommes; là ou ils tuèrent Louis XVI, parce qu'ils trouvèrent qu'ils avaient trop d'un roi; là, sur cet étroit emplacement de l'instrument du régicide; là s'est élevé un autel formé de trophées d'armes, entouré de tous les rois de l'Europe. O Providence grande et terrible dans tes vengeances, tu donnes aux révolutions une leçon foudroyante; tu as conduit comme par la main tous les souverains de l'Europe sur la place de l'échafaud de Louis XVI; tu leur as ordonné de pousser des chants pieux de victoire, de triomphe là où ils poussèrent des cris de mort. Le hourrah des soldats des rois absolus retentit sur la place où s'éleva le formidable cri : « Mort au roi, vive la République! » O Providence, nous humilions nos fronts dans la poussière; nous versons des larmes amères sur ce passé horrible, sur cette expiation présente, et sur les orages à venir de notre patrie. L'heure de l'expiation pour les nations est toujours un glas funèbre pour les peuples qu'elle atteint.

LA COMTESSE MERVELDT ET LES COMTESSES CHOTEK

19 avril 1814.

Nous avons été hier passer la journée à Hadersdorf, à deux lieues de Vienne : Victoire (1), son mari (2), la comtesse de

(1) Belle-sœur de Mme du Montet. (*Éd.*)
(2) Le baron de Bœsner. (*Éd.*)

Merveldt (sœur du prince Dietrichstein), Maria Boissier, Thérèse de Chotek (1) et moi. Le temps était superbe, le printemps réjouit déjà les yeux, notre journée a été délicieuse. La comtesse de Merveldt, née Dietrichstein, est spirituelle et simple, instruite et naturelle. Cette aimable simplicité tempère ce qu'il y a d'imposant et de digne dans son extérieur. Elle a de la résolution dans le caractère, et une bonté touchante dans le cœur. Son incomparable beauté est noble comme son âme. Elle est ce qui s'appelle *vraie* dans toute l'étendue du terme, et sa franchise qui s'étend à tout généralement, même aux formules de politesse d'usage, donne quelque chose de singulièrement piquant à son esprit. Je reparlerai de cette femme si belle et si malheureuse.

Elle est heureuse aujourd'hui. Elle va incessamment rejoindre son mari à Londres; il a été nommé ambassadeur d'Autriche à cette cour, il y a peu de mois. Ma Thérèse (la comtesse Chotek) est un ange, en vérité, car elle a beaucoup plus d'âme que de corps. Elle est svelte, pâle, aérienne; je la contemplais hier sur le haut d'une de nos petites montagnes d'Hadersdorf; elle était vêtue de blanc et élégamment drapée dans un châle de cachemire bleu clair; le vent qui soufflait avec force agitait sa robe, emportait son châle, et faisait voler sa jolie chevelure blonde; elle ressemblait à une apparition et de loin on aurait pu la prendre pour un de ces légers nuages qui descendent fréquemment sur ces montagnes. Avec cette constitution si faible elle a pourtant une âme forte, une sensibilité extrême, et un esprit très solide. Elle aime le monde et ses plaisirs avec la vivacité qu'elle met à tout, mais elle est toujours prête à sacrifier ses jouissances à celles des autres. Mme la comtesse de Chotek, née comtesse de Clary (sœur du prince), mère de ma chère Thérèse, est une femme si éminemment distinguée que je n'ose entreprendre ni son portrait ni son éloge. Aux plus nobles sentiments elle joint les plus nobles manières; à toute l'amabilité d'une femme du grand monde, les vertus

(1) Marie-Thérèse comtesse de Chotek, chanoinesse honoraire du chapitre insigne de Savoie, qui est l'un des quatre grands chapitres d'Autriche. (*Éd.*)

d'une sainte; à la dignité du rang, le charme d'une conversation toujours naturelle, toujours animée de délicieux récits, d'anecdotes amusantes. Elle me comble de bontés : son salon est pour moi une patrie; sa famille, une famille; sa société, une des plus grandes jouissances que j'aie à Vienne et la source de tous les agréments dont j'y jouis.

LE COMTE NICOLAS ESTERHAZY

20 avril 1814.

Si quelque chose peut guérir de l'ambition des richesses, c'est certainement ce qu'on racontait hier du comte Nicolas Esterhazy. Possesseur d'une fortune immense, époux d'une femme qu'il adore, père d'enfants charmants, il éprouve la satiété des richesses. C'est une véritable maladie, dont les symptômes sont affreux. Il a des vapeurs; il est près de s'évanouir; il est dégoûté de ce qui est chez lui; il ne peut supporter ses magnifiques ameublements; il admire ceux des autres; il renouvelle sans cesse les siens; il s'agite dans son salon; il s'inquiète comme s'il n'était pas habitué à recevoir tous les jours la meilleure et la plus haute société de Vienne; il se lève à cinq heures du matin, car il lui faut l'air pur du matin pour rafraîchir son sang échauffé de bonheur et ses sens émoussés par le luxe. J'appellerais cette maladie une paralysie du cœur, si le comte Esterhazy n'était pas un des plus charitables et des plus chrétiens riches du siècle. Mais quelle tristesse dans son heureux intérieur! Sa femme passe sa vie à chercher à le consoler de son bonheur, et lui-même ne néglige rien pour se distraire. Ses salons sont toujours brillants, ses fêtes charmantes (on y joue la comédie), ses soupers fort recherchés, et la plus parfaite et noble élégance règne toujours chez lui.

LE SALON DE MADAME LA COMTESSE DE CHOTEK LE SAMEDI.

On arrive à sept heures et demie, on se réunit autour d'une grande table ronde. Les personnes de la famille de Mme de Chotek forment seules cette soirée du samedi : le comte Ernest Hoyos, si parfaitement grand seigneur de ton et de manières; le prince de Clary, si poli, si obligeant; son fils le comte Charles (mari de la fille aînée de Mme de Chotek), le plus élégant et le plus agréable homme du monde, paresseux et occupé, amusé et ennuyé, beau, bon, jouissant de l'esprit des autres, se donnant une peine infinie pour se reposer, coupant en deux ou trois les volumes de sa bibliothèque pour n'avoir pas dans la main le *poids* d'un petit volume, charmant sybarite dont le cœur est aussi parfait que l'esprit est facile et aimable; le comte de Chotek, père de Thérèse, homme d'esprit, homme d'État d'une rare instruction. M. de Chotek a occupé de grandes places, a fait d'admirables choses en Bohême (1); il n'est aujourd'hui qu'un grand seigneur; il est mécontent, frondeur, et pourtant parfaitement aimable. Il est rempli de contrastes : par exemple, sa hauteur s'allie aux idées les plus libérales. Il a été administrateur très sévère, et n'est pas, c'est-à-dire ne paraît pas ennemi de la Révolution. Il a été dans sa jeunesse à Paris, a vu la société la plus brillante de cette époque, où les philosophes étaient recherchés; il se rappelle ce voyage et ce séjour à Paris avec plaisir. Je n'ai jamais entendu parler mieux français, et par un Français, que par M. le comte de Chotek. Il est très poli, très spirituel, jeune de tournure et d'esprit, quoique d'un âge mûr, et, comme beaucoup de grands seigneurs autrichiens, il sait unir des principes religieux à quelques faiblesses.

Cette délicieuse réunion des samedis comprend encore la princesse de Clary, née princesse de Ligne, si noble dame, si simple et si digne, si facile à amuser et à ennuyer; elle est

(1) A occupé longtemps la première dignité du royaume après le roi; celle de grand burgrave.

toute française, quoique princesse autrichienne, et n'a jamais pu apprendre l'allemand. Elle a des originalités qui lui donneraient l'air d'un vieil enfant, si son ton et sa figure n'étaient pas le type du rang le plus élevé. Ses albums où elle s'amuse à coller elle-même les plus étranges sujets (ainsi que sur la tapisserie de son salon dans sa petite maison à Hietzing, qu'elle a ornée elle-même d'une multitude de découpures, de dessins, de vers, de chansons, de caricatures, sur un fond de papier bleu clair) sont amusants, quoique très bizarres. Sa belle-fille, Mme la comtesse de Clary, née Chotek, est une charmante femme; elle n'est pas belle, même pas jolie, et pourtant elle est charmante parmi les plus belles et les plus jolies. La comtesse Euphémie de Palfy, née princesse de Ligne, ainsi que sa sœur, la princesse Flore (1), viennent souvent aussi les samedis. La première est gaie, brusque, un peu capricieuse, peut-être par distraction. Excellente femme, dévouée, parfaite. Elle se donne beaucoup de mouvement et de peine pour s'amuser ou se désennuyer; elle y réussit rarement, et cela l'impatiente de la manière la plus divertissante. La comtesse Palfy a une excellente maison ; on s'y amuserait mieux si l'on n'avait pas peur de l'agitation de la maîtresse du logis. Avec ses qualités précieuses et ses défauts, la comtese Palfy est extrêmement aimée. La princesse Flore a infiniment plus d'esprit que ses sœurs. J'avoue qu'elle m'impose; avec beaucoup de bonté et de noblesse dans le cœur, elle a dans la conversation quelque chose de spirituel, d'ironique, d'incisif qui déroute la timidité. Il est si facile de paraître bête auprès d'elle, qu'on le devient tout naturellement. C'est la faute de ceux qui tombent dans cet inconvénient, et nullement la sienne. Je confesse que j'ai un petit frisson d'amour-propre lorsque je la vois entrer, et pourtant j'en suis ravie. Une personne qui apporte toujours la gaieté avec elle, mais qui ne vient pas souvent chez la comtesse de Chotek, c'est *Titine* (depuis comtesse Maurice X***). On demandait un jour au prince de Ligne, son grand-père,

(1) Flore, princesse de Ligne et du Saint-Empire, chanoinesse honoraire du chapitre insigne de Savoie, nommée le 2 novembre 1808. (*Éd.*)

quelques explications sur cette parenté : « *Titine*, répondit-il, est une *Ligne*, mais pas une droite ligne. » Elle est fille naturelle du prince Charles son fils, et de Mlle... actrice française. Elevée par la princesse de Clary, sa situation équivoque dans cette noble famille l'a forcée de prendre le genre qui convient à chacun : folle, plaisante, rieuse et singe avec la princesse, qu'elle divertit infiniment; moqueuse avec les autres, elle s'est fait une existence par son esprit. Les seize ou trente-deux quartiers n'osent pas se montrer hautains devant cette jeune femme si railleuse, si bouffonne, si spirituelle : ses sobriquets restent. Elle est jolie et eût été très bonne sans cette nécessité qui l'a condamnée à divertir tant de personnes et cette malice *obligée* pour rabattre les dédains nobiliaires. Titine se permet de dire tout ce qui lui passe par la tête, et il faut avouer qu'il lui passe d'étranges choses, et surtout des polissonneries qui scandaliseraient, si elles n'étaient si drôles; elle fait rire les prudes et les saintes comme les gens du monde.

La comtesse de Hoyos, mère du comte Ernest, et sœur du prince de Clary et de Mme la comtesse de Chotek, a été très belle, ainsi que sa sœur, mais d'un genre de beauté moins touchant, je crois. Elle a eu une jeunesse fort brillante. Elle faisait les honneurs de la maison de M. de Breteuil et du cardinal de Rohan, lorsqu'ils étaient ambassadeurs à Vienne; elle fut coquette et charmante; maintenant c'est une femme imposante et sévère. Elle me témoigne beaucoup de bonté.

LE DINER DU COMTE PFAFFENHOFFEN AU COBENTZELBERG.

Près Vienne, mai 1814.

Le baron de Felz est venu nous engager à dîner chez le chanoine (comte ou prétendu comte) de Pfaffenhoffen au Cobentzelberg. Nous ne le connaissions pas du tout, mais le comte de Saint-Priest, M. et Mme de Préville, mon oncle, et quelques autres personnes nous ont pressés d'accepter cette invitation. Le choix des convives était bien fait pour nous déterminer. Nous sommes partis dans plusieurs voitures. Oh! le

beau temps ! Oh ! la belle vue que celle dont nous avons joui ! Ce monsieur de Pfaffenhoffen est une espèce d'aventurier ridicule, fanfaron et bavard ; mais son habitation est délicieuse. Un énorme bouquet de lis au milieu de la table indiquait que le but de cette réunion était une réjouissance royaliste. Nous n'avions pas besoins de son dîner pour nous réjouir de la Restauration. Il nous a entretenus pendant plusieurs heures, des *immenses* et *fabuleux* services qu'il croit avoir rendus à la cause des Bourbons ; puis de sa prison à Vincennes ; puis de ses aïeux (très apocryphes) et, au milieu de toutes ces belles choses, il s'est écrié à propos de bottes, en s'adressant au respectable comte de Saint-Priest et en saisissant le bras du comte Louis de Saint-Priest, son fils : « Votre nom est Guignard. — « Oui, monsieur », lui a répondu froidement le comte de Saint-Priest. Cette interpellation ridicule en est restée là. Et me fixant avec impertinence, il a dit ne pouvoir faire autrement, attendu que je ressemblais à une femme, non, a-t-il repris, à un ange qui était venu le consoler dans sa prison. Cette histoire a été longue, et l'impatience qu'elle me causait — car il interrompait les faits principaux de son ennuyeux récit par de fréquentes exclamations sur ma ressemblance avec son ange — cette impatience, dis-je, est devenue le seul sujet de gaieté de cette fatigante journée. Mais, qu'il est beau, ce Cobentzelberg ! Les roses, les lilas, les cytises, les ébéniers y fleurissaient en foule ; le Danube s'étendait au loin dans la vaste plaine, tout étincelant de soleil. Nous dominions Vienne, ses monuments, ses charmantes villas, ses ruines pittoresques, ses bois ; et nous convînmes tous que la journée eût été admirable sans le maître de la maison, cet aventurier insolent et insolvable.

MORT DE LA REINE DE NAPLES

8 septembre 1814.

La reine de Naples est morte cette nuit au château de Hetzendorf. Elle avait reçu le matin de bonnes nouvelles de Sicile

par M. de Préville, qui arrive de Palerme; elle a été très bien portante et très gaie toute la semaine et toute la journée; elle s'est couchée à onze heures et demie. A minuit, une camériste a cru entendre du bruit et comme un gémissement dans sa chambre. Elle y est accourue, et déjà la reine n'existait plus. Elle avait beaucoup écrit pendant la journée et, en se mettant au lit, elle avait recommandé à la camériste de ne pas entrer avant sept heures, parce qu'elle voulait dormir et se reposer plus longtemps qu'à l'ordinaire. Et c'est dans l'éternité que s'est réveillée cette reine de la terre. Puisse-t-elle se reposer dans le sein de Dieu des peines et des agitations de sa vie!

10 septembre 1814.

J'ai été ce matin voir la reine de Naples exposée dans son cercueil. Il y avait foule dans la chapelle de la cour. La reine m'a paru excessivement petite; elle était vêtue fort simplement: une robe de taffetas noir, un bonnet et une fraise en dentelle, des souliers de drap d'argent. Le cercueil, sans aucun ornement, était placé sur un haut catafalque, entouré de cierges gigantesques que la chaleur faisait ployer. Le corps de la reine reposait sur un drap de toile d'argent; un petit coffret contenant ses entrailles était à ses pieds, et sur un coussin de velours, à sa droite, on voyait l'ordre de la Croix-Étoilée, une paire de gants blancs, et un éventail: c'est un ancien usage. Le peuple se pressait en foule par pure curiosité, mais il n'y avait de gens de distinction, dans la chapelle, que ceux qui par leurs charges étaient forcés de s'y trouver. Deux dames du palais priaient dans des stalles, et deux officiers de la garde hongroise, l'épée nue, se tenaient près du cercueil. Le dernier sommeil de la reine porte l'empreinte de la tristesse et d'une grande fatigue. Je n'ai pas été frappée de la pompe ni de la majesté des derniers honneurs rendus à cette princesse.

La reine de Naples, qui croyait mourir à Naples, avait fait attacher son portrait au tombeau de Marie-Thérèse sa mère, dans le caveau des capucins, à Vienne. Ce portrait était accompagné d'une filiale et touchante inscription, qui témoignait le regret qu'avait la princesse de ne pouvoir être ensevelie près

de ses augustes parents. Sensible, mais inutile prévoyance; la dépouille mortelle de la reine est déposée aux capucins.

18 septembre 1814.

Peu de personnes pensent encore à la reine de Naples. J'ai vu hier M. de Préville (amiral au service de Naples); il lui était sincèrement attaché, il l'est à sa mémoire, et il le doit.

On a généralement accusé la reine d'avoir ordonné les horribles exécutions qui ont eu lieu à Naples en 1799; rien n'est plus faux, nous a assuré M. de Préville. C'est M. Acton et lord Nelson qui les ont fait faire. La reine s'est brouillée avec le roi dans cette occasion : eh bien! toute l'Europe a blâmé et blâmera toujours cette princesse pour cette excessive rigueur. Je n'ai encore entendu personne réfuter cette calomnie, excepté M. de Préville. Ce n'est pas un courtisan, c'est un homme d'honneur dans toute l'acception du mot.

L'impératrice Marie-Louise voyait souvent la reine, sa grand'mère, cet été, et lui amenait son fils, le petit Napoléon (1). La reine ne l'a jamais appelé autrement que *Mon petit Monsieur.* Lorsqu'elle apprit le mariage de l'archiduchesse avec Napoléon, elle s'écria : « Il ne manquait à mes malheurs que de devenir la grand'mère du diable. » Cette même reine disait aussi de Napoléon : « L'enfer est dans son cœur, et le chaos dans sa tête. »

LE CONGRÈS

23 septembre 1814.

Tous les souverains de l'Europe arrivent à Vienne pour le congrès. On a fait d'immenses préparatifs, pour les recevoir d'une manière éclatante. Le luxe qu'on déploie dans cette

(1) C'est un charmant enfant : ses jeux sont tout militaires; des dames anglaises ont été le voir : il jouait au soldat; elles se sont rangées complaisamment en *ligne ennemie*; il a fait le mouvement de tirer dessus, elles ont fait *semblant* d'être atteintes et de tomber; il a été transporté de joie. Dans ses jeux, il répète souvent : *Fermez la grille!* C'est un souvenir des dernières heures passées aux Tuileries.

occasion n'a point d'exemple. J'ai vu ce matin l'entrée de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. J'étais chez la comtesse Sarah de Bruges, qui a un balcon sur la rue qui conduit au Prater. L'empereur de Russie et le roi de Prusse ont dû être frappés de la magnificence du spectacle qui s'offrait à leur vue : les plus belles troupes du monde, habillées à neuf, étaient rangées dans ces belles et longues allées du Prater. Toute la population de Vienne, joyeuse et parée, bordait les rues et avenues ; le cortège de l'empereur d'Autriche était magnifique, la musique des régiments incomparable. Le plus brillant soleil augmentait encore l'éclat de cette journée.

Les rois de Danemark et de Wurtemberg arrivèrent jeudi dernier. Le roi de Danemark fut si pressé de faire sa visite à l'empereur, qui voulait le recevoir avec toute la solennité possible, que les bougies du salon où il devait le voir ne se trouvèrent pas toutes allumées. L'empereur, voyant l'agitation des gens chargés de ce soin, voulut leur éviter un peu de peine en les aidant lui-même ; et le roi de Danemark le surprit dans cette occupation.

ENCORE LE CONGRÈS

25 octobre 1814.

La grande-duchesse Catherine disait ce matin à un ministre, en présence du duc de Richelieu, qui l'a raconté ce soir chez ma belle-sœur : « J'ai vu lord Castlereagh faire un énorme bâillement après que M. de Metternich eut aussi bâillé ; qu'est-ce que cela veut dire ? Serait-ce, par hasard, parce que le congrès sommeille ? » Politiquement, s'entend, car le prince de Ligne appelle ce congrès le *congrès dansant*. Il est certain qu'on s'y divertit à merveille ; on dirait que les rois sont comme les enfants qui ont besoin de récréation après quelques instants d'application. C'est une vacance de rois. Puisse le génie du mal et de l'ambition ne pas les distraire !

BAL MASQUÉ PENDANT LE CONGRÈS

6 novembre 1814.

On fait de l'histoire maintenant avec des charades en spectacles, en paillettes, en jupons roses, et en domino. Les masques jouent un grand rôle. Je n'avais pas cette ambition, mais j'ai été à cette grande redoute masquée avec la comtesse de Fürheim. Nous avons fort intrigué le duc de Richelieu. Nous avons dit quelques mots à l'empereur de Russie; il était préoccupé, il a répondu peu gracieusement, contre son habitude, car on ne saurait être plus chevaleresquement aimable. Constantine, piquée, lui dit, en toutes lettres, qu'il était gâté par les hommages, les flatteries et les femmes; et ne comprenant sans doute pas tout ce que le mot *fat* a d'injurieux en français, elle lui a dit qu'il était *fat*. A ce terrible mot, tous ceux qui nous entouraient se sont reculés d'effroi. Alexandre a paru fort mécontent. Il nous a suivies, et pendant que nous parlions au duc de Richelieu il lui a dit en passant : « Vous êtes fort occupé, monsieur de Richelieu. — Oui, Sire, et par des masques très aimables. — Vous êtes plus heureux que moi, car elles m'ont bien mal traité. » J'ai grondé Constantine; son mariage avec le prince russe Rasoumoffsky est presque arrêté; elle l'épousera probablement. Le vice-roi d'Italie Eugène est toujours entouré d'une multitude de jolis masques. Le roi de Prusse est extrêmement aimable avec les femmes masquées; le prince royal de Wurtemberg, quelquefois, mais on ne le ménage pas; le prince royal de Prusse, désagréable au possible, d'abord par sa surdité et son bégaiement, ensuite par la rudesse de son ton. Il se dit de grandes vérités à ces redoutes; mais il y a tant de monde, qu'il est impossible de suivre un masque pour le découvrir. Il peut s'y ourdir aussi beaucoup d'intrigues; elles ne sont pas toutes d'amour, je crois. J'ai vu ce soir un masque remettre un œillet au prince Eugène; il l'a soustrait rapidement à la vue.

J'avais été chargée par une de mes amies, la comtesse de Schaffgotsch, qui avait été à Milan pendant la vice-royauté

d'Eugène, de l'intriguer. Cela était d'autant plus facile à Mme de Schaffgotsch, qu'une de ses sœurs avait été attachée, je crois, à la vice-reine. Elle m'avait bien fait ma leçon. Aussi le prince Eugène fut-il prodigieusement intrigué; il me donnait le bras, et cherchait à deviner mes bagues sous mon gant blanc, pour avoir un point de reconnaissance; il me faisait l'honneur de me trouver aimable et il l'était lui-même, et toujours de très bon ton. Tout d'un coup il s'écria dans un moment de dépit : « C'est singulier, en allemand vous avez l'accent français, en français l'accent allemand. » Je lui répondis en riant deux mots d'italien, je n'en savais guère plus, et je lui demandai s'il ne me trouvait pas l'accent anglais en italien.

LES FÊTES DU CONGRÈS

Vienne, 1814.

Ce serait jouer de malheur que de ne pas rencontrer un empereur, un roi, un prince régnant; de ne pas heurter un prince royal, un grand général, un diplomate fameux, un ministre célèbre. Il y a foule à Vienne, foule royale : deux délicieuses impératrices, celle d'Autriche et celle de Russie; une laide reine, des princesses charmantes qui le deviendront. Le matin les rois se promènent à pied, lorsqu'ils ne jouent pas aux soldats; quand il n'y a ni grandes revues, ni chasses, ils font des visites; ils vivent en garçons. Le soir ils sont en grand uniforme, ils étincellent dans les fêtes vraiment féeriques que leur donne l'empereur d'Autriche; lui, si simple, si sobre, est magnifique et splendide dans la réception qu'il leur fait. Chaque souverain, chaque prince régnant ou royal, a des voitures de la cour, des gardes à cheval, des chevaux superbes; tous ces cortèges sont beaux, élégants; tout est brillant, tout est neuf; et, sous la direction du grand écuyer comte de Trautmannsdorff, ces équipages princiers se croisent dans tous les sens sans qu'il y ait jamais ni confusion ni accident. Des aventuriers, des courtisans célèbres se mêlent à tout ce mouvement; des femmes belles et sages sont adorées

par des monarques sans que leur réputation en souffre, car il y a encore ici des passions chevaleresques; les cancans, les commérages, sont royaux, ou pour le moins princiers. L'histoire se repose, les souverains s'amusent, ils sont en vacances, et ils jouissent complètement de leur congé. Il y a bien plus d'éléments et d'idées d'égalité dans le monde qu'on ne l'imagine (1) : les princes font la cour aux artistes; les hommes de talent font les importants, et sont familiers avec les potentats. M. de Talleyrand, dans sa sphère, très élevée assurément, a toujours le ton et l'autorité d'un diplomate-roi : on le flatte; il règne; on a peur de son esprit : l'Europe est sur le qui-vive, dans la crainte d'un de ses bons mots. Les fêtes se succèdent sans interruption, à la cour et chez les grands seigneurs; on ne sait qu'inventer. Une partie d'échecs vivants chez Mme de Zichy a eu le mérite de la bizarrerie; c'était une espèce de ballet, où les personnages habillés en fous, en rois, reines, tours, etc. ont exécuté une partie savante. Des romances figurées, à la cour, ont été jolies ; la comtesse Sophie Zichy et le comte de Woyna chantaient, et le sujet de chaque couplet était représenté en tableaux derrière une gaze, dans le genre des rêves d'opéra ; c'était fantastique et charmant. Le carrousel, le bal costumé, les tableaux vivants, surtout celui de la famille de Darius (par Ch. Le Brun), ont été d'une magnificence incroyable. Jamais tant de diamants, de perles, de pierres précieuses n'ont étincelé au soleil et aux bougies; jamais tant de fleurs, de blondes, de plumes, de velours et de satin ; jamais une réunion de plus jolies et belles femmes, et d'élégants chevaliers. Mais, mon Dieu ! que de réclamations surannées ! Voici venir le marquis de Montchenu, l'insoutenable bavard, le plus bavard de tous les bavards ! Je ne sais ce qu'il prétend, mais ses droits datent positivement de la guerre de Sept ans (l'avons-nous inventé dans notre dépit, ou est-ce une réalité ?) : c'est une demande d'indemnité de fourrages, qui l'amène au congrès.

(1) A voir l'empressement des grands à descendre, et l'ambition des inférieurs à monter, il semble que ces extrémités finiront par se réunir incessamment.

Le roi de Danemark, avec sa figure d'albinos, est très galant; il s'est passionné pour une jeune fille de la classe ouvrière, blonde et rose, une jolie grisette. Elle voulut, il y a quelques jours, prendre un somptueux logement dans l'hôtel de la princesse de Paar; elle était d'accord sur tout, meubles, loyer énorme : « Qui aurai-je l'honneur de nommer à Mme la Princesse? » lui dit le concierge en terminant... — Ecrivez, lui répondit-elle majestueusement, que vous avez loué ce logement à la reine de Danemark ! » Le concierge fut ravi; il écrivit bien vite cette grande nouvelle; la princesse de Paar fut furieuse et défendit de passer outre. Elle est très connue à Vienne, cette *reine de Danemark;* le nom, ou plutôt le sobriquet lui en restera. C'est bien franchement qu'elle se croit reine.

Les deux sœurs (1) de l'empereur Alexandre, la grande-duchesse Marie, duchesse de Weimar, et la grande-duchesse Catherine, veuve du duc d'Oldenbourg, sont deux ravissantes princesses, aussi jolies que spirituelles. L'empereur aime beaucoup ses sœurs, mais il est sévère; elles sont élégantes et polies. La grande-duchesse Catherine a réellement une instruction extraordinaire : elle sait tout, et tout parfaitement. Comprend-on par exemple qu'elle soutienne une conversation savante sur l'art des fortifications avec un officier du génie très supérieur dans cet art; qu'elle sache tous les termes techniques, les plus inusités, les plus anciens et les plus modernes; qu'elle ne fasse jamais une erreur? C'est ce qui a jeté le général de V*** dans un profond étonnement. Vous direz que probablement la princesse avait appris sa leçon le matin, mais quelle leçon !

(1) Les deux grandes-duchesses ont une véritable adoration pour l'empereur, qui de son côté a pour elles les attentions les plus chevaleresques. Elles sont gaies et seraient un peu moqueuses; l'empereur leur en impose. Leur conduite au reste est irréprochable. Leurs charmantes figures sont bien piquantes, encadrées dans les fleurs, les plumes et leurs magnifiques fourrures. Isabey en a fait de gracieux portraits.

LE POÈTE WERNER

Le roi de Prusse ne peut pardonner au poète Werner (1) d'avoir abjuré la religion luthérienne; il lui a ôté ses places et ses pensions. Par une bizarrerie inexplicable il a exigé qu'il se présentât chez lui ici, à une de ses réceptions du matin. Werner s'y est rendu avec l'habit ecclésiastique qu'il porte, ses longs cheveux gras tombant sur ses épaules. Il se tenait modestement dans le cercle. Le roi, passant devant, lui a dit brusquement . « Je n'aime pas les gens qui changent de religion. — C'est pour cela, sire, a répondu Werner en s'inclinant profondément, que je suis rentré dans celle de mes pères. »

Werner a voulu se faire augustin; il demeure dans le couvent des religieux de cet ordre, à Vienne; il suit, autant que cela lui est possible, les règles douces de cette maison, sans y être engagé; mais sa turbulente imagination ne peut guère se fixer, je crois, ni s'assujettir à un genre de vie méthodique et uniforme. Il prêche avec un succès immense; le poète ne peut se dissimuler; la foule est telle qu'on ne peut trouver à se placer. Je trouve très remarquable et providentiel que l'auteur de *Luther* se trouve à même de réfuter les fausses doctrines de Luther devant l'élite de l'Europe protestante, luthérienne et calviniste; on l'écoute avec intérêt, curiosité et malignité. Oui, Werner prêche en poète, mais en poète sublime et chrétien, en poète orthodoxe; que voudrait-on de plus? Il a une foi ardente, et qui mieux que lui peut parler efficacement contre les erreurs qu'il a soutenues avec passion, abjurées avec une conviction profonde?

Il y a une véritable harmonie, une harmonie ineffable, entre la poésie, l'éloquence et la musique sacrée; les derniers sons d'une voix éloquente nous tiennent attentifs et pénétrés long-

(1) Zacharie Werner, né le 18 novembre 1768 à Kœnigsberg, mort à Vienne le 17 janvier 1823. Protestant, il se convertit au catholicisme et se fit prêtre. Les sermons qu'il prononça en 1814 à Vienne eurent beaucoup d'auditeurs. Il a composé des drames où il y a de l'originalité, de l'observation, des beautés de style, mais beaucoup de mysticisme, de bizarrerie et de désordre. (*Éd.*)

temps après qu'elle a frappé nos oreilles; les derniers gémissements de l'orgue semblent porter vers Dieu, comme la fumée de l'encens qui brûle devant l'autel, nos regrets sanctifiés, nos espérances épurées, et tiennent les âmes religieuses un instant comme suspendues entre la terre et le ciel. Isaïe, le plus grand des prophètes, fut aussi le plus sublime des poètes. David a chanté sur la harpe ses royales douleurs, son amer repentir. Le poète pénitent n'a pas eu son égal.

Werner a une figure mystique et inspirée, des comparaisons pleines de disparates, souvent d'une poésie admirable, ou d'une simplicité triviale; sa voix est quelquefois sourde et creuse; il souffre de la poitrine; il est grand, maigre, hâve; il a une bouche énorme, des gestes véhéments; en tout, un aspect sévère et exalté. Il a eu deux femmes, avec lesquelles il a divorcé, et qu'il avait beaucoup aimées; la dernière vit encore; la religion luthérienne lui a permis de divorcer; la religion catholique ne reconnaît pas le mariage qu'elle n'a pas consacré; il était donc parfaitement libre. Il a conservé de sa mère une affection profonde et de vifs regrets de sa perte.

Werner a pris pour sujet d'un de ses derniers sermons la simplicité évangélique. Il s'est surpassé. Ce n'est pas sans intention, sans doute, qu'il a choisi cette modeste vertu pour la prêcher à l'élite de la société européenne : il a surpris son auditoire en citant l'empereur d'Autriche. « L'empereur est simple, » s'est-il écrié. C'était faire l'éloge de la simplicité et de l'empereur, mais cela était inattendu. Il a du reste bien pris son moment, et l'empereur triomphant, victorieux, et magnifique, ne s'en est certainement pas offensé.

Werner avait été à Rome pour y puiser des arguments contre la religion catholique, faire l'histoire de ses abus, et la critique de ses cérémonies. C'est à Saint-Pierre qu'il a été touché de la majesté du culte, c'est à Rome qu'il s'est converti.

Quand je vois Werner, il me fait l'effet d'un martyr. L'auteur de *Luther* sous l'habit monastique! L'auteur d'*Attila* vaincu par la foi, renonçant à la gloire! Le poète ardent, passionné, méditant dans la solitude du cloître, enchaînant cette imagination si puissante, repoussant ses rêves brillants,

ses fantômes héroïques et les douces visions de son cœur tendre et passionné, autant que de son génie! O poète! est-ce que le bruit du camp du terrible Attila ne vient pas troubler quelquefois le silence de ta cellule? Est-ce que les blonds cheveux de la perfide Hildegonde ne voilent pas la sainte image suspendue devant toi? Est-ce que les purs et touchants accents d'Honoria n'élèvent pas dans ton cœur comme un gémissement, comme une plainte de ce chaste amour, prédestination des âmes aimantes? Est-ce que les sons vaporeux, le chœur mélodieux des ombres scandinaves ne se mêlent pas au sifflement du vent qui fait vibrer ta fenêtre gothique? Est-ce que ces ombres charmantes ne secouent pas la neige de leur ailes transparentes et glacées pour rafraîchir ton front qui brûle (1)?

WERNER A VIENNE ET A HADERSDORF

Le vénérable Père Antonin Franzoni, supérieur des augustins à Vienne, dans le couvent duquel Werner s'était retiré, nous l'amena plusieurs fois à la campagne chez ma belle-sœur. Il prêcha un jour de fête de la Sainte Vierge, dans l'église de l'abbaye de Maria-Brunn, notre chère abbaye si pittoresque, et si belle alors! Il y avait dans l'église une Vierge miraculeuse, que les paysans venaient invoquer processionnellement de plusieurs lieues à la ronde. On voyait les jours de fête des villages entiers, conduits par leurs curés, descendre des bois environnants, en chantant d'une voix juste et pure des cantiques pieux. Celui qui portait la croix et l'image de Notre-Seigneur ornée de fleurs, de rubans et de guirlandes, ne manquait jamais de lui faire faire un profond salut à la Sainte Vierge. « Le fils doit du respect à sa mère », disaient-il naïvement quand nous nous étonnions de cette politesse. Ces chants, ces fleurs, ces populations ferventes, cette église isolée et si remplie, impressionnèrent vivement Werner; il

(1) Cf. l'analyse de l'*Attila* de Werner dans *l'Allemagne* de Mme de Staël, II, 24. (*Éd.*)

prêcha avec effusion, on pourrait presque dire avec passion. Le luthérien ardent, le fanatique admirateur de Luther, Werner enfin, converti et prédicateur du saint culte de Marie, nous parlant avec son entraînante éloquence des perfections de la Vierge, lui adressant une prière palpitante de foi, d'exaltation et d'amour, n'était-ce pas une chose digne d'admiration?

Nous avions espéré que Werner convertirait à la foi catholique le baron de Bœsner, qui était protestant. Mais le baron se méfiait; il repoussa toutes les insinuations. Werner n'en parut pas affligé : « Il n'est pas encore temps, dit-il à mon angélique belle-sœur; il n'arrivera à la lumière que par l'adversité. » Cette prophétie s'est accomplie.

Werner aimait M. du Montet. La figure si noble de mon mari; ce front élevé, signe d'une belle intelligence; cette franchise chevaleresque de langage, devaient plaire au poète, ainsi que le signe de la vaillance qu'il portait sur la poitrine. Mon cher Joseph reconduisait un soir Werner à Vienne dans sa calèche (il avait passé la journée à Hadersdorf). Ils trouvèrent, en arrivant à l'entrée du faubourg, un grand rassemblement de peuple; on chantait; l'air était embaumé; la statue de saint Jean Népomucène, ornée de fleurs, étincelait de lumières. C'était le 12 de mai, jour où commence la neuvaine du saint. Le spectacle toucha Werner : il fit arrêter sa calèche; il parla au peuple avec enthousiasme; il loua le saint avec des gestes et une voix d'inspiré; cette improvisation fut tout à fait *moyen âge*. Les bonnes gens, étonnés d'abord, le reconnurent et furent ravis. M. du Montet nous fit un intéressant tableau de cette touchante dévotion populaire et de la pieuse exaltation de son compagnon de route.

Werner est mort à Vienne le 17 janvier 1823, dans le couvent des augustins, assisté par son ami le saint et austère Père Antonin. Ses funérailles furent suivies par une foule immense de tout rang et de toute condition. Le peuple de Vienne avait pour lui une vénération profonde. Il avait demandé d'être enterré au village d'Enzersdorf, et désiré qu'on mît dans son cercueil le portrait de sa mère.

LE BEAU CAPITAINE DE GRENADIERS

Mme du Montet, ma belle-mère, me racontait que se trouvant dans un des plus brillants magasins de nouveautés à Vienne, en 1804, elle vit tous les commis, les demoiselles et les maîtres du magasin se précipiter à la porte qui donnait sur le Graben. La garde passait. « Le beau capitaine ! criaient-ils tous, voilà le beau capitaine de grenadiers, chevalier de Marie-Thérèse. » Mme du Montet, qui était très vive et très curieuse, courut comme les autres. Son fils passait à la tête de sa compagnie; chacun l'admirait, si jeune, si beau, et déjà décoré du bel ordre militaire. Elle fut bien fière de l'enthousiasme qu'il inspirait : « C'est mon fils », disait-elle toute joyeuse; elle reçut des compliments sincères. Il était, en effet, admirablement beau, avec une expression de physionomie toute chevaleresque et une grande distinction de tournure.

L'ENTRÉE DES ALLIÉS A PARIS

Voici une lettre qui a mis mon orgueil de Française au désespoir. J'enrage... et d'autant plus que cette lettre dit la vérité; elle est écrite au reste par un Français au service de l'Autriche M. de Lort, camarade et ami de M. du Montet.

« Paris, avril 1814.

« Cher ami, les prodiges se multiplient chaque jour, les gazettes vous les apprennent; à aucune époque, le doigt de Dieu ne s'est montré plus visiblement; nous avons bronché bien souvent, et cependant les décrets éternels sont accomplis. Que dis-tu de la fin de cet homme naguère si gigantesque ? Si ce fléau de l'humanité avait péri sur un des nombreux champs de bataille qu'il a saturés de sang, l'histoire eût pu l'appeler un héros. La pension qu'il réclame, et qu'il accepte, le met au niveau des aventuriers. Laissons-le désormais tourmenter les huîtres de son nouvel empire et y établir son système continental. Au reste les hommes, toujours les

mêmes, ont signalé plus que jamais dans le moment actuel la neutralité de leur égoïsme. Maréchaux, ministres, sénateurs, créatures et courtisans, se sont empressés à l'envi d'abandonner leur idole; il n'y a plus d'autre rivalité entre eux que l'empressement de se gagner de vitesse pour balbutier leur *meâ culpâ* aux pieds du Légitime. C'est à qui abjurera l'aigle vorace, pour se réfugier sous le lis bienfaisant. Tout cela fait tableau pour nous autres qui, gorgés des délices de la capitale, rions, applaudissons et caressons les badauds qui à leur tour nous amusent, nous fêtent, nous friponnent et se moquent de nous. Jamais il n'a roulé plus d'or à Paris; des millions de ducats circulent chaque jour dans cet immense ***** (1); les marchands épuisent leurs magasins; 60,000 c*** (2), sans compter les femmes honnêtes, sont en permanence de service, femmes d'employés, civils et militaires. Enfin, que te dirai-je, les Parisiens qui nagent dans l'abondance des vivres, qui ne logent ni ne nourrissent aucun militaire, qui ne paient aucune espèce de réquisition, savent à peine que le canon a tonné à leurs barrières, et trouvent très amusant de dépouiller, avec infiniment de politesse, tant de nations étrangères et de récolter en échange de leurs huîtres, de leurs bonbons, de leurs ***** (3), un pillage des deux tiers de la France. C'était un spectacle unique que celui du 10 (jour de Pâques) : quarante mille hommes de la plus superbe tenue; vingt mille chevaux, comme on n'en voit plus en Europe, rangés en bataille sur les boulevards, groupés sur la place Louis XV, où on avait élevé un autel; les souverains avec leurs suites, grossies de celles des maréchaux français, et d'une foule d'uniformes de toute nation; le tout surmonté de la cocarde blanche, passant la revue, au milieu de la presse de 60,000 badauds, qui les passaient en revue eux-mêmes, en criant à tue-tête. *Vive l'ennemi! vivent les alliés! vivent les Bourbons!* un *Te Deum* solennel chanté en quinze langues et accompagné par

(1) Ici un mot que je ne copie pas.
(2) Encore un mot que ma plume se refuse à transcrire.
(3) Encore un mot que ma plume se refuse à transcrire.

cent trente pièces d'artillerie; les alliés remerciant et glorifiant Dieu de leur victoire; les maréchaux français et le Sénat lui rendant grâces d'avoir été exterminés; des cris, des larmes, des transports épidémiques, l'allégresse générale étouffant les soupirs de quelques familiers de Napoléon et de la cohorte Savary; des femmes surtout électrisant les esprits, dans l'ivresse du sentiment et de la joie, par les élans passionnés de leur royalisme; l'empereur Alexandre donnant l'accolade fraternelle aux maréchaux, sénateurs, etc., et à tout ce qui l'entourait, sur cette même place où fut assassiné le vertueux Louis XVI! On méprise un peu davantage l'espèce humaine, après avoir vu tout cela; mais cela ne laisse pas que d'amuser beaucoup et d'inspirer surtout un ironique mépris pour messieurs les sénateurs qui dans la nouvelle constitution ont si paternellement assuré le sort de leur chère postérité aux dépens de celle des autres! »

NAPOLÉON PREMIER CONSUL

(Souvenir de 1801.)

J'ai toujours un peu de méfiance et d'incrédulité pour les portraits; je suis bien aise d'avoir vu Napoléon. Il y a des figures historiques qui font voir clair dans l'histoire. Je plains les contemporains de cet homme prodigieux, qui ont été privés de cet avantage; il me semble qu'il doit leur faire l'effet d'un nuage de feu, d'un fantôme colossal de bronze ou de l'ange exterminateur.

C'était au mois de juillet 1801, par un temps magnifique. Le premier Consul devait passer une revue dans la cour des Tuileries. Nous avions des cartes d'entrée pour les grands appartements qu'il devait traverser; ils étaient remplis d'une foule énorme quand nous y arrivâmes. De beaux grenadiers qui formaient la ligne de passage nous placèrent entre eux; mon père était derrière nous. Nous fûmes intimidées et effarouchées de nous trouver dans leurs rangs, d'autant que notre jeunesse, et, je puis le dire, nos jolies figures fraîches et inno-

centes nous faisaient remarquer; nous remerciâmes nos protecteurs et descendîmes dans le vestibule; nous nous plaçâmes en face du grand escalier que le premier Consul devait descendre. Il parut peu d'instants après : il était entouré d'un brillant cortège, tout ce que Paris contenait de généraux fameux à cette époque de paix. Nous ne fixions que Buonaparte. Il portait l'uniforme de chasseur, je crois, habit vert sans galons, son chapeau très simple aussi. Ce costume formait un contraste frappant avec les élégants, étincelants et magnifiques uniformes dont il était entouré. Il descendait rapidement. Parvenu presque aux derniers degrés, il s'arrêta subitement, porta la main à son chapeau en jetant sur notre petit groupe un regard que je n'oublierai jamais. Nous étions vêtues de blanc, et avions sur la tête (à la mode de ce temps) un assez long voile de mousseline blanche très claire, posé sur nos cheveux, encadrant nos visages et retombant sans aucune prétention jusqu'à la ceinture; mon père nous donnait le bras; nous nous pressions près de lui, comme des jeunes filles effrayées et fortement impressionnées. La figure de mon père était noble et sévère; sa tenue indiquait toujours l'ancien militaire, extrême propreté et gravité; ses grands yeux bleus, son regard ferme, son nez aquilin, sa lèvre inférieure se dessinant sur la lèvre supérieure, lui donnaient un caractère particulier de physionomie, auquel on ne pouvait se méprendre; c'était un vrai gentilhomme. Le premier Consul, ainsi que je vous le disais, et je le vois encore comme si c'était hier, jeta sur nous un regard vif, profond, scrutateur, suivi d'un éclair de bienveillance marquée; il avait singulièrement ralenti la rapidité de sa marche; en nous fixant, peut-être crut-il que nous avions une pétition à lui présenter; les émigrés à cette époque lui en présentaient souvent; je crois pouvoir sans présomption supposer qu'elle eût été bien accueillie. Buonaparte avait vingt-neuf ou trente ans alors : il était très maigre, pâle, les cheveux très noirs ainsi que les sourcils; sa physionomie avait une sorte de mélancolie qui n'était pas l'expression d'une préoccupation triste, mais celle d'une pensée profonde.

Depuis j'ai vu plusieurs fois le premier Consul, mais jamais d'assez près pour remarquer sa physionomie et même ses traits; car, il était à cheval, passant des revues et toujours au galop, entouré de sa brillante escorte. L'empereur Napoléon, devenu très gros à la fin de son règne, ne ressemblait plus du tout au premier Consul.

Nous passions souvent nos soirées à Paris, en 1801, chez Mme de Suzannet, mère du général vendéen retenu prisonnier alors au Temple, je crois, avec MM. de Bourmont et de Vezins. Nous y voyions le vieux M. de Châtillon, chef royaliste breton. Il avait des entrevues avec le premier Consul. L'arrestation de ces messieurs, venus à Paris munis de passeports et avec autorisation pour traiter de la pacification des provinces de l'Ouest, s'était faite contre le droit des gens. M. de Châtillon parlait énergiquement au premier Consul, qui lui promettait souvent la liberté des trois Vendéens, sans que l'effet suivît la promesse. Il raconta un soir avec émotion qu'à la suite d'une discussion très animée qu'il avait eue le matin même à ce sujet, Bonaparte lui avait tendu la main en disant : « Foi de gentilhomme, monsieur de Châtillon. » Il était impossible d'avoir l'air plus loyal chevalier que le noble chef breton; sa physionomie exprimait la franchise; ses yeux étincelaient encore malgré son âge avancé; de longs cheveux blancs ombrageaient sa tête vénérable; sa parole avait l'énergie de l'homme sans peur et sans reproche, l'inflexibilité de la franchise alliée à la vieille courtoisie (1).

UN SALON DE 1801

Voilà que mes souvenirs me rejettent dans le petit salon de Mme de Suzannet. Respectable femme, âgée, bien dévote, bien provinciale, vénérable et vénérée. Sa fille, Mme de Roiran,

(1) Ce récit est légèrement inexact (cf. le tome III des *Pacifications de l'Ouest*, de CHASSIN), et il ne faut en retenir que le portrait de M. de Châtillon et le mot de Bonaparte que le vieux gentilhomme ne vit qu'une seule fois, le 5 mars 1800. (*Éd.*)

jeune veuve de trente à trente-deux ans, nous paraissait bien vieille! Nous entendions dire qu'elle avait perdu son mari, courageux et dévoué gentilhomme vendéen, tué pendant la guerre et de la manière la plus tragique; qu'elle ne l'avait jamais aimé; qu'il l'avait aimée, lui, passionnément! Cela nous semblait étrange, ne pas aimer son mari! nous, qui voyions ma mère si tendrement attachée à notre père qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle! ne pas regretter un mari, un héros vendéen! Mme de Roiran était une petite femme, fraîche et ronde, sans distinction : elle portait ses cheveux coupés à l'enfant, bouclés tout autour de sa tête, retombant sur le cou et retenus par un petit ruban couleur de rose; elle avait des mines enfantines; M. de la Villegille, qu'elle a épousé depuis, lui faisait la cour. M. de La Roche-Saint-André, jeune *incoyable,* qui, selon la mode du moment, grasseyait et ne prononçait pas les *r*, en paraissait très occupé aussi, *paole d'honneu.* Mme de Bourmont, née Becdelièvre, femme de M. de Bourmont, détenu alors au Temple avec M. de Vezins, son beau-frère, et M. de Suzannet, venaient souvent voir Mme de Suzannet. Mme de Vezins était charmante de figure, de tournure; son mari en était très amoureux : « Qu'on me laisse en prison, s'écriait-il, mais qu'on me laisse ma femme. » Mme de Bourmont, maigre, très brune, n'avait pas le charme de sa sœur, mais elle avait de la distinction. Ces deux jeunes femmes étaient sans cesse en sollicitation chez les ministres influents; elles étaient parfaitement reçues par eux, extrêmement élégantes, très sages et ne paraissaient pas s'ennuyer de la nécessité où elles se trouvaient d'être continuellement obligées d'aller pour l'intérêt de leurs maris chez les hommes et les femmes célèbres de l'époque : elles étaient toujours pressées de s'en aller. Cela n'était pas étonnant; mais leur arrivée chez Mme de Suzannet répandait momentanément un parfum d'élégance et d'intérêt; elles apportaient des nouvelles des prisonniers, racontaient leurs démarches, les espérances que leur donnaient les ministres; et nous, jeunes filles, nous remarquions la manière dont leurs voiles (car on portait alors des voiles jetés sur les cheveux) étaient posés. Toutes les jolies femmes d'alors sin-

geaient Mme Récamier; les robes de mousseline étaient de grandes parures, robes de mousselines à longues queues. Il fallait de l'art pour les porter avec grâce, et beaucoup de grâce même pour entrer et sortir d'un salon sans accrocher ces flots longs et étroits de mousseline à toutes les chaises et à tous les meubles et se promener à Tivoli au milieu de la foule sans accident. Il y avait un art tout particulier pour relever, rapprocher, draper cette longue queue de robe; cela distinguait la femme élégante, la *merveilleuse*. Elle traversait les écueils sans avoir l'air le moins du monde de s'occuper des dangers que courait sa robe. Mlle de Fontenay, depuis vicomtesse de Ruolz, nous faisait remarquer à Tivoli la manière charmante dont une belle et agréable nouvelle mariée, Mme de Chappedelaine, son amie, manœuvrait avec grâce, simplicité et distinction. Cette folie de robes à queues, robes si étroites, si serrées du jupon, à si longues queues effilées, s'étendait à toutes espèces d'étoffes (on n'en portait que de très légères). Faut-il vous l'avouer, car cela paraît bien bête, nous avions des robes de basin blanc et de toile de Jouy à longues queues pour toilettes élégantes à la campagne : les cheveux à la grecque, bien bas près de la nuque et une longue mèche flottante et bouclée retombant de côté, qui s'appelait un *repentir* (1); des manches si courtes qu'elles ne servaient en réalité que d'épaulettes pour retenir des corsages de trois doigts au plus de hauteur, séparés de cet étroit fourreau, à queue si longue, par une ceinture imperceptible. Nos pauvres cheveux ne formaient sur les tempes que deux ou trois petits crochets. Tout cela était absurde; et pourtant il y avait des jolies femmes alors, et on était aussi éloigné de croire à une restauration monarchique qu'à la possibilité de revenir aux longues tailles, aux robes amples et même aux jupons; beaucoup de femmes n'en portaient pas; les plus prudes les portaient si minces, si exigus qu'on pouvait n'y pas croire. Les modes de la Terreur et celles qui la suivirent ne furent pas imitées en pays étran-

(1) Bien luisant d'*huile antique*.

ger (1); elles furent très mitigées, même lors du Consulat, et ne reprirent leur souveraineté que sous l'Empire et la Restauration.

(Ce chapitre vous est dédié, mes chères petites et arrière-petites-nièces.)

UN SOUVENIR DU CONGRÈS DE 1814. — UNE LETTRE DE LA GRANDE-DUCHESSE CATHERINE

Il arrive quelquefois d'étranges aventures : en voici une chevaleresque et ridicule, pleine de délicatesse et d'une incroyable inconvenance. L'archiduc Charles, assurait-on, était amoureux de la grande-duchesse Catherine de Russie, veuve du duc d'Oldenbourg, et voulait l'épouser; mais la princesse préférait le prince royal de Wurtemberg, qui paraissait très épris, et il était très probable que ce mariage aurait lieu.

Or, à une des brillantes redoutes du congrès, le général comte Henri de Hardegg trouva sous ses pieds une lettre sans adresse et sans signature qui s'était probablement échappée de son enveloppe. Cette lettre, extrêmement spirituelle et maligne, critiquait des personnages éminents et plaisantait l'archiduc et ses déclarations. Il sembla au comte de Hardegg qu'elle ne pouvait avoir été écrite que par la grande-duchesse au prince de Wurtemberg. Il pensa d'abord à la brûler; il réfléchit toutefois que la grande-duchesse se demanderait sans doute avec inquiétude ce qu'était devenue cette lettre et dans quelles mains elle était tombée. Tout bien considéré, il jugea plus prudent de remettre le billet à la grande-duchesse. Il lui fit demander une audience particulière. Mais, dans la crainte de perdre le précieux papier, il le mit sur sa poitrine, et sous les boutons très serrés de son grand uniforme. Il ne songea pas le moins du monde à la difficulté qu'il aurait à la retirer. L'heure de l'audience arrivée, il se présenta, et fut aussitôt introduit dans le salon de la grande-

(1) Elles faisaient horreur, et c'était justice.

duchesse : elle était seule; il s'approcha respectueusement et lui exposa l'embarras où il se trouvait; elle l'interrompit fièrement en niant qu'aucune de ses lettres eût pu courir la chance d'être perdue, et d'ailleurs ne pouvait rien contenir qu'elle ne pût avouer hautement. Le général fut intimidé par cette réponse. Pourtant, en demandant pardon de son erreur, il dit, pour son excuse, quelques paroles qui firent comprendre à la grande-duchesse de quelle lettre il pouvait parler; elle pâlit, et lui demanda impérieusement de la lui montrer. Le comte Hardegg crut qu'il n'y avait rien de plus facile; mais son uniforme était excessivement serré, tout bardé d'ordres, et lorsqu'après avoir dû jeter sur le parquet ses gants de peau de buffle et son chapeau de général qui l'incommodaient beaucoup, il crut saisir cette malencontreuse lettre, tous les boutons de son habit se défirent en même temps, et le papier glissa sous la ceinture ou sous l'écharpe, qu'il fut obligé de détacher. Troublé, déconcerté de cet accident, il présenta cependant la lettre à la princesse : elle la reconnut aussitôt et témoigna au comte une vive reconnaissance, qui fut bientôt suivie d'une explosion de gaieté et de rire, car les boutons résistaient à tous les efforts, et suant, haletant, il ne pouvait parvenir à en remettre un qu'aux dépens de son voisin. Dans ce moment critique la porte de l'appartement de la princesse s'ouvrit avec fracas, et l'empereur Alexandre entra! Surpris au dernier point, il s'arrêta; sa physionomie prit une expression terrible; il regardait alternativement le général de plus en plus déconcerté, et sa sœur dont la gaieté dut lui paraître bien étrange. Effectivement le beau comte Hardegg était là devant la grande-duchesse dans le désordre le plus inexplicable, ses gants jetés bien loin de lui ainsi que son chapeau, son habit complètement ouvert. « Comte Hardegg! » s'écria l'empereur d'une voix vibrante d'émotion. La grande-duchesse riait de plus en plus; elle prit enfin la parole, et expliqua à l'empereur ce qui venait de se passer. « Le comte Hardegg, lui dit-elle, vient d'agir en loyal chevalier ». Pendant cette explication, le général, dans une extrême confusion, travaillait ses boutons rebelles qu'il ne

parvenait à remettre qu'avec beaucoup de peine : il était assez gros et les uniformes de cette époque étaient rembourrés et excessivement étroits.

La grande-duchesse fut sans doute bien grondée par l'empereur qui avait le plus grand intérêt à ménager l'empereur d'Autriche, et professait une estime particulière pour l'archiduc Charles. Elle avait demandé au général le secret de cette aventure; il l'a gardé fidèlement jusqu'à la mort de cette charmante princesse, devenue reine de Wurtemberg et morte presque subitement en 1819. C'est seulement alors qu'il la raconta chez la comtesse Julie Kollowrath, sa cousine et une de mes amies et compagnes de couvent. Le comte Hardegg avait trente-sept ans à l'époque du congrès, une belle figure et une réputation de valeur bien méritée (1).

PÈLERINAGE A MARIA ZELL, DANS LES MONTAGNES DE LA STYRIE. — RENCONTRE DE SOLDATS FRANÇAIS

Août 1814.

Notre caravane se composait de deux voitures; une calèche, et une petite voiture de chasse, appelée *wurst*. Dans la première se trouvaient Mme de Cavanagh, sa fille (depuis comtesse Charles de Bombelles), M. de la Martezière, etc. J'avais choisi ma place dans la petite voiture découverte pour mieux jouir de ces belles et pittoresques montagnes. Je n'en perdis rien, pas même un effroyable orage, accompagné d'une pluie torrentielle, à laquelle j'abandonnai de bonne grâce mon chapeau de paille d'Italie et ma robe de taffetas brun. Ce n'était pas acheter trop cher la vue d'un spectacle si magnifique.

Nous fûmes accostés dans la partie la plus sauvage de la route par quelques jeunes et charmants soldats français qui avaient été faits prisonniers à Dresde, et retournaient alors en France. Ils se donnèrent beaucoup de peine pour nous faire

(1) Le comte Hardegg était chevalier de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. Il est mort général de cavalerie et propriétaire du régiment de cuirassiers qui porte son nom, au mois de juin 1854. (*Éd.*)

comprendre en allemand qu'ils s'étaient égarés ou croyaient l'être dans ces montagnes. Ils nous demandaient la route de France. Nous les surprîmes agréablement en leur répondant en français. Ils nous racontèrent le siège de Dresde, la pénurie où ils s'étaient trouvés, le manque de vivres, la viande de cheval dont ils avaient été nourris.

Ils ignoraient complètement les événements politiques. Nous leur racontâmes à notre tour la chute de Napoléon et la rentrée des Bourbons, dont ils n'avaient jamais entendu parler. Nous achevâmes ce petit traité politique à l'usage des jeunes soldats en leur donnant de quoi voyager un peu agréablement, et boire à la santé de Louis XVIII, sans insulter aux malheurs de l'Empereur.

Je n'ai jamais vu de plus jolis soldats; ils avaient toute la grâce et l'élégance de leur état, et quoique prisonniers depuis assez longtemps, et relégués dans les montagnes, leur uniforme était très propre et bien soigné. Chemin faisant ils avaient sculpté des bâtons avec beaucoup de goût : ils nous les offrirent, mais nous ne voulions pas les priver du plaisir de rapporter chez eux et de suspendre au foyer paternel ces petits triomphes d'industrie.

C'était un groupe très pittoresque que celui que nous formions au bord d'un torrent, au pied de l'Anna-Berg, avec ces jeunes soldats français, si braves, si calmes, si indifférents aux grands événements et qui étaient venus de si loin se battre ou se faire tuer au profit de Napoléon. Ils n'étaient pas morts, tant mieux; mais ils n'avaient ni fiel, ni enthousiasme : ils retournaient au *pays!* Ils seraient redevenus soldats avec la même bravoure et la même indifférence. Les grandes armées sont véritablement des machines à broyer les générations, que Dieu met dans la main des conquérants.

RÉFLEXIONS

Vienne, 1814.

Un album de souvenirs est un ami dans les heures de solitude, une jaserie sans conséquence; on le prend et on le quitte,

on rit et on pleure, on ne cherche pas à avoir de l'esprit avec lui, qu'en ferait-il? C'est aussi une réserve pour le cœur. Je jette au hasard une pensée ou un souvenir dans mon album; je les retrouverai peut-être un jour avec plaisir. Il me semble d'ailleurs que c'est une petite victoire que je remporte sur l'oubli, quelque chose que je dérobe à la mort. J'aime tant la vie que je respecte l'insecte, et ne pose pas volontairement le pied sur la plus petite fleur des champs.

Quelle que soit la durée de ma vie, j'aurai bientôt dépassé le peu de jours qui me restent à vivre. Je m'éteindrai comme une faible lumière, vacillante et inutile.

Je comprends très bien ce qu'on appelle le mal du pays. C'est une inquiétude, une espèce d'impatience, quelque chose qui tourne toujours désagréablement autour du cœur. On éprouve une tristesse extrême au milieu des fêtes les plus brillantes de l'étranger et une contrainte dont on ne se défait presque jamais. Toute la vie semble une vie d'emprunt; on ne s'attache à rien qu'à ce que l'on croit pouvoir emporter avec soi dans ce pays que l'on désire souvent sans le regretter. Le printemps est le temps de l'année où l'on éprouve le plus cette maladie de l'âme; on en souffre plus encore à la campagne; la vie des grandes villes est si dissipée! c'est un gaspillage d'existence... Qu'y a-t-il de plus précieux que le temps, et qu'est-ce qu'on ménage moins? C'est un trésor qui s'épuise en frivolités, en joujoux pour tous les âges; la vieillesse en est aussi prodigue que la jeunesse. L'enfance seule est excusable, car elle ne comprend ni la vie ni la mort. Effeuillez les roses, mes chers enfants, courez sans but, riez sans sujet... à vous permis... Hélas! la vie de l'homme n'est qu'un gémissement qui traverse rapidement l'éternité, une exclamation, un vœu, une espérance éphémère, un cri d'angoisse ou de joie qu'étouffe le linceul.

ISABEY

19 décembre 1814.

J'ai été ce matin, avec la comtesse Chotek, voir l'exposition des portraits et des dessins d'Isabey. Il y avait beaucoup de monde, et entre autres le prince royal de Bavière, qui nous a fait l'honneur de nous adresser ses réflexions artistiques. Isabey a pris une méthode sûre pour avoir la vogue : il flatte excessivement. Il n'y a pas de femme même laide, qui, peinte par lui, ne paraisse jolie et aérienne comme une sylphide. Son pinceau est doux, gracieux, moelleux; son coloris, transparent; mais il travaille pour son époque, et non pour la postérité; il a peint ici tous les souverains, généraux, princes, ou ministres, et même les jolies femmes qui ont figuré au congrès. Cette collection de miniatures aura un grand intérêt dans un siècle, si le temps n'en a pas altéré le coloris, déjà très faible aujourd'hui. Parmi ses dessins, j'en ai remarqué un à l'encre de Chine, que l'impératrice Marie-Louise a daigné lui donner pour son album : il représente une espèce de forteresse. Aussi Isabey ne manque-t-il point de l'appeler pompeusement « ma souveraine ». Je n'aime pas le genre maniéré qu'il a adopté pour les costumes de femmes, ni les éternelles guirlandes de roses dont il les entoure. La duchesse de Weimar, la princesse Bagration, toutes les princesses de l'Europe sont entourées, emmaillotées, voilées dans des flots de mousseline et dissimulées dans des roses. Et pourtant, c'est joli!

SERVICE SOLENNEL POUR LOUIS XVI DANS LA CATHÉDRALE DE SAINT-ÉTIENNE A VIENNE, PENDANT LE CONGRÈS ET DEVANT LES SOUVERAINS DE L'EUROPE.

21 janvier 1815.

Le superbe et royal catafalque, au milieu de la nef, s'élevait jusqu'à la voûte : la décoration était imposante, grande, majestueuse. Dans le chœur, les dames de la première qualité

couvertes de longs voiles noirs, qui descendaient jusqu'à terre; dans des tribunes exprès, les souverains de l'Europe en deuil, tous les princes, généraux, ministres, la fleur de l'Europe assistait à ce service expiatoire qui sera éternellement célèbre. Salieri a dirigé la musique, belle et sombre, comme le sujet le demandait. Mais par une véritable fatalité, on avait choisi pour prononcer devant les rois de l'Europe l'oraison funèbre du roi martyr un ecclésiastique alsacien qui ne parle bien ni l'allemand ni le français, et dont l'accent, surtout dans cette dernière langue, est intolérable. Le comte Alexis de Noailles, ainsi que M. Franchet, auxquels nous avons exprimé nos terreurs de l'éloquence de l'orateur, ont été obligés de refaire en entier le discours en vingt-quatre heures, car celui du pauvre abbé Zaignelins, qu'il était venu lire chez nous, était absolument indigne du sujet et de l'auditoire (1). Il y avait des passages éloquents et des leçons hardies aux rois dans celui de MM. de Noailles et Franchet, qui était plutôt un discours politique qu'un sermon. J'ai remarqué cette figure de rhétorique belle et vraie. *L'Europe s'est levée comme un seul homme*. Oui, mais à la vérité aussi comme un homme qui se lève lentement. On avait construit une espèce de chaire, d'une forme ridicule, longue, étroite, dans le chœur, en face de la tribune des souverains. Cette chaire, ou plutôt cet étui, était recouverte de drap noir, sans aucun ornement, et un peu branlante. L'abbé Zaignelins a lu le discours d'un son de voix pitoyable, monotone, nasillard; on n'a presque rien compris. Des officiers russes qui étaient derrière moi éclataient de rire, et l'un d'eux, frappé de la chaire et de la figure du prédicateur, s'est oublié jusqu'à dire tout haut qu'il ressemblait à un Chinois dans un encrier; cela était vrai. Ce bon abbé a obtenu du roi de France, pour avoir débité ce discours, une pension et le cordon de Saint-Michel. Le titre de baron lui a été conféré par le roi de Bavière.

(1) Dans son discours le pauvre abbé s'était particulièrement étendu sur le talent de Louis XVI pour la serrurerie.

UN BAL PENDANT LE CONGRÈS

31 janvier 1815.

Je suis habillée !... je pars pour le bal ; il est dix heures du soir. Pendant qu'on me coiffait, j'ai été frappée de ma pâleur, de ma blancheur, si vous voulez. Mon teint était presque aussi blanc que les roses blanches dont on me parait. Une idée s'est rapidement emparée de mon imagination : la mort !... Le coiffeur est parti, je suis resté devant mon miroir dans une incroyable tristesse (1). J'ai mis du rouge pour la première fois de ma vie, très peu, et par pure complaisance. Je hais le rouge, je n'ai pu le garder dix minutes. Je suis habillée, je vais partir. Joseph lit l'ouvrage de M. Hue sur les derniers moments de Louis XVI, cet ouvrage dont M. Hue a eu tout l'honneur, quoiqu'il n'en ait fourni que les documents, car mon oncle de la Fare, ancien évêque de Nancy, l'a rédigé en entier. Il échappe à Joseph des mouvements d'indignation... Mais on sonne ; je pars pour le bal.

SIDNEY-SMITH

1er février 1815.

C'était une magnificence, un tourbillon de rois, de reines et de jolies femmes, un scintillement de diamants, d'ordres, de plaques, d'uniformes, de rubans et d'illustrations de toutes couleurs, une foule d'hommes célèbres, de femmes coquettes, célébrités qui s'oublieront, beautés qui vieilliront : c'est égal, la curiosité est toujours excitée et plus souvent en jeu que l'enthousiasme ; c'est très divertissant. Je suis rentrée chez moi à deux heures et demie. L'empereur de Russie a dansé presque continuellement, c'est à dire marché des polonaises, noblement, majestueusement, et le plus souvent très sentimen-

(1) J'étais, ce soir-là, pâle, blanche, coiffée de roses blanches comme *sainte Claire après sa mort* ; mais le tableau reste pâle et la foule et le mouvement du bal eurent bientôt effacé cette intéressante ressemblance.

talement avec la jeune princesse Auersperg; c'est toujours d'elle qu'il est occupé. Elle est sage et assez jolie, blanche, blonde, beaux cheveux très soyeux et encadrant de leurs boucles souples et abondantes une figure calme et douce. Le roi de Danemark est aussi joyeux que si on lui avait rendu la Norvège. Il danse avec toutes les petites demoiselles les plus jeunes, et les plus couleurs de rose. Le roi de Prusse promène gravement la belle et vertueuse comtesse Julie Zichy, dont il croit être passionnément amoureux. Et Ouwarof, cet étrangleur d'empereurs, me fait mal quand je le vois (1). Je dansais ou plutôt je marchais une polonaise avec M. de Bombelles; Mme Sidney-Smith était devant nous; elle a aperçu M. Ouwarof, et lui a fait une profonde révérence jusqu'à terre, sans rime ni raison; cela m'aurait fait rire, si cela ne m'avait fait pitié. Je causais à ce bal avec la comtesse Louise de Clary (2), qui connaît Sidney-Smith; il s'est approché, j'ai eu le temps d'examiner sa figure de près; je l'ai écouté avec une grande attention, et observé comme on observe une curiosité, ainsi que le grand reliquaire qu'il porte à son cou et qui est évidemment très intéressant. Je l'ai tourné et retourné avec respect. Il a appartenu à Richard Cœur de Lion. On voit les trous par lesquels il était vissé sur sa cuirasse. Le roi Richard en fit présent à l'archevêque de Tyr (ou de Ptolémaïs); et, de siècle en siècle, il avait été précieusement conservé; enfin le voici au cou de sir Sidney-Smith; cela ressemble au grand collier d'un ordre dont il est l'instituteur et le seul chevalier. La figure de Sidney-Smith n'est pas en harmonie avec sa réputation, car elle est très commune. Sa famille n'est pas intéressante non plus. Il a épousé une veuve Rumboldt d'une naissance moins qu'ordinaire. Elle a une fille d'un premier mari dont on admire ici la beauté. Ces dames ont le ton assez libre et très peu distingué. La voiture de Sidney-Smith est encore une curiosité; celle du roi Richard, s'il en avait eu une, n'au-

(1) Fedor-Petrovitch Ouvaroff, général russe, né en 1769, mort en 1824, prit part à la conspiration qui coûta la vie au tsar Paul; il se distingua dans les guerres contre la France (1805-1814) et la Turquie. (*Éd.*)

(2) Née comtesse de Chotek, depuis princesse de Clary.

rait pu être couverte de plus de devises, armoiries et emblèmes héroïques. Les Anglais sont le peuple non seulement le plus orgueilleux, mais encore le plus vain du monde. Les femmes anglaises se distinguent ici par les costumes les plus ridicules; elles croiraient déroger à la dignité nationale en adoptant les modes du pays où elles se trouvent. Lady Castlereagh portait au bal chez le prince de Metternich l'ordre de la Jarretière de Lord Castlereagh, en diamants, sur sa tête. On s'est étonné de cette bizarrerie; on pouvait l'être aussi de l'extrême indécence de leur mise; leurs robes, ou plutôt leurs fourreaux sont si étroits, que toutes leurs formes y sont exactement dessinées; elles sont aussi décolletées jusqu'à l'estomac.

Lord Castlereagh danse tous les soirs pendant deux heures avec sa femme ou sa sœur, s'il n'a pas d'autre partner; il dit que cet exercice lui est absolument nécessaire pour se délasser du travail de tête de la journée, et quand il n'a pas ces dames à sa disposition, il range des chaises et danse sérieusement avec ces étranges partners.

FUITE DE L'ILE D'ELBE

Mars et avril 1815.

Cette effrayante nouvelle bouleverse toutes les imaginations; on court, on s'arrête, on s'interroge, on voit des groupes dans toutes les rues. Mme de Liedkerque, fille de M. de la Tour du Pin, ministre plénipotentiaire au congrès, a arrêté aujourd'hui trois fois mon mari dans les rues pour lui demander des nouvelles. C'était à eux à en savoir!...

Le spectacle de la cour a été d'une tristesse morne. Nous y avions été invités, mais nous n'avons pas pu nous résoudre à y aller. Ni M. de Talleyrand, ni M. de Périgord n'y ont assisté. Le prince Eugène y était, mortellement embarrassé; sa contenance devient bien difficile. M. du Montet était chez le prince de Talleyrand. Ce ministre ne croyait pas que Bonaparte pût arriver jusqu'à Paris. « Cet homme, dit-il, est organiquement fou. » On avait ce jour-là de fausses nouvelles très rassu-

rantes, dont il recevait les compliments. Le ministre s'est trompé; il y avait assurément plus de témérité que de folie dans cette action de la vie de Bonaparte.

Il arrive continuellement des émigrés de Paris. Ces jours-ci l'abbé de Bombelles vint chez moi; j'avais beaucoup de monde; on lui fit raconter ces funestes événements. Il avait eu une conversation bien remarquable avec le maréchal Suchet, à Strasbourg. Que de trahisons! Mais l'histoire en dévoilera de plus grandes et de plus hautes encore.

M. Franchet, qui est attaché à l'un des ambassadeurs de France, M. de Noailles, nous donne la plus grande et la plus fausse joie du monde. Je lisais dans mon petit salon; il était près de minuit : M. du Montet s'était couché et endormi; j'entendis sonner. Si tard, ce ne pouvait être que pour donner une bonne nouvelle! Effectivement, il arrivait rayonnant de joie, nous annoncer que Masséna avait arrêté Bonaparte, que l'empereur avait été tué en se défendant vaillamment, héroïquement : c'était bien finir pour lui et pour la France. Joseph se réveilla en sursaut, se jeta en chemise au cou du bon M. Franchet, qu'il pensa étouffer à force de l'embrasser!

LA COCARDE BLANCHE

Juin 1814.

Le comte Alexis de Noailles, MM. de Custine et Franchet, partant pour Gand, sont venus à leur passage nous demander à déjeuner, dans notre joli jardin, à Hadersdorf. Ils espèrent, ils désirent vivement arriver à temps pour se battre. Mais on ne leur permettra pas de se battre. Le comte Alexis de Noailles, loyal chevalier, professe hautement sa foi politique et religieuse : c'est un beau caractère. Il n'y a rien à lui reprocher si ce n'est son enthousiasme et presque son fanatisme pour M. de Talleyrand. Lorsqu'ils nous ont quittés, j'ai salué douloureusement leurs cocardes blanches. Ce sont les premières que j'aie

vues. M. Franchet a détaché la sienne; j'y ai porté mes lèvres avec douleur et respect (1).

ROSTOPCHIN

Extrait d'une lettre de la comtesse Thérèse Chotek.

Teplitz, 20 août 1815.

« Vous voulez savoir ce que je fais ici; je me désespère, je ne dors ni ne mange, parce que j'ai été forcée d'accepter un rôle dans une comédie française. Mettez-vous à ma place, et voyez s'il n'est pas cruel de jouer une comédie dans une langue qui n'est pas la vôtre, et qui est celle à peu près de tous les autres acteurs, devant une société très élégante. Mon rôle n'est que secondaire, c'est ma seule consolation; nous jouons *le Legs* de Marivaux. Les acteurs sont : la princesse Berthe de Rohan, son père, son mari, Titine et M. de Rostopchin, le même qui a brûlé Moscou! Ne craignez-vous pas que je sois rôtie avant la fin de la pièce?

« Parlons de M. de Rostopchin : c'est un homme parfaitement aimable et on l'écouterait avec un plaisir infini si on pouvait se distraire en le voyant de ce terrible incendie de Moscou. Il est extrêmement instruit : une conversation aisée, toujours le mot pour rire, ce qui, certes, ne va ni

(1) M. de Noailles était ambassadeur de France à Vienne pendant le congrès. M. Franchet d'Esperey et M. de Custine lui étaient attachés : le premier, doux, modeste, spirituel et très pieux, a joué depuis un rôle assez important en France; le second, très jeune à l'époque du congrès, sombre, morose, sauvage, haïssant le monde, passait pour un peu excentrique. On disait qu'étant à Rome avec sa mère (qui était très liée alors avec le poète Werner), un tableau lui était tombé sur la tête dans une célèbre galerie, et que son cerveau en avait été affecté. Je ne garantis pas cette histoire, mais elle était répandue à Vienne. Nous voyions souvent M. de Noailles pendant le congrès chez la comtesse de Goess. Elle avait de solennelles soirées, les lundis. Ses jeudis étaient beaucoup moins nombreux; mais on s'y amusait extrêmement; on y jouait à de petits jeux; nous appelions cela *bêtises* : c'était bien le mot et la chose. M. de Noailles, ambassadeur de France, et une infinité d'autres y jouaient gaiement à colin-maillard. Les habitués de ces joyeuses soirées étaient MM. de Bombelles, de Mulinen, des Russes, des Polonais, trente à quarante personnes au plus.

à sa réputation, ni à sa physionomie, qui est affreuse; il a l'air cruel. Malgré cela, il nous fait souvent rire aux larmes. Ce n'est pas assurément lorsqu'on lui parle de l'incendie de Moscou. Il en donne tous les détails avec calme et sang-froid : on dirait qu'il parle d'un feu d'artifice. Beaucoup de ses compatriotes l'adorent, d'autres le détestent. Il avait lui-même un superbe établissement à Moscou auquel son fils lui demanda la permission de mettre le feu. Il en fut ravi. Et c'est avec cet homme que je vais jouer la comédie! A l'entendre, il semble que ce soit l'homme le plus humain, le plus sensible; il ne va jamais à la chasse parce qu'il trouve cruel, nous disait-il, de tuer de pauvres animaux qui ne font de mal à personne. Il adore sa femme, ses enfants, joue sans cesse ici avec ceux de sa sœur, la princesse Clary, et invente de jolis « jeux pour les amuser ».

MARIE-LOUISE AUX EAUX DE BADEN

Baden près Vienne, juillet 1815.

Mon oncle M. de La Fare, ancien évêque de Nancy, est arrivé de Gand le mois passé. Il croit que les eaux de Baden, qu'il a prises souvent pendant les longues années qu'il a passées à Vienne, lui feront du bien.

Il a eu plusieurs fois l'honneur de dîner avec le roi et la famille royale à Gand. Le duc de Berry lui dit un jour pendant ce séjour : « Je me suis trompé, j'ai fait beaucoup de fautes, je désire vivement réparer mes erreurs. » Cette loyauté d'expressions et de sentiment fait beaucoup espérer pour l'avenir.

Me voici à Baden. L'impératrice Marie-Louise s'y trouve avec son fils. La marquise Scarampy (1), la nouvelle grande maîtresse, a été au couvent avec moi. J'allais déjeuner chez

(1) Elise, marquise Scarampy, née baronne de Montfrault, veuve du comte Mitrowsky; elle a été nommée grande maîtresse de l'impératrice Marie-Louise à la place de la marquise Brignole.

elle avec miss Ernestine Fraser lorsque nous avons rencontré le baron Benkler et le comte Palfy, qui nous ont appris que Bonaparte était arrêté : le courrier venait d'arriver. Nous avons hésité si nous continuerions notre course chez Mme Scarampy, que nous supposions fort occupée à consoler l'impératrice. La curiosité l'a emporté sur cette réflexion. Nous sommes arrivées. Elise nous a reçues avec des transports de joie vraiment extravagants, vu la place qu'elle occupe. Les domestiques de Napoléon qui nous servaient, et qui ne faisaient qu'entrer et sortir avec la plus triste mine du monde, ne l'arrêtaient nullement. Elle sautait, chantait et dansait par la chambre en se réjouissant de la bonne nouvelle! Lorsqu'elle s'est un peu calmée, nous lui avons demandé si Marie-Louise était informée de cet événement. « Je vais l'en prévenir par écrit, nous a-t-elle répondu, car l'impératrice ne reçoit personne avant onze heures. » Elle s'est mise à son bureau et a écrit à la princesse. Nous attendions sa réponse avec une impatience et une curiosité bien vives; la voici, mot pour mot : « Je vous remercie, je savais la nouvelle que vous m'annoncez. J'ai envie de faire une promenade à cheval à Merkenstein; croyez-vous qu'il fasse assez beau pour la risquer? »

L'insensibilité ou la profonde dissimulation de ce billet m'a paru digne de remarque. Je voulais le garder comme un trophée de rare sang-froid; mais miss Fraser en a pris la moitié, je garde l'autre que je conserverai toujours.

Elise n'est pas encore accoutumée à la discrétion qu'exige sa place : peut-être ne l'apprendra-t-elle jamais. Cet abandon et cette franchise m'ont appris de singulières anecdotes, car Marie-Louise est aussi confiante que sa grande maîtresse. Voici la vie que la princesse mène à Baden, cet été. Elle sonne ses femmes, celles dites *amaranthes*, parce qu'elles sont vêtues de cette couleur, à six ou sept heures. Elle se fait apporter son écritoire et écrit jusqu'à dix heures dans son lit. Elle se lève; sa toilette du matin, ainsi que celle du soir, est délicieuse : ses femmes y mettent un soin et une recherche extrêmes. A onze heures, la grande maîtresse descend, et

toutes les personnes de distinction attachées à la princesse. On sert un excellent déjeuner à la fourchette. Elle travaille, dessine, fait de la musique comme un ange; le plus souvent avec son grand maître, le général comte Neipperg, qui est excellent musicien. Il ne se dit rien, il ne se fait rien que Marie-Louise n'interroge ce général : « Qu'en pensez-vous, général? Qu'en dites-vous, général? » C'est l'éternel refrain.

L'impératrice Marie-Louise monte à cheval à ravir; elle va au galop dans les chemins les plus dangereux, sans s'embarrasser si Elise, qui monte depuis peu de temps, peut la suivre : elle est cependant parfaitement bonne et extrêmement généreuse.

Voici quelques exemples de son rare sang-froid. Lorsqu'elle apprit la bataille de Waterloo, elle était au château de Schœnbrunn; elle fit l'après-dîner une longue promenade à cheval, sans témoigner la moindre émotion. Le mari d'Elise est cavalier d'ambassade, et Élise craignait, à cause de je ne sais quelle commission dont on l'avait chargé, qu'il ne fût pas arrivé à temps pour la bataille de Waterloo. Elle témoignait bien inconsidérément cette crainte à Marie-Louise qui, après l'avoir écoutée longtemps avec la plus grande patience, finit par lui dire froidement : « Devenez-vous folle? »

L'impératrice dit un jour à Elise, que Napoléon ne s'était emporté qu'une seule et unique fois contre elle et lui avait dit : « Vous êtes une petite sotte, je vous renverrai à votre père »; et qu'elle s'était tournée majestueusement vers lui, et lui avait répondu : « C'est tout ce que je désire. » Aussitôt il lui avait demandé pardon. « Je sais, lui dit-elle, qu'on dit que mon fils n'est pas à moi, mais il est bien à moi. »

Elise, pénétrée de reconnaissance pour quelque chose d'aimable que lui avait dit la princesse, lui saisit la main dans un moment d'oubli et de sensibilité si vivement qu'une de ses bagues lui entra fort avant dans les chairs : « Vous m'avez fait mal », lui dit Marie-Louise avec beaucoup de douceur, en retournant la bague d'un autre côté.

Baden près Vienne, juillet 1815

Marie-Louise est jolie, fraîche comme une rose, et d'une tournure charmante. On s'étonne ici de ce changement, car, lorsqu'elle est partie de Vienne, elle était engoncée, marchait et se tenait de très mauvaise grâce. Elle est adorée des gens qui la servent. Au reste, Elise me disait que les domestiques de Napoléon qui ont suivi la princesse ont un attachement qui tient du fanatisme pour l'ex-empereur; ses revers les mettent au désespoir. Cela se comprend, et cela est très louable si leur ambition personnelle n'en est pas le motif. Une des *amaranthes*, qui est femme d'un chirurgien de confiance de Bonaparte, n'en parle que les larmes aux yeux. Elle voyait ces jours-ci le petit prince faire quelques gentillesses; elle s'écria : « Quel dommage! on en fera un capucin! »

Jamais princesse ne fut servie avec plus de zèle et d'agrément que Marie-Louise par sa maison française; mais on va la renvoyer et la remplacer par des domestiques allemands. Le marquis de Bausset (1), son grand maître, va incessamment partir; il s'est conduit ici avec tact et mesure. A voir tous les objets que Marie-Louise a emportés de France, on ne supposerait pas qu'elle en soit partie si précipitamment; rien n'a été oublié. Le trousseau de la princesse est immense. Il y a une multitude de caisses remplies d'étoffes et de dentelles les plus magnifiques, qui n'ont pas été dépliées. Les femmes et les garçons d'atours montrent avec orgueil ces prodigalités du luxe impérial.

L'impératrice se plaignait des questions indiscrètes que la grande-duchesse Catherine lui avait faites pendant le congrès sur sa manière de vivre dans l'intimité avec Napoléon. Elle lui avait aussi demandé si elle s'était confessée en France, et à qui? La grande-duchesse, en lui parlant de M. de Neipperg, ne l'appelait que « votre général » et, en parlant du général Koller,

(1) L'empereur avait fait M. de Bausset baron; il disait naïvement à Vienne : « La première chose qu'ait faite Louis XVIII a été de me rendre mon titre de marquis. »

elle disait : Mon général. La princesse Catherine voulait absolument des confidences de Marie-Louise.

L'impératrice montra un jour à Elise, avec humeur, une lettre de Mme de Montebello : « Prenez garde, madame », lui disait la duchesse, « de justifier par votre conduite l'opinion que l'on a généralement de la légèreté et de la faiblesse de votre caractère. — Voyez, dit la princesse à sa grande maîtresse, ce que m'écrit *la* Montebello ! » Cela pouvait avoir rapport au général Neipperg.

Baden, juillet 1815.

Marie-Louise raconta à Elise que, le jour où elle vit Napoléon pour la première fois, elle ne croyait pas qu'il vînt aussi loin à sa rencontre; elle était en voiture avec Mme Murat, reine de Naples, et comme il faisait chaud elles avaient ôté leur chapeau, et mis leur mouchoir de batiste autour de leur tête; tout d'un coup, elles virent de très loin un tourbillon de poussière et au même moment on ouvrit la portière, et on baissa le marchepied en criant « Vive l'Empereur ! » Mme Murat fit un cri de surprise et de frayeur, et se précipita en dehors par l'autre portière. Bonaparte prit Marie-Louise par la tête et l'embrassa à plusieurs reprises.

Le soir de ce même jour, Marie-Louise, à souper, à Compiègne, je crois, où toute la famille de Napoléon était réunie, prit une glace en caisse (en papier) pour un biscuit; la glace se rompit, l'enveloppe tomba sur l'assiette et la serviette de la princesse, qui fut extrêmement choquée des grands éclats de rire de toute la famille impériale. Elle en parla plusieurs fois à Elise avec dépit.

MARIE-LOUISE A LA MESSE

Au milieu de la grand'messe il se fit un mouvement : des officiers de police écartaient la foule pour faire un passage à Marie-Louise. Elle allait entendre une messe basse dans une tribune et il fallait traverser l'église pour y parvenir. Nous

nous plaçâmes sur les degrés du petit escalier, pour la voir de bien près. Elle devait aller, immédiatement après cette très courte messe, dîner chez le duc Albert à l'Augarten; elle était vêtue tout en rose, et par-dessus cette robe couleur de rose une robe et un spencer en dentelles de la plus grande beauté; elle portait un chapeau également rose et orné de plumes de la même couleur. M. de Bausset la précédait, vêtu de noir, et la mine la plus renfrognée du monde; un laquais portait un immense sac de taffetas vert contenant les Heures de la princesse. Elise, dans les fonctions de grande maîtresse, avait l'air encore assez gênée de sa dignité et de sa parure. Elle était habillée en gaze bleue et coiffée en plumes bleues. Le peuple est choqué de cette manière, si étrangère à la famille impériale, d'arriver au milieu d'une grand'messe; de troubler le recueillement général par une espèce de cortège, par le bruit des officiers de police, et cela pour entendre une messe qui ne dure pas dix minutes. Voilà des souvenirs bien frivoles; mais le temps, qui efface tant de choses solides, donne quelquefois aussi de la valeur à des babioles.

LA COMTESSE ISABELLE DE WALDSTEIN
NÉE COMTESSE RZEWUSKA

28 septembre 1815.

La charmante comtesse Isabelle Waldstein a prodigieusement d'esprit. Elle en a continuellement; c'est presque un reproche que je lui fais; personne ne possède comme elle le talent de la causerie. Elle met de la légèreté aux choses profondes, et du sérieux aux choses frivoles. Son esprit est prompt, rapide, scintillant. Isabelle étonne; elle charme les hommes et les séduit par sa brillante imagination; elle les captive par l'expression fine et la mobilité de sa physionomie. Il y a une harmonie charmante avec tout ce qu'elle dit, et ses gestes pleins de grâce et de simplicité. Personne ne se loue plus adroitement qu'Isabelle; elle a un art particulier pour se présenter toujours sous un point de vue agréable. Elle a de

la franchise dans l'esprit et de la dissimulation dans le cœur; elle est coquette naturellement et déclame souvent contre la coquetterie; mais sa coquetterie n'est qu'un jeu d'esprit. Isabelle a la tête d'un homme et le cœur d'une femme; une instruction rare, des connaissances au-dessus des capacités ordinaires et de l'éducation de toutes les autres femmes, sont voilées sous son inaltérable discrétion. Son pinceau retrace les jolies scènes, dont son imagination brillante et pittoresque la fait jouir; les tableaux de sa composition, et il y en a un grand nombre, sont ravissants. Isabelle a écrit un roman que l'on loue; ses lettres seront imprimées, j'espère, un jour.

VICTOIRE DU MONTET, BARONNE DE BOESNER

1815.

Victoire! Il faudrait pour la peindre s'abuser un instant. Il faudrait se croire dans cette céleste patrie dont les habitants aériens, enveloppés d'une légère forme humaine, ne sont réellement qu'âme et vertu. Elle n'appartient à ce monde que par ses peines; elles ont imprimé sur sa douce physionomie cette sensible et touchante résignation qui la rend plus attachante encore. Son sourire est angélique et pur comme son cœur. On voit qu'elle est destinée à sourire éternellement devant le Dieu de toute pureté; son regard virginal est pénétrant, car elle a beaucoup pleuré, et cherche et croit rencontrer dans les autres cette exquise sensibilité qui forme le fond de son caractère. Elle a de l'instruction, de l'esprit, des talents, de la beauté, une délicieuse beauté, une taille élégante, une dignité naturelle, une démarche charmante, une simplicité toujours noble, un calme inaltérable. Jamais une plainte, jamais un léger reproche ne se sont élevés contre elle. Elle a surpassé tous les devoirs, embelli toutes les vertus. Puissent les anges qu'elle étonne et ravit par sa constance et la ferveur de sa piété, puissent les célestes esprits qu'elle réjouit par son

innocence l'envelopper de leurs ailes protectrices et éloigner d'elle désormais de nouvelles douleurs (1)!

NAPOLÉON A L'ABBAYE DE MÖLK

Napoléon, triomphant lors de la guerre de 1809, prit son quartier général à Mölk, à une journée de Vienne; il fut logé dans la magnifique abbaye de bénédictins qui domine la ville; il occupait les grands appartements de cérémonie. Les meubles et les peintures étaient très simples; mais les chambres étaient ornées des portraits des princes de la maison impériale; celui de l'empereur François II occupait la place d'honneur. Après avoir pris quelques instants de repos, Napoléon fit dire au vénérable Père abbé qu'il désirait lui parler. Le vieillard se rendit aussitôt à cet ordre et se fit accompagner de deux moines, dont un, Aloys Stüpfel, Alsacien, devait lui servir d'interprète. Napoléon était au milieu du salon, appuyé sur une chaise qu'il tenait à moitié renversée devant lui; sa figure était sombre, menaçante; il regarda fixement le Père abbé, et lui adressa brusquement cette question : « L'Eglise peut-elle délier des sujets du serment de fidélité prêté à leur Prince? » A ces paroles, proférées d'un ton impérieux et dans laquelle il crut deviner une intention hostile contre son souverain, l'abbé, courbé par l'âge, se redressa, ses yeux s'enflammèrent et il fit une réponse si énergique que les officiers français, rangés en demi-cercle derrière lui, en furent stupéfaits et craignirent une scène violente. Après un instant de silence

(1) Victoire, baronne de Bœsner, née baronne du Montet, fut destinée à être l'épouse de l'héroïque chevalier Desilles (ou des Illes), tué à Nancy au commencement de la Révolution. Le jeune officier, en expirant au début de sa carrière, ne regretta ni la gloire, ni la brillante fortune qui lui était destinée ; il ne regretta que la belle, la touchante, l'incomparable épouse que son père et la famille de Victoire lui avaient promise. Victoire du Montet dansait un jour à un bal ou figurait devant elle le duc d'Aremberg, aveugle depuis plusieurs années. On fut bien étonné de l'entendre s'écrier au moment ou elle s'avançait vers lui : « Oh! la ravissante jeune personne! » Il la jugeait à la suavité, à la légèreté, à la mesure parfaite de ses mouvements et de ses pas.

Napoléon changea de conversation. Il s'entretint très longuement avec les religieux, tantôt sérieusement, tantôt sur un ton ironique, et il chercha souvent à les embarrasser. « Vous logez bien simplement vos souverains, dit-il en jetant un regard rapide autour de lui. — Sire, répondit le Père abbé, ces murs resplendissent; ils sont ornés des portraits de nos augustes maîtres. » En sortant, le Père abbé fit écrire en latin, dans les archives, mot pour mot, la conversation de Napoléon. Ce ne sera pas une des chroniques les moins intéressantes de l'abbaye. C'est du curé de Gainfarn, près de Vienne, M. Aloys Stüpfel, capitulaire du chapitre de Mölk et truchement du Père abbé de Mölk, que je tiens ce récit.

NAPOLÉON DEVANT LE MONUMENT DE L'ARCHIDUCHESSE MARIE-CHRISTINE, DANS L'ÉGLISE DES AUGUSTINS A VIENNE

Napoléon, étant à Vienne en 1809, voulut voir ce monument, exécuté par Canova, élevé par le duc de Saxe-Teschen en mémoire de Mme l'archiduchesse Marie-Christine, sa femme. Napoléon s'était fait annoncer si souvent que son arrivée à neuf heures du soir, sans avoir prévenu, fut une véritable surprise. Les religieux, déjà retirés dans leurs cellules, accoururent, portant des torches allumées en toute hâte, et éclairèrent le magnifique monument de marbre blanc, qui resplendissait seul dans cette lumière, laissant le reste de la vaste église dans une sombre et fantastique obscurité. L'empereur contempla longtemps ce chef-d'œuvre; il fut sans doute frappé de l'austère et vénérable figure du Père Antonin, supérieur de ce couvent; il le regarda un instant, et se dirigeant vers lui, il éleva la voix et montrant le mausolée : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité! » Il s'éloigna rapidement; les témoins de cette scène furent comme sous l'impression d'un rêve. Le Père Antonin nous raconta cette anecdote. « Vous verrez, nous disait-il, que l'empereur Napoléon mourra en bon chrétien. » Et il répétait les mots. « Vanité des vanités! » Hélas! parmi les brillants officiers qui accompagnèrent Napoléon à

l'église des augustins, un seul savait-il que dans cette même église l'infortunée Marie-Antoinette avait été fiancée et mariée par procuration au dauphin? Pour la jeune et belle reine, l'échafaud! Pour le vainqueur de Wagram et l'époux de la fille des Césars, le martyre de Saint-Hélène, l'étoile du bonheur éteinte, et la tombe du duc de Reichstadt près des tombes de Marie-Thérèse et des empereurs dont le sang coulait dans les veines du fils de Napoléon! Rêves, ô rêves mystérieux de la destinée!

UN COUP DE TONNERRE AU MONTET EN 1790

J'ai ouï souvent raconter à ma belle-mère, Mme la baronne du Montet, et à sa famille, l'orage qui éclata tout à fait à l'improviste par une belle journée d'été sur la colline où est situé le vieux manoir du Montet (1). La foudre tomba sur le clocher de la chapelle et y mit le feu; ensuite elle traversa les appartements, et passa entre mon mari, alors adolescent, et son maître d'allemand, au moment où il lui faisait des compliments à la porte, et voulait le faire passer le premier; ce débat sauva la vie à l'un et à l'autre. Ce jour-là, le jeune Desilles avait passé la journée au Montet. Qu'elle dut lui paraître belle, cette journée! Il aimait passionnément et d'un amour si noble et si pur une ravissante jeune fille, si digne d'inspirer un tel attachement! Il retournait à Nancy avec le colonel de son régiment; le temps était superbe; ils entendirent un violent coup de tonnerre, et, en cherchant le nuage d'où pouvait venir une explosion si peu prévue, ils aperçurent le clocher du Montet en flammes! Ce fut la dernière visite du jeune Desilles au Montet; il fut blessé à mort peu de jours après. Le vieux manoir a été vendu, l'héritage paternel morcelé : le coup de tonnerre a été terrible (2)!

(1) Ancien rendez-vous de chasse des ducs de Lorraine, puis fief de la maison de Fisson, à laquelle il a donné son nom, le château du Montet domine, au sud-ouest, la ville de Nancy, dont un des faubourgs s'appelle rue du Montet. (*Éd.*)

(2) Sur le jeune Desilles, voir *suprà*, p. 51-54. (*Éd.*)

MARIA BOISSIER, UNE CHARMANTE VIEILLE FILLE

Notre aimable et si originale amie, miss Maria Boissier, conduite un jour à une réception solennelle chez une vieille et noble dame, eut la plaisante distraction, au moment où la comtesse de Kinsky la nommait à la princesse, d'accompagner d'un grand signe de croix la profonde révérence qu'elle lui fit en s'approchant de son canapé. Elle était bien amusante, cette chère Maria! Sa gaieté piquante prenait un caractère particulier par le contraste de sa physionomie naturellement sérieuse et presque sombre : elle avait les yeux enfoncés et très noirs; les cheveux et le teint très noirs aussi; et avec cela un son de voix d'une douceur ravissante; un petit duvet noir dessinait comme une petite moustache sur sa bouche. Étant un jour couchée dans une auberge, un énorme turban enroulé autour de la tête, elle fit appeler la bonne pour lui donner des ordres. La jeune fille fit quelques pas en disant. « Madame », puis elle reprit : « Monsieur le Comte », et comme elle vit que Maria riait, elle dit bien vite « Madame », en s'approchant toujours, et encouragée par cette voix si douce, si bienveillante. Mais tout près du lit, ne sachant plus ce qu'elle devait dire, elle se mit à faire force révérences, tantôt au comte, tantôt à la comtesse. Cette scène, racontée par elle, était très comique. Il fallait lui entendre conter aussi comment elle fut arrêtée un jour par un jeune soldat en sentinelle sous le bastion que Napoléon avait fait sauter quelques mois auparavant. Frappée de l'aspect pittoresque des effets de la mine, Maria examinait les masses de pierres écroulées. Elle était, comme à son ordinaire, assez étrangement vêtue et enveloppée dans un manteau plus commode qu'élégant. Le jeune factionnaire s'imagina qu'elle méditait un suicide; il lui présenta la baïonnette et la força de rester immobile jusqu'au moment où elle fut délivrée par l'arrivée de la comtesse de Kinsky.

Le père de Maria Boissier, gentilhomme anglais, mais d'origine française, avait épousé la fille du célèbre chirurgien d'Avant, anobli par Louis XV, pour ses importantes décou-

vertes en chirurgie. D'Avant avait épousé en Italie une femme d'une grande beauté et d'une naissance distinguée. Maria tenait des agréments de ces différentes alliances franco-anglaise et italienne. Elle était remplie de talents : ses dessins étaient d'une piquante originalité et d'une vérité pleine de charmes; elle était musicienne; son esprit était aussi orné qu'aimable; son cœur, incomparable; sa générosité, sans bornes, et ses innombrables bienfaits, toujours accompagnés d'une délicatesse qui en augmentait le prix. Maria était intimement liée avec ma belle-sœur Victoire; jamais amitié n'a été plus tendre et plus sincère. Mêmes sentiments, mêmes vertus, même piété, même charité, mêmes dévouement et discrétion, mais constante différence dans les circonstances de leur vie, et dans l'application et la pratique de ces vertus. Victoire du Montet, baronne de Bœsner, si belle, si svelte, blanche et délicate comme un beau lis, réservée dans ses paroles, ne souriant que de la gaieté des autres, élégante sans s'en douter, mais l'étant constamment, par la simplicité gracieuse et l'exquise propreté de sa mise toujours distinguée; Maria, si originale en ses habitudes d'intérieur, si peu esclave de la mode et dans sa toilette ne pensant qu'à la commodité, mêlant souvent les récits burlesques aux conversations sérieuses, quelquefois presque trop gaie, bien qu'elle sût s'arrêter à temps. Oh! qu'elle était plaisante, quand un scrupule l'arrêtait sur le seuil d'un récit trop vif! Il est inutile de vous dire que cette charmante personne aimait M. du Montet, et en était aimée d'une affection toute fraternelle.

Je n'ai jamais vu une personne si scrupuleusement vraie. Sa politesse et sa bienveillance en étaient souvent plaisamment embarrassées.

Maria jouissait à Vienne d'une considération méritée. Le salon de l'*aimable vieille fille* était recherché; d'augustes princesses venaient s'asseoir près de son lit, où elle est restée presque constamment les dernières années de sa vie, sans avoir quitté le turban, qui augmenta presque tous les ans en longueur, et par conséquent en volume autour de sa tête. Elle

est morte comme une sainte, aimée et aimable jusqu'à son dernier soupir.

MADAME LOUIS DE BOMBELLES, NÉE BRUN, ET LE PRINCE GREC YPSILANTI

(Extrait d'une lettre de mon amie la comtesse Thérèse Chotek.)

Teplitz, 18 août 1816.

« Il faut que je vous parle des Bombelles, et surtout de Mme Ida, dont nous avons fait la connaissance; ils ont passé huit jours ici et sont partis hier au soir. Je n'ai point reconnu Ida au portrait qu'en a fait Mme de Staël; c'est une bonne et gentille petite femme qui a de l'esprit, mais nul usage du monde. C'est au point que, les premiers jours de son séjour ici, nous avons cru que ce naturel et cette naïveté étaient joués; mais nous avons été bientôt détrompés; elle dit absolument *tout* ce qui lui passe par la tête, et souvent fort drôlement. Elle a l'air d'aimer tout le monde à première vue; deux heures après son arrivée, elle baisait ma tante (la princesse de Clary, née princesse de Ligne) sur l'épaule, et nous appelait toutes « mon cœur » et « mon trésor ». Elle était aussi à l'aise avec des hommes et des jeunes gens qu'elle n'avait jamais vus; son laisser-aller allait avec eux jusqu'au mauvais ton. On dit que sa mère, la célèbre Mme Brun (1), est d'une affectation insupportable; peut-être est-ce la crainte de ce ridicule qui l'a fait tomber dans l'excès contraire : quoi qu'il en soit, elle est si bonne enfant qu'on lui pardonne ses défauts d'éducation. Son mari, Louis de Bombelles, l'adore, mais la reprend souvent; elle est alors d'une douceur charmante. Il est à craindre, cependant, que les réprimandes continuelles d'un mari ne finissent par lasser une jeune femme habituée à avoir été encensée toute sa vie. Ils s'embrassent un peu trop devant le monde, cela passe pour du naturel et de la simplicité. Elle a

(1) Frédérique Brun, née Munter (3 juin 1765-25 mars 1835), a laissé des poésies et des récits de voyages. (*Éd.*)

malheureusement la franchise d'une jeune personne sans en avoir la réserve et la timidité qui, selon moi, ne devraient jamais en être séparées. M. de Bombelles me parlait de son bonheur, les larmes aux yeux. Elle est remplie de talents; mais il dit que c'est son cœur qui l'a séduit, car il est impossible d'en avoir un meilleur. Ida est d'une très mauvaise santé; elle a des maux de nerfs dans le grand genre. Nous avons joui pleinement de tous ses talents : elle a une voix magnifique et une méthode charmante, ayant eu les meilleurs maîtres d'Italie. Nous désirions fort lui voir exécuter ses pantomimes ou plutôt ses poses; nous avions arrangé sur notre théâtre une belle charade, c'était *Agamemnon*. La première scène se passait dans un sérail; les sultanes firent venir leurs esclaves pour les amuser. Mme de Bombelles se drapa gracieusement dans un châle; chaque attitude était un véritable tableau d'artiste, un charmant tableau; elle s'embellit alors prodigieusement et est remplie de grâces. Ses mouvements sont doux, ses poses ravissantes, ses bras superbes; mais elle n'est pas jolie, et lorsqu'elle est hors de la scène, elle ne conserve absolument rien de ses agréments; sa marche est vulgaire, et sa tournure assez commune, et l'on a peine à se persuader que c'est la même personne qui, un instant auparavant, a enchanté les yeux et excité un véritable enthousiasme (1). Notre charade d'*Agamemnon* a parfaitement réussi; cependant, celui qui devait en être le principal personnage et le plus bel ornement nous a manqué le jour de la répresentation, et n'a été que mal remplacé : c'était le charmant, le

(1) La comtesse Louis de Bombelles est venue depuis plusieurs fois à Vienne. Elle avait vécu avec sa mère, la très pédante Mme Brun, dans l'intimité de Mme de Staël à Genève et à Coppet. Mme de Staël voulut un jour qu'elle lui apprît à tomber morte gracieusement dans je ne sais plus quel rôle de tragédie : elle fut ravie du modèle; mais en voulant l'imiter, elle tomba de toute sa pesanteur sur le parquet et se fit un mal horrible. Une des jolies histoires de Mme de Bombelles était celle du duc de Broglie, dont le mariage avec Mlle de Staël était déjà arrêté. Les jeunes gens causaient depuis longtemps ensemble, un après-dîner, dans le salon de Coppet. Leur conversation paraissait si intéressante qu'il prit fantaisie à Mme de Staël d'en connaître le sujet; on envoya la petite Ida qui s'approcha tout doucement et arriva au moment où Mlle de Staël disait à son fiancé : « Rétablirons-nous la gabelle? »

bon, l'aimable prince Ypsilanti (1). Je n'aurais jamais cru que je prendrais une part aussi vive à la mort d'un hospodar de Moldavie ; c'était le père de notre héros ; il a reçu cette triste nouvelle au milieu de nos plaisirs, et il est parti sur-le-champ pour la Russie. Nous avons été affligées pendant plusieurs jours, car nous avions toutes la tête tournée par ce charmant prince, ma mère tout comme les autres. Il faut vous dire que ce pauvre jeune homme n'a qu'un bras ; un obus lui a emporté une partie de la main droite dans la guerre de 1813. Il est resté un temps infini sur le champ de bataille, sans pouvoir être pansé ; la gangrène s'y est mise ; il a été obligé de se faire couper la main droite. Il dessinait à merveille, aimait passionnément la musique, et tout cela est perdu pour lui. Il a beaucoup d'esprit et d'instruction ; il est aimable et a un fond de gaieté dans le caractère qui fait parfois oublier ses malheurs, mais qui, dans d'autres instants, rend sa mélancolie encore plus intéressante. Nous étions toutes pour lui d'une coquetterie extraordinaire, et je vous assure que vous en auriez fait autant que nous. Vous l'auriez admis à vos petites soirées, car il est réservé, poli ; il a un véritable tact et une amabilité avec les femmes que l'on trouve bien rarement dans un jeune homme ; et puis, il a avec tout cela une tournure noble et une physionomie tout à fait orientale. »

(1) Le prince Ypsilanti avait soulevé les Grecs, étant encore au service de la Russie. Il fut fait prisonnier et remis à l'Autriche qui l'enferma à Munkacz en Hongrie, puis à Theresienstadt en Bohême. Il est mort à Vienne le 1er août 1828. Sa détention, quoique très douce, et ses chagrins déterminèrent une maladie de poitrine. Sa maladie et sa mort excitèrent un vif intérêt. Deux de mes amies, la princesse C. de R... et sa sœur L. de F..., se dévouèrent à le soigner. Leur affection pour lui, pure sans doute mais exaltée, leur fit faire des choses étranges, comme, par exemple, de le couronner de roses et de lauriers dans son cercueil. Pourquoi des roses ? Sa fin fut douloureuse, déchirante. C'est à ces circonstances que l'on attribue, à tort, je crois, la maladie mentale dont fut attaquée la princesse peu de jours après sa mort, et qui a duré quelques années.

L'IMPÉRATRICE, TROISIÈME FEMME DE FRANÇOIS II

Vienne, 26 avril 1816.

J'ai été cet après-dîner faire une promenade en calèche avec la comtesse Béroldingen (1), femme du ministre de Wurtemberg. Toutes les rues étaient remplies de la foule qui se précipitait vers la route d'Italie pour voir arriver le cortège funèbre et le cercueil contenant la dépouille mortelle de l'impératrice, morte le 7 avril dernier à Vérone. Il n'y a pas deux ans que cette même foule se portait pour voir l'entrée triomphale des souverains alliés; l'expression des physionomies était la même : une stupide curiosité. Cette jeune et belle princesse mourant à vingt-huit ans, rentrant dans la ville-capitale sous les lugubres livrées de la mort et qu'après-demain on engloutira pour jamais dans le caveau des capucins, n'inspire à cette foule immense ni pitié ni intérêt. Hélas! le peuple se venge des grands en jouissant de leur fin, de leurs souffrances, de leurs revers.

27 avril 1816.

Les rues étaient encore remplies aujourd'hui de cette immense foule, qui courait à la chapelle de la cour. L'impératrice y est exposée dans un cercueil fermé. Quoique parfaitement embaumée à Vienne, on n'aurait pas pu l'exposer à découvert. C'est demain qu'elle disparaîtra pour toujours. Jeunesse, grandeurs, tout s'est évanoui. Il ne reste d'une princesse charmante qu'un cadavre infect et défiguré. Il me semble la voir encore, telle qu'on l'a vue l'année dernière, à la même époque, au Prater, dans une calèche élégante et légère, fêtant le printemps et fêtée par lui, brillante de parure, et souriant d'une manière si affable, si aimable, à cette même foule qui entoure maintenant son triste cercueil.

(1) La comtesse Beroldingen, née baronne de Ritter, devint plus tard première dame du palais de la reine de Wurtemberg. (*Éd.*)

SERVICE DE L'IMPÉRATRICE

3 mai 1816.

Souffrante, fatiguée et accablée de rêves pénibles, je me suis habillée à la hâte d'une robe de deuil. J'ai pris le long voile de gaze noire : ce voile est d'étiquette ici pour les services funèbres; il est fermé sur le haut de la tête comme un sac, mais très long et très large; il descend jusqu'à terre. A dix heures, la comtesse de Chotek mère est venue me prendre pour me mener aux augustins, où l'on célébrait un service funèbre pour l'impératrice, comme grande maîtresse de l'ordre de la Croix-Étoilée (1). Nombre de dames y ont assisté. Je suis rentrée chez moi à midi, pénétrée de tristesse, et faisant de sombres réflexions sur cette destinée qui nous conduit si vite du berceau à la tombe.

Cet après-dîner j'ai accompagné M. du Montet au cimetière de Meydling, près de Vienne, où repose son père. Joseph lui a fait élever un simple monument. Nous sommes descendus de voiture à cent pas de cette triste enceinte et, accompagnés du gardien du cimetière, nous y sommes entrés. La tombe de mon

(1) Mme du Montet fut titulaire de cet ordre de la Croix-Étoilée. Connu également sous la dénomination de « Noble-Croix », cet ordre est dit encore des « Dames chevalières de la Croix du Rédempteur », des « Dames réunies pour honorer la Croix », des « Chevalières de la vraie Croix » ou des « Dames nobles de la Croix-Étoilée ». Son origine est curieuse. Le 2 février 1668, un terrible incendie éclata au palais impérial et consuma une partie des bâtiments avec leur contenu en meubles et objets d'art de toute nature. Quatre jours après, en procédant à l'enlèvement des débris, on retrouva un petit coffret en bois, cristal et émail à demi-détruit; un morceau de la vraie croix qui s'y trouvait renfermé demeurait intact. Ce miracle frappa l'impératrice Éléonore, femme de Léopold Ier, qui, pour en conserver la mémoire, institua un ordre de chevalerie, dit de la « Croix-Étoilée », destiné aux dames nobles qui se distingueraient par leurs vertus et leur charité. L'ordre de la « Croix-Étoilée » a joui, depuis lors, en Autriche, d'une haute considération. Il se divise en deux classes; les dames grand'-croix et les dames chevalières. Pour l'obtenir, il faut, avant tout, faire preuve de seize quartiers du côté paternel tant que du côté maternel et, une fois mariée, de huit quartiers du côté marital. Encore que ces insignes soient surtout donnés aux grandes dames autrichiennes, ils sont portés en outre par plusieurs souveraines et quelques illustres étrangères. (*Éd.*)

beau-père est la plus apparente. Joseph l'a examinée avec un tendre et religieux intérêt; puis il s'est mis à genoux et a prié pour son père. J'étais près de lui, nous étions à genoux sur le terrain même que Joseph a acheté pour être notre sépulture à tous! J'ai parcouru cette petite enceinte avec une impression douloureuse et une espèce de frémissement que je ne puis exprimer. Cette sensation a été extrêmement pénible, mais j'ai porté mes regards sur la croix qui est au milieu du cimetière; cette vue m'a attendrie et consolée; j'ai senti comme une espèce d'impatience de ce repos éternel. Deux têtes de morts et des ossements desséchés formaient un trophée au pied de la croix, j'ai regardé sans horreur ces débris d'hommes. Le gardien avait défriché un coin du cimetière pour y planter des pommes de terre; je n'ai pu m'empêcher de témoigner ma surprise et mon indignation. « Pourquoi, a-t-il répondu froidement, faudrait-il perdre un morceau de terre, en attendant les sépultures? »

Ce cimetière est triste et aride; il n'est orné ni de fleurs ni d'arbustes. Il est à une demi-lieue de Vienne; c'est déjà trop loin pour la douleur et les regrets. Joseph a donné un billet de banque au gardien, en lui recommandant d'avoir soin de la tombe de son père. Cet homme, d'une figure belle et sinistre, s'est approché de moi et m'a baisé trois fois la main. J'avais alors les yeux tournés vers l'enceinte destinée à notre famille. J'ai retiré ma main avec horreur; il me baisait la main, cet homme qui creuse tant de fosses, cet homme qui recouvre de terre tant d'êtres chéris!

Dieu tout-puissant, accorde-moi la grâce de reposer avec ceux que j'aime, dans le sol chéri de la patrie!

LES TABLETTES DE JAMES

Un jeune homme de beaucoup d'esprit avait une excellente habitude; il écrivait tous les soirs les ridicules qu'il avait remarqués dans les vieillards, pour les éviter. Ses tablettes étaient plaisantes : « Me rappeler de ne pas cracher sur les

chenets, parce que cela est dégoûtant. — Me rappeler de ne pas chanter d'une voix cassée les romances amoureuses de ma jeunesse, etc... » ; la liste était très longue.

J'étais à un concert ces jours-ci, près de la vieille comtesse de *** qui est grand'mère de huit enfants; elle racontait à sa voisine une fête où elle avait figuré en zéphir, il n'y avait pas moins de cinquante ans; sa sœur, disait-elle, était en belle Indienne et son frère, le prince de *** dont le fils a plus de quarante ans, en Amour! Des jeunes personnes riaient sous cape en l'écoutant; pour moi, je ne riais point, je pensais aux tablettes de James. Hélas! la belle Indienne, accablée d'infirmités, ne peut plus marcher sans béquilles; mais son beau regard, les charmes de son esprit sont de tous les temps. Zéphir était enveloppé d'un énorme manteau ouaté, et l'Amour sourd depuis plusieurs années.

PRÉSENTATION

3 novembre 1816.

Ma présentation à l'empereur par la comtesse de Zichy-Ferraris, dame du palais, a eu lieu aujourd'hui après le service d'église. Il y avait beaucoup de monde dans le salon du trône qui précède celui où se trouvait l'empereur. Le duc de San-Carlos, ambassadeur d'Espagne, et le nonce-cardinal attendaient aussi l'empereur. Lorsque notre tour est arrivé, nous avons été introduites par le comte Wrbna, grand chambellan. L'empereur était près de la porte, ce qui nous a évité les révérences très incommodes à cause de nos longues queues de robe. L'Empereur a été extrêmement aimable; il a daigné rappeler les services de M. du Montet d'une manière qui m'a sensiblement touchée. Il se frotte toujours les mains en parlant avec vivacité et une sorte de timidité. Il était vêtu de l'uniforme de général, debout dans un immense salon meublé en vieux damas cramoisi, le plus triste du monde. Voici quel était notre costume : Mme de Zichy dans celui des Hongroises, une robe à longue queue d'étoffe blanche, un tablier de den-

telles noires et sur sa tête une espèce de bonnet ou toque sans bords, sur lequel était posé, devant, un diadème en diamants, et derrière, un long voile de dentelle noire retombant jusqu'à terre. C'est le costume d'étiquette des nobles dames de Hongrie; il varie pour les couleurs et pour la richesse des tabliers et des voiles, qui sont ordinairement en gaze d'or ou d'argent, mais jamais pour la coupe. C'est un costume national, il est noble et gracieux. Je portais une robe d'étoffe blanche aussi, à plis, avec une queue de trois aunes; j'étais coiffée d'une guirlande de roses, et d'un peigne en diamants formant diadème, au-dessous duquel étaient attachées de longues barbes ou palatines en blonde blanche. J'avais au cou des perles magnifiques et en très grande quantité et sur l'épaule gauche j'avais, attachée, la Croix-Étoilée.

AUTRE PRÉSENTATION

7 novembre 1816.

J'ai été présentée aujourd'hui à Mme l'archiduchesse Clémentine, épouse du prince Léopold de Sicile (le prince de Salerne). La princesse est petite, blanche, excessivement délicate; elle est timide et embarrassée, mais extrêmement polie. Le prince est gros et gras, très grand et ressemble uniquement à la famille des Bourbons. Le prince et la princesse étaient debout lorsque nous sommes entrés, et se sont avancés vers nous. On s'est assis, la comtesse de Zichy sur le canapé à côté de la princesse et moi sur un fauteuil; le prince s'est placé sur une chaise près de moi. Il a parlé de son prochain départ qui doit avoir lieu le 27 de ce mois; il cherchait à consoler l'archiduchesse en lui disant ces propres paroles : « Je ne suis qu'un cadet de famille, je puis voyager », avec une bonhomie et une affection qui m'ont touchée. M. de Saint-Clair se tenait dans le premier salon et nous a introduites. Mme de Zichy, en sortant, s'est entretenue avec lui; il m'a paru avoir beaucoup d'usage et une tournure d'esprit très agréable; une très belle figure avec cela : on comprend sa fortune.

En sortant de chez l'archiduchesse Clémentine, nous avons été chez Mme l'archiduchesse Charles, fille du duc de Nassau-Weilburg. La princesse tenait son cercle; il y avait beaucoup de monde. Toutes les dames assises sur des chaises à dossiers et en robes rondes, excepté les dames que l'on présentait et celles qui présentaient; les chaises rangées en long et formant file des deux côtés, en face du canapé de la princesse. L'archiduc m'a adressé la parole d'une manière très aimable, ainsi que l'archiduchesse. Nous y sommes restées près d'une heure, par l'embarras qu'il y avait de se lever, car le silence n'était interrompu que par les questions que la princesse adressait aux dames. Elle est d'une figure charmante, d'une tournure gracieuse, mise avec goût et élégance; mais tout l'extérieur de cette jeune princesse est plus agréable que digne.

ENTRÉE DE L'IMPÉRATRICE, QUATRIÈME FEMME DE L'EMPEREUR (1)

10 novembre 1816.

J'ai manqué ces belles cérémonies, celles du baise-mains et de la présentation. J'avais fait venir de Paris un élégant et riche costume de cour qui n'est pas arrivé à temps. C'eût été trop cher d'en faire faire un supplémentaire; mes amies se sont intéressées à ce petit désappointement. La princesse Constantine Rasoumoffsky (née comtesse de Fürheim) a eu la grâce de m'envoyer, la veille du mariage de l'empereur, une de ses très belles robes brodée en argent, en me demandant instamment d'en faire usage; je ne l'ai pas voulu et elle m'en a boudée. Je conserve un doux souvenir de cette marque d'amitié; mais en vérité, quoique de pareils services se rendent et s'acceptent même quelquefois, je n'ai pu me résoudre à accepter l'offre si aimable de la princesse. J'ai prêté, quelques mois après, à Mme Victor de Caraman une robe de cour d'étoffe

(1) Caroline-Auguste, née le 8 février 1792, fille du roi Maximilien Joseph de Bavière, divorcée en 1814 du prince royal de Wurtemberg (plus tard le roi Guillaume Ier), morte le 9 février 1873. (*Éd.*)

blanche, unie, pour une audience particulière, chez cette même impératrice. Mais c'était une robe sans broderies d'or ni d'argent. Mes robes riches sont arrivées quelques jours après les cérémonies du mariage. J'en ai fait usage à un grand gala de cour en 1817. Mon costume était élégant, blanc et argent, admirablement brodé. Ma robe de présentation à l'empereur et à l'impératrice ne comportait pas cette magnificence. Les présentations se font en robes à traînes et à plis, mais pas en manteaux (ou traînes séparées de la robe). L'étiquette ici est si exacte et l'on sait si bien ce qui convient à chaque cérémonie, que l'on n'est jamais embarrassé de la décision.

LA PRINCESSE DE GALLES

Vienne, 11 avril 1817.

La princesse de Galles (1) est arrivée ici inopinément. Lord Stewart (2) est parti *à l'instant* avec toute son ambassade, jusqu'au moindre secrétaire. La princesse loge à l'auberge de l'*Impératrice d'Autriche* dans la Himmelpforte-Gasse. Elle a pour chambellan un palefrenier nommé Bergami, et pour grande maîtresse une femme dont le déshonneur est connu; elle a paru au théâtre avant-hier en pantalon de satin blanc, pardessus lequel il y avait une petite jupe très courte, une coiffure toute hérissée et des diamants étrangement placés dans cette chevelure et sur cette tête extravagantes. Elle est très en colère contre lord Stewart et contre l'empereur. Le comte Jean O'Donnell a cependant été nommé pour l'accompagner pendant son séjour ici. La suite de cette illustre folle est aussi bizarre qu'elle ; elle a, entre autres, un petit personnage de huit ans, qu'elle conduit partout, et qu'elle paraît aimer passionnément. J'ai eu la curiosité de voir cette princesse, j'ai été me poser devant ses fenêtres ; il pleuvait. J'étais hon-

(1) Caroline, fille du duc de Brunswick, mariée en 1795 au prince de Galles (plus tard George IV), séparée de son époux dès l'année suivante, voyageait depuis 1814 sur le continent. (*Éd.*)

(2) Sir Charles Stewart, ambassadeur d'Angleterre à Vienne, devenu en 1822, après la mort de son frère Castlereagh, marquis de Londonderry. (*Éd.*)

teuse, j'attendais qu'elle parût, j'espérais qu'on ne me verrait pas. Une femme, qui paraissait être dans la même attente que moi, me heurta légèrement; nous nous reconnûmes et rîmes franchement ; c'était l'élégante comtesse Annette Croziska. Il pleuvait toujours, nous étions décidées à attendre ; tout à coup apparaît le comte O'Donnell à la fenêtre de la princesse : nous lui fîmes un signe suppliant, en joignant les mains, comme des personnes qui demandent humblement une grâce; il comprit notre curiosité et, comme il est gai et très aimable, il nous fit des gestes pompeux, qui voulaient dire : « Je daigne accéder à votre demande, je vais vous l'octroyer. » Nous riions encore, quand la princesse parut à sa fenêtre avec toute sa cour; le comte O'Donnell lui indiqua les deux nobles curieuses ; c'était une malice, nous étions au milieu de gens passablement déguenillés. Nous la regardâmes longtemps : elle était excessivement rouge, coiffée d'une espèce de bonnet ou calotte bordée de fourrures, en veste de drap vert avec force brandebourgs ; nous ne pûmes voir le reste. Ses suivantes avaient le même costume. Elle a l'air hardi, méchant; rien de féminin dans l'allure ni dans le costume.

LE FILS DE NAPOLÉON, NOMMÉ FRANÇOIS DUC DE REICHSTADT

Eté de 1817.

Le comte Maurice Dietrichstein, frère de la comtesse de Merveldt, notre voisine de campagne et notre amie, a amené son élève, le fils de Napoléon, dans notre joli jardin cet été. Le fils de Mme de Merveldt est à peu près de l'âge du petit prince François. Ils ont eu bientôt fait connaissance. Le prince François a tous les gestes et les habitudes d'attitude de son père ; c'est une chose singulière, car il n'a pu les prendre de lui, ne l'ayant presque jamais vu et ses gouverneurs d'ici cherchant à les lui corriger. Il tient continuellement ses mains derrière son dos. Il a aussi une manière d'avancer un pied, comme l'empereur Napoléon. Ses longs cheveux blonds, bou-

clés tous les soirs avec quarante papillottes, le rendent délicieusement joli, mais cette toilette lui est insupportable, et il demande sans cesse qu'on lui coupe les cheveux, comme aux autres enfants. Il ressemble aux enfants de Marie-Thérèse par les yeux, le teint, la belle chevelure blonde; mais il a dans la bouche et dans la tournure quelque chose qui rappelle son père. Les deux enfants jouaient, se cachaient; le petit prince, poursuivi par Rudolph, est presque toujours pris; il n'a pas comme lui l'habitude de courir. On a apporté un goûter sur la terrasse, au milieu des fleurs; pendant ce temps Rudolph a été chez Mme sa mère (la maison à côté de la nôtre) pour chercher des joujoux : il est revenu chargé de petits fusils, de sabres, de lances, d'un arc et des flèches. Le charmant petit prince mangeait de bon appétit; mais lorsqu'il a aperçu Rudolph, il est devenu rouge comme du feu; il s'est élancé sur les armes avec une vivacité extraordinaire; il s'est emparé d'un fusil et il a commandé l'exercice en allemand à Rudolph, qui s'est aussitôt prêté à son commandement. Nous sommes tous restés étonnés du commandement et de la prompte obéissance. Il y avait surtout dans l'expression du jeune Napoléon à ce mot marschiren, *marrrrrrschiren*, quelque chose de véritablement effrayant pour l'avenir. Mme de Merveldt, piquée de l'obéissance de Rudolph, lui a fait commander l'exercice à son tour. Le petit prince s'en est acquitté à ravir; jamais, cependant, on ne le lui a appris, mais il a remarqué et parfaitement retenu tout ce qu'il a vu faire.

Voici encore une bizarrerie de la destinée de Napoléon. Après la bataille de Ratisbonne, il fit venir quelques officiers autrichiens prisonniers et, sans égards pour leur triste position, leur parla d'une manière impérieuse, et finit par leur dire : « Votre empereur a cessé de régner. » Parmi ces officiers, se trouvaient le marquis de Scarampy, aujourd'hui premier écuyer de Marie-Louise à Parme, et Foresti, aujourd'hui sous-gouverneur du petit duc de Reichstadt : c'est de lui que je tiens cette anecdote (1).

(1) Le capitaine Foresti a écrit sur l'éducation du duc de Reichstadt

Cet enfant a certainement beaucoup d'esprit. L'histoire est sa passion. Il est timide et consulte toujours par un regard le comte Dietrichstein, son grand maître, avant de rien faire ou de rien accepter. Il ne parle presque plus français, et son allemand est très pur et très distingué.

LE DUC DE REICHSTADT

Hadersdorf, juillet 1817.

Le petit Napoléon est tout ce qu'on peut voir de plus joli; c'est dommage que ses dents soient noires et déjà affreuses. Il rougit souvent. Ma belle-mère voulait le faire passer devant elle pour entrer au jardin. « Je sais trop ce que je dois aux dames », a-t-il répondu gentiment. Il est très dévot et prolonge ses prières après que ses rideaux sont fermés.

Ces jours-ci il était poursuivi dans notre jardin par son petit ami, Rudolph de Merveldt; il allait être atteint; il s'est précipité dans un massif de fleurs de lis, au milieu de la pelouse : « Je suis dans ma forteresse », s'est-il écrié. Rudolph l'a respecté; mais nous nous sommes tous regardés; c'était un spectacle ravissant, mais bien singulier. Le fils de Napoléon, à moitié caché (car on ne voyait presque que la tête) dans un massif de lis !

MA PRÉSENTATION A S. M. L'IMPÉRATRICE ET A S. A. I. MADAME L'ARCHIDUCHESSE BÉATRIX D'ESTE

1817.

J'ai été présentée à l'impératrice par la comtesse de Zichy-Ferraris ; je n'avais pu l'être le jour de la présentation générale, mes robes à mon grand regret n'étant pas arrivées de Paris. Mme Victor de Caraman sortait de chez Sa Majesté au

des souvenirs intéressants qu'on trouvera dans le *Napoleone II*, d'Albert Lumbroso, p. 101-122. (*Éd.*)

moment où j'y entrais. L'impératrice est venue au-devant de nous, jusque sous le lustre de son beau et grand salon. Elle s'est entretenue quelques instants avec nous et m'a félicitée d'être née Vendéenne; ensuite, elle a daigné nous faire signe de la suivre; elle s'est assise sur son canapé, y a fait placer Mme de Zichy près d'elle et m'a indiqué, de la main avec un geste plein de bienveillance, le fauteuil qui se trouvait le plus rapproché de sa personne. Nous sommes restées près d'une heure chez l'impératrice. Sa conversation est charmante. Elle était vêtue d'une robe d'étoffe rose et coiffée d'une toque à plumes blanches. La comtesse de Lazanski, grande maîtresse, occupait le fauteuil en face du mien à côté du canapé près de Mme de Zichy. L'impératrice, quatrième femme de l'empereur, sœur du roi Louis de Bavière, est laide, mais d'une laideur agréable; elle a une jolie tournure et un son de voix très agréable. Elle a été sept ans mariée avec le prince héréditaire de Wurtemberg, qui l'a répudiée sans avoir jamais vécu avec elle. Le prince Louis de Bavière, son frère, en apprenant son mariage avec l'empereur, s'est écrié : « Ma sœur aura plus de royaumes qu'elle n'avait de bailliages. »

Ma présentation à Mme l'archiduchesse Béatrix, veuve de S. A. R. l'archiduc Ferdinand, dernière princesse de l'illustre maison d'Este, mère de feu l'impératrice, troisième femme de l'empereur, décédée à Vérone, a eu lieu aussi. Mme l'archiduchesse nous a reçues avec dignité et une extrême bienveillance. C'est véritablement une princesse; tout, chez elle, porte l'empreinte de sa noble race et de son origine italienne. Elle a la parole haute, mais polie. Elle était vêtue en grande cérémonie : robe à traîne, éventail riche à la main. C'est chez elle une habitude de recevoir les présentations des dames en toilette de cour; sa robe était d'une étoffe de soie jaune paille, garnie de blondes magnifiques; elle avait au cou et aux oreilles des diamants et des perles d'une rare beauté. La conversation a été intéressante; je puis dire la conversation, car nous sommes restées assez longtemps chez Son Altesse Royale, pour en avoir une suivie. L'archiduchesse a parlé du duc et de la duchesse d'Orléans; de Mlle Adélaïde, qu'elle a beau-

coup vue à Presbourg pendant son séjour pendant l'émigration, et qui était restée en correspondance avec sa fille, la feue impératrice. Notre bon abbé Bondi, attaché à la maison de S. A. R. Mme l'archiduchesse Béatrix, et dans son intimité, m'a dit que la princesse avait été *charmée* de moi. Elle m'a fait l'honneur de me faire dire qu'elle me reverrait avec plaisir.

FÊTES DONNÉES PAR L'AMBASSADEUR MARQUIS DE MARIALVA. PRINCESSE KOHARY ET PRINCESSE DE LORRAINE-LAMBESC.

Vienne 1817.

M. de Marialva, ambassadeur de l'empereur don Pedro, donne de belles fêtes pour célébrer le mariage de son auguste maître avec l'archiduchesse. Le premier bal fut assez restreint; l'archiduchesse y parut avec le portrait de son royal fiancé; elle paraissait charmée qu'on lui témoignât le désir de le voir; Don Pedro devait être bien beau s'il ressemblait à cette superbe miniature. Le médaillon était entouré d'énormes diamants. Nous remarquâmes une innovation pendant le cercle que tint la future impératrice avant le bal, innovation qui ne s'est plus renouvelée depuis Mme l'archiduchesse Thérèse, sœur de l'empereur François (mariée au bon prince Antoine de Saxe). On voulut faire prendre à la princesse Ferdinand de Saxe-Cobourg, née Kohary, le rang d'une princesse souveraine et on l'introduisit dans le cercle, où elle était censée recevoir les hommages à la suite de l'impératrice du Brésil et de la princesse Amélie, fille du roi de Saxe. On en témoigna un grand étonnement. La princesse Ferdinand avait épousé depuis deux ou trois ans le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, colonel au service d'Autriche, et n'avait pas songé, ou plutôt on n'avait pas songé pour elle à lui faire prendre des airs d'altesse royale. Elle était cousine ou alliée de très près et élevée dans l'intimité de presque toutes les jeunes personnes appartenant à la haute société autrichienne, bohême et hongroise. Sa mère était une comtesse de Waldstein. Les jeunes femmes qui l'avaient tutoyée ne lui donnèrent pas de l'altesse et ses cou-

sines Karoly, Trauttmansdorff, Waldstein y songèrent encore moins. La princesse Cobourg-Kohary est restée depuis dans la dignité et le profond ennui de sa nullité. Elle était charmante, quand elle s'est mariée, si délicate, si jolie jeune fille; elle est devenue énorme, laide et lourde; mais qui aurait dit à la jeune future impératrice du Brésil que sa fille épouserait le fils de la comtesse Kohary?.. Le prince Kohary n'a été fait prince autrichien qu'après le mariage de sa fille; il était chancelier de la couronne de Hongrie, conseiller intime et chambellan de l'Empereur. Son petit-fils, le prince Ferdinand Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, était déjà né à l'époque que je rappelle; il est aujourd'hui roi de Portugal, mari de Dona Maria, fille de l'archiduchesse Léopoldine et de don Pedro! Si la princesse de Cobourg-Kohary n'a pas joui des honneurs de la souveraineté, elle peut s'en consoler; ses fils semblent condamnée à être *rois* : sa fille a épousé le duc de Nemours; c'est véritablement une royale matrone que la princesse de Cobourg-Kohary et dont la postérité s'étendra sur presque tous les trônes de l'Europe. Je m'amusai un jour de grande réception du nouvel an chez la comtesse Lazanski, grande maîtresse de l'impératrice, à voir l'obstination de la comtesse Nida, femme morganatique du prince de Hesse-Cassel, cousin de l'impératrice et de la princesse de Cobourg-Kohary, à se placer toutes les deux sur le canapé de la grande maîtresse, qui ne pouvait s'empêcher de sourire, car la princesse de Cobourg était grosse de huit mois et prenait une place considérable; la comtesse de Nida était une Hongroise aussi, une comtesse Töräk.

La seconde fête que donna le marquis de Marialva fut magnifique. M. Moreau, architecte français, fut chargé de la construction et du décor des vastes salons et galeries que l'on joignit au palais de l'Augarten. La princesse de Lorraine voulut absolument que j'y allasse avec elle; c'était assurément une très grande dame, et cependant je l'avais protégée; elle le savait et m'en avait une véritable reconnaissance; je dirai plus, elle eût été bien fâchée que j'eusse refusé de l'accompagner, toute sérénissime princesse qu'elle était en réalité. La

haute société de Vienne s'était révoltée contre son troisième mariage; il s'était élevé une clameur universelle lorsqu'on apprit que la comtesse Colloredo, veuve du ministre si puissant de ce nom et alors âgée de cinquante-deux ans, n'était pas satisfaite de cette magnifique destinée pour la pauvre Mme Poutet, et que l'ambition la poussait à épouser le prince de Lorraine. On se disait qu'elle comptait apparemment sur un cinquième veuvage de l'empereur, on s'indignait. Le comte de Colloredo lui avait laissé une belle fortune, une grande existence et deux enfants : le comte de Colloredo, aujourd'hui ambassadeur, et l'aimable et charmante comtesse Caroline, mariée au comte de Falkenheim; ils étaient riches l'un et l'autre; cependant les majorats échus aux fils aînés, enfants du premier mariage du comte de Colloredo avec ***, donnaient aux aînés une fortune bien plus considérable. Le prince de Lorraine, qui était amoureux fou de Mme de Colloredo, promettait d'adopter ses enfants. Cette considération la décida, je pense. Le mariage se fit. A peine fut-il conclu que la plus violente antipathie éclata entre les époux. Le prince eut des procédés indignes; plusieurs fois, l'empereur fut obligé d'interposer son autorité pour empêcher des éclats scandaleux, et il n'y en eut que trop. La princesse eut le bon esprit (elle en avait beaucoup) de prendre l'empereur pour confident et arbitre. Elle accepta et demanda une place de dame du palais, fort au-dessous de son nouveau rang, pour prouver à l'empereur qu'elle n'avait pas fait ce mariage par orgueil de rang. Le prince de Lorraine en fut outré; en avait-il le droit, lui qui était capitaine des gardes de son cousin?

Abandonnée par son mari et par la société presque entière, la princesse de Lorraine se trouvait embarrassée; elle ne rencontrait que des sourires équivoques et ne recevait que des politesses ironiques. Elle était isolée dans les salons à cette époque.

Un soir, dans le salon de Mme la comtesse de Chotek,il y avait beaucoup de monde; on se divertissait sur cet illustre et malheureux mariage, au grand chagrin de la sainte et charitable maîtresse de maison. Je pris gaiement la défense de la

princesse, que je ne connaissais pas alors. Je dis naïvement : « Est-ce un péché de se marier trois fois, de donner successivement aux enfants de mariages précédents des protecteurs et une fortune supérieure à celle qui leur est déjà échue? Mme Poutet a épousé le comte de Colloredo; la comtesse de Colloredo épouse le prince de Lorraine, qui promet toute sa fortune au comte Colloredo son fils, bien moins riche que ses aînés. C'est l'action d'une très bonne mère; si elle paraît montrer de l'ambition en épousant le prince de Lorraine, c'est celle d'une mère, c'est aussi de l'ambition pour le nom de Colloredo qu'elle a eu l'honneur de porter. » Pendant que je parlais, les beaux grands yeux noirs de Mme de Chotek me fixaient avec cette expression d'indicible bonté et de fine et douce pénétration, que l'âge ni les souffrances n'avaient pu lui ôter; elle applaudit à mon petit panégyrique.

Mme la princesse de Lorraine, née Folliot de Crenneville, était fille d'un gentilhomme de Normandie peu riche, qui avait épousé à Metz, y étant en garnison, une demoiselle Poutet. Restée orpheline très jeune, elle fut élevée par sa grand'mère, Mme Poutet. Elle était malheureuse, la pauvre orpheline! Le colonel Poutet, son oncle, qui était au service d'Autriche, en eut pitié et l'épousa à son dernier voyage en France vers 1789; elle avait dix-sept ans, elle était très belle, elle partit et accompagna son mari jusque sur les frontières de la Turquie; le colonel Poutet y fut tué et elle revint en France avec sa fille (aujourd'hui la comtesse de Crenneville) après avoir traversé toute la Hongrie et une partie de l'Allemagne sur des chariots à bagages. Émigrée en 1892, la charmante veuve fut protégée par des personnes qui s'intéressèrent à ses malheurs. Recommandée par une d'elles, influente à la cour, elle eut le bonheur de plaire à l'impératrice, deuxième femme de l'empereur; cette capricieuse princesse lui donna une place très modeste près de ses enfants. L'engouement de l'impératrice augmentant, elle voulut la remarier, et lui fit faire la connaissance du vieux comte de Colloredo, veuf, père de plusieurs enfants et ministre tout puissant. Son mariage excita bien d'autres clameurs encore

que celui de sa veuve avec le prince de Lorraine! La haute noblesse autrichienne était alors d'une fierté, d'une intolérance, d'une susceptibilité incroyables, en fait de mésalliances. J'étais au couvent à Vienne et compagne d'une des petites filles du ministre comte de Colloredo, la jeune comtesse Küffstein, depuis comtesse Kuenburg, lorsque ce mariage se fit. Mme de Küffstein, mère de ma compagne, mourut de chagrin, dit-on, du mariage de son père avec la veuve du brave colonel Poutet! Le comte de Colloredo avait une maison très imposante; ses réceptions, ses dîners étaient magnifiques et soumis à la plus rigide étiquette, aux usages de la plus impérieuse aristocratie. On s'attendait à de la timidité, à de la gaucherie, à quelques manquements ou étrangetés de la part de la femme du ministre, qui n'était jamais entrée encore dans les salons de la haute noblesse et qui débutait par faire les honneurs, ou plutôt par recevoir les hommages dans le plus imposant de tous. Elle enleva tous les suffrages, même ceux des personnes les plus hostiles à son élévation. Elle fut admirable de beauté, de simplicité, de noblesse, de tact, de politesse : elle fut digne et calme et telle qu'elle aurait été si elle fût née dans cette splendeur de rang et de dignité. Attachée ensuite comme grande maîtresse à l'archiduchesse Marie-Louise, elle eut je ne sais pourquoi le malheur de déplaire à Napoléon; le comte de Colloredo avait été disgracié après la campagne victorieuse de Napoléon en 1809; mon mari le vit souvent en Hongrie, où il s'était réfugié lors de la prise de Vienne; le fier premier ministre lui témoigna une grande confiance, lui parla longuement de son système politique tombé et des motifs de sa disgrâce. Il mourut peu de temps après : la disgrâce est une maladie mortelle.

Mais je suis loin de la fête de l'Augarten, palais enchanté, oiseaux, fleurs et fruits du Brésil, diamants étincelants, empereur, impératrice, princes et princesses, femmes si jolies et si belles, orchestre enchanteur, ambassadeurs et grands dignitaires, une foule si parée, flots de lumière!..... Lumières éteintes! Vous avez fui comme une ombre sur le vaste Océan, comme l'ombre du vaisseau qui emporta peu de mois après la

royale fiancée vers un autre hémisphère !..... J'ai vu avec effroi une chauve-souris se glisser au milieu de cette féerie, et planer pendant une heure au dessus de toutes les grandeurs..... Je suis superstitieuse. La comtesse de Fries, née princesse de Hohenlohe, portait à cette fête un collier et un diadème en perles poires d'énormes dimensions; ces perles avaient payé en partie la terre que la veuve du roi Murat venait d'acquérir du comte de Fries. Le majorat du comte était d'une valeur immense, ainsi que sa fortune en seigneuries, majorats, palais, collections précieuses, puis sa florissante maison de banque, une des plus considérables et des mieux accréditées d'Europe. Tout a disparu. Le comte de Fries est mort complètement ruiné; sa femme, belle et vertueuse, l'a précédé de quelques années; elle a pu ignorer l'état de ses affaires, mais a-t-il pu lui dissimuler ses fautes ? Une détestable actrice française, petite femme jaune et laide, Mlle Lombard, juive de naissance, a été le mauvais génie qui s'est attaché au beau et brillant comte de Fries, et l'a précipité dans l'abîme. Misère si complète qu'il est mort à Paris dans un cinquième étage; toutes ses magnifiques propriétés ont été vendues, jusqu'aux poupées et jouets de ses enfants. Une de ses filles a été gouvernante. Son fils aîné a épousé la baronne Pereira-Arnstein, juive baptisée, fille d'une femme très spirituelle. On dit qu'il rétablit les affaires jadis si florissantes de la maison Fries. Mlle Lombard qui prétendait, je ne sais si c'est à tort ou à raison, avoir épousé le comte de Fries, veuf de la princesse Hohenlohe, a épousé bien réellement M. de Girardin.

J'avais à cette fête de l'Augarten une robe de tulle brodée en argent, et une garniture de fleurs artificielles imitant plus parfaitement la nature. Cette toilette plus élégante que magnifique eut un succès flatteur. L'impératrice a eu la bonté de m'adresser la parole de la manière la plus gracieuse, et de me demander des nouvelles de ma belle-mère, dont elle parle toujours comme d'une des femmes les plus respectables du monde.

Je remarquai superstitieusement que l'illumination de la

grande allée qui aboutit au Danube manqua par une averse et un vent violent survenu tout à coup. Plus tard j'observai que le vaisseau de l'archiduchesse mit à la voile à Livourne le vendredi 13 août 1817. S'il est absurde de croire à de tels présages, avouez au moins qu'il est étrange qu'ils correspondent si souvent, si parfaitement aux événements et aux destinées qu'ils semblent annoncer!.....

Encore un mot de la fête. Au moment où l'on s'ébranlait pour gagner les galeries où étaient les tables du souper, je vis un nuage passer sur le front de la princesse de Lorraine; il se dissipa bientôt; on vint l'inviter à la table de l'empereur et des impératrices. Et moi, je gagnai gaiement celle présidée par une de mes amies, la joyeuse comtesse Julie de Kollowrath.

La princesse de Lorraine nous a toujours témoigné beaucoup d'intérêt, et traités avec une affectueuse distinction; j'ai reçu d'elle une lettre très sensible, à Paris, en 1825, à l'occasion de la maladie de M. du Montet; je regrette de l'avoir égarée : elle eût mérité une place dans ma collection d'autographes. La femme du dernier descendant des Guises, du Balafré, du duc de Mayenne, s'y fût trouvée *en famille!* Les Guises et les Poutet : *sic transit gloria mundi* (1).

Voici une longue histoire, mais je suis devenue Lorraine.

L'IMPÉRATRICE DU BRÉSIL

Mme de Kuenburg, née Küffstein, une de mes compagnes de couvent, fut nommée par l'empereur pour accompagner au Brésil Mme l'archiduchesse Léopoldine, lorsqu'elle s'embarqua (13 août 1817) pour aller rejoindre son auguste et très extravagant époux, l'empereur don Pedro Ier, qu'elle avait épousé à Vienne par procuration au mois de mai de cette même année. La comtesse de Kuenburg était très amusante à entendre à son retour, non pas sur les choses qu'elle avait vues, l'étiquette de

(1) Cf. Fr. Masson, *L'Impératrice Marie-Louise*, p. 13-14.

la cour de Rio s'étant constamment opposée à ce que les dames autrichiennes de la suite de l'impératrice eussent le plaisir de faire des courses en ville et des excursions à la campagne, à leur immense désappointement et grand regret! Avoir été au Brésil, sans y avoir rien vu que les toilettes exotiques des dames portugaises de la cour, ressemblant au plumage des perroquets, jupon bleu et traîne rouge, jupon vert et traîne jaune! N'avoir pas rapporté un diamant, don impérial! Ce n'était pas l'étiquette! Le comte d'Eltz, grand maître de la jeune impératrice, n'a pas eu l'occasion de faire déballer les caisses du magnifique service de porcelaine de Vienne qu'il avait apporté pour les dîners de grande représentation qu'il croyait devoir donner à Rio-Janeiro pendant son séjour et les fêtes du mariage. Nous avions vu ce beau service exposé à la curiosité publique avant son départ; nous l'avons vu replacer à la manufacture à son retour. Les dangers, les fatigues d'un si long voyage, les désappointements ont fait tous les frais du journal de la comtesse de Kuenburg. Un perroquet, don de la charmante infante Isabelle, et des touffes de plantes marines recueillies pendant la traversée, sont à peu près les seuls objets de curiosité qu'elle en ait rapportés, ainsi que quelques chinoiseries que ces dames auraient voulu pouvoir aller choisir dans les magasins (mais cela aussi était contre l'étiquette, et elles furent obligées de se contenter de ce que les marchands leur apportèrent). Et, nous disait plaisamment Mme de Kuenburg, devinez quel est le premier étonnement que j'ai eu en débarquant à Rio, où mes yeux étaient avides de voir? Delort (1), m'offrant son bras à la sortie du vaisseau, comme il me l'eût offert sur le Graben ou au Prater, et causant de Vienne comme si nous l'eussions quitté la veille.

Quand on voyage, et surtout aussi loin, on se fait toujours l'illusion qu'on fera un grand effet au retour; les revenants du Brésil n'en firent aucun à Vienne; ce n'est le pays ni des étonnements ni des enthousiasmes.

(1) Le chevalier Delort, très répandu à Vienne quelques années auparavant.

Étant un jour tranquillement à lire à Vienne, dans mon petit salon, je vis entrer Henri de Bombelles, qui fut droit à la glace, comme il en avait l'habitude deux ans auparavant; il releva ses cheveux, et m'abordant enfin gaiement, il me dit : « Comment, j'arrive de Lisbonne, et je ne fais pas plus d'effet que cela! » Nous rîmes de bon cœur, et je lui répondis : « C'est de votre faute, si je n'ai pas fait une exclamation de joyeuse surprise; vous avez été à la glace comme la veille de votre départ pour Lisbonne; j'ai cru que c'était hier. »

Lorsque le mariage de l'archiduchesse Léopoldine avec l'empereur don Pedro fut déclaré à Vienne (1), on plaignit d'abord beaucoup la jeune princesse condamnée à un tel éloignement de sa famille et de sa patrie; mais on apprit bientôt par les personnes qui approchaient la princesse de plus près, qu'elle en était enchantée; elle était très instruite, elle aimait passionnément la botanique; l'idée d'un monde nouveau, d'une nature si différente de celle de l'Europe, lui souriait extrêmement; on apprit même que depuis plusieurs années un de ses rêves était de voir l'Amérique. Elle partit sans regrets, sans frayeur des dangers d'un si long voyage; elle n'eut pas le mal de mer; les princesses, en général, sont heureusement douées et souffrent moins des différents inconvénients des voyages que toutes les personnes qui les entourent. Elle avait un délicieux appartement dans ce vaisseau qui l'emportait, et aussi ses trois cercueils, au cas où elle fût venue à mourir pendant la traversée. Elle ne s'ennuya pas; elle faisait de la musique et étudiait la langue portugaise; quand il faisait beau, elle montait sur le pont pour prendre l'air et témoignait au capitaine un vif désir d'arriver à Rio-

(1) J'avais assisté à la cérémonie du mariage à Vienne, à l'église des augustins, paroisse de la cour; l'archiduc Charles, oncle de la jeune archiduchesse, l'épousa par procuration pour don Pedro. La cour était étincelante de parures, d'uniformes et de diamants. L'empereur bâilla pendant toute la cérémonie; l'auguste mariée paraissait d'un calme complet. Il y eut ensuite gala à la cour. Lord Stewart, ambassadeur d'Angleterre, y parut avec le pantalon de basin blanc avec lequel il avait joué aux barres tout l'après-dîner, son habit rouge et ses décorations pardessus toute cette poussière.

Janeiro pour le jour de sa fête ou de la naissance de don Pedro. Elle n'a pas été heureuse, elle est morte jeune, elle a eu de trop justes sujets de jalousie. L'empereur avait une dame de la cour pour maîtresse; il lui faisait rendre les honneurs qui n'étaient dus qu'à l'impératrice sa femme, les troupes battaient aux champs lorsqu'elle sortait ou rentrait au palais. Les émeutes, les révolutions, les fuites ont troublé cette existence vers laquelle elle voguait avec tant de sérénité. La destinée de sa fille Maria, aujourd'hui reine de Portugal, a été bien agitée aussi. L'archiduchesse Léopoldine n'était assurément pas jolie : elle était petite, très blanche, des cheveux blonds fades; elle n'avait ni grâce ni tournure, ayant toujours eu l'aversion des corsets et des ceintures; sa taille était tout d'une pièce; elle avait la lèvre autrichienne très prononcée, d'assez beaux yeux bleus, mais une physionomie sérieuse et peu aimable; c'était une princesse studieuse.

MON VOYAGE EN FRANCE EN 1818

Nous avons fait un beau voyage en France cette année. Partis de Vienne le 1er mai 1818, nous y sommes revenus le 29 septembre de la même année.

Notre calèche, élégante et jolie, était emportée comme par le vent. Nous n'avions qu'un laquais sur le siège. Je n'avais pas voulu de femme de chambre pour éviter les pleureries des Viennoises, lorsqu'elles perdent de vue le clocher de Saint-Etienne. Nous partîmes de Vienne, Joseph et moi, le 31 mai 1818. Le temps était superbe. Nous nous arrêtâmes à Salzbourg, pour voir les sites admirables dont cette charmante ville est entourée.

Notre voyage ressemblait à une promenade pittoresque. Nous nous arrêtions pour voir tout ce qu'il y avait de remarquable. A Munich nous retrouvâmes des amies parties longtemps avant nous de Vienne, les comtesses de Raigecourt, etc. A Stuttgart, je revis avec grand plaisir la comtesse de Beroldingen, première dame du palais de Sa Majesté la Reine, avec

laquelle je m'étais liée pendant que son mari était ministre du roi de Wurtemberg à Vienne. Je revis ce fleuve qui sépare la France de l'Allemagne, ce Rhin que j'avais passé jadis sur ce beau pont de Kehl!... Ah! que cette France vaincue me parut voilée de tristesse! Les physionomies étaient moins révolutionnaires du temps de Bonaparte. Il haïssait les jacobins, non parce qu'il les craignait, mais parce qu'il les méprisait, et eux tremblaient devant lui comme de lâches conspirateurs. Ceux qui avaient prêché l'égalité voulaient devenir comtes ou ducs; ceux qui avaient demandé le partage des terres voulaient établir des majorats. Il n'y a pas un sans-culotte qui n'aie eu la prétention de devenir baron. Bonaparte les connaissait.

UN DINER A SAINT-PRIEST PRÈS LYON, CHEZ LE COMTE DE SAINT-PRIEST

Notre voyage nous conduisit à Strasbourg; puis à Nancy; enfin par Langres, Dijon, Mâcon, Lyon, Vienne, Valence, à Bollène (1) chez ma grand'-mère de la Fare, où nous avons trouvé ma sœur, Mme de Villevielle (2), mon oncle l'archevêque de Sens, tous nos parents de la Fare. Nous nous étions déjà arrêtés à Lyon, en allant en Languedoc; mais l'archevêque, parti en même temps que nous de Bollène, a exigé que nous y restassions quelques jours avec lui. Nous avons été comblés de politesses par la famille de Savaron, par sa belle-mère et par ses filles (3). Le comte de Saint-Priest, qui habite le château de Saint-Priest à deux ou trois lieues de Lyon, est venu nous voir et nous a fort engagés à aller dîner à Saint-Priest. Cette journée a été très agréable, malgré l'excessive chaleur. Nous sommes arrivés de bonne heure chez le comte, qui a eu le bon goût de nous laisser libres

(1) Bollène, petite ville du Comtat-Venaissin, où ma grand'mère avait une considérable mais triste habitation. (Voir plus haut, p. 41.)

(2) Henriette de la Boutetière Saint-Mars s'était fixée au château de Mirabel (Gard) par son mariage, en 1805, avec son cousin, le comte de Villevielle. (*Éd.*)

(3) Mmes de Cibeins et de Saint-Victor.

dans des appartements qu'il nous a fait ouvrir, et où nous nous sommes reposés avant le dîner et avant la promenade. Le château est vaste, sans être précisément beau; une idée bizarre a été de faire colorier les murs à l'extérieur, et d'avoir fait peindre les armes des Guignard de Saint-Priest sur le frontispice, avec ces mots : « Guignard de Saint-Priest », en façon de devise, tout autour de ces armoiries coloriées. Cela ressemble à une décoration ou à une enseigne; il me semble qu'il est étrange de hucher son nom au faîte de son habitation. Mais, sauf cette petite erreur de goût, et les appartements numérotés comme dans une auberge, on retrouve l'homme si distingué, si parfaitement aimable, l'homme d'État si consciencieux, l'ambassadeur si fier et l'homme du monde si *conversationable.* J'ai été ravie de retrouver dans un de ses salons les tableaux que j'avais vus chez lui à Vienne, dans la petite maison de Jacoberhof, les vues de Constantinople, la danse des Derviches, et autres : c'étaient d'anciennes connaissances. M. de Saint-Priest vit seul dans cette retraite, en philosophe et en observateur. Il s'est absolument retiré des affaires. Cette sagesse est peut-être du mécontentement; il ne croit pas à la « stabilité des choses présentes », ni, au talent des gens en place. « Il nous dit, en parlant du duc de Richelieu : « Il n'y entend rien du tout. » Il me questionna beaucoup sur Vienne, sur la société; il est parfaitement aimable, quoique imposant par son grand air de dignité et l'ironie plus spirituelle qu'amère de sa conversation. Il cause des choses les plus intéressantes avec abandon et grâce. C'est pour moi le type du seigneur distingué de l'ancien régime (1).

(1) Le comte de Saint-Priest est très sourd. Je dînais un jour avec lui chez Mme de B... et une autre dame âgée; j'avais éludé l'invitation du comte de me placer près de lui à table; il me donna le bras pour rentrer au salon et me dit en criant comme un sourd : « Vous êtes une petite méchante; vous m'avez laissé entre les deux sempiternelles. » Elles étaient auprès de lui; j'en fus embarrassée.

MADAME LA DUCHESSE D'ANGOULÊME

Paris, août 1818.

Mon oncle l'archevêque de Sens occupe un bel appartement au palais des Tuileries. Mme la duchesse d'Angoulême ayant bien voulu nous accorder une audience particulière, nous y avons été conduits, M. du Montet et moi, par mon oncle. Mme la duchesse d'Angoulême a bien voulu se rappeler m'avoir vue dans mon enfance, au couvent, à Vienne, en Autriche ; elle indiqua à mon oncle, par un geste particulier, la taille que j'avais alors. Elle a été fort aimable aussi pour mon mari et pour sa famille qu'elle n'avait pas oubliée. Mme la vicomtesse d'Agoult était présente à cette réunion et souriait avec bienveillance à chaque expression aimable de S. A. R. Mme la duchesse d'Angoulême m'a paru bien changée. Elle était si belle lorsqu'elle partit de Vienne pour épouser Mgr le duc d'Angoulême ! Maintenant, ses yeux, jadis si étonnamment beaux, sont ternes et cerclés de rouge. La princesse était gracieusement vêtue pour une réception particulière du matin. Elle avait une robe de linon ou de mousseline de la plus grande finesse, garnie en bouillons très élégants, dans lesquels étaient passés des rubans lilas. Son bonnet était assorti à cette jolie robe.

Mme de Verdun a absolument voulu nous mener voir les atours de Mme la duchesse d'Angoulême. J'ai remarqué une robe de dentelles de Bruxelles ou d'Angleterre, sur une robe de dessous en satin cramoisi; une robe d'étoffe bleue, garnie d'une haute garniture de plumes de marabout; une robe d'étoffe d'argent, garnie en fleurs de pensées; cette dernière était charmante et Mme la duchesse la portait à la procession du vœu de Louis XIII. Vous pensez bien que ce n'est là qu'un abrégé de ces atours dont S. A. R. s'occupe si peu, mais auxquels Mme la vicomtesse d'Agoult attache avec raison plus d'importance.

Nous avons assisté à Paris, cette année 1818, le 25 août, jour de la Saint-Louis, à l'érection de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf. Le cortège était immense ainsi que la foule.

J'étais bien placée, mais loin, à la Bibliothèque Mazarine, chez M. de Féletz (1). La reine de Suède, Mme Bernadotte, y est venue un instant. Il faisait un vent glacial, suite d'un orage, quoique le temps fût clair et beau. La pauvre petite duchesse de Berry, très avancée déjà dans sa grossesse, avait l'air d'en souffrir beaucoup. Elle était assise sur le devant de la calèche dans le fond de laquelle se trouvaient le roi et Mme la duchesse d'Angoulème; elle était très pâle, et sa parure où l'or dominait, sur sa robe blanche décolletée, ajoutait à cette teinte d'une jaune pâleur. Elle a fait une fausse couche quelques jours après; je n'en suis point étonnée.

Mon mari avait une place excellente près de la statue; il a pu entendre les discours.

ANCIENNES ET NOUVELLES CONNAISSANCES

Paris, août 1818.

Nous avons dîné chez mon oncle, avec le vicomte et la vicomtesse d'Agoult (2), avec M. le vicomte Mathieu de Montmorency (3). M. de Montmorency a la conversation facile, une simplicité pleine de noblesse, une curiosité naïve, une attention polie; aucune recherche d'esprit; il me semblait que l'ami de Mme de Staël devait en avoir davantage, ou au moins en montrer davantage. Je parle de la prétention, et non de la réalité de l'esprit. M. de Montmorency nous parla du duc de Bellune, et du peu de goût avec lequel le maréchal décore les beaux jardins de son château de Ménars, où il a fait construire des pièces d'eau en forme de cœur, et de la touchante résignation de la maréchale pour de tels ornements. Mais on

(1) L'abbé de Féletz (1767-1850), rédacteur du *Journal des Débats*, et depuis 1809 conservateur de la Bibliothèque Mazarine. (*Éd.*)

(2) Antoine-Jean, vicomte d'Agoult, lieutenant général des armées du Roi, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et de celui de Saint-Lazare, premier écuyer de S. A. R. Madame la dauphine; né en 1750.

La vicomtesse d'Agoult faisait partie de la maison de Madame la dauphine avec le titre de *dame d'atour*. (*Éd.*)

(3) Le Constituant qui devait être en 1821 ministre des affaires étrangères et en 1825 membre de l'Académie française. (*Éd.*)

ne peut s'exprimer avec plus d'estime ni plus de considération que ne le fait M. de Montmorency sur le caractère loyal et chevaleresque du maréchal. J'ai remarqué que M. de Montmorency n'eût pu employer des termes, ni plus polis, ni plus honorables, s'il se fût agi des plus nobles des ducs de l'ancienne cour. Assurément le duc de Bellune le mérite, mais, combien de reproches injustes ont été adressés aux personnages éminents de l'ancienne cour !

LE SALON DU PRINCE RASOUMOFFSKY

Vienne, 7 août 1818.

La princesse Constantine Rasoumoffsky et ses sœurs sont venues déjeuner chez moi à Hadersdorf. Je voulais les voir encore avant leur départ pour la Russie, qui a lieu ces jours-ci. J'ai trouvé le prince vieilli et abattu; un faste prodigieux l'a ruiné; il a bâti un palais au faubourg, et presque une ville, parce qu'il ne voulait reposer ses yeux que sur des maisons à lui. L'empereur d'Autriche, en parlant de M. de Rasoumoffsky à l'empereur Alexandre pendant le congrès, l'appelait « le roi d'un de ses faubourgs ». La vanité poussée à l'excès touche de près au ridicule, et l'orgueil fait haïr : M. de Rasoumoffsky a évité miraculeusement ces deux écueils. C'est un grand seigneur imposant, et souvent aimable : sa démarche est fière; son regard, altier; il met de l'orgueil à tout : orgueil de naissance; orgueil de rang, de dignité, de figure, de ton; enfin orgueil universel; bonnes fortunes, royales et illustres; faste aristocratique et asiatique; ambassadeur à Naples, à Vienne, au congrès. La nature, la naissance, et la fortune ont fait évidemment de lui un homme très distingué. Il est parfois très arrogant, c'est un tort; car l'orgueil rapetisse au lieu de grandir, comme fait à une statue un piédestal disproportionné (1).

(1) Le fier, le magnifique, l'altier grand seigneur russe est tombé dans un grand affaiblissement intellectuel et physique quelques années avant sa mort. Mais il avait encore ses brillantes facultés intactes, lorsqu'il

Nous étions dans ce beau salon, les portes étaient ouvertes, et l'on jouissait, sous les belles colonnes, de la vue du Prater et du Danube. La comtesse de Wrbna qui revient de Rome, et cause très agréablement, racontait les parures bizarres des Anglaises en Italie : elles s'y paraient de plumes de faisans et de broderies en ailes de mouche; elles portaient habituellement des spencers et des robes écarlates comme les cardinaux; mais une Polonaise, la comtesse Potocka, renchérissait sur toutes ces singularités en portant constamment sur sa poitrine un grand médaillon qui représentait le pape priant devant son oratoire.

Lord Byron, ce Lovelace en politique, en poésie et en mariage, ne veut aller à Venise qu'à cheval. C'est bien choisir sa place pour une cavalcade!

SOIRÉE DE LA COMTESSE ROSALIE RZEWUSKA
(NÉE PRINCESSE LUBOMIRSKA)

Vienne, 6 novembre 1818.

Fixer des souvenirs, c'est arrêter l'aiguille du temps. Assurément j'aurai oublié, l'année prochaine, que je sors aujourd'hui de chez la comtesse Rosalie Rzewuska. On y attendait la princesse Wolkonsky avec impatience; on espérait qu'elle chanterait et qu'elle déclamerait. On a ici l'habitude de mettre étrangement les talents des voyageurs à contribution; on leur fait faire leurs tours, comme à des escamoteurs ou à des singes. Il y eut hier une très grande soirée, chez M. de Caraman, pour entendre la princesse Wolkonsky; mais elle ne voulut ni chanter, ni déclamer, au grand désappointement de toute la société qui s'attendait à cette fête; il en est résulté la soirée la plus froide et la plus ennuyeuse du monde. Je ne sais si celle de la comtesse Rosalie sera plus heureuse, je l'ai quittée avant la fin des débats sur ce grand sujet. La prin-

s'est fait catholique. Le duc de Raguse a puissamment contribué à cette conversion. Cela paraît étrange, mais cela est. Le prince voyait souvent le maréchal pendant son exil.

cesse est très laide, pâle comme la mort, mais l'esprit et les talents embellissent assurément.

Les autres personnes présentes étaient : la princesse Clary; le comte Golowkin, qui est allé jusqu'à la grande muraille de la Chine, et qui use avec infiniment d'esprit du privilège qu'ont les voyageurs qui reviennent de loin; le chapelain de l'ambassade anglaise, M. Bradford, et sa femme; M. Littleton; quelques autres Anglais; des hommes de tous les pays; un petit peintre amateur qui dessine joliment, et dont les dessins couraient autour de la table (c'étaient des vues d'Odessa et de la Crimée); l'abbé Le Cointre et ses élèves; le petit comte de Bourbon-Busset et le jeune Emmanuel de Dreux-Brézé. J'oubliais la comtesse O'Donnell, amie de la dernière Impératrice, et qui la pleurait, peu de mois après sa mort... à tous les bals qui se donnèrent à Vienne cet hiver-là. Le prince Alexandre de Wurtemberg se trouvait aussi ce soir-là chez la comtesse Rosalie; il est d'une grande politesse. La société à Vienne est remplie de noms. Ce sont à la vérité quelquefois de grands noms vides de personne; mais ce mélange de haute société européenne amuse ou intéresse la curiosité. Je l'avoue. je n'aime le monde que par curiosité.

La comtesse Rosalie avait la passion des loteries; chacun y apportait son lot. Le prince de Wurtemberg apporta un soir une bague de saphir entourée de petits brillants. La comtesse se révolta contre ce lot, auquel elle trouva un air trop prince, et tricha ouvertement pour la faire gagner à la fille très laide d'un artiste français qui assistait à cette soirée. La leçon était sévère, surtout pour un prince aussi poli.

MIZZA-ABDUL-HASSAN-CHAN

Vienne, mars 1819.

Un des épisodes les plus divertissants de cet hiver a été l'arrivée de l'ambassade de Perse, qui a été logée dans le superbe hôtel du baron de Bœsner, au *Kaiserhaus*, loué par la cour 180 ducats par mois. Ce n'est pas trop cher pour les

deux pavillons qu'ils occupaient. Ils se sont trouvés fort mesquinement meublés et logés, quoique la cour ait fait transporter divans, tapis, et tout l'attirail oriental dans cette belle maison, que Marie-Thérèse a habitée après son mariage; d'où le nom de *Kaiserhaus*. Ces Persans appellent le faubourg où ils logent « le faubourg de boue (1) ». Il n'est pas possible de voir un personnage plus taquin et plus épineux que Mizza-Abdul-Hassan-Chan, chicanant sur toutes les étiquettes, avare, mais fin, rempli d'esprit, et connaissant parfaitement les usages européens, car il a passé trois ans à Saint-Pétersbourg et quatre ans à Londres. Il comprend le français et parle fort bien l'anglais. Il a appelé l'Impératrice « la supérieure du sérail » dans son discours d'audience. Elle était précisément entourée le jour de sa réception des plus respectables dames du palais, vieilles et laides. Ces étranges étrangers ont fort diverti les élégants, mais il semble qu'ils nous trouvaient plus barbares qu'eux. Nos costumes, la valse, les femmes décolletées, et leur grande liberté avec eux, leur paraissaient le comble de la licence. Il est vrai qu'au bal de M. de Caraman on les lorgnait, les entourait, les étouffait tellement qu'ils avaient de la peine à respirer. Les jeunes personnes, les croyant apparemment sans conséquence, les tiraient par leurs manches, par leurs manteaux, pour examiner les étoffes de leurs vêtements ou la poignée magnifique du poignard de Mizza-Abdul-Hassan-Chan. Au milieu de ces jeunes filles et de ces jeunes femmes, si fraîches, si jolies, si blanches, nos Persans faisaient un singulier effet avec leurs figures basanées, leurs épaisses barbes, leur costume, et leurs regards un peu « sultans », mais le plus beau était le principal personnage, qui est très imposant, et fort au-dessus, moralement et physiquement, des autres membres de l'ambassade.

La comtesse Sophie Z..., qui est très coquette, s'amuse de la passion qu'elle a inspirée au secrétaire de Mizza-Abdul-Hassan- Chan. C'est un homme lettré d'Ispahan, un poète; il porte à sa ceinture une espèce d'encrier, signe de sa science

(1) Les faubourgs de Vienne n'étaient pas pavés à cette époque.

et de ses fonctions près de l'ambassadeur. Il fait des yeux languissants à la comtesse dont les yeux fortement arqués de noir, le teint beau mais brun, lui donnent quelque ressemblance avec les beautés circassiennes (celles au moins que j'ai vues). La comtesse Sophie Z... lui a demandé d'écrire quelque chose en langue persane, dans son album; il en a profité pour faire l'éloge de sa beauté; il compare sa taille à la tige de la jacinthe, etc...; je ne me rappelle plus le reste.

Nous avons été avec Mmes de Chotek et de Kollowrath voir la célèbre beauté circassienne, l'esclave favorite de Missa-Abdul-Hassan-Chan. Les noirs chargés de sa garde ont fait beaucoup de difficultés pour nous admettre. Enfin, les portes se sont ouvertes, et à notre grande surprise nous avons vu une femme sans beauté, plutôt petite que grande, assez maigre, peau très jaune, cils et sourcils noirs, beaux grands yeux noirs, cheveux noirs et malpropres, sur lesquels elle avait jeté quelques chiffons et de vieilles fleurs artificielles fanées et flétries, apparemment pour se donner une apparence de parure. Elle était vêtue à l'européenne, d'une vilaine petite robe, éraillée, de mousseline jaune. En tout, elle avait l'aspect d'une mauvaise comédienne ambulante, mais avec une expression triste et douce. Une des petites élèves du théâtre de la Wieden, une petite danseuse de cinq à six ans, était près d'elle pour la divertir, et elle paraissait s'en occuper avec grand plaisir. La jeune esclave, au reste, parut admirer et envier beaucoup nos toilettes du matin, nos pelisses de velours garnies de fourrures, nos schalls de cachemire, et les fleurs artificielles qui étaient sur nos cheveux. Mais, tout à coup, les hommes noirs nous firent sortir précipitamment; la voiture de Mizza revenant de sa première audience solennelle s'avançait rapidement en suivant les allées du jardin. Nous restâmes dans un des premiers salons pour le voir passer. Il portait un costume magnifique, mais était dans une grande colère. L'interprète, M. de Hammer, je crois, en l'empêchant de tourner le dos à l'Empereur lorsqu'il s'en allait, lui avait cassé, disait-il, un des anneaux de la chaîne à laquelle était suspendue la décoration de l'ordre du Soleil. Il paraissait exas-

péré, montrait sa chaîne brisée à ses Persans silencieux autour de lui. Il devait aller dîner chez le prince de Metternich. On le tranquillisa en lui promettant que le mal serait réparé avant l'heure du dîner. Le fait est qu'il était en fureur des respects et de l'étiquette qu'on l'avait forcé de suivre; il avait fallu user presque de violence pour l'y maintenir.

JÉROME BONAPARTE A CARLSBAD

Vienne, 20 juillet 1819.

J'ai vu hier des revenants de Carlsbad. Toute la famille de Jérôme s'y trouve, ainsi que la Bacciochi et une fille de Lucien, très laide, mariée à un comte Possé (1). Ils se sont tous habillés en grand deuil, le jour de l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Ils se promènent en poste sur les montagnes dans de magniques voitures, car ils n'ont pas de chevaux, et se font servir de mauvais dîners d'auberges sur des plats et assiettes de vermeil.

La jeune jolie princesse Gasparine de Rohan, que nous avons vue l'année dernière à Bollène chez ma grand'mère de la Fare, fait des conquêtes à Carlsbad; le vieux Blücher est un de ses adorateurs.

SOUVENIRS

Quand j'écris des souvenirs de choses et de personnes, qui me sont souvent si indifférentes, je m'amuse. Savez-vous pourquoi? C'est qu'il me semble que je lève une baguette magique sur un salon, que j'arrête tous les mouvements des personnes qui s'y trouvent. Elles seront bientôt dispersées dans toute l'Europe, mortes peut-être hélas! vieillies, fanées, qu'importe, elles sont fixées, immobiles; je les tiens en échec. Je les

(1) Il s'agit de Christine-Egypta, née à Paris le 19 octobre 1798, mariée d'abord au Suédois Arved de Possé (1818), puis à lord Dudley (1824), et morte à Rome le 19 mai 1847. (*Éd.*)

retrouverai à la même place dans ces salons qui ont si souvent changé de souveraines; je les retrouverai, animées, sémillantes, brillantes, parées. La robe rose n'aura rien perdu de sa fraicheur. Que de jolies femmes gagneront à mon coup de baguette! Que de prétendus hommes d'Etat y perdront!

LE COMTE CAPODISTRIAS (1)

Vienne, hiver 1818 à 1819

La comtesse Rzewuska, née princesse Lubomirska, reçoit tous les soirs. Elle a cette année un très vilain et petit appartement, on y étouffe; il y vient un monde infini, surtout des voyageurs distingués. J'y fus hier. Je me trouvai placée près d'un homme, dont la physionomie était très remarquable : un beau regard plein de feu, de finesse et de mélancolie; un regard long qui semble traverser l'avenir; un beau profil grec, une conversation enjouée; un rire gai (ce qui est rare), une plaisanterie très spirituelle et pourtant une expression pleine de bonté. C'était le comte Capodistrias, l'ami, le confident de l'Empereur Alexandre. Il soutint la croyance aux rêves et aux apparitions. Plaisantait-il? Le comte Wintzingerode, ministre de Wurtemberg (2), nous fit la plus longue, la plus ennuyeuse histoire de roman qu'il soit possible d'imaginer. Quoique parlant bien le français en général, les étrangers de distinction n'en connaissent pas assez les finesses, pour éviter tout ce qui peut choquer ou paraître vulgaire. Notre délicatesse féminine en fut effarouchée; cela nous causa un mortel embarras. La comtesse Rosalie était en face de lui; elle l'intimidait par son regard ironique et haut; le conteur perdit absolument contenance; la sueur ruisselait de son front. Il finit enfin cette funeste histoire. C'était un abrégé des trois volumes d'un roman de Mme Pichler, que tout le monde avait pu lire depuis

(1) Giovanni Capodistrias, né le 11 février 1776 à Corfou, mort à Corfou en mai 1857, est assez connu. (*Éd.*)

(2) Henri-Levin, comte de Wintzingerode, né le 16 octobre 1778, mort le 15 septembre 1856. (*Éd.*)

deux ans. Cependant le comte de Wintzingerode a certainement de l'esprit; mais l'esprit quelquefois est si lourd qu'on serait tenté de désirer que celui de salon au moins fût passé au tamis. Quant à ce regard de la comtesse Rzewuska, il est comme celui des serpents qui asphyxie les oiseaux : il est ironique et dédaigneux. On ne peut y échapper; il blesse et cherche à poursuivre jusque dans les replis du cœur. Jamais, jamais, la comtesse Rosalie n'inspirera de l'amour. A-t-elle une amie?

UNE SOIRÉE CHEZ LA COMTESSE ROSALIE RZEWUSKA

Cela fut plaisant : la comtesse attendait la savante Mme Edling, née Stourdza, je crois; elle avait engagé deux ou trois amis, des savants, à venir écouter cette merveille. Mme Edling ne vint pas, et moi, qui ne me doutais pas de l'attente ni du mécompte de la comtesse, j'arrivai vers neuf heures et demie. Je ne connaissais pas encore ces messieurs, dont l'un était M. de Rumpff, ministre ou chargé d'affaires des villes hanséatiques. Ces messieurs, persuadés qu'ils avaient affaire à une *savante*, se donnèrent toutes les peines du monde pour briller, et comme ils s'adressaient principalement à moi pour faire plaisir à la comtesse Rosalie, je fus obligée de leur répondre; leur obstination finit par m'impatienter; je répondais, mais avec une sorte de brusquerie plaisante. Je finis par les railler un peu. La comtesse s'en divertissait. Enfin, lorsque je sortis, ils s'extasièrent sur mes connaissances, mais s'étonnèrent beaucoup que je n'eusse pas le profil grec ni le nez aquilin. Mme Edling était laide, mais grecque; c'était une grande et forte femme (1).

(1) On trouve quelques lettres du comte Joseph de Maistre à cette dame qui a eu une sorte de célébrité, dans sa correspondance publiée par son fils.

SURPRISE

J'entrai un jour inopinément chez une femme d'un haut renom de vertu; elle n'était plus jeune, elle avait été belle. Les portes étaient ouvertes, il n'y avait pas de domestique dans l'antichambre. Je restai pétrifiée, et je rougis jusqu'au blanc des yeux, en la voyant dans le plus complet négligé du matin, que la chaleur seule du jour pouvait peut-être expliquer (1), assise sur les genoux du comte de S... les bras passés autour de son cou. Il lui donnait une leçon d'anglais; ils tenaient le livre à eux deux, leurs têtes se touchaient. Je ne sais s'ils l'ont oublié; pour moi, ma confusion fut si grande que je ne l'oublierai jamais. J'ai gardé scrupuleusement le secret de cette découverte; je n'en ai jamais ouvert la bouche; mais, en vérité, cela m'a fait faire de tristes réflexions sur les bonnes réputations. Cette femme était mariée, mais séparée ou à peu près, depuis très longtemps, de son mari ainsi que de son fils; on leur donnait tous les torts; elle passait pour une victime!

AURORE DE MARASSÉ

J'ai vu de singulières existences dans le grand monde. Il est quelquefois aussi difficile d'y perdre sa réputation qu'il est difficile de la conserver dans d'autres occasions. Aurore de Marassé, belle, charmante, émigrée, sans aucune fortune quelconque, sans appui, sans prudence, a été un de ces phénomènes. Arrivée à Vienne, je ne sais comment, après avoir émigré avec sa mère, à la suite du général Dumouriez (2), elle s'est vue tout à coup posée dans la société. Chanoinesse honoraire du chapitre de Brünn, pré-

(1) Je l'ai revue après cette surprise; elle n'a jamais eu l'air de s'en souvenir.

(2) Son père, Jean-René-Blandine de Marassé, général de division, suivit en effet Dumouriez dans sa défection et mourut au mois d'août 1803 à Temeswar. (*Ed.*)

sentée à la cour, recherchée dans les coteries les plus élégantes, familière avec les grands, amie des femmes les plus légères et des hommes les plus dangereux pour la réputation des jolies femmes, tels que le prince de Metternich, le prince Dietrichstein et surtout M. de Los-Rios, ce lovelace si hardi et si entreprenant, si gai, si fou, si mauvais sujet, puisqu'il faut dire le mot. C'était une singulière existence au milieu de cette diplomatie européenne que celle de Mme de Marassé (1), logée dans les combles de l'hôtel du prince de Salm, dame de compagnie de la princesse Bagration, gouvernante ou à peu près de la petite Clémentine (fille du prince de Metternich et de la princesse Bagration); recevant, dans sa mansarde et souvent avant d'être levée, les ambassadeurs, les ministres, les chargés d'affaires au congrès de Vienne; donnant audience aux domestiques sans place qui venaient implorer sa protection et se trouvant heureuse de les servir gratis; protégée et protégeant; mourant souvent de faim, à la lettre; vêtue de robes rapiécées et coiffée d'un superbe diadème de diamants; recevant des cadeaux de prix des hommes influents; se servant de leurs voitures, de leurs gens, souvent même à leur insu; se montrant partout; malade, exténuée, toujours belle, quoique jaune, pâle et se tenant très mal; attaquant familièrement les plus grands seigneurs; répondant à leurs mauvaises plaisanteries avec aplomb et souvent avec dignité; se fâchant sans rancune. Elle était connue dans la haute société sous le nom d'*Aurore*. Les princes du congrès l'abordaient en lui donnant la main. Sa mansarde a souvent servi de point de réunion à des diplomates qui espéraient ainsi échapper à la surveillance. Cette étrange existence était sans noblesse, sans dignité. Elle avait ses amertumes sans doute, mais elle n'a jamais été le sujet de médisances ni de calomnies. Aurore n'avait pas le sou et tout le monde le savait; on ne comprenait pas comment elle vivait, lorsque ses protectrices, les princesses de Courlande qui la nourrissaient, quittaient Vienne; mais je sais bien qu'un matin elle entra chez moi, pâle,

(1) Elle est appelée *Madame* à cause de son titre de chanoinesse. (*Éd.*)

défaite, anéantie, me priant en grâce de lui faire donner au plus vite un bouillon, parce qu'elle n'avait rien pris depuis le départ de la princesse de Sagan. Il y avait vingt-quatre heures que celle-ci était partie. Je me hâtai d'accéder à son désir; elle pleura, me parla avec désespoir de sa déplorable situation. Le soir je la vis à une grande soirée chez le prince de Rasoumoffsky, elle était sémillante. Enfin des amis parvinrent à la faire placer comme grande-maîtresse chez le prince régnant de Cobourg lorsqu'il épousa la princesse de Saxe-Cobourg-Gotha. Le prince lui avait jadis promis cette place en plaisantant, quand il faisait la cour à la princesse Bagration. Elle eut l'esprit de prendre cette plaisanterie au sérieux; mais la jeune princesse de Saxe-Cobourg, jalouse et extravagante, ne l'a pas gardée longtemps. Renvoyée de cette petite cour orageuse, Aurore a été aux eaux d'Aix en Savoie. C'est là que la Providence lui a fait rencontrer le comte de Venanson, noble sarde, excellent homme qui l'a épousée et avec lequel elle vit très heureuse et très considérée.

J'entrai un matin chez Aurore à Vienne; elle était malade et au lit; M. de Los-Rios (1) était seul avec elle dans sa triste petite chambre, froide, et sans meubles; mais de délicieux objets de porcelaine, cristaux, bronzes, etc. encombraient ce taudis. Pendant que j'étais près d'elle à m'apitoyer sur ses souffrances, elle reçut un billet de M. de Caraman, accompagné d'un bracelet qu'elle jeta négligemment sur son lit.

Cette étrange personne avait les doigts chargés de très belles bagues; les chaînes d'or les plus élégantes couvraient sa poitrine et attachaient sa lorgnette, sa montre précieuse. Toutes les princesses et tous les princes avaient concouru à former son charivari (un paquet énorme de petits joujoux d'or), qui était attaché à sa ceinture par un riche crochet. Sa

(1) Le comte de Los Rios, fils naturel du duc de San Fernando, je crois, attaché à l'ambassade d'Espagne à Vienne; depuis ministre dans plusieurs cours, homme très spirituel, très amusant, de très bonne et très mauvaise compagnie; excessivement libertin, il disait tout ce qui lui passait par la tête... et notamment qu'il ne répondait pas de la vertu d'aucune femme qui eût passé une heure en tête à tête avec lui, voire même en voiture... l'insolent!

table de toilette, d'une grande dimension, était couverte d'objets en argent, grands et petits, pêle-mêle avec des flacons, des essences, des pots de rouge, des pommades, des boîtes de cristal. Enfin, il y avait quelque chose de la courtisane dans ce désordre, dans cette profusion de choses inutiles et dans cette misère; et, pourtant, Aurore est sortie sans blâme, sans reproche, de ce cercle vicieux d'existence.

QUELQUES RIDICULES

Vienne, 1819.

Il n'y a presque personne dans le monde, même le plus élégant, qui n'ait un *tic*, une mauvaise habitude ou un ridicule. Chez les jeunes gens on ne le remarque pas d'abord; la jeunesse embellit tout, mais l'on s'en aperçoit enfin, et l'on s'en moque. Si la vieille comtesse de Kallemberg n'avait pas appelé son mari Fanfan, dans sa jeunesse, et si le vieux général n'avait pas appelé sa femme Lolotte, Lolotte et Fanfan ne seraient pas devenus un sobriquet pour cet excellent ménage. Ils sont morts tous les deux, et cependant on dit encore le général Fanfan! Je connais un mari, qui appelle sa grosse femme âgée de plus de cinquante ans « Toutoute »! On ne pouvait s'empêcher de sourire cet hiver, en entendant M. de Wargemont raconter la mort de sa femme, qu'il appelait toujours dans ses récits la *pauvre petite;* elle avait soixante-sept-ans. On ne finirait pas sur le chapitre des petits noms. Je connais une respectable chanoinesse que l'on appelle *Cocotte*, une éternelle *Flore* et une *Aurore* enveloppée de capuchons.

M. de G... a pris la mauvaise habitude de contredire toujours sa femme. J'ai été faire une visite dans cette maison. On parlait d'un roman nouveau. « Le héros se nomme Jacques », me dit la femme. — « Pas du tout, s'écria le mari, c'est Jako ». La dispute s'échauffa : Jacques, Jako, je n'entendis que cela pendant une heure. Je voulais m'enfuir, je me levais, le mari me forçait à m'asseoir. « Soyez sûr », me disait-il, que

c'est Jako ». — « N'en croyez rien, répondait la femme, c'était Jacques ! »

M. et Mme de B... vinrent me voir ; la jeune femme était fort souffrante, pâle et très changée. « N'est-ce pas que ma Caroline est bien jolie aujourd'hui, me dit le mari, regardez comme elle est belle. » Je la regardai, je tâchai de donner à mes yeux un air de sincérité. « Assurément, répondis-je niaisement en rougissant, car je ne la trouve pas jolie. »

Et les petits remèdes, que Dieu m'en préserve ! Avez-vous mal à la tête, au doigt, au pied, on vous dit : « Prenez de mon onguent, de ma poudre, de mes pilules. » Les recommandations de médecins, autre ennui qu'il faut subir ; chacun croit le sien le meilleur. Ces deux derniers ridicules se rencontrent peu dans le grand monde où l'on s'inquiète rarement de voir les gens souffrir ou non ; mais gardez-vous bien de parler d'un de vos bobos dans une société bourgeoise, vous ne vous en sauveriez pas sans cataplasme ou emplâtre.

Il faut aussi éviter la voix de cérémonie. Je connais le son de voix de toutes mes amies, leurs inflexions naturelles, et je remarque fort bien la petite voix de circonstance, que l'on ne prend que dans les occasions distinguées ; cela me divertit. J'ai souvent entendu parler bien rauque des personnes dont la voix roule sur du velours dans le monde.

On exagère tout dans le monde, le bien et le mal ; il est très rare de trouver quelqu'un qui se serve habituellement d'expressions justes. Mme de M... racontait la mort de M. de V... Elle représentait le désespoir affreux de sa veuve (ce M. de V... avait été le plus mauvais mari du monde). « Quand elle sera consolée, elle sera bien aise », dit naïvement Mme de Boissier ; cela mit fin aux élans de sensibilité de Mme de M... qui commençaient à devenir contagieux.

Il y a des personnes si obligeantes, qu'elles en sont insupportables. Elles vous suivent obstinément, ne vous laissant ni trêve ni repos. Elles rient ou veulent pleurer avec vous ; elles vous glacent et vous paralysent. J'ai quelquefois été distraite d'un sentiment profond et douloureux par les étranges grimaces d'une obligeante personne qui voulait me prouver sa

sensibilité. Mme de R... venait d'expirer; sa fille était au désespoir ; une personne présente, la voyant pâle, s'imagina qu'elle se trouvait mal, courut à une serviette, qui se trouva malheureusement sous sa main, y renversa toute une bouteille de vinaigre et en barbouilla étrangement le visage de la pauvre comtesse Alexandrine. L'obligeante personne lui enfonçait la serviette dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles, et l'aurait certainement étouffée, si l'on ne s'était enfin opposé à ses bons soins.

Je ne puis pas souffrir d'entendre une vieille femme raconter les particularités et les accidents de ses couches. Mme de C... nous faisait un jour le détail de l'opération cruelle qu'elle avait subie en accouchant; cela faisait frémir, et bien plus encore en considérant le gros M. de C... haut de six pieds, tiré à quatre épingles, poudré et frisé. C'était pourtant là ce pauvre petit enfant arraché du sein de sa mère. L'histoire était des plus tragiques : je pensai mourir de rire.

J'ai vu un mari parler et gémir de la mort prochaine de sa femme qui ne se portait pas plus mal que lui, et cette même femme s'occuper de l'embaumement de son sensible mari qui n'était pas mort! Ils vécurent encore longtemps tous les deux, à leur grand étonnement mutuel. C'était un excellent ménage.

ASSASSINAT DU DUC DE BERRY

Vienne, mardi 22 février 1820.

Des nouvelles sinistres circulaient avant-hier. On se les disait à l'oreille chez la comtesse Esterhazy; hier lundi elles étaient plus formidables et plus formelles ; on disait le nom de M. le duc de Berry, assassiné! Une lettre arrivée en cent dix-huit heures au nom du banquier Rothschild ne laissait presque aucun doute; cependant on voulait douter encore. Hier au soir quelques personnes calculaient que la chose était presque impossible. Cependant, l'horrible nouvelle est arrivée presque officiellement à l'ambassadeur de France, cette nuit. Ouvrez-vous, tombes royales de Saint-Denis; recevez un dernier

rejeton de la race illustre et malheureuse; recevez-le avant que la couronne ensanglantée ait surchargé sa tête! Il rêvait la gloire et le bonheur de la France; le fer d'un assassin était entre l'avenir et lui!

VENDREDI, APRÈS LA NOUVELLE DE LA MORT DU DUC DE BERRY

M. de Caraman, ambassadeur de France ici, par un déplorable entêtement, s'est obstiné à vouloir recevoir ce vendredi comme tous les autres. On a servi du punch, du thé; il y avait des tables de jeu préparées; mais personne n'a voulu y prendre place; les personnes qui sont venues pour témoigner la part sensible qu'elles prenaient à la douleur de la famille royale ont été glacées par les préparatifs ordinaires qu'elles ont trouvés dans le salon; la soirée a été embarrassante pour tout le monde. Les attachés à la légation française avaient en vain cherché à détourner l'ambassadeur de recevoir de cette manière les visites de condoléance. Le mécontentement a été généralement exprimé; mais quelques jours après, sans aucune nécessité assurément, il a accepté une invitation pour un théâtre de société! « Je n'ose le regarder, disait la maîtresse de la maison à ses amies... Il m'embarrasse; je ne croyais pas qu'il pût accepter, ma liste était faite depuis longtemps. » — « Voilà bien les Français », disait-on de tous côtés. Les Français! il y en a ici dont la douleur est profonde! Je ne puis m'empêcher de distinguer dans ce nombre le jeune vicomte Emmanuel de Dreux-Brézé, dont les sentiments éclataient avec la vivacité d'un jeune preux.

M. Emmanuel de Dreux-Brézé et le petit vicomte de Bourbon-Busset sont venus à Vienne accompagnés de M. l'abbé Le Cointre, homme d'esprit, mais excessivement bavard; cet inconvénient nuit beaucoup à l'agrément de ses élèves ici. On a une peur terrible de cet abbé, dont la conversation est un torrent débordé. Il a tellement l'habitude de parler que l'on entend un bruit singulier, lorsqu'il est absolument forcé de s'interrompre

qnelquefois; c'est comme la roue d'un moulin qui arrête de force.

LA REINE PAULINE DE WURTEMBERG, DEUXIÈME FEMME DU ROI

Avril 1820.

La comtesse de Béroldingen et sa fille Isabelle, baronne de Hauer, m'écrivent des détails assez amusants sur le deuxième mariage du roi de Wurtemberg (1). La nouvelle reine n'est pas belle, mais elle est très jolie; l'innocence et la candeur sont les principaux traits de sa physionomie. Mme de Béroldingen me dit qu'en la comparant à la première femme du roi, la spituelle et charmante grande-duchesse Catherine (veuve du duc d'Oldenbourg), il lui semblait que le roi avait épousé une bergère. Le lendemain de son mariage elle dit à Mme de Béroldingen, sa première dame du palais : « Ah! cette couronne de diamants m'a pourtant bien pesé hier, j'en ai eu mal à la tête, mais cela ne fait rien, je suis si heureuse, si heureuse, si heureuse! Les enfants du roi (ceux de la feue reine Catherine) (2) m'ont déjà appelée « maman Pauline! » Elle dit tout cela avec une naïveté et une joie extrêmes. Sa sœur, l'archiduchesse palatine de Hongrie, est très laide; mais elle a beaucoup plus d'esprit.

LE VIEUX ROI DE WURTEMBERG

Le feu roi de Wurtemberg (3) était d'une grosseur énorme. Mme de Béroldingen me contait qu'il avait pour les enfants le

(1) Après avoir perdu en 1819 la grande-duchesse de Russie, Catherine Pavlowna, veuve du prince Pierre de Holstein-Oldenbourg, qu'il avait épousée en 1815, le roi Guillaume Ier de Wurtemberg se maria le 15 avril 1820 avec sa cousine Pauline, fille de feu son oncle le duc Louis de Wurtemberg (née le 4 septembre 1800, morte le 10 mars 1873). (*Éd.*)

(2) Marie, née en 1816, qui épousa le général-major wurtembergeois comte Alfred de Neipperg, et Sophie, née en 1818, qui épousa le roi des Pays-Bas Guillaume III. (*Éd.*)

(3) Frédéric Ier, né le 6 novembre 1754 à Treptow, prince héréditaire

même goût que le cardinal de Richelieu pour les petits chats. Il aimait à les voir jouer autour de lui pendant qu'il travaillait. Sa Majesté wurtembergeoise avait une chienne prête à faire ses petits ; un des *enfants-joujoux* s'approcha du roi, le tira par la manche en lui disant : « Pourquoi votre chienne est-elle si grosse ? » — « Parce qu'elle fera bientôt ses petits », répondit le roi. Quelques jours après, le petit garçon tirait encore la manche du roi : « Majesté, lui disait-il, quand ferez-vous donc vos petits ? »

SOIRÉE CHEZ LE PRINCE RASOUMOFFSKY

Vienne, 24 mars 1820.

Il n'est question que de la guerre de Naples que M. de Talleyrand appelle une querelle d'Allemands. Cette guerre sera bientôt terminée, grâce à la fuite précipitée des Napolitains ; mais l'insurrection du Piémont et la levée de boucliers du prince Ypsilanti en Grèce sont de graves complications dans les affaires d'Europe.

Le prince Ypsilanti est très brave, mais il a plus d'enthousiasme et d'exaltation que de génie ; c'est un héros de roman, sera-t-il un héros d'histoire ? Le prince russe Koslaffsky me faisait hier une triste peinture de la cour de Turin, où il a été ministre pendant trois ans. Le roi est fort médiocre, et l'un des plus déterminés *conteurs*, pour ne pas dire plus, de son royaume ; ses contes sont inouïs ; il en rit le premier (1). Le prince de Genevois, déclaré roi aujourd'hui par l'abdication de son frère, est un prince tout à fait ridicule : petite taille contrefaite, genoux cagneux, visage plat, ne pouvant se tenir à cheval. Lorsqu'il reçoit du monde, la princesse sa femme, fort laide aussi, le tient par la main et lui fait faire le tour du cercle.

en 1795, duc le 23 décembre 1797, électeur en 1802, roi le 1er janvier 1806, mort le 30 octobre 1816. (*Ed.*)

(1) C'est Victor-Emmanuel Ier qui abdiqua en faveur de son frère Charles-Félix. (*Éd.*)

J'ai été ce matin chez la comtesse de Goess, dont le mari était, il y a deux ans, gouverneur à Venise; elle m'a paru fort persuadée que Capodistrias est un des moteurs des troubles actuels. « On ne se fait pas d'idées, me disait-elle, de toutes ses démarches mystérieuses, pendant ses séjours en Italie, il y a deux ans, sous le prétexte d'y rétablir sa santé; notre police, ajoutait-elle, ne pouvait parvenir à le suivre, tant il était adroit et difficile à deviner. »

Le comte Capodistrias est Grec de naissance et de cœur, passionné pour sa patrie.

APRÈS LA MORT DE MA SŒUR HENRIETTE

Vienne, 1820.

Ayez pitié de moi, mon Dieu! Que de tristes et poignants souvenirs me fatiguent le cœur! Je cherche des distractions, et je semble m'y livrer; mais lorsque tout dort autour de moi, que le bruit des voitures a cessé, que l'antique horloge de Saint-Étienne sonne des heures qui tombent de si haut sur la ville des Empereurs, comme des larmes de bronze que le silence de la nuit me permet de compter, je sens une oppression de douleur indéfinissable : ce temps passé, passé si vite, où elle vivait, et le présent où elle pourrait vivre si belle et si jeune encore, m'enveloppent également d'un voile, ou plutôt d'un linceul; les souvenirs se pressent sur mon cœur; j'écris, je rêve, je pleure.

NOTRE BANC AUTOUR DU CANAL DE LA BOUTETIÈRE DANS LA VENDÈE

Je disais à ma sœur : « Ces deux têtes de mort, que tous les jours ils remettent sur ce banc, semblent dire, hélas! qu'ainsi que nos aieux ont vécu ici, ainsi qu'eux nous mourrons ici. » Henriette (1) me grondait de cette superstition, et plus coura-

(1) Mariée à la Boutetière, en 1806 au comte Louis de Villevielle, le

geuse que moi, elle éloignait ces tristes objets d'horreur et de pitié, et pourtant je ne sais quelle inexprimable tendresse pénétrait notre cœur; nous considérions, nous replacions doucement les ossements sur la terre, qui fut si longtemps pour eux celle du repos, mais je ne sais par quelle obstination les ouvriers les croyaient mieux et plus convenablement placés sur notre banc favori. Ce banc était posé au bord du canal, sous de hauts et beaux platanes, près de l'endroit qui fut jadis la sépulture protestante de notre famille (depuis la Réformation jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes) (1) : nous aimions à nous y reposer, assises l'une près de l'autre, quelquefois réservées et silencieuses, d'autres fois vives et expansives dans nos prévisions d'avenir. Hélas! jusqu'au mariage de ma sœur en 1806 nous n'avions jamais été séparées; tout était commun entre nous; nous étions si unies, qu'il nous semblait vivre de la même vie. C'est bien sincèrement, je vous assure, qu'il me semblait impossible de vivre sans elle. Nos caractères étaient différents, nos goûts n'étaient pas absolument les mêmes, et pourtant jamais intimité ne fut plus parfaite, plus confiante, plus dévouée; il n'y avait que onze mois de différence entre nous. Les années les plus tristes de ma jeunesse ont été celles que j'ai passées depuis son mariage en 1806 jusqu'au mien en 1810.

NOS VEILLÉES A LA BOUTETIÈRE, 1802-1804.

Pourquoi m'apparais-tu, triste et doux fantôme d'un temps qui ne reviendra plus? Nous étions assis en cercle autour de

15 juillet, décédée à Alais le 19 décembre 1819, enterrée à Saint-Martin-de la Fare, terre que le commandeur de Villevielle, vice-amiral de France en 1817, avait léguée à ses petits-neveux Charles, Clotilde et Hedwige de Villevielle. (*Éd.*)

(1) François Prévost, chevalier, seigneur de Saint-Mars, de la Boutetière, du Pouët, etc., fils de Samuel, chevalier, seigneur du Pouët, etc., chambellan du roi de Navarre en 1585, et d'Élisabeth Turpin, dame de la Boutetière, avait épousé, le 20 décembre 1624, Bénigne de Jaucourt-Villarnoul, petite-fille du célèbre du Plessis-Mornay, ami d'Henri IV, conseiller d'État, ambassadeur, surnommé *le Pape des Huguenots*. Leurs descendants revinrent à la religion catholique. (*Éd.*)

la vieille cheminée de pierre dans le petit salon, pauvre petit salon ; ma mère, dans un fauteuil de paille à l'un des angles ; près d'elle, ma sœur; puis mon bon père (1) en face du foyer, Louis près de lui, et moi j'étais en face de ma mère, appuyée à l'autre angle de la cheminée. Nous filions, nous autres femmes; c'était un ouvrage nouveau pour nous, et qui nous plaisait fort; une brave paysanne vendéenne nous avait appris à tourner le fuseau. Mon père et Louis parlaient sans cesse du vieux temps, ils étaient intarissables sur les guerres de Louis XV (2). Ces récits intéressaient mon frère, qui interrogeait notre père sur la manière de faire la guerre autrefois, sur l'ancienne discipline militaire. Combien de fois nous avons entendu l'histoire d'un vieux soldat pendu par suite des ordonnances sévères du maréchal de Broglie, pour avoir pris une oie! Tous les officiers pleuraient et intercédaient auprès de l'inflexible maréchal. Le vieux soldat disait : « N'intercédez pas pour moi; laissez-moi mourir, pour servir d'exemple à mes camarades, pour les empêcher de marauder et de faire comme moi. » Souvent aussi ils parlaient de la chasse; mon père l'avait aimée avec passion; il en connaissait les usages, toutes les lois, les héros, et même les chiens célèbres du pays. Tout à coup il entonnait les airs de chasse, qu'il n'avait point oubliés et qu'il chantait avec une voix forte et juste; mon frère se joignait à lui, et nous demandions grâce.

Le fuseau échappait fréquemment à ma main peu habile; une profonde rêverie absorbait toutes mes facultés, j'errais dans un monde idéal; je rêvais une vie pleine de vertus, de bonheur, de gloire, et d'amour, d'amour comme on le comprend à seize ans, avec son innocence et son sourire d'enfant. J'appuyais ma tête sur la pierre qui formait l'angle du manteau de la cheminée; je paraissais plongée dans un profond sommeil. Rapides et doux rêves de jeunesse! Faut-il si peu de

(1) Jean-François Prévost de Saint-Mars, comte de la Boutetière, né en 1735, capitaine dans Orléans-dragons, chevalier de Saint-Louis, émigré, avait épousé, au château de Bessay, le 27 février 1781, Adélaïde-Paule, comtesse de La Fare. (*Éd.*)

(2) Le siège de Berg-op-Zoom. Berg-op-Zoom! que de fois je vous ai entendu nommer!

jours pour détruire les liens de famille ? Mon père! ma sœur! Je n'entends plus proférer le mot de mort, sans qu'un froid de glace me traverse le cœur!

UNE FÊTE VENDÉENNE — UN ROMAN D'UN JOUR — 1802.

J'avais dix-sept ans. J'étais rose, blanche et blonde, gaie comme l'innocence, Un de nos voisins, vieil officier de marine, qu'on appelait le chevalier du Plessis, mais que nous ne nommions que le chevalier du plaisir, parce qu'il était à la tête de toutes les joyeuses entreprises, vint un jour à la Boutetière demander à ma mère de nous laisser aller à une réunion vendéenne dans un village à deux lieues de nos ruines, et que l'on appelle, je crois, les Cerisaies ou la Caillère. C'est un joli village où l'on voit des cerisiers gigantesques; je n'en ai jamais vu de si énormes. Leurs immenses rameaux forment une voûte immense que ne percent ni les rayons de soleil ni les pluies d'orage; des branches flexibles, couvertes de fruits, descendent jusqu'à terre; on y peut dresser de nombreuses tables à l'ombre du soleil et à l'abri de la pluie. Or, nous étions dans la saison des cerises. Il fut décidé que le bon chevalier viendrait nous chercher, et qu'accompagnées de lui et de mon bon père nous irions, ma sœur et moi, à la joyeuse réunion. Les cerises en étaient le prétexte; mais chaque convive apportait en pique-nique un plat froid pour son contingent. Il faisait ce jour-là un temps superbe; vêtues de robes légères et blanches, nous nous mîmes gaiement en route; le chevalier racontait des histoires plaisantes; mon père rappelait le bon temps. Nous gravîmes le coteau si pittoresque de la Bretaudière, et nous nous arrêtâmes quelques instants dans la cour de ce beau château complètement en ruines. Il avait été possédé pendant plusieurs siècles par une branche de notre famille à laquelle une noble fille de la maison de Riant l'avait portée en dot. Le chevalier nous disait y avoir vu avant la Révolution une collection de portraits des dames de la Bretaudière (de notre famille), qui étaient presque toutes

d'une beauté remarquable; il y en avait, disait-il, auxquelles « mes petites taupes » ressemblent un peu. Le chevalier nous trouvait très blanches, comme nous l'étions effectivement, et il avait imaginé, par contraste, de ne nous appeler que ses « petites taupes ». Nous traversâmes des bruyères couvertes de genêts en fleur et une plaine dans laquelle on trouve un arbre qu'on croit être le rendez-vous nocturne des sorcières. Enfin, nous atteignîmes le lieu de la joyeuse réunion. Les nouveaux venus étaient reçus avec acclamation; on s'emparait d'eux, on leur présentait un rameau couvert de cerises, on les entourait jusqu'à une nouvelle arrivée. Notre petit triomphe fut plus long, parce que c'était la première fois qu'on nous voyait à une fête vendéenne. Mon père retrouva peu de ses contemporains, mais les enfants de plusieurs. Les jeunes comme les vieux avaient combattu dans la sainte et mémorable guerre; il y avait camaraderie complète entre tous. Quelques jeunes hommes appartenant à la classe bourgeoise, vivant noblement, et qui avaient été *bons Vendéens*, étaient à la fête, aimés, traités en frères : ils avaient oublié qu'ils n'étaient pas nobles; leurs camarades gentilshommes l'avaient bien plus oublié encore. Une égalité parfaite régnait entre ces braves soldats de l'armée royaliste; ils avaient défendu la même cause, couru les mêmes chances, dormi sur la même bruyère. Ah! qu'elle était belle, qu'elle était réelle et touchante, cette égalité!

Un très jeune blond aux yeux d'azur, au regard limpide et doux; un jeune homme qui par sa valeur, sa conduite sans peur et sans reproche, eût jadis aspiré certainement aux éperons de chevalier, était à cette réunion. Il m'avait présenté tant de rameaux de cerises que mes mains ne pouvaient plus les contenir. Il les ramassait quand je les jetais, après les avoir dépouillés de leurs fruits. Il se plaça près de moi à la table champêtre. Il me parlait de l'Allemagne parce que nous revenions de Vienne; je lui parlais de la guerre où il avait été si brave. Un rustique coup d'archet mit toute la joyeuse bande en mouvement; le charmant jeune homme fut mon danseur. On dansa jusqu'au moment du départ. Comme nous étions

des plus éloignés, nous fûmes des premiers partants. Voyant la tristesse succéder à l'air heureux du jeune homme : « Pourquoi donc, lui dis-je naïvement, avez-vous l'air si triste maintenant? » Il ne me répondit que par un regard d'indéfinissable mélancolie... Quelques jours après, le bon chevalier vint à la Boutetière. Nous étions près de ma mère, nous l'accueillîmes avec notre gaieté ordinaire; mais lui paraissait soucieux; ce n'était pas son habitude : le menton appuyé sur la pomme d'or de sa longue canne, il gardait le silence; enfin il secoua la tête, et comme un homme qui va confier un secret et prend une grande résolution, il dit : « Je suis chargé d'une commission... — Eh bien?... — D'une demande en mariage. — Ah! chevalier, dit ma mère en riant, cela devrait être une confidence entre vous et moi... » Nous riions comme des jeunes filles folles : « Dites donc, chevalier, dites donc. — Eh bien, ma petite taupe, s'écria-t-il en me regardant fixement, c'est de vous qu'il s'agit. » Ma mère, accoutumée aux plaisanteries du bon chevalier, ne s'alarma point de ce début. « Écoutez, reprit-il, l'autre jour en vous quittant je fus accompagné par le jeune X... Nous étions à cheval, je lui parlais, il ne me répondait pas. *Le diable ne m'emporte pas* (c'était le juron du chevalier), je lui dis : « Est-ce que vous avez perdu la parole, mon « camarade? » Il ne me répondit pas davantage. Alors je pensai qu'il était malade : sa tête était penchée sur sa poitrine; j'approchai mon cheval tout auprès du sien et je vis une grosse larme qui roulait sur sa joue. « Oh! oh! *le diable ne m'emporte pas*, qu'est-ce que cela signifie, jeune homme? — Monsieur le chevalier, dit-il, ne plaisantez pas, car je suis bien malheureux! — Et de quoi? — Je ne suis pas noble. — *Le diable ne m'emporte pas*, si quelqu'un vous l'a dit, il en a menti; vous êtes noble, mon camarade, noble par votre cœur, noble par votre épée! » Alors le jeune homme releva la tête. « Le pensez-vous ainsi, monsieur le chevalier? — *Le diable ne m'emporte pas*, perdez-vous la tête, mon garçon; à qui en avez-vous? — J'aime, monsieur le chevalier! — Eh bien, le grand mal à cela! — Les parents de Mlle Alexandrine me jugeront-ils aussi favorablement que vous? » — Le bon chevalier consola son

jeune ami, et lui donna sans doute beaucoup d'espérance; il lui promit de parler à ma mère; il l'avait fait avec intention devant moi, pour m'intéresser à la cause de son protégé. « Eh bien! *Drine*? » me dit ma mère en riant (c'était le petit nom d'amitié qu'elle me donnait). Je ne pris nullement la chose au sérieux, et je lui dis en toute vérité que l'idée du mariage n'était pas encore entrée dans mon cerveau le moins du monde. Je me mis à rire de ce rire naïf et franc qui faisait voir mes dents, si blanches à cette époque. Le chevalier secoua tristement la tête, et ses deux épais sourcils noirs se rejoignirent. Il me bouda pendant quelque temps.

Ma mère lui avait sans doute défendu de me reparler de ce jeune prétendant; il n'en parla plus; et moi, par une pudeur de jeune fille, je n'osais plus le nommer; et maintenant, oserais-je vous l'avouer, j'ai même oublié son nom.

UNE LEÇON D'HISTOIRE

Mon frère avait huit ans et demi; il était très avancé, il apprenait l'histoire. Il avait lu, peu de jours avant la catastrophe que je vais vous raconter, la manière dont le roi Charles VI fut sauvé du feu qui avait pris à ses vêtements. Un soir que nos parents étaient absents et que le grand et sévère abbé qui devait présider seul à notre petit souper se promenait gravement en attendant qu'il fût servi dans la salle à manger, nous nous approchâmes du poêle; le petit tablier de taffetas de ma sœur fut attiré par la flamme, et dans un instant elle en fut enveloppée. Je m'en souviens comme si c'était hier; ce nuage de feu, je le verrai toujours; l'abbé, les domestiques, je vois tout : mais le plus ineffaçable tableau, le plus présent, c'est mon frère serrant sa sœur dans ses bras, l'étreignant, l'étouffant, la sauvant, et le sang-froid héroïque de cet enfant, regardant avec surprise, et écoutant avec un étonnement qui eût été comique, s'il n'eût été sublime, les cris d'admiration qui avaient succédé aux cris de terreur de ceux qui l'entouraient. « Eh ben! Eh ben! disait-il, quoi donc, est-

ce que n'est pas comme cela que le roi Charles VI a été sauvé? » Ils n'en savaient assurément rien, tous ces braves gens, ces bons serviteurs qui pleuraient d'émotion, en trouvant sur ses mains et ses vêtements roussis les traces encore brûlantes de ses courageux efforts. Hélas! je dois vous l'avouer et vous me le pardonnerez; j'avais cinq ans et demi; je m'étais enfuie et je poussais des cris horribles, mais qui furent utiles, car ils firent accourir bien vite nos bons et dévoués serviteurs.

LES ENFANTS ET LES VIEILLARDS

Il n'y a que les enfants et les vieillards qui disent exactement la vérité : les premiers parce qu'ils en ignorent les dangers, et les seconds parce qu'ils reconnaissent enfin l'inutilité de la dissimulation. Voilà pourquoi la vérité est si naïve dans la bouche des enfants, si amère dans celle des vieillards.

Il y a peu de villes capitales où il y ait, je crois, moins de convenances d'âge qu'à Vienne dans la haute société. La grand'mère est habillée comme sa petite-fille! La vieille comtesse Palavicini, née Zichy, se désolait il y a quelques jours de la mort d'une de ses sœurs, parce qu'elle venait de recevoir quatre chapeaux neufs de Paris, que son deuil l'empêchait de porter. Cette femme a plus de soixante ans. M. de Golowkin a donné un bal cet hiver; il a invité par carte le prince Maurice Liechtenstein, mort depuis deux ans! Quelle triste distraction pour sa veuve!

On donnait avant-hier une soirée costumée chez la comtesse Fuchs; une partie de la société a choisi pour masques la représentation de la Chambre des députés de France. Le côté droit était figuré par des personnes qui avaient caché leur côté gauche par un rideau; la gauche avait le rideau tiré du côté droit. Le centre était représenté par des personnes chargées de listes d'invitation. Il y eut une petite discussion et un peu de bruit pour élire Mme de X... présidente; ce qui était admirablement choisi pour mettre en scène une femme qui fait singulièrement la docte en politique, et dont le côté

droit n'est pas en rapport avec le gauche. Ce sont ses amis intimes qui ont inventé cette bizarre plaisanterie (1).

MM. DE TATISCHEFF ET DE CAVALLOS

M. de Tatischeff (2) était dans ces derniers temps un des hommes *meublants* du salon de la comtesse Rosalie. Il partageait cet honneur avec M. de Cavallos. M. de Cavallos est un gros homme lourd, d'une laideur orgueilleuse ; il est bien rare qu'aucun homme célèbre ait la physionomie de sa réputation.

DE L'ÉLÉGANCE OU DE LA CRÈME (3)

On appelle à Vienne l'*élégance* une partie de la société qui s'est donné ce nom et ce renom. Cette partie de la société, trop considérable pour se nommer une coterie, en a cependant tous les défauts et tous les avantages. C'est une aristocratie de salon très insolente, au milieu d'une aristocratie tout aussi noble, et même quelquefois plus noble. Elle n'a pas plus de mérite et d'esprit que l'autre partie de la société qui n'est pas censée élégante. Les femmes qui composent cette classe privilégiée ne sont ni plus aimables ni plus belles que les autres ; mais elles sont plus impertinentes, elles le sont même beaucoup ; moqueuses, dédaigneuses, méprisantes même, et cela sans aucun motif. En vérité, c'est une étrange petite

(1) Mme de Coronini, née Fagan, nièce de Mme de Rombeck, nous racontait un soir, chez M. de Caraman, qu'on avait représenté des tableaux à Goritz et entre autres le beau tableau de la *Femme adultère*. Nous trouvâmes le sujet étrange. L'ambassadeur lui demanda quelle était la personne qui s'était résignée au rôle de la femme? C'était la comtesse Coronini ; nous éclatâmes de rire ; mais comprend-on un tel choix dans un tel rôle ?

(2) Tatischeff (Dimitri-Paulovitch), envoyé à Naples, à Madrid, à Vienne (1827-1842), mort à Saint-Pétersbourg en 1845. *(Éd.)*

(3) Cette feuille détachée fut trouvée dans les écrits de mon cher Joseph, auquel j'avais demandé un jour de faire un petit ouvrage sur les mœurs de Vienne.

tyrannie. La société élégante, quoique fort entichée de noblesse, admet facilement des aventuriers dans ses cercles intimes, des hommes d'une naissance très commune, d'une naissance équivoque; des femmes d'une légèreté et d'une effronterie impardonnables. J'ai vu à Vienne de véritables rustres, sans nom et du plus mauvais ton, s'immiscer dans cette société. Cela m'étonne moins que de voir des femmes mourir de chagrin, ou perdre la tête de ne pouvoir y pénétrer.

MŒURS VIENNOISES — INFLUENCE DE LA COTERIE DES ÉLÉGANTS

La cour de Vienne donne l'exemple d'une vie religieuse et des meilleures mœurs; les courtisans devraient se modeler d'après elle : c'est tout le contraire. La grande noblesse viennoise (c'est-à-dire les hommes) est la plus dissolue qui existe. Le prince Esterhazy, capitaines des gardes, a des maîtresses par centaines; il fait publiquement élever des jeunes filles pour son harem, et il continue à jouir des faveurs de la cour! Le prince de Kaunitz, ambassadeur d'Autriche à Rome, donne publiquement dans les excès les plus honteux. Toute la haute noblesse est dans le même cas, en proportion de sa fortune et de son crédit. Cette haute noblesse est tellement endettée, corrompue et légère, que si les majorats étaient abolis, on verrait avant dix ans les plus beaux noms de l'Autriche réduits à la mendicité. Il y a quelques exceptions : le comte de Starrach, de Hoyos (Ernest), prince Clary, comte Goess, etc... Mais elles sont en petit nombre.

En Autriche, l'opinion publique n'exerce aucune autorité sur les individus, de quelque classe qu'ils soient. Les hommes les plus marquants par leur naissance et leur rang politique s'en jouent; ils n'ambitionnent pas la louange, et ne craignent pas le blâme. Ils jouissent dans leurs désordres d'une liberté que l'apathie de leurs concitoyens et la longanimité du souverain peuvent seules faire comprendre. On voit tous les jours à Vienne, sur les places et dans les rues les plus fréquentées, des ministres d'État, des princes occupant les premières

charges de la cour et au moins sexagénaires, s'occuper pendant deux ou trois heures de la matinée à examiner, la lorgnette à la main, les filles publiques, les appeler, leur parler, les agacer et les suivre publiquement jusqu'à leur demeure. Personne ne les siffle, on ne songe pas à les huer, et ce scandale se répète chaque jour.

« Quel est ce superbe équipage qui efface tous les autres par son élégance ? Les panneaux portent les armes d'un prince, et les ordres qui en relèvent l'éclat indiquent les places éminentes qu'il remplit dans l'État. — Ne reconnaissez-vous pas le prince Kaunitz, neveu du grand ministre de ce nom, naguère ambassadeur d'Autriche près du souverain pontife ? — Cette dame brillante de jeunesse, de beauté, et de parure, est sans doute la princesse, son heureuse épouse ? — Non, monsieur, me répondit tranquillement celui auquel j'adressais mes questions, c'est sa maîtresse. Ces princes sont souvent de grandes dupes ; pour cette fois, le prince Kaunitz a démenti cette opinion générale. Son choix est bon. Je connais cette jeune fille, elle est sage et d'un bon caractère ; une bagatelle, mais autre temps, autres mœurs. Sa fortune est faite, et sa renommée établie. Dès qu'elle aura ruiné ce prince, elle en prendra un autre. Elle mérite ce bonheur ; adieu, monsieur. »

Abandonné par mon bénévole cicerone, je continuai ma promenade sous cette magnifique allée d'arbres qui borde la grande avenue du Prater, et j'admirai la double file de voitures qui y étalent leur magnificence aux yeux du public. Un équipage absolument semblable à celui que je viens de décrire le suivait presque immédiatement. Ma curiosité ne pouvait rester incertaine ; je rappelai mon interlocuteur et je le priai de me satisfaire. « Ne voyez-vous pas, monsieur, que cette voiture est celle de la princesse Kaunitz, une des femmes les plus aimables et les plus intéressantes de la capitale ? La princesse sa fille est à côté d'elle ; sa beauté, sa modestie font d'elle le modèle de son sexe. Le jeune homme qui cause avec elle en faisant piaffer son superbe coursier est l'heureux mortel qui ambitionne sa main. Le mariage se fera. Ne remarquez-vous pas comme il est attentif ? Bientôt il cause avec le prince

et sa maîtresse, et d'un bond, il se retrouve auprès de celle qu'il aime. Avouez, monsieur, qu'un pays où l'on peut se mettre autant à son aise, et autant au-dessus des sots préjugés, est le plus libre du monde. »

Un instant de silence interrompit notre conversation, car la nouveauté de ce spectacle me fit faire plus d'une réflexion sérieuse.

DEUX SAUVAGES

Vienne, novembre 1821.

Il y a des vendredis encore en *négligé* chez l'ambassadeur de France ; ils sont très jolis : quelques soupers chez la princesse Clary et la comtesse Palfy ; des soirées diplomatiques chez Mme de Wrbna, et les Européens chez la comtesse Rosalie Rzewuska. Je fus ces jours-ci dans les magnifiques serres de l'Empereur, avec mes deux amies, dames de la cour, baronne de Veveldt et Hoehenegg, et la fraîche et joyeuse Julie (comtesse de Kollowrath). L'impératrice du Brésil (archiduchesse Léopoldine) a envoyé à son auguste père, entre autres curiosités, deux sauvages anthropophages de je ne sais quelle tribu, avec force perroquets ravissants, oiseaux rares, crocodiles, tortues, etc. Le sauvage est très bien élevé, mais horrible et défiguré, ainsi que sa femme ou sa femelle, par des bois aux oreilles et sous la lèvre inférieure, en forme de table. Ils sont vêtus à l'européenne. Cela dérange toutes les idées sur les anthropophages, de voir un homme et une femme de cette espèce vêtus d'habits de drap vert, et mangeant une énorme assiette d'épinards ! Je conseillai à Julie qui est grasse et fraîche de ne pas s'approcher trop près de crainte d'un coup de dent. La femme nous faisait des yeux horribles ; elle venait, pauvre mère (car l'amour maternel est de tous les pays), de perdre un de ses enfants ; peut-être nous accusait-elle intérieurement de l'avoir dévoré.

Un des crocodiles vient de mourir. Des amateurs en ont mangé ; un naturaliste surtout, par excès de science, en a

goûté, du cru, du bouilli, du rôti. Je trouve ce savant, tout nourri de *crocodile crevé*, un homme bien intéressant.

Le pauvre petit sauvage qui vient de mourir a été baptisé; il aura été bien heureux de se voir au paradis avec les anges. Je ne sais si c'est en plaisantant, mais l'archiduchesse de Vienne a donné des scrupules à l'Empereur sur la cohabitation de ces vilains sauvages, auxquels il est impossible de faire comprendre un mot de religion. L'Empereur, qui d'ailleurs ne sait qu'en faire, va les renvoyer au Brésil.

LE BOURREAU D'EGRA, SAVANT REMARQUABLE

Le bourreau d'Egra, en Bohême, s'appelle Huss, et se dit de la famille de Jean Huss. C'est un homme d'une grande science et de mœurs fort douces. Il a de riches collections de médailles et d'objets d'art anciens. Les amateurs vont le visiter; il les reçoit avec une grande politesse. Un de nos amis lui témoignait son étonnement qu'avec ses goûts, sa science, et l'extrême douceur de son caractère il eût pu rester dans la situation où il était. Huss lui fit observer avec tristesse qu'il n'avait été maître de l'accepter ni de la refuser, la loi forçant le fils à succéder à son père dans cette horrible carrière. Il s'était occupé toute sa vie à chercher le moyen de faire moins souffrir les patients.

Les empereurs, les rois et les princes ont visité les belles collections du bourreau d'Egra.

MORT DE NAPOLÉON

Hietzing, 1821.

Napoléon est mort!..... Il y a dix ans, on eût cru la chose impossible. Les bourgeois et les badauds de Vienne parlent aujourd'hui de cette mort, comme ils parleraient de celle d'un acteur de la comédie. Ce prodigieux événement ne fait aucune sensation dans le monde. Je ne puis assez m'étonner de cette

indifférence. Ce point isolé dans l'Océan, ce rocher calcaire, ce cratère éteint, tombeau de Napoléon, me paraissent de foudroyants manifestes de la Providence. Le monde était trop resserré pour sa vaste ambition. Les rois de l'Europe se courbaient devant son ombre. Ses armées brillantes de valeur se déroulaient comme des torrents de feu sur l'Europe consternée et humiliée; mais l'Éternel l'attendait, sa main terrible avait déjà marqué l'île de Sainte-Hélène. C'est en vain que tombé du sommet de la puissance il s'agitera dans le sang des soldats de Waterloo encore un instant. Le rêve de la gloire est fini, l'étonnant météore s'est éteint! La tombe du géant est digne de sa destinée; immense rocher perdu dans les flots, battu par les tempêtes, quel monument en Europe eût eu cette sublime majesté du malheur, cette tristesse poétique et cette grandeur? Sur quelle pierre du vieux monde, l'impérieux vouloir de la Providence eût-il été gravé d'une manière plus frappante? Ne troublez jamais sa cendre, laissez les flots, laissez les ouragans faire la garde du tombeau de Napoléon! Derniers courtisans de sa présence déchue, que leurs voix sinistres s'élèvent et s'abaissent sur le cratère éteint, sur la lave refroidie qui forme le lit du guerrier; et que ces grandes voix répètent comme un long mugissement et une sombre prophétie : « Malheur! malheur aux vaincus et aux vainqueurs! » La tombe de Napoléon à Sainte-Hélène rend à sa renommée le grandiose que ses derniers efforts pour conserver la couronne avaient rapetissé misérablement. Garde ton dépôt, Sainte-Hélène, car, toi aussi, tu avais une destinée, et ce n'était pas en vain qu'une révolution dans le fond de l'abîme te lança avec tes sombres aspérités au-dessus des flots!

La cour n'a pas pris le deuil. Marie-Louise en a témoigné son mécontentement par une lettre remplie d'amertume; elle y dit, entre autres choses, que c'est donner contre la légitimité de son mariage un grand argument. Le jeune duc de Reichstadt a beaucoup pleuré en apprenant la mort de son père; on a remarqué que, peu de jours après, il marchait la tête basse et le regard morne. Je l'ai vu hier, il est en profond deuil ainsi que toutes les personnes de sa maison. Le lendemain de

l'arrivée du courrier qui apporta l'importante nouvelle de la mort de Napoléon, je fus réveillée de bon matin par un grand bruit de chevaux et de voitures : c'était une brillante partie de chasse ; l'Empereur, l'Impératrice et toute la cour.

LE PRINCE DIETRICHSTEIN ET LE COMTE FERDINAND WALDSTEIN

Hietzing, 1821.

Nous avons donné quelques petits, mais très agréables dîners aux Ségur, au prince Dietrichstein et au comte Ferdinand Waldstein. Deux hommes bien remarquables, ce prince Dietrichstein et le comte Waldstein, qui se sont précipités hors de leur destinée et se sont donné, chacun dans leur genre, autant de peine pour détruire leur existence sociale que d'autres s'en donnent pour la rendre plus brillante. Le prince Dietrichstein, chef d'une illustre maison, a occupé de grandes places; il a infiniment d'esprit et de vastes connaissances en tous genres ; il a vécu dans l'intimité d'hommes célèbres; il est impossible d'avoir un extérieur plus distingué et difficile d'être plus aimable. En peu de mots, voici son histoire : il est énormément riche et vit dans une gêne habituelle; il a fait ses preuves de la plus brillante valeur (1), et porte les jours de cérémonie la croix des braves, la belle croix de Marie-Thérèse sur un habit rouge ; il a vendu le superbe palais de sa famille et loue de tristes et petits logements ; il s'est marié par amour, étant ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg, contre le gré de toute sa famille, et hait sa femme (2) ; il fait de très belles et très nobles actions sans principes, et de très profonds raisonnements sans bases. Il a de la hauteur et il est excessivement libéral.

Le comte Ferdinand Waldstein a fait d'immenses dettes. surtout étant ministre des finances de l'électeur de Cologne: il était chevalier de l'Ordre teutonique, destiné à de grandes

(1) Général très jeune.
(2) La comtesse Schouvaloff.

et lucratives commanderies, diplomate sans lettres de créance, financier sans lettres de crédit; voué au célibat par ses vœux, il s'en est fait relever; il s'est marié, et par de faux calculs il s'est ruiné et a ruiné la spirituelle et charmante comtesse Isabelle Rzewuska. Le comte Waldstein, avec un esprit supérieur, n'a point établi sa réputation; avec un cœur noble, généreux, des idées magnifiques, il n'a rien ajouté à l'éclat de son nom : il n'est qu'un homme très aimable.

ANTOINETTE DE LILIEN

Antoinette, baronne de Lilien, issue d'une très noble famille allemande, fille du général baron de Lilien (resté veuf avec deux filles en bas âge), fut élevée à Ratisbonne par sa tante. Elle était belle, tout à fait distinguée de ton, de manières et de maintien, gracieuse et simple. Je n'ai vu aucune femme se présenter plus noblement dans un salon. Sa vertu, douce et inaltérable, jetait sur sa ravissante personne comme un voile aérien et céleste, quelque chose de suave et d'imposant, de triste aussi, car sa destinée ne fut pas heureuse.

Le général de Lilien, n'ayant aucune fortune et s'étant marié assez âgé, se voyait vieillir avec terreur. La crainte de laisser ses deux charmantes filles orphelines sans appui dans le monde l'engagea à marier Antoinette avec le jeune baron de Puthon, riche banquier de Vienne, et sa sœur avec un noble hongrois, M. Zerdehally, gentilhomme campagnard et très rustique. Antoinette fut entourée de toutes les jouissances du luxe : hôtel magnifique en ville, somptueuse villa au faubourg, maison splendide. Son mari était spirituel, élégant, d'une charmante figure, homme de goût; tout portait chez lui l'empreinte d'une exquise distinction ; il n'avait de banquier que le nom et la fortune immense. Cette existence, si brillante qu'elle parût, avait ses amertumes : la noble fille était descendue de la première société dans la seconde ; elle s'aperçut que plusieurs jeunes personnes de son intimité avant son mariage s'éloignaient ou feignaient de la connaître à peine, et refu-

saient ses invitations. Son cœur en fut froissé, mais non aigri; elle avait dû épouser un jeune homme de grande maison, qui l'aimait passionnément, mais il était cadet, n'avait qu'un très petit apanage, et la famille de ce jeune homme, alarmée, s'adressa à Antoinette elle-même pour rompre le mariage. Antoinette fut donc une femme incomparable. Par malheur, son mari se laissa séduire par une coquette de haut parage, dont la conquête flatta son amour-propre. Isolée, privée de l'ouïe, maladive, Antoinette, si distinguée, si supérieure en tout à sa rivale, n'eut jamais une plainte, jamais un reproche. Elle aimait tendrement ma belle-mère qu'elle appelait sa mère, et mon angélique belle-sœur. J'allais la voir assez souvent : c'était une joie pour elle; je la faisais rire, elle riait si peu et si rarement depuis longtemps! Je l'accompagnais quelquefois au Prater dans son bel équipage, et le croiriez-vous? pour quelques personnes stupides, quelques oisons de la coterie privilégiée, c'était une marque de sincère amitié, car alors les personnes des deux sociétés étaient séparées encore par le préjugé le plus encroûté et se rencontraient peu.

Notre chère Antoinette est morte jeune encore; son mari l'entoura dans sa dernière maladie des soins les plus tendres, les plus touchants. « Il m'aime donc, disait-elle à ma belle-mère en levant ses beaux yeux au ciel avant de mourir; je meurs consolée. » Elle mourut comme une sainte. Je la vis exposée sur un haut catafalque, dans un de ses magnifiques salons, belle comme un ange encore et paraissant endormie dans une douce pensée.

UNE FÊTE DE LA SAINT-LOUIS A BADEN

27 août 1821.

Nous avons reçu une invitation imprimée, cachetée du sceau royal, pour un dîner de l'ambassadeur de France à Baden, en l'honneur de la Saint-Louis. Nous n'avons pas cru devoir refuser; je devais d'ailleurs une visite à Mme Victor de Caraman qui était venue me voir, ainsi que son mari et l'ambassa-

deur, à Hietzing. Nous y avons été avant-hier; un médecin et sa femme, un architecte, le marquis de Beaufort et nous, voilà les seuls convives pour cette grande solennité et cette pompeuse invitation. Je ne pouvais m'empêcher de rire en regardant le marquis, car il s'était attendu à un grand dîner diplomatique. La santé du roi a été portée bien bas et assez maussadement. L'ambassadeur avait une humeur qu'il ne pouvait dissimuler. Mais le soir il y eut une fête à peu près publique, au casino; elle fut plus belle et plus digne qu'on n'avait osé l'espérer, vu l'étrange réunion de très bonne et de très mauvaise compagnie; tous les fiacres de Vienne sans exception ont amené des invités; il y a eu six cents cartes distribuées, sans compter les personnes qui ont cru pouvoir se dispenser de cette petite formalité. Il y avait profusion de fleurs, et la salle très bien décorée. Les principaux fonctionnaires de l'État, les chanceliers de Bohême et d'Italie, le ministre de la police, plusieurs autres personnages marquants, ont été oubliés dans cette grande quantité de bizarres invitations.

LOTERIES ET SOUPERS

Octobre-décembre 1821.

Les loteries sont en activité chez Mme de Rzewuska, et toujours demandées par le prince de Salerne qui en fait à peu près tous les frais. J'ai porté à l'une d'elles une jolie cravache anglaise, à laquelle était attaché un bouquet de roses artificielles. Le lot a eu du succès; le haut du fouet, c'est-à-dire la poignée, pouvait devenir pipe ou flacon en touchant un ressort. J'ai gagné deux lots du prince de Salerne : un berceau en filigrane d'argent et un serre-papier charmant en bronze doré, nacré de perles, représentant un amour déguisé en pèlerin.

Je soupe quelquefois chez la comtesse de Palfy, fille du prince de Ligne. Le prince de Solms est un des convives habituels. C'est un homme très poli, conteur d'anecdotes, de ces anecdotes apprises par cœur, auxquelles il ne manque ni point ni virgule. On l'appelle monseigneur; je m'étonne de

cette humilité. Plusieurs princes autrichiens lui donnent ce titre en lui parlant. Le prince Dietrichstein en exprimait sa surprise à Mme Flore de Spiegel, née princesse de Ligne. « Hélas! dit-elle, cela lui fait tant de plaisir! » Elle est bien amusante, cette comtesse Palfy ; quand elle s'ennuie, elle trépigne, elle s'agite, elle gronde; elle dit qu'on la trompe, qu'elle voulait s'amuser, mais qu'elle s'ennuie; là-dessus elle s'arrange comme pour dormir. Elle nous a donné cette comédie hier. Les convives étaient : la princesse Jean Liechtenstein, parfaitement aimable et charmante causeuse; la baronne de Spiegel, si spirituelle; la princesse de Clary, sa sœur; le comte Ferdinand de Waldstein, délicat conteur; le prince de Solms et moi. Nous avons eu beau protester, elle a persisté à nous trouver ennuyeux et partant de là à dormir ou à faire semblant; elle nous a fait rire d'un bon rire.

La comtesse de Pergen, âgée de quatre-vingt quatre ans, est toujours parfaitement aimable. Elle a dû garder le lit plusieurs jours à la suite d'une petite maladie : M. de Mercy est allé la voir et lui a fait une infinité de compliments et dit avec esprit les choses les plus flatteuses. Mme de Pergen, très plaisamment, a pris avec gaieté le cordon de sa sonnette : « Des douceurs, des flatteries, et nous sommes seuls et je suis au lit; vous me forcerez, Monsieur, à sonner mes femmes. »

MARIAGE DU PRINCE DE REUSS ET DE GASPARINE DE ROHAN

1er décembre 1821.

Je fus jeudi chez la princesse Rasoumoffsky; il y vint beaucoup de monde; le salon était parfaitement groupé; les plus jolies personnes formaient un cercle sous le lustre et étaient éclairées à ravir; les autres assez bien distribuées, d'après les générations. J'étais bien placée, entre les trente et quarante ans. La princesse de Rohan-Rochefort et sa fille, la jolie princesse Gasparine, y vinrent; cette dernière va épouser le prince de Reuss XIX; elle en est enchantée; la principauté, les États, la capitale, la constitution, l'occupent agréablement. La prin-

cesse de Rohan est transportée de ce mariage et croit qu'il est à propos de prendre de temps en temps des airs d'ancienne duchesse de Bretagne; cela impatiente ou fait rire selon la circonstance. Je vis ces dames il y a trois ans en Provence, chez ma grand'mère; elles y vinrent, un après-dîner, avec le marquis de Bernis et Mme de Bernis (1); elles allaient de là à la foire de Beaucaire. On voulait dans ce temps-là marier la princesse Gasparine en Languedoc. Mme de Zichy-Ferraris, en faisant des yeux languissants, plaignait le charmant prince de Reuss d'épouser une Française si éminemment française : « Consolez-vous, lui dis-je, il y a une constitution dans les États du prince; la princesse régnante ne pourra ni enfreindre ni changer les lois du pays. » Je vous prie de croire que je riais en lui donnant cette consolation. Mme de Zichy-Ferraris exerce réellement une certaine dictature dans les salons; on agit avec elle comme avec les petits tyrans; on leur obéit en s'en moquant un peu.

LE SALON DE LA COMTESSE R. RZEWUSKA (2)

25 décembre 1821.

La belle nuit de Noël chez une dévote! Vous croyez que je viens de la messe de minuit?... Je suis rentrée hier à minuit, on dansait encore chez la comtesse Rosalie Rzewuska. Le prince de Salerne avait demandé une loterie, mais pourquoi danser la nuit de Noël? Danser! Pensez bien à la mine que feraient nos respectables grand'mères! Je regardais la comtesse Rosalie avec étonnement; elle était très parée et parfaitement belle; je suis sûr qu'elle avait jeûné toute la journée! Le prétexte de cette petite fête était le jour de naissance de

(1) Le marquis de la Fare était le neveu du cardinal de Bernis et le cousin du marquis de Bernis, marié le 29 mars 1806 à Armande-Louise, princesse de Rohan-Rochefort. (*Éd.)*

(2) La comtesse Rosalie Rzewuska est fille de la princesse Lubomirska, guillotinée à Paris pendant la Terreur; elle était en prison avec sa mère; elle avait quatre ou cinq ans et se souvient d'avoir vu partir sa mère, si belle, vêtue de blanc : la princesse allait à l'échafaud. La pauvre petite délaissée fut recueillie par la femme du concierge, chez laquelle elle resta jusqu'à ce qu'elle fût réclamée par ses parents.

l'empereur Alexandre; tous les Russes avaient dîné chez M. Golowkin; ils vinrent dans leur brillant. Je n'aime pas les loteries; les vilaines petites passions y sont en jeu; on est humilié de ne rien gagner et honteux de gagner un lot mesquin. La comtesse Rzewuska triche ouvertement pour favoriser ses amis et les grandes puissances; les ambassadeurs ne manquent jamais de gagner les plus gros lots; c'est apparemment pour ne pas en perdre l'habitude. Le ministre de Hollande, tout essoufflé, tout anéanti, avait imaginé d'apporter des pots de confiture de gingembre dans un petit carton rose. Ce don rare et précieux échut à la princesse Marie Esterhazy, ainsi qu'un gros pigeon pattu, embaumé, empaillé et à ressorts, que M. de Lanskoronsky avait si mal soigné qu'il était sorti de sa niche avec une patte cassée. M. de Lanskoronsky eut jadis le même malheur en faisant une révérence au roi de Danemark; cet à-propos nous a fait rire.

Le prince de Salerne avait apporté une infinité de lots charmants; j'en ai gagné deux. Au moment où je rentrais chez moi, l'antique horloge de Saint-Étienne sonnait lentement (1) et majestueusement minuit! Le son semblait venir du ciel; j'adorai profondément et presque avec un sentiment de remords l'auguste et divin Rédempteur; j'étais à genoux au milieu de mon salon; j'étais parée, enveloppée encore de ma pelisse et de mes fourrures. J'arrivais d'un salon brillant, élégant, animé. Maintenant anéantie, seule, je croyais entendre sonner l'heure suprême de la naissance du Sauveur. Merci! oh merci, mon Dieu! d'avoir fait descendre sur moi un doux et salutaire rayon de cette céleste lumière qui a éclairé la nuit divine. Anges et bergers, chantez pour nous : « Gloire à Dieu, paix aux hommes de bonne volonté sur la terre! » Hélas! nos faibles voix s'éteignent dans les vanités du monde.

(1) J'ai remarqué qu'en Allemagne les horloges sonnent plus lentement qu'en France; nous précipitons tout.

MASQUES : LE PRINCE DE MECKLEMBOURG, LE PRINCE JEAN DE SAXE, LA PRINCESSE SA FEMME

26 mars 1822.

Ce n'est ni le carnaval ni le carême qui m'ont empêchée d'écrire, mais une invincible paresse qui me paralyse et me fige. Je reviens à mes pauvres petites feuilles détachées (1)! Quel sera leur sort? Si j'avais le bonheur d'avoir une fille, elles tomberaient sur son cœur.

Les arbustes sont déjà verts, les violettes fleurissent, le Prater prend sa première nuance. Il y a eu une infinité de bals cet hiver; je suis allée à quatorze, c'est une honte; il y en a eu cinquante. Je me suis masquée deux fois; la première en page nain d'une princesse géante, chez le prince Rasoumoffsky; cette folie a réussi, mais beaucoup moins que mon masque chez la comtesse Rzewuska. J'étais en peintre; mon bonnet et ma perruque étaient surchargés de pinceaux; une énorme palette était suspendue par une ficelle à ma ceinture; ma redingote burlesque était barbouillée de couleurs; je travaillais à un tableau posé sur un chevalet et représentant un ancien personnage. La figure de ce vieux tableau avait été découpée, et la comtesse de Kollowrath y avait substitué son joli visage; beaucoup de rouge et une énorme moustache la rendaient méconnaissable. Sa Majesté l'Impératrice, au dernier bal de la cour, a eu la bonté de me dire que le récit de cette mascarade l'avait extrêmement amusée. J'en ai reçu une infinité de compliments. Si j'avais fait une pauvre petite bonne action, personne n'en aurait parlé. Le prince de Mecklembourg-Schwerin, qui doit épouser la princesse Alexandrine, fille du roi de Prusse, avait imaginé ou l'on avait imaginé pour lui un singulier masque chez le prince Rasoumoffsky; il y vint en poule, accompagné de

(1) Mais condamnées à l'oubli et au dédain, indifférentes même à ma famille, elles auront le sort des feuilles mortes d'une saison passée. Peu importe au voyageur qu'elles aient été frappées du feu du ciel ou mouillées par les larmes du cœur, peu importe qu'elles aient vu la verdeur du printemps ou la triste teinte de l'automne. Elles sont détachées de l'arbre, elles sont mortes.

douze œufs dans leurs coquetiers. Un des œufs se trouva mal; ce fut une scène tragi-burlesque. Ce prince ressemble un peu au page d'un petit prince d'empire; il danse partout et toujours un peu moins en mesure après souper qu'avant.

Le prince de Saxe, qui a épousé la jeune archiduchesse fille de l'Empereur, est allé chez l'ambassadeur de France et à plusieurs autres bals. Je le vis, quinze jours après la mort de son frère qu'il regrette beaucoup, danser en désespéré, le regard morne, la figure pâle. On dit qu'on lui a demandé de se livrer à cette distraction. Pauvre prince! Sa femme n'est pas plus animée; rien de plus triste. Elle ressemble à une pauvre petite femme parée et embaumée pour le royal caveau sépulcral. La princesse de Salerne, qui a beaucoup plus de moyens, n'a pas plus de couleurs et de mouvements. On parlait d'une de ces princesses; quelqu'un demanda de laquelle il s'agissait : « De la morte », répondit brusquement le comte de Fürstenberg. Ce même comte de Fürstenberg, voyant cet hiver entrer la jolie comtesse de Karoly avec sa mère, Mme Dillon, s'écria plaisamment : « Ah! voilà encore la mer à boire! » M. Dillon et sa femme ne quittent pas un instant leur charmante fille; ils l'ont accompagnée à Vienne après son mariage. Cette persistance prolonge son étrangeté dans la société et dans la famille de son mari.

Je vis, à l'un des bals de l'ambassadeur de France, une jeune femme penchée sur une haute chaise, sans danseur parce qu'on avait oublié de lui en assurer, presque seule et abandonnée parce que la belle-fille de M. de Caraman avait négligé de se faire présenter à elle. Le souper vint; on ne lui présenta point de table. Mme de Caraman allait se coucher; on lui fit remarquer l'abandon de la princesse. Cette petite délaissée est fille de l'Empereur et règnera un jour sur un royaume. Mme Louisa alla enfin s'asseoir auprès d'elle; la princesse ne la connaissait pas; elle ne savait que lui dire. On apporta une table de jeu sur laquelle on lui servit à souper; elle mourait de faim et mangea à étonner tout le monde.

POISSONS D'AVRIL

Ce 13 avril 1822.

Je suis bien jeune pour mon âge. J'ai donné des poissons d'avril : M. de Pont a quitté son bureau, ses graves occupations pour aller en toute hâte signer le testament d'une malade qui se portait à merveille (1) ; il est arrivé muni de son cachet et même d'une bonne plume neuve. Plusieurs personnes se sont réunies chez la comtesse Rzewuska et ont apporté de jolis petits lots pour une loterie dont on n'a point entendu parler. Mais de tous mes poissons d'avril, le meilleur fut celui que je donnai il y a quelques années au comte Charles de Bombelles. Je lui envoyai à la caserne un énorme rôle de comédie à apprendre ; j'avais emprunté un laquais et une livrée étrangère. Le comte Charles passa la nuit à se promener dans sa chambre, récitant à haute voix son rôle ; ses voisins le crurent fou ; il déclamait son rôle avec animation et des inflexions de voix variées. Le lendemain il se rendit chez Mme de Zichy-Ferraris où devait avoir lieu la prétendue première répétition. La comtesse ne recevait pas ; il força sa porte, arriva jusqu'à son cabinet avec son cahier sous le bras ; elle crut qu'il perdait l'esprit ; il l'aborda en lui disant fièrement : « Madame la comtesse, me voilà ! » Il voulait débiter son rôle afin de lui prouver le prodigieux effort de mémoire qu'il avait fait pour lui obéir, et ce rôle était un rôle d'amoureux ! Cette scène fut une véritable comédie. Il avait peu de mémoire et cependant avait appris le rôle dans une nuit.

Je fus avant-hier à un bal de bienfaisance où je m'ennuyai à mourir. Le prince de Salerne est à toutes ces réunions ; il paraît s'y amuser beaucoup. Il faut avoir un grand fonds de bonheur pour ne pas s'ennuyer quelquefois. Les enfants ont plus d'esprit que nous ; ils changent de joujoux. Le prince de

(1) Maria Boissier avait la manie des testaments ; elle en était à son quatorzième et nous l'avait dit, ainsi que son embarras de trouver des hommes assez complaisants pour y apposer leur signature si souvent. Les testaments anglais doivent avoir cette sorte de confirmation.

Metternich faisait le tour de la salle en serrant le pouce à ses amies, toutes femmes jeunes, jolies ou élégantes. Cela me rappelle, dans le conte de Mme de Coulanges, ce mot d'une jolie femme de province au grand Condé : « Votre Altesse a la bonté d'être trop insolente. »

MADAME VICTOR DE CARAMAN ET MADAME DE KAROLY, NÉE DILLON

17 avril 1822.

Mme de Caraman partit lundi; je fus lui dire adieu dimanche. Elle regrette Vienne et retourne cependant à Paris avec plaisir, car elle est bien aise d'échapper à la vie fatigante et difficile qu'elle était obligée de mener ici. Son beau-père la faisait pleurer en la forçant d'aller au bal (1). Je l'ai vue souvent ; nous y passions la soirée presque tous les samedis. Elle est aimable à sa manière, vive et nonchalante, froide et passionnée comme toutes les personnes paresseuses et malades. M. de Caraman l'accompagne jusqu'à Milan. Sauf son exigence pour les fêtes et les bals, il a été rempli de soins et d'attentions pour elle. Hélas! cette intéressante jeune femme se voit dépérir et mourir : bonne mère, excellente épouse, il devait lui être douloureux de dépenser ses derniers jours en frivoles amusements. Je la regrette et crains de ne la revoir jamais.

La comtesse Rzewuska part dans huit jours; son salon était fort brillant ce soir; le prince de Salerne y est venu; la jolie Mme de Karoly, née Dillon, et une infinité d'autres; on ne pouvait se retourner. Mme de Karoly serait extrêmement jolie sans le fixité de son regard. Le prince Ruffo, à cause de sa pâleur et de ce regard, l'appelle « un ange mort ». Le départ de la comtesse Rzewuska fera un vide dans la société; les étrangers ne savent où se poser; ils traversaient tous ce salon en passant à Vienne; ils y étaient reçus avec trop peu de choix, et sans la maîtresse de maison qui était éminemment distinguée sous tous les rapports et un fonds habituel de bonne

(1) Le comte de Caraman, ambassadeur de France à Vienne.

compagnie, on aurait pu souvent se croire dans un hôtel garni et presque dans un café. Je regrette une maison où l'on peut aller quand on veut, comme l'on veut, où l'on rencontre tous les noms qui remplissent les gazettes, où l'on voit un petit maître de Calcutta à côté d'une petite maîtresse de Vienne, un Anglais tout barbouillé par les coups de lance des Arabes, un amateur passionné de momies, un ministre favori d'un grand empereur, une jolie coquette revenant de Jérusalem et autres curiosités semblables.

La comtesse Rzewuska m'a fait un singulier compliment; elle m'a dit : « Vous me plaisez plus que je ne vous aime. » Cela m'a fait rire. « Car, a-t-elle ajouté, je ne vous connais pas encore assez pour avoir de l'amitié pour vous. » Elle m'a donné à lire un roman qu'elle vient de composer. Il est joli; cependant on voit que l'auteur a fait de vains efforts pour exprimer une grande passion; l'héroïne raisonne lorsqu'elle devrait être exaltée; le cri du cœur ne se fait pas entendre. Le roman est intitulé : *Hedwige, reine de Pologne*. Le sujet est intéressant et historique.

LES MOMIES DE M. BURCKHARDT

Nous sommes allés voir les momies et autres objets de curiosité que M. Burckhardt vient de rapporter de l'Égypte et de ses voyages en Orient. « Où est ma petite fille? » criait le savant en remuant tout un cabinet rempli de momies, et, saisissant par les jambes une petite créature bien noire, bien desséchée, il la présente d'une manière triomphante. La petite momie pouvait avoir de six à sept ans lorsqu'elle mourut, il y a deux ou trois mille ans probablement; ses traits et même sa physionomie sont très reconnaissables. Elle a une touffe de cheveux très bien conservée sur le sommet de la tête. M. Burckhardt, en vrai savant, s'extasiait; il élevait la petite créature, la tournant et la retournant en l'air, la tenant par les pieds : « Regardez, Madame, c'est un morceau rare, précieux, admirable, unique; je l'appelle ma fille. » Les nombreux manus-

crits coptes, sur papyrus, excitaient l'attention de M. de Hammer (1); il croyait découvrir dans le nombre des figures qui sont représentées sur les sarcophages l'âge et autres circonstances de la vie des momies. Pendant que j'écoutais avec attention ces différentes interprétations et suppositions, la comtesse Rosalie me tirait par la manche. Je voulais me fâcher, elle riait comme une folle. M. de Hammer dissertait; M. Burckhardt discutait; la petite Anglaise (miss Emmeline Fraser) se bouchait le nez; Mme Rzewuska, revenue enfin à son sérieux, provoquait par des questions intéressantes des réponses instructives; Mme Degha, dans un négligé charmant, de son petit ton maniéré et doux, parlait de la Grèce, de Thémistocle, d'Athènes, de Thèbes..., citait les opinions de M. Fauvel comme elle aurait parlé de l'Opéra.

M. de Tatischeff, héros de gazettes et négociations, régnait cet hiver dans le salon de la comtesse Rzewuska; il a beaucoup de physionomie, mais une figure singulièrement désagréable. Il remplacera probablement M. de Golowkin à Vienne. On soupçonne peut-être à ce dernier une teinte de libéralisme. Les jeunes gens russes attachés à la légation sont bien imprudents et inconséquents dans leurs discours. M. de Tatischeff est l'oncle de la spirituelle, laide et coquette comtesse Apraxin.

Le grand chambellan se fâchait ces jours-ci : « Il y a presse pour devenir chambellan! » disait-il devant l'Empereur (en sortant d'une cérémonie d'église où il s'en était trouvé trop peu), « et, lorsqu'il s'agit du service, personne ne se présente ». — « Laissez-les tranquilles, répondit doucement l'Empereur, si je n'étais pas forcé de m'y trouver, je n'y viendrais probablement pas non plus. » On célébrait ce jour-là des vigiles pour une des arrière-grand'mères de Sa Majesté.

(1) M. de Hammer, savant orientaliste, aujourd'hui M. de Hammer-Purgstall.

LE DUC ALBERT DE SAXE-TESCHEN

1822.

Le duc Albert de Saxe-Teschen (1) mourut cette année, au mois de février; ce deuil n'a gêné personne; il était de mauvais ton d'aller au bal en noir; on a dansé chez les ministres, même avant l'enterrement. Seul le bal masqué de l'ambassade de France a manqué. Le duc était oncle du roi. Chose étonnante ! M. de Caraman s'en est souvenu. L'archiduc Charles a fait un héritage immense; outre les biens-fonds, il a une cassette remplie de perles, de diamants et de pierres précieuses. Sa joie et son empressement ont été remarqués. Le palais du duc portera incessamment la livrée du siècle : les beaux salons ornés de si belles peintures, sculptures, dorures, vont être détruits; on construira à leur place des appartements plus commodes et des entresols. Il n'y avait rien de plus beau, de plus noble et de plus royal à Vienne que ce palais. On blâme généralement les vues mesquines et bornées des personnes de confiance de l'archiduc qui le poussent à cette destruction. Murat, roi de Naples, avait logé dans ce palais pendant l'occupation de Vienne par les Français; j'ai vu sa chambre, la même qui fut destinée à l'archiduchesse Christine, femme du duc Albert, et que la mort l'empêcha d'habiter.

Le duc Albert était fort âgé, et si raide, qu'on le posait sur son cheval comme un homme de bois en l'élevant en l'air. Il aimait encore passionnément la chasse, le monde et les grandes revues militaires; mais comme il n'avait plus la force de porter le casque et la cuirasse, on lui avait fait une armure de carton doré, imitant parfaitement celle de son uniforme. Ce pauvre et riche prince avait encore des maîtresses, mais il était si pieux que je crois qu'il ne les considérait que comme *charge*

(1) Albert de Saxe-Teschen, fils de Frédéric-Auguste III de Saxe et de Marie-Josèphe, fille de l'empereur Joseph I, né le 11 juillet 1738, mort le 10 février 1822; il épousa le 8 avril 1766 Marie-Christine, fille favorite de Marie-Thérèse; il gouverna les Pays-Bas de 1780 à 1792, et c'est lui qui assiégea Lille et qui fut battu à Jemappes. (*Éd.*)

de cour. Il était parfaitement bon, et faisait d'immenses charités, mais il n'était pas sensible. On était fort embarrassé pour lui annoncer la mort de la princesse Cunégonde, sa sœur, parce qu'il craignait tout ce qui lui rappelait l'idée de la mort. Il jouait au billard; il continua en disant : « Je lui avais toujours prédit qu'elle mourrait d'une indigestion, je suis sûr qu'elle aura mangé trop de pâté! » On dit que le duc Albert avait l'habitude d'écrire, depuis sa jeunesse, tout ce qu'il avait vu et entendu pendant la journée dans les moindres circonstances et les moindres détails; le rang qu'il a tenu dans le monde, les orages, les guerres, les événements qu'il a traversés, rendront un jour l'analyse de ces journaux fort intéressante. Les sentinelles qui gardent le palais du prince prétendent avoir vu son spectre errer et se promener dans les vastes salles : j'aime que les vieilles habitudes ne se perdent pas, c'est une étiquette de l'autre monde pour les morts illustres.

LA BAGUE DANS LE CERCUEIL

Voici une histoire extraordinaire et très véritable; elle m'a été racontée par la comtesse de Trauttmansdorff, fille du grand maître de l'Empereur. Je ne sais comment il se fit qu'une copie du testament de la dernière Impératrice se trouva dans les papiers d'un homme en place qui est mort il y a peu de temps. Cet acte fut remis à l'Empereur, qui le lut avec attention pour s'assurer si toutes les volontés de la princesse avaient été exécutées. Il n'y eut qu'un seul article douteux : l'impératrice demandait à être enterrée avec un petit anneau d'or que la princesse Esterhazy lui avait donné, et auquel elle tenait beaucoup. L'Empereur fit faire des perquisitions : l'anneau était si bien désigné dans le testament, qu'on pouvait parfaitement le réclamer. On vint de la part de Sa Majesté le demander à Mme O'Donnell, dame d'atours de la feue Impératrice. La comtesse dit l'avoir reçu d'une des femmes de l'Impératrice, qui le lui avait ôté après sa mort, et l'avoir cédé à

la princesse Esterhazy après d'instantes supplications. On fut aussitôt chez elle pour le réclamer *au nom de l'empereur*. La princesse fut effrayée et saisie de cette réclamation, et remit la bague avec émotion. L'Empereur ordonna alors au grand-maître de se rendre au caveau des Capucins, accompagné de tous les religieux, portant une torche à la main, de faire ouvrir le cercueil de cuivre de l'Impératrice par des ouvriers, et de remettre au doigt de la princesse l'anneau dont elle avait désiré n'être jamais séparée. Cette cérémonie fut d'une tristesse et d'un lugubre inimaginables. Représentez-vous la lueur sombre que jetaient les torches sous cette voûte si basse et si obscure, le chant sinistre des religieux qui assistaient avec une répugnance marquée à ce qu'ils appelaient la violation d'une tombe impériale (jamais cercueil de prince n'ayant été ouvert, depuis des siècles qu'ils sont confiés à leur garde); enfin l'anxiété du prince de Trauttmansdorff lui-même, chargé de remettre au doigt de l'Impératrice l'anneau qui y fut jadis. Les coups de marteau des ouvriers, les réchauds ardents dont ils étaient obligés de se servir pour ôter la soudure, tout cela présentait un tableau bizarre et effrayant. Les trois différents cercueils furent ouverts; les traits de la princesse défunte n'étaient point changés; ils étaient parfaitement reconnaissables, mais son visage était entièrement noir; le bonnet de dentelles qu'elle avait sur la tête n'était point gâté, mais le corps ayant été embaumé en Italie, entouré de bandelettes très serrées, à cause du voyage, il fut impossible de dégager les bras et les mains. Le prince de Trauttmansdorff glissa l'anneau dans le cercueil à côté du corps. L'odeur des aromates était si forte, et se répandit si vite dans le caveau, que les personnes présentes demandèrent qu'on hâtât la fermeture du cercueil.

La princesse Esterhazy a raconté que, faisant un jour la lecture à l'Impératrice, elle s'aperçut que la souveraine s'attachait avec plaisir à une pensée exprimée par l'auteur; elle demanda la permission de faire graver cette maxime sur un anneau et de l'offrir à son auditrice, qui accepta avec sensibilité; c'est la bague dont il s'agit. Il n'y a que très peu d'années que cette

aimable, belle et jeune Impératrice recevait à Vienne, à l'époque du congrès, les hommages des rois de l'Europe; elle était brillante alors!... Entendez-vous maintenant retentir les coups de marteau des ouvriers, qui ouvrent avec crainte et horreur son cercueil? Qu'est-ce que la vie?...

LE PRINCE YPSILANTI

Juillet 1822.

Le lieutenant-colonel de Hauer (1), qui a vu le prince Ypsilanti l'année dernière dans la forteresse de Munkacz en Hongrie, nous l'a dépeint comme un enthousiaste, exalté sans génie, courageux sans énergie, faible devant le moindre revers. Le prince Ypsilanti a une figure charmante, une brillante valeur; tout cela peut faire un héros de roman; mais il faut des qualités plus rares pour affranchir la Grèce du joug auquel elle est assujettie depuis tant de siècles. Les Polonais sont transportés de cette levée de boucliers, les femmes en perdent la tête; cependant, le roi de Macédoine ne rétablira pas le roi de Pologne, et la couronne flétrie des rois sarmates ne sortira pas triomphante des ruines de Stamboul!

DIVORCES POLONAIS

Juillet 1822.

Je fus il y a quelques jours chez Mme Borkowska. On parlait des divorces polonais. Elle les trouvait tout simples et en riait. Cela m'irrita : « Comment, lui dis-je, peut-on regretter ou désirer un roi dans un pays où l'on méconnaît la première de toutes les hiérarchies, chez un peuple où les familles sont sans chef, les enfants sans père, et les époux sans liens? » Elle riait plus fort, et finit par m'assurer que

(1) Depuis général, mort en 1847, commandant militaire de Moravie; homme aussi distingué par ses moyens que par la bonté de son cœur.

lorsque les Polonais embrassèrent le christianisme, le pape leur avait accordé ce singulier privilège, à cause de leur ignorance et de leur barbarie. Elle prétend que cette bulle existe.

SCANDALES

8 juillet 1822.

Vous représentez-vous la foudroyante colère du prince de Kaunitz, du grand ministre de la grande Marie-Thérèse, qui tenait le sceptre de sa souveraine si impérieusement levé? Vous représentez-vous, dis-je, cet homme si orgueilleux, si fier, si irritable, voyant l'héritier de son nom conduit à Vienne dans la prison des criminels? Cet événement fait une grande sensation; la noblesse est blessée et indignée; le peuple est étonné de la perversité des grands, et exagère dans ses récits populaires les monstrueux détails des vices du prince; la seconde classe, toujours jalouse de la première, toujours envieuse et révolutionnaire, se réjouit de l'humiliation d'un des chefs de la haute noblesse. Le prince de Kaunitz a beaucoup d'esprit; mais sa moralité a toujours été fort suspecte. Il fut arrêté en 1809 et conduit à la forteresse d'Olmütz; accusé alors d'avoir trahi l'État, il fut ensuite décoré des grands ordres et envoyé ambassadeur à Rome où il devint fou par suite de sa conduite licencieuse. Voici quelques-unes de ses réponses aux magistrats chargés de l'interroger : « Vous m'accusez de séduire et de corrompre des jeunes filles innocentes chez moi. Je vous prouverai que c'est moi qui suis séduit; mon hôtel est assailli de mères corruptrices qui m'amènent leurs filles (1). Pourquoi la police ne met-elle pas un frein à cette séduction? Non seulement j'en suis la victime; mais tous les grands seigneurs de Vienne éprouvent la même vexation, etc., etc. » C'est par de pareils raisonnements qu'il

(1) Les escaliers du palais Kaunitz étaient effectivement échelonnés par d'indignes mères qui cherchaient à fixer les yeux et le choix du prince sur leurs filles.

abasourdit et étourdit ses juges, qui n'ont assurément pas autant d'esprit que lui. Il résulte de cette déplorable affaire que le prince de Kaunitz, justement flétri par l'opinion, sera cependant acquitté par la loi. Le peuple, qui n'entend rien au code, croira qu'on a fait grâce à un grand coupable à cause de son rang ; il criera à l'injustice, et la haute noblesse criera au scandale inutile et à ses droits violés, tandis que la seconde noblesse répétera son éternel refrain de féodalité et de privilèges ! Ils étaient si heureux de voir un nom illustre flétri, un homme du plus haut rang dégradé, conduit au carcan ; un cousin du prince de Metternich, un beau-frère du grand chambellan, un prince d'empire ! Quelle bonne affaire !

Les hommes de la haute société sont en général ici bien corrompus et bien impudemment licencieux. On cite les premiers fonctionnaires de l'État pour leurs mœurs scandaleuses. Il n'est presque que le vieux comte de Harrach (de Brück) que l'on puisse tenir pour un modèle constant de mœurs pures et sévères, et de conduite exemplaire. Mais les riches modernes, les nouveaux anoblis, les banquiers, les juifs titrés sont également libertins, et d'une effronterie arrogante dans leur inconduite ; les petits employés de l'État, sans pudeur et sans délicatesse, ainsi que quelques-unes de leurs femmes et de leurs filles. Où sont donc les bonnes mœurs ? Dans quelle classe faut-il les chercher ? C'est dans la famille impériale ; à très peu d'exceptions près (1), dans les femmes de la première noblesse, exemplaires en général malgré la conduite publique, et à elles bien connue, de leurs maris ; mais on peut leur reprocher à cet égard une coupable indifférence. La princesse de Lichnowski, si noble et si distinguée, élève ouvertement et conduit dans le monde une fille naturelle de son mari ; elle l'aime à la folie ! Mme la comtesse de Palfy achète les jolis présents, les élégantes nouveautés que le sien donne à sa maîtresse ; une autre brode un écran pour l'amie ! Il y aurait mille exemples de cette condescendance.

(1) Parmi les hommes de haut rang de mœurs irréprochables il faut mettre en première ligne le comte Ernest de Hoyos.

LA PRINCESSE MARIE ESTERHAZY, NÉE PRINCESSE LIECHTENSTEIN

22 août 1822.

Nous avons dîné, il y a quelques jours, chez la princesse Marie Esterhazy dans sa belle villa à Hüteldorf, avec nos bonnes et aimables amies, les comtesses de Ugarte. Le jardin est charmant; mais la princesse était en colère contre son jardinier et voulait le renvoyer parce que les arbres et les arbustes perdaient leurs feuilles. On a eu beaucoup de peine à lui persuader que l'extrême chaleur en était la seule cause; peut-être n'y serait-on pas parvenu si par une heureuse inspiration M. Moreau, architecte français, ne lui avait assuré que le jardin du prince de Metternich n'était pas mieux traité. Ce fut un argument sans réplique.

La princesse Esterhazy s'est mariée à quinze ou seize ans; elle n'a vieilli que de visage. La grande maternité n'est pour elle qu'un accident; sa conversation habituelle roule sur l'amour sous toutes les formes possibles : heureux, malheureux, tourmenté, tourmentant, passé, présent, se montrant ou fuyant. « Qu'on me pince, qu'on m'égratigne, disait-elle un jour, pourvu qu'on m'aime. » La princesse a cinquante-six ans. Ses albums sont remplis de jolis petits amours jouant sur des roses, ou pleurant sur des tombeaux charmants; enfin des amours, et toujours des amours. Elle a dû être bien jolie, avec cette blancheur délicate, et cette grande distinction qui caractérise tous les Liechtenstein.

ESPIÈGLERIE DU DUC DE REICHSTADT

Le jeune duc de Reichstadt se promenait ces jours-ci à Hietzing avec les archiducs ses oncles, et le prince Antoine de Saxe, qui est le meilleur des hommes, mais qui passe pour avoir peu d'esprit. La conversation des princes roulait sur les grands hommes et chacun nommait celui qui lui paraissait le

plus digne de ce nom. Le petit Napoléon qui marchait derrière le prince Antoine lui traça sur le dos un grand zéro avec de la craie. Les archiducs qui s'aperçurent de cette malice eurent beaucoup de peine à ne pas rire. Dénoncé à l'Empereur, il fut mis aux arrêts pour trois jours ; mais l'Empereur s'amusa beaucoup de ce jugement de son petit-fils. Le jeune duc est cadet; il a fait sentinelle à la porte de l'Empereur, et ç'a été une grande joie pour lui de revêtir son uniforme et de présenter les armes à qui de droit. L'Empereur le traite avec une tendresse et une bonté vraiment paternelles.

On attend l'empereur de Russie le 7 du mois prochain. La mort du marquis de Londonderry, qui devait aussi arriver pour le congrès, a produit la plus vive sensation. On fait venir plusieurs régiments pour les parades, revues et manœuvres militaires qui auront lieu pendant le séjour de l'empereur Alexandre.

Lord Stewart a appris à Munich (en route pour venir ici) la mort tragique de son frère (1); il en est au désespoir; et, comme il faut qu'il y ait un peu de folie dans toutes ses actions, il a assuré que, sans sa femme, il aurait terminé son existence, comme le marquis de Londonderry, en apprenant ce funeste événement.

VICISSITUDES

Hadersdorf, 1822.

Je me plais quelquefois dans mes promenades à songer à ce qu'étaient quelques personnes autrefois. Je prends un terme très rapproché : Napoléon en 1810, Napoléon en 1821 : mariage avec une archiduchesse; tombeau à Sainte-Hélène. — Louis XVIII à Hartwell, consacrant aux lettres les loisirs de son exil; Louis XVIII sur son trône volcanique! Les destinées des particuliers sont assez frappantes aussi. — L'excellent M. de Béthisy, aujourd'hui gouverneur des Tuileries (2), dan-

(1) Suicide de lord Castlereagh (*Éd.*)
(2) Créé pair de France en 1823.

sait il y a quelques années la gavotte chez M. Otto, ambassadeur de Napoléon ! — M. de Croÿ, sautant les haies avec un jeune officier (le baron Joseph du Montet, avec lequel il était très lié), dans ses excursions champêtres près de Vienne, et M. de Croÿ, grand aumônier de France (3). — Mme la vicomtesse d'Agoult, jadis Mlle de Choisy, me débarbouillant avec du lait, me coupant les cheveux en petit abbé pour plaire à mon oncle, qui avait fait de sa famille la sienne et qui lui a dû toute la considération dont elle a joui à Vienne, et Mlle de Choisy, vicomtesse d'Agoult, dame d'atours de Mme la duchesse d'Angoulême en 1814. — Le maréchal prince de Schwarzenberg victorieux à la bataille de Leipzig; le même maréchal mourant à Leipzig, pour avoir pris des pilules d'un charlatan. — M. Capodistrias, pauvre médecin grec, assis souvent et solitairement dans le café Kramer à Vienne, sur un banc; M. le comte Capodistrias, ministre d'un grand empereur. — M. de Blacas, sous-lieutenant au service de l'Autriche, triste habitué de ce même café, rêvant peut-être aux dettes qu'il avait laissées en France : aujourd'hui millionnaire et ministre favori et tout puissant. — Mme Poutet, née Crenneville, la triste et pauvre orpheline de Metz, femme d'un officier autrichien sans fortune, le suivant sur un chariot de bagages à la dernière guerre contre les Turcs; puis, Mme Poutet, femme du fier et altier ministre comte de Colloredo et aujourd'hui princesse de Lorraine. On a dit depuis longtemps que la fortune était aveugle; ne pourrait-on pas dire aussi qu'elle est ironique et moqueuse? Pour réconcilier les malheureux réels ou imaginaires avec leur sort et corriger les envieux, il faut les engager à regarder un instant les malheureux et les heureux d'hier; il faut si peu de chose, si peu de temps pour arrêter ou faire rétrograder la roue des destinées humaines ! Je me sens toujours un mouvement de pitié et de terreur pour ceux qui montent. L'élan impétueux de l'ambitieux le précipite souvent dans les profondeurs de l'abîme; celui qui marche timidement, sournoisement même, atteint le plus souvent, et l'on ne sait

(3) Cardinal, prince-archevêque de Rouen, pair de France en 1822.

en vérité pourquoi ni comment, les hauteurs de la fortune. Il est aussi difficile d'être sagement heureux que dignement malheureux, et l'on se révolte avec cela contre la médiocrité.

L'EMPEREUR ALEXANDRE ET MATHIEU DE MONTMORENCY

Hadersdorf, septembre 1822.

Nous fûmes hier au bal de l'ambassadeur de France. L'empereur de Russie y vint à 9 heures 1/2. La fête a été très brillante; presque tous les diplomates de l'Europe y étaient, ainsi qu'une multitude de petits prétendants aux grandes affaires du monde. L'entrée de l'empereur Alexandre dans le grand salon fut remplie de grâce; il se fit un profond silence quand il parut; la foule se rangea immobile. L'Empereur seul avait du mouvement, et la manière de saluer la plus noble et la plus majestueuse que j'aie vue de ma vie. M. le vicomte de Montmorency (1) n'avait pas dans cette réunion toute l'aisance que l'on aurait pu lui supposer; il paraissait préoccupé de la crainte de manquer à quelque étiquette ou cérémonie : c'est un genre d'inquiétude que n'a jamais M. de Caraman. Quelques Russes faisaient une mine assez sombre. Il est facile de remarquer sur le front de l'Empereur l'empreinte de soucis profonds; le sourire est presque devenu étranger à sa physionomie; la bouche sourit, mais les yeux restent graves et sévères. Le duc de Cumberland était à ce bal : sa figure et sa tournure sont fort nobles; mais il est fâcheux pour lui de porter sur son visage les traces d'une bataille avec un assassin et un valet de chambre; les cicatrices sont très profondes et très visibles. M. de Montmorency plaît beaucoup à l'empereur Alexandre et à la famille impériale; il a également très bien réussi auprès de M. de Metternich. Il pouvait être un peu préoccupé, à ce bal, de la multitude de connaissances qu'il avait à y faire, n'étant que depuis si peu de temps dans la carrière des affaires étrangères; les autres ministres se connais-

(1) Mathieu de Montmorency (*Éd.*).

sent tous, s'étant vus plusieurs fois, d'abord aux congrès de Vienne et d'Aix-la-Chapelle, puis à tous ceux qui ont suivi, Troppau, Laybach, etc. Mais ce grand nom de Montmorency en impose, ainsi que le brevet d'esprit que Mme de Staël a donné dans ses ouvrages à M. Mathieu de Montmorency. Dès le lendemain de son arrivée à Vienne il a fait ses dévotions et s'est fort occupé du choix d'un confesseur. Peut-être aurait-on tourné cette action en ridicule si elle avait été connue plus généralement, et si l'empereur Alexandre n'avait pas, le même jour, demandé que l'on célébrât l'office avec pompe dans la chapelle russe, où il voulait se rendre avant de commencer aucune autre affaire.

Les dames russes qui sont ici ont fort désiré de voir et d'entendre Alexandre, prince de Hohenlohe (1). Ses miracles font cependant moins de sensation à Vienne.

M. de Montmorency s'est chargé d'une lettre de mon oncle l'archevêque de Sens pour M. du Montet; ce qui lui a donné l'occasion de le voir souvent.

LA COMTESSE DE MERVELDT, NÉE DIETRICHSTEIN

Hadersdorf, 1822.

Mme de Merveldt (née comtesse Dietrichstein, sœur du prince) réunissait tout : beauté, physionomie, tournure, type de la plus haute distinction; charmante et pourtant imposante (2).

Elle avait de l'esprit, un esprit fin et doux, pénétrant même, auquel sa grande franchise donnait un charme tout particulier; l'expression toujours noble et juste, unie à une grande simplicité de langage; une grande connaissance du monde; une conversation instructive, intéressante, toujours aimable; un naturel et une grâce incontestables.

(1) Léopold-Alexandre, prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfürst, né le 17 août 1794, à Kupferzell, mort le 13 novembre 1849 à Vöslau, prétendait faire des miracles ou du moins des cures merveilleuses; il était prêtre et devint évêque en 1844. (*Éd.*)

(2) Elle est morte à Vienne le 16 septembre 1821.

Je lui demandais souvent d'écrire ses souvenirs; elle se fâchait, mais je recueillais avec un vif intérêt ce qu'elle nous racontait de ses voyages, de ses ambassades où elle avait suivi son mari, à Saint-Pétersbourg, à Londres, des aventures romanesques de sa belle et vertueuse jeunesse. Dans nos longues soirées d'automne à Hadersdorf, elle se trouvait insensiblement entraînée à répondre à nos questions et à notre vive curiosité; elle s'arrêtait tout d'un coup, et se fâchait contre elle et contre nous. Elle s'était trouvée à Paris aux premières éruptions de la Révolution et avait vu en secret l'infortunée reine Marie-Antoinette en 1790. Elle connaissait toutes les cours de l'Europe, et était liée intimement avec plusieurs têtes couronnées. Adorée plusieurs fois, comme dans les beaux temps de la chevalerie, par des hommes éminents, distingués, elle avait été, étrange bizarrerie de sa destinée, négligée par son premier mari, le comte Philippe de Kinsky qui, éperdument amoureux d'une princesse de Taxis lorsqu'il épousa la belle comtesse Thérèse Dietrichstein, avait fait le vœu étrange de ne jamais vivre avec elle. Cette singularité avait jeté sur la vie de sa jeune et belle femme une teinte romanesque. Le duc de Richelieu n'a jamais cessé d'être un de ses plus fervents admirateurs, et le prince Charles de Ligne tué au combat de la Croix-aux-Bois, et une infinité d'autres; toutes les passions qu'elle a inspirées ont été vives, profondes, respectueuses; c'était un culte que l'on avait pour elle. Une circonstance chevaleresque trahit deux de ses plus passionnés admirateurs. Le prince Charles de Ligne et le duc de Richelieu étaient amis, et pourtant ils ne s'étaient pas confié le secret de leur cœur. L'un et l'autre, dans la guerre contre les Turcs, s'élancèrent en même temps à l'assaut de la citadelle d'Ismaïl, atteignirent et saisirent en même temps l'étendard ottoman en s'écriant : *Vive Thérèse!*

La comtesse de Merveldt avait fait casser son mariage avec le comte Philippe de Kinsky pour épouser le comte de Merveldt; ses amis lui virent faire avec regret ce mariage. Orgueilleux, morose, ambitieux, le comte de Merveldt ne passait pas pour partager vivement le sentiment qu'il lui avait ins-

piré. Il est mort pendant son ambassade à Londres en 1815 (1). La comtesse de Merveldt, quoique âgée de quarante à quarante-deux ans, lorsque je la vis pour la première fois, me frappa vivement par sa beauté. Elle était grande; sa taille et sa démarche étaient nobles, gracieuses. Elle avait de grands yeux noirs taillés en amandes, légèrement voilés, et plus encore peut-être par une habitude de vue très basse; sa tête était petite, ovale, parfaite; son nez et sa bouche, admirables; ses cheveux, brun foncé. Je n'ai jamais vu réunir plus de naturel et en même temps de majesté, sans aucune prétention. Il y avait en elle une parfaite harmonie, une distinction inaltérable; les plis mêmes de sa robe semblaient obéir à cette grâce qui lui était innée. Sa mise était toujours simple et noble. Tout autour d'elle portait l'empreinte d'un goût exquis et d'une grande dignité; le son de sa voix, ses expressions avaient quelque chose de captivant. Elle était généreuse, fière sans hauteur, sensible, courageuse; son caractère était comme sa figure : le type du beau idéal. Oh! belle des belles!...

LE COMTE DE LANGERON

Vienne, 1822.

Nous avons dîné chez le prince Dietrichstein avec le comte de Langeron (2). Il m'a parlé de mon oncle le comte de la Fare, qu'il avait connu et dont il avait apprécié l'esprit et les aimables qualités (3). Il m'en parlait avec le sentiment d'une perte

(1) Le 5 juillet, Maximilien de Merveldt, excellent officier de cavalerie, aide de camp de Cobourg, général-major en 1796, avait, avec Bellegarde, signé les préliminaires de Léoben, et paru au congrès de Restadt. Feld-maréchal-lieutenant en 1800, il signa, après Hohenlinden, un armistice avec Moreau. Envoyé à Pétersbourg de 1806 à 1808, blessé et fait prisonnier à Leipzig en 1813, commandant en Galicie, il eut au commencement de 1814 l'ambassade de Londres. (*Éd.*)

(2) Sur le comte de Langeron, voir Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France*, passim, et ses *Mémoires* édités en 1902 par L-G. F. (*Éd.*)

(3) Gabriel-Joseph-Marie-Henri, comte de la Fare (frère aîné du cardinal), né en 1749 au château de Bessay, premier page de Madame la Dauphine, colonel du régiment de Piémont, brigadier des armées du roi, poète

et de regrets récents. Il cita de lui plusieurs mots charmants. La comtesse de Langeron était avec son mari (c'est sa seconde femme) une vraie Kalmouck, commune de ton, de figure, de tournure et de naissance; c'est un étrange mariage. Le comte de Langeron a beaucoup d'estime et d'affection pour mon mari, qu'il a vu débuter si jeune et si vaillamment dans la carrière militaire.

SOUVENIRS

9 mai 1822.

... La princesse de Clary, née princesse de Ligne, a fait un voyage à Paris dont elle est enchantée; mais une chose qui l'a frappée désagréablement, nous disait-elle, c'est que toutes les vieilles femmes à Paris ont de la barbe et les reins cassés.

... Le comte Maurice O'Donnell a beaucoup d'esprit et d'instruction, mais beaucoup de pédanterie, un sérieux imperturbable, une conversation de plomb. Il racontait, il y a quelque temps, je ne sais quelle lourde anecdote, qu'il commença ainsi avec emphase : « Je disais un jour, fort plaisamment... » Il fut interrompu par un éclat de rire bruyant et universel. C'est au reste un homme de mérite; son oncle, le comte Jean O'Donnell, est l'homme le plus *conversationnable* que je connaisse (ils sont fort rares à Vienne). Le comte Jean est un aimable conteur; il s'arrange pour conter, comme d'autres s'arrangeraient pour dormir, de la manière la plus commode. Il allonge ses récits pour prolonger ses jouissances et celles de ses auditeurs; il a un talent particulier pour rire, sans interrompre sa narration, et un choix d'histoires effrayantes ou merveilleuses. Il est railleur et pas du tout méchant; il a un grand mérite à mes yeux, qui est de croire au magnétisme et à ses effets singuliers.

Le comte Jean O'Donnell me conta, un soir, que s'étant fait

aimable, littérateur et ami des sciences, mort à trente-sept ans au château de Vénéjan, en Languedoc, le 12 octobre 1786. Il avait épousé, en 1775, Gabrielle de Caraman, dame d'honneur de la comtesse d'Artois. (*Éd.*)

saigner au pied, il se coucha et s'endormit. La nuit suivante la bande se détacha, la veine se rouvrit et le sang se mit à couler à grands flots, inondant son lit et le parquet. Il dormait toujours, et d'autant mieux qu'il s'affaiblissait de plus en plus; ce sommeil devait bientôt devenir mortel; ses gémissements réveillèrent son valet de chambre : effrayé de l'état où il trouvait son maître, après avoir inutilement cherché à arrêter le sang, il courut chercher le chirurgien; mais au moment où il ouvrait la porte de l'hôtel où demeurait ce chirurgien, il fut vivement poussé par un homme qui en sortait précipitamment : c'était le chirurgien qui avait rêvé que le comte O'Donnell se mourait et qui n'avait pu résister à son inquiétude et accourait à son secours.

BAL ET ENTERREMENT

27 septembre 1822.

Il y avait foule au bal de l'ambassadeur de France le 22. J'en demande pardon aux beautés absentes, on peut se passer d'elles. L'empereur de Russie ne s'est retiré qu'à onze heures et demie. Les favorites, ou plutôt les favorisées, ont eu les honneurs de la polonaise. L'Empereur a un peu vieilli et bruni, mais il est toujours majestueux et charmant. Le congrès est désolé de s'en aller à Vérone, et pourquoi à Vérone? Ils sont tous réunis. L'ambassade de France est encombrée de grands et de petits diplomates, il y en a deux cent soixante-quatorze. M. de Montmorency paraît un peu accablé. Le salon de M. de Caraman, rempli de noms de gazettes, noir de fracs et d'hommes, ressemblait aux immenses pages du *Moniteur*.

Le lendemain de ce bal, nous accompagnâmes jusqu'à la fosse le général Laudon, neveu du célèbre maréchal. Quel enterrement! Le prince Dietrichstein, par une inspiration du cœur et comme chevalier de Marie-Thérèse, a voulu venir avec mon mari lui rendre les derniers honneurs. La famille avait quitté le château; nous nous rendîmes à quatre heures dans la chapelle; Joseph attacha la croix de Marie-Thérèse du défunt

sur son cercueil ; on nous donna des cierges ; nous marchâmes tous avec les villageois, sans ordre et à travers des prairies et un bois au milieu duquel il avait depuis longtemps, dans sa mélancolie, marqué la place. La fosse était creusée sous une voûte naturelle de verdure ; on apercevait de tous côtés entre les arbres une vue charmante. Le curé, sans aube ni surplis, marchait à côté du ministre protestant ; on déposa le cercueil dans la fosse ; le ministre se plaça à la tête ; le prince Dietrichstein et mon mari à côté comme seuls et derniers amis ! Ils étaient en deuil avec leurs croix de Marie-Thérèse, leurs belles figures si nobles et si graves ; cette vue était touchante. Un autre militaire, inconnu et arrivé là on ne sait comment, se tenait en face ; nous autres en cercle et en foule autour de cette place. Les paysans grimpaient sur des arbres ; c'était un étrange spectacle que je n'oublierai jamais. Le ministre protestant, *en frac,* commença le discours, bon dans son genre ; il n'avait jamais vu le général. Ce discours, plus profane que religieux, aurait pu servir à mille autres morts ; il ne nous toucha point. Le bel organe du ministre, une déclamation presque sévère, cette singulière réunion d'étrangers et de villageois, ce charmant paysage, le plus beau temps du monde, l'ébahissement des figures des paysans, la bigarrure de nos costumes et de nos attitudes, quelques cierges qui brûlaient dans la confusion générale, tout cet étrange assemblage donnait l'idée de quelque scène romantique et presque sauvage : nous avions l'air de voyageurs, d'étrangers réunis par un hasard singulier, près d'un mort inconnu.

Le général Laudon aimait tendrement mon mari, et ne pouvait se passer de lui dans les derniers jours de sa maladie. Pauvre étranger ! à quoi lui a servi la gloire de son oncle ? Par un sentiment de modestie très louable, il avait choisi la place de sa sépulture très loin du tombeau du maréchal, et pourtant il était bien brave. Il nous rencontra, ma belle-sœur et moi, dans une de nos promenades, quelques années avant sa mort, et nous conduisit à cette place. Nous le blâmâmes de ne pas vouloir reposer dans l'enceinte du monument. « Écoutez, lui dis-je en riant (car en ce moment il se portait parfaitement bien),

je vais faire votre épitaphe. On gravera la croix de Marie-Thérèse sur une belle et très simple pierre funéraire, près du tombeau du maréchal, avec cette inscription : « Le brave peut reposer près du héros *(Der Tapfere kann neben dem Helden ruhen)* » ; il fut flatté de cette pensée. Le général succomba à la profonde tristesse que lui causa un article des ouvrages de l'archiduc Charles, où il était très maltraité.

LE DUC DE RICHELIEU

Octobre 1822.

Le congrès de Vérone occupe beaucoup; les maussaderies de M. de Chateaubriand sont incroyables; il s'est obstiné à ne pas faire une visite à l'Impératrice Marie-Louise, duchesse de Parme.

Le comte de Bombelles, notre aimable et très intolérant ami, est arrivé depuis peu de temps de Paris, et y retournera incessamment. Son père, le marquis, est mort, cet été, dans ses bras. C'est une consolation pour lui d'avoir reçu ses dernières bénédictions et son dernier soupir. Il l'a accompagné jusqu'à Amiens, où il a désiré être inhumé. Le bon comte Charles ne parle de son père que les larmes aux yeux, et de la France, qu'avec satisfaction et espérance. Il trouve la physionomie de la nation singulièrement changée en bien, depuis son dernier voyage.

Nous quittons Hadersdorf; ce joli petit pays devient froid, et les hiboux font un vacarme horrible; il en est venu un cette nuit se poser sur ma fenêtre; il m'a réveillé par les cris les plus sinistres.

Le colonel Stempskosky, aide de camp jadis, et presque l'élève du duc de Richelieu, arriva ces jours-ci de Paris. Il est venu nous demander à déjeuner avec le jeune Meffreydi, protégé du duc (1). Ils ont reçu, l'un et l'autre, les derniers soupirs de leur bienfaiteur, et nous ont raconté les détails de cette

(1) Le duc appelait les deux jeunes gens « mes enfants d'adoption. »

mort. M. de Richelieu avait été sensiblement affecté depuis quelque temps de l'accueil froid et mortifiant qu'il recevait à la cour; il regrettait cette fois-ci le ministère parce qu'il s'était cru au moment d'opérer de grandes choses. Il partit de Paris, l'âme navrée, pour aller passer quelques jours chez la duchesse de Richelieu, et se remettre par la tranquillité de la campagne, car il se trouvait très souffrant. Le jour de son départ de Courteilles le jeune Meffreydi, qui l'avait accompagné, s'aperçut que pendant le déjeuner il avait de la difficulté à s'énoncer; il n'en soupçonna point la cause. Ils partirent ensemble. La tête s'embarrassa pendant ce court trajet. Le duc était si faible, en descendant de voiture, qu'on fut obligé de le porter pour lui faire monter les escaliers. On espérait que quelques heures de repos le remettraient; il s'endormit effectivement, et ce ne fut que vers quatre heures du matin qu'on s'aperçut que la respiration était mortellement oppressée; il ne donna plus aucun signe de connaissance et mourut vers midi. Toutes les lettres que le duc de Richelieu a écrites avant sa mort à ses amis de Vienne expriment une affliction profonde et concentrée; il parlait d'un voyage à Odessa comme d'une chose qu'il désirait ardemment; mais, ne s'en trouvant plus la force, ses derniers vœux se bornaient à un voyage à Vienne. On avait forcé le bureau du duc à Paris pendant son voyage, et on lui avait pris 14,000 francs, seul argent comptant qu'il possédât en quittant une place si éminente. Il a donné au colonel Stempskosky sa petite terre en Crimée et son jardin près d'Odessa; au jeune Meyffredi un capital de 60,000 francs qu'il avait placé à Vienne. Le duc de Richelieu aimait la ville d'Odessa, à la prospérité de laquelle il avait puissamment contribué, aidé des conseils et de l'expérience du baron de Bœsner qu'il avait jadis connu à Odessa et auquel il n'a jamais cessé de témoigner une profonde estime et sincère amitié. Le colonel Stempskosky est profondément affligé de la mort de son noble ami et si généreux protecteur. Il a écrit son éloge qu'il a fait imprimer à Paris, et dont il nous a donné un exemplaire. On trouve dans ce petit écrit, vérité, sensibilité et cette éloquence du cœur qui seule attache dans un pareil sujet. Le duc de Richelieu avait des

vues excellentes; mais il était sujet à trop de préventions, trop vif dans ses résolutions, beaucoup trop violent dans ses expressions. Il s'est souvent trompé sur les grandes qualités et les défauts de la nation qu'il avait à conduire. Il ambitionnait la popularité; sans étiquette, affable avec ses inférieurs, il avait conservé à Paris le sans-façon de sa vie à Odessa. Il acceptait les dîners que les négociants d'Odessa voyageant à Paris lui offraient familièrement pendant son ministère, et traitait souvent avec une hauteur et une impolitesse dédaigneuses les membres de la vieille et très honorable noblesse de province. Le duc de Richelieu s'est jugé trop sévèrement lui-même, mais il ne s'est pas toujours trompé sur ses moyens personnels.

Le duc de Richelieu n'aimait plus les Français; il fallait, pour acquérir quelque mérite à ses yeux, avoir été en pays étranger. Il a été longtemps marié sans avoir de femme, et ministre presque sans avoir une patrie. Il s'est dévoué, lors de sa première entrée au ministère, moins à la France qu'aux souverains alliés, qui avaient placé leur confiance en lui, et qui n'en avaient qu'en lui. Mais il avait l'âme trop belle, trop loyale, pour ne pas faire à la France tout le bien qu'il a cru pouvoir lui faire; s'il s'est trompé sur les moyens, ses intentions étaient généreuses, pures et élevées.

Il avait la conversation turbulente; il criait et gesticulait en parlant, à faire mal à la tête; mais, malgré ses cheveux gris et ses dents noircies par l'usage immodéré de la pipe, il avait toujours l'extérieur le plus noble et le ton le plus distingué et le plus chevaleresque; il avait l'air éminemment grand seigneur.

Il accueillit parfaitement M. du Montet; il l'a invité plusieurs fois à dîner; il l'a embrassé et tiré de la foule un de ses jours de grande réception de la manière la plus flatteuse.

Le duc avait à Vienne plusieurs amies parmi lesquelles on peut citer la princesse Lichnowski et la comtesse de Merveldt, aussi distinguées par leur rare beauté que par leur esprit et leurs vertus.

LETTRE DU DUC DE RICHELIEU A LA COMTESSE DE PALFY
(NÉE PRINCESSE DE LIGNE)

Voici la copie d'une lettre écrite en 1815 par le duc de Richelieu à la comtesse de Palfy. Je possède l'original de cette singulière lettre dans ma collection :

Paris, 25 octobre 1815.

Que vous êtes bonne de vous être rappelé de moi, et de me l'avoir dit d'une manière si aimable ! J'en suis bien touché, je vous assure. Je suis bien aise aussi que vous ayez deviné tout ce que je dois éprouver. Plaignez-moi un peu, je le mérite : lancé dans une carrière que j'ai toujours redoutée, dans les circonstances les plus difficiles, j'ai dû obéir, sans même avoir l'espérance de faire quelque bien. J'ai quitté l'existence la plus honorable, comme aussi la plus heureuse selon mes goûts, où je jouissais déjà du fruit de mon travail. J'ai fait en un mot le plus sensible sacrifice qu'homme ait jamais pu faire, et véritablement je crains bien que ce ne soit en pure perte ; j'ai senti tout cela avant d'accepter, mais je n'ai pu résister, quelque envie que j'en eusse. Le Roi et l'Empereur ont été d'accord pour me forcer à me perdre sans sauver personne. Maintenant j'y suis ; il faut tâcher, si je puis, d'en sortir avec honneur. Mais il est plus aisé de planter des jardins aux bords de la Mer Noire, d'y établir des villages, encore d'en chasser la peste, que de guérir le mal moral des Français d'aujourd'hui. Conservez-moi, je vous prie, un peu de souvenir et d'amitié. Je vous assure que je n'aurais à présent d'autre ambition que de vivre tranquillement à Vienne. On a voulu faire de moi un grand homme, bon gré mal gré. Y a-t-il du bon sens ? Je n'ai jamais eu la moindre ambition ; j'ai des goûts simples. Ils verront bientôt, j'espère, combien ils se sont trompés, et me rendront ma liberté.

Mille hommages, je vous prie, à madame votre mère et à la princesse Flore ; donnez-moi, je vous prie, de temps en temps, signe de vie, vous me ferez un extrême plaisir. Croyez, madame la comtesse, au tendre et inviolable attachement que j'ai voué

depuis longtemps à tous les Ligne et en particulier à Madame Féfé (1).

RICHELIEU.

LE DUC DE RICHELIEU. SON MARIAGE

Le duc de Richelieu (alors comte de Chinon) avait épousé à l'âge de quinze ans Mlle de Rochechouart qui en avait douze. Il partit immédiatement après la cérémonie pour voyager; sa jeune femme fut mise au couvent. L'abbé Labdan, qui accompagnait le jeune duc, avait été précepteur de mon oncle de la Fare (depuis cardinal). Les voyageurs s'arrêtèrent pendant quelques jours au château de Venéjean, près de Pont-Saint-Esprit. Ma mère, qui venait de se marier, y était à cette époque avec mon père. Elle s'amusa beaucoup de voir pendant le dîner le comte de Chinon tirer souvent de sa poche le portrait de sa jolie petite femme et le regarder avec amour, croyant n'être vu de personne, car il tenait le portrait à la dérobée sur ses genoux. Cette passion n'a pas duré : la taille de Mme de Richelieu ayant tourné et sa figure s'étant entièrement changée pendant les années d'absence de son mari, il ne voulait plus la reconnaître et refusa obstinément de vivre avec elle. Il repartit pour les pays étrangers, au grand chagrin de sa famille, dont il était le seul et dernier rejeton. Ses amis s'étonnaient qu'il n'eût pas cherché à faire rompre cette union. La chose leur paraissait facile. Mais le duc leur avoua avec confusion qu'elle était impossible. A un de ses voyages en France, il avait rencontré sa femme dans un château. Elle était extrêmement innocente; mais elle obéissait à sa famille qui l'avait fait venir exprès dans ce château, et une nuit, sur le conseil de ses parents, elle alla tout naïvement, son oreiller sous le bras, frapper à la porte de son mari et lui demander asile, parce qu'elle avait peur de rester seule dans sa chambre. Et voilà pourquoi le duc ne pouvait demander l'annulation de son mariage! Mme de Richelieu

(1) Féfé, abréviation d'Euphémie, prénom de la comtesse Palfy.

habitait toujours le château de Courteilles près Paris; M. de Richelieu allait souvent l'y voir depuis sa rentrée en France; c'était une femme d'un mérite distingué, mais excessivement contrefaite; elle ne pouvait l'être, cependant, plus que la sœur du duc, Mme de Jumilhac, qui ressemblait à un petit magot, et que son cocher voulut quitter un jour, parce que ses camarades se moquaient de lui, et l'appelaient le cocher du singe! Le duc de Richelieu actuel est le fils de Mme de Jumilhac. Le nom de Richelieu ne se perpétue ainsi que par adoption depuis le cardinal; c'est une véritable obstination. La princesse de Clary, née princesse de Ligne, se trouvant à une soirée chez Mme la duchesse de Berry derrière une petite femme horriblement contrefaite, l'interpella poliment, croyant la reconnaître. « Vous me prenez pour Mme de Jumilhac », s'écria la petite bossue furieuse. La princesse fut bien confuse, car c'était la vérité.

LE ROI DE NAPLES

Hiver de l'année 1822.

J'ai été beaucoup dans le monde cet hiver. J'ai vu souvent le roi de Naples (1) aux bals de l'ambassadeur de France, ainsi qu'à des bals brillants et à des concerts de cour. Il paraissait se plaire infiniment ici; sa figure est vénérable et très respectable sans être majestueuse; sa haute taille, ses beaux cheveux blancs, ses traits prononcés et vénérables le feraient respecter dans quelque classe de la société qu'il fût né. Dans la cabane d'un paysan et sous le costume d'un simple pêcheur, on ne pourrait s'empêcher d'honorer en lui un *beau vieillard*. Il parle très haut et rit aux éclats; au spectacle, et surtout aux opéras italiens, il applaudit d'une voix retentissante, il bat fortement la mesure sur le bord de sa loge; on l'a entendu s'écrier, à une représentation du *Barbier de Séville*:

(1) Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, qui devait mourir le 4 janvier 1825 (*Éd.*).

« Bravo ! lazzaroni, bravo ! » dans son enthousiasme pour Lablache (1), qui chantait alors un des airs du *Barbier* d'une manière si étonnante. L'acteur fut ravi de cette exclamation du roi, qu'il avait parfaitement entendue.

Le roi de Naples est très dévot ; il jeûne avec une extrême austérité, dit son chapelet tous les jours, entend fréquemment des sermons. Il a amené son confesseur avec lui. C'est un vénérable capucin, et même un très beau capucin qui a refusé le logement qui lui était préparé à la cour pour aller habiter dans une cellule du couvent des capucins. Le roi a été dans le caveau de cette église ; il a visité le tombeau de la reine, sa femme. Le roi de Naples est entêté, on le fait difficilement changer d'avis. Il se lève de très grand matin, entend la messe, fait beaucoup de prières, dîne à midi, fait la sieste ; puis fait une partie assez gros jeu avec ses favoris, dont il exige le paiement bien exactement dans les vingt-quatre heures, sans aucune rémission. La duchesse de Floridia, sa femme, s'est un peu écartée, sous prétexte de santé, des heures du roi. C'est une petite femme, belle encore et très bien conservée, grasse, brune, et qui montre un tact infini dans ses relations en public, avec le roi et la famille impériale, n'étant jamais ni au-dessus ni au-dessous de la dignité de femme du roi, sans le titre de reine. Le roi lui fait des présents magnifiques ; ses parures sont fabuleuses, ses diamants, superbes ; on en dit généralement beaucoup de bien.

Le roi de Naples aime passionnément la chasse ; on lui en donne de toutes les espèces. Ceci me rappelle cette vieille histoire de Laybach à son premier voyage à Vienne, il y a trente ans, à peu près. Il avait entendu dire qu'il y avait des ours dans les environs de Laybach, et il manifesta le désir d'en voir une chasse. On ne savait comment le satisfaire ; enfin, on imagina de lancer dans les bois un ours ambulant, qui dansait à merveille à cette époque. On l'acheta du conducteur, on lui ôta ses chaînes, et on prépara la chasse. Le pauvre

(1) On sait du reste que le roi appela Lablache auprès de lui avec le titre de maître de chapelle et le fit engager au théâtre Saint-Charles. (*Éd.*).

ours n'alla pas loin; accoutumé au bruit et à la musique, presque apprivoisé depuis sa jeunesse, il arriva au son des instruments et, voyant le fusil du roi braqué sur lui, il s'imagina que c'était le signal de sa contredanse, et se mit à danser. Le coup partit, et le roi, transporté de joie d'avoir tué un ours, s'écria : *O carissima bestia !* Voilà une bonne vieille histoire; mais elle m'a paru plaisante.

OPÉRAS ITALIENS A VIENNE

Nous avions une loge (un quart de loge) pour les opéras italiens. Il est impossible d'imaginer rien de plus parfait que l'ensemble avec lequel fut rendue cette admirable musique de Rossini. La voix de Lablache est surprenante, et son jeu d'une originalité qui ne peut, ce me semble, être surpassée. Mme Fodor (1) est sublime, excepté dans le récitatif qu'elle a singulièrement aigre, je dirais presque acide, s'il était permis de s'exprimer ainsi. Au reste pourquoi pas? J'entendais, dans notre loge, un amateur passionné s'écrier à chaque instant : *Divin clair obscur! oh! délicieux, vaporeux clair de lune*, etc. David (2) exaltait les uns jusqu'au délire, et faisait rire les autres. Il est impossible d'abuser plus constamment d'un talent et d'une voix unique. La princesse Jean Liechstentein, tout en l'admirant, ne pouvait s'empêcher de dire : « O divin Polichinelle! » Cela m'a paru un éloge exact, son sublime étant toujours près du ridicule. Mais je l'ai entendu chanter dans un salon; il modérait ses écarts de voix et ses tours de force, il était vraiment au-dessus des éloges.

(1) Cantatrice italienne de premier ordre qui remporta une suite de triomphes à Paris, au Théâtre Italien, et à Naples. (*Éd.*)

(2) Jean David (1789-1851), fils du célèbre ténor Jacques David ; c'était en effet un étrange chanteur dont on a dit qu'il n'avait qu'un éclair par soirée, mais un éclair de génie, et qu'il fallait pour un moment d'émotion vraie supporter trois heures de pasquinades. (*Éd.*)

MADAME CATALANI

J'ai oublié de parler, dans mes souvenirs de l'année 1821, de Mme Catalani, que j'ai beaucoup vue pendant son séjour ici. J'en avais une curiosité extrême; non seulement je l'ai entendue en public dans les grands concerts qu'elle a donnés, mais aussi très souvent chez elle le matin à ses répétitions, où elle invitait plusieurs personnes. Cette faveur était fort recherchée, et ces réunions fort brillantes parce que son amour-propre cherchait à y réunir le plus de personnes de marque possible. Mme Catalani est moins étonnante lorsqu'elle modère sa voix. Elle perd de son charme de près; on entend une vibration, on voit le mouvement de son menton et de son gosier, qui est exactement celui du canari, une espèce de tremblement qui tient à la conformation des oiseaux. Mais rien n'est plus au-dessus de l'imagination que la voix de Mme Catalani lancée dans une immense salle, planant sur les spectateurs, comme une voix qui viendrait d'*en haut;* je ne puis exprimer autrement l'étonnante impression que j'en ai reçue. C'était comme un concert de voix se déroulant sur la tête des spectateurs. Et ces prodigieuses variations, ces sons si beaux, si purs, si éclatants! Elle a tout à fait surpassé mon attente et mon imagination. J'ai dîné chez Mme Catalani, j'ai passé plusieurs soirées chez elle, elle en a passé une chez moi. Elle joue la naïveté, l'innocence; elle est très belle encore. Elle parle beaucoup trop de ses gains immenses, et trop de ses dons généreux; elle aime passionnément ses enfants; elle est très vertueuse et s'en fait gloire. Elle raconte sans cesse ses prodigieux succès, les riches cadeaux qu'elle a reçus, et surtout l'honneur que lui a fait l'empereur de Russie de lui baiser la main. M. de Valabrègue, son mari, renchérit sur tout cela; il dépense un argent énorme, n'a ni ordre, ni raison, ni tact, se croit le premier homme du monde parce que sa femme en a la plus belle voix, mais ne manque point de bonnes qualités, et surtout de charité pour les pauvres, auxquels il donne largement. L'Europe, par son admiration, leur a tourné la

tête, et maintenant ils ne font presque plus de bruit en Europe. Ils voyagent du nord au midi, du midi au nord, sans exciter le même enthousiasme; la voix de Mme Catalani n'a presque pas changé, mais l'on s'accoutume à tout, et l'on veut aujourd'hui du nouveau et du changement, même dans le merveilleux. On s'étonne généralement que Mme Catalani ait épousé M. de Valabrègue, qui n'a rien de séduisant : « Il est le seul homme qui m'ait demandée en mariage », répond-elle naïvement.

M. DE NESSELRODE

Je ne sais pourquoi je m'imaginais que M. de Nesselrode (1) devait être presque vieux, car les premiers ministres (de nos jours) sont, en général, de jeunes élégants, ou de vieux jeunes gens. M. de Nesselrode est extrêmement petit, gentil même. Ses traits sont délicats et fins, sa conversation aimable et gaie. La comtesse Maurice O'Donnell plaisantait avec lui, contrefaisait le singe à s'y méprendre; puis finit par lui demander en grâce de faire partir M. de Tatischeff de Vienne parce qu'il était trop laid, et qu'elle le trouvait très ennuyeux. Cette raison était sans réplique; je ne sais si elle a influencé sur la destinée de M. de Tatischeff, mais il est parti. M. de Nesselrode est parfaitement aimable, mais sa fine et gracieuse plaisanterie en répondant à Mme O'Donnell aurait pu presque paraître de la bonhomie (2).

. M. de Lebzeltern (3), ambassadeur ou ministre d'Autriche à Saint-Pétersbourg, s'est marié ce printemps dans cette capi-

(1) Nesselrode (Charles-Robert de), né le 14 décembre 1780, mort le 23 mars 1862; depuis le départ de Capodistrias (1821), il dirigeait seul les affaires étrangères de Russie et les dirigea quarante années durant. (*Éd.*)

(2) J'ai vu Mme de Nesselrode à Bade en 1835. M. de Nesselrode lui écrivait de Carlsbad qu'à chaque instant on l'abordait pour lui demander s'il n'était pas le fils du célèbre diplomate. Ce qui prouve qu'il avait conservé l'air et la tournure très jeunes. Quant à Mme de Nesselrode, c'est la personne du monde la plus raide et la plus sérieuse.

(3) Louis de Lebzeltern, né à Lisbonne le 20 octobre 1779, mort le 18 janvier 1854, épousa Zénaïde de Laval en 1823. (*Éd.*)

tale avec une riche héritière, Mlle de Laval. On raconte dans tous les salons l'aventure qui lui est arrivée le soir de ses noces. La famille de la jeune épouse, ainsi qu'il est d'usage en Russie, la conduisit dans l'appartement de son mari. Il ne devait paraître que lorsque l'épouse serait seule ; il s'était retiré, en attendant, dans un cabinet. Son valet de chambre, croyant qu'il en était sorti, prit en passant la clef de ce cabinet et enferma son Excellence, qui ne put sortir de sa prison que le lendemain matin, car le valet de chambre était allé au bal, et personne ne put entendre les plaintes du prisonnier. Cette mésaventure fait la joie du prince de Metternich (1).

LE ROI DE NAPLES

Vienne, mars 1823.

Le roi de Naples est toujours ici. Il voulait, assure-t-on, aller à Paris voir Mme la duchesse de Berry; mais ce voyage n'aura pas lieu. Il est impossible d'avoir une figure plus vénérable ; l'extrême affection de ce veillard-roi pour ses parents et ses enfants est tout à fait touchante : ses caresses paternelles au prince de Salerne, qu'il appelle mon *fanciullo* (petit enfant) malgré sa taille colossale, et les attentions pleines de respect et de tendresse du prince pour son auguste père sont vraiment admirables. Le roi de Naples a non la majesté royale, mais celle de la vieillesse patriarcale.

(1) M. de Lebzeltern est un homme aimable, et très agréablement *conversationnable*. Mme de Chotek me fit faire sa connaissance à Bade en 1845. Il vint me voir après le départ de Thérèse. Il a le naturel et la facilité d'un homme du monde. Il revenait de Bordeaux, superbe ville, me disait-il, hélas ! tuée par Marseille, mais quel *beau cadavre !* ajoutait-il. Il me conta aussi l'aversion de la princesse de Liéven pour les chemins de fer ; elle les hait, parce qu'elle ne veut, dit-elle, « ni perdre son indépendance ni sa dignité ». J'ai moins d'orgueil ; je les abhorre, simplement dans la crainte de perdre la vie.

LE DUC DE REICHSTADT

Vienne, mai 1823.

Nous nous promenions au Prater. Le jeune duc de Reichstadt était devant nous; il se promenait avec son sous-gouverneur, le bon chevalier Foresti, ami et ancien camarade de M. du Montet, à la recommandation duquel il doit la place agréable et de confiance qu'il occupe. Nous admirions la démarche du jeune prince, sa taille déjà élancée pour son âge et élégante; il se retourna vivement, en disant avec énergie : « Mon cher Foresti, on peut toujours ce que l'on veut. » Il nous aperçut et nous salua très gracieusement; son gouverneur en fit autant; nous échangeâmes en souriant un regard sympathique. Il y avait bien du Napoléon dans la sentence du jeune prince, dans le ton et le geste énergique dont il l'avait accompagné.

UN TORCHON! UN TORCHON!. — LE JEU DU ROI

Paris, mai 1824.

Je vous l'ai dit, je suis très curieuse; une fête m'intéressait quand elle ne ressemblait pas à ce que j'avais déjà vu à Paris : les salons du faubourg Saint-Germain, la cour avaient tout le charme de la nouveauté. Rien ne ressemblait moins à la cour de Vienne que celle des Tuileries. Nous fûmes invités au jeu du roi; j'y fus avec la comtesse de Lynch. Les toilettes étaient brillantes et élégantes, mais les diamants bien plus rares qu'à Vienne, les perles imperceptibles. M. le duc d'Orléans traversa les immenses salons, suivi de Mme la duchesse d'Orléans, sans quitter un seul instant sa position courbée d'une révérence. J'admirai ce tour de force d'une politesse miraculeuse; cette révérence commencée à l'entrée des grands appartements et prolongée jusqu'à l'extrémité avait de la grâce. Le mouvement de la tête, fort noble, se portant alternativement à droite et à gauche avec une égale mesure; les pieds glissant

toujours en avant comme le commencement d'un salut. Louis-Philippe ressemble à Louis XIV; je le dis ce soir-là à ma voisine, qui s'en fâcha en riant, mais cette ressemblance m'a toujours frappée. Lorsque le roi et Mme la Dauphine eurent fait le tour des vastes appartements, le jeu commença, et la foule circula. C'était une manière de faire sa cour que de s'arrêter quelques instants respectueusement devant la partie du roi et celle des princesses. Nous nous acheminions vers celle de Mme la Dauphine, lorsque le cri « un torchon! un torchon! » retentit fortement. On se pressait autour de la table de whist!... Mme la Dauphine riait, elle passait alternativement d'un air sérieux et même sévère à un hochement d'épaules provoqué par un rire étouffé... « Un torchon! » criait M. le duc de Duras. Des laquais se précipitèrent, essuyèrent, frottèrent. Mme la Dauphine poussa du pied la queue de sa magnifique robe, qui avait été atteinte. Elle jouait avec l'ambassadrice d'Espagne et je ne me rappelle plus qui encore.

M. de Girardin, capitaine des chasses, celui que les princes affectionnaient beaucoup sous cet intéressant rapport, celui qu'ils appelaient *Drudin* dans leur familière et bienveillante intimité, avait pris une glace au café de Foy, disait-on, et dîné chez je ne sais quel restaurateur du Palais-Royal, qui ce jour-là empoisonna accidentellement une partie de ses commensaux; saisi d'un malaise subit et violent, au moment où il passait devant le jeu de Mme la Dauphine, arrêté par la foule, il vomit horriblement, et si près de la princesse que sa robe en fut atteinte. Nous faillîmes mettre les pieds et nos robes dans cette vilaine chose. Le comte de Bombelles vint me voir le lendemain, et en entrant il criait de sa grosse voix avec un rire d'indignation : « Un torchon! un torchon! A-t-on jamais entendu pareil cri aux Tuileries? — Calmez-vous, lui dis-je en riant aussi, cet accident pouvait arriver à tout le monde; je ne souhaite *ce mal* à personne, mais je ne suis pas fâchée qu'il ait atteint plutôt un libéral qu'un autre. On dira *Girardin-Torchon* peut-être pendant quinze jours; le roi et les princes seront aux petits soins pour lui faire oublier son indigestion. »

Hélas! il y a eu d'autres souillures aux Tuileries qui ne s'effa-

ceront jamais!... M. de Girardin était en vérité bien innocent de la sienne. « Voyons, disais-je au comte Charles de Bombelles, quel effet eût produit un pareil accident à Versailles, en présence de Louis XIV? Le souvenir de Vatel me fait frémir; sous Louis XV on l'eût mis en chanson; sous Napoléon l'infortuné chambellan qui en eût été la victime en eût pris une fièvre chaude et serait devenu fou. Le restaurateur négligent eût été mis à Vincennes comme conspirateur contre la majesté impériale. »

Nous avions été invités au jeu du roi. Le cardinal me dit que Mme la Dauphine nous avait fait l'honneur de nous inscrire sur la liste en sa présence. Magnifique soirée royale, cela va sans dire; mais ce qui m'amusa, comme un vieil enfant que je suis, fut de voir Mme la Dauphine se lever brusquement et remettre son jeu au vieux marquis d'Autichamp, qui se trouvait près d'elle; il faisait une extrême chaleur, la princesse voulait se rafraîchir. Le marquis avant de s'asseoir tira respectueusement son mouchoir, en fit un rouleau tel que ceux que les paysannes mettent sur leurs têtes lorsqu'elles portent un fardeau, et s'assit dessus. Cette préparation dura assez longtemps. Le marquis eût trouvé inconvenant de *se poser* là où Mme la Dauphine l'avait été, et aussi inconvenant qu'elle eût pris une place qu'il venait d'occuper. Le respect était très louable, surtout par l'extrême chaleur des salons royaux; cela ne m'empêcha pas de rire en voyant le vieux seigneur juché sur son bourrelet chevaleresque.

AUDIENCE DE CONGÉ DE L'IMPÉRATRICE

Vienne, août 1824.

Nous avons fait demander une audience de congé à l'Impératrice. Elle ne devait passer qu'un jour à Vienne à son retour de Bade; elle a bien voulu nous accorder cette audience le jour même de son arrivée. Après nous avoir témoigné l'intérêt le plus sensible, elle a voulu que je prisse place sur son canapé près d'elle, elle a daigné nous garder près de trois

quarts d'heure. Par une attention charmante, elle avait voulu avoir pour dames d'honneur de service pendant cette audience Mmes de Hoehenegg et de Veveldt, mes compagnes et amies de couvent. L'Impératrice a été très aimable, non seulement comme souveraine, mais comme femme du monde. Elle nous a parlé du séjour de l'Empereur à Paris en 1814, et raconté quelques anecdotes intéressantes ou plutôt amusantes sur les établissements que l'Empereur avait visités; puis en riant, elle m'a dit : « Devinez où l'Empereur a eu la curiosité d'aller? — Je n'oserai jamais prendre la liberté de deviner Votre Majesté, car par exemple si c'était au Palais Royal?... » L'Impératrice a ri, et nous a dit qu'effectivement il avait voulu y aller une fois, ayant entendu raconter des choses si bizarres des parures de cour et de théâtre de ces vilaines femmes, et des airs qu'elles se donnaient; il y fut incognito, accompagné de quelques-uns de ses plus graves chambellans.

L'Impératrice se leva gracieusement et, après nous avoir dit encore les choses les plus bienveillantes, parut se diriger vers les portes de son appartement. Nous étions dans le grand salon tendu alors en étoffe de soie blanche avec des draperies de velours rouge et des franges d'or. Le salon est très long; croyant l'Impératrice rentrée chez elle, mes deux amies me prirent chacune par un bras et nous félicitaient avec une vive et tendre satisfaction sur la manière charmante dont l'Impératrice nous avait reçus. Nous cheminions ainsi en causant librement et nous avions atteint la porte où mes amies prenaient congé de nous, lorsque je sentis une main douce se poser sur mon épaule; je me retournai et je vis l'Impératrice, qui nous avait suivies et qui paraissait touchée de la franche affection qui nous unissait. « J'ai encore voulu vous dire, nous dit-elle avec une extrême bonté, que je serai bien aise d'apprendre de vos nouvelles; j'espère qu'après les premiers moments de douloureuse émotion passés vous serez heureux de revoir le cardinal et les enfants de votre sœur. » J'étais alors en deuil de ma grand'mère de la Fare, et l'Impératice savait que depuis peu d'années j'avais perdu ma mère et ma sœur : je ne pus répondre à cette dernière bonté de

l'Impératrice qu'avec une sensible émotion, et des larmes dans les yeux. La si belle et si chevaleresque expression de physionomie de M. du Montet, sa belle croix de Marie-Thérèse firent impression sur l'Impératrice.

UN EFFET BIZARRE DE L'IMAGINATION. LE MASQUE

La comtesse de Palfy, née princesse de Ligne, que je voyais souvent à Vienne, me dit un jour de carnaval : « Il faut absolument que nous allions ensemble masquées à la redoute; vous êtes si gentille, dit-on, nous nous amuserons beaucoup. — Ne vous y attendez pas, lui répondis-je, je suis timide même sous le masque. — Non, non, vous intriguez délicieusement, je le sais, et personne ne vous reconnaît. — Je le crois bien, je ne parle qu'aux personnes qui ne me connaissent point, ou au moins à celles à qui je ne parle jamais. — C'est égal, vous viendrez. » Nous prîmes jour, et à minuit j'arrivai chez la comtesse. J'étais déjà coiffée de mon élégant turban en mousseline des Indes que Thérèse avait gracieusement tourné sur ma tête; j'étais vêtue d'une robe en gros de Naples noir, et admirablement chaussée avec des souliers de satin noir et des bas de soie *idem*; j'avais les gants blancs les plus frais, empreints d'un parfum très doux; je tenais sur le bras mon domino de taffetas noir, sorte de peignoir très ample, avec pèlerine et ceinture à coulisses, et à la main mon petit demi-masque vénitien, costume de rigueur pour les femmes de la société élégante. Mme de Palfy n'était pas prête; sa femme de chambre ne pouvait parvenir à lui faire un turban selon son goût, et d'autant moins que le mien excita son enthousiasme; je m'assis sur un divan à côté du comte de Clary, cet aimable sybarite; il était souffrant, nous causions et nous nous moquions un peu des longueurs coquettes de Mme de Palfy lorsque, pour gagner du temps, elle imagina de me dire : « Au lieu de vous occuper de moi, intriguez Lolo. » (C'est ainsi qu'on appelait le comte Charles Clary dans sa famille et sa société intime.) Entrant dans la plaisanterie, je passai

mon domino, et tenant mon masque à la main devant mon visage, sans même l'attacher, je lui adressai quelques paroles, avec une petite voix de circonstance : « Finissez, finissez, dit-il d'une voix très émue. — Ah ! vous craignez que je ne vous dise quelques vérités. — Grâce, je vous en prie, je vous en supplie... *j'ai peur !* » Alors il me vient à l'esprit de lui parler d'une princesse napolitaine dont je ne connaissais le nom ni l'existence que par lui qui nous en parlait souvent, et c'était même un sujet de nos plaisanteries; le voilà dans une agitation extraordinaire, courant dans la chambre, se bouchant les oreilles. Mme de Palfy, qui s'amusait de cette scène, oublia son turban, prit son masque et se mit à courir après lui en lui disant mille folies. Nous riions aux larmes, ayant plus souvent nos masques à la main que sur notre visage; mais le pauvre comte, tout à fait éperdu, demandait miséricorde et finit par s'échapper, nous laissant rire et nous étonner de sa défaite. Il nous a dit depuis que l'effet des masques et de nos voix changées si brusquement l'avait bizarrement impressionné. « Mais, vous allez souvent à la redoute, vous vous y amusez, vous n'avez pas *peur?* — Non assurément, quand je ne connais pas, ou au moins je ne reconnais pas les masques qui viennent me parler, je cherche à les deviner; mais vous, avec qui je venais de causer si naturellement, changer ainsi tout à coup si complètement, n'être plus vous du tout! Ne vous moquez pas de moi, cela m'a fait un effet indéfinissable, ne le faites plus jamais, je vous en prie. — « Vous m'avez donc trouvée bien effrayante? — Ce n'est pas cela; votre gaieté est aimable sous le masque, et si je n'avais pas causé avec vous un instant auparavant, vous m'auriez bien amusé, mais deux personnes si différentes l'une de l'autre, cela est étrange. » ... La grosse gaieté de Mme de Palfy l'avait beaucoup moins intimidé.

Le comte Clary, depuis prince Clary, est le plus élégant homme du monde, spirituel, bon et toujours poli. Je lui disais qu'il avait surmonté une grande difficulté, celle d'être élégamment gourmand. Il était depuis longtemps souffrant d'un asthme, quoique jeune encore, et condamné à un sévère

régime. Pour éviter les tentations, il ne se mettait plus à table le soir, était bien sage. Mais une fois, en sortant de chez la princesse Clary, sa mère, nous le trouvâmes caché derrière la porte du salon qui communiquait dans la salle à manger et dévorait un énorme morceau de pâté de foie gras! Et nous admirions sa courageuse résignation, et ses héroïques privations! Le prince Clary est mort regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il était forcé de rester souvent chez lui dans les dernières années de sa vie, et nous passions de charmantes soirées dans l'intérieur de sa délicieuse famille, au milieu de ses livres, de ses tableaux et d'objets d'art dont il était entouré en amateur délicat et éclairé.

Cette frayeur du comte Clary m'en rappelle une autre. J'avais passé la soirée chez ma belle-sœur; un abbé alsacien, homme d'esprit, habitué de la maison et notre ami, y était. Il avait été beaucoup question du célèbre bandit Crazel, qui occupait alors presque uniquement Vienne; c'était un romantique et terrible voleur, il apparaissait sous toutes les formes : dans les forêts, c'était un brigand du moyen âge; dans les bals champêtres, un élégant cavalier; sur les places publiques, un fashionable jeune homme. On contait de lui mille anecdotes terribles et plaisantes : tantôt il avait assassiné des touristes et protégé des voyageuses; tantôt inspiré autant de frayeur que de passion; enfin, c'était un être fantastique, tout le monde en parlait, et l'abbé Gérard nous en avait raconté des traits extraordinaires le soir même. Nous avions ri de la bêtise d'une femme de chambre qui s'était évanouie de peur en ouvrant la porte à un monsieur qui venait tous les soirs chez la comtesse X***, parce qu'il lui avait dit en riant de l'annoncer sous le nom de Crazel. Je quittai le salon de Victoire à neuf heures et demie, y laissant l'abbé et plusieurs autres personnes, pour aller m'habiller pour la soirée de l'ambassadeur de France; ces soirées étaient très brillantes et très parées. Je mis une robe de satin blanc (je vous prie de faire un peu attention à ma toilette) garnie de très belles blondes, un petit chapeau de velours épinglé rose, relevé d'un côté, et orné de ravissantes plumes roses; il faisait froid;

j'avais jeté sur mes épaules un manteau très élégant en drap anglais blanc, doublé de taffetas bleu clair; j'étais chaussée de souliers de satin blanc; mon domestique m'avait précédée pour faire avancer ma voiture, et je descendais l'escalier (je demeurais au second et ma belle-sœur au premier); j'étais à deux marches au-dessus du palier, près de la porte d'entrée de Victoire, lorsque l'abbé en sortit, l'escalier parfaitement éclairé, Je pensai qu'il m'avait vue, et continuant pour ainsi dire la conversation de la soirée, en passant près de lui, je pris une voix sombre et je dis : *La bourse ou la vie!* L'abbé poussa un cri terrible; je crus qu'il plaisantait, et j'ajoutai : *Still, Crazel!* (Silence, c'est Crazel) en riant comme bien vous pensez. Il ne me serait jamais venu à l'idée qu'il pût me prendre pour un bandit; mais il était hors de lui, tremblant, et tellement effrayé qu'il fut obligé de rentrer dans l'antichambre de ma belle-sœur. Les domestiques s'empressèrent près de lui, on lui apporta un verre d'eau. Je riais toujours davantage : « Madame la baronne n'a donc pas eu peur », me disaient ces braves gens étonnés; ils me savaient très poltronne, et croyaient à quelque chose de terrible. « Peur, leur répondis-je en ne pouvant cesser de rire, peur de moi? Il m'a prise pour Crazel! » Le grave valet de chambre et les deux laquais, malgré le respect que leur inspirait l'abbé, éclatèrent d'un gros et franc rire. Remarquez que l'abbé Gérard avait près de six pieds de haut, était large à proportion, ce que j'appelais « un grand exterminateur »; dans ses récits de batailles, il n'avait jamais assez de morts et de blessés; il tuait énormément; ses bulletins étaient inexorables.

Ce pauvre Crazel (pas moi, le véritable Crazel) fut pris et condamné, en sa qualité de brigand, à être pendu. On fit tout ce qu'il fut possible pour lui faire obtenir sa grâce; il inspirait un intérêt général: mais s'il avait fait des actes d'une générosité chevaleresque, il avait aussi commis des meurtres; il fut exécuté. Le comte Charles de Bombelles, alors capitaine au service d'Autriche, fut commandé pour assister à l'exécution; il en fut avec sa compagnie douloureusement impressionné; il se mit dans une sainte et juste fureur contre des femmes, des femmes en toilette élégante, qui voulaient forcer

les rangs de ses soldats pour mieux voir ; il les apostropha de sa grosse voix et les força de s'éloigner. Il nous dit n'avoir jamais vu mourir avec un plus véritable courage, sans ostentation. Crazel ne pâlit pas devant la potence; il était beau, jeune ; ses traits avaient de la distinction ; il fut résigné et confiant dans la miséricorde divine. Il embrassa le bourreau, selon l'usage, avec dignité. Le bourreau, en Autriche, avant de procéder à une exécution, demande pardon au condamné du mal qu'il est forcé de lui faire, et l'embrasse en signe de réconciliation. Le condamné, vêtu de ses habits des jours de fête, porte un énorme bouquet de fleurs et tient en ses mains le crucifix. Le bouquet, savez-vous pourquoi? Parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit au bon larron, au criminel repentant : « Vous serez aujourd'hui au Paradis avec moi. » Voilà pourquoi les condamnés portent un bouquet ; ils espèrent fermement en la parole divine et miséricordieuse. M. de Bombelles nous disait avec une vive émotion qu'en voyant mourir Crazel le brigand il n'avait pu s'empêcher de penser que l'éducation en eût fait un héros !

Pour en revenir à la frayeur épouvantable de l'abbé Gérard, il me prend la peur, à moi, non pas que vous puissiez croire que j'avais l'air d'un bandit, mais peut-être vous dites-vous : « Ma tante était probablement affreuse, et plus laide encore dans sa brillante toilette ? » Non, en vérité, je ne l'étais pas et voici, à l'appui de mon assertion, quelques vers que le pauvre abbé m'avait adressés quelques jours auparavant, en m'envoyant un joli dessin de fleurs pour mon album. Vous pouvez penser combien je lui en ai fait la guerre depuis :

Puisque vous avez pris, aimable Alexandrine,
Le parti de garder toujours mêmes attraits,
Même esprit et gaieté, même gentille mine,
Il vous faut un bouquet qui ne change jamais.

J'avais trente à trente-deux ans alors et la figure plus jeune que mon âge.

ALT-ŒTTING

Mars 1801, décembre 1810, septembre 1818, 8 septembre 1824.

Lorsque nous étions en voyage en 1801 pour rentrer en France après notre émigration, nous nous arrêtâmes à Alt-Œtting. Nous voyagions avec mon père, ma mère, ma sœur chérie, dans une belle grande voiture peinte et dorée, doublée de velours cramoisi, qui avait appartenu à un archevêque de Salzbourg mort peu de mois avant notre départ. Nous avions un grand laquais qui se disait proche parent du comte de Béthisy (en ligne indirecte). La magnificence de notre équipage était précisément la cause du bon marché de cette voiture, si archiépiscopale que personne, probablement, n'en avait voulu. Nous enfonçions et étouffions dans les coussins dodus et moelleux de la vaste berline. L'auberge où nous devions passer la nuit était située sur la place où se trouve l'antique et miraculeuse chapelle de la Sainte-Vierge. Il n'était pas tard. Nous fûmes visiter cette chapelle; nous y priâmes, ma sœur et moi, avec ferveur; je n'avais que seize ans, je sortais du couvent et je ne comprenais pas de plus grand bonheur alors que de retourner un jour à Vienne, et de revoir la maison où j'avais été élevée; je le demandai à Dieu et cette prière d'un enfant a été exaucée.

Lorsque je repassai à Alt-Œtting en 1810 pour aller à Vienne épouser le baron du Montet, je m'arrêtai encore à cette chapelle; je me ressouvins de la demande que j'avais faite à Dieu par l'intercession de Marie, et je lui adressai des prières plus réfléchies. Au moment d'épouser un homme distingué par sa valeur et sa réputation, mais que je ne connaissais pas encore, je fis les prières les plus ferventes pour le bonheur de l'union que j'allais contracter. Ils ont été exaucés, ces vœux! Vous savez, mon Dieu, que je vous en ai constamment rendu des actions de grâces, quoiqu'il ait été mêlé de bien des inquiétudes et de larmes, ce bonheur demandé et accordé! La vie de M. du Montet a été souvent en danger; des vomissements de sang, suite des fatigues de la triste cam-

pagne de 1809, m'ont causé souvent de cruelles angoisses.

En allant et revenant de France, en 1818, avec mon mari, mon cher et bien-aimé Joseph, nous passâmes à Alt-Œtting, et pour la troisième et quatrième fois j'entrai dans la chapelle, le cœur rempli de paix et de joie. Nous nous mîmes à genoux devant la sainte image. Nous priâmes pour tous ceux que nous aimions; nous demandâmes le seul bonheur qui nous manquât, un enfant que nous aurions tant aimé! Puis nous fûmes visiter les cloches, et nous nous arrêtâmes devant la tombe du féroce général Tilly; un petit garçon qui nous servait de conducteur sautait joyeusement sur la pierre sépulcrale du bourreau de Magdebourg; la petite tête blonde et la gaieté de cet enfant, le silence et la profonde solitude de cette sépulture nous firent faire des réflexions sur le torrent des âges.

Hélas! le 8 septembre 1824, en rentrant définitivement en France, nous passâmes encore à Alt-Œtting : c'était le jour de la fête de la Nativité. La chapelle était pleine de pieux pèlerins et retentissait du chant de leurs beaux cantiques; les femmes étaient parées de leur charmant costume national; leurs cheveux étaient attachés par de riches épingles en filigranes d'argent, leurs corsets lacés avec des chaînes d'argent; et, à leur cou, elles avaient toutes des colliers antiques ou roses d'argent, d'un travail singulier et curieux. En notre qualité d'étrangers et de voyageurs, la foule s'ouvrit pour nous; on nous fit placer au banc d'honneur : nous entendîmes la messe, mon cher Joseph et moi, le cœur rempli de regrets; (j'avais perdu mon père depuis plusieurs années) (1); j'étais en deuil de ma mère (2) et de ma grand'mère de la Fare (3); j'avais perdu ma sœur (4), et je pleurais en adressant à Marie cette simple prière du fond de mon cœur : « Consolatrix afflictorum, ora pro nobis. »

(1) Le 4 novembre 1804. (*Éd.*)

(2) Morte à Bollène (Vaucluse), le 6 juin 1823. (*Éd.*)

(3) Henriette de Gazeau de Champagné, marquise de la Fare, morte à Bollène le 26 juillet 1824, âgée de 98 ans. (*Éd.*)

(4) La comtesse de Villevielle, morte à Alais, le 21 décembre 1819. (*Éd.*)

LE PRINCE DIETRICHSTEIN

Paris, 1825-1826.

Le prince Dietrichstein est à Paris avec son pupille, le petit Thalberg, ce prodigieux jeune pianiste. Nous l'avions entendu à Vienne, à l'âge de sept ans; il était déjà bien extraordinaire. Thalberg est fils du prince Dietrichstein; il en est bien fier. Le prince s'est imaginé de voyager incognito sous le nom de baron de X... ce qui l'a naturellement fait prendre partout pour un roi et particulièrement pour le roi de Prusse qui voyageait incognito cet été; mais à Strasbourg, où l'on a su son nom, on l'a confondu avec son frère, le prince Maurice Dietrichstein, gouverneur du duc de Reichstadt. Le petit Thalberg a été pris pour lui, il s'est fait un rassemblement sous ses fenêtres; le jeune artiste s'est montré très affable avec ses *ex-sujets*.

Nous voyons souvent le prince Dietrichstein; il témoigne le plus vif intérêt à M. du Montet, qui est bien malade, hélas! Son estime et son attachement pour lui datent des débuts de la carrière militaire de mon mari en 1793. Le prince me répète souvent qu'il n'a jamais vu plus de courage, plus de sang-froid au feu, ni une plus charmante figure. M. du Montet n'avait alors que dix-sept ans; le prince prétend que les vieux soldats en le voyant si beau, ses cheveux blonds bouclés, sa taille élancée, mince et gracieuse, souriaient et le prenaient pour une jeune Clorinde déguisée en guerrier pour les suivre. Il s'amusait beaucoup de ce jugement sur son jeune aide de camp; mais, après les combats, après sa vaillante action à Arlon, après sa terrible blessure, ils étaient remplis de respect pour lui et le proclamaient un des plus vaillants soldats.

Les opinions du prince sont ultra-libérales, il ne voit à Paris que les hommes dont les actions et les écrits sont les plus opposés au gouvernement actuel. Il est en opposition perpétuelle avec le prince de Metternich, auquel, cependant,

il ne cesse d'écrire sur des matières politiques. Apre, frondeur, il critique son système avec aigreur et amertume. Il flatte les partisans des idées révolutionnaires partout où il en rencontre; il n'est parvenu qu'à perdre les avantages de sa haute position sans avoir acquis de crédit sur les libéraux de son pays, et sur ceux d'ici. Le prince a énormément d'esprit, le cœur grand et généreux, la plus noble figure, un front superbe, de la hauteur. Il a des égards chevaleresques pour la femme qui voyage avec lui; c'est une belle Viennoise, dont le mari est cordonnier! Je l'ai vue à Saint-Roch, entourée de ses jolis enfants, priant dévotement auprès du *prince père*. Thalberg a une mère moins commune, la baronne Wetzlar, femme d'un juif (baptisé, je crois). La baronne Wetzlar a été belle; elle est spirituelle, hardie, coquette, extravagante; elle a une admirable voix et un très beau talent; le prince Dietrichstein lui a été attaché pendant plusieurs années.

Le prince Dietrichstein a débuté brillamment dans la carrière militaire et diplomatique : général, chevalier de Marie-Thérèse, ambassadeur en Russie... Il n'est plus rien. Il était très lié au commencement de la Révolution avec l'élite de la noblesse émigrée, le comte de Langeron, le duc de Richelieu, Roger de Damas, Mme d'Oudenarde.

1825, VIENNE — PARIS, 1826.

Vienne! Paris! deux grandes capitales, qui assurément ne se ressemblent pas du tout. Il y a de la réalité en tout à Vienne : vieille cour, noblesse authentique, orgueil et morgue aristocratique, préjugés enracinés, luxe et magnificence de bon aloi; bourgeoisie opulente, parée, gourmande, méthodique, dénigrante; peuple sérieusement gai, sérieusement dansant, tranquillement curieux, sensuellement dévot, froidement malin! Paris, la ville aux illusions, aux vanités scintillantes, aux faux gentilshommes, aux faux diamants, aux fausses perles, aux faux dévots, aux enthousiasmes d'un jour,

aux gouvernements éphémères; Paris, magnifique théâtre aux décorations éblouissantes qui croulent à la fin de chaque nouveau drame, que l'incendie des passions allume et dévore ; que le sang a si souvent souillé; société mêlée, espionnée, espionnante; furie ambitieuse, vanité, jalousie, impiété sacrilège, dévotion exagérée et souvent hypocrite.

Bonne et excellente ville de Vienne! Europe dans ses salons, forêt dans son beau Prater, harmonieuse et pieuse dans ses églises, dansante partout; Vienne, mon cher Vienne, la ville de mon enfance, la ville de mon bonheur, la ville heureuse et qui le sera toujours, si elle a le bon esprit d'être persuadée qu'elle l'est!. . Je connais aux Viennois un grand défaut, c'est la singerie : il pourrait devenir grave, s'il dépassait les modes françaises et anglaises.

Il y a un grand germe de haine et peut-être de révolution dans la morgue arrogante et méprisante de la haute aristocratie autrichienne et la vanité blessée de la seconde noblesse; rien ne l'amalgame jamais avec la première, ni les alliances qui sont toujours des mésalliances, ni les services rendus, ni les charges éminentes et les hauts emplois, ni les ordres les plus distingués. Le titulaire jouit à la vérité de tous les honneurs, de tous les avantages qui y sont attachés; mais sa famille reste toujours étrangère. La femme d'un général victorieux se voit repoussée de l'enceinte réservée à la haute noblesse, si son mari ou elle n'appartiennent pas à la *noblesse présentée*, même dans les cérémonies religieuses où l'on rend grâce au Dieu de la victoire!... Cela est cruel et absurde. Le poète, l'homme de génie ne peut franchir la stupide barrière qui le sépare des salons élégants et aristocratiques où il épurerait son goût et électriserait l'esprit fatigué ou engourdi qui y règne.

Dans ma jeunesse, il y avait encore à Vienne, dans presque toute la haute noblesse, une antipathie extraordinaire pour la noblesse française, la noblesse émigrée surtout. Pourquoi?

CLOTILDE DE VILLEVIELLE CHEZ MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'ORLÉANS, NÉE PENTHIÈVRE

Mme la duchesse d'Orléans avait beaucoup d'amitié pour ma nièce Clotilde de Villevielle (1), qui était une délicieuse petite fille, spirituelle, gracieuse, et jolie. Mme la duchesse d'Orléans l'envoyait souvent chercher dans son couvent à Paris, avec la petite de Chantérac. La dernière fois qu'elle daigna faire cette faveur à Clotilde, elle se sentait très malade (de la maladie qui l'a enlevée peu de temps après) ; elle voulut donner un souvenir d'affection à la petite. C'était un très beau médaillon, entouré de turquoises et d'améthystes, suspendu à une belle chaîne d'or. Clotilde reçut ce précieux bijou avec une petite moue boudeuse, qui n'échappa pas à l'excellente princesse. « Eh ! quoi ! ma petite, ce médaillon ne vous plaît pas ! Trouvez-vous qu'il y manque quelque chose ? — Oh oui ! Madame. — Et quoi, mon enfant ? répliqua la princesse d'un air mécontent (car elle avait espéré lui faire grand plaisir). — Oh ! il y manque tout, il y manque des cheveux de Votre Altesse, répondit la petite fille en se jetant au cou de la bonne duchesse attendrie. — Oh, vous en aurez ; vous êtes la première personne qui m'en ayez jamais demandé... » Puis elle prit des ciseaux et coupa elle-même la mèche de cheveux blancs que Clotilde conserve avec tendresse et respect dans son beau médaillon. Clotilde avait neuf ans !

LETTRE DE LA JEUNE COMTESSE SIDONIE DE CHOTEK (2)

Vienne, 1825.

On est encore bien occupé ici de la noce de l'archiduc François, quoiqu'il y ait déjà près de quinze jours qu'elle soit

(1) Née en 1807 au château de Mirabel (Gard), chanoinesse honoraire du chapitre de Brünn (Autriche), mariée en 1827 à Casimir du Verdier, comte de Genouillac, morte à Rouen en 1878. (*Éd.*)

(2) La comtesse Sidonie de Chotek, nièce de ma charmante amie la comtesse Thérèse. Elle a épousé le comte de Fünfkirchen.

faite. Je ne vous parlerai pas des fêtes qui ont été décrites dans toutes les gazettes, quoique quelques-unes de celles qui devaient avoir lieu dans le courant de la première semaine n'aient pas encore été données, parce que les incommodités réitérées de la reine de Bavière dérangent tous les projets. On est extrêmement content de la nouvelle archiduchesse, qui est très grande, maigre, mais cependant très jolie et ayant beaucoup de grâce. Elle n'est pas du tout timide, a surtout en saluant une grâce particulière qui charme tous nos bons Viennois. Elle cause avec esprit et aisance, et a toujours un mot agréable à dire à chacun. L'archiduc contente aussi tous ceux qui l'approchent et qui ont occasion de causer avec lui. L'oncle Ernest (1) nous a parlé les larmes aux yeux d'une longue conversation qu'il a eue avec lui ces jours-ci, et dans laquelle l'archiduc lui parla de son bonheur d'avoir épousé une si aimable princesse, de ses devoirs présents et futurs comme fils et frère, qui faisaient autant d'honneur à son esprit qu'à son cœur, de sorte que mon oncle, avec sa franchise habituelle, ne put s'empêcher de lui dire qu'il était d'autant plus enchanté de ce qu'il venait d'entendre qu'il devait lui avouer qu'il ne s'y était pas attendu.

Vous savez sûrement depuis longtemps le mariage du roi de Prusse avec Mlle de Harrach, dont le père, frère des Harrach d'ici, était établi à Saint-Pölten après avoir fait une mésalliance. Depuis quelques années il vit en Saxe, et c'était de là que sa fille vint à Teplitz, où le roi fit sa connaissance. Les Clary sont d'autant plus étonnés de ce mariage que le roi semblait fort amoureux cette année de Mlle Catherine Tiesenhausen, qu'à la vérité la mère mettait toujours dans son chemin. Mme Hitrof disait l'autre jour à ma tante Clary : Concevez-vous le roi! Vous avez pourtant vu comme il était amoureux de ma fille; mais ce n'eût pas été un mariage convenable pour la petite-fille du général Kutusof. » La veille du mariage, la comtesse Zichy écrivait à son mari : « Je présente aujourd'hui en ville une demoiselle d'Harrach. » Et le

(1) Le comte Ernest Hoyos.

lendemain, elle était femme du roi. La princesse héréditaire, qui donna la première cette nouvelle à son père, ne la sut elle-même qu'après le mariage, dont les témoins étaient le prince héréditaire, le prince Guillaume, frère du roi, et le duc de Mecklembourg, frère de la défunte reine. Le roi déclara sentimentalement qu'il n'avait voulu se marier que de la main gauche pour ne pas voir une autre succéder à la reine Louise. Elle porte le nom de princesse de Liegnitz. Comme fille du comte Harrach, elle doit être catholique, mais sa mère est protestante, et ce n'est que d'après le rite de cette religion qu'elle a été mariée. Les Clary la connaissent peu, parce qu'elle ne vint jamais au château; mais le gouverneur d'Edmond (le prince Clary) était son danseur habituel à la salle de Teplitz et la trouve charmante. Notre Empereur a dit en apprenant ce mariage : « C'est une mésalliance, et les mésalliances ne réussissent ni chez un souverain ni chez un particulier. »

Un autre mariage qui vient d'être déclaré est celui de la fille du prince Palfy avec Schönfeld le cadet, qui est dans la diplomatie.

PETITE FEUILLE DE NOUVELLES (1)

Vienne, 1825.

... Il doit y avoir aujourd'hui une fête chez la princesse Marie (2); le prince de Metternich, qui doit en être le héros, tâchera probablement de n'y pas aller; les tristes nouvelles qu'il reçoit de sa femme ne lui fournissent qu'un trop juste prétexte pour échapper au rôle ridicule qu'on lui destine, bien malgré lui. Il se trouve que la princesse Marie Esterhazy eut, il y a plusieurs semaines, une conversation dans laquelle elle lui fit d'aimables reproches de ce qu'on ne pouvait parvenir à causer avec lui; il lui répondit qu'il ne causait avec suite

(1) La comtesse de Chotek me faisait écrire à Paris par sa nièce Sidonie de Chotek. Ceci est un extrait de ses lettres.

(2) La princesse Esterhazy, née princesse Liechtenstein et femme du prince Nicolas Esterhazy, ambassadeur d'Autriche en Angleterre.

qu'avec les vieilles dames, parce que cela ne pouvait les compromettre, et avec les *très jeunes*, parce qu'alors lui était trop vieux pour les compromettre; que pour elle, n'étant ni jeune ni vieille, il n'osait. La princesse fut enchantée de cette déclaration : « Comment, lui dit-elle, vous ne me comptez pas parmi les vieilles? Répétez-moi donc cela, mais c'est charmant! Mais moi, je ne crains pas d'être compromise, et je vous permets de me jeter le mouchoir. — Ah! madame, répondit-il, j'en ai déjà tant jeté, qu'il ne m'en reste plus. — Eh! bien je m'occuperai à vous en broder un, et puis, je vous donnerai une fête pour installer le mouchoir. » Les semaines se passent, et le prince de Metternich n'aurait plus pensé à cette scène, si la princesse Marie n'avait eu soin de l'avertir de temps en temps que le mouchoir avançait. Enfin, il est prié à une soirée pour l'installation du mouchoir; figurez-vous son effroi. Il augmente encore bien plus, lorsqu'il apprend qu'il doit y avoir des costumes turcs à cette soirée, et le voilà au désespoir, ne sachant comment éviter cette scène qui lui paraît du plus grand ridicule. Palfy, qui est à cette soirée, nous en contera sans doute les détails que j'ajouterai ici, s'ils en valent la peine.

MA PRÉSENTATION AU ROI, A LA DAUPHINE, A LA DUCHESSE DE BERRY

30 décembre 1825.

J'ai été présentée au roi et aux princesses par Mme la vicomtesse de Vaudreuil, née Caraman (1), sœur de ma tante de la Fare (2), et par la marquise de Chantérac née du Hautier. Mon costume était un grand deuil à cause de la mort du roi Louis XVIII. Je portais une robe de crêpe noir, doublée de

(1) Pauline-Victoire de Caraman, mariée le 1er mai 1781 à Jean-Louis de Rigaud, vicomte de Vaudreuil, fille de Victor-Maurice de Riquet, marquis de Caraman, lieutenant-général, cordon rouge, et de Gabrielle d'Alsace d'Hénin, princesse de Chimay. (*Éd.*)

(2) Gabrielle de Caraman, mariée le 30 mai 1775 à Gabriel, comte de la Fare, brigadier des armées du roi, etc. (*Éd.*)

satin, garnie d'une frange de jais noir, un manteau ou traîne en gros d'hiver également garni en jais noir; j'avais sur la tête une toque, avec une plume de héron noire, et ornements en jais noir. Le roi m'a parlé du cardinal; Mme la Dauphine a eu la bonté de se rappeler mon enfance au couvent de Vienne; Mme la duchesse de Berry m'a fait en courant la révérence qu'elle fait en courant à toutes les dames de son cercle; elle profère bas quelques paroles que l'on n'entend pas, et auxquelles par conséquent on ne répond pas.

J'allai, le lendemain dimanche, fort tranquillement à la messe. De là je fus faire une visite, je ne rentrai que vers trois heures. Mon mari également sorti ne devait rentrer que très tard, parce qu'après plusieurs visites il devait aller dîner chez le maréchal de Vioménil. En rentrant chez moi je fus tout étonnée de voir ma femme de chambre qui m'attendait sur l'escalier avec impatience; elle me dit que le cardinal était déjà venu deux fois, que Mme la Dauphine lui avait dit qu'il fallait que je revinsse le soir faire ma cour au roi, et qu'elle comptait bien me voir aussi! Jugez de mon embarras! Je n'avais pas la ressource de Mmes de Vaudreuil ni de Chantérac pour m'accompagner; elles étaient l'une et l'autre de service chez leurs princesses, car il y avait grande réception au Château et au Palais-Royal : je n'avais ni voiture, ni laquais, mon mari avait pris l'un et l'autre; je n'avais pas de coiffeur, pas de parures nouvelles; celle de la veille était impossible. Pourtant les ordres de Mme la Dauphine étaient formels; elle avait répondu en riant au cardinal et à Mme de Vaudreuil, qui lui avaient représenté que je serais peut-être fort embarrassée de venir seule : *qu'elle le voulait*. J'eus heureusement la voiture et les gens de mon oncle, mais ma toilette me mit au désespoir. Le grand deuil me tira de peine; un coiffeur vint après m'avoir donné toutes les angoisses de l'attente. J'eus une garniture de fleurs noires très élégante. Je partis seule. J'étais dans une profonde solitude au milieu de ces immenses salons d'attente, et de cette foule de femmes se heurtant, se poussant, s'accrochant, se chiffonnant, se marchant sur les pieds. Ma bonne étoile me plaça un moment auprès de Mme de Saint-

Aignan qui servait de chaperon à la charmante petite comtesse de Dampierre, née Barbançois. Mme de Saint-Aignan avait l'air si bon que je lui contai mon étrangeté. Elle trouva que les ordres de Mme la Dauphine, qui me mettaient au désespoir, étaient *une grande bonté*. Elle voulut bien me chaperonner aussi; elle connaissait beaucoup le cardinal qu'elle avait vu habituellement chez la duchesse d'Orléans douairière.

Lorsque je fis ma révérence à Mme la Dauphine, elle se mit à rire et me dit : « Avouez que vous avez été bien contrariée de venir ici ce soir. — Contrariée! oh! non, Madame, mais à la vérité un peu effrayée de mon inexpérience. » Mme la Dauphine continua à plaisanter de la manière la plus aimable : Avouez, disait-elle, que vous m'en voulez un peu. — Je suis trop flattée du souvenir de Mme la Dauphine, j'en suis pénétrée de reconnaissance; je la remercie d'avoir bien voulu m'ordonner d'avoir l'honneur de mettre ce soir mes hommages à ses pieds. » La princesse riait toujours; Mme de Vaudreuil, qui était près d'elle, m'a dit le lendemain qu'elle ne l'avait jamais vue plaisanter, que c'était la première fois, et que je devais en être bien fière. Mais, en vérité, je ne le fus pas du tout, et là se sont arrêtées à peu près mes béatitudes de cour. Mme la Dauphine m'a souvent traitée très gracieusement, d'autres fois elle ne m'a pas reconnue du tout : je ne fus pas plus affligée que glorieuse.

UNE LETTRE DU COMTE DE SÈZE, DÉFENSEUR DE LOUIS XVI (1)

« ... Au fond je n'ai rien fait de si éclatant. Je n'ai fait que remplir un devoir sacré que tout bon Français aurait rempli comme moi. Je sacrifiais, à la vérité, ma vie dans ce temps de périls, mais ce sacrifice ne pouvait pas coûter à un

(1) Mme la baronne du Montet avait exprimé à M. de Sèze le désir de posséder en sa qualité de Vendéenne un autographe du défenseur de Louis XVI. M. de Sèze lui adressa la lettre dont nous donnons ici un extrait (*Éd.*)

homme qui était appelé à l'insigne gloire de défendre son souverain, et qui pouvait ne pas désespérer de le sauver. Aussi, madame, n'ai-je jamais regardé cette époque de ma carrière publique que comme un bonheur pour moi personnellement, mais non pas comme un de ces efforts qui peuvent exciter une admiration de surprise. Le véritable prix de mon sacrifice à moi, c'est l'honneur qu'y a attaché l'opinion publique ; c'est l'estime dont tout ce qui porte un cœur français la récompense ; c'est le suffrage des gens de bien... »

UNE BÊTISE

Paris 1826.

Je me trouvais un jour dans une tribune de la chambre des députés à Paris entre Mme Benjamin Constant, née Hardenberg et Mme ***, belle-mère de M. de Vaublanc. Celui-ci vint plusieurs fois dans la tribune pour parler à sa belle-mère. C'était une très bonne personne, qui me parut excessivement provinciale (l'on est convenu d'appeler ainsi les Parisiens de la veille, ce qui m'a toujours semblé très grotesque, mais enfin la chose est reçue ainsi). Elle parut enthousiasmée lorsque M. de Villèle parut à la tribune. Vous croyez que c'était à cause du discours du ministre ? Oh ! mon Dieu non. Ce qui la ravissait, c'est qu'il ne mangeait que des pommes cuites, et comme elle vit mon étonnement, elle s'étendit particulièrement sur ce sujet intéressant : un ministre qui ne mangeait que des pommes cuites lui paraissait un être éminemment privilégié. Elle parlait encore lorsque Benjamin Constant monta à la tribune et posa devant lui une multitude de petites feuilles de papier carrées, écrites d'un côté seulement ; il les lisait avec rapidité et il les repoussait avec une rapidité sans égale ; cela faisait une singulière et bien désagréable manière de lire ou plutôt de réciter un discours, d'autant que son débit était fort monotone. Le paquet de petites feuilles à lire était considérable, je croisai les bras, je penchai la tête : « Vous trouvez-vous mal ? » me dit la baronne de Wardener avec

laquelle j'étais venue. « Non, répondis-je avec un air de feinte bêtise, je vais dormir. » Mme Benjamin Constant eut un air de courroux méprisant qui me fit rire sous cape; vous pensez bien que je ne dormis pas, et que mon sommeil feint eut quelques réveils.

LE BIENFAIT

La plupart des gens du monde, en se récriant sur une action bienfaisante, admirent moins le motif du bienfait que la fortune qui permet de le faire. C'est admirable! s'écrient les gens du monde, lorsque le secret du bienfait répandu par le riche parvient jusqu'à eux. Mais parlez d'une humble charité, de secours modiques donnés par le pauvre à plus pauvre que lui, que fait-on? On bâille. « Les bonnes gens! » disent quelques-uns. « Les pauvres gens! » ajoutent d'autres, avec plus de compassion que d'approbation.

M. DE VINCENT

Juin 1828.

J'étais nonchalamment étendue sur ma chaise longue; il était six heures du soir; il faisait si chaud! Ma jolie solitude (1) était toute parfumée de roses. Je m'étais levée à trois heures du matin: j'avais cueilli mes plus belles fleurs pour orner ma chapelle, car c'était le jour de la Fête-Dieu. J'étais très fatiguée, mais de cette fatigue sans souffrance qui fait jouir seulement du repos; les jalousies de mes salons étaient fermées, tout était calme et embaumé autour de moi; je pensais à Joseph qui était à Vienne; mes portes à deux battants étaient ouvertes... Un frôlement de robe de femme; une démarche légère et élégante, puis une voix d'homme cadencée

(1) Mme du Montet était alors installée dans une maison de campagne située à Villers-les-Nancy. (*Éd.*)

et peu sonore me firent lever la tête. C'était le général baron de Vincent, ex-ambassadeur d'Autriche à Paris (1), et sa charmante Pauline. Le général admirait et avait la bonté de louer l'exquise propreté de ma petite retraite, si confortable à la vérité, toute fraîche encore des réparations que nous y avions faites un an auparavant. Je lui montrai mon jardin, planté depuis un automne. Il s'assit sous la tente d'où l'on jouit d'une si belle vue. M. du Montet a préféré mettre une tente plutôt qu'un kiosque dans ce joli point de vue; c'est un ornement plus militaire et qui plaît à ses souvenirs; le général approuva ce bon goût. La conversation nous conduisit je ne sais comment à parler des revenants, et il raconta agréablement, et comme avec persuasion, les fantômes de la Tour de Bioncourt. Cette soirée fut charmante. J'avais vu le général à Vienne, à Paris; nous avions dîné chez lui, je l'avais vu dans sa noble attitude d'ambassadeur d'Autriche, aux brillantes fêtes du sacre; je le revoyais simple propriétaire, passionné pour sa terre de Bioncourt, à laquelle il a sacrifié le reste d'une vie qui pouvait encore avoir tant d'éclat (2).

M. de Vincent aperçut une ou deux médailles sur ma table à écrire; en amateur passionné, il s'en saisit vivement : « Vous vous occupez de médailles, Madame? — Hélas! non; j'en ai par hasard quelques-unes; je les estime comme les procès-verbaux de l'histoire. » J'ai ajouté que j'étais trop ignorante et trop peu riche pour m'en occuper sérieusement.

(1) Vincent (Nicolas-Charles) avait été ambassadeur d'Autriche à Paris et, durant les Cent Jours, à Gand, auprès de Louis XVIII. *(Éd.)*

(2) M. de Vincent ne demande plus rien à l'avenir, mais il compte encore sur des printemps, car il plante en automne, et la nature, coquette et gracieuse pour lui, fait prospérer ses plantations et hâte la végétation de ses enfants d'adoption. Ce solitaire se survit à lui-même et presque à son siècle, tant il a traversé d'événements importants et vu de hautes vicissitudes; il n'a de paroles amères pour aucun événement, car ce n'est pas d'hier qu'il désespère de la société européenne; les fausses pompes des cours, l'éclat de la gloire, la fumée des combats, n'ont pu voiler son regard scrutateur, qui depuis longtemps a plongé dans un abîme sans fond. Il a prévu tous les revers, et jugeant les hommes de son époque trop faibles pour soutenir l'édifice social il a renoncé à l'avenir, il pèse les siècles passés, il en recueille les médailles,

SOUVENIRS DE BADE

1833.

Nous arrivons à Bade (grand-duché) le 19 juillet, avec notre chère Hedwige (1); nous avons fait beaucoup de courses et peu de connaissances. Mme la princesse de Tarente, née Walsh-Serrant, donne le ton à la société élégante; Mlle de Béthune (Léonie), qu'on appelle *Léonidas*, le *prince Léon* et autres noms, court à cheval par monts et par vaux avec la plus mauvaise grâce du monde et la plus grande hardiesse. Mme de Tarente n'est pas fière; elle dansait ces jours-ci avec le jeune peintre Gomien, qui lui a été recommandé; elle l'avait accueilli avec bienveillance comme un artiste à protéger; il s'est cru naïvement autorisé à l'engager à danser; elle l'a fait avec une aimable et gracieuse bonté. Gomien a un charmant talent, mais il n'a pas encore la réputation qu'il mérite; il est laid et mal fait.

Mme de Tisseuil, petite vieille bossue et intrigante, cherche à faire figure; son mari, excellent homme, bavard, un peu radoteur, est sévèrement conduit par sa femme; n'osant pas parler chez lui, il s'en dédommage en adressant la parole aux promeneurs, qui le prennent quelquefois pour un fou. Nous n'avons pas été aussi méchants; nous l'avons laissé jaser, se vanter, se promener avec nous; il nous demande où nous irons le lendemain, et nous le trouvons en embuscade qui nous attend! Il connaît plusieurs personnes de notre connaissance à Paris; il a été camarade dans sa jeunesse d'un oncle de M. du Montet, le chevalier de Fisson, officier d'artillerie, rempli de talents et d'esprit.

Pour ne pas perdre la parole un instant, et pour ne nous faire rien perdre d'un de ses récits, M. de Tisseuil gravissait un des sentiers les plus escarpés de la promenade sur les rochers, à reculons; il a dégringolé, roulé sous les pieds de l'âne que montait notre belle Hedwige. Nous avons fait des

(1) Hedwige de Villevielle, nièce de Mme du Montet. (*Éd.*)

cris d'effroi, nous l'avons relevé avec angoisse; bah!... il n'a même pas interrompu son histoire; je crois que c'était celle du mariage de sa fille avec M. de Chasseloup.

C'est une chose plaisante que de voir M. et Mme de Tisseuil se promener dans leur vieux landau traîné par leurs vieux chevaux. Cette voiture est lourde et très profonde; on n'aperçoit de ce vieux ménage que le sommet du chapeau de la dame et la houppe du bonnet grec de monsieur, et encore je vous assure que cette houppe ne se tourne que du côté indiqué par Mme de Tisseuil.

Nous avons été à Saltsbach voir le monument élevé à la place où le maréchal de Turenne a été tué. J'ai remarqué avec un vif intérêt que cet événement est raconté par les gens du pays comme si c'était un fait récent, avec une précision de détails étonnante; on dirait une catastrophe arrivée la veille, cela m'a frappée. Il y a moins de bêtises écrites dans le livre que l'on présente aux étrangers que dans les autres de ce genre; le grand nom de Turenne impose.

Nous avons vu toutes les belles et pittoresques ruines des environs. Le spirituel et aimable peintre Pernot m'a apporté son portefeuille, il a fait ici et à Heidelberg de délicieux dessins; l'excellent Gomien, qui est peintre en miniature, m'a apporté aussi de ravissants portraits; il voudrait bien faire celui de notre belle Hedwige.

Nous avons fait une excursion à Carlsruhe, avec le marquis de Choisy, ce très aimable vieillard; nous avons parcouru le palais du grand-duc, les jardins, les musées; nous avons assisté à une séance de la chambre des députés. Dans le moment où nous sommes entrés dans les galeries, le plus doucement possible et sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit, nous n'avons pu malgré cette discrétion échapper aux chut!... chut!... Le curé de la ville avait la parole; il répondait au chef de l'opposition. Cette petite salle est si jolie, si élégante, le public si *doux*, que cette séance m'a paru un joli joujou représentatif que j'étais étonnée de voir prendre au sérieux... Mais ne serait-ce pas aussi la *petite* semence douce, luisante et arrondie qui doit produire des fruits perni-

cieux, un arbre sauvage et épineux, qui s'étendra sur toute l'Allemagne?

Le grand-duc régnant de Bade n'était pas destiné à régner; fils d'un mariage morganatique contracté par son père avec une demoiselle de Geyer, dame d'honneur de sa première femme, noble, mais d'une famille peu distinguée, il était par les anciennes lois de l'empire germanique exclu de la souveraineté de Bade; il n'y a été porté que par la volonté de l'empereur Alexandre au congrès de Vienne, et pour éviter les contestations qui se seraient élevées entre toutes les maisons souveraines de l'Allemagne pouvant avoir des droits à cette successibilité. Le grand-duc actuel a épousé la princesse Sophie, fille du roi de Suède Gustave-Adolphe (comte de Gottorp), remplacé par Bernadotte. Il y a une antipathie très prononcée et réciproque entre la cour régnante de Bade et celle de la grande-duchesse douairière Stéphanie, fille du sénateur Beauharnais et de Mlle de Marnésia. Singulière destinée de cette antique maison de Bade, qui s'est trouvée justement blessée d'un côté par l'admission forcée de Mlle de Beauharnais dans son haut lignage, et est continuée aujourd'hui par un prince issu d'un mariage morganatique qui devait l'exclure à jamais de ce riche héritage! Le margrave (1), père du grand-duc actuel, avait cru faire beaucoup pour les enfants de Mlle de Geyer en les faisant comtes de Hochberg... La comtesse de Hochberg, leur mère, veuve du margrave, est morte dans l'obscurité et de plus endettée.

La grande-duchesse Stéphanie, fille adoptive de Napoléon, a toujours eu une conduite parfaite; femme d'un prince sans mœurs, veuve très jeune et très jolie, sa réputation est restée sans tache. Le grand-duc, son mari, était terriblement libertin et sa petite cour la plus dépravée; des intrigues hideuses pour pervertir la jeune princesse et la jeter dans des désordres qui eussent puissamment servi ses ennemis n'ont pu parvenir à ébranler ni à répandre une ombre sur une vertu et une conduite sans reproche. Elle, Stéphanie, s'est crue obligée d'être

(1) Charles-Frédéric.

libérale et de paraître l'ennemie de la dynastie des Bourbons de la branche aînée ; personne n'eût blâmé l'attachement et la reconnaissance qu'elle professe à juste titre pour Napoléon ; mais on peut blâmer son enthousiasme pour la révolution de Juillet, qui ne ramenait pas la famille de Napoléon sur le trône de France ni sur tous ceux qu'elle a perdus par les revers de l'Empereur. Elle voudrait, dit-on, marier sa fille la princesse Marie avec le duc d'Orléans. Nous verrons... La fille aînée a épousé le prince de Wasa, frère de la grande-duchesse régnante, et la seconde le prince régnant de Hohenzollern-Sigmaringen, dont la mère était une paysanne, nièce de Murat, qui l'a fait élever par Mme Campan. C'est une fort bonne personne, dit-on, et même une bonne princesse; cette petite principauté de Sigmaringen est charmante.

On a prétendu que les deux fils de la grande-duchesse Stéphanie qui sont morts en nourrice avaient été empoisonnés; on a même poussé les suppositions jusqu'à vouloir que le mystérieux Gaspard Hauser (1) fût un de ces enfants, enlevé par intérêt et malveillance : ce sont d'absurdes suppositions; le docteur Kramer, médecin de Mme la grande-duchesse, nous a dit que les deux petits princes étaient morts de la dentition, très naturellement, et très malheureusement pour la grande-duchesse.

Pernot est furieux... il avait fait un délicieux dessin, une vue de Bade prise du château d'Eberstein, dans le livre qu'on présente aux étrangers pour y inscrire leurs noms. Le dessin a été enlevé et volé; cela n'est pas étonnant. Je me moque de sa naïveté : « Mais essayez donc, lui dis-je, de mettre une pièce d'or sur une pierre de cette belle ruine et bien en évidence : croyez-vous que vous la retrouverez? Votre confiance en la loyauté publique a été poussée jusqu'à l'impossible. »

Un monsieur qui nous précédait à Eberstein-Schloss, le joli château réparé, avait écrit dans le livre : *Victor Hugo*. Nous fûmes étonnés de lui voir un air si bête... M. du Montet lui dit

(1) Voir sur ce personnage les récents articles du comte Fleury dans le *Carnet* (avril 1904 et suiv.).

en descendant la montagne : « Vous portez, monsieur, un nom qui fixe l'attention et la curiosité des voyageurs. — Ce n'est pas mon nom, répondit-il, je viens ici tous les ans et j'écris toujours un autre nom dans le livre : l'année dernière j'avais écrit *la Marquise de Pompadour*. » René de Landrian qui était avec nous, remonta précipitamment au donjon et substitua le nom de Victor Nigaud à celui de Hugo. Il a privé un amateur touriste d'un précieux autographe, celui d'un élève en pharmacie de Strasbourg sous le nom de Victor Hugo.

DEUX LETTRES DE MA TRÈS AIMABLE AMIE LA COMTESSE DE CHOTEK SUR LA MORT DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE FRANÇOIS II.

« Vienne, le 2 mars 1835

« J'ai promis à Maria de vous écrire; je le fais donc dans toute la désolation de mon cœur et la stupeur de mon esprit. Que Dieu ait pitié de nous et nous sauve de la crise qui se prépare, à la suite du plus grand des malheurs de la monarchie autrichienne, et peut-être de l'Europe! (1) Notre tant aimé et vénéré souverain n'est plus. Il a fini ses jours cette nuit à une heure moins un quart. C'était hier l'anniversaire de la mort de l'empereur Léopold, son père; il a donc achevé la 43e année de son règne. Les bons baissent la tête, sont consternés; les méchants la relèvent et triomphent. Quel sera le plus grand nombre? Nous espérons dans la bénédiction et l'exhortation du meilleur des souverains. Il a rassemblé autour de lui ses frères, ses enfants, ses neveux et petits-enfants, quand il s'est senti mourir hier, à huit heures du soir, après cette dernière saignée... Jusque-là il avait cru en revenir; cette saignée l'a cependant soulagé un peu; assez pour lui permettre de parler

(1) Beau mot de l'archiduc Jean sur l'Empereur son frère, et l'avènement au trône de son neveu Ferdinand, si faible d'esprit : « Nous nous appuyions sur une colonne; maintenant il nous faudra soutenir un *autel*. »

encore à sa famille. Il les a exhortés à rester unis entre eux, à suivre son exemple, à être bons chrétiens, bons et justes. « Je vous bénis tous », leur a-t-il répété plusieurs fois. Il a fait entrer toute la cour, tous ses serviteurs particuliers pour prendre congé d'eux; tous lui ont encore baisé la main; le prince de Metternich, les autres ministres et chargés de cour. Jamais, dit-on, le prince de Metternich n'a été dans un tel état de douleur. Hier encore, quoique si malade, l'Empereur a voulu signer quelques papiers; avant-hier, comme je crois vous l'avoir écrit, il a dicté un codicille à son confesseur. Il est mort sans agonie, très doucement, peu d'instants après avoir encore parlé. L'Impératrice s'est conduite avec une force d'âme, un calme étonnants; elle ne veut pas quitter l'appartement tant que le corps de l'Empereur y est.

« Le 3. — Je n'ai point achevé ma lettre, hier, ma chère amie, et viens ajouter aujourd'hui que la proclamation de notre nouvel Empereur, ses *Handbillets*, aux ministres et chargés de lois, publiés hier au soir déjà, ont fait un si bon effet en calmant les esprits, que le cours qui avait tant baissé est monté étonnamment de nouveau. L'Impératrice veuve a été très touchée, m'a-t-on dit, des témoignages de respect et de confiance que l'empereur Ferdinand lui a donnés; il l'a conjurée de ne pas le quitter, de l'assister de ses conseils, et de lui dire tout ce qu'elle pourrait désirer; qu'il n'y a rien qu'il ne fût prêt à faire pour lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'elle a été pour son père. Elle a consenti à demeurer à Vienne et a demandé comme unique faveur à rester dans ses appartements. L'entrevue des deux frères a, dit-on, été fort touchante; notre nouveau souverain a demandé aussi à son oncle Louis de continuer à l'aider dans les travaux du gouvernement. Vous savez que c'est toujours lui qui a mené les affaires, quand l'Empereur a été malade ou absent. Tous ces détails nous tranquillisent pour le moment, parce que rien n'est changé dans la direction des affaires. Demain on lira le testament qu'il a dicté, et qui doit être excessivement touchant, surtout en tout ce qu'il dit à ses enfants. L'enterrement n'aura lieu que samedi. Combien vous, Joseph et Victoire sentirez ce que nous éprouvons de

douleur, de la perte de ce *père de famille*, car voilà ce qu'il était pour son peuple ! La foule qui ne peut plus se presser, comme elle le faisait, pour demander de ses nouvelles, se presse à présent devant toutes les boutiques où l'on peut voir son portrait; on le regarde, on pleure, et l'on s'en va tristement. On est étonné que tout soit encore à sa place, que rien ne soit changé autour de nous, et que lui n'existe plus. Ma bonne Alex, je ne puis vous parler d'autre chose, nous n'avons tous qu'une pensée noyée et navrée de douleur. Mon frère Charles le sera de même, son attachement était personnel et filial. Vous lirez avec attendrissement l'élégie si juste de l'Empereur dans le *Beobachter* d'aujourd'hui.

« Adieu, ma bonne amie, écrivez-moi bientôt, je suis inquiète de votre santé. »

« Vienne le 21 mars 1835.

« Je ne puis vous exprimer, ma bonne Alex, mon cher Joseph, combien j'ai été touchée de vos lettres, des expressions de votre douleur, de vos regrets, qui partent de cœurs qui savent sentir comme nous. Un Autrichien écrit de Paris. « On « comprend ici notre malheur, mais non notre douleur. » Vous la comprenez, mes chers amis ! Louise (1) et les Spiegel (2), qui ont vu vos lettres, en ont éprouvé le même bien que moi : Hoyos (3) est absent pour peu de jours, en affaires; il les lira avec la même douce émotion. Vous regretterez de le savoir plus éloigné de notre nouveau maître; sa place de grand maître cessait; on avait cru que M. de Czernin, qui devient excessivement vieux, cassé, confus, résignerait, et Hoyos aurait eu sa place. En attendant, M. de Clam est à merveille à la sienne, on le croit généralement. On est content de tout ce qui se fait : MM. de Metternich et Kollowrath sont admirables d'activité et de zèle pour le bien général; notre Empereur est actif, son extrême embarras a disparu; on dit qu'on ne le reconnaît plus; et celui qui travaille le plus avec lui, un homme

(1) La princesse de Clary, sa sœur.
(2) La baronne de Spiegel, née princesse de Ligne.
(3) Comte Hoyos, grand veneur.

digne de foi, a écrit de lui qu' « il grandit moralement et « intellectuellement sous la poussée des circonstances ». Enfin on pleure toujours, mais on espère, on se tranquillise; on croit encore à un avenir heureux, préparé par un si beau, si sage règne; mais on ne peut cesser de parler, de réfléchir sur le caractère de ce héros chrétien, de cet homme si grand, si admirable dans sa simplicité; on voudrait se mettre à genoux devant son image, le prier comme un saint d'intercéder pour nous. Je vous envoie, pour Joseph, son portrait après sa mort, avec les belles paroles de ce testament, écrit de sa propre main au crayon, la veille de sa mort; paroles qui ont été publiées dans toute la monarchie, par les autorités, par ordre de l'empereur Ferdinand. Joseph y a un droit, comme ayant fait partie de cette armée à laquelle il rend grâces et où il a si bien servi. Je vous envoie un portrait, le dernier fait de son vivant, qui satisfait le plus ceux qui l'ont vu dans ces dernières années. Celui qui a été fait après sa mort doit être parfaitement ressemblant : tel qu'il était, après avoir rendu à Dieu sa belle âme. »

DEUX LETTRES DE MA PARFAITE, SÉRIEUSE, SPIRITUELLE AMIE LA COMTESSE JOSÉPHINE D'UGARTE; DÉTAILS SUR LA MORT DE L'EMPEREUR FRANÇOIS.

« Vienne, ce 3 avril 1835.

« Je viens d'apprendre, ma bonne Alex, la perte sensible que vous avez faite dans la personne de Madame votre belle-mère (1); Maria m'a communiqué deux lettres contenant les détails de sa maladie (si tel peut s'appeler l'état qui a précédé sa mort),

(1) Elisabeth-Thérèse de Landrian, baronne du Montet, aussi distinguée par les qualités du cœur que celles de l'esprit, l'élévation des sentiments et la fermeté de son caractère; mère incomparable, elle reçut à Luxembourg, après le combat d'Arlon, le corps sanglant de son fils que lui rapportaient des soldats témoins de sa conduite héroïque; elle ignorait que son fils eût été blessé. Son courage ne défaillit pas. Le typhus qui régnait augmentait le danger des blessés. Elle s'enferma seule avec son fils, le soigna et le sauva.

et de ses derniers moments. Cette lecture a été d'une véritable édification pour moi; on sent, après l'avoir faite, un véritable désir de devenir meilleure, pour se rapprocher peu à peu de la bonté de personnes aussi parfaites. Le bon Dieu vous avait fait la grâce de conserver longtemps cette bonne mère, et l'on croyait voir s'accomplir en elle ce que dit l'Écriture, qu'« une « longue vie est la récompense d'une bonne vie », surtout lorsqu'une longue vie et les infirmités qui en sont inséparables sont soignées par le dévouement de la piété filiale la plus touchante...

« ... J'ai hésité un moment si je continuerais cette lettre, ou si je la laisserais là, craignant que vous ne soyez pas trop portés à lire d'autres détails; cependant, comme ceux que j'ai à vous donner ne sont pas d'un genre à se trouver en opposition avec votre tristesse, et que j'ai vu que les lettres de Maria concernant la mort de notre bon Empereur vous intéressaient, j'ai pensé, au risque de répéter ce que Thérèse Chotek vous a déjà écrit, à continuer ma narration.

« Un mois après la cruelle perte que nous avons faite, et lorsque notre douleur commençait un peu à se calmer, le terrible caveau doit se rouvrir, et nous en sommes à la répétition des scènes tristes et lugubres qui sont encore si bien empreintes dans notre imagination. Notre bon archiduc Antoine est mort hier, exactement de la même manière et du même traitement que l'Empereur son frère; seulement il a succombé plus vite, car il n'a pas été malade six jours. Lui, cependant, faisait du mouvement, sortait tous les jours, n'était pas accablé de soucis et d'affaires; était de l'humeur la plus gaie, la plus joyeuse; enfin, de ces hommes qu'on ne pense pas qu'ils dussent jamais mourir. Vous n'avez pas idée comme cette nouvelle perte augmente le sentiment d'une inquiétude générale; c'est comme si tout nous échappait, comme s'il n'y avait plus rien d'affermi, de consolidé. Enfin, ce manque d'appui qu'on ne pouvait s'empêcher de ressentir depuis la mort de notre excellent Empereur. Nous vivions dans une sécurité presque folle, car il ne nous venait jamais en tête qu'un de ces piliers respectables, sur lesquels reposait notre sécurité, pourrait venir

à manquer. Maintenant cette pensée nous poursuit comme un mauvais rêve. Je me trouble de l'idée que, l'un après l'autre, ces princes, que nous avons tant de sujets de vénérer, sur lesquels reposait pour ainsi dire l'esprit du frère, et qui nous inspirent une si juste confiance, peuvent venir à mourir, et que la jeune génération de princes, manquant d'exemples, de conseils, d'appui, restera tout à fait livrée à elle-même. Si ce malheur arrivait, nous serions bien à plaindre! Il faut espérer que la Providence ne nous abandonnera pas de la sorte. J'avoue que ces réflexions, que la mort de notre bon archiduc m'a inspirées, ont un peu dérangé l'enthousiasme et, je puis dire, l'exaltation que j'avais éprouvés au premier moment, en voyant comme tout allait bien, et l'espèce d'orgueil de la manière dont la machine gouvernementale était organisée, puisque la circonstance qu'on avait crue propre à lui donner un choc mortel n'avait dérangé aucun de ses ressorts. Il est vrai qu'on croit voir une protection spéciale de la Providence dans la manière dont les choses se sont passées. Le nouvel Empereur a toute la popularité de son père, les mêmes principes religieux et moraux, et une vénération profonde pour sa mémoire. On dit que les deux lettres qu'il a écrites pour lui à son lit de mort, et qui ne lui ont été remises par l'Impératrice qu'après que le monarque eut fermé les yeux, sont de véritables chefs-d'œuvre; on n'en connaît que des fragments, entre autres le passage suivant : « Honorez les droits bien « acquis d'un chacun; alors les droits du trône seront honorés « aussi. » L'union qui règne dans la famille impériale est vraiment une chose admirable, et nous ne pouvons nier qu'il ne nous vienne de si haut l'exemple de toutes les vertus. L'abnégation, la subordination de ces princes sont aussi vraiment dignes d'admiration; les deux Impératrices sont de véritables anges. Pour l'Impératrice mère (1), c'est ainsi que les enfants veulent qu'on la nomme, elle a fait ses preuves; mais je considère celle que nous avons actuellement (2) comme une véritable

(1) Princesse de Bavière, quatrième femme et veuve de l'empereur François, n'a jamais eu d'enfants.
(2) Princesse de Sardaigne, femme de l'empereur Ferdinand.

bénédiction pour les peuples; c'est un modèle de religion, de vertus et de douceur. Enfin une telle perfection doit bien produire quelque chose de bon, quand ce ne serait que par l'exemple, et par la manière dont cela impose; car on a beau dire, nous avons bien vu encore dans cette occasion, et par la manière dont on a jugé notre bon Empereur dans tous les pays de l'Europe, la vérité du proverbe. Toute l'histoire de notre temps en est la preuve. Que sont devenus les talents brillants dont se formait la grande époque de Napoléon? Il lui manquait la moralité pour base; et l'édifice, et ceux qui l'ont construit n'ont presque pas laissé de traces. Si je voulais entreprendre l'éloge de notre bon Empereur, j'aurais l'air de copier les papiers publics; on ne peut rien ajouter au bel article de la *Gazette de Francfort;* cela vaut une oraison funèbre. Je pense que Thérèse Chotek vous aura donné tous les détails de ce qui s'est passé à ce lit de mort; tout a été grand, sublime, touchant. L'auguste malade conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment; sa belle âme semblait grandir en approchant du moment suprême, et à mesure que ses forces diminuaient; et comme il nous avait servi d'exemple pendant sa vie, il nous édifia aussi par sa mort. Le spectacle sublime que la religion développe dans les grandes circonstances de la vie parut dans toute sa puissance en ce moment solennel. Tous ceux qui en ont été témoins disent que cette impression ne s'effacera jamais de leur mémoire. Outre tous les membres de la famille impériale, il y avait aussi là deux princes étrangers : le duc de Lucques et le prince royal de Bavière. Après que le mourant eut béni ses enfants, petits-enfants, frères, etc..., l'évêque Wagner qui l'assistait lui dit : « Il y a ici encore quel- « qu'un qui a besoin de vos bénédictions; il est voué à la difficile « mission de porter une couronne qui peut-être lui pèsera sou- « vent (c'était le prince royal de Bavière) », et il le fit avancer. Ce prince fut si touché de tout ce qu'il vit à ce lit de mort, que dans son enthousiasme il écrivit à Munich « qu'il fallait venir « à Vienne pour y apprendre à vivre et à mourir ». On dit que cette phrase déplut fort à son père, qui en général ne se montra pas trop bien dans cette occasion. On éveilla le petit

archiduc François, l'aîné de ses petits-fils, pour qu'il le bénît aussi; il lui dit : « Sois toujours très pieux et fais beaucoup de « plaisir à tes parents » ; puis à Mme Sturmfeder qui avait amené l'enfant : « Vous aussi, adieu. »

« Ce furent presque ses dernières paroles. Le prince de Metternich sortit peu d'instants après et annonça qu'il avait expiré. Alors on ouvrit les deux battants de la chambre à coucher et l'on fit entrer tout ce qui était là, et chacun approcha avec respect de ce lit funèbre, baisa pour la dernière fois cette main qui avait répandu tant de bienfaits en général, et sur chacun en particulier; car, dans le long cours de son règne, il n'y a presque personne qui ne lui soit redevable de quelque bienfait personnel. On n'entendait que pleurer et sangloter dans la chambre. L'Impératrice qui n'avait pas quitté un moment le lit de douleur de l'Empereur, et qui, pendant tout le cours de leur union, avait été pour lui un ange tutélaire; partageant tous ses soucis, peines et inquiétudes; qui l'aimait d'un sentiment d'enthousiasme et d'admiration, comme on pourrait aimer la vertu personnifiée sur cette terre, se montra aussi sublime dans ce terrible moment. Elle se tenait debout auprès du lit et éclairait avec un bougeoir les traits déjà béatifiés du défunt. Mais à la fin, pourtant, ses forces faiblirent, et elle fut obligée de se retirer. Elle pria notre chère Wilhelmine de Hohenegg de rester et de diriger le peintre Enders qui faisait le portrait qu'elle voulut qu'on fît de lui sur son lit de mort. On en a fait une lithographie que j'ai aussi, mais je n'aime pas ce genre. J'aime mieux conserver le souvenir des personnes vivantes que cette triste image séparée de l'âme. Les princesses de la maison de Bavière affectionnent ce genre. La reine douairière a, dit-on, tout un cabinet garni de tableaux représentant ses parents et amis sur leur lit de mort. Vous pouvez vous imaginer quelles durent être les réflexions de Miney (1) pendant le temps qu'elle passa presque seule près de ce lit funèbre; tout un cours de philosophie ne pourrait en apprendre autant. Il n'y a rien de changé au sort de ces dames, la mai-

(1) Petit nom que nous donnions à la baronne Wilhelmine de Hohenegg.

son de l'Impératrice reste dans la même situation. Je n'avais jamais craint de les perdre, comme bien des personnes se le sont imaginé. Elles me chargent de bien des amitiés pour vous, ainsi qu'Amélie Farouca et Julie Kollowrath. Je ne puis encore me faire à l'idée de ne plus passer mes étés en Haute-Autriche; je m'accoutumerai difficilement à la Moravie (1); j'y trouverai de si tristes souvenirs! Mes pauvres parents y ont eu un bien triste commencement; outre cela, mon frère a été pris de la goutte depuis qu'il y est, il n'a pu quitter sa chambre.

« J'étais loin d'imaginer, ma bonne Alex, que ma réponse à votre aimable petit billet, qui me remet au temps heureux où vous m'en écriviez de pareils de la rue de Carinthie, roulerait sur d'aussi tristes sujets; j'espère qu'une autre fois je pourrai vous entretenir plus gaiement; en attendant, je vous embrasse. »

VISITE DES PRINCES D'ORLÉANS A VIENNE

« Kraoska, près Znaïm en Moravie, 17 juillet 1836.

« C'est de la campagne que je vous écris, j'y suis depuis un mois avec ma belle-sœur; mon frère (2) est à Carlsbad; ma charmante nièce (3) est mariée depuis cinq semaines : la noce s'est faite à Kremsier (4), chez l'oncle archevêque; une partie de la famille Chotek et Clary y était réunie. Je ne pus malheureusement y assister, j'étais restée malade à Vienne. J'eus le malheur de perdre pendant ce temps ma tante de Windischgrätz, que j'affectionnais particulièrement; elle mourut dans la chambre attenante à la mienne, sans qu'il me fût possible de lui donner des soins. C'était une femme de mérite et d'esprit, qui laisse des regrets dans la société. Je ne serai pas la première sans doute à vous apprendre la mort de notre ancienne

(1) Son frère, le comte Ugarte, était gouverneur de la Moravie.
(2) Le comte Ugarte, gouverneur de Moravie.
(3) La jeune comtesse d'Ugarte, mariée au comte de Chotek.
(4) Magnifique résidence d'été de l'archevêque.

et excellente compagne W. de Hœhenegg (1). Vous rappelez-vous ce que vous disiez d'elle? « Je voudrais entendre sa con- « versation intérieure; remarquez-la, elle n'a que des échappées, « elle concentre son âme, elle voile et emprisonne son esprit. » Ah! ma chère Alex, quelle mort! Elle fut admirable! Quelques heures avant d'expirer, elle disait à sa sœur : « Je meurs avec « un véritable sentiment de joie. » Elle avait été bien éprouvée dans sa vie, et dès sa plus tendre jeunesse. Les dernières années de son existence furent plus douces et plus tranquilles; mais alors les infirmités de l'âge, les changements de toute espèce et les contrariétés inséparables de la charge qu'elle occupait furent de nouvelles sources de chagrin pour elle; aussi semblait-elle quitter la vie sans le moindre regret; mais elle en a laissé de bien vifs dans le cœur de ses amies, moi en particulier; je ne puis vous exprimer, mais vous le comprenez, le vide qu'elle me laisse. Sa conversation avait un charme tout particulier quand elle voulait s'y livrer; elle avait beaucoup vu et toujours réfléchi dans sa vie; elle ne se livrait à aucune illusion; elle appréciait tout à sa juste valeur, esprit de bon aloi qui se perd tous les jours dans notre société actuelle. Les femmes, les meilleures mêmes, n'osent pas paraître sérieuses; elles s'enveloppent de chiffons, s'occupent uniquement de modes et d'inutilités; leur âme est si bien masquée sous cette frivole enveloppe, que rien n'en trahit l'existence; il faut paraître insouciante, gaie, légère, même quand on ne l'est pas; on croit mettre une barrière entre soi et les malheurs, entre soi, l'âge et l'ennui; enfin on veut avoir l'air heureuse et amusée, c'est une mode. Eveline O'Donnell pourrait bien avoir la place de notre chère Wilhelmine, elle serait faite pour la bien remplir. Il y a d'autres prétendantes; Julie Kollowrath l'ambitionne pour Xavérine. Il serait temps que notre chère Julie parvînt à établir une de ses filles; cela devient une calamité chez nous (comme partout, je pense), pour une mère, d'avoir cinq filles à marier. Ces pauvres mères,

(1) La baronne Wilhelmine de Hœhenegg, dame de cour attachée à l'Impératrice, femme et veuve de l'empereur François.

allant dans le monde à la recherche de maris, pourraient prendre place dans le martyrologe, car c'est un martyre. On ne les plaint cependant qu'en riant; c'est peut-être qu'il y a plus de vanité que de sentiment dans les tristesses des mamans. Nous avons la ressource des places à la cour, car depuis quelques années les idées et les habitudes de la haute société sont bien changées et les places à la cour sont maintenant très recherchées chez nous; elles donnent une existence fixe, une position brillante et considérée dans la société. Malgré cela, je n'échangerais pas ma modique existence de chanoinesse, mon petit appartement si simple, et mes modestes revenus pour tout ce faux brillant que l'on achète au prix du repos et de la liberté. Ce mot me rappelle que je veux aussi vous rendre compte de la visite de vos *princes Philippe* (1). Je ne vous dissimulerai pas qu'ils ont eu beaucoup de succès à Vienne; on les a trouvés les jeunes gens les mieux élevés, de véritables types de bonne éducation, tels qu'on en voit bien peu, non seulement parmi les princes, mais même dans les rangs moins élevés de la société. Si leur manière d'être est un rôle qu'ils ont étudié, on doit les proclamer les premiers acteurs du monde, car ils ont forcé leurs plus grands antagonistes au silence. Leur personne, leur conduite, le tact parfait qu'ils montrèrent dans toutes les occasions, l'aisance de leurs manières, également éloignées d'une confiance présomptueuse comme de la timidité, tout cela fut reconnu, loué, admiré. Il y avait partout foule sur leur passage, par la raison toute simple que les hommes aiment à voir comment d'autres se tirent d'un pas difficile, d'une situation que l'on suppose gênée; rien en eux ne trahissait ce sentiment; le voyage de ces jeunes gens me semble être le comble de la politique du père. Leur succès dans l'étranger donnera aussi plus de relief à toute cette dynastie chez vous, et puis cela n'a pas manqué de réveiller beaucoup de sympathies, surtout dans la moyenne classe pour cet ordre de choses. Ces sympathies existaient peut-être déjà, mais vous ne sauriez croire combien elles osent

(1) Les ducs d'Orléans et de Nemours, les fils de Louis-Philippe. (*Éd.*)

se prononcer ouvertement. Je ne sais par quelle fausse idée les classes bourgeoises éprouvent comme un orgueil et une dignité de caste pour la dynastie de Louis-Philippe; c'est comme si elle était tirée de leurs rangs et n'était pas du bois dont sont faits tous les souverains. Jamais je n'ai vu l'esprit de parti plus irrité, plus actif chez nous que dans cette occasion. On couvrait de ridicule celles qui se prononçaient trop contre cette visite des princes; même le parti de la cour, qui avait laissé trop pénétrer qu'il les voyait d'un mauvais œil et dont les manières trahissaient la répugnance avec laquelle elle leur rendait les politesses d'usage, loin de se rendre populaire, fut au contraire blâmé hautement. La bonne comtesse M*** ne parut pas dans les salons; mais à la procession du Saint-Sacrement elle marchait couverte de diamants, derrière toutes les autres dames et sur la même ligne qu'une femme qu'elle ne regarde pas de toute l'année, comme si elle avait voulu par cette humiliation s'offrir en holocauste. Tout cela fut relevé, commenté, ridiculisé; la société, en général toujours frivole, avide d'amusements, ne vit dans cette circonstance qu'une occasion d'étaler du luxe et de se divertir; mais des personnes graves, accoutumées à réfléchir, doivent être frappées des progrès que les idées nouvelles ont faits chez nous, et surtout de la manière dont on ose les proclamer; il est impossible de ne pas s'apercevoir que tout est miné, préparé et que l'explosion ne nous épargnera pas toujours. C'est surtout quand on vit quelque temps à la campagne et qu'on observe l'état des choses que l'on est effrayé de ce que cela deviendra. Il y a des villages qui ont jusqu'à quatre jours de corvée par semaine, dont les habitants sont dans un état misérable et nous ne sommes pas la Russie dont le colosse effraie. Vos princes étaient à peine partis, que le roi de Naples tomba malheureusement à Vienne, comme une bombe. Les comparaisons sont tout à l'avantage des premiers; il faut avouer que la légitimité est bien mal représentée dans nos temps, en tout et partout. Je me surprends quelquefois à vous porter envie. Maintenant tout est fait chez vous, vous avez tout cela derrière vous, et c'est nous qui sommes sur un

volcan et qui ne savons encore ce qui nous attend dans l'avenir. L'expérience a prouvé que tous ces beaux plans pour enchaîner les révolutions, les mener, leur faire des concessions à volonté et les retenir de même, sont des chimères; toujours elles finissent par déborder, quand les éléments sont préparés de longue main. Le cas supposé, on ne pouvait rien écrire de mieux sur l'atroce calomnie que l'on s'est permise sur la princesse Schwartzenberg (1). Elle est de retour à Vienne, fraîche, belle, gaie, n'ayant pas du tout l'air touchée ni effrayée de ce qu'on a osé publier sur son compte. Cet avertissement me paraît aussi perdu pour elle, que pour toute la société des jeunes femmes, qui ne se fait pas faute de se mettre au-dessus du qu'en dira-t-on : aussi en dit-on de belles.

« Si mes lettres sont rares, du moins elles sont fort volumineuses. Puisque je sais qu'elles vous font plaisir, je les rendrai aussi plus fréquentes; mais combien je préférerais une bonne causerie avec vous, ma meilleure, ma plus ancienne amie! Je ferai prier Victoire de se charger de cette lettre (2). »

SECOND VOYAGE A BADE

1835.

Il y a ici une femme très aimable, Mme de Vaulgrenant, veuve du général Gardane, type parfait d'une gracieuse

(1) Tous les journaux avaient donné l'étrange et fausse nouvelle que la princesse, née Liechtenstein, avait été tuée dans sa loge au théâtre Saint-Charles à Naples, par son mari dans un accès de légitime jalousie. Cette nouvelle fut si universellement répandue qu'il fut pris des mesures préparatoires dans le caveau de famille, ou l'on s'attendait à voir arriver le cercueil de la princesse.

(2) Les prévisions de révolution en Autriche de Mme d'Ugarte me rappellent une lettre que je reçus en 1830 de notre aimable et joyeuse compagne la comtesse Julie Kollowrath, et dans laquelle, après avoir déploré nos malheurs, elle me racontait qu'étant à la promenade dans sa terre près de Znaïm, en Moravie, elle entendit tirer le canon. Très étonnée, elle fit arrêter sa voiture et dit. « Je voudrais bien savoir ce que signifient ces coups de canon? » Son cocher, qui ne sait ni A ni B, se tourna gravement et lui dit : « C'est probablement une révolution. » Ce n'était heureusement que l'entrée de l'archevêque dans une seigneurie des environs.

maîtresse de maison; son salon est le rendez-vous de la bonne compagnie; on y est à son aise, il semble que tout le monde s'y connaisse; c'est un grand charme. Mme de Vaulgrenant est naturellement polie et naturellement aimable, deux mérites assez rares; elle a un ton parfait, de la bienveillance, de la douceur; elle raconte simplement des choses intéressantes de la cour de Napoléon, de Joséphine et des princesses de cette époque. Si elle écrit ses souvenirs, ils seront agréables; en attendant, sa conversation est charmante. Mme de Vaulgrenant n'est pas insensible au plaisir de régner un peu à Bade; je lui ai vu faire la plus douce mine contrariée et impatientée à un monsieur qui croyait l'obliger en rétablissant l'ordre et la symétrie dans les fauteuils de son salon, dont le pêle-mêle indiquait qu'ils venaient d'être occupés par beaucoup de monde. Nous avons eu le plaisir de lui amener une célébrité : Kalkbrenner, le grand pianiste (1), et son petit garçon, âgé de neuf ans, qui est déjà un prodige. Mme Kalkbrenner, jolie femme, fille d'un général de l'Empire, général Destaing, ne pouvait être que très bien reçue par Mme de Vaulgrenant.

Je ne veux pas oublier une anecdote curieuse. Lorsque Napoléon parla pour la première fois à Mme la margrave de Bade, née princesse de Darmstadt, de marier son fils avec Stéphanie de Beauharnais, la margrave se redressa et d'une voix ferme et indignée répondit : « Quoi! votre Majesté me propose de donner cette petite fille pour femme à mon fils! — Mais, dit Napoléon intimidé par la hauteur de la fière princesse, si je l'adoptais pour ma fille, et assurais au grand-duc l'intégrité et l'agrandissement de ses États? — Alors, répondit douloureusement la margrave, alors je sacrifierais mon fils au bonheur de ses sujets. » Mme de Linange, dame d'honneur de Mme la margrave, présente à cette scène, l'a répétée à la personne de qui je tiens cette anecdote. Stéphanie avait seize ans, lorsque ce mariage s'accomplit; elle était très jolie, très gaie, très enfant, et surtout enfant gâtée; elle ne

(1) Kalkbrenner (Frédéric), né à Cassel en 1784, marié en 1824, mort en 1849. (*Éd.*)

comprenait nullement la différence de rang qui existait entre l'illustre maison de Zähringen et la sienne, et pas davantage la hauteur et l'étiquette; elle était étourdie, moqueuse comme une pensionnaire, mais elle a toujours été sage. On a tendu des pièges perfides à ses mœurs, à l'époque de la chute de Napoléon; on espérait la faire faillir et légitimer un divorce. Quoique aimable, ou plutôt, à cause de son genre d'amabilité, Mme la duchesse Stéphanie me fait l'effet, comme toutes les princesses de la famille de Napoléon, de jouer un rôle de princesse tantôt bien, tantôt mal, toujours un peu affecté.

MESSIEURS DE BOMBELLES ET NEIPPERG

Il y a des gens qui ont un talent prodigieux pour se faire valoir; je ne les en blâme pas du tout, quand ils ont du mérite, et c'est précisément le cas de MM. de Bombelles. Le comte Louis, l'aîné, a infiniment d'esprit, mais du plus léger, c'est un excellent homme; Charles et Henri ont des réelles vertus et l'énergique expression des plus nobles sentiments.

M. de Bombelles, ancien ambassadeur du roi Louis XVI à Lisbonne, était un homme d'esprit, un excellent homme, un ambitieux franc et naïf; il se croyait né pour la fortune, elle lui a été favorable. Il le trouvait tout simple, il lui demandait beaucoup. Il se donnait un mouvement continuel; il parlait, il se hâtait en toutes choses pour arriver plus vite; il ne cachait ni ses désirs ni ses espérances. Il était vif, extrêmement vif, essentiellement homme du monde; enfin un bon ambitieux, un bon colonel de hussards, un bon mari, un bon père, un bon évêque. Il est mort avant d'avoir atteint la pairie, qui était l'objet de ses vœux; il y serait assurément parvenu; mais je ne doute nullement qu'il ait atteint le paradis, car il n'avait rien négligé aussi de ce qui pouvait l'y bien placer.

Le comte Louis, son fils aîné, a fait une petite fortune diplomatique en Autriche; il eût été plus loin, s'il n'eût pas été un peu trop léger, un peu trop bavard. S'il n'eût été que

léger, cela n'eût peut-être pas beaucoup nui à sa carrière : mais c'était un peu trop que d'être Français, léger et grand parleur. Cependant, il a eu des postes agréables, et particulièrement celui de Florence. C'est au reste un homme d'esprit, un homme de conversation, plutôt qu'un homme d'affaires. Le comte Henri, le plus jeune des trois frères Bombelles, est un intéressant et vertueux jeune homme (je dis jeune par habitude). C'est un homme de principes, d'un caractère doux, de mœurs pures et de sentiments chevaleresques; il s'estime beaucoup, ainsi qu'ont l'habitude de le faire tous les membres de sa famille; mais, en vérité, il a raison.

J'arrive au comte Charles qui aurait dû précéder Henri; mais, comme j'ai beaucoup plus de choses à en dire, j'ai réservé son portrait pour le dernier.

Et comment le ferai-je, ce portrait? Charles de Bombelles est parfaitement loyal gentilhomme et bon comme ses frères. Il a plus d'ambition encore; il a toute la rudesse militaire qui peut imposer et toute la douceur d'un homme du monde qui veut plaire : aussi a-t-il deux voix, l'une formidable, étourdissante, cassante, et l'autre douce et timide; il passe fréquemment de l'une à l'autre, le contraste est bizarre. Ces deux voix, on pourrait même dire ces deux caractères, lui ont été très utiles. L'homme timide, réservé et délicat a plu à plusieurs femmes; l'homme rude a discuté, fait ses conditions, remporté des victoires de salon : avec la grosse voix, il a prouvé qu'il était apte à tout; avec la douce voix, il a parlé bas à l'oreille des jeunes femmes. C'était une chose amusante que de voir Charles de Bombelles faire ses conditions à Mme de Cavanagh, dont il voulait épouser la fille; elle était riche, il n'avait rien, absolument rien; mais après avoir plaisanté avec douceur et modestie avec cette pauvre Caroline, il prenait une attitude formidable vis-à-vis de la mère... « 20 000 livres de rente, ou pas de Bombelles! — Mais, lui observaient avec ménagements ses amis, 20 000 livres de rente, c'est beaucoup! vous n'avez rien. — Qu'appelez-vous rien, s'écriait-il, ou plutôt hurlait-il avec la voix de tonnerre, et *mon nom?* » Cette négociation mêlée d'amour (car il aimait),

d'intérêt (la fortune le charmait), de regrets d'ambition (Mlle de Cavanagh ne flattait pas assez son amour-propre), cette négociation a été un traité complet de fanfaronnades, d'esprit et de cœur. Le mariage, traité à Vienne, a été conclu à Marseille. La jeune comtesse de Bombelles aimait passionnément son mari et *son nom*. Elle a peu vécu, une maladie de poitrine l'a enlevée à l'âge de vingt-cinq ans; elle n'était pas jolie, mais elle était agréable; elle mourut à Vienne en Autriche, en 1819, laissant deux enfants, un fils et une fille. Par son testament très bizarre elle exigeait que son cœur fût mis dans une boîte de plomb et que son mari ne le quittât jamais, même dans ses voyages les plus courts. A peine la jeune femme eut-elle expiré que Charles de Bombelles écrivit un billet à mon mari, réclamant de sa pitié son intérêt et ses bons offices d'ami. Celui de l'opération du cœur ne fut pas le moins pénible; M. de Bombelles le supplia avec larmes de veiller à cette clause des dernières volontés de sa femme; elle avait demandé, par son testament, que son mari fût présent; mais il n'eut pas la force d'assister à cette sensible et barbare injonction; ce fut M. du Montet qu'il supplia de le remplacer, et, soit dit en passant, ce ne fut pas sans une vive indignation qu'il vit un des chirurgiens opérateurs agacer la femme de chambre et lui faire des plaisanteries bouffonnes pendant ce lugubre travail. Charles de Bombelles n'eut pas le courage de garder ce pauvre cœur chez lui; ce fut encore M. du Montet qu'il pria naïvement de lui donner l'hospitalité; nous l'avons gardé jusqu'à son départ pour la France, qui eut lieu quelques semaines après : ses parents lui firent comprendre l'inconvenance de ce cœur porté et ballotté dans une malle; il est maintenant déposé chrétiennement dans la chapelle du château d'Ancy-le-Franc en Bourgogne, chez M. de Louvois, cousin de M. le marquis de Bombelles.

Un an après, Charles de Bombelles était passionnément amoureux d'une belle et riche jeune personne, Mlle de Bartenstein. C'était un amour à la manière des romans allemands, un amour à longues conversations sentimentales, à correspondance exaltée. En véritable héroïne de roman, Mlle de Bar-

tenstein avait un secret, des incertitudes, des paroles données et reprises; le comte Charles espérait, désespérait, était ennuyeux à mourir pendant les agitations et les bizarreries de cet amour. Enfin Mlle de Bartenstein comprit qu'elle ne l'aimait que par condescendance pour ses parents. Elle lui dit et lui écrivit à ce sujet les plus belles choses du monde, lui permit même un baiser sur le front, et épousa un bon et gros garçon, un Hongrois riche, et pas du tout sentimental. Nous eûmes le contre-coup de cette passion malheureuse, comme nous avions eu celui du cœur. Charles de Bombelles m'a raconté si souvent cette histoire à Vienne, et plusieurs années après à Paris, que j'avais fini par lui demander en plaisantant de ne jamais dépasser minuit. Nous regardions en riant la pendule, et j'étais inexorable lorsqu'elle avait atteint le terme fixé pour le faiseur de récits. C'était en vain qu'il me demandait grâce pour une petite circonstance. Cette folie nous a souvent divertis.

Il était décidé que tous les malheurs du comte Charles de Bombelles devaient être la cause de nouvelles prospérités. Et de même pour ses fautes, car je mets en première celle qu'il fit de laisser solliciter à Vienne la place de chambellan (chevalier d'honneur en France) près du prince héréditaire, et le grade de colonel au service d'Autriche, en même temps qu'il faisait travailler son père et sa sœur à Paris pour obtenir d'être nommé gentilhomme de la chambre avec pension de 6,000 francs. Toutes ces faveurs lui furent accordées à la fois, mais sa nomination française précéda de quelques jours sa promotion allemande; il trouva moyen de persuader à l'Empereur et à ses zélés protecteurs, parmi lesquels se trouvait le comte de Mercy, que son père avait agi sans son aveu, mais qu'il n'osait pas encourir le mécontentement de ce père si excellent. Il accepta la place française en pleurant les dignités allemandes. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'on ne lui sut pas mauvais gré de ce double jeu d'ambition dans un pays où l'on est excessivement susceptible à ce sujet. Il partit pour Paris avec le brevet du titre de colonel, qui ne lui a servi de rien en France. Sept ou huit ans après, il était lieutenant-

colonel d'un régiment d'infanterie en garnison à Nancy au moment de la révolution de Juillet. Jamais je n'ai vu un homme plus consterné, plus terrassé; mais il n'avait pas assez de confiance dans sa destinée, car, après avoir donné sa démission, il se rendit à Vienne où il fut immédiatement nommé grand maître de l'impératrice Marie-Louise, conseiller intime, excellence, etc., etc., avec 12,000 florins (trente mille francs) d'appointements. Sa prospérité ne s'est pas arrêtée là, mais je n'en parlerai pas. S'il s'est résigné à être le mari non avoué d'une princesse, il ne l'a certainement pas désiré, l'élévation et l'indépendance de son caractère m'en sont de sûrs garants. L'emploi de mari a quelque chose de victime. M. de Bombelles, à Vienne, ne mange pas d'habitude à la table impériale de famille, mais il y est souvent invité. Dans les mariages disproportionnés un homme de haut rang a le privilège d'élever sa femme jusqu'à lui; les princesses sont dans l'impossibilité de pouvoir descendre jusqu'à leurs maris, ni de pouvoir les élever jusqu'à elles; il en résulte une fausse position pour l'un et l'autre. Une princesse qui se marie ainsi se donne un *amant légal*. Le général Neipperg, qui avait eu le triste bonheur d'épouser aussi Marie-Louise, en est mort d'ennui. Il en gémissait sans cesse (je le sais par un de ses amis intimes); il regrettait sa carrière militaire, se regardant comme absolument sacrifié. C'était un homme aux idées nobles et chevaleresques, d'une figure et d'une tournure éminemment distinguées. M. du Montet était fort lié avec lui; il l'avait beaucoup vu jadis en Italie dans le temps où il était passionnément amoureux de la comtesse Trento qui fit casser son premier mariage pour l'épouser. Cela fut très difficile, et un jour que le comte de Neipperg parlait, avec la vivacité d'un homme vivement épris, des entraves et des retards qu'éprouvait son union avec la comtesse Trento, il s'écria : « Que voulez-vous, on m'a prédit que je ne ferais que des mariages très extraordinaires. »

Mais je veux écrire quelque chose d'extraordinaire aussi au sujet de M. de Bombelles. Il avait dîné un jour chez nous à Vienne; je crois que c'était en 1819 ou 1820. La con-

versation nous entraîna à parler de l'étrange choix que Louis XVIII avait fait de Fouché. Un régicide pour ministre! Cela me paraissait un crime de lèse-royauté. Quelle concession horrible à la Révolution! « Puisque Louis XVIII est si facile aux concessions, dis-je, il aurait dû conserver le titre d'Empereur et le drapeau tricolore; cela eût fasciné les yeux de beaucoup de gens! » A peine eus-je prononcé ces mots que le comte Charles de Bombelles éclata de colère. « Qu'appelez-vous, s'écria-t-il avec sa voix tonnante, la cocarde tricolore? Allez dire une chose pareille au faubourg Saint-Germain! Le faubourg Saint-Germain vous fermera toutes ses portes! La cocarde tricolore! » et il trépignait, frémissait, et s'emportait de plus en plus. — Vous êtes bon, disais-je en tâchant de me faire entendre, votre faubourg Saint-Germain n'a-t-il jamais pris la cocarde tricolore? Et les chambellans, les gardes d'honneur, quelle était leur cocarde, s'il vous plaît? » Mais M. de Bombelles était toujours en fureur — fureur, c'est le mot; — moi, je haussais les épaules, et je disais : « Je suis plus royaliste que vous, car j'aurais accepté pour couleur nationale celle que le roi aurait donnée, et que cette concession peut-être prudente et conciliante aurait légitimée; elle eût été moins révoltante que de voir Fouché au ministère. » Mais sa colère augmentait de plus en plus, au point que M. du Montet, qui d'abord avait ri de notre dispute, crut devoir nous rappeler à la modération. Je fus le soir chez Mme de Chotek, je racontai ma brouillerie avec M. de Bombelles; on en rit beaucoup. J'étais dans le plus vif de ma narration lorsque la porte s'ouvrit et le comte Charles parut. Il s'aperçut que les rieurs étaient de mon côté, et d'un air soumis, avec sa plus petite voix, il me demanda de faire la paix. Je lui octroyai gaiement sa grâce, et pour m'en témoigner sa reconnaissance il s'en fut prendre dans un vase de fleurs, qui était sur une console, une jolie rose blanche, une fleur rouge et une fleur bleue, dont il forma un bouquet qu'il me présenta d'un air doux et railleur. « Je n'en veux pas de votre main, dis-je en le rejetant bien loin, mais soyez bien sûr que si le roi me l'offrait, je l'accepterais, car, ajoutai-je encore une fois, il m'est fort égal

de quelle couleur soit un drapeau, pourvu qu'il soit celui de la légitimité. Or, je crois que les rois peuvent adopter telle couleur qui leur convient, surtout quand ces couleurs ont eu de beaux jours de gloire. » Cette querelle finit très gaiement; elle fut la joie de la soirée.

Hélas! plusieurs années après, je viens de le dire, M. de Bombelles était en garnison à Nancy, et au moment de la révolution de Juillet. Il entra un après-dîner chez ma belle-sœur Victoire chez laquelle nous nous réunissions. Il était pâle, jaune, les traits décomposés; il tenait son schako des deux mains; il fut le déposer dans un angle obscur de l'appartement; puis, se rapprochant de nous, il cacha sa figure dans ses mains, et nous l'entendîmes éclater en soupirs et en sanglots! Nous crûmes à quelque nouvelle catastrophe, au meurtre du roi, à tout ce qu'il y avait de plus sinistre à redouter; mais, d'une voix entrecoupée, il nous apprit que le matin même il avait reçu l'ordre de faire prendre la cocarde tricolore à son régiment (le colonel était absent). « Et vous l'avez prise! m'écriai-je, et vous l'avez prise de la main sanglante de la révolte et de l'émeute? » M. de Bombelles restait muet et consterné. « Jadis, vous vous révoltiez à l'idée seule de la porter par ordre du roi! Vous rappelez-vous notre contestation à Vienne? — Ne soyez pas si cruelle, me répondit-il, je vous en supplie, épargnez-moi. » Mais je frappai du pied, et dans ma douleur je murmurai : « Oh! plût à Dieu que Louis XVIII l'eût donnée, cette cocarde; aujourd'hui vous ne la prendriez pas, vous ne l'accepteriez pas, teinte du sang de vos frères de la garde royale! » Mais le loyal comte de Bombelles ne devait pas garder la cocarde de la révolte et de l'usurpation; il quitta le service de France.

ENCORE UN MOT SUR MARIE-LOUISE

La marquise de Scarampi, qui avait remplacé près d'elle à son arrivée à Vienne la duchesse de Montebello, l'avait quittée depuis longtemps lorsque le comte de Neipperg mourut; mais

elle revint auprès d'elle à cette triste époque, pour lui offrir toutes les consolations de l'amitié. Le comte de Neipperg fut remplacé par le baron de Marchal, qui s'en sauva au plus vite, et c'est à lui qu'a succédé M. de Bombelles.

Le marquis de Scarampi faisait les fonctions de premier ministre de Marie-Louise; il est devenu fou, non pas de la multiplicité des affaires, mais des intrigues de cette petite cour; ce pauvre Scarampi se persuada que la cour de Vienne le rendrait responsable des faiblesses de Marie-Louise, et de ses négligences gouvernementales. Il entrait tous les matins chez elle, avec son portefeuille sous le bras; mais à peine l'ouvrait-il que la princesse appelait son perroquet et son petit singe, qui se plaçaient familièrement sur ses épaules, et elle ne cessait de les entretenir et de jouer avec eux pendant toute la durée de la conférence. Le procès de la princesse de Galles, le fameux sac vert, achevèrent de troubler le cerveau du marquis de Scarampi; il lui semblait sans cesse qu'on lui faisait des reproches sur la légèreté de Marie-Louise, et qu'on l'appelait en témoignage. Ce fut le premier degré de sa folie; elle a précédé de peu sa mort.

SOUVENIRS DE LAUSANNE

Suisse, 1837.

J'ai été ravie de notre voyage en Suisse; cependant j'avoue, à ma honte, que perchée sur une montagne au bord de précipices incommensurables je rêvais au bonheur très peu poétique de me retrouver voyageant dans une vaste plaine entre deux champs de blé. Il est vrai qu'à notre début en Suisse, entre Bâle et Soleure, nous avons eu le spectacle d'une dégringolade de calèche dans un petit ravin à cinquante pieds au-dessous de la route. L'heureuse famille qui a éprouvé cet accident n'a eu aucune blessure grave; le cheval même s'est relevé, à l'étonnement général, et aurait pu continuer la course si la calèche n'avait pas été brisée.

J'étais dans une émotion inexprimable. Je remerciais Dieu

avec larmes pour cette pauvre famille sauvée... et tout à coup il me prit une indignation et un étonnement de ce qu'ils ne priaient pas, ne remerciaient pas Dieu. « Remerciez donc, vous aussi », leur disais-je presque en colère. Je recommençais à prier et à pleurer; ils me répondirent froidement qu'ils étaient très reconnaissants envers Dieu. Ils n'avaient pas l'air de l'être du tout, mais en vérité il y avait bien de quoi. M. du Montet ne pouvait s'empêcher de sourire en se rappelant cette scène au bord de ce précipice en miniature; mes interruptions dans mes actions de grâces, mes larmes et le ton impatient succédant à l'attendrissement avec lequel je disais : « Mais priez donc aussi... Mais remerciez donc aussi... » Les femmes mêmes ne s'étaient pas trouvées mal, les enfants souriaient et le vieux médecin, propriétaire et conducteur de la voiture, regardait d'un œil terne sa vieille calèche aplatie dans le fond du ravin comme un vieux capuchon! Elle était tombée sur une pente assez douce et avait roulé jusqu'au fond du précipice en déposant sur l'herbe à chaque tour un des membres de cette famille.

Mme de Rancher, qui avait fait un voyage en Suisse deux ou trois ans avant, me raconta que sur une des plus hautes montagnes (dont j'ai oublié le nom) et au bord d'un précipice, ses domestiques lui firent remarquer un charmant petit chien anglais king's-Charles, seul, effaré et cherchant à descendre dans cet abîme... On regarde de tout côté. Personne. On se penche sur le précipice et dans sa profondeur on distingue une lourde voiture, des chevaux renversés et immobiles. On cria, pas un son ne répondit à l'appel... Après des efforts inutiles les voyageurs continuèrent leur route et arrivèrent à un hameau où ils dirent ce qu'ils avaient vu. Les montagnards connaissaient le sentier et ils se rendirent sur le lieu du sinistre : voyageurs, postillons, chevaux, tous étaient morts! C'était une famille anglaise. Cette histoire me glaçait le cœur. Je ne cessais de questionner. Mme de Rancher me répondit avec un sang-froid étonnant. Elle ne savait pas le nom de ces infortunés voyageurs. Les autorités du canton constatèrent sans doute cette affreuse catastrophe. Et le pauvre petit king's-

Charles? Je ne puis vous en donner des nouvelles, j'ignore ce qu'il est devenu, je ne crois pas que Mme de Rancher ait voulu s'en charger. Cette histoire me poursuivit longtemps comme un cauchemar dont je ne pouvais me réveiller; je faisais cette supposition... le petit king's-*Charles* avait été jeté hors de la voiture au moment du danger par sa pauvre maîtresse. Cette malheureuse famille voyageait sans doute pour son plaisir...

J'ai eu trois déceptions en Suisse. La chute du Rhin n'a pas du tout répondu à mon attente; ce serait une superbe cascade de jardin anglais, si on ne la voyait que pendant une heure; je l'ai vue au lever et au coucher du soleil, même au clair de lune, tant j'avais envie de la voir sublime — j'ai fini par la trouver belle; — mais la *crème*, le *beurre* et le *fromage* sont restés d'une extrême médiocrité pendant tout le voyage. J'avais rêvé crème et beurre idylliques.

C'est une chose délicieuse que de voyager avec M. du Montet. Il est prudent, instruit, et sait d'avance tout ce qu'il y a de remarquable dans les villes que nous visitons; nous ne perdons pas un instant, il est plus instruit que les cicerones qui nous accompagnent; il enchante les bibliothécaires et séduit tous les gardiens d'arsenaux et de musées, qui ne veulent plus le laisser sortir et se font une joie de lui montrer les pièces les plus curieuses de leurs collections; sa figure si noble, ses manières si distinguées, sa bienveillante politesse lui font des amis partout : « Ma pauvre Alex », me dit-il quelquefois après avoir discuté longtemps sur un point historique, ou examiné avec une attention et une satisfaction que je serais tentée de trouver trop prolongée des armures rares et anciennes et des manuscrits inédits...

Notre voyage en Suisse m'eût enchantée sans les inquiétudes qui sont venues m'y assaillir. Mon bien-aimé Joseph y a été presque continuellement souffrant ou malade; à Genève, Lausanne, Fribourg, Berne, Lucerne, j'ai vu la Suisse avec d'inexprimables angoisses et souvent avec des larmes... j'avais hâte d'arriver pour échapper à une anxiétude; empressement de partir pour un but plus rapproché!... à Lucerne surtout ses souffrances ont pris un caractère si grave que je

l'ai forcé, aidée par le comte Pictet et son aimable femme, à renoncer à prolonger notre voyage en Suisse.

ALBUM DE VOYAGE

Ferney, 1837.

J'étais enchantée d'aller à Ferney... Je hais Voltaire; mais, vous le savez, je suis curieuse!... Nous y arrivâmes par le plus beau temps du monde; ce fut une très agréable promenade. Le château ne répondit pas du tout à mon attente : le salon de Voltaire était bien petit, irrégulier et triste; sa chambre également mesquine... je ne sais comment il pouvait avoir assez d'espace pour y *trépigner* ses colères. Un vieux serviteur encore droit et ferme, qui nous dit être le fils du jardinier de Voltaire et âgé de quinze ans à l'époque de sa mort, nous montra toutes les *curiosités* du château; elles se bornent à très peu de chose : un vieux fauteuil en cuir, un vieux bonnet qui ressemble tout à fait à un bonnet grec de nos jours; un très petit encrier d'argent; un cachet à ses armes, dont le vieux serviteur donne des empreintes. Voilà les principaux objets qui ont été à son usage. Un portrait de l'impératrice Catherine et quelques autres sont encore dans sa chambre; je n'y ai pas vu celui du marquis de Villevielle, qui y a été longtemps. L'église que Voltaire a bâtie et dont il parle si souvent dans ses lettres n'est qu'une chapelle très simple, à la porte de la cour; elle est petite et était abandonnée et remplie de fagots, lorsque nous la vîmes. Le vieux serviteur qui montre aux étrangers l'appartement de Voltaire (le rez-de-chaussée du château), ce qui rend sa place de concierge très lucrative, est naturellement un peu fanatique de la *gloire* de son maître; mais cela ne l'a pas empêché, nous a-t-il dit avec une simplicité qui me fait croire à la vérité de son récit, d'avoir brûlé un énorme cahier de son écriture faisant partie de son héritage, parce que ce manuscrit était rempli d'impiétés abominables; on lui en avait offert beaucoup d'argent, mais il l'avait brûlé. Ce

brave homme est protestant, calviniste ou luthérien, je ne sais plus au juste.

Un gros livre où les visiteurs écrivent leurs noms me fit regretter que Voltaire ne pût y jeter les yeux; ce serait une bonne punition. Il y a tant de bêtises emphatiques et de si mauvais vers! Mais l'orgueil du poète était tel que peut-être il eût humé encore avec plaisir ce détestable encens. Le jardin était mal dessiné, mais la vue de la terrasse admirable; le jour où nous y fûmes, le mont Blanc resplendissait des derniers rayons du soleil couchant.

Genève, 1837.

Nous avions fait une jolie promenade à Genève par une belle matinée; c'était au mois de juillet. M. du Montet, qui avait une visite à faire au banquier sur lequel il avait des lettres de crédit, m'engagea à entrer chez une marchande de modes, dans la belle rue de la ville, pour y faire faire rapidement quelques réparations à mon chapeau de voyage. J'entrai donc et je m'amusai de la conversation, au reste très polie, des dames très curieuses du magasin. M. du Montet, en venant me chercher, me dit qu'il avait trouvé chez le banquier plusieurs lettres tant pour moi que pour lui; il y en avait une entre autres de M. Hennequin, le célèbre avocat et membre du conseil de tutelle de M. le comte de Chambord. Il nous apprenait que M. de Walsh Serrant s'était très maladroitement laissé prendre à Strasbourg les papiers et lettres dont il était chargé pour Mme la duchesse de Berry; que la lettre que j'écrivais à Madame en lui envoyant un billet de l'écriture de Mme la duchesse de Calabre (née archiduchesse Clémentine d'Autriche), sa mère, qu'elle avait désiré, était du nombre des papiers arrêtés et confisqués; M. Hennequin m'offrait, en plaisantant sans doute, d'être mon *défenseur* si on arrivait à attaquer les correspondances saisies. Ma lettre était d'une *simplicité* et d'une *innocence* complètes; mais il y eut, je crois, des lettres compromettantes pour quelques personnes (1), car on

(1) Cette saisie donna lieu à un procès politique, et le billet en question, qui avait quarante ans de date, ne fut jamais rendu!

fit grand bruit de cette arrestation de M. de Walsh, de sa niaiserie aussi, il faut l'avouer. Moi, je riais en lisant la lettre de M. Hennequin, et mon mari s'impatientait que je prisse la chose en plaisanterie; il avait l'horreur des tracasseries et des intrigues quelconques. Je riais toujours et je lui disais : « Mais, Joseph, un tout petit procès politique dont la pièce de conviction est un billet écrit par une princesse morte il y a plus de quarante ans me charmerait, et d'ailleurs n'ai-je pas pour me justifier une lettre de Louis-Philippe lui-même, écrite à son ami M. de Guilhermy (1) et datée de Palerme, pendant son bannissement de France? »

LE PRINCE DE MONTMORENCY

Bade, 1837.

Nous avons pour voisin le prince de Montmorency-Robecque (2), que l'on appelle aussi prince de Tancarville; il a une véritable fureur pour le jeu; il joue comme un fou, sans calcul, perd énormément; il se compare à Faust dominé par Méphistophélès. A la roulette il couvre presque tous les numéros d'or, et par conséquent perd toujours, même en gagnant. En vérité c'est une folie, une monomanie; on fait foule pour le voir jouer. Mme la grande-duchesse Stéphanie n'a pu résister à se donner cet étrange spectacle. Le prince est très dévot, entend la messe tous les jours, se confesse souvent, gémit de sa passion, ne peut la vaincre. Le bon abbé Scheibweiler, excellent ecclésiastique, et le seul, je crois, qui parle le français à Bade, va le tirer par les pans de son habit lorsqu'il est à la roulette, en lui disant : « C'est assez, prince, c'est assez. » Le bon abbé nous arriva un jour consterné : il n'avait pu réussir à arracher le prince de la table des jeux, et sur quelques paroles qu'il lui avait entendu prononcer, paroles de désespoir de joueur, il s'était persuadé qu'il allait se vouer au

(1) Voir sur M. de Guilhermy et ses relations avec le duc d'Orléans les *Papiers d'un émigré*, 1886 (Paris, Plon). *Éd.*)

(2) Branche de la maison de Montmorency établie dans les Pays-Bas. (*Éd.*)

diable! Mais on ne se voue pas au diable quand on se confesse et communie presque toutes les semaines. La chambre du prince de Robecque touche la mienne; je l'entends gémir, et se jeter à genoux par terre, lorsqu'il rentre chez lui; il est fort lourd et son désespoir ébranle mon parquet.

Je n'ai pu m'empêcher de lui faire un petit sermon hier lorsqu'il est venu nous voir. Il est impossible de mieux prendre un reproche, fait, à la vérité, avec tact et convenance; il en a été touché et non offensé. Il nous raconta un rêve où il vit sa femme, qu'il a tant aimée, lui reprocher en souriant d'avoir manqué à la parole qu'il lui avait donnée à son lit de mort de ne plus jouer. Il joua le lendemain de ce rêve et gagna. Je lui disais : « Mais, prince, fuyez les occasions, ne venez ni à Bade ni à Ems, n'allez pas où l'on joue... — Je n'y gagnerais rien, me répondit-il, car alors je jouerais à Paris. » On trouve toujours des maisons à Paris où l'on joue; c'est une folie incurable.

LE PRINCE LOUIS NAPOLÉON

Bade, 1837.

Le prince Louis Bonaparte est ici. Il joue, lui, à la couronne impériale. Il est entouré de jeunes intrigants écervelés, parmi lesquels notre ami, le jeune Richard de Querelles, se distingue par un enthousiasme romanesque. Ces jeunes fous ont imaginé de donner une fête à leur héros et futur empereur dans les ruines du vieux château de Bade, et après force toasts, chants et discours, ils ont illuminé les contours des ruines, sans en avoir prévenu l'autorité; cette étrange illumination, sortant du milieu de la forêt, a excité un étonnement général; elle n'a pas eu d'autre effet, car les pans de murailles séparés, irréguliers, sans harmonie, n'ont présenté rien d'agréable ni d'imposant.

Ils avaient invité M. Berryer, qui a refusé. Richard de Querelles a juré fidélité à son empereur, en mettant son genou en terre au milieu d'une sombre et épaisse forêt. Roman! roman!

Le prince Louis se promène toute la journée, les mains derrière le dos; il singe Napoléon. Ni sa figure ni sa tournure n'ont rien de distingué; il est recherché dans la société, il va souvent chez la princesse de Béthune. On l'appelle *Monseigneur*. Mlle de Béthune l'épouserait, je crois, volontiers, ou toute autre Altesse; il en fourmille ici, et de bien pauvres!... Le prince Louis Bonaparte s'est lié intimement avec M. Coulmann, le député républicain de Strasbourg, et se promène constamment avec M. et Mme Coulmann.

M. BERRYER, LE VAUDEVILLE, MADAME SONTAG

Bade, 1837.

J'ai toujours passionnément désiré entendre parler M. Berryer à la Chambre : je n'ai pu y parvenir; mais je l'ai entendu chanter... chanter dans une petite pièce représentée chez lady Pigott, en présence de Mme la grande-duchesse Stéphanie et de l'élite de la société alors à Bade en 1837.

Ce n'était assurément pas la même chose, mais ce fut fort amusant. M. Berryer faisait un rôle de père. Mme Rossi (Sontag) (1) était sa fille; le jeune Adrien de Mun, l'amoureux obligé, et le comte Rossi, je ne me rappelle plus quoi, probablement un rival. Mme Rossi ne voulait pas chanter, ne devait pas chanter; M. Berryer chantait, lui, d'une voix ronde, gaie et juste, quelques couplets de vaudeville. Sa fille le sollicitait d'accorder son consentement à son mariage; il s'y refusait comme tous les pères de comédie... Tout à coup, dans le moment le plus pathétique de son refus, il tira un cahier de musique roulé sous sa robe de chambre, et le présentant à Mme Rossi, il lui dit du même ton que celui de son rôle : « Non!... non!... mais, si cependant vous chantiez ces variations qui me charment toujours, je ne sais pas ce que je ferais!... — Mais ce n'est pas cela, disait Mme Rossi,

(1) Henriette Sontag, la célèbre cantatrice (née à Coblentz le 13 mai 1805, morte à Mexico le 17 juin 1854), avait épousé en 1829 le comte Rossi, secrétaire de la légation de Sardaigne à Berlin. (*Éd.*)

qui croyait qu'il se trompait. — Oui!... oui!... reprenait M. Berryer, je sais bien ce que je dis. » En même temps l'accompagnement d'un piano se fit entendre, l'élégant public applaudit. Mme la grande-duchesse témoigna haut sa vive satisfaction, et l'admirable cantatrice comprit qu'elle ne pouvait refuser. Elle chanta délicieusement. Jamais je n'ai entendu une voix plus fraîche, plus gracieuse, une méthode plus parfaite, des notes plus perlées, une plus ravissante voix de femme. « Quel effet vous a fait l'air de la comtesse Rossi? me dit quelqu'un. — L'effet d'un rossignol chantant divinement sur un rosier blanc, et faisant tomber sur les fleurs une pluie de gouttes de la plus fraîche et brillante rosée! »

SOIRÉES CHEZ MADAME LA MARQUISE DE LAAGE
LA REINE MARIE-ANTOINETTE

Bade, septembre 1837.

Les promenades sont délicieuses : nous passons nos matinées dans les bois et nos soirées chez la marquise de Laage. La foule et l'isolement ont des charmes à Bade. Mme de Laage est une *femme vieille d'autrefois* dont la conversation est toujours intéressante et toujours *vraie*. Elle a été dame d'honneur de Mme la princesse de Lamballe : ses souvenirs ont un indicible intérêt. La marquise a vécu dans cette société morte, dont plusieurs générations sont tombées dans le sang. Hier elle nous parlait de Marie-Antoinette, la plus charmante et la plus malheureuse des reines, et pendant qu'elle nous parlait je tenais à la main une rose artificielle bien fanée, une rose que Marie-Antoinette avait donnée à la princesse de Lamballe, et qu'elle portait habituellement; cette fleur, si simple en apparence, et qui est si loin de la perfection des fleurs artificielles que l'on fait maintenant, contient intérieurement un petit portrait en miniature de la reine, qui ne se voit que lorsqu'on pousse un ressort imperceptible contenu dans la tige. Cette rose a été pendant plusieurs années portée sur ce sein qui devait être meurtri, ensanglanté, déchiré, et sur ce

cœur dévoué à l'amitié, et qui devait en faire une martyre, ce cœur qui devait être arraché, dévoré par des cannibales!

Là aussi, sur cette table de Mme de Laage, se trouvait une garniture de roses brodées sur du satin noir, que la marquise se rappelle avoir vu porter à la reine; elle m'en a offert un morceau, un des devants du jupon, qui donne la mesure de la taille de la reine. Au milieu de ces souvenirs, les uns si touchants, les autres si brillants de fêtes, de royauté, de jeunesse, d'adulation, hélas! nous voyons dans notre pensée la fin terrible!...

Je voudrais que toutes les fiancées des princes français (pauvres princesses!) fussent condamnées à tenir à la main la rose de la princesse de Lamballe, et à porter en ceinture le ruban de la reine, pendant les premières harangues *de leurs fidèles sujets*, leurs sanguinaires ou simplement cruels délateurs.

Un jour, à Trianon, par une chaude après-dîner d'été, la jeune et belle reine se faisait lire l'Histoire d'Angleterre de Hume; Mme de Laage avait accompagné la princesse de Lamballe; c'était elle qui lisait. Marie-Antoinette l'interrompit avec une vive et touchante expression lorsqu'elle lut le passage où il est dit que la femme de Charles Ier le quitta pour venir se réfugier en France... « Jamais, jamais, s'écria-t-elle, je n'aurais abandonné le Roi! »

La duchesse de Luxembourg s'extasiait devant la reine sur des bienfaits qu'elle venait de répandre à l'occasion de ses premières couches. Marie-Antoinette l'écoutait tristement. « Il n'y a de mérite à faire du bien que lorsqu'on s'impose des sacrifices, et vous savez bien, madame de Luxembourg, que c'est une sorte de jouissance que nous ne pouvons avoir! » Que de délicatesse dans ces paroles!

La reine dînait tous les samedis chez son amie Mme la princesse de Lamballe; elle avait une répugnance marquée pour tout ce qui était métal. Mme de Lamballe avait fait faire à Sèvres des cuillers en porcelaine blanche pour la reine. Un jour, en prenant son café, elle en laissa tomber une qui se brisa; Mme de Laage la ramassa, fit réunir les deux morceaux

par une bande d'or. Elle était là aussi devant nous, cette cuiller si blanche.

Comme surintendante de la maison de la reine, la princesse de Lamballe avait la distribution des aumônes de Marie-Antoinette. Mme de Laage fut chargée un jour par elle de prendre des informations sur une famille malheureuse de Nîmes. « Avant tout, dit la reine en lui remettant vingt-cinq louis, il faut vivre; n'attendez pas les informations pour envoyer ce premier secours. »

La reine avait une habitude, qui hélas ! pourrait paraître un bien triste pressentiment. Elle passait souvent ses doigts entre son cou, si beau, si délié, et ses colliers; il semblait, à la voir, qu'elle y éprouvait une gêne; effectivement, elle haïssait les diamants; elle n'en portait que lorsqu'elle y était forcée. Elle s'amusait à en parer les dames de sa connaissance intime, le jour de leurs présentations, ou celles de leurs filles et belles-filles.

On a tiré parti de ce geste habituel de la reine pour abuser de la crédulité du cardinal de Rohan, en lui faisant croire que c'était un geste d'intelligence entre elle et lui pour s'entendre dans la hideuse affaire du collier. La reine vit par hasard ce fameux collier chez la princesse de Lamballe; elle ne le toucha pas, et dit avec dégoût : « Il est bien lourd »...

Comment la reine aurait-elle pu ambitionner un collier de diamants, elle qui en avait de si incomparables ! Pouvait-il y avoir quelque chose en ce genre qui fît envie à la reine de France? Mais si, pour satisfaire à cette fantaisie, qu'elle n'a jamais eue, elle eût eu besoin d'argent, tous les fermiers généraux eussent ambitionné, comme une faveur inouïe, le bonheur de lui en fournir; ils l'eussent tenu à grand honneur. La reine! Ce nom était magique alors !

Mme de Laage se rappelait qu'un jour la reine quitta de bonne heure Mme la princesse de Lamballe, chez laquelle elle avait dîné, pour aller assister à la toilette de présentation de Mme de Ligniville, qui devait se faire dans son cabinet. Elle voulut la parer de ses diamants; c'était la reine qui avait marié M. de Ligniville avec Mlle X..., riche héritière. Les prin-

cesses prêtaient autrefois leurs diamants aux jeunes femmes qu'elles protégeaient pour leur présentation à la cour ou pour des fêtes extraordinaires. Mme de Laage perdit à un bal de l'hôtel de ville deux beaux diamants du collier de Mme Elisabeth, qui en avait de superbes. La reine s'aperçut du trouble et de la désolation de Mme de Laage, et chercha à la consoler. Les deux diamants se retrouvèrent le lendemain.

Mme la princesse de Lamballe n'était pas régulièrement belle; elle avait une physionomie charmante, un très beau cou, un beau tour de visage, mais de vilaines mains. Elle était sujette à une maladie nerveuse, sorte de catalepsie. Les prétendus mémoires de la princesse de Lamballe ont été écrits, nous disait ce soir la marquise, par une personne qui n'a jamais approché cette princesse.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE LAMBALLE

Bade, 1837.

J'écoute toujours avec avidité des récits vrais, car c'est une chose inappréciable d'entendre aujourd'hui des détails *vrais* sur des personnes ou des choses intéressantes. Rappelez-vous que Mme de Laage était une des dames d'honneur de Mme la princesse de Lamballe, et nièce de Mme de Guébriant, la première de ses dames, et celle qui fut envoyée au-devant d'elle à l'époque de son mariage. L'entrevue de la princesse avec son mari eut lieu dans un château en Bourgogne, près de Château-Vilain. Le prince assista incognito à son souper. Elle le reconnut d'abord et l'indiqua à Mme de Guébriant, qui lui demanda comment elle le reconnaissait. « Parce qu'il est roux et laid », répondit-elle. La jeune princesse n'avait pas quinze ans; elle fut veuve à quinze ans et demi, n'ayant été mariée que sept mois. Le prince la fit venir à son lit de mort, pour lui demander pardon. Elle se mit à genoux, près de son lit : il voulut lui faire la confession de ses fautes; elles n'étaient pas de nature à être entendues par une jeune princesse; Mme de Guébriant fut effrayée de son début, elle l'interrompit

et fit sortir la princesse en l'assurant que Madame sa femme lui pardonnait, mais qu'elle ne pouvait lui laisser entendre plus longtemps des choses dont son innocence ne pouvait se faire une idée.

Les propos du prince de Lamballe avaient toujours été, comme sa conduite, d'une effroyable licence. *Je suis bien heureuse d'être délivrée de cet horrible homme!* disait la jeune princesse à ses dames. Elle préféra passer les premières années de son veuvage dans un couvent que de retourner en Sardaigne. L'étiquette de la cour ne permettait pas à une jeune princesse non mariée ou veuve d'avoir sa maison et de vivre dans le monde avant vingt-cinq ans. La jeune princesse de Lamballe se retira au couvent des dames de la rue Saint-Antoine. Elle avait un très bel appartement dans cette maison; elle sortait pour les bals et cérémonies de la cour. Il avait été question de son mariage avec Louis XV après la mort de la reine Marie Lesczynska.

La princesse de Lamballe était à Vernon, chez M. le duc de Penthièvre, son beau-père, lorsqu'elle reçut mystérieusement un billet de la reine, qui lui annonçait le départ du roi pour Varennes. Elle partit aussitôt pour l'Angleterre. Mais, ayant appris l'arrestation de la famille royale, elle se rembarqua immédiatement, alla d'abord à Aix-la-Chapelle, et revint à Paris partager les dangers de la reine, à laquelle elle avait voué une amitié si courageuse et si tendre. Elle ne se faisait aucune illusion, elle savait qu'elle exposait sa vie. Elle avait fait son testament et envoyé ses diamants en Sardaigne avant de rejoindre la reine.

Mme de Ginestous, une de ses dames, a perdu la raison par suite des scènes affreuses dont elle a été témoin dans les horribles journées. Elle avait marché sur une foule de cadavres et dans des flots de sang; ses vêtements en étaient teints; elle avait vu les affreux massacres, entendu les vociférations atroces; son imagination délicate n'a pu soutenir de telles émotions; elle a recouvré la raison quelques années après, mais l'a reperdue lors de l'arrestation du duc d'Angoulême dans le Midi. Sa folie consiste à croire toujours

M. le duc d'Angoulême caché chez elle, et en danger d'être découvert (1).

LA PRISE DE LA BASTILLE

Pendant la prise de la Bastille, le maréchal de Broglie faisait sa sieste. Mme la maréchale ne voulut pas qu'on l'éveillât; le comte d'Artois força violemment la porte.

PORTRAITS DE LA REINE ET DE MADAME LA PRINCESSE DE LAMBALLE

Je demandai à Mme la marquise de Laage de nous faire le portrait de la reine et celui de Mme la princesse de Lamballe. Les voici, tels qu'elle a bien voulu me les dicter. Elle voyait très souvent la reine, Mme de Lamballe ayant obtenu la faveur qu'elle pût l'accompagner presque toujours.

« La reine était admirablement belle; elle avait les cheveux d'un châtain clair, le teint éblouissant de blancheur, la main incomparable, le pied charmant, le cou superbe... Elle avait un geste d'habitude qui était de passer fréquemment sa main entre son collier et son cou, comme si quelque chose l'eût gênée... Marie-Antoinette avait une démarche de reine, une indicible grâce et dignité dans ses moindres actions; un port de tête majestueux et charmant. Au moment de la Révolution elle commençait à prendre un peu trop d'embonpoint, de ventre surtout, depuis ses dernières couches.

« Mme la princesse de Lamballe était de taille moyenne, mais charmante, le cou admirablement placé, les cheveux blonds et superbes, les yeux petits, point du tout de sourcils; le nez tombant en bec de corbin; le teint, quelquefois jaune le matin, paraissait toujours éclatant de blancheur à la lumière.

(1) Mme de Ginestous habite le Vigan, petite ville près de Montpellier. Elle est née Solesina, d'une noble famille génoise.

Elle avait surtout un grand éclat avec du rouge. La princesse de Lamballe avait un vilain pied, et la main très mal aussi, les doigts gros, charnus; elle avait un très beau tour de visage et une physionomie délicieuse; en tout, sans être belle, la princesse de Lamballe faisait l'effet de l'être (1). »

Mme de Laage avait accompagné Mme la princesse de Lamballe à son premier voyage en Angleterre, lors de la fuite du roi à Varennes; elles abordèrent à Douvres, n'y restèrent que vingt-quatre heures, se réembarquèrent pour Ostende, ne virent personne de la famille royale d'Angleterre. C'est à Aix-la-Chapelle que Mme de Laage apprit la maladie de Mme d'Amblimont sa mère et quitta la princesse de Lamballe pour aller la soigner au péril de sa vie. Elle revit pour la dernière fois l'infortunée princesse à Paris. Le récit de cette entrevue est saisissant. Mme de Laage était couchée dans un misérable logement d'une maison, au Marais. Mme de Lamballe y arriva un soir en fiacre, dans un déguisement qui la rendait méconnaissable. L'une et l'autre couraient les plus grands dangers. La princesse se dévouait pour la reine, Mme de Laage pour sa mère...

ÉPISODE DE 1791

Je viens d'entendre ce soir un récit plus circonstancié du premier départ de Mme la princesse de Lamballe; je le rends ici presque mot à mot.

La reine dit à Mme de Lamballe : « Allez chez votre beau-père, à Aumale, car je ne pourrai vous voir d'ici à deux ou trois jours : j'ai beaucoup de papiers à brûler, etc. » Mme de Lamballe répondit qu'Aumale était trop loin; mais qu'elle irait dans sa maison de Passy; la reine ajouta : « Prenez Mme de Ginestous, Mme de Laage, etc. » La princesse partit le lendemain; ses dames la rejoignirent le soir à Passy; elles veillèrent

(1) La marquise de Laage vient de donner au roi de Sardaigne un très beau portrait de cette princesse. Elle avait quarante-trois ans lorsqu'elle fut massacrée.

tard et grand fut l'étonnement de Mme de Laage d'entendre le lendemain matin, dès quatre heures, frapper doucement à sa porte. Elle allait appeler sa femme de chambre lorsqu'elle reconnut la voix de la princesse de Lamballe qui lui disait de ne pas faire de bruit, et de lui ouvrir vite et doucement sa porte. Mme de Laage se précipita à bas de son lit. La princesse lui dit vivement : « Le roi est parti. » En même temps elle lui lut un billet de la reine conçu à peu près en ces termes : « J'ai dû garder, même vis-à-vis de vous, un secret qui n'était pas le mien seul; partez vite pour l'Angleterre; embarquez-vous à Boulogne. » La princesse n'était pas sûre de ses gens; elle se méfiait particulièrement d'un de ses valets de chambre qui lui avait été donné par M. le duc d'Orléans. Il fut convenu en toute hâte que Mme la princesse de Lamballe et ses dames partiraient sous prétexte d'une promenade, sans aucun paquet, en robe ou plutôt pierrots de mousseline, en bonnets, car alors on ne portait pas de chapeaux. La princesse eut l'air d'improviser cette promenade; elle fit venir son maître d'hôtel, et lui commanda un dîner de douze couverts pour le soir même. Elle partit dans un beau carrosse doré, sans aucun effet. MM. de Laage et de Ginestous montaient alternativement sur le siège. A la première ou seconde poste Mme de Lamballe fit dételer ses chevaux et dit au maître de poste : « Monsieur, je viens d'apprendre que M. le duc de Penthièvre vient d'être frappé d'apoplexie; pourriez-vous me donner un postillon bien sûr, car je suis très pressée d'aller lui rendre des soins? » Le maître de poste avait la main appuyée sur la portière; il regarda la princesse d'un air pénétré : « Madame, lui répondit-il, soyez tranquille, car c'est moi et mon fils qui vous conduirons. »

La princesse et ses dames arrivèrent mourantes de faim; pendant le dîner, on prépara le départ. Mme la duchesse d'Orléans apportait, pendant ce rapide repas, des mouchoirs, des bas, des chemises, qu'elle mettait dans les sacs, dans les poches de ces dames, car elles n'avaient absolument rien. Le duc de Penthièvre donna de l'argent : la crainte d'éveiller des soupçons avait empêché la princesse d'en demander à son

intendant. Enfin, on arriva à Boulogne; on prit à la hâte un bâtiment sur lequel on venait de mettre l'embargo. Le capitaine voulait retourner à l'instant : M. de Laage, officier de marine distingué, s'empara du gouvernail, lui montra ses pistolets, et ordonna de continuer la marche. L'équipage n'était que de six hommes. La suite de la princesse se composait du marquis de Laage, de M. de Ginestous, d'un nègre très fidèle, et de trois autres serviteurs dévoués. Le vaisseau aborda à Douvres; c'est là que la princesse apprit l'arrestation du roi : elle ne resta à Douvres que vingt-quatre heures, s'embarqua pour Ostende sur le même bâtiment qui l'avait amenée, et de là se rendit à Bruxelles. Elle y passa six semaines dans des angoisses continuelles sur le sort de la famille royale; elle se rendit ensuite à Aix-la-Chapelle d'où elle partit pour aller rejoindre la reine. Sublime dévouement qui fut suivi de la mort la plus affreuse!

Je me suis étendue sur ce récit parce qu'il est exact en tous points. Mme de Laage nous l'a fait hier soir, en nous parlant avec chagrin des faussetés en tout genre contenues dans les mémoires qui paraissent aujourd'hui, et particulièrement dans ceux intitulés *Mémoires de Mme de Lamballe*. Ils sont aussi faux et absurdes et plus dénués de bon ton que presque tous les autres (1).

Le roi de Sardaigne avait invité la princesse de Lamballe à venir à Turin; si elle eût suivi ce désir, elle eût été empêchée de pouvoir rejoindre la reine.

Il y a, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, par le comte de Maistre, un chapitre effrayant sur la nécessité des victimes, sur la nécessité que le sang innocent coule dans les grandes expiations. Ce chapitre fait peur. La justice divine y paraît terrible, impénétrable, implacable... depuis le juste Abel jusqu'à Mme Élisabeth. Dans l'ancienne Loi comme dans la nou-

(1) Une sœur de la princesse de Lamballe avait épousé le prince de Lobkovicz, grand seigneur de Bohême. Cette princesse vivait à Vienne, très retirée du monde, mais dans la dignité de son haut rang. Elle était grand' tante de la princesse de Carignan, qui a épousé l'archiduc régnant.

velle, du sang innocent, toujours du sang pur en holocauste pour l'expiation des crimes des méchants!

Le roi de Sardaigne fit un décret qui expulsait tous les émigrés de ses États. Mme la comtesse de Provence, sa sœur, se présenta à lui le lendemain en habit de voyage. « Où allez-vous donc? lui dit le roi étonné. — Sire, vous renvoyez les émigrés de vos États, je ne dois pas oublier que je suis Française et émigrée », et elle partit.

LA DUCHESSE D'ORLÉANS, NÉE PRINCESSE DE CONTI

Encore une fois je n'écris pas avec méthode; cela m'est impossible. J'écoute ou je regarde; puis mes souvenirs tombent, comme ils se présentent sur mes petites feuilles détachées. La duchesse d'Orléans, mère de Philippe-Égalité, née princesse de Conti, était la plus extravagante princesse qu'on pût imaginer. Elle avait la conduite la plus scandaleuse. M. de Melfort avait été son premier amant. Il avait parié vingt-cinq louis, un jour avec elle, qu'elle aurait un amant avant six semaines; elle lui paya effrontément ce pari en jetant, avant le terme fixé, cet argent sur le billard où M. le duc d'Orléans jouait avec M. de Melfort. Le vieux marquis de Polignac, d'une autre famille ou branche que celle favorisée depuis à la cour, a été aussi un des amants de cette princesse. Sa longue discrétion fut vaincue un soir à Édimbourg, pendant l'émigration, par le comte d'Artois, le comte de Vaudreuil, le chevalier de Puységur, et Mmes de ***, de l'une desquelles je tiens ce récit. Il consentit à montrer quelques lettres très spirituelles et le portrait de cette folle, mais très jolie princesse, peinte en récollet... N'en voulez pas trop à M. de Polignac de cette indiscrétion : il y avait quarante à cinquante ans qu'elle était morte!... Mme la princesse de Conti, sa mère, née d'Orléans, disputant un jour avec M. le prince de Conti, son mari, s'écria dans sa colère : « Enfin, Monsieur, il en sera ce que vous voudrez; mais toujours est-il que je puis faire des princes sans vous, et que vous, vous ne pouvez faire que

des bâtards sans moi. » Mme la duchesse d'Orléans, mère de l'Égalité, était excessivement maligne : elle légua, en mourant, à chacune de ses dames d'honneur un meuble fermé dont elle leur remit la clef cachetée, avant sa mort, avec des paroles d'adieux. Lorsqu'elles ouvrirent les secrétaires et cassettes, elles n'y trouvèrent que des couplets d'une malice noire et d'une licence révoltante...

A propos de ce marquis de Polignac dont on nous parlait tout à l'heure, je vais m'amuser à répéter ici, comme type de l'époque, quelques-unes de ses bizarreries. Il avait été très beau, il était très spirituel et très ignorant. Il avait rendu service à Londres à un jeune homme qui vint l'en remercier avec effusion et le supplia de lui permettre de lui lire une pièce de vers qu'il avait composée en son honneur : « Monzieur, Monzieur, ze suis pressé, d'ailleurs ze n'aime pas les vers, ze vais faire ma toilette. — Mais, monsieur le marquis, dit le poète sans se laisser déconcerter... pendant qu'on coiffera monsieur le marquis... — Ah bien, à la bonne heure, mais ze suis très pressé... Ze vous en avertis ». Le poète commença par ces mots : « O toi, Polignac!... — Monzieur, monzieur, s'écria le marquis, ze n'aime pas qu'on me tutoie, ze vous trouve bien hardi!... — Mais, monsieur le marquis, les vers autorisent; les poètes tutoient les dieux, Boileau tutoyait Louis XIV. — Ze ne connais pas M. Boileau; mais assurément, s'il tutoyait Louis XIV, c'était un faquin... »

Il lui prit envie de se remarier à Londres, pendant l'émigration, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ses amis firent de vains efforts pour l'en dissuader; il vint trouver Mme de Laage pour l'aider dans ses emplettes de corbeille; il épousait une pauvre demoiselle émigrée. « Par où commencerons-nous? lui dit la marquise. — Ma chère amie, nous irons, s'il vous plaît, d'abord chez le marchand de bas, car ze crois qu'elle n'en a pas. » Le comte d'Artois, en le rappelant à Édimbourg, fit manquer ce mariage; mais quelques mois après il s'amouracha d'une autre jeune personne, et, pour cette fois, le mariage allait se conclure lorsque le vieillard mourut.

ÉPISODE DE 1786

Les jeunes femmes de la cour faisaient presque toutes des dettes autrefois : Mmes de G. et de L., dames de Mme la princesse de Lamballe, étaient dans ce cas. Elles dînaient un jour ensemble et étaient au dessert lorsqu'on leur annonça la visite de M. Le Normand, célèbre marchand d'étoffes à Paris; il entra, vêtu d'un habit de velours noir, veste brochée d'or, boucles d'argent à ses souliers. Grande révérence de son côté; politesse inquiète de la part des jeunes femmes : elles s'excusent de ne pouvoir le payer... « Mon mari est absent, lui dit Mme de G. — Le mien vient de s'embarquer, lui dit l'autre; et vous savez, Monsieur Le Normand, que des jeunes femmes n'ont pas d'argent en l'absence de leurs maris. — Aussi, mesdames, répond galamment le riche marchand, je ne venais pas pour *recevoir* de l'argent, mais seulement pour savoir si vous ne pouvez pas en donner, car j'établis un de mes premiers commis, je lui cède une partie de mes fonds, je garde les créances arriérées; ne voulant pas l'embarrasser dès le début par des affaires compliquées, je les garderai sur mon compte. — Oh! mettez-nous sur votre compte, monsieur Le Normand », s'écrièrent les deux jeunes femmes, ravies de ce bon procédé. Et, après avoir réglé leurs mémoires avec lui, elles lui témoignèrent leur inquiétude qu'il ne fût quelquefois victime de sa grande facilité : « Je n'ai jamais rien perdu avec des personnes de haut rang, leur répondit-il; il y a trois époques où les grands seigneurs paient toujours les dettes de leurs femmes et de leurs enfants : la naissance d'un fils, les mariages ou la mort sont des époques où les créanciers sont toujours payés. »

MADAME HABER, LA JEUNE SŒUR DE MADAME DE ROTHSCHILD DE FRANCFORT

Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que la jolie Mme Haber, juive, soit la sœur de Mme de Rothschild; mais qu'elle soit la

belle-sœur de M. de Fénelon, voilà ce qui m'étonne! C'est une chose étrange que de lui entendre dire : « Ma sœur Rothschild, ma sœur Fénelon! » Je l'ai vue ici quelquefois dans une maison distinguée; c'est une jolie juive, d'assez mauvaise compagnie, maîtresse de lord William Russell, qui la suit partout, au grand désespoir de la belle, noble et jalouse lady William. Je ne sais pourquoi on la reçoit : elle a des manières très communes, elle est bavarde; mais son mari est banquier! Comprenez-vous l'effet de ces paroles qui reviennent sans cesse dans les racontars de Mme Haber : « Mon beau-frère Fénelon, — ma sœur Rothschild. » — Elle pensait à se faire baptiser, mais elle ne savait si elle se ferait catholique ou luthérienne; son professeur devait la décider. Elle avait un professeur de *religions;* remarquez bien que je mets *religions* au pluriel. O Fénelon!

EMS

Juin 1838.

Ems eût encore été pour moi un but de voyage intéressant s'il n'eût pas eu celui, si vivement désiré, de nous réunir après une séparation de quatorze ans à notre aimable et si constante amie, la comtesse Thérèse de Chotek; elle nous avait écrit de Vienne pour nous y donner rendez-vous. Elle y vint pour accompagner sa nièce, la jeune comtesse Euphémie de Clary, dont la santé inquiétait sa famille. Délicieuse réunion! Nos conversations n'ont aucune lacune; une correspondance suivie, intime, nous met à même de les continuer dans les petits détails, comme si nous nous étions séparés la veille; nous en faisions souvent la remarque.

Nous étions allés à Ems, ma mère, mon père, ma sœur et moi, en 1794; hélas! seule je survis; je ne reconnais presque pas l'Ems de mes souvenirs. Ces beaux hôtels n'existaient pas, et, chose étrange, celui où nous logions est bâti précisément sur la place de la maison que nous avons habitée en 1794.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE SCHAUMBOURG-LIPPE

23 juillet 1838.

Nous nous trouvons près de la princesse régnante de Schaumbourg-Lippe à la promenade; elle me prie de lui nommer les dames avec lesquelles je suis; je lui nomme Mme la comtesse de Chotek et la vicomtesse de Léry, née Kellermann, fille du maréchal-duc de Valmy. La princesse ravie me prie de la *présenter* à ces dames. Elles se lèvent naturellement et se font présenter à elle; puis me présentent. Arrive le prince régnant de Schaumbourg, la princesse Mathilde et la princesse Adélaïde, ses filles; nouvelles présentations respectives et compliquées; nous faisons spectacle, nous encombrons une allée. On se présente à droite, à gauche. Le baron de Kersten me prie de le présenter au prince de Schaumbourg, et comme il y avait à peu près *une minute* que nous l'étions l'un à l'autre, je ne pus retenir mon sérieux : j'étouffe, j'éclate; M. du Montet est au désespoir de me voir rire; Thérèse feint la crainte de la pluie pour éviter la contagion. Le prince est très sourd, et cette circonstance a ajouté au plaisant de ces présentations multipliées en plein air, au milieu d'une foule qui s'arrête, écoute et regarde les présenteurs, les présentés, les révérences, les quiproquos, les imbroglios. La bonne princesse de Schaumbourg-Lippe a pris une grande amitié pour la vieille vicomtesse de Léry. Elle croit que le maréchal vit encore et se ménage une protection pour la première invasion que les Français feront en Empire ! Elle avait vu le maréchal lors de la puissance de Napoléon, en Allemagne.

LA PRINCESSE DE SCHAUMBOURG-LIPPE

26 juillet 1838.

Nous avons été, cet après-dîner, faire notre visite à la princesse de Schaumbourg-Lippe; nous n'avons trouvé personne. Par hasard dans l'antichambre, la jeune princesse Mathilde nous a ouvert la porte du salon de sa mère, au grand désappointement

du prince et de la princesse, qui auraient voulu nous recevoir plus solennellement. Ils nous ont fait le plus aimable accueil. bonté, bienveillante simplicité; mais la naïveté de la princesse est incroyable. Incroyable est le mot. Elle loue avec extase l'empereur Napoléon, le duc d'Orléans, Louis-Philippe, me demande si je suis carliste, et sur ma réponse, en souriant, que je suis simplement légitimiste, elle s'écrie : « Oh! moi aussi, je tiens beaucoup à la légitimité! » Elle confond tout. Elle croit Mademoiselle fille de Mme la Dauphine; nous n'avons pu la faire revenir de cette erreur. Elle croit que le duc de Bordeaux est imbécile! Nous parlons des Mémoires de Marmont, qu'elle a lus, et nous dit qu'ils sont charmants et écrits par *Charlotte Sand*. Elle croit que le maréchal Marmont est envoyé à Vienne par Louis-Philippe. Nos étonnements! Mme de Chotek et moi cherchons vainement à lui faire comprendre que George Sand (et non pas Charlotte) n'est pour rien dans les Mémoires du maréchal.

Hier matin, cette bonne princesse m'a arrêtée à la promenade pour me demander si je connaissais cette jolie Française, qui, dit-elle, est ici avec son mari (M. Demidoff). Je lui ai répondu brièvement, craignant qu'elle ne lui fît à elle-même quelque innocent *sanglant quiproquo*, que Mme de Montault était séparée de son mari et ne voyageait pas avec lui. Elle désire passionnément connaître Jules Janin; je cherche à l'en dissuader; je meurs de peur qu'elle ne lui dise d'étranges choses, et que Jules Janin n'en fasse le type d'une des princesses de son premier roman. Elle en parle avec enthousiasme. Elle me demandait hier le titre de ses ouvrages, dont elle n'a jamais lu une ligne; je lui ai nommé *l'Ane mort et la Femme guillotinée*. « Il fait donc des tragédies? » s'est-elle écriée ravie. Je lui ai répondu en riant : « Non, princesse, mais cet ouvrage est très tragique. » De là je conclus qu'elle parlera à Jules Janin, la première fois qu'elle le verra, de *sa belle tragédie de l'Ane mort!* La jeune princesse Mathilde paraît très spirituelle. On dit que le prince de Schaumbourg-Lippe est un homme de bien; il a de plus un très beau talent pour la peinture. Heureux princes, qui ont assez de loisirs pour s'occuper de peinture!

LA VICOMTESSE DE LÉRY, NÉE KELLERMANN

La vieille vicomtesse de Léry, qui a été, jadis, une des dames d'honneur de la reine Hortense, reprend ses airs de cour. Elle était hier au bal auprès de la princesse de Schaumbourg, en attitude de grande maîtresse. Elle avait imaginé de se coiffer d'un turban à la mode de l'Empire, qui ferait époque dans les annales des turbans si les turbans avaient des annales; elle l'avait improvisé. C'est du reste une femme fort polie. Elle est venue ici de Paris, avec ses chevaux, à petites journées et comme en se promenant. Elle est accompagnée par le baron de Kersten, conseiller de légation du très petit prince de Schwarzbourg-Sondershausen. Le vicomte de Léry, fils de la vicomtesse, arrive de Suède; c'est un homme spirituel et *conversationnable*, infatigable voyageur.

Mme de Léry nous raconte un trait touchant de la reine Hortense. Pendant la visite qu'elle fit à Arenenberg, la duchesse de Saint-Leu, alors brouillée avec Mme Parquin, née Cochelet, y mena néanmoins Mme de Léry : « Si je ne la voyais plus du tout, lui dit-elle, personne ne voudrait la voir! » Elle lui dit aussi, en lui parlant de son fils Louis : « Jamais il ne me donnera le moindre chagrin, je suis sûre de lui. » La reine Hortense n'avait jamais été jolie, mais très agréable de tournure et de manières. Elle avait une très vilaine bouche.

La vicomtesse de Léry se plaint beaucoup des intrigues des chanoinesses de Puget et de Mme Victorine de Chastenay, qui avaient voulu épouser le vieux maréchal de Kellermann, duc de Valmy, son père, presque mourant (1). Mme du Puget était fille naturelle d'un prince du sang. M. du Montet l'avait beaucoup vue à Luxembourg, au commencement de l'émigration. Elle avait montré un grand enthousiasme pour son brillant fait d'armes au combat d'Arlon. M. du Montet était

(1) Voir à ce sujet les Mémoires de Mme de Chastenay, II, p. 172 (Plon, 1896.)

non seulement d'une valeur brillante, mais il avait en outre une figure charmante et une tournure chevaleresque et très distinguée. Il n'avait pas oublié les bontés de Mme du Puget; il voulait aller la voir à Paris, en 1824. Elle sortait de son hôtel lorsque M. du Montet vint à sa porte. Le portier la lui montra à quelques pas en avant. Elle était devenue énorme et tenait un petit chien en laisse, attaché à un long ruban rose ou bleu. M. du Montet fut frappé du comique de ce changement, il ne l'aborda pas. Cela me fit rire.

MADAME DE MONTAULT

27 juillet 1838.

Mme de Montault (fille du duc de la Rochefoucauld-Liancourt) était hier sur son balcon; Jules Janin assis par terre à ses pieds; M. Demidoff couché tout de son long, aussi par terre, sur ce balcon. Enfin ils sont partis; Mme de Montault a scandalisé tout le monde ici; la mise négligée et inconvenante de M. Demidoff était un objet de blâme et d'étonnement. Ils sont passés sous mes fenêtres ces jours-ci; M. Demidoff en large pantalon de toile grise, une veste courte ronde, une espèce de gilet, une casquette; Jules Janin avait l'air d'un vieux gros gamin dans une incroyable tenue de cheval et le colonel, ou soi-disant colonel Stritti, derrière Mme de Montault, portait à la main un bonnet de femme, un petit bonnet à rubans roses. M. Demidoff lui criait à tue-tête : « *Bêta,* vieille bête, arrivez donc! »

Mme de Montault n'est plus jolie, pas même élégante; elle a une mise de femme de chambre; elle était assise sur un banc, près de nous, dans cette jolie promenade; il y avait foule. Elle se plaignait de la dureté du bois des bancs; elle était entre M. Demidoff et Jules Janin. « S... D... lui dit le dernier en jurant, c'est que vous n'êtes pas engraissée, vous avez les f..... diablement maigres. »

... Ils sont fabuleusement riches, les Demidoff; ils possèdent des mines d'or dans les monts Oural. Le frère aîné est marié; il a épousé une jolie femme, belle même, mais elle est

devenue énorme, parce que son mari, qui est d'une grosseur si prodigieuse qu'elle l'empêche de se remuer, ne veut pas que sa femme fasse plus d'exercice que lui. Mme de Chotek les a vus à Tœplitz, il y a deux ans. M. Demidoff mangeait à table d'hôte, mais dans sa vaisselle d'or massif : assiettes, couverts, gobelets de même métal. Mme Demidoff portait du sucre dans une assiette d'or, tous les jours après dîner, à son cheval favori. C'était le seul exercice que son mari lui permît de faire.

Parlons encore d'une fortune russe prodigieuse. C'est notre chère Thérèse qui nous a fait le récit des magnificences de Mme Branicka; son fils donnait une fête à l'empereur de Russie à Saint-Pétersbourg : elle lui envoya cent mille roubles pour aider à la décoration de la salle de bal. Quand elle veut faire un cadeau à ses filles, elle se fait apporter des cassettes et y puise sans regarder des diamants, des saphirs, des émeraudes, des perles, dont elle leur donne des poignées au hasard et comme d'autres donneraient des dragées.

LE PRINCE SANGUSZKO

Ems, 1838.

Notre chère Thérèse de Chotek nous parle avec un grand intérêt du jeune prince Sanguszko, frère de celui qui a épousé la fille du prince Henri Lubomirski; elle le connaît. Il avait été très en faveur auprès de l'empereur Nicolas, ce qui ne l'a pas empêché de prendre part à la dernière insurrection polonaise. Il a été fait prisonnier et toute l'Europe s'est intéressée à son malheureux sort. Le général russe, qui savait à quelle condamnation il était exposé, feignit de ne pas le connaître, l'interpella hautement sous un nom supposé, pour le sauver; mais un prisonnier, Polonais comme lui, le perdit en se jetant dans ses bras et s'écriant : « Sanguszko! » Il fut alors impossible au général russe de maintenir sa généreuse feinte; il fut envoyé en Sibérie, enchaîné. Nos journaux avaient assuré qu'il était mort en route, de la poitrine; cela est faux. Il fut

réellement envoyé en Sibérie et il en est revenu, ayant demandé à entrer comme simple soldat dans un régiment russe. Il a été de l'expédition en Perse où il a été criblé de blessures et a fait des prodiges de valeur. Il en est revenu toujours soldat. Au retour de l'expédition, son régiment fut passé en revue par l'empereur Nicolas, qui le reconnut, mais ne lui adressa aucune parole, ni ne lui accorda aucun avancement. L'empereur ne pouvait oublier qu'il l'avait admis dans son intimité, qu'il avait joui de son amitié et qu'il avait trahi sa confiance. Le jeune prince Sanguszko avait épousé la petite-fille de la comtesse Potocka, fille du comte Alexandre Potocki et de la comtesse Tyszkiewicz (divorcée). Elle est morte à la suite de ses premières couches : c'est dans le premier moment de cette violente douleur que la révolution de Pologne a éclaté et qu'il s'est dévoué. Il est sous-lieutenant maintenant dans l'armée russe et vient d'obtenir un congé de trois mois.

Comprenez-vous qu'un chef de l'insurrection polonaise, un prince Sanguszko, ait désiré, après sa condamnation, porter l'uniforme russe, être soldat russe, plutôt que de rester en Sibérie? Il y serait mort, dit-on. Certes, cette mort eût été plus noble que de vivre *soldat* russe après les derniers malheurs de sa patrie; le caractère polonais est plein de ces disparates.

LA PRINCESSE DE LIEGNITZ, DEUXIÈME FEMME DU ROI DE PRUSSE

1838.

Elle est née comtesse de Harrach; sa mère était protestante. Cette circonstance et aussi l'infériorité de sa naissance (quoique noble) avaient éloigné la branche aînée des comtes de Harrach du père de la princesse de Liegnitz. Elle a apostasié la religion catholique dans laquelle elle avait été élevée. Quand on lui en témoigne de l'étonnement, elle répond très naïvement : « Cela a fait tant de plaisir au roi! Il a été si affligé de voir sa sœur, la princesse de Brandebourg, mariée

au prince d'Anhalt-Koethen, embrasser la religion catholique! »

La princesse de Liegnitz est petite, brune, jolie et agréable, mais elle prend un peu trop d'embonpoint; elle a de l'aplomb et même une sorte de dignité. Elle ne prend que le titre d'Altesse et refuse celui d'Altesse royale quand on le lui donne. Elle est maintenant très bien vue des princesses, filles du roi, qui sont convaincues qu'elle ne se mêle en rien d'affaires et ne cherche pas à prendre d'influence sur le roi, dont elle est plutôt la garde-malade que la femme. Dans les premières années de son mariage, il est bien su et avéré que le roi ne vivait pas avec elle. On ignore si cette bizarrerie dure encore, mais cela est probable. Le roi ne voulait pas d'enfant de ce mariage; il s'est marié pour avoir la société et les soins d'une femme. Les princesses, filles du roi, la prennent par la main et passent ainsi avec elle, pour lui éviter les embarras de sa position.

Le roi de Prusse est le plus méthodique de tous les hommes; il dîne tous les jours à une heure, souvent en plein air, par la plus grande chaleur.

LA FAMILLE REVENTLOW

Ems, 1838.

La famille du comte de Reventlow (du Holstein) est ici. La comtesse, née de Voss, a un regard doux et sensible; elle a de la noblesse, ainsi que la sœur du comte; mais ces dames sont si raides, si grandes, si droites, si dénuées de grâce, qu'elles ont l'air d'avoir avalé leur busc; elles ressemblent à des tableaux de l'ancienne école allemande avant la Renaissance, et comme dans ces tableaux leurs mains sont remarquables de blancheur et de beauté. Le comte est le plus maussade personnage que l'on puisse rencontrer, sot et arrogant seigneur de campagne. La comtesse Thérèse les connaît *malheureusement*. Nous sommes enchantés de sympathiser avec l'aimable chanoinesse de During, dame de la cour de Danemark;

elle ne peut souffrir ce renfrogné comte de Reventlow : « Il veut régner partout, nous disait-elle, il se croit toujours au milieu de ses baillis. » Elle a établi entre elle et lui une très habile ligne de démarcation, qu'elle défend au besoin, avec une plaisante manœuvre de coude, lorsqu'il vient à dépasser les légitimes bornes de sa place à table d'hôte, et usurper la sienne. Cette petite comédie nous fait rire. Mme de During est très aimable, gaie et naturelle, avec beaucoup d'usage du monde. Cette famille Reventlow s'est fixée dans mon souvenir comme des tableaux peints sur bois.

Le général Guilleminot est ici et attire l'attention dans les réunions publiques. La princesse de Schaumbourg-Lippe désire vivement faire sa connaissance; elle l'appelle M. Guillé-Munot. La princesse a paru très étonnée que je ne connusse pas le famille du grand maréchal de sa petite cour, M. R. de ***. Ce grand dignitaire occupe ce poste éminent depuis plus de cinquante ans! Il est très considéré et mérite certainement de l'être à Schaumbourg... mais je n'avais aucune idée de *cette illustre famille* en Lorraine. Honteuse de mon ignorance, je me suis adressée à mon retour à Nancy, par hasard, précisément à un de ses cousins, le président Luxer, pour avoir des renseignements sur cette illustration inconnue. Cette famille est de Dieuze et honorable, mais mon ignorance de son existence et de sa noblesse n'avait rien d'extraordinaire; le bon président me l'a assuré en riant.

Les Français ont bonne chance pour les places de *grands maréchaux*. C'est M. Dubois qui est grand maréchal de la cour de Bade. J'ai toujours peine à prendre au sérieux les *grandes charges* des petites cours. Mme Aurore de Marassé, une de mes connaissances assez intimes de Vienne, devenue grande maîtresse de la princesse de Cobourg-Gotha, me paraissait jouer un rôle de comédie. Elle n'a pu résister aux orages et aux intrigues de cet empire; elle a quitté Cobourg et s'est mariée, très heureusement, au comte de Venanson, ex-gouverneur d'Alexandrie, en Piémont, avec lequel elle est très heureuse.

MADAME DE MONTGOMMERY

Ems, 1838.

M. du Montet traversait hier matin les vastes corridors de la maison des bains, au premier étage; il a rencontré une dame qui paraissait fort préoccupée, et cherchait à l'approcher. Ce manège l'a surpris, car il ne la connaissait pas du tout. Enfin, elle l'a interpellé de la manière la plus originale: « Monsieur, lui a-t-elle dit, j'erre depuis une heure, sans pouvoir retrouver ma chambre; seriez-vous assez bon pour vouloir me l'indiquer? Je n'ai encore trouvé personne qui m'inspirât assez de confiance pour oser réclamer ce service, mais votre physionomie si noble et si bienveillante me donne ce courage. — Ne savez-vous pas le numéro de votre porte, Madame? — Hélas! non, Monsieur; arrivée hier, très tard dans la nuit, je n'ai pas songé à le regarder non plus que ce matin, en allant au bain. — Quelles indications pouvez-vous en donner? — Aucune, toutes ces portes se ressemblent, tous ces corridors sont les mêmes. » Après quelques recherches infructueuses, pendant lesquelles la dame causait d'une manière spirituelle et originale, M. du Montet lui demanda son nom, et obtint avec ce renseignement le numéro de l'appartement donné la veille à Mme de Montgommery, venant de Suède.

Mme de Montgommery, fille du comte Orosco ou Oriosco, Italien, est une personne originale, spirituelle, un peu extraordinaire. Nous la rencontrâmes le soir à la promenade; elle est venue encore remercier son sauveur. Nous nous promenâmes ensemble; puis tout d'un coup, je lui dis : « Voulez-vous supposer un instant, Madame, que nous sommes à un bal masqué? Vous ne l'êtes pas, mais je le suis. » Elle me regarda en riant, montrant ses grandes dents blanches, qui constrastent avec la couleur brune de son teint. « Vous supposez donc que j'ai un domino? — Oui. » Alors je lui rappelle qu'elle s'est trouvée, il y a vingt ans, à Vienne, dans une auberge que je lui nomme, qu'elle n'avait point de piano dans

sa chambre. Mme de Montgommery, jeune alors, avait une voix et une méthode admirables; elle ne pouvait s'empêcher de chanter, mais l'accompagnement lui manquait. Un jour qu'elle exécutait un morceau difficile, elle entendit près d'elle, dans la chambre contiguë à la sienne, un accompagnement très doux, mais très juste. Elle s'arrêta d'abord; mais l'amour du chant l'emporta, elle reprit son chant et l'accompagnement se fit entendre, mais plus prononcé, l'accompagnateur avait pu juger qu'on acceptait ses services. Mme de Montgommery fut réjouie de ce souvenir. Le comte Louis de Bombelles, que nous voyions souvent à Vienne, était cet officieux voisin. Il était très bon musicien; il nous avait raconté dans le temps cette aventure, qui nous avait amusés. Je lui rappelai plusieurs autres circonstances de son séjour à Vienne, à cette époque. Je ne la connaissais pas alors; mais Mme de Montgommery était cousine et nièce de plusieurs personnes de la famille de Leduez (dont était sa mère) et que nous connaissions à Vienne. Nous en conclûmes que lorsqu'on a un peu voyagé, et habité Paris et Vienne, il est impossible de garder un incognito quelconque; petit ou grand incognito, on trouve partout des rapports de société. Mme de Montgommery vient de Stockholm, et va à Paris et à Florence; elle est seule ici avec un *savant* en habit vert pomme. Elle nous dit que le roi Bernadotte est très aimé en Suède; son fils l'est médiocrement, et n'a pas de racine dans le pays, quelque avance qu'il fasse aux Suédois. Qui vivra, verra.

LE MARQUIS CARIATI

M. de Blacas racontait à Tœplitz, chez la princesse de Clary, que pendant son ambassade à Naples il alla un matin voir le ministre, marquis Cariati, par une chaleur étouffante; il le trouva assis sur un canapé, absolument nu, complètement nu. Le marquis le reçut sans aucun embarras, faisant force politesses et révérences; mais, s'apercevant du pénible étonnement de M. de Blacas, il lui demanda pardon de son négligé, passa

dans son cabinet, et revint avec un gilet, pas d'autre vêtement, un *gilet*, et rien de plus!

CANCANS!

Juillet, 1838.

Nous faisons la connaissance de Mme Ancillon, née de Verquigneul, veuve du ministre des affaires étrangères de Prusse (1). Elle a ~~été recommandée~~ à Mme la comtesse de Chotek par une de ses amies de Berlin, qui l'est également de Mme Ancillon. C'est une grande femme qui paraît très souffrante. Sa pâleur est jaune, ses lèvres blanches. Elle a une tournure et une mise distinguées, mais le vert domine dans sa toilette et donne à sa couleur jaune des reflets verdâtres. Mme Ancillon est détestée à Berlin. On lui reproche, à tort ou à raison, ses *cruautés* conjugales pour son mari, ses caprices, ses singularités. Elle était souffrante un jour, et paraissait assoupie sur une chaise longue, dans son salon. M. Ancillon s'approcha d'elle sur la pointe des pieds. « Flore... dit-il de sa voix la plus douce... Flore dort? — Va-t'en, monstre », lui répondit-elle brusquement, sans songer qu'elle était entourée de diplomates.

Mme Ancillon vient passer la soirée chez moi avec la comtesse de Chotek et la comtesse Euphémie de Clary. Nous la jugions peut-être trop sévèrement. Elle nous paraît avoir le ton et le langage vulgaires, des expressions libres et mordantes. Elle est maldisante; je ne sais pas si cette expression est française, mais elle est exacte, car elle nous dit beaucoup de mal de plusieurs personnes. On répond à mes étonnements que c'est, en général, le ton des dames belges. Quoique zélée orangiste, elle se moque de la princesse d'Orange, qu'elle appelle une *phraseuse;* mais elle loue beaucoup le prince Frédéric. Mme Ancillon a été dame d'honneur de la princesse

(1) Ancillon (Jean-Pierre-Frédéric), né à Berlin le 30 avril 1767, mort le 19 avril 1837; il fut secrétaire d'État pour les affaires étrangères en 1831; mais dès 1814 il exerçait sur la politique prussienne une influence qu'il garda jusqu'à sa mort. (*Éd.*)

Frédérique d'Orange, fille du roi de Prusse. M. Ancillon, ministre des affaires étrangères et ex-pasteur de l'Église réformée à Berlin, avait soixante-dix ans lorsqu'il a épousé la marquise de Verquigneul; elle n'a jamais pu le souffrir.

Mme Ancillon nous raconte que le prince Charles de Prusse fait la cour aux jeunes personnes et les compromet, qu'elle l'a violemment repoussé un jour en le menaçant; elle a accompagné cette confidence d'un geste significatif et énergique de la main.

Mais les plus beaux récits de Mme Ancillon sont assurément ceux qui sont relatifs au prince de Ligne, qu'elle ne peut souffrir; elle n'est pas, il est vrai, la seule personne qui parle de ses excentricités. Le prince Eugène de Ligne a été orangiste zélé; il a eu son hôtel à Bruxelles pillé par les *léopoldistes;* puis, léopoldiste lui-même, il a été envoyé ambassadeur extraordinaire à Londres, pour le couronnement de la reine Victoria. Il n'a pu obtenir du roi Léopold que sa femme eût le titre d'ambassadrice, sans lequel il n'a pas voulu l'emmener à Londres. Le prince de Ligne a épousé en premières noces Mlle Mélanie de Conflans. Je l'ai vue à Paris, dans le monde, à l'époque de son mariage; elle avait une physionomie beaucoup plus prononcée que celle de son mari. Il l'a extrêmement aimée, et cependant, de son vivant, elle se portant très bien, on prétend qu'il a dit à Mlle de Tréziguier (en plaisantant sans doute) que s'il devenait veuf, il l'épouserait. Son désespoir à la mort de sa femme a été violent; il donna même des inquiétudes. Il avait disparu, on le cherchait avec angoisse; on le trouva dans la chapelle, faisant une répétition du luminaire, des obsèques qui devaient avoir lieu le lendemain; il avait fait allumer les cierges, il admirait ce bel effet. Le lendemain, il n'eut pas la force d'assister à cette triste cérémonie. Son prompt mariage avec Mlle de Tréziguier, après cette grande affliction, a étonné; elle est morte de sa première couche; la douleur du prince de Ligne a été excessive; il posa son anneau nuptial sur le cercueil et jura, dans son désespoir, qu'il ne se remarierait plus. Il partit pour Vienne, il s'arrêta à Munich, où il pleura beaucoup, et devint amoureux de Mlle de Tascher.

Le mariage fut arrêté. Le prince de Ligne lui demanda, en considération de sa douleur, de ne pas danser pendant le carnaval; Mlle de Tascher se soumit à cette *délicatesse de veuf*. Le mariage devait se faire après l'expiration du deuil. Il arriva à Vienne, devint amoureux de la jolie et fraîche comtesse Xaverine de Kollowrath (une de mes compagnes de couvent) et, en même temps, de la princesse Hedwige Lubomirska, fille du prince Henri; il se désole, il pleure Mlle de Tréziguier, oublie Mlle de Tascher, et épouse la jeune princesse Hedwige, la mène à Bruxelles, où elle paraît à un bal donné à l'occasion de son mariage, avec la robe de dentelles de Mlle de Tréziguier et les diamants de Mlle de Conflans. On a prédit au prince de Ligne qu'il aurait cinq femmes : une Française, une Belge, une Polonaise, une Anglaise, une Italienne. Cette dernière doit lui être fatale, l'étrangler et le poignarder. Les trois premières prédictions se sont accomplies. Après avoir été ardent orangiste, et avoir envoyé force mémoires au prince de Metternich, dit-on, contre Léopold, il est devenu son sujet dévoué; son esprit (s'il en a) doit être aussi inconséquent que son cœur. Le prince de Ligne est aujourd'hui ambassadeur à Paris.

LA PRINCESSE LÉON RADZIWILL, NÉE PRINCESSE OUROUSOW

Je vois passer une élégante calèche, c'est celle de la princesse Léon Radziwill. Il y a beaucoup de branches différentes de cette grande et illustre maison de Radziwill; le prince Guillaume et le prince Boguslaw, son frère, établis à Berlin, sont fils de la princesse Louise de Prusse (1), et ont épousé les deux sœurs : la princesse Mathilde et la princesse Léontine, fille du prince Clary et de l'aimable princesse, sœur de notre chère éomtesse Thérèse de Chotek. Voilà ce qui ajoute pour

(1) Ces deux Radziwill étaient fils d'Antoine-Henri Radziwill et de Frédérique-Dorothée-Louise-Philippine, fille unique du prince Ferdinand de Prusse; Guillaume entra dans l'armée prussienne et commanda le 4e corps d'armée, et, en 1860, l'arme du génie; son frère Boguslaw eut pour fille Élisabeth Radziwill (1803-1834), qui est très souvent citée dans l'histoire de la cour de Berlin et de la famille royale de Prusse. (*Éd.*)

moi tant d'intérêt au nom illustre des Radziwill. La princesse Léon Radziwill, née princesse Ourousow, ne ressemble pas aux princesses Guillaume et Boguslaw, si gracieuses et si douces; elle est nièce de M. de Tatitscheff, ambassadeur de Russie à Vienne, et sœur de Mme Muskin-Pouskin; l'empereur Nicolas en a été très amoureux. La conduite de cette jeune femme a été irréprochable; elle a pris l'impératrice pour confidente, a résisté à l'empereur et mérité son estime et l'affection de l'impératrice. Ils l'ont mariée au prince Léon Radziwill, dévoué à la Russie. La princesse Léon Radziwill est jolie, mais on la dit très violente; elle s'emporta à Vienne contre son coiffeur; après s'être fait coiffer et décoiffer trois fois, elle le poussa rudement à la porte par les épaules. Le coiffeur s'en est vengé en racontant cet accès de colère à toutes ses élégantes et nobles pratiques. Le prince Léon Radziwill est tellement dévoué à la Russie qu'il a accepté la fortune d'un autre prince Radziwill, son cousin, dont les biens ont été confisqués par suite de la révolution de 1832; il a le malheur de jouir de cette fortune! Il fait une très petite pension à ce pauvre prince disgracié. L'empereur lui a pardonné, mais ne lui a pas rendu ses biens.

LE PRINCE RÉGNANT DE SAXE-WEIMAR

Ems, 1838.

Sa femme, la grande-duchesse Marie, sœur de l'empereur Nicolas, a infiniment d'esprit. Une des formules habituelles de la conversation du duc de Weimar, son mari (1), est : *Sauf le respect que je dois à ces dames.* On lui demandait à Tœplitz quel temps il faisait. Il répondit : « Sauf le respect que je dois à ces dames, le temps est un peu *duriuscule.* » Il entra un jour chez la grande-duchesse sa femme en tenant un cahier de papier : « Sauf le respect que je vous dois, ma chère amie, voici un papier que j'ai déjà relu cinq fois, et je n'y comprends

(1) Charles-Frédéric de Saxe-Weimar, grand-duc du 14 juin 1828 au 8 juillet 1853. (*Éd.*)

pas un mot. — Lisez-le une sixième, » lui répondit tranquillement la spirituelle grande-duchesse, qui s'en débarrassa poliment de cette manière.

EMPEREUR ET IMPÉRATRICE

1838.

L'impératrice régnante d'Autriche, fille du roi de Sardaigne (1), est très belle, très digne, polie avec grâce ; elle a de l'esprit et de l'usage, quoique son éducation ait été presque claustrale ; elle a l'air d'une sainte dans les cérémonies d'église, mais telle qu'on les représente dans les beaux tableaux ; elle se met avec une décence qui nuit à l'élégance : elle est sévère sur cet article avec les femmes qui viennent à la cour et qui sont souvent très embarrassées d'allier la sévère modestie avec la coupe de leurs robes (2). La jeune et belle impératrice est remplie de soin pour l'empereur, qu'elle aime avec tendresse ; elle s'empare avec adresse, amabilité et sans affectation de la conversation, quand elle prévoit que l'empereur sera embarassé de répondre. Elle a enchanté par sa sagesse, sa beauté, et ses manières nobles et distinguées l'empereur de Russie, les souverains et les diplomates réunis à Tœplitz l'année qui a suivi la mort de l'empereur François.

L'empereur Ferdinand, actuellement régnant, si bon, si simple, est monté sur le trône le jour de Saint-Simplicien, c'est une bizarre coïncidence ; son état de faiblesse intellectuelle est

(1) Marie-Anna-Caroline, née en 1803, troisième fille du roi Victor-Emmanuel Ier, avait épousé à Vienne, le 17 février 1831, Ferdinand, depuis empereur d'Autriche. (*d.*)

(2) L'aversion et la sévérité de la jeune impératrice pour les robes décolletées ont donné lieu à une plaisante mystification. On répandit le bruit, la veille d'une réception solennelle à la cour, que la souveraine exigeait des robes ou au moins des collerettes montantes sur ses robes ; toutes les marchandes de modes, lingères et femmes de chambre furent occupées à confectionner une sorte de chemisette qui rendit les toilettes des dames très disgracieuses. L'impératrice fut très étonnée de ce brusque changement et très fâchée qu'on eût donné son nom à cette bizarre invention. On appelait ces collerettes montantes des ***Mariannes***, du nom de Marianne de l'impératrice ; on accusa la princesse de Metternich de cette espièglerie.

causé par de fréquentes et courtes attaques d'épilepsie. Il paraît quelquefois, mais très rarement, presque aussi intelligent qu'un autre, particulièrement lorsqu'il parle en français; son langage en allemand est trivial et commun.

L'empereur Ferdinand aime passionnément les cérémonies; il voudrait toujours être couronné. A un de ses voyages à Tœplitz, la princesse Louise de Clary lui demanda s'il irait le soir au spectacle : « Aujourd'hui, je ne le puis pas, répondit-il, Kolowrat (1) veut que je travaille; Kolowrat m'apportera du travail. » Il fit, en disant ces paroles, le geste d'un homme qu'on charge d'un lourd fardeau : « Non, non, je n'irai pas au spectacle; il faut que je travaille avec Kolowrat !... » Mais si le travail a peu d'attrait pour cet excellent prince, la clémence et la bienfaisance marquent toutes les heures de sa vie.

Le maréchal Maison a révolté tout le monde à Vienne, pendant son ambassade, par ses manières grossières et triviales. M. de Sainte-Aulaire, au contraire, y est très considéré; il est d'une excessive politesse, mais quelques personnes trouvent qu'il a une politesse de *maître d'hôtel*.

Le roi de Saxe à fait orner à Pilnitz l'appartement qu'à occupé pendant la saison des eaux l'impératrice de Russie du plus beau tableau de sa galerie. Elle est très sensible à cette magnificence de bon goût.

M. de Tatistcheff a fait transporter à Tœplitz des meubles et des tableaux du plus grand prix, pour l'appartement que doit y occuper l'empereur Nicolas; il a fait garnir les contrevents et les fenêtres de barres de fer. Cette précaution étonne et paraît inutile; elle offense les bons habitants de Tœplitz.

Le roi de Prusse est aussi à Tœplitz, et paraît enchanté du logement simple et élégant que lui a fait préparer le prince de Clary : des papiers charmants et des meubles en toile peinte d'une extrême fraîcheur. Le roi se moque des magnificences de M. de Tatistcheff et des frais immenses qu'il a faits pour loger l'empereur de Russie.

(1) François-Antoine, comte de Kolowrat-Liebsteinsky, homme d'État autrichien, né le 31 janvier 1778, mort le 4 avril 1861. (*Éd.*)

La princesse de Metternich (née comtesse de Zichy) a pris le célèbre savant Alexandre de Humboldt en aversion parce qu'il s'empare exclusivement de la conversation, et empêche le prince de Metternich de *raconter*, ce qu'il fait avec plaisir et avec grâce. Je l'ai entendu plusieurs fois à Vienne, chez la comtesse Zichy-Ferraris; il est difficile effectivement de raconter plus spirituellement, et avec une plus agréable bonhomie. Le prince de Metternich a fait ses études à Strasbourg; il a conservé un accent d'empire très prononcé, que je ne trouve pas désagréable, au contraire : parlant le français avec la plus extrême élégance, cet accent a une grâce originale.

C'est M. Ancillon, ministre des affaires étrangères, et M. Guizot, protestants l'un et l'autre, qui ont fait, dit-on, le mariage de la princesse Hélène de Mecklenbourg avec le duc d'Orléans. Cette jeune princesse est très zélée protestante; les ministres de sa religion l'appellent la *sainte*, quoique cette dénomination ne soit pas en usage dans sa secte qui n'en reconnaît pas.

En fait de bizarreries protestantes, je n'en vois pas de plus étranges que celle des dames diaconesses de Berlin singeant nos dames de charité, mais recevant gravement, en plus, la *confession auriculaire* des pauvres femmes protestantes; et aussi le titre de chanoine de l'église protestante de Saint-Thomas à Strasbourg conféré à M. Guizot, et qui lui vaut 22,000 francs. N'est-ce pas joli, le chanoine Guizot?

La baronne de Montboissier a été une fois chargée d'insinuer à Charles X, alors Monsieur, la gêne où se trouvait M. de Chateaubriand. Le prince s'impatienta et répondit brusquement : « Nous avons envoyé 50,000 francs à Chateaubriand il y a trois mois; c'est un bourreau d'argent. »

UN MÉNAGE WURTEMBERGEOIS

Bade, septembre et octobre 1838.

Il y a ici un noble ménage wurtembergeois sur lequel les œuvres de Balzac ont une funeste influence : M. et Mme de

Velden s'adoraient, ils sont jeunes et beaux l'un et l'autre ; ils sont séparés ! Mme de Velden prétend que son mari l'appelait *Betterave*, quand elle ne lui parlait pas en style passionné, exalté et ampoulé. Le mari lui reproche de l'avoir appelé *Navet* quand il lui parlait comme à une simple mortelle ou tout simplement comme à sa femme.

CHARLES X

Une Anglaise disait d'un air dénigrant à Mme la marquise de D... : « N'est-il pas vrai que Charles X disait la messe tous les jours, aux Tuileries ? — Assurément, lui répondit-elle, car je la lui servais. — Vous plaisantez. — Et vous, Madame, ne plaisantiez-vous pas ? » Cette sottise avait été répétée mille fois, mais il fallait être bien obstinément crédule pour la prendre au sérieux.

C'est une chose assez bizarre qu'on se soit acharné à représenter Charles X et le dauphin comme des bigots. Le roi était devenu pieux, mais pas dévot. Le dauphin, très religieux, était particulièrement ennemi de l'esprit cagot ; il réprimanda vertement un jour un officier général qui, croyant lui faire la cour, dénonçait comme un homme peu religieux un militaire distingué. Le dauphin s'est plusieurs fois déclaré très sévèrement contre de pareilles accusations, dont, au reste, il n'a jamais tenu compte envers les officiers dénoncés.

Le général Bertier de Sauvigny, alors colonel du 3e régiment de la garde royale, avait porté une plainte de ce genre contre mon frère, chef de bataillon dans son régiment ; le duc d'Angoulême ne l'en accueillit pas moins avec bienveillance et distinction ; il fut nommé colonel peu de temps après.

Tous les hommes qui approchaient le plus près du roi et du dauphin n'avaient assurément pas été choisis parmi les dévots ; les ducs de Duras, d'Aumont, de Maillé, MM. d'Autichamp, de Vérac, duc de Damas, etc., non seulement n'étaient pas dévots, mais étaient malheureusement des hommes de mœurs faciles. Le général Guilleminot, si distingué par M. le

dauphin, était-il dévot? Le maréchal Maison, ce modèle d'ingratitude, l'était il? Le duc de Guiche, le général Bordesoulle et tant d'autres, ou plutôt tous les autres, l'étaient ils? Un seul, peut-être, le maréchal Soult... Mon oncle, le cardinal de la Fare, nous raconta en revenant d'une procession royale (je crois que c'était une des grandes processions du jubilé) qu'il s'était trouvé à côté du maréchal, qui suivait les chants religieux avec la plus constante attention, et ne levait presque pas les yeux de dessus son livre. Le cardinal lui en témoigna son admiration... « Cela vous paraît peut-être extraordinaire, Monseigneur, lui répondit-il, mais je puis assurer à Votre Éminence que cela est parfaitement sincère. » Il appuya sur ce dernier mot.

J'ai parlé de l'ingratitude du maréchal Maison. En voulez-vous une preuve de plus que celles qui sont généralement connues? Se trouvant à Carlsbad en 1832 (je crois), et à la fontaine, en même temps que Mme la dauphine, il affecta de garder son chapeau sur sa tête, sans faire le moindre geste qui indiquât qu'il avait l'intention de l'ôter. La foule en fut indignée et un Polonais connu par ses opinions exaltées ne put s'empêcher de dire haut : « Cela est de par trop mauvais goût! »

LE CARDINAL DE LATIL

Émigré à Londres, l'abbé de Latil (1) se fit connaître par les soins qu'il donnait aux malheureux émigrés, aux plus pauvres, aux domestiques, aux malades des classes inférieures, remplissant ainsi de la manière la plus charitable les saints devoirs du ministère. Il fit la connaissance, je ne sais comment, de Mme la marquise de Laage (à Londres). M. le comte d'Artois venait souvent à cette époque passer ses soirées chez elle.

(1) L'abbé de Latil, né en 1761, aumônier du comte d'Artois depuis 1794, évêque d'Amyclée *in partibus* en 1816, de Chartres en 1821, archevêque de Reims en 1824, cardinal en 1826, mort en 1839. (Cf. *Corresp. de Vaudreuil et du comte d'Artois*, par Pingaud. Paris, Plon. II, p. 244.)

L'abbé de Latil désira y être admis. Mme de Laage en fit la demande au prince, qui la rejeta vivement. L'embarras de la marquise fut extrême; comment lui apprendre le refus positif? Elle éluda, elle chercha à gagner du temps; elle revint à la charge quelquefois en riant, quelquefois en plaisantant; toujours même obstination. Enfin elle arracha ce consentement pour ainsi dire de force : ce fut à la suite d'une plaisanterie, un pari à discrétion, je crois, que Mme de Laage obtint l'admission de l'abbé de Latil à ses soirées à Londres. Il ne tarda pas à y être très agréable à M. le comte d'Artois. L'abbé de Latil n'a pas été confesseur de Monsieur; il n'a pas eu le crédit qu'on lui a supposé. Nous le voyions souvent à Paris; il nous parla avec amertume, après la mort de mon oncle, du refus formel et très sec que lui avait fait Mme la Dauphine de le nommer son premier aumônier : « Je ne veux pas de *gros poisson* », lui avait-elle répondu brusquement. M. le cardinal Latil, alors cardinal-archevêque de Reims, pair de France, cordon bleu, était effectivement un *gros poisson*, et cependant il ambitionnait cette place de premier aumônier. Savez-vous pourquoi? pour avoir une place convenable; oui, une place, un simple prie-Dieu dans la chapelle du roi; lorsqu'il y venait, il n'y en avait pas une réservée pour lui; il se trouvait pêle-mêle avec les officiers, les gentilshommes, les généraux, et il ne trouvait pas, avec raison, que sa dignité d'archevêque et de cardinal fût assez respectée dans cette foule de courtisans. Il vint nous voir en 1830, au printemps et au moment où les Chambres allaient s'ouvrir; M. du Montet lui témoigna son étonnement de le voir partir dans une circonstance aussi intéressante : « Que voulez-vous, lui répondit le cardinal, je suis ici de la manière la plus désagréable; je ne puis plus obtenir un instant d'audience ni d'attention du roi; je lui ai annoncé ce matin mon départ qu'il a paru approuver. Je pars. »

Le cardinal était très aimable, très spirituel; il était petit, mais il avait une figure noble, des traits réguliers. Van Dyck en eût fait un beau portrait. Mais le comte d'Artois s'était attaché en Angleterre à M. de Latil, dont l'esprit et la conversation lui plaisaient; peut-être craignait-il en France qu'on lui supposât

de l'influence sur lui; les journaux libéraux l'attaquaient vivement, et lui reprochaient d'exercer une puissance qu'il n'a jamais eue.

M. DE LUCHESI-PALLI

Le comte de Walsh (père de l'auteur de la *Mode*) disait ce soir que son fils s'était trouvé à Gratz au moment où M de Luchesi-Palli venait d'apprendre la mort de son père et de sa mère, le duc et la duchesse de Castel-Franco, victimes du choléra à Palerme, dont le duc était gouverneur. La douleur de M. Luchesi-Palli fut extrême, profonde et religieuse. Il ne parut pas au déjeûner de la duchesse de Berry pendant neuf jours, qu'il consacra à la retraite et à une neuvaine pour ses parents; il assistait tous les matins en grand deuil à la messe qui se célébrait pour eux; il communia à la dernière, et c'est seulement après avoir accompli ce pieux devoir qu'il reparut chez Mme la duchesse de Berry. Le roi Charles X, en parlant en 1836 à Mme de Laage de Mme de Luchesi, lui dit : « Dans notre malheur nous sommes heureux qu'elle ait épousé M. de Luchesi, dont le tact et la conduite sont irréprochables. » Mme la dauphine avait dit à Mme la duchesse de Berry : « J'irai *chez vous*, ma sœur, je vous le promets. » Elle avait appuyé sur ces mots : J'irai *chez vous* à Brundsee. « Quelques heures après cette promesse, M. de Luchesi vint trouver M. de Blacas et lui exprima son inquiétude. « Mme la duchesse de Berry est bien réellement chez elle à Brundsee, lui dit-il, mais les circonstances ont nécessité que cette terre fût achetée en mon nom; veuillez en prévenir Mme la dauphine, au cas que cette circonstance lui déplaise. » M. de Blacas s'acquitta au moment même de sa commission, à laquelle la noble princesse répondit de la manière la plus gracieuse, en confirmant sa promesse. Arrivée à Brundsee, Mme la dauphine parcourut le château avec vivacité; elle s'arrêta devant une porte qui était fermée, et demanda où elle conduisait; on ne lui répondit pas. Elle devina sans doute et insista pour qu'elle fût ouverte,

il fallut lui obéir. C'était la chambre des enfants que l'on avait voulu dérober à sa vue... Une charmante petite fille s'approcha de Mme la dauphine qui l'embrassa, et dit au duc de Bordeaux d'en faire autant; M. le comte de Luchesi lui ordonna de baiser la main de Monseigneur... « Non, non, dit la dauphine, il faut qu'il l'embrasse », ce que le jeune prince fit aussitôt en rougissant beaucoup.

Mme la duchesse de Berry porte habituellement une paire de bracelets remarquables. Sur l'un des bracelets se voient les portraits en petites miniatures des parents les plus proches et vivants de Madame, sur l'autre ceux des plus proches parents aussi morts. Sur ce dernier on voit le portrait de la reine Marie-Antoinette avec ces mots : *Portrait de ma très chère tante Marie-Antoinette, reine de France.* Lorsqu'un des parents vivants vient à mourir, son portrait passe au bracelet des morts!

LE DUC DE BERRY

La princesse de Reuss nous racontait aujourd'hui, que je ne sais dans quelle petite ville d'Allemagne où se trouvait le duc de Berry pendant l'émigration avec la princesse Charlotte de Rohan, sa tante, il lui disait : « Je m'ennuie à mourir, je meurs d'envie de danser un peu; donnez-moi un bal, je vous en prie. — Mais, monseigneur, il n'y a pas un chat dans cette triste petite ville; je ne connais personne, je ne vois que mes femmes de chambre. —Eh bien! s'écria le jeune prince, donnez-moi un bal de femmes de chambre... Je le veux bien, un bal de femmes de chambre, je ne demande pas mieux, pourvu que je danse! » Vous pensez bien qu'on ne lui fit pas ce plaisir.

Il était bien jeune alors et bien étourdi, mais quel noble cœur! Il avait eu une petite intrigue d'amour à l'armée des princes avec la fille d'un sous-officier, très légère et très gentille. Il n'avait pas d'argent; il n'osait pas en demander à M. de Damas-Crux, son mentor, chargé de ses petites finances.

Cependant il fut le trouver et avec un grand embarras il lui demanda vingt-cinq louis. « Vingt cinq louis ! mais Monseigneur a déjà touché sa pension et... » Puis s'apercevant de l'embarras toujours croissant du prince, il ajouta en le fixant très sévèrement : « Ah ! Monseigneur, vingt-cinq louis pour un prince du sang, ce n'est pas assez ; en voici cent. »

Je suis un peu honteuse de cette histoire un peu leste ; mais elle n'est pas la mienne, je répète celle de Mme la princesse de Reuss.

Je m'aperçois qu'il est des choses qu'il est plus facile de dire que d'écrire, d'abord parce qu'on écoute peu dans le monde ; puis on parle bas — de manière à ce que tout le monde entende !... Mais c'est égal ; on a parlé bas.

LE PRINCE FRÉDÉRIC DE HESSE-DARMSTADT ET LE PRINCE ÉMILE

Le prince Frédéric de Hesse-Darmstadt a embrassé la religion catholique, dont il est un zélé et pieux protecteur dans la Hesse grand-ducale ; il emploie ses revenus à ériger et réparer des chapelles catholiques et à entretenir le culte et les ministres. Le prince a eu dès sa plus tendre jeunesse un attrait irrésistible pour la religion catholique ; la princesse sa mère, zélée protestante, le surprit un jour à genoux, invoquant et baisant avec ferveur une image de la Sainte Vierge ; le pauvre petit prince fut sévèrement réprimandé et fouetté pour ce délit.

Le prince Émile de Darmstadt ne ressemble en rien au prince Frédéric, son frère. C'est un militaire très distingué, et que l'empereur Napoléon avait remarqué, au point qu'il avait pensé le faire roi de Prusse : « En avant, roi de Prusse ! » s'était écrié Napoléon pendant une des grandes batailles, en s'adressant au prince Émile, malgré sa grande jeunesse (1). Le chevaleresque prince Emile refusa cet honneur usurpé.

(1) On sait que ce mot est une fable. (*Éd.*)

Le prince Émile vint me voir ces jours-ci; il nous fait quelquefois cette faveur; il témoigne beaucoup d'estime et de bienveillance à M. du Montet, qui est son *confrère* d'ordre comme chevalier de Marie-Thérèse. Il vint comme je vous le disais, ces jours-ci. Je voulais le faire asseoir sur le canapé, n'ayant pas de fauteuils autour de ma table; il s'y refusait et voulait prendre une chaise : « Mais ce n'est pas un trône, monseigneur », lui dis-je en riant, en insistant pour le canapé; il comprit l'allusion, et sourit très gracieusement.

Le prince Émile est spirituel, simple, poli et très aimable; il est adoré à Darmstadt et à Bade, où il vient souvent; il est joueur, grand et noble joueur, mais malheureux. Le public s'intéresse à ses pertes, il n'est pas riche. Durant la campagne de Russie, où il commandait les troupes hessoises au service de France, il dut la vie au dévouement de ses soldats. Ces braves gens le voyant une nuit près de succomber au froid et à la fatigue, près de la Bérézina, le couvrirent pendant son sommeil, auquel il n'avait pu résister, de leurs manteaux et autres vêtements, et se couchèrent près de lui pour le réchauffer; plusieurs de ces fidèles soldats ne se relevèrent jamais! Le prince qui a inspiré un tel attachement doit être excellent; il l'est effectivement, et de plus très aimable, d'une simplicité, d'une modestie, d'une réserve, que sa profonde instruction, sa brillante valeur et sa haute position sociale rendent encore plus méritoires (1).

LA PRINCESSE MATHILDE DE BAVIÈRE

La princesse Mathilde de Bavière, fille du roi Louis de Bavière, a épousé le prince héréditaire de Hesse-Darmstadt. La comtesse de Redern, née princesse Odescalchi, femme du ministre de Prusse à cette cour, me disait que la jeune et belle princesse héréditaire, qui est très pieuse, témoignait chaque

(1) Émile de Hesse-Darmstadt, né le 3 septembre 1790, mourut à Bade le 30 avril 1856 d'une attaque d'apoplexie. (*Éd.*)

année le désir que les catholiques, qui sont en très petit nombre à Darmstadt, se réunissent à elle pour faire leur communion pascale le jeudi saint dans la principale église ou chapelle catholique qui existe dans cette ville, ce qui a effectivement lieu tous les ans de la manière la plus édifiante. La comtesse de Redern me disait que c'était une chose touchante de voir ce petit troupeau réuni autour de cette jeune princesse pour accomplir ce devoir. On a bâti à Darmstadt une église catholique, mais dans un style de temple, et même de théâtre; c'est une rotonde éclairée seulement par en haut, presque sans ornement, d'une nudité et d'un froid glacial.

SOIRÉE ET THÉ CHEZ MADAME LA GRANDE-DUCHESSE

15 août 1838.

Mme la grande-duchesse n'a pas la distinction, ni la noblesse de manières que je lui supposais. La princesse Marie, sa fille (1), la seule qui ne soit pas mariée encore, n'est pas jolie; elle a de la dignité sans grâces, de la politesse sans bienveillance. La comtesse de Walsh remplit ses fonctions de grande-maîtresse avec une amabilité, un charme de bonté, d'exquise politesse et d'usage du monde bien rares. Son fils, le comte Théobald de Walsh, auteur d'un charmant ouvrage sur la Suisse et d'une spirituelle réfutation des œuvres de George Sand, est un homme d'esprit et d'excellent ton. Il était évidemment chargé d'entretenir la conversation, ou plutôt de la faire, car lui seul parlait haut en s'adressant toujours à Mme la grande-duchesse, qu'il mettait en scène, qu'on me pardonne l'expression, pour lui donner l'occasion de parler; les dames qui entouraient la table à thé étaient toutes très silencieuses, les princesses Troubetzkoï, Galitzin, Dolgorouki, Radziwill, quelques Anglaises. Mme la grande-duchesse s'est levée lorsqu'on a annoncé le prince Émile de Darmstadt. Mme la princesse Marie a accompagné sur le piano un jeune artiste de Bade qui va se

(1) Mariée depuis au marquis de Douglas, duc d'Hamilton.

perfectionner en Italie pour le théâtre. M. du Montet a eu une conversation très intéressante pendant cette soirée avec le vieux baron de Gagern, ancien ministre, et qui a été au congrès de Vienne chargé des intérêts de plusieurs princes d'Allemagne. Son fils (militaire) s'approche de moi; nous causons comme d'anciennes connaissances, avec simplicité et bonhomie; Je ne le connaissais pas; j'étais près de froides et sèches princesses russes : il m'avait sans doute jugée plus *conversationable* qu'elles.

UN VIEUX SOLDAT DE LA BATAILLE DE ROSBACH, SOUVENIR DE BADE

21 septembre 1836.

Nous avons passé la soirée chez la princesse de Reuss, et la princesse raconte des anecdotes plaisantes avec une aimable simplicité. Elle nous dit qu'à sa première visite de noces chez une vieille princesse de Reuss-Géra, née princesse de Bavière, elle avait imaginé de se mettre en élégante jeune femme parisienne : robe de mousseline ravissante, car c'était en été, et il faisait une chaleur horrible; mais sa belle-mère (née princesse de Nassau) lui dit : « Mais, ma chère enfant, ce n'est pas cela du tout; il faut des diamants, toutes les pendeloques et ornements d'apparat, une toilette de cour et de grand cérémonial. » La jeune et jolie princesse Gasparine mit une robe de blonde et une guirlande de diamants, et partit dans une voiture découverte, au grand galop de six chevaux, horriblement secouée, elle et ses beaux diamants, qu'elle était obligée de soutenir avec ses deux mains sur sa tête; c'est dans cette brillante parure, toute couverte de la poussière soulevée par la voiture et par les chevaux des piqueurs galopant aux portières, qu'elle arriva à quatre lieues de Greitz. Pendant le dîner, il fut question d'âges, et la princesse de Géra dit qu'il existait encore chez elle un vieux chasseur âgé de cent dix ans. Cet homme était Français, avait assisté à la bataille de Rosbach, et même, ajouta-t-elle en riant, était le seul qui

n'eût pas décampé; il avait été fait prisonnier. La princesse de Reuss, belle-mère de la princesse Gasparine, faisait en vain toutes les mines imaginables pour la faire taire; mais voyant que la bonne dame était très disposée à s'égayer de cette funeste bataille, elle lui dit : « Enfin, je suis obligée de vous rappeler que ma belle fille est petite-fille du maréchal de Soubise. — Oh! ne vous en affligez pas, ma chère petite, s'écria la vieille princesse; il n'y a que ceux qui n'ont jamais livré de bataille qui n'en ont jamais perdu, et si vous voulez vous donner la peine de lire l'histoire de ma famille (la maison de Bavière), vous verrez que plus d'un de mes ancêtres ont eu aussi ce malheur. » Je suis fâchée de ne pas savoir le nom du vieux de Rosbach resté si ferme sur le champ de bataille. Les princes de Géra l'avaient pris en grande affection.

Les princes et princesses de Reuss ont aussi leur *revenant* (qui n'est pas un revenant bon). Je les trouve très modestes de se contenter d'*un petit homme gris*, les dames blanches sont plus royales. Le petit homme gris de la maison de Reuss apparaît pour annoncer la mort! C'est un fait avéré, M. de Marcy, grand-maître du Prince XIX, mari de la princesse Gasparine, l'a vu ainsi que les sentinelles... Une jeune et charmante princesse de Reuss, qui était à table, très gaie et bien portante, fit un cri horrible; les personnes présentes crurent qu'elle voulait les effrayer, mais la jeune princesse était devenue pâle comme la mort, elle tremblait et sanglotait... Elle montrait avec terreur l'angle de la salle où elle avait subitement aperçu cette terrible petite figure de l'homme gris qui grimaçait en la regardant. On voulut en vain la distraire, lui faire honte de sa frayeur... « Je l'ai vu, dit-elle, il ressemble à un petit vieux portrait qui est dans telle salle... » Cette jolie jeune princesse mourut quelques mois après; cela ne pouvait être autrement.

Les *femmes blanches*, les *petits hommes gris*, les *grandes figures noires* sont d'étiquette dans les maisons princières allemandes. Napoléon, qui était hors ligne, avait, lui, son *petit homme rouge*... Je n'ai jamais aimé ce *petit homme rouge;* sa couleur ferait craindre une parenté avec le diable.

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS-PENTHIÈVRE (VEUVE DE PHILIPPE-ÉGALITÉ)

Mme la marquise de Laage, attachée à Mme la princesse de Lamballe et ensuite à Mme la duchesse d'Orléans douairière, nous a fort intéressées en nous racontant ce soir les magnificences de l'hôtel de Penthièvre : le service d'or, etc ; mais surtout les charités immenses, les bienfaits innombrables du vertueux duc de Penthièvre, et il faut ajouter, hélas ! l'ingratitude noire de ses vassaux. Il avait envoyé un de ses valets de chambre au club de section de Vernon, pour entendre ce qui serait résolu à son sujet. Un patriote remarqua qu'il serait injuste de dépouiller le citoyen Penthièvre, qui donnait la moitié de son bien aux pauvres. « Eh bien, s'écria un misérable, quand nous aurons l'autre moitié, nous aurons le double. » Quand on rapporta cette réponse au duc, il répondit froidement : « Le calcul est juste. » Mme la duchesse d'Orléans, aussi bienfaisante que son père, fut mise en prison. Elle disait qu'une des choses qui lui avaient été le plus pénibles avait été l'obscurité complète dès cinq heures du soir en hiver, jusqu'au lendemain matin ; le geôlier venait lui retirer sa lampe à cinq heures ; il ne valait guère la peine de lui en donner une. La solitude, le bruit des verroux qui se refermaient sur elle la remplissaient d'angoisses. On lui apportait de misérables aliments sur un plat encroûté de saletés ; on lui avait donné plus tard pour compagne une fille publique, qui d'abord la tutoyait, mais qui avait changé promptement de manières, la servait même avec respect, et ne l'approchait plus sans être appelée par elle. Le sanguinaire et brutal geôlier lui apprit la mort de Mme de Noailles, son amie, de la manière la plus cruelle, en faisant un geste horrible !

M. Belurgel, notaire de Mme la duchesse d'Orléans, bon, fidèle et zélé serviteur, sorti de prison, où il avait été incarcéré avec sa femme, s'empressa d'aller voir Mme la duchesse d'Orléans, qui lui raconta toutes ses souffrances, ses angoisses et ses privations. M. Belurgel, dans le costume le plus rigou-

reux des notaires royaux, dans l'attitude continuelle d'un profond salut, un pied en avant, la main sur son cœur, le chapeau sous le bras, répondait à chaque douloureux souvenir de la princesse par ces mots dits avec une sensible émotion : « Princesse, c'est comme Mme Belurgel!... absolument comme Mme Belurgel. » Mme la duchesse d'Orléans ne parlait de son mari qu'en l'appelant très tristement *ce malheureux homme*. « Comprenez-vous, disait-elle, jusqu'où ils ont pu entraîner ce malheureux homme? »

Toutes les personnes qui ont approché de près Mme la duchesse d'Orléans-Penthièvre savent qu'elle craignait excessivement son fils Louis-Philippe et Mlle Adélaïde. Son visage se couvrait de taches rouges lorsqu'on lui annonçait la visite de ses enfants; leur continuelle obsession pour la forcer de se dessaisir de l'administration de sa fortune en faveur du duc d'Orléans son fils, et de se contenter d'une pension, donnaient lieu à des scènes violentes. Monsieur, depuis Charles X, était l'intermédiaire entre le fils et la mère; il appuyait les prétentions de M. le duc d'Orléans et faisait sans cesse des efforts pour les réconcilier.

Le jour même où Mme la duchesse d'Orléans douairière se cassa la jambe, elle eut à subir une scène violente avec son fils. Le duc d'Orléans, très effrayé, vint chercher Monsieur, qui partit aussitôt pour les réconcilier, quoiqu'il fût fort tard.

ENCORE LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

1837.

Mme de Walsh nous fit ainsi le portrait moral et politique du prince Louis Bonaparte, qu'elle connaît beaucoup. Grande instruction, volonté ferme, entêtement ou ténacité dans ses projets, audace et ambition effrénées. Son caractère et sa pensée sont éminemment despotiques et, porté au pouvoir violent du sabre, il ne dissimule pas que tout ce qu'il dit au peuple sur la liberté dont il jouirait sous son gouvernement, s'il parvenait jamais au pouvoir, n'est qu'une amorce, dont il rit avec

ses adeptes, et dont il ne tiendrait aucun compte. Le prince Louis Bonaparte écrit parfaitement; il exprime ses idées par écrit avec précision, clarté et éloquence, mais il manque de présence d'esprit en parlant. Il est courageux jusqu'à la témérité; j'ajouterai qu'on peut réellement lui appliquer les paroles remarquables de Napoléon : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. » Le prince Louis dit peut-être à part lui : « Du ridicule au sublime il n'y a qu'un pas », et ce pas, il l'a fait à Strasbourg. Il est menteur comme tous les membres de la famille Bonaparte; Napoléon mentait avec facilité; son fils, le jeune et intéressant duc de Reichstadt, mentait aussi, dans son enfance, au moins. Le roi de Wurtemberg en parlant à M. de B... du fils de Jérôme, le jeune duc de Montfort, disait : « Il m'a promis...mais je ne puis compter sur sa parole, car il ment toujours. »

MONSIEUR ET MADAME DE WATWYL

M. et Mme de Watwyl logeaient l'année dernière à côté d'un des conjurés de Strasbourg, chez lequel se tenaient les bruyantes réunions de ces jeunes étourdis; ils ne s'embarrassaient nullement qu'on pût les entendre conspirer, séparés seulement par une porte de l'appartement de M. de Watwyl; ils criaient, ils hurlaient leur complot, parlant tous à la fois et faisaient un vacarme assourdissant. M. de Watwyl eut souvent l'idée de les engager à faire moins de bruit et d'indiscrétion; mais, nous dit-il plaisamment, il n'avait pas voulu se mêler des affaires de Louis-Philippe et lui laisser le soin de se défendre. Nous avons fait avec grand plaisir la connaissance de M. et de Mme de Watwyl, Suisses de haute naissance. Mme de Watwyl est une femme très distinguée, d'esprit, d'instruction. Elle est fille de l'avoyer Steiger. Ce ménage est très uni; ils sont riches et voyagent beaucoup. M. et Mme de Watwyl sont protestants, mais les protestants les plus tolérants que j'aie rencontrés de ma vie. Mme de Watwyl nous raconte qu'un de leurs ministres, très zélé, faisait

en présence de son mari le projet d'une croisade, ou plutôt de propagande contre les catholiques : « Monsieur, lui dit sévèrement M. de Watwyl, vous feriez mieux d'en entreprendre d'abord une contre les athées. »

J'ai entendu M. de Watwyl parler avec estime des jésuites; il nous dit cette parole remarquable pour un protestant : « Ce sont les jésuites qui ont arrêté la réforme : ce torrent eût tout entraîné; les jésuites ont empêché la révolution universelle d'envahir l'Europe à cette époque. » Mais à propos de cette croisade contre les catholiques, que voulait prêcher le ministre protestant, je me rappelle l'indignation du major Fitz-Maurice contre le célibat des prêtres. Son excellente femme, fille d'un ministre anglican, partageait naturellement ses sentiments. « Mais pourquoi, leur disais-je, le célibat des prêtres catholiques vous irrite-t-il? — Parce qu'il est immoral, criait le major. — Pourquoi immoral? » On comprend sa réponse. Mais je lui répliquai : « S'il est immoral qu'il y ait des hommes qui renoncent aux douceurs de la vie de famille pour se consacrer uniquement à la grande famille, aux saints et pénibles devoirs du ministère, aux malheureux, aux malades, aux mourants, aux morts même, combien il doit y avoir plus de danger pour les mœurs en tolérant cette multitude de jeunes et vieux célibataires; ces hommes qui renoncent au mariage, uniquement pour jouir plus librement de la vie et ne pas entendre crier des marmots! Égoïstes que les devoirs de famille effrayent, que l'entretien d'une femme légitime fait reculer; mais qui se ruinent en payant follement le vice! Major, soyez juste, ajoutai-je, avant de prêcher votre grande croisade contre nos bons prêtres célibataires, prêchez-en une petite contre tous les *vieux garçons*, parce qu'ils ne sont décidément *bons à rien*. Il faut être juste pour tout le monde. Si les prêtres sont dangereux parce qu'ils ne se marient pas, pauvres martyrs du plus admirable dévouement, combien plus doivent l'être ceux qui n'ont rien à faire qu'à s'ennuyer! » Le major ne me répondit rien. La croisade contre les vieux garçons l'avait interloqué. J'avais quelques *gros* et *formidables* arguments *vivants* à lui citer, quelques-uns de ses compatriotes

dont la vie de garçon était bien scandaleuse. Quoique excellent mari et homme très moral, le major vivait dans les meilleures relations sociales avec eux.

Un mot en courant sur les jésuites. Je n'en ai rencontré que de *parfaits*, hommes droits, savants et très éclairés et tolérants; mais c'est une chose bizarre que le fanatisme de quelques dévots pour l'ordre en général et l'étrange prévention qui fait confondre cet ordre par leurs adversaires haineux avec le *catholicisme*. Pour les ennemis des jésuites, c'est la même chose, *Jésuites et Catholicisme :* c'est absurde; bien des fervents catholiques ne sont pas partisans des jésuites. C'est ce qu'on ne persuadera jamais à leurs antagonistes. Mme la dauphine leur était peu favorable; elle avait même une sorte de prévention contre eux. L'abbé Georgel, secrétaire dévoué au cardinal de Rohan dans l'affaire du Collier, était jésuite. Mme la duchesse d'Angoulême refusa de le recevoir à Mitau.

SOUVENIRS ET OUBLIS

Le prince de Ligne raconta un soir chez la reine qu'il avait élevé deux de ses laquais à la dignité de valets de chambre, et qu'ayant voulu, immédiatement après, sortir en voiture, il se trouva dans le plus grand embarras, ses deux valets de chambre ayant obstinément refusé de monter derrière sa voiture, ne voulant pas déroger; il fut obligé de les *solliciter* de lui faire cette *faveur,* pour cette fois seulement. Ils eurent beaucoup de peine à y consentir.

Il fut plus heureux dans une autre occasion; je ne me rappelle plus si ce fut à la suite d'un pari ou d'un oubli, mais il fit (et il s'en vantait) le voyage de Paris à Bruxelles en poste, sans payer un sou aux postillons ni aux maîtres de poste. J'ai lu une de ses lettres, *imprimée* dans une petite brochure éphémère, où il rappelait à la belle comtesse Rosalie Rz... les *vols* qu'il avait faits sur les établis des marchands, en se promenant avec elle.

Les souvenirs ont leurs écarts; dites-moi pourquoi je passe

du prince de Ligne au bon maréchal de Ferraris? C'est Bruxelles qui me met sur le chemin de Vienne. La maréchale, née duchesse d'Ursel, venait d'expirer; le maréchal était près d'elle et avait reçu son dernier soupir; on voulut l'éloigner. Arrivé dans son appartement, où sa fille et ses amis le conduisirent, il se mit aussitôt à parler de *feu Mme de Ferraris;* il y avait cinq minutes qu'elle avait cessé de vivre! C'était un excellent ménage; mais pour en revenir aux souvenirs, je ne trouve rien de plus injuste que de se fâcher contre les *oublieurs;* les oublis sont souvent bien malencontreux, funestes même et presque toujours désagréables; mais rien n'est plus indépendant de notre volonté qu'un *souvenir* ou un oubli, dans de certaines choses, s'entend : car il est des souvenirs qui ne peuvent s'effacer sans dégrader le cœur; des oublis qui ne peuvent s'expliquer que par l'absence totale du sentiment des convenances.

Mais il est des gens qui oublient tout; vous leur donnez une adresse, ils l'oublient; une commission qui vous intéresse vivement, ils l'oublient; une heure d'où dépend un rendez-vous important, ils l'oublient; ces pauvres oublieux sont en général très officieux, ce qui complique singulièrement leurs méfaits.... Ils s'entêtent à porter une lettre que vous venez de finir à la poste; cette lettre est essentielle à vos affaires, soyez sûr qu'elle restera quinze jours dans leur poche ou qu'ils oublieront de l'affranchir, ce qui la fera mettre au rebut; et si par aventure ils se chargent de vous amener une voiture, soyez parfaitement sûr que vous retournerez chez vous à pied, par une pluie à verse, après avoir excédé une pauvre maîtresse de maison qui attendait votre départ avec impatience pour se reposer des fatigues de la soirée. Je ne vous conseille pas de céder à leurs instances pour vous prendre un billet de loterie : ils n'y penseront que le lendemain du tirage.

L'oubli ne ressemble pas à la distraction. L'*oublieur* ne pense pas du tout. Le *distrait* pense mal à propos. Le premier est toujours fâcheux, le second souvent plaisant.

LE COMTE XAVIER DE MAISTRE

Seligenstadt, 1795. Nancy, avril 1839.

Hélas! il m'en souvient de cette triste petite ville, près de Francfort : Seligenstadt, où nous passâmes le rigoureux hiver de 1794 à 1795. La très petite colonie d'émigrés qui s'y trouvait était composée de la famille de Mornac, de la comtesse de Choiseul, abbesse d'un chapitre de Lorraine, d'un M. de Crux (je crois), et de notre famille. C'est chez ma mère que l'on se réunissait tous les soirs; on politiquait beaucoup, cela nous paraissait fort triste, à nous pauvres enfants de huit, neuf et dix ans. Léon de Mornac était notre contemporain; son frère nous paraissait bien vieux, il avait près de seize ans! Le matin nous passions notre temps gaiement, car cet horrible hiver de 1794 à 1795 nous procurait abondamment de la neige et de la glace. Nous avions inventé les montagnes russes bien avant les jardins Tivoli et Beaujon! Mais le soir, hélas! toujours de la politique, et nous n'osions élever la voix, de crainte d'interrompre une discussion ou la lecture des gazettes. Jamais nous ne voyions rire nos parents; la douleur et l'inquiétude dominaient tous les cœurs; l'indignation exaspérait tous les esprits; et pourtant, il m'en souvient, un soir toutes les physionomies étaient épanouies; on souriait de ce sourire fin qui comprend une pensée fine; on nous faisait signe de nous taire, mais sans impatience, car nous cherchions à comprendre aussi ce qui charmait nos parents, et leur faisait un instant oublier leurs malheurs. C'était ma mère qui lisait. Jamais je n'ai entendu mieux lire. L'ouvrage qui ravissait ce petit auditoire d'exilés était le *Voyage autour de ma chambre*. Non, jamais je n'oublierai ce rayon consolateur dans ce sombre et terrible hiver. Le *Voyage autour de ma chambre* me rappela toujours une trêve dans les larmes. Nous autres enfants, nous voulûmes aussi faire le voyage autour de ma chambre; nous n'en comprenions que le matériel, et mon frère, le plus malin des frères, se chargea volontiers de faire verser l'embarcation.

Hélas! ma mère chérie! si l'on vous eût dit alors : Votre

fille, la plus petite de vos filles, recevra un jour chez elle en France l'auteur de ce délicieux ouvrage! Les cheveux blonds et bouclés de votre enfant seront blancs alors et le comte Xavier de Maistre aura atteint un âge avancé; son front sera chauve, ses yeux si spirituels se seront éteints, enfoncés; il pleurera tous ses enfants, et vous, ma mère, les vôtres vous pleureront. C'est dans un bel et élégant appartement (1), entourée de jolis objets d'art et de meubles confortables, que votre fille dira au comte de Maistre, avec l'accent du cœur, la lecture de Seligenstadt : il écoutera son récit avec sensibilité; il baisera la main de votre fille devenue vieille; il embrassera avec affection votre gendre! « Monsieur le comte, disais-je au vénérable vieillard, que je suis heureuse de vous voir! Vous êtes pour moi bien plus qu'une célébrité (pour parler le langage du jour), bien plus qu'un spirituel écrivain, bien plus que le Sterne décent, comme vous a si bien nommé Mme de Staël; vous êtes l'auteur favori de ma mère! »

Le comte Xavier de Maistre passa plusieurs soirées chez moi. Il venait aussi souvent le matin et ne pouvait s'empêcher de faire le voyage autour de ma chambre, s'arrêtant devant chaque tableau, ouvrant mes livres, feuilletant mes jolis albums, admirant et respirant le parfum des plantes rares qui ornaient mes jardinières; j'en avais de très belles à cette époque. Mme de Maistre s'étonnait d'en voir d'aussi nouvelles et aussi distinguées en... province, elles étaient encore rares à Paris. Nous donnâmes un dîner que le comte trouva excellent, il le prouva; mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce furent les louanges simples et charmantes qu'il donna à notre établissement, à nos salons.

Mon mari s'étant aperçu que le comte de Maistre, extrêmement chauve, craignait de s'enrhumer et avait toujours un bonnet grec à la main pour s'en couvrir dès qu'il sortait de sa chambre, lui conseilla de se faire faire une petite perruque. Le lendemain le comte de Maistre le pria de le conduire chez un *artiste*. Mon mari le fit entrer dans le salon d'un modeste coif-

(1) Rue de la Monnaie, n° 4, à Nancy.

feur, où ce vénérable vieillard, lieutenant-général des armées russes, s'assit sur une escabelle, au milieu des individus auxquels on faisait la barbe, et se laissa prendre mesure. Le lendemain il revint chez moi, tout enchanté de son faux toupet semi-gris qui lui allait à merveille. Mon mari lui dit : « Monsieur le comte, je puis me vanter d'avoir ajouté quelque chose à la tête du célèbre auteur du *Voyage autour de ma chambre*, mais ce n'est pas de l'esprit, ce n'est qu'une perruque. »

Voici quelques anecdotes sur le comte Xavier de Maistre. Il entra chez un libraire de Nancy, et témoigna le désir d'avoir un ouvrage intéressant, attachant et non fatigant pour lire en voiture. Le libraire, qui ne le connaissait pas, se hâta de lui présenter ses œuvres, qui venaient d'être réimprimées à Paris. Le comte les refusa. Le libraire insista : « Mais, Monsieur, je ne puis rien vous donner de mieux, rien. » Le comte s'obstina; alors le libraire impatienté lui tourna le dos en lui disant de chercher lui-même ce qui lui conviendrait le mieux.

Voulez-vous avoir une idée de l'orgueil provincial? J'avais cru faire une chose agréable au marquis et à la marquise de Raigecourt (elle est Savoyarde) en les invitant à dîner avec le comte Xavier de Maistre. Je disais dans mon billet que j'étais persuadée que la marquise verrait avec intérêt son illustre compatriote. L'invitation ne fut pas acceptée, et le refus pouvait et devait se traduire ainsi : « Si le comte de Maistre a envie de nous voir, qu'il vienne nous faire une visite ! » Il ne les connaissait nullement, et je me gardai bien de lui en faire la proposition.

J'avais témoigné un vif intérêt au comte Xavier pour le chien du Lépreux. Il nous raconta ce qui lui en avait donné l'idée; c'est une plus triste histoire encore. Etant très jeune, il avait un chien qu'il aimait beaucoup; son gouverneur l'engageait à s'en défaire; il ne pouvait s'y décider; enfin le cruel mentor le fit assommer et jeter dans l'eau; le pauvre animal n'était qu'étourdi et grièvement blessé; l'eau le ranima; il se traîna tout sanglant et furtivement le soir dans la maison, fut se coucher dans le lit, sous les draps de son jeune ami; on l'en tira... on le tua... Je fis un cri; je ne puis penser à cette histoire.

ARRIVÉE A PARIS. — L'ÉMEUTE

12 mai 1839.

J'avais vivement désiré ce voyage, il y avait quelques années que mon mari n'était allé à Paris; je le blâmais; je savais que mille choses nouvelles l'y intéresseraient, j'avais insisté, il se décida, nous partîmes. J'avais écrit à mon neveu de Villevielle de nous arrêter un logement. Un hasard singulier lui fit préférer le dernier que j'avais occupé en 1833, rue Saint-Dominique-Saint-Germain. En écrivant à mon neveu, je n'avais fait qu'une seule observation, qui parut presque une plaisanterie : « Logez-nous bien loin des fureurs populaires, loin des émeutes! » On avait ri. Nous arrivâmes précisément le 12 mai, jour de la dernière émeute (1). Il faisait un temps superbe, il était neuf heures du soir; nous avions relayé à Pomponne, et je songeais à une délicieuse lettre de Mme de Sévigné qui raconte à sa fille un séjour dans ce beau château, sa partie d'échecs avec le maître et l'affection que lui inspirait la famille spirituelle de M. de Pomponne. J'avais regardé de tous les côtés sans trouver rien qui ressemblât au château du ministre disgracié, je rêvais au beau siècle, lorsque la voiture s'arrêta à Neuilly-sur-Marne, dernier relais. Nous demandons des chevaux; on nous regarde avec étonnement : « Vous voulez aller à cette heure à Paris? » Le maître de poste, arrivé, nous trouve bien téméraires. « Mais pourquoi? — Il y a grand danger, Madame; je crois de mon devoir de vous engager à rester ici : on se bat à Paris; il y a des barricades, des morts. — Et pourquoi? et pourquoi? » m'écriai-je dans un trouble extrême. Mon mari décida alors que nous passerions la nuit à Neuilly-sur-Marne. Je voulais rebrousser chemin au plus vite, non-seulement retourner à Nancy, mais passer le Rhin, fuir. Il me semblait que nous ne pourrions aller trop loin. Nous couchâmes, c'est-à-dire, nous restâmes dans une

(1) C'est l'émeute dirigée par Barbès, Blanqui et Martin Bernard qui tentèrent ce jour-là de soulever le quartier Saint-Martin. (*Éd.*)

horrible auberge, la seule de ce village, si près de Paris. Nous étions en société avec des comédiens ambulants, des rouliers et des paysans de la banlieue, parce que c'était précisément la fête de Neuilly-sur-Marne.

A minuit, le maître de poste vint nous apporter les nouvelles qu'il venait de recevoir de Paris : elles disaient que les partis restaient en présence, qu'on se battrait probablement le lendemain, etc. Il nous engagea à attendre de nouvelles informations avant de nous mettre en route, et nous promit de nous envoyer de Paris, où il irait lui-même, un de ses postillons, pour nous rendre un compte bien exact de l'état des choses. Le lendemain, à dix heures, nous reçûmes effectivement ce courrier, expédié par l'obligeant maître de poste, qui était parti à trois heures du matin pour Paris. Il nous faisait dire de nous mettre promptement en route, que nous aurions le temps d'arriver avant la reprise de l'émeute, qu'on croyait que les hostilités ne reprendraient que vers une heure ou deux; nous fîmes atteler aussitôt et partîmes au grand galop. Nous rencontrâmes le maître de poste qui revenait de Paris; il nous dit de nous hâter, qu'il se formait de nouveaux rassemblements dans la rue Saint-Antoine; nous devions la traverser. A Vincennes, tout était tranquille; mais dans la forêt nous rencontrâmes des hommes et des cochers de camions qui nous criaient que nous allions nous faire *brûler;* les gardes des barrières nous apprirent que l'on battait le rappel, que les rassemblements devenaient compacts dans la rue Saint-Antoine; ils nous engagèrent à prendre un long détour. Cela devint effectivement très nécessaire, car, vers le milieu de cette longue rue du Faubourg-Saint-Antoine, nous nous trouvâmes dans le commencement d'une foule hostile, menaçante; notre postillon tourna court dans une petite rue étroite, si étroite, que notre voiture, à elle seule, eût fait une véritable barricade. On nous montra quelquefois les poings, on nous rit au nez, on nous injuria un peu, mais on ne nous arrêta pas, et, en vérité, dans les horribles petites rues et tortueuses que nous parcourûmes, rien n'était plus facile. Notre postillon nous conduisit admirablement. Il

tournait à propos lorsqu'il apercevait des rassemblements; nous en évitâmes plusieurs, et entre autres celui qui portait, en tête d'une colonne d'insurgés, le corps mort d'un ouvrier tué devant l'École polytechnique. Nous vîmes le drapeau noir flotter sur ce rassemblement. La vue de l'homme mort m'eût fait mourir de frayeur.

Enfin, nous arrivâmes hôtel des Colonies, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, sans accident. Là, tout était calme. L'émeute était du *commérage* pour les uns, de l'*histoire* pour les autres. Nous fûmes, le soir, voir le quai : des patrouilles et des trains d'artillerie traversaient en tous sens. C'était un spectacle pour les badauds et un amusement pour plusieurs. Voilà comme j'ai vu l'émeute.

Paris, mai 1839.

La brillante exposition, les chefs-d'œuvre de l'industrie, les magasins éblouissants de rubans, de fleurs, d'étoffes charmantes; foule partout immense et distraite.

Paris me semble une courtisane parée pour recevoir un roi, un héros, un tyran ou un tribun.

BARON ANTONINI, MINISTRE DE NAPLES A MADRID ET A BERLIN

Bade, 21 août 1839.

Nous revoyons ici, avec un vif intérêt, le baron Antonini, ministre de Naples à Berlin. Il est impossible d'être plus spirituel, plus aimable, et d'avoir une conversation plus attachante. Il témoigne une affectueuse sympathie à M. du Montet, dont il a déjà eu occasion, en 1836, d'apprécier l'esprit de sagesse, les vues élevées, les sentiments chevaleresques. Il est ami de nos amis de Vienne, Clary et Chotek, et ancien et très fidèle ami de Mme la marquise de Laage. Le baron Antonini était ministre de Naples à la cour d'Espagne au moment de la mort de Ferdinand VII, et vous pouvez penser de quel intérêt sont ses assertions. Instruit que le roi venait de signer

le testament qui changeait l'ordre de succession, il pénétra de force dans l'appartement royal à minuit; sa qualité de ministre de famille lui en donnait le droit; il s'adressa énergiquement à la reine et au roi; « Votre Majesté a-t-elle réfléchi, dit-il au roi, aux malédictions de ses sujets, au sang qu'elle va faire verser? » Le roi révoqua son testament et, après avoir accompli cet acte important, il dit à M. Antonini et à la reine Christine : *Quel poids vous m'avez ôté!* L'infante Carlotta apprit l'événement à Burgos; elle accourut à Madrid et par des scènes violentes fit révoquer ce dernier acte, ou fut censée l'avoir fait révoquer, car on croit que le roi était mort lorsqu'on lui fit faire un signe de tête affirmatif. Le plus grand secret avait été gardé sur l'arrivée de l'infante Carlotta et l'incroyable rapidité de son funeste voyage. Le récit du baron Antonini était d'un saisissant et dramatique intérêt.

TOMBES ROYALES A L'ESCURIAL

Le caveau où sont enterrés les rois et les reines d'Espagne ressemblent plutôt à un salon royal qu'à un caveau sépulcral. Les tombeaux en forme de coupes antiques, les décorations brillantes, les dorures étincelantes, toujours éclairées par une multitude de lustres constamment allumés, ôtent tout caractère de tristesse et de recueillement à cette royale sépulture.

La reine d'Espagne, femme du roi Charles IV, avait d'abord aimé Godoy, frère du célèbre prince de la Paix. Ce dernier portait les billets de son frère à la reine et favorisait leur intrigue. Préféré enfin, elle le fit introduire chez elle sous le prétexte de raccommoder les cordes de sa guitare; mais elle lui fut souvent infidèle. Un jeune homme sans fortune, nouveau favori, affectait un grand luxe, élégance et richesse dans ses équipages. Frappé de ses étranges manières, le roi appela Godoy pour le lui faire remarquer. « Votre Majesté ne sait donc pas, lui dit malignement Godoy, que M... est entretenu par une *vieille femme qui ruine son mari pour lui?* » Le roi, avec un gros rire, appela la reine par son petit nom, lui fit

remarquer l'équipage fringant : « Vous ne savez pas ce que me conte Godoy? M... est entretenu par une vieille femme qui ruine son mari pour lui. » Le bon roi rit plus fort en achevant ces mots; la reine ne se déconcerta pas : « *Quelle histoire me faites vous là,* dit-elle en affectant un air de prude; *fi! quelle vilaine médisance!* »

ESPAGNE

Les nombreux laquais de Mme de Montijo à Madrid voyaient un jour le duc d'Havré et Mgr de Rechten, excessivement polis l'un et l'autre, se faire de profondes révérences en sortant de chez Mme de Montijo, et des civilités infinies à savoir qui passera le dernier. « Que font-ils, dit un Espagnol à son voisin? — Ils dansent le *boléro* de leur pays, » répondit gravement un des serviteurs auquel cette question s'adressait.

M. et Mme de la Romana ont été assez longtemps à Bade; le marquis est fils du célèbre général de ce nom et trois fois grand d'Espagne; sa femme est fille du duc de Villafranca, et petite-fille de Mme de Montijo, grande d'Espagne, femme d'une instruction rare; elle traduisait en lisant, sans hésiter, un auteur espagnol en français, à faire illusion. Le marquis de la Romana cause beaucoup; j'aimais sa conversation sérieuse et franche, mêlée de mots espagnols. Sa femme est très petite, chétive, brune, de beaux yeux; elle est simple, naturelle, et très enfant gâté; elle a des expressions originales, naïves, une petite voix criarde et aiguë, et une physionomie spirituelle. Elle nous disait tranquillement : *Pendant que mon père était fou*, puis nous raconta comment cette maladie lui survint : ce fut en allant au-devant de la reine, princesse de Saxe, femme de Ferdinand VII; la chaleur était excessive, une bouteille contenant du musc se brisa dans sa voiture, l'odeur jointe à la chaleur fut si insupportable qu'il en devint fou.

Je retrouve dans mon album de voyage une note sur un M. Cacha, Espagnol qui était ici aussi il y a deux ans (1837),

joli homme, figure bien espagnole, taille moyenne, teint brun, yeux grands et noirs, cheveux et barbe d'un noir d'ébène; élégance sans distinction ni noblesse, figure mauresque, naissance obscure. Il s'était imaginé de se déclarer l'adorateur de la reine Christine. Simple garde du corps du vivant de Ferdinand VII, il osa un jour lui faire une déclaration, glisser un billet passionné dans une rose que la reine venait de laisser tomber. La reine se plaignit au roi, qui en fut très courroucé et envoya le coupable à Ceuta, sorte de bagne, avec défense aux ministres de lui en parler jamais. Pourtant, on enfreignit cet ordre pour qu'il pût aller recevoir la bénédiction de sa mère mourante, femme d'un grand mérite; il partit avec l'ordre et la promesse de revenir à Ceuta. La mort de Ferdinand, survenue dans l'intervalle, lui rendit la liberté. Il est très zélé carliste et protégé de don Carlos.

BADE

Août et septembre 1839.

M. de Sèze nous raconta des choses intéressantes, que je ne veux pas oublier, de son séjour à Goritz. Mme la dauphine, que sa petite cour appelle *la Reine,* parle avec regret et affection de la France; elle aime qu'on cause facilement et même gaîment, le soir, près de la table où elle travaille; elle éloigne les sujets de conversation tristes. « Nous avons assez de sujets de conversation douloureux, dit-elle avec un soupir, quand nous sommes seuls. » Elle aime qu'on raconte, prend un vif intérêt à tous les récits et aux noms propres, ne permet jamais une expression injurieuse contre Louis-Philippe et sa famille. La dauphine reverrait la France avec bonheur! M. le dauphin, au contraire, voudrait, dit-on, n'y jamais rentrer. M. le duc de Bordeaux est très vif, rougit facilement, a la répartie spirituelle. M. de X... répétait avec affectation devant lui « qu'il ne tenait qu'à soi de devenir un grand homme ». Le jeune prince comprit son intention; il se maintint cependant, mais lorsque M. de X... sortit, il s'écria : « Il en parle bien à son

aise! mais s'il est si facile de devenir un grand homme, pourquoi M. de X... ne s'est-il pas fait grand homme lui-même? »

M. de Sèze a vu, dans la bibliothèque du jeune prince, il y a deux ans, les *Contes* de La Fontaine, et, comme il en témoignait sa surprise à M. de Barante, il lui répondit légèrement : « Bah! le jeune prince ne lit que les livres que nous lui disons de lire. »

Le brave et loyal La Villate a été renvoyé parce qu'on lui trouvait des manières trop communes. « Moquez-vous de cela, répétait-il à chaque instant au petit prince; laissez-les dire, moquez-vous de cela! » C'était son refrain habituel. Il pouvait avoir raison quelquefois.

Charles, le valet de chambre si dévoué, a été congédié brusquement. En voici la raison : il s'avisa un soir, à l'église, pendant le salut, d'attaquer, de la manière la plus inconvenante, deux jeunes personnes qui étaient dans le banc, près de lui. Elles furent obligées de sortir de l'église, et se plaignirent à la police. En vérité, ceux qui croient qu'on a entouré M. le duc de Bordeaux de dévots sont dans une grande erreur!

Le duc de Bordeaux avait pour maître d'armes un sergent de la garde royale, Bélavoine. Un jour que l'on avait réprimandé le jeune prince sur la manière dont il avait fait ses prières, il demanda brusquement à Bélavoine si les soldats faisaient leur prière. Bélavoine fut fort embarrassé, et tâcha d'éluder la question.

Mme de Gontaut voulait marier Mademoiselle au duc de Chartres; elle lui répétait sans cesse : « N'est-ce pas, Mademoiselle, qu'il est bien triste de vivre loin de son pays? » On avait imaginé à la cour de Louis-Philippe de donner à M. le duc de Chartres cette sorte de légitimité : on aurait aboli la loi salique comme en Espagne, et Mademoiselle se trouvait l'héritière de la couronne de France, comme la fille de Christine, comme doña Maria.

L'empereur François dit un jour à Charles X : « Vous ne pouvez pas empêcher que Mme la duchesse de Berry ne soit la mère de ses enfants, mais il dépend de vous de ne pas les confier à Mme de Gontaut. »

Mme la duchesse de Berry n'a pas voulu recevoir à Gratz M. Guibourg. Il en a été très offensé, et a écrit, dit-on, une lettre violente à la duchesse. On prétend qu'elle aurait voulu éloigner les soupçons de M. de Mesnard (1) et se ménager près de M. Luchesi-Palli la possibilité de le revoir; mais cette petite intrigue a été déjouée : M. de Luchesi est très jaloux de sa femme; M. Guibourg n'était pas près de Madame lorsqu'elle est devenue enceinte, et ne peut pas être soupçonné (2).

Mme la dauphine a dit à M. de Sèze que jamais aucun des prétendus Louis XVII n'avait demandé à lui parler, ni à lui être présenté.

Mme la duchesse d'Orléans (Penthièvre) reçut un jour, pendant son séjour à Figuieras, une lettre d'un prisonnier français qui lui demandait des secours auxquels, disait-il, il avait des droits, étant Louis XVII et cousin de Mme la duchesse d'Orléans. Cette lettre était horriblement mal écrite; Mme la duchesse d'Orléans en rit et dit : « Je ne veux pas que mon cousin meure de faim! » Elle voulait lui envoyer quelques secours; M. de Follemont lui fit observer, très sagement, que ces secours envoyés en son nom seraient un argument favorable à la folie de ce malheureux. On lui fit donner quelque argent par une voie moins illustre.

La crédulité parisienne, même dans une classe élevée, est niaisement extravagante. On écrit aujourd'hui de Paris que quelques personnes commencent à se persuader, dans la société, que le prince de Leuchtenberg, Eugène de Beauharnais, était le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette; que c'était Louis XVII sauvé du Temple, confié à Joséphine qui l'avait fait élever comme son fils, pour le soustraire à la fureur révolutionnaire; que c'était le sujet de ses fréquentes conversations à la Malmaison avec l'empereur Alexandre, auquel elle

(1) Mlle de Mesnard, cousine et amie de M. de Mesnard, chevalier d'honneur de Mme la duchesse de Berry, a assuré Mme de Buor que son cousin n'était pas le *coupable*. Il avait en vain sollicité la permission de se disculper, on le lui a défendu. Des raisons de haute délicatesse l'ont condamné au silence le plus absolu, et le plus pénible pour un homme d'honneur.

(2) Cf. pourtant Nauroy, *La Duchesse de Berry*, 1889, p. 80, 81, 84. (*Éd.*)

avait confié cet important secret. L'empereur Nicolas, en ayant eu connaissance, n'a pas cru mésallier sa fille, la grande-duchesse Marie, en lui faisant épouser le fils d'Eugène, l'héritier présomptif de la couronne de France. Quel tissu d'absurdités (1)!...

Cela rappelle la bonhomie de ceux qui, au commencement de l'empire, disaient tout bas que Napoléon était descendant du Masque de fer, lequel Masque de fer était frère jumeau de Louis XIV. Peu de temps avant que Napoléon se fît déclarer empereur, il faisait courir le bruit dans la Vendée qu'il était cousin de Louis XVI. Nos bons paysans vendéens apportaient cette nouvelle de toutes les foires où ils allaient acheter ou vendre leur bétail, et nos métayers ébahis venaient nous demander ce qu'il en était. C'étaient les gendarmes qui leur racontaient cette parenté; le motif de ce conte était bien évident.

Mon Dieu! qu'il est difficile d'être malheureux convenablement, c'est-à-dire d'être malheureux avec dignité et aplomb! Cela est encore plus rare que d'être heureux avec sagesse.

Mme la duchesse de Berry est extrêmement aimable; elle a du tact, s'exprime avec grâce et toujours parfaite convenance. Elle écrit en perfection. On dit que M. de Bombelles, évêque d'Amiens, son premier aumônier, a contribué à développer ses moyens en lui faisant connaître le monde; il parlait beaucoup, il parlait bien, il avait un grand usage du monde, et son franc parler avec la jeune princesse qui avait en lui une grande confiance. C'eût été un bonheur pour elle si ce prélat eût vécu plus longtemps.

(1) Lors du mariage de la princesse Marie, fille du roi de Wurtemberg, avec le comte de Neipperg, l'empereur Nicolas, oncle de la jeune princesse, écrivait au roi son père en désapprouvant cette union si disproportionnée : « Vous me direz peut-être que j'ai donné ma fille au duc de Leuchtenberg, gentilhomme français. Mais je vous répondrai que j'ai la puissance que vous n'avez pas de faire de mon gendre un des plus grands princes de l'Europe. » La pensée du tsar était-elle le royaume de Pologne... ou l'empire de France?

LADY ESTHER STANHOPE, LA REINE DU DÉSERT

Le père de lady Stanhope, homme bizarre et entiché jusqu'à la folie des idées de J.-J. Rousseau, plaça son fils, aujourd'hui lord Stanhope, chez un menuisier, et lady Esther chez une couturière. M. Pitt, leur oncle, eut beaucoup de peine à les soustraire à cette éducation vulgaire; il prit chez lui sa nièce, mais son caractère emporté, ses singularités le forcèrent à s'en séparer. Lady Esther, en perdant son père, se trouvant riche et indépendante, fit plusieurs extravagances qui la dégoûtèrent du monde dont elle n'avait pu mériter les suffrages. Elle se retira dans un couvent isolé, en Écosse, où elle vécut absolument seule. Son imagination, au lieu de se calmer, s'exalta dans la solitude. Il lui restait trente mille livres sterling; elle partit pour la Terre Sainte : assaillie par une violente tempête dans la mer de l'Archipel, elle faillit perdre la vie, fut sauvée et accueillie en Grèce, où elle habita quelque temps et enfin parvint au mont Sinaï, où elle se fixa. Elle était prodigue avec les chefs arabes; elle dépensa bientôt une partie de ses trente mille livres, qui formaient le reste de sa fortune. Elle a souvent réclamé depuis des pensions qu'elle disait lui être dues. Son frère, lord Stanhope, que M. Pitt avait fait entrer à l'université d'Erlangen, est un homme d'esprit, très bizarre aussi. C'est de lui que M. le marquis de Dampont, son condisciple à Erlangen, qui est resté très lié avec lui, tient ces détails. Je les ai écoutés ce soir de la bouche du marquis.

Lady Esther disait à je ne sais quel voyageur français, qui n'est pas M. de Lamartine (je crois que c'est M. Barrot) : « J'ai voulu connaître les mystères du désert, et j'ai dormi avec les chefs des tribus... » Elle vient de mourir, vieille et ruinée, sans avoir atteint à cette royauté qui était le point fixe de ses rêveries et de sa folie. M. de Lamartine sera-t-il plus heureux dans celle qu'elle lui a prédite, et à laquelle il croit si naïvement?

LE GÉNÉRAL GUILLEMINOT (1)

Bade, 9 septembre 1839.

Le général Guilleminot est ici. Nous avons fait connaissance avec cet homme devenu célèbre surtout sous la Restauration. Mon mari écoute avec un très vif intérêt les récits de guerre et curieuses anecdotes diplomatiques du général, ex-ambassadeur, ex-ami de Mgr le Dauphin. M. Guilleminot a plus de cent mille livres de rente. Il a joué un rôle important sous l'Empire; il a été ambassadeur à Constantinople sous Charles X; il a été cordon bleu. Il est pair de France. Il a plus de finesse que de distinction dans la physionomie et dans la conversation. C'est un homme qui finit. Il s'exprime très convenablement sur Mgr le Dauphin et sur Charles X, dont il a été si favorisé; il faut lui en savoir gré dans un temps où l'ingratitude est si générale, si complète.

Le général Guilleminot a dévoué le reste de sa carrière à Louis-Philippe; il eût été plus digne, dans la haute position où il se trouvait, de se retirer. Il eût été certainement maréchal de France et ministre de la guerre sous la Restauration. Il n'est maintenant occupé que par une commission de démarcation des frontières rhénanes. Cela dure depuis vingt-quatre ans. Cette mission est fort rétribuée. Le général Guilleminot est froid, sévère; on voit qu'il est préoccupé par les hautes dignités dont il a été revêtu. Il craint de manquer à ce qu'il a été. La tournure, la taille peu élevée de M. Guilleminot; l'expression de sa physionomie, plus fine que digne, n'ont pas dû en imposer aux Turcs. Sa seconde femme, qui est ici avec lui, est la fille d'un pauvre ministre protestant de Bâle, séparé, même divorcé d'avec sa première femme, mère de Mme Guilleminot et d'une autre fille. Ces deux jeunes personnes étaient si malheureuses que l'aînée, Marie Ebrey ou Ebré, aujourd'hui Mme Guilleminot, avait une petite école à

(1) Guilleminot (Armand-Charles), comte, lieutenant-général, né le 2 mars 1774 à Dunkerque, mourut à Bade le 14 mars 1840. (*Éd.*)

Bâle; sa sœur donnait des leçons en ville. C'est ainsi qu'elles ont passé leur jeunesse, lorsqu'un riche propriétaire de Metz ou des environs, possesseur d'élégantes manufactures de faïence, qui avait été amoureux, dans sa jeunesse, de la jeune, sage et spirituelle maîtresse d'école, fut la chercher à Cologne, chez une dame Schaffouze, où elle était gouvernante dans ce temps-là, lui offrit sa main et sa fortune. Marie n'était plus ni jolie ni jeune; elle a eu un fils de M. Villeroi, ce mari si fidèle aussi. Il est mort trois ans après son mariage, laissant à sa veuve la moitié de sa fortune, vingt mille livres de rente au moins. M. Guilleminot, qui avait connu Marie Ebré chez sa première femme, dont elle était l'amie, et qui l'avait fort désirée pour gouvernante de ses enfants, s'empressa de lui offrir sa main très peu de temps après la mort de sa femme; il y a cinq mois que ce mariage est conclu. Le comte Guilleminot, ex-ambassadeur, ex-pair de France, et cordon bleu, paraît passionnément amoureux de sa femme. Elle a la quarantaine environ; des cheveux, autrefois très noirs, absolument gris; une tournure de gouvernante suisse, des mains rudes, une mise commune. Elle a de la physionomie, quelquefois un peu de pédantisme dans l'expression, mais toujours le charme de l'esprit et de la bonté. Ce ménage, si opulent, vit à Baden avec une grande économie.

Bade, septembre 1839.

J'arrive chez la baronne du Péreux par une pluie à verse et je trouve dans son vestibule une belle et fraîche jeune femme qui y avait cherché un abri avec ses jolis enfants; j'en prévins Mme du Péreux, qui descendit aussitôt et amena cette femme distinguée dans son salon; j'ai vu peu de Russes avoir cette expression simple et agréable de physionomie; elle paraissait aimer passionnément ses enfants; j'en ai vu deux beaux et gracieux comme leur mère. Nous faisons chacun nos conjectures sur l'*inconnue*. Naturellement on ne lui demande pas son nom, et elle ne le dit pas. Les uns la croient allemande, les autres russe; on la suppose grande dame ou femme d'un banquier. Elle est blanche et grasse comme une

Hollandaise, fraîche comme une Suissesse; elle parle parfaitement français; elle est simple, digne; nos suppositions nous amusent.

Mais voici le lendemain nos incertitudes fixées. Une carte de la *Princesse Develetkildeef!* et nous nous étonnons, peut-être niaisement, qu'on puisse être princesse si parfaitement inconnue (1).

PRESSENTIMENT

La reine Marie-Antoinette fut solennellement un *lundi, 21 janvier* de l'année 1782, à l'église de Saint-Etienne-du-Mont remercier Dieu de ses couches. Elle était accouchée du dauphin. La foule était immense et ivre de joie. La reine avait l'air triste, préoccupé. Mme de Lamballe le remarqua, et dit à l'une de ses dames : « Comment peut-on avoir de l'humeur un jour comme celui-ci? » Un coup de canon annonça que le roi passait sur la place Louis XV; c'était le signal donné pour que le cortège de la reine se mît en marche, afin d'arriver à l'Hôtel de Ville en même temps que celui du roi, car il y avait banquet. La reine tressaillit. Onze ans après, un lundi 21 janvier un coup de canon annonçait à la reine que la tête de Louis XVI devait tomber.

SOIRÉE CHEZ LE GÉNÉRAL GUILLEMINOT

Baden, 22 septembre 1839.

Mme Guilleminot, que je n'avais vue qu'une ou deux fois chez la baronne du Péreux, est venue nous faire une visite, et nous inviter à une soirée qu'elle donnait à ses amis. Nous avons été hier à cette soirée; les du Péreux, malades, n'y étaient pas. Il y avait très peu de monde; une partie de whist a rempli

(1) La princesse Develetkildeef est remariée secrètement (secret que tout le monde sait) avec M. Oresti.

utilement les moments où le général Guilleminot ne répondait pas à des questions sur des événements où il a joué un rôle éminent, sous l'Empire et sous la Restauration. Il s'est exprimé avec beaucoup de convenance sur Mgr le dauphin, dont il a éprouvé tant de marques de bonté et reçu de si hautes faveurs. Quelqu'un blâmait la faiblesse du dauphin lors des terribles événements de juillet 1830. Le général a pris la défense de ce prince en disant que le dauphin avait la ferme volonté d'agir ; qu'il avait insisté fortement auprès du roi pour en avoir la permission; mais que le roi lui avait défendu *formellement*, *sévèrement*, de se montrer et l'avait même poussé rudement hors de sa chambre.

Le prince disait dans une occasion au général Guilleminot : « Vous ne savez pas comment nous avons été élevés, nous autres princes, et avec quel respect, quelle obéissance pour un père, et un père couronné ! »

Le général nous raconte aussi que, lors de la délivrance de Ferdinand VII par l'armée française en 1823, le duc d'Angoulême, transporté de joie d'avoir eu le bonheur de rendre la couronne et la liberté au roi d'Espagne, se précipita vers lui lorsqu'il l'aperçut, ploya presque un genou devant lui : il s'attendait à une sensible et reconnaissante accolade ; Ferdinand se contenta de lui dire froidement : « Vous m'avez fait plaisir. » Le duc d'Angoulême se retourna vers le général Guilleminot; sa physionomie exprimait un étonnement facile à comprendre. « Monseigneur, lui dit le général, souvenez-vous de la réponse de Jean Sobieski à l'empereur Léopold Ier : « Sire », lui dit-il, dans une occasion à peu près semblable, « je suis bien « aise de vous avoir rendu ce petit service. »

Ferdinand disait bêtement que ce qui lui avait été le plus pénible pendant sa détention à Cadix, était d'avoir manqué d'*eau à la glace !*...

Il n'y avait chez la comtesse Guilleminot que quelques personnes tout à fait insignifiantes. Le général Guilleminot est pourtant un homme remarquable ; il a occupé de hauts emplois; il a été revêtu de grandes dignités ; il a rempli avec distinction et habileté des missions et des rôles éminents sous

l'Empire, la Restauration, dans l'armée, dans la diplomatie; il restera célèbre dans la littérature scientifique, historique et militaire ainsi qu'à la Chambre des pairs, et cependant, voyez quels alentours : quelques jeunes gens obscurs et inconnus, quelques militaires rudes et sans éducation. Les titres, les dignités, les talents, la carrière si brillante du général Guilleminot ne peuvent lui donner la jouissance de grouper autour de lui quelques hommes distingués. Et maintenant, supposez-le de noble race, d'un nom connu, et dites-moi bien franchement, sans prévention, si ce prestige, joint à des talents réels, ne lui serait pas favorable?

Je me rappelle à ce sujet le salon du vieux comte de Saint-Priest à Vienne : il avait aussi été ambassadeur à Constantinople pendant la Révolution et, tant d'années après, il avait un cercle tout à fait européen, mais de ce que la diplomatie étrangère a de plus élevé, de plus distingué; le noble vieillard était *à la mode*. Sa conversation était spirituelle, finement railleuse. Je n'ai pas vu de vieillard plus aimable, plus recherché ni plus imposant.

2 octobre 1839.

Mme Guilleminot est bonne, douce, spirituelle. Sa physionomie exprime toutes ces qualités. Sa mise et sa tournure sont communes; il est absolument impossible de se croire chez une grande dame, mais on est tout près d'être chez une femme aimable. Sachons-lui gré de cette simplicité presque rustique, quoiqu'elle soit tout à fait en désharmonie avec sa position : il y a quelque chose de touchant et de louable dans cet excès. Mme Guilleminot a le charme de la bonté; sa conversation est quelquefois très attachante; chez elle, tout me paraît raison, sagesse et solide esprit; son culte pour son mari intéresse. Le général Guilleminot est allé voir aujourd'hui le monument de Turenne à Saltsbach; il a trouvé la lessive du gardien étendue sur la grille; il l'a reprimandé sévèrement.

4 octobre.

Le général Guilleminot a montré hier à mon mari une bague antique, admirablement gravée, trouvée devant lui dans une fouille faite dans les ruines de Troie.

Le général Guilleminot a douze grands ordres et plusieurs petits. Il disait ce soir avec affectation à M. du Montet que celui qui lui avait fait le plus de plaisir à recevoir était la simple Légion d'honneur que lui avait donnée le général Bonaparte. Cela se comprend, assurément; cette *simple* Légion, d'ailleurs, est le premier chaînon de la chaîne dont le cordon bleu est le *dernier*. Comparez, je vous prie, un *cordon bleu* sous Louis XIV à un cordon bleu sous Charles X. Les révolutions grandissent *quelques hommes*, mais elles rapetissent *toutes les choses*. La France de Louis XIV était plus grande même matériellement que la France que la Révolution nous a faite. Hélas! nos frontières actuelles l'attestent, et nos colonies perdues!...

La princesse de Géorgie nous a donné, il y a quelques jours chez la marquise, une délicieuse représentation de *Valérie*. Elle joue la comédie en perfection; elle nous a fait pleurer, Mme de Milletitz et moi, à chaudes larmes; le son de sa voix est touchant et son expression déchirante. Nous étions ravis. M. de Sèze lui donnait la réplique.

Nous étions tous restés sous le charme de cette représentation; la princesse est revenue hier; elle nous a désenchantés; il faut l'avouer, elle a déraisonné toute la soirée, mais déraisonné d'une manière *étonnante*. Il est dangereux de parler de soi; la princesse ne parle que d'elle. Elle nous a fait la confidence des déclarations d'amour et des lettres amoureuses qu'elle reçoit souvent ici. Cela nous a surpris, car elle n'est pas de première jeunesse; je lui crois trente-six ou trente-huit ans; ses compatriotes lui en donnent quarante. C'est pure malveillance. Elle n'est pas jolie, mais elle a une tournure élégante et une physionomie très spirituelle, avec de la hauteur, un peu de dédain dans les manières, quoique excessivement polie, et de la coquetterie avec de la sagesse. Elle se raille elle-même, mais en conservant toujours un *rôle agréable*.

La conversation nous a amenés ce soir à parler des usages russes; les femmes russes donnent un baiser sur la joue aux hommes qui leur baisent la main : c'est un adieu, un revoir, un salut. Mon mari a gaiement engagé la princesse à nous donner une *représentation;* elle s'y est prêtée de bonne grâce. Elle nous a raconté que, se trouvant il y a quelques années à Stuttgart, le comte de Wurtemberg, en sortant du spectacle et sous le vestibule où l'on attendait les voitures, s'était approché d'elle pour prendre congé, lui avait baisé la main en lui disant : « Princesse, permettez-vous que je prenne congé à la russe ? » Elle se pencha alors vers lui, et lui donna selon la mode russe un baiser sur la joue. Le comte de Wurtemberg, qui ignorait absolument cet usage, la saisit par la taille, l'enleva dans ses bras, et l'embrassa avec transport, oubliant la foule. La princesse effrayée, humiliée, fondit en larmes, se trouva mal. Cela fit une scène étrange. Nous sommes restés tout ébahis de cette histoire et de plusieurs autres. M. de Sèze résiste à toutes les avances que lui fait la princesse de Géorgie. Je prétends que c'est une feinte et une coquetterie. Il se montre railleur, contrariant et peu attentif près d'elle. Il est évident que cette conduite pique son amour-propre.

Le pauvre M. de Favencourt, qui est d'une bêtise rare, nous contait ce soir qu'à la mort de son grand'père deux chats qu'il avait passionnément aimés s'étaient *suicidés*, l'un en se jetant dans son puits, et l'autre en se laissant mourir de faim. J'ai eu toutes les peines du monde à retenir mon sérieux. C'est moi qui ai prononcé le mot de suicide; la gravité du petit cercle en a été ébranlée.

Encore un mot sur les usages russes : le jour de Pâques, tous les domestiques sont embrassés par leurs maîtres. Il y a quelque chose de très chrétien dans cette fraternité d'un instant, dans cette unanimité de religieuse et sainte joie. Les serfs, que nous appelons esclaves, et qui ne sont réellement que des sujets ou des vassaux très heureux, appellent leur seigneur du nom de *père*, et leur noble dame *mère*. Les soldats appellent l'empereur *père*, et l'impératrice *mère*.

Bade, 23 août 1839.

La princesse de Géorgie se moquait un soir de la duchesse de Talleyrand (Dino), qui a apporté ici trente chapeaux et quatre-vingts robes pour plaire à *un seul*. Elle fait des toilettes ravissantes pour *un seul;* elle ne voit qu'*un seul homme* et pas une femme, sauf la princesse de Liéven; mais elle est partie, laissant la princesse de Liéven toujours seule, victime de sa monomanie politique qui a éloigné d'elle son mari et ses enfants.

LE CONSUL DE FRANCE A BELGRADE

13 octobre 1839.

On m'écrit de Vienne une délicieuse histoire. Le consul de France à Belgrade est allé au-devant du duc de Bordeaux, qui était accompagné par M. de Montbel; lui a fait toutes les révérences, les politesses les plus respectueuses, les invitations, les prévenances les plus empressées; puis, dans sa distraction, a fait un rapport à Paris, en y ajoutant maintes félicitations sur la grâce, l'amabilité, l'esprit du jeune prince français. Ce rapport lui a fait perdre sa place : le pauvre consul avait oublié 1830.

Le grand-duc héréditaire de Russie, qui est allé à Vienne cet été, y a moins bien réussi que Mgr le duc de Bordeaux. Il a couru étourdiment après un lièvre pendant les manœuvres et la petite guerre simulant la célèbre bataille de Wagram dont on lui donnait la représentation et l'imposant spectacle.

Lady William Russell (née Rawdon), femme si belle, si éminemment distinguée (dont nous avons fait la connaissance chez la marquise de Mun), où elle passait presque toutes les soirées en 1836, est au moment de partir pour l'Angleterre; elle s'exprime très franchement et paraît avoir peu d'admiration pour la jeune reine Victoria; elle désapprouve fort sa conduite envers sa mère, la duchesse de Kent, depuis son avènement à la couronne. Cette jeune princesse n'avait pas

quitté un seul instant sa mère jusqu'à l'âge de dix-huit ans, couchant dans sa chambre, et étant soignée avec une tendresse sans bornes !... Puis la malheureuse lady Flora Hastings était la cousine germaine de lady William Russell ; elle dit que c'était la personne la plus réservée, la plus pure, la plus virginale, et qui, par son caractère même, devait mourir de douleur de l'indigne conduite qu'on a eue envers elle. Celle qui l'a accusée, calomniée, est aussi cousine de lady William par son mari; ainsi ce sont précisément ces deux familles ennemies dont l'une est la sienne, et l'autre celle de son mari, avec lesquelles elle va être forcée de vivre. Lady William Russell, belle-sœur de lord John Russell, a une majestueuse beauté; lord Byron l'a chantée sous le nom d'*Aurore* (1).

LE TOAST DE L'HOTELLERIE

Nancy, novembre 1839.

« Que de choses terribles ! que de drames affreux ! » m'écriai-je à la suite d'une conversation où l'on avait parlé des horreurs de la Terreur. « Oui, Madame, me répondit le comte de Steinwald, mais il est une multitude de faits effroyables et inconnus. Les victimes et les bourreaux ont souvent cessé d'exister en même temps. » Le comte s'arrêta, et un sombre nuage obscurcit sa physionomie, d'ordinaire si franche, si bienveillante et même si gaie. Il s'était tu et nous continuions à sembler vouloir l'écouter. Il s'aperçut de ce mouvement général de curiosité et d'attention... « Pendant la Terreur, nous dit-il, je fus mis hors la loi. Je parvins à sortir de mon château. La connaissance que j'avais des différents patois des provinces de France, dont j'avais fait une espèce d'étude pour me

(1) Miss Rawdon se trouvait en Italie avec sa mère (à Gênes, je crois); elle n'était pas mariée encore et était dans l'éclat de sa beauté. Lord Byron donna un bal et il fut convenu qu'aucune femme n'en sortirait avant le jour. On ouvrit subitement les fenêtres et les persiennes au lever du soleil : toutes les jeunes personnes parurent pâles et fatiguées ; miss Rawdon seule était éblouissante de fraîcheur. Lord Byron la salua du nom d'*Aurore*.

divertir dans ma jeunesse, me seconda merveilleusement pour me déguiser et me soustraire à l'échafaud. Travesti en marchand de chevaux, je parcourais les villes et les campagnes; je ne fus jamais reconnu ni même soupçonné; j'avais véritablement l'allure et le langage de ma nouvelle profession.

« J'arrivai un soir avec vingt chevaux limousins et poitevins dans une très petite ville, au moment où une voiture publique s'y arrêtait; les voyageurs étaient de forcenés terroristes. Les uns se rendaient à l'armée, les autres étaient des *ouvriers de crimes;* ils allaient planter l'échafaud dans une ville voisine; passez-moi cette expression, ils hurlaient plutôt qu'ils ne parlaient; au milieu de cette indigne troupe se trouvait une pauvre petite femme pâle, maigre et paraissant presque mourante; elle était blanche comme la mort. Je ne sais si elle était jolie : elle était très blonde; ses yeux bleus, d'une dimension énorme, étaient bordés de rouge, comme des yeux qui ont beaucoup et récemment pleuré. Elle devait être bien pressée d'arriver, pour s'être mise en route avec de tels compagnons; sans doute, elle avait été forcée de prendre cette manière de voyager sans savoir avec qui elle se trouverait. Cette supposition était très vraisemblable : elle s'assit à la table commune; ses mains tremblaient, et quand elle voulut approcher la cuiller de sa bouche, je m'aperçus qu'il y tomba des larmes. Je la regardai avec compassion pour lui rendre un peu de courage; puis je mêlai ma voix à celles de mes compagnons de table; je pris le rôle de loustic pour détourner leur attention. J'y parvins; mes plaisanteries bouffonnes, mais nullement indécentes, eurent un plein succès; mais à la fin du repas, lorsque les têtes furent échauffées, mes hideux compagnons entonnèrent des hymnes, des hymnes de sang, et proposèrent des toasts horribles. La pauvre petite femme était immobile, glacée; sa respiration précipitée me fit trembler pour elle; je redoublai de feinte gaîté grivoise. Ce fut en vain; l'un des voyageurs, à mine encore plus farouche que les autres, avisa la pauvre petite femme, et lui proposa de trinquer avec lui. A ces mots, elle devint pourpre et demeura sans mouvement et sans parole. — « Allons, citoyenne ! » s'écriè-

rent-ils tous à la fois... « à la santé de la République ! » Elle resta immobile... « Allons... allons... » Ils se levèrent tous à la fois et lui présentèrent leurs verres... Je compris le danger qu'elle courait en refusant. J'étais en face d'elle; j'allongeai le bras et jetai sur elle un regard rapide, plein de pitié et de vif intérêt; je m'écriai : « Citoyens ! je suis le doyen d'âge, c'est à moi de présider ici. » Je touchai violemment et bruyamment son verre. Elle me regarda, mais resta sans mouvement. — « Allons », dis-je comme si j'avais été satisfait, « voilà qui est bien ! vive la République !... » Ma feinte ne réussit pas. « Elle n'a pas bu, s'écrièrent-ils !... C'est une aristocrate ! » Ils vociféraient; ils firent un tapage affreux; ils l'entourèrent comme des bêtes féroces prêtes à dévorer un agneau... L'un deux la saisit par sa taille si délicate et si frêle. Elle le repoussa énergiquement et elle se leva rapidement; ses yeux éteints s'animèrent d'un éclat incroyable... Elle saisit son verre des deux mains. « Je boirai », dit-elle, d'un accent étrange et terrible. On voulut lui verser du vin blanc. « Non, je veux du vin rouge, de celui qui a la couleur du sang, « car je boirai à la mort !... » Ils s'écrièrent : « Bravo ! » On fit ce qu'elle désirait. « Remplissez, remplissez ! » dit-elle; sa tête s'égarait. Cela me fit frémir. Alors ils s'assirent; elle seule resta debout. Sa physionomie prit une indéfinissable expression de courage exalté, de douleur passionnée, de folie, si vous voulez... mais d'une sublime folie. « Je bois, dit-elle, à la honte et à l'ap-« probre de la France ! à la chute de la dernière pierre de ses « beaux monuments ! à la dernière goutte de sang de ses nobles « fils ! Je bois, cria-t-elle avec un frémissement d'horreur, au « triomphe de l'échafaud; à la lâcheté des hommes qui laissent « égorger des femmes ! je bois à l'incendie ! aux dénonciateurs ! « aux traîtres ! je bois à l'infamie !... Eh bien continua-t-elle », en jetant autour d'elle un regard sinistre, « n'est-ce pas là ce « que vous voulez ? Ne buvez-vous pas ? Ceci est pourtant la « coupe du sang ! la coupe de larmes ! la coupe de malédictions ! « tout est là ! » (en frappant de la lame de son couteau le bord de son verre). « Voyez-vous, celui qui boira sentira la hache tomber sur sa tête; il l'aura voulu, ce sera justice, il aura bu à la mort !... » Ils restèrent silencieux; mais les physionomies

de plusieurs exprimèrent une rage prête à éclater. Elle les provoqua de son regard étincelant : en élevant son verre, ses mains tremblaient; puis ses yeux se dirigèrent vers le ciel qu'elle sembla invoquer, car ses lèvres s'agitèrent. Un des voyageurs s'approcha d'elle d'un air effroyable, toucha son cœur avec la pointe de son couteau. Elle ne parut pas s'en apercevoir. « Tais-toi, lui dit-il, ou je te tue... » Elle tourna vers lui un regard d'une indéfinissable douceur : « Merci », lui dit-elle, « oh merci ! » Il resta interdit. Ce qui se passa dans l'âme du féroce révolutionnaire, je l'ignore; mais il tressaillit, sa poitrine se gonfla. Ce n'était peut-être pas de pitié. Il s'éloigna.

« Un silence profond avait succédé aux chants sanguinaires, aux toasts terribles; la jeune femme était toujours debout, tenant son verre des deux mains. « Finissons cette tragédie », dit l'un des terroristes; « qu'elle boive ou qu'elle meure. — Elle mourra », répondit une voix sourde et creuse.... — « Elle boira », répliqua une autre... — « Elle ira à Charenton », dis-je avec une feinte ironie, mais une douce pitié, car elle est folle, la pauvre petite actrice !.. » Elle me regarda... et jamais, non jamais, je n'oublierai ce regard. « Je bois », dit-elle en approchant son verre de ses lèvres décolorées, « je bois aux vengeances célestes !
« Écoute-moi ! grand Dieu ! La coupe de ta fureur est pleine :
« c'est assez pour ta colère, sois juste, il en est temps ! punis
« maintenant les bourreaux; qu'ils tombent... qu'ils tombent,
« dans le sang qu'ils ont versé ! Que la pierre du temple saint
« les écrase; que l'étranger les foule aux pieds; que les sépulcres
« brisés se referment sur eux ! Malédiction ! Malédiction ! Malé-
« diction ! buvons à la malédiction éternelle des méchants !... »
Les blonds cheveux de la pauvre femme étaient comme raides sur sa tête; ses yeux sortaient de leur orbite; ses membres semblaient agités de convulsions violentes. Tous les convives poussèrent à la fois un cri de rage; puis ils se turent spontanément.

« Un coup de tonnerre venait de se faire entendre; un orage éclatait en éclairs; le vent frappait violemment contre les croisées mal jointes; des torrents d'eau entraient dans la

salle. Elle tenait toujours son verre élevé, attendant qu'on répondît à son terrible toast... par un coup de poignard, peut-être! mais on ne lui répondit point. L'orage continuait ou plutôt augmentait à chaque instant, et elle restait immobile : sa physionomie reprenait graduellement sa première expression de timidité, de souffrance et de douleur; la pâleur de la mort succédait aux teintes pourpres et livides. Tout à coup, elle jeta violemment à terre le verre qu'elle tenait élevé depuis si longtemps; elle se rassit et nul ne lui parla depuis. »

« Qu'est-elle devenue? » nous écriâmes-nous tous à la fois...

« De concert avec l'honnête postillon de la diligence, qui fit adroitement verser sa voiture dans cette nuit sombre et orageuse, et avec le secours d'un *marchand de chevaux* qui se trouva *là par hasard*, elle fut enlevée en croupe et sauvée d'une mort certaine. Où est-elle? Dans le ciel sans doute, continua le comte de Steinwald, car elle n'avait plus aucun lien sur la terre! *L'échafaud lui avait tout enlevé!* Elle mourut de langueur et de fatigue, obligée qu'elle fut de changer souvent de retraite et d'asile.! L'infortunée, ajouta-t-il, le ciel avait écouté sa malédiction terrible : nos convives périrent tous! Et peut-être, en mourant, se rappelèrent-ils le toast de l'hôtellerie. »

(Fragment ou rêve, si vous voulez.)

VOYAGE ET SÉJOUR A EMS

Juin 1840.

Nous partons de Nancy le 13 juin, en poste; on m'assure que M. du Montet éprouvera un bon effet des eaux; mon bien-aimé malade partage cette espérance. Il soutient bien le voyage jusqu'à Sierck. Nous y arrivons de bonne heure; temps superbe; nous voulons profiter de cette belle soirée et faire une promenade facile au bord de la Moselle, sans nous éloigner de notre auberge; mais nous sommes accostés par un vieillard, qui se dit l'ex-commissaire des guerres Chapoteau,

et nous force d'aller voir son jardin, nous fait monter, grimper même, pour admirer les beaux points de vue; il fatigue mon cher malade dont l'excessive bonté et bienveillance ne se démentent jamais. Il écoute M. Chapoteau, que nous n'avons jamais vu! Il a quatre-vingts ans; il nous raconte ses campagnes en Italie, nous récite des vers de sa composition sur d'Assas, arrête tous les enfants et les petits chiens de sa connaissance pour leur donner du sucre et veut me forcer à prendre son bras; je m'excuse, car ce bras que je semble donner à M. du Montet est en réalité son soutien. Hélas! le vieux commissaire paraît consterné, m'assure d'une voix émue qu'il a donné le bras à de grandes dames (ses grandes dames sont des femmes de préfets et de paysans); je ne peux lui faire comprendre le motif qui m'empêche d'accepter son offre. Il nous quitte avec tristesse; je passe un instant mon bras sous le sien, à l'instante prière de M. du Montet; mais M. Chapoteau est sourd, et à mon sincère regret je ne puis le consoler de mon premier refus. La fille de notre hôtesse nous sert avec des airs plaisamment majestueux : c'est qu'elle est, nous dit-elle fièrement, petite-cousine du maréchal Maison, ce que nous ne lui contestons pas. Mangin, notre valet de chambre, se trouve très honoré à Trèves de son intimité avec le nommé Martin, notre ancien ferblantier à Nancy, petit-cousin du maréchal Ney. Je ne sais ce qu'ils entendent par petite-cousine et petit-cousin : issus de germains probablement.

Nous arrivons à Ems le 15, à onze heures; mon cher Joseph accablé et souffrant ne veut pas sortir de sa voiture. La difficulté de trouver un logement est grande, car on attend l'empereur et l'impératrice de Russie. Je laisse Mangin près de lui et je vais à la recherche, remplie de douleur et d'angoisse. Le cœur navré, j'entre dans tous les hôtels; à chaque instant on vient me dire de la part de mon mari de me hâter. Enfin je trouve un charmant logement sur le quai, hôtel de Brunswick. Mon cher Joseph est satisfait; la vue de sa chambre est gaie; étendu sur son canapé, il jouit du spectacle animé que présente Ems cette année; la promenade sur laquelle est située l'hôtel de Brunswick est la plus fréquentée.

L'empereur et l'impératrice de Russie arrivent à Ems mercredi, à huit heures du soir; ils sont précédés par deux estafettes. La foule se met aussitôt en mouvement; deux postillons à cheval passent au grand galop, faisant claquer leurs fouets, et précèdent de quelques instants les deux voitures découvertes attelées de six beaux chevaux du duc de Nassau; dans la première se trouvent l'impératrice, la grande-duchesse Olga, le duc de Nassau; dans la seconde, l'empereur, le grand-duc; ils arrivent par la route de Coblence; une douzaine de voitures de personnes de la suite arrivent en même temps par la route de Wiesbaden. L'animation de ce tableau, la multitude d'uniformes variés, la foule parée, curieuse, empressée et respectueuse, rendent Ems très agréable en ce moment. Mon cher malade paraît y prendre intérêt.

Ems est maintenant l'Almanach de Gotha tout vivant, remuant, galopant : il y a foule de grands et de petits princes; les voilà qui passent; voulez-vous un tableau?

L'impératrice de Russie revient à pied de son petit jardin qui est situé presque vis-à-vis des *Quatre Tours*, mais plus rapproché de nous cependant : elle est vêtue de noir, avec un chapeau de paille très simple sur lequel est un ruban noir et un voile vert jeté sur le tout; la princesse Charles de Prusse est à côté d'elle avec un burnous blanc, mêlé de gris; la jeune princesse de Hesse-Darmstadt, fiancée du prince impérial, est en blanc. Elle est grande, bien faite, très fraîche et a l'air plus âgé que ses seize ans; son mantelet de gros de Naples blanc mat, plissé symétriquement, ressemble à un peignoir de percale. Je ne trouve pas l'air très distingué à cette jeune personne; c'est peut-être la faute de son costume : elle porte des jupons de crinoline qui sont prodigieusement amples et raides; sa démarche en perd toutes grâce, élégance et jeunesse. Ils la font ressembler à une poupée de Nuremberg. La grande-duchesse Olga est belle et pâle. Le grand-duc héréditaire et son petit frère, les princes de Prusse, une foule de princes et de personnes de suite. Les petits ânes précèdent les voitures à quatre chevaux; les badauds en masse complètent le tableau... Le petit chien épagneul de l'impératrice

s'arrête impertinemment, précisément devant cette brillante troupe et fait... (pardon!) Ce matin, le temps est froid et très couvert, cela fait ombre au tableau; la poussière s'élève et s'abaisse. Il y avait une heure que l'impératrice était passée à âne avec le même cortège; elle repassera incessamment en voiture; rien ne l'arrête, ni le froid ni la pluie. C'est charmant d'être impératrice et malade ainsi!

L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

L'impératrice de Russie se promène toujours et par tous les temps. Elle fut surprise hier par une averse; elle était à âne avec toute sa suite de jeunes princesses, de généraux et de dames d'honneur; une petite maison isolée parut un abri, on s'y rendit en toute hâte. Le rez-de-chaussée est habité par un monsieur venu de Metz pour prendre les eaux; il s'est empressé d'ouvrir son modeste salon, ne sachant nullement quelle société il recevait. Il faisait en bon et honnête bourgeois les honneurs de son petit logement; l'impératrice a été assez maussade, la grande-duchesse Olga charmante; ce n'est que lorsque les voitures de l'impératrice qu'on avait envoyé chercher sont arrivées que ce monsieur a su quelles étaient les personnes auxquelles il avait donné l'hospitalité pendant une demi-heure. L'impératrice ne lui a adressé qu'une fois la parole, pour lui demander si un gros chat qui faisait *ronron* sur une chaise près d'elle était à lui? Il n'y a pas moyen de faire une devise chevaleresque de cette question ni de blasonner le gros chat. M. Fabricius, on me dit qu'il se nomme Fabricius, est un ancien officier en retraite; il nous semble l'entendre dire en recevant inopinément cette éblouissante visite, ces phrases toutes simples et pleines de bonhomie de sa politesse bourgeoise : « Entrez donc, mesdames... prenez place... ne vous gênez pas... débarrassez-vous de vos manteaux. »

ALBUM DE VOYAGE

Ems, 16 juillet 1840.

Ce pays est charmant, c'est une nature pittoresque et douce; la ville, ou plutôt la rue, car il n'y en a qu'une, est adossée à des rochers, et ayant vue sur une jolie rivière, de belles prairies et d'élégantes montagnes; le séjour de l'impératrice de Russie y fait affluer une multitude de princes et de princesses; ce mouvement est amusant. L'empereur Nicolas a passé quelques jours à Ems; le matin on le voyait donnant le bras à l'impératrice pour la conduire à la fontaine, et porter son schawl de crainte que l'air ne fût trop vif. Il s'est donné une fois le plaisir de l'accompagner dans une de ses promenades à âne; c'était une singulière chose de voir ce superbe empereur sur cette petite monture. Toute la cour russe et tout ce qu'il y a ici de princes et de princesses, de généraux, de vieux et jeunes militaires, ministres et hommes d'État, formèrent cortège et montèrent sur les petits ânes, au milieu de la foule curieuse, très amusée mais respectueuse et charmée d'un spectacle si nouveau. L'empereur riait; quelques vieux gros seigneurs n'avaient pas l'air de prendre goût à cette fête champêtre; ils avaient l'air bien lourds et bien maladroits sur leurs petites montures.

Nous fûmes ces jours-ci faire une promenade au vieux château de Nassau. L'impératrice venait de quitter la ruine; des tables rustiques étaient encore couvertes de tasses très simples, de plusieurs théières d'argent et de l'indispensable bouilloire russe en cuivre jaune (samovar); des petites cruches en grès contenaient de la crème et du lait caillé; du pain de seigle bien noir, des petits pains au lait et du beurre frais complétaient le goûter impérial. Le gros maître d'hôtel, celui qui n'a d'autre fonction que de faire le thé et le café et de soigner ce qui y a rapport, se faisait une gigantesque tartine de beurre. Les jeunes filles qui avaient aidé à porter l'équipage du thé buvaient dans les tasses des princesses et sucraient royalement le thé et la crème. Un groupe de petits paysans accrou-

pis par terre et un vieux bûcheron dévoraient le pain blanc et noir, les restes de lait caillé et de crème que n'avaient pas absorbés le maître d'hôtel et ses jeunes acolytes. Le groupe des enfants assis sur la mousse, mangeant joyeusement dans des assiettes de porcelaine et se servant de cuillers d'argent et de vermeil aux armes impériales, était charmant, artistiquement parlant.

Ems, juillet 1840.

Il n'y a rien de si heureux que le joli pays où nous sommes; il sera plus agréable encore lorsqu'il aura perdu son prestige de princes russes qui lui donne l'air d'un petit théâtre de province sur lequel on veut jouer une grande pièce. Si les princes pouvaient se contenter de leurs vastes parcs, de leurs somptueux domaines, de leurs forêts dessinées à l'anglaise, nous y gagnerions beaucoup; ils nous laisseraient nos petits sentiers raboteux; pour eux on est forcé de ratisser les montagnes, et d'élever sur tous les points de vue qu'ils n'ont pas le temps de chercher des kiosques ou des balustrades, qui donnent bientôt aux sites les plus pittoresques de l'Allemagne l'aspect de charmantes guinguettes ou de petits palais enchantés. Vous me direz que cela est commode et séduisant pour la paresse, la vieillesse ou la souffrance... mais laissez-moi regretter le petit sentier bien sauvage, la vieille mousse et la ruine non rajeunie. Je me sens quelquefois disposée à blâmer ou au moins à regretter cette manie d'embellir la nature, de l'habiller à la mode du siècle.

L'EMPEREUR NICOLAS

Nous avons vu l'empereur tous les jours, plusieurs fois par jour et de très près; il se mêle à la foule; il est superbe et très imposant, haute taille, parole ferme, son de voix incomparable, doux et sévère. Quand l'impératrice sort en voiture, l'empereur se place sur le siège de sa calèche découverte, les bras croisés, et dans cette attitude il a quelque chose de formi-

dable. Les six chevaux de l'impératrice se sont emportés ces jours-ci au bord de la rivière; l'empereur s'est élancé, les a arrêtés de sa main vigoureuse. Les postillons n'en étaient plus maîtres.

L'impératrice paraît très malade, si on en juge par sa pâleur, sa maigreur et l'altération de ses traits; elle souffre du tic douloureux; on dit qu'elle a pris cette cruelle souffrance nerveuse le jour de la révolte de Pétersbourg à l'avènement de l'empereur. Cet auguste ménage donne l'exemple de l'amitié la plus constante et la plus admirable. Je ne crois pas qu'elle ait été jamais jolie, mais elle a une taille et une démarche très distinguées; peu de bienveillance dans le regard et dans la manière de saluer.

La grande-duchesse Olga est belle, figure noble et pâle, taille élancée et élégante; cheveux noirs superbes, beau front et physionomie spirituelle.

Le grand-duc (héréditaire), sans être assurément aussi bien que l'empereur, est pourtant un beau jeune homme; sa figure éminemment russe, sa démarche hardie et ferme; il a ce qu'on peut appeler une physionomie heureuse, et quoique cette physionomie soit habituellement franche, agréable et gaie, je ne serais pas étonnée qu'elle pût aussi devenir facilement impérieuse et dure. Celle de l'empereur est remarquable par sa sévérité.

Si j'étais peintre, grand peintre, je ferais deux tableaux, deux magnifiques sujets :

L'empereur Nicolas, apprenant la révolte qui vient d'éclater (à l'avènement de son règne et le jour même de la prestation du serment), sort de son appartement; remet son fils, le jeune grand-duc héréditaire enfant, entre les bras d'un soldat en faction à sa porte. « Garde, lui dit-il, le fils de ton empereur »; et il marche intrépide avec une noble audace, un courage et une présence d'esprit sublimes au-devant des révoltés et des conjurés qu'il terrasse.

Le peuple de Saint-Pétersbourg, saisi de terreur au moment de l'invasion subite du choléra, accuse les médecins d'empoisonner le peuple; vient, dans sa fureur ignorante, d'en massa-

crer deux, et se porte aux plus grands excès; l'empereur, malgré les instances de l'impératrice et de sa famille, quitte la résidence impériale où n'a point pénétré le fléau, se rend à Pétersbourg dans une voiture découverte, s'arrête au milieu de la foule déjà atteinte de la maladie, foule exaspérée, terrorisée, révoltée contre Dieu, la raison et les lois; l'empereur, debout dans sa voiture, imposant, superbe, montre au peuple l'église de Saint-Pétersbourg, lui ordonne de se mettre à genoux, de demander pardon à Dieu des crimes qu'il vient de commettre, et sa miséricorde pour la cessation du fléau dont il est frappé. Et à cette voix suprême le peuple égaré se prosterne, frappe la terre de son front, et se relève repentant, résigné et soumis.

L'empereur Nicolas se montre majestueux et grand partout où il y a du danger.

LE CONVOI DU CHOLÉRIQUE

Il est encore un tableau que je voudrais faire : il n'aurait pas l'éclat des deux précédents, il n'aurait que le sublime de la simplicité... Par une froide matinée d'automne, sur une hauteur aride, inculte, dans un cimetière isolé, éclairé par un pâle rayon de soleil s'échappant d'un ciel nuageux, trois hommes sont agenouillés; l'un deux, vêtu d'une simple redingote grise, récite chapeau bas une prière pour le mort inconnu dont le cercueil vient d'être descendu dans la fosse fraîchement ouverte et fermée; celui qui prie haut est l'empereur d'Autriche, ceux qui répondent à sa prière sont les fossoyeurs... La physionomie de l'empereur est calme et sévère comme d'habitude; celles des deux seuls assistants expriment un profond étonnement et une sorte d'effroi.

En 1831, pendant le choléra qui avait éclaté à Vienne, en Autriche, d'une manière si subite, si foudroyante, si terrible, l'empereur se promenait seul un matin sur les hauteurs qui dominent le château impérial de Schœnbrunn. Sorti par une porte à l'extrémité du parc, derrière la gloriette, il marchait

préoccupé par des pensées sans doute bien sérieuses; il respirait l'air froid déjà, mais plus pur que dans la partie basse du parc. Le lieu où il se trouvait était aride, exposé à un vent presque continuel; aucune plantation, à cette époque au moins, ne récréait l'œil. Ce terrain est inculte et conduit à un petit cimetière isolé au milieu des irrégularités du sol causées par des essais de carrières abandonnées, et des décombres apportés sans doute depuis de longues années. De ce point élevé, et on peut dire désolé, en se tournant vers le château de Schœnbrunn, on jouit d'une très belle vue; on aperçoit Vienne et ses vastes faubourgs, les charmantes villas, les belles montagnes et le majestueux cours du Danube. Absorbé dans ses méditations, l'auguste solitaire en fut distrait par la vue d'un cercueil porté silencieusement par deux hommes qui hâtaient le pas. Aucun parent, pas un ami ne suivait le défunt! L'empereur François s'en approcha. « Majesté, lui crièrent les porteurs effrayés de le voir s'avancer, c'est un pauvre, mort du choléra. — Il ne sera pas dit, leur répondit le prince, qu'un de mes sujets aura été conduit seul à sa dernière demeure; si ses parents et ses amis ont eu peur, je vais prendre leur place. » Il suivit le triste convoi; il s'agenouilla au bord de la fosse; il récita à haute voix un *Pater* et un *Ave* pour le pauvre abandonné. Oh! qu'il serait beau ce tableau, un des plus puissants princes du monde donnant à la charité chrétienne ce bel exemple, à la philanthropie ce sévère enseignement, aux calomniateurs et détracteurs des rois ce magnifique démenti!

EXTRAIT DE MON ALBUM DE VOYAGE

Ems, 1840.

Il y avait dimanche fête champêtre à la maison de chasse, bal de paysans. L'empereur a fait apporter plusieurs barils de vin où ils ont puisé à volonté et à flots.

L'empereur est extrêmement sobre : il ne mange que trois plats, accommodés absolument à la russe. L'impératrice, dont

la santé est si délicate, a une cuisine française recherchée; on ne sert que dix plats au dîner de la famille impériale. La dépense de la table est fixée à raison de vingt-cinq francs par tête, pour l'empereur, l'impératrice, et toutes les personnes qui ont l'honneur de manger avec eux.

Le grand-duc héréditaire a joué ce soir un instant; il a perdu, et en traversant en riant la salle il a dit haut : « C'est une petite leçon. »

Le très jeune grand-amiral grand-duc Constantin est arrivé à Ems pour surprendre l'impératrice le jour de sa fête. On raconte de lui un trait charmant : un matelot l'avait retenu au moment où il allait tomber dans l'eau; il lui promit de l'élever en grade, et l'éleva même immédiatement. L'empereur ne voulut pas confirmer cet avancement fait par un enfant; le jeune grand-duc refusa de se rendre sur le vaisseau; on insista; il envoya sa démission à l'empereur, en disant qu'il ne voulait plus être grand-amiral, puisqu'il ne pouvait pas récompenser. Il a été aux arrêts pour quinze jours.

Le bon empereur d'Autriche actuel (Ferdinand) a fait dans sa jeunesse une action presque semblable. Il aimait un vieil invalide auquel il donna un jour une montre précieuse; le soldat porta ce bijou au gouverneur de l'archiduc qui fut réprimandé d'en avoir disposé sans le consentement de l'empereur. Le prince indigné jeta la montre à terre et la brisa : « Puisque je n'ai pas pu la donner, dit-il, je n'en veux pas. »

DRONSCHKA

Juillet 1840.

Il y a un petit personnage ici qui me plaît singulièrement; il est attaché à l'impératrice, et aimé de la belle grande-duchesse Olga; il est très négligé dans sa toilette, il est sale et fier, il se promène souvent dans la foule. On lui fait place; on le voit errer seul, s'amusant très vulgairement, ou dans la calèche de l'impératrice; il s'y tient très ferme, malgré l'allure des six chevaux toujours au grand galop; il n'a pas l'air plus

flatté de cet honneur que lorsqu'il marche devant l'âne qu'elle monte tous les matins; il a un petit nez retroussé qui lui donne l'air un peu impertinent, des oreilles superbes, et en tout une grande ressemblance avec *Aly*, notre petit chien king's-Charles. C'est qu'ils sont de la même race, ils se grognent toujours et ne se peuvent souffrir. *Dronschka* (petit ami) se promenait ces jours-ci au milieu de la foule, dans le jardin, livré à lui-même. On faisait de la musique, tous les bancs étaient occupés. *Dronschka* ne regarde personne, personne n'ose lui parler; il cheminait gravement; mais en levant la tête il aperçut M. du Montet, assis à côté de moi; il se pose devant lui, le fixe longtemps avec attention, puis prend son élan et saute sur ses genoux, lui lèche les mains et ne cède qu'avec beaucoup de peine à nos instances pour le quitter. Le lendemain, à une promenade différente, *Dronschka* retrouve son nouvel ami, le reconnaît entre tous, le caresse, et reprend bon gré mal gré son poste sur ses genoux; trois fois *Dronschka* a recommencé ses avances touchantes, sensibles, séduisantes, auxquelles il a fallu opposer une résistance presque *cruelle* pour échapper à l'accusation de captation. Mais *petit ami* restera dans mes souvenirs; je n'oublierai pas son regard tendre pour M. du Montet seul, et cet instinct intelligent qui parmi tant d'étrangers lui avait fait remarquer cette figure si noble, si belle et, hélas, déjà si souffrante.

M. DE GEISEL, ÉVÊQUE DE SPIRE, SUFFRAGANT ET ÉVÊQUE DE COLOGNE. — MADAME DE WRÈDE

Ems, 1840.

Nous faisons la connaissance de Mme la baronne de Wrède, chanoinesse de Munster, femme du monde, bienveillante, sensée et polie. Elle nous parle de la Westphalie, qui est véritablement admirable; Mme de Wrède nous dit que le roi de Prusse actuel disait un jour : « Lorsque j'entre en Westphalie, je ne puis m'empêcher d'ôter mon chapeau, car c'est le pays où il y a le plus de mœurs et le moins de vices. »

Nous avions fait en 1838, la connaissance de Mgr Geisel, évêque de Spire, prélat aussi zélé qu'instruit et justement estimé. Nous ne le savions pas à Ems dans ce moment; nous l'avons rencontré à la promenade; il est venu à nous avec empressement : il témoigne une considération distinguée et un affectueux intérêt à mon cher malade; il y avait dans son regard en le considérant, en l'écoutant une expression de sensibilité que je n'oublierai jamas; hélas! une expression de tristesse aussi; il était évident qu'il le trouvait très changé. Il est venu nous voir le lendemain de cette rencontre.

Ce prélat est très au fait des affaires ecclésiastiques de France; sa conversation est très intéressante; il sera un jour (et il est déjà) une lumière de l'église en Allemagne (1). Il a une grande science et une grande prudence; il s'est concilié l'estime des princes luthériens et protestants, quoique fervent et sévère prélat catholique. Mgr l'évêque de Spire nous a engagés à aller le voir à Spire.

ALBUM DE VOYAGE

Ems, juillet 1840.

Je reprends mes notes... La foule qui était ce soir sous les arcades a été précipitée par la curiosité vers les deux extrémités de la galerie; on entendait un effrayant galop, on supposait des chevaux échappés ayant pris le mors au dents; c'était effectivement des chevaux au plus effrayant galop, couverts de sueur, traversant la foule des promeneurs sur la place la plus fréquentée, et montés par le grand-duc héréditaire de Russie, le duc de Nassau et je ne sais qui. Ils ont passé deux fois avec la même fougue, on pourrait dire furie... Une petite femme à laquelle je demandais : « Mais mon Dieu, qu'est-il donc arrivé? » car je n'avais rien vu, me répondit : « *Denken Sie doch, der Thronfolger, das ist was*

(1) Maintenant archevêque de Cologne, après avoir été suffragant du dernier archevêque et cardinal en 1850.

unglaublich! (1) » J'ai trouvé son étonnement très légitime.

Le prince impérial a une démarche très noble, très ferme, un port de tête très fier; je n'aime pas le geste habituel avec lequel il manie sa canne ou son parapluie : il y a quelque chose d'assommoir dans ce mouvement; il y a, dans ce geste, du coup de sabre et du coup de bâton.

J'ai été vraiment étonnée de voir plusieurs fois l'impératrice revenir de ses promenades en voiture sur le devant de sa calèche découverte ainsi que la grande-duchesse Olga, tandis que le prince Wilhelm de Prusse et le duc de Nassau étaient dans le fond; Mme de Wrède m'a donné l'explication de cette singularité en me disant que l'impératrice en agissait toujours ainsi lorsque le vent soufflait sur son visage : ses médecins lui ont recommandé d'éviter l'air vif sur la bouche, comme dangereux pour sa poitrine. La jeune et belle grande-duchesse Olga et la princesse fiancée du prince impérial montent souvent sur le siège de la calèche de l'impératrice, et font ainsi de longues promenades; j'avoue que c'est pousser l'incognito jusqu'à ses dernières limites.

C'est aujourd'hui la fête de l'impératrice; je ne sais quelle fête : le calendrier russe n'est pas d'accord avec le nôtre. L'impératrice et toutes les dames ont quitté le deuil, et se promènent vêtues d'élégantes robes blanches, et entièrement en blanc; la jeune princesse de Darmstadt, fiancée impériale, est toujours vêtue de blanc : c'est, dit-on, l'usage pour les illustres fiancées russes.

Le duc régnant de Nassau a la tournure et la figure bien communes, quoique sa taille soit assez élégante; il paraît bien petit à côté du grand-duc. Le jeune duc de Nassau porte des lunettes qui dissimulent un peu l'élévation extraordinaire de ses sourcils noirs, qui sont très arqués et lui donnent l'air étonné et un peu étonnant; ce jeune prince n'est pas encore assez connu pour qu'on puisse porter un jugement sur lui. On

(1) Pensez donc : le futur empereur! C'est quelque chose d'incroyable. (*Éd.*)

parle de son mariage avec la grande-duchesse Olga; à la physionomie de la princesse, je doute qu'un tel époux lui plût. On dit que le jeune duc a de la propension pour la religion catholique, ayant été élevé à Vienne par M. Jarke, autrefois rédacteur de la Gazette officielle de Berlin, et appelé à Vienne par le prince de Metternich pour y remplacer à la chancellerie d'État le célèbre publiciste M. de Gentz. Jarke est rentré dans le sein de l'Église catholique.

Parmi les personnes de la suite de l'impératrice se trouve le général Ravelin, qui a été gouverneur du prince impérial; il était avec lui en cette qualité à Ems, en 1838. La figure du général Ravelin est dure, mais très spirituelle; il surveillait consciencieusement les mœurs de son élève, et avait fait enlever des étalages des marchands d'estampes toutes celles qui n'étaient pas d'une sévère décence. Cette sage précaution n'était pas exagérée, car il y en avait de très libres.

Le prince Wolkonsky est, dit-on, antipathique à l'impératrice. Il est chargé d'arrêter ses dépenses excessives. Ses représentations à ce sujet et la maladie dont il est attaqué le lui rendent peu agréable; sa peau se couvre d'ampoules.

Le général Benkerdorf, qui est ici aussi, est l'ami particulier de l'empereur et son adjudant; il a toute la confiance de l'empereur. Il protège fort les Français à Saint-Pétersbourg. Il y en a eu plusieurs attachés à la maison impériale. M. de Chambeau est secrétaire de l'impératrice; ceux qui sont dans la domesticité (et il y en a beaucoup) disent que leurs augustes maîtres, ainsi que les seigneurs au service desquels ils sont attachés, les traitent toujours avec bonté et bienveillance; mais que les domestiques russes ne jouissent pas du même avantage : le commandement est suivi souvent de coups de pied et de coups de canne!

DE LA DISTRACTION

Les distractions amusent, ce sont les joujoux de la conversation. Il y a deux sortes de personnes distraites : celles qui

pensent à plusieurs choses à la fois et celles qui ont une idée fixe dont elles ne peuvent se séparer. Les nigauds, les gens sans aucun esprit ne sont jamais distraits, par une bonne raison : ils ne pensent à rien du tout, et n'ont rien à mettre à la place de ce qu'ils devraient dire. Il y a des gens *mécaniquement* distraits; ils sont les grotesques du genre.

M. de Sivry, qui est un très aimable conteur, nous disait un jour son désappointement. Il avait conduit un de ses parents, homme sérieux et bourru, chez une femme élégante, à la mode, maniérée et femme d'esprit; elle avait des prétentions de science, de beauté, de jeunesse surtout. M. de Sivry, qui tenait à conserver les bonnes grâces de la dame, avait présenté son cousin pour le décider à le suivre. Cette femme, encore jolie, avait vingt ans de moins que son mari; elle avait aussi la prétention d'avoir une petite santé délicate; elle recevait ordinairement étendue sur sa chaise longue, un flacon à la main, dans un négligé charmant; M. de Sivry, qui est très poli, écoutait patiemment le détail de ses souffrances imaginaires. Le savant s'occupait plus sérieusement; il avait jugé qu'il avait le temps de songer à autre chose, avant d'atteindre la fin du récit. « *En vérité,* dit la dame, de sa voix la plus plaintive, *je suis persuadée, malgré la grande distance d'âge qui existe entre Monsieur* (son mari) *et moi, que je mourrai vingt ans avant lui!...* » M. de Sivry fit une obligeante exclamation. Son cousin, voyant les yeux de la malade se tourner vers lui, comme pour avoir son avis, ne savait de quoi il était question; jugeant qu'il était temps de parler, il dit brusquement de sa grosse voix : « *Mais, Madame, je n'y vois pas d'inconvénients.* » C'était la formule dont il se servait d'habitude pour éluder les discussions inutiles.

M. de Sivry (1) avait été attaché sous le Directoire au comte Ruffo (depuis prince Ruffo), ministre de Naples, à Paris. Son père ayant, je ne sais plus à quel titre, obtenu une sorte de naturalisation en Toscane, qui le mit à même de faire entrer son fils dans la diplomatie étrangère, il avait des anec-

(1) M. de Sivry de Renicourt, dont le nom de famille est Pierre, est un très aimable vieillard.

dotes très intéressantes sur cette curieuse époque. Il nous fit frémir un soir, en nous racontant à Villers *la terrible distraction* qu'eut M. Colchen, ou plutôt le citoyen (ministre sous le Directoire) qui, se trouvant au spectacle pendant la Terreur, avait applaudi à une allusion contre Robespierre et ses affreux confrères... Épouvanté de sa distraction, il se retourna brusquement, espérant ne rencontrer aucun visage ennemi; il croyait la loge touchant la sienne vide : elle l'avait été effectivement, mais à l'instant fatal elle était occupée par Robespierre, dont le regard de crocodile était fixé sur lui, et auquel son approbation involontaire, son geste, sa pantomime, n'avaient pu échapper. Il fut saisi d'une terreur mortelle; ce regard de Robespierre était une condamnation à mort. Lui échapper était impossible; il attendit donc la fin du spectacle, et se croyant suivi, il ne chercha pas même un asile étranger, il passa la nuit à se préparer à son arrestation; la première lueur du jour lui parut devoir éclairer le dernier des siens. Il n'en fut rien. Robespierre eut-il un moment de générosité ou d'oubli? Se crut-il assez vengé par la peur qu'il lui avait faite?

La princesse de M..., née comtesse de K..., mère du célèbre homme d'État, était très sensible, excellente femme; elle avait un jour à table, à côté d'elle, un diplomate étranger : il s'avisa de dire que le bœuf était tendre; ce mot réveilla la vieille princesse de sa distraction habituelle. « Tendre! reprit-elle avec une douce inflexion de voix : tendre! il est donc bien malheureux. »

M. de Laval, ambassadeur de Charles X à Vienne, avait d'étranges distractions; ayant un jour, à un très grand dîner chez lui, Mme la duchesse de Sagan, née princesse de Courlande, à sa droite, et une très jolie femme à sa gauche, il se fâcha contre le maître d'hôtel qui servait cette dernière avant la duchesse de Sagan, en s'écriant vivement : « Mais à quoi pensez-vous? Servez-donc d'abord la vieille!... » L'étonnement des convives fut inexprimable : la vieille ne croyait pas l'être (1).

(1) Elle ne l'était pas encore et a toujours conservé l'esprit et la grâce de la jeunesse.

Cela me rappelle le comte de Saint-Priest; il était très sourd (et l'oubliait toujours) : croyant parler bas, il dit très haut à une jeune femme qui avait dîné chez lui, et qui n'avait pas voulu directement comprendre qu'il désirait qu'elle se plaçât près de lui... « *Vous m'avez laissé entre les deux sempiternelles!* » Les deux sempiternelles l'entendirent parfaitement.

Une femme à la mode chantait dans un salon où il se trouvait. Il était en face d'elle; elle chantait avec affectation une romance sentimentale. « *Je n'entends pas ce qu'elle chante*, se mit à dire le comte de manière à l'interrompre dans le moment le plus pathétique, *mais elle fait bien des grimaces.* » Il croyait faire une confidence à sa voisine!

Il se trouvait un jour par hasard à Lyon au sermon d'un prédicateur renommé; l'auditoire était très attentif. Le comte de Saint-Priest, qui désirait savoir au moins de quoi il s'agissait, se mit à crier de toutes ses forces à son valet de chambre, qui était séparé de lui par quelques personnes : « *Qu'est-ce qu'il dit? Sur quoi prêche-t-il?...* » Ce fut un rire étouffé universel; le prédicateur eut peine à retenir son sérieux.

Nous nous trouvions en 1818 à Lyon, à notre retour de Bollène; nous avions dîné chez l'excellente et opulente famille de Savaron avec mon oncle (1). Nous devions aller voir le comte de Saint-Priest le lendemain à Saint-Priest; il ne nous savait pas à Lyon. Mon oncle et mon mari venaient de passer dans un autre salon, lorsqu'il entra dans celui où je me trouvais avec quelques personnes. Il s'arrêta brusquement devant moi : « C'est prodigieux, c'est incroyable, criait-il, jamais il ne s'est vu une ressemblance pareille à celle de Madame avec Mme du Montet. » Je riais, tout le monde riait; on lui disait : « C'est elle »; je lui disais : « C'est *moi* »; mais il n'en revenait pas. « Madame est sans doute la sœur de Mme du Montet? » Je faisais signe que *non*. « C'est impossible, impossible. » Je lui faisais mes petites mines les plus aimables pour me faire comprendre; pas moyen; mon oncle et mon mari, qui entrèrent enfin, lui expliquèrent cette merveilleuse ressemblance.

(1) Alors archevêque de Sens, 1818.

Il y avait à la Chambre des pairs quatre pairs énormément grands, et tous les quatre également sourds. Le maréchal Mortier, le comte de Saint-Priest, le marquis de Raigecourt; j'ai oublié le quatrième. Ces messieurs se plaçaient au premier rang, armés de leurs longs cornets, qui ne ressemblaient pas mal à des instruments à vent. Ils les faisaient manœuvrer dès qu'un orateur prenait la parole. On les appelait les trompettes de la Chambre des pairs.

MADAME DE FLAHAUT

Nancy, 7 mai 1843.

Le comte de la Tour me racontait aujourd'hui que Mme de Flahaut, femme de l'ambassadeur de Louis-Philippe à Vienne, est très peu aimée dans la haute société; on la trouve extravagante et capricieuse, on l'appelle *Mme Fléau*. Elle est anglaise, très riche et cependant mesquine; elle fait souvent sentir à M. de Flahaut la supériorité de sa fortune sur la sienne. A un bal qu'elle a donné cet hiver, elle se mit à ouvrir les fenêtres : les danseuses craignaient les courants d'air; M. de Flahaut, qui s'en aperçut, suivait sa femme et fermait toutes les fenêtres qu'elle venait d'ouvrir impérieusement. Mme de Flahaut se tourna vivement vers son mari en lui disant : « Je veux que les fenêtres restent ouvertes; rappelez-vous que c'est moi qui donne le bal. » M. de Flahaut se réfugia vers un groupe de dames et leur dit : « Laissons-la faire, car elle se mettrait en colère, et quand elle est en colère, elle devient imbécile. »

L'EMPEREUR ALEXANDRE

Quelqu'un qui a connu familièrement l'empereur Alexandre disait très bien de lui : « Ce prince ne pouvait être qu'empereur; c'est le seul rôle, le seul métier qui lui convenait; il aurait été médiocre en tout autre. Toujours en scène! »

L'empereur de Russie disait au maréchal Maison, dans une audience : « Les peuples doivent être enfin délivrés du joug de l'arbitraire; j'ai déjà établi ce principe en Pologne, je l'étendrai à tous mes autres États. Quant à la France, je désire sincèrement qu'elle soit heureuse, grande et forte. » Après avoir loué Louis XVIII, il ajouta : « Ne craint-on pas que son frère, en montant sur le trône, ne suive un autre système? — Monsieur, répondit Maison, ne connaîtra la situation et les véritables besoins de la France que quand il sera roi, et sans doute il suivra alors le chemin constitutionnel que son frère lui a indiqué. — Wellington me l'a dit aussi », répondit Alexandre avec vivacité.

Alexandre n'a ses idées libérales que pour les pays étrangers à la Russie ; il croit les affaiblir en introduisant des principes politiques qui répandent le trouble ou les discussions, qui détruisent ou minent la force des monarchies. Peut-être les essaye-t-il sur les étrangers, pareil à ces malades qui font essai de leurs remèdes sur des malades subalternes en disant : *Fiat experimentum in anima vili*. Il n'a pas de vues hostiles, mais il a la prétention d'être l'arbitre de l'Europe et il l'est. Il est fin, rusé, dissimulé, despote dans le fond de l'âme et le paraît tel qu'il l'est en Russie vis-à-vis de ses sujets. Il est toujours maître de lui et toujours en scène ; il est irritable, colère, mais il se retient. Habile à flatter par les manières les plus aimables ou à effrayer par les plus sévères réprimandes et par son attitude menaçante. Grande mémoire ; profonde et générale instruction ; il est avide de toute sorte de gloire et de réputation.

CHOSES EXTRAORDINAIRES

Il m'est arrivé des choses extraordinaires ; je dirai la vérité, chose rare en fait de récits extraordinaires.

Mon mariage avec M. du Montet était arrêté ; j'étais à Bollène dans l'ancien Comtat Venaissin chez ma grand'mère Mme de la Fare lorsque la guerre entre la France et l'Autriche

éclata en 1809, et empêcha M. du Montet, mon preux et beau fiancé, de venir ainsi qu'il était convenu. Il était au service de l'empereur d'Autriche, déjà décoré depuis plusieurs années de l'ordre de Marie-Thérèse. Toutes communications étaient interceptées; il lui fut impossible de nous donner de ses nouvelles; nous ignorions dans quel corps d'armée il se trouvait. Je priais avec ferveur, oui je priais avec ferveur pour sa conservation, vous le savez, mon Dieu! vous qui l'avez préservé des dangers auxquels il s'est si vaillamment exposé pendant cette campagne. Un soir, et bien tard, à genoux dans ma petite chambre, priant et profondément absorbée par la pensée de cette guerre et l'incertitude des événements, j'avais l'imagination fortement fixée à Vienne, où j'avais été élevée, où je devais retourner pour épouser mon cher Joseph. Transportée ainsi à Vienne par la pensée et distraite de ma prière, je me disais : « Que se passe-t-il à Vienne maintenant? » Une effroyable explosion se fit dans le cabinet qui tenait à ma chambre et dont la porte était ouverte; un torrent de feu et d'étincelles en sortit et l'éclaira subitement. Saisie de terreur, je m'élançai hors de mon lit; je n'eus pas un instant l'idée d'une chose surnaturelle; un coup de tonnerre unique, une effroyable explosion de la foudre dans ma chambre, voilà tout ce que j'imaginai. Je courus chez la femme de charge qui couchait dans une petite chambre près de la mienne; je croyais qu'elle devait avoir entendu ce bruit horrible, je fus étonnée de son sommeil; je la réveillai : « Le feu, lui dis-je, le feu chez moi!! une explosion terrible! » Elle se leva toute tremblante, nous entrâmes : tout était calme et obscurité. Je pris note du jour, de l'heure; c'étaient le jour, l'heure, la minute où la première bombe tombait sur Vienne. Oui, je crois fermement que l'âme profondément préoccupée d'un objet, d'une pensée isolée de tout autre, peut franchir les espaces et a une puissance que nous ignorons. Ce fait est parfaitement exact. Vous l'expliquerez comme vous le voudrez, comme vous le pourrez; je vous assure que je ne dormais pas, que j'étais à genoux, que je priais et je vous répète que je suis persuadée avoir été, en réalité, et par la force de la prière, et la puissance réelle ma-

gnétique et méconnue de notre âme, transportée momentanément à Vienne : voyage ou vision si rapide, que la pensée ne peut la suivre.

Écoutez encore et expliquez si vous le pouvez, mais croyez que je ne vous dis rien de faux ni d'exagéré :

C'était en 1829, à la fin de novembre; nous devions partir le jour même pour Paris, où mon oncle le cardinal de la Fare ne cessait de nous appeler depuis quelques mois, pressentant sa fin prochaine et voulant voir encore mon cher Joseph, en qui il avait mis toute sa confiance.

J'étais dans la petite église solitaire de Villers (1), où je venais de faire mes dévotions; il ne restait plus personne dans l'église; le prêtre avait fait son action de grâces et s'était retiré; j'étais seule, absolument seule, et c'est ainsi que j'aime à prier, et je priais pour ma famille. J'entendis près de moi un profond soupir, mais bas et étouffé; je n'en pris aucune inquiétude; je pensais qu'il pouvait être resté quelqu'un à l'église. Ce premier soupir fut suivi très près de moi d'un gémissement douloureux; je me levai précipitamment, pensant qu'il pouvait y avoir une personne malade et souffrante. Mais je ne vis personne; je me remis à genoux et à peine y fus-je que de nouveaux soupirs plaintifs se firent entendre, et si près qu'il me semblait qu'ils ne pouvaient partir que du banc touchant le mien. Alors je me levai, croyant bien décidément trouver une personne souffrante; je regardai dans tous les bancs, entre tous les bancs, partout; je n'avais aucune crainte de choses surnaturelles. Je ne vis rien. L'église est petite, très claire; on ne peut s'y cacher; les gémissements d'ailleurs paraissaient être poussés tout près de moi. Je quittai l'église, le cœur troublé, et pendant mon voyage je pensai souvent à ces étranges gémissements. Je priais pour mon neveu Charles (2) lorsqu'ils avaient commencé. Or, Charles, qui était alors en garnison à Moulins, venait de tomber en asphyxie pour avoir laissé imprudemment couler un robinet d'eau bouillante dans

(1) Villers près Nancy.

(2) Charles, marquis de Villevielle, lieutenant au 9e régiment de chasseurs à cheval.

son bain ; il fut à la dernière extrémité ; le chirurgien du régiment avait annoncé au colonel qu'il ne pouvait en revenir; le peloton qui devait accompagner son cercueil était commandé ; la fosse, je crois même, déjà creusée, et mon pauvre Charles était dans cet état terrible et désespéré le jour où les gémissements se faisaient entendre, si douloureux et si tristes, près de moi, et alors que je priais pour lui. Car je dois vous le dire, ce jour même dans ma prière, j'étais préoccupé singulièrement de Charles, si jeune alors, si bien portant. Il fut bien mal ; une lettre du chirurgien-major à mon mari nous apprit le danger qu'il avait couru; et quand il vint nous rejoindre à Paris quelques semaines après, son changement était effrayant.

Ma grand'mère, Mme de la Fare, m'a raconté avoir connu une personne parfaitement sage et nullement visionnaire, digne de foi enfin, qui, depuis son enfance, voyait habituellement une figure affreuse sortir à moitié de terre ou du parquet ; à la promenade, à pied, en voiture, dans sa chambre, dans un salon, partout, lorsqu'elle y pensait le moins, elle voyait cette affreuse apparition ; elle mourut fort jeune et l'on attribua cette vision à une maladie ou affection cérébrale.

J'ai entendu aussi raconter dans ma famille l'histoire d'une jeune personne qui ne pouvait se regarder dans le miroir sans apercevoir derrière elle une effroyable figure grimaçante. Elle aussi mourut fort jeune.

Je ne sais si je vous ai dit le rêve de l'abbé de Condillac, que ma grand'mère de la Fare avait entendu répéter à Paris plusieurs fois et avec d'autant plus d'intérêt qu'elle le connaissait personnellement, ainsi que son frère l'abbé de Mably. L'abbé de Condillac se portait parfaitement bien ; il avait passé la soirée gaiement dans une maison où il allait d'habitude ; rien ne pouvait l'avoir disposé aux idées tristes et lugubres. Il rêva qu'étant couché (comme il l'était réellement), il entendait un bruit et un mouvement extraordinaire dans la rue, qu'il se levait précipitamment et voyait un enterrement considérable passer sous ses fenêtres. Étonné, il avait interpellé un homme qui faisait partie du cortège : « De qui est cet enter-

rement ? — De l'abbé de Condillac, » lui fut-il répondu. L'abbé se réveilla avec la fièvre, raconta son rêve et mourut trois jours après.

UN TABLEAU DE GENRE

Vous savez bien que nos souvenirs tombent comme des feuilles de printemps, d'été ou d'automne. Quelques-uns viennent du cœur, d'autres je ne sais d'où. L'imagination n'a pas de méthode ; voilà que je pense, je ne sais pourquoi, à la belle princesse Pauline Borghèse, sœur de Napoléon. Notre chère Wilhelmine Hœhenegg, dame d'honneur de l'impératrice, nous racontait un soir que, se trouvant à Rome avec la princesse Ruspoli qui l'avait recueillie après la mort de sa mère, il fut question des plus jolis pieds de femme. La princesse Ruspoli, qui connaissait la frivole vanité de la princesse impériale, ne manqua pas de s'extasier sur le sien qui, effectivement, était ravissant. « Voulez-vous le voir, dit tranquillement la princesse Borghèse, venez demain à midi. » Grand fut l'étonnement de la princesse Ruspoli, mais il n'y avait pas moyen d'éluder cette singulière invitation. Elle se rendit au palais Borghèse avec Mme de Hœhenegg et fut introduite dans un délicieux boudoir. La princesse était négligemment étendue sur une chaise longue, ses petits pieds assez en évidence ; mais, ce n'était pas là la fête. Un page, joli comme un Amour et habillé comme les pages des tableaux du moyen âge, entra, tenant une riche aiguière, un bassin de vermeil, une fine serviette de batiste, des parfums et autres cosmétiques. Il posa un tabouret de velours près du lit de repos ; la princesse y étendit gracieusement une de ses jambes : le petit page ôta le bas, je crois même la jarretière, et commença à manipuler, frotter, essuyer, parfumer ce beau pied, vraiment incomparable. L'opération fut longue et l'étonnement des spectatrices si grand, qu'elles en perdirent la faculté de louer avec l'enthousiasme que l'on attendait sans doute. Je disais à Mme de Hœhenegg que ce serait un joli sujet de tableau de genre ;

elle avait un charmant talent, nous lui reprochâmes en riant d'avoir négligé ce sujet tout à fait neuf. Pendant que le petit page chaussait, déchaussait, parfumait les beaux pieds, limait et embellissait les ongles de la princesse, elle causait et paraissait tout à fait indifférente à cette toilette.

SÉVÉRITÉ DE MARIE-THÉRÈSE

Le comte de Schulenburg, père du comte actuel (marié à Mlle d'Hinnisdal), était attaché à l'ambassade d'Autriche à Naples, sous le règne de la grande Marie-Thérèse. Resté seul à Vienne avec la jeune ambassadrice, qui lui avait été recommandée par l'ambassadeur en attendant qu'elle pût le rejoindre à Naples, M. de Schulenburg séduisit la jeune femme; elle devint enceinte et, effrayée des suites de sa faute et de sa réunion prochaine avec son mari, elle confia sa grossesse à son oncle le comte de ***, qui trahit sa confiance, peut-être pour retarder par l'intervention de l'impératrice le retour du mari outragé. Marie-Thérèse, excessivement sévère sur les mœurs, fit enlever la coupable; elle fut conduite avec la plus grande rigueur dans un couvent en Suisse, où elle mourut, après avoir donné le jour à un fils, qui a servi en Autriche et dont le nom était composé de celui de son père et celui de sa mère, *Schulazy;* la mère était une Esterhazy. Quant au comte de Schulenburg, il fut longtemps en prison, exilé ensuite à perpétuité et ses biens confisqués. Il épousa Mlle de Causans (1) au commencement de l'émigration, à Luxembourg, et fut un détestable mari; il quitta sa femme quelques semaines après son mariage; il ne pouvait la souffrir quoiqu'elle fût très jolie; une de ses bizarreries était qu'on ne pût pas imaginer qu'il vivait maritalement avec elle. Mme de Schulenburg ayant par hasard, ou peut-être par suite d'un prudent conseil, renversé une nuit sa sonnette, dont le bruit fit accourir sa femme de

(1) De la maison des Vincens de Mauléon, marquis de Causans, au Comtat-Venaissin, et barons de Brantès. (*Éd.)*

chambre, le comte entra dans une grande colère, quitta sa femme et nia longtemps sa paternité; il ne voulait pas reconnaître son fils. Mais, dans un voyage que ce jeune homme fit en Angleterre, et un séjour à Londres où son père habitait, il eut des succès dans le monde; on trouva qu'il ressemblait extrêmement au comte de Schulenburg, ce qui était vrai; le comte en fut flatté, et depuis ce moment l'a traité comme un fils. Le jeune comte de Schulenburg est neveu de Mme de Raigecourt, née Causans (1), et cousin-germain de Raoul de Raigecourt. Il a épousé Mlle d'Hinnisdal, qui est une extravagante personne; elle a fait les plus étranges inconséquences pour ce mariage; accepté, refusé, retardé plusieurs fois avant la conclusion; tantôt au moment de la signature du contrat, à l'église même, notaires, famille, témoins rassemblés, parents, futur, maire, curé, continuellement dupes de ses singuliers caprices, l'attendant en vain aux jours et heures convenus; enfin, elle a fini par épouser ce trop patient et amoureux comte de Schulenburg, dont le malheur ou le bonheur me sont complètement indifférents.

Marie-Thérèse avait été très sévère aussi pour le comte Apponyi, père de l'ambassadeur à Paris; il avait épousé, à Lemberg, dans sa jeunesse, une charmante Polonaise, d'une naissance égale à la sienne, mais sans la permission de son père. L'impératrice fit casser le mariage (le comte s'en est consolé), et le remaria à une comtesse Lodron, qu'elle faisait élever à la Visitation, maison qu'elle protégeait particulièrement, et dont elle avait monté l'éducation sur le modèle de Saint-Cyr.

Marie-Thérèse avait aussi marié très despotiquement trois jeunes filles de l'illustre maison de Cantacuzène, qu'elle protégeait pour des raisons politiques : l'une d'elles à un comte Fornaco; elle a été horriblement malheureuse, c'est la mère, je crois, de Mme de Blaisel; une autre, au comte O'Donnell, et la troisième à je ne sais qui. Ce vilain et barbare comte Fornaco

(1) La marquise de Raigecourt et la marquise de Bombelles étaient honorées de l'amitié de la reine Marie-Antoinette, qui les appelait familièrement « *ma Rage* » et « *ma Bombe* ». (*Éd.*)

faisait courir sa jeune femme à la manière des coureurs auprès de sa voiture; on cite une infinité de ses furieuses folies; j'ai même ouï dire qu'il la faisait ferrer comme une mule. (Je pense que c'étaient ses souliers.)

DEUX HISTOIRES DE REVENANTS

Qui ne ressemblent pas à celles que l'on raconte perpétuellement.

Quand on raconte des histoires de revenants dans le monde, on peut être sûr que *celle de la tapisserie de M. de Jaucourt* aura son tour. Je devrais m'y résigner plus facilement qu'une autre, par égard pour ma quinti- ou sexti-aïeule de Jaucourt (1); mais cette histoire me poursuit depuis ma naissance. Voici un revenant d'un genre nouveau. Une jeune mariée, la comtesse Potztatsky, arrivait pour la première fois dans le château de son mari en Bohême, et pendant que l'on déchargeait ses voitures elle s'amusait à regarder de vieux tableaux de famille, qui étaient en grand nombre dans une galerie attenant à son appartement. Elle était arrêtée devant un portrait qui lui plaisait; il représentait un seigneur de Potztatsky en costume de chasseur, ayant auprès de lui un chien superbe, lorsqu'elle sentit un souffle caressant sur une de ses mains, et fut charmée de voir exactement le chien du tableau avec son air doux et satisfait; elle lui rendit ses caresses, et se réjouit de s'en faire un ami. Les compliments, les révérences du bailli, qu'elle fut obligée de recevoir le même jour, lui firent perdre ce chien de vue et de souvenir; mais, pendant le souper, elle demanda de ses nouvelles aux personnes qui l'entouraient; personne n'avait vu le beau chien, il était inconnu. Mais lorsque impatientée elle dit qu'il était superbe et ressemblait absolument au chien du portrait, un effroi général se peignit sur toutes

(1) François Prévost, chevalier, seigneur de la Boutelière, Saint-Mars, Breslay, la Josnière, avait épousé, le 20 décembre 1624, Bénigne de Jaucourt, fille de Jean, baron de Villarnoul, Vaujaucourt, Espeuilles, chevalier de l'ordre du Roi, conseiller d'Etat, gentilhomme de la chambre, et de Marthe de Mornay du Plessis-Marly. (*Éd.*)

les physionomies. Le comte la pria brusquement de ne jamais parler de ce chien, qui était un rêve de son imagination. Il était positivement affecté et ne parut se remettre que lorsque la jeune comtesse l'eut assuré qu'elle ne rêvait pas, que le chien l'avait caressée et lui avait témoigné de la joie. Il n'en fut plus question; le comte l'avait défendu. La chronique du château disait que ce chien se montrait lorsqu'un événement heureux ou malheureux arrivait à la famille, qu'il était triste ou joyeux selon la circonstance. La comtesse n'eut pas d'enfants, et plusieurs années après le comte mourut à Vienne. On fit un service funèbre à la cathédrale de Saint-Etienne. La lugubre cérémonie terminée, ses amies se rendirent chez la veuve. L'une d'elles, en parlant de la pompe et de la dignité déployées dans ce solennel et d'autant plus triste hommage rendu au comte Potztatsky qu'il était le dernier de son nom, ajouta qu'une chose avait singulièrement touché les assistants : la tristesse morne et sombre d'un beau chien, qui pendant toute la cérémonie était resté couché sur le drap noir au pied du catafalque. Cette circonstance fit sortir la comtesse de sa douloureuse préoccupation. Elle demanda qu'on lui fît la description de ce chien fidèle : c'était le chien du portrait, celui dont elle avait reçu un si bon accueil. Elle raconta alors ce que je viens d'écrire. L'histoire est parfaitement vraie, et m'a été racontée, à moi, par une des personnes qui ont vu le chien couché sur le drap noir au pied du catafalque à Saint-Etienne. Je lui trouve un grand mérite, celui de ne ressembler à aucune autre. Vous direz si vous voulez que c'est un chien de revenant, un revenant chien; j'ai plus de simplicité, c'est un revenant qui prend la forme d'un chien. Le vieux seigneur du portrait, pour avoir, sans doute, trop aimé la chasse et lui avoir sacrifié des devoirs, est condamné à paraître ainsi pendant quelques siècles; ce doit être un assez doux purgatoire.

Voici la seconde histoire. Une jeune femme de la haute société voyageait en Autriche il y a bien des années. Elle avait une petite fille âgée de deux ou trois ans qu'elle aimait passionnément. Un soir elle arriva dans une auberge établie dans

une ancienne maison seigneuriale; les murs étaient d'une extrême épaisseur, les portes et les fenêtres cintrées et basses. Cette auberge étant en bon renom, la jeune comtesse n'avait aucune frayeur; on plaça le lit de la petite fille dans la chambre de sa mère, on laissa la bougie allumée, et les femmes de la voyageuse furent souper. Il y avait quelque temps qu'elles étaient sorties lorsqu'une des portes de l'appartement s'ouvrit; une vieille femme de l'aspect le plus vénérable, vêtue comme dans les anciens temps, et portant un fichu armorié sur le dos, s'approcha doucement du berceau de l'enfant, qu'elle parut considérer avec une tendre sollicitude; puis, avec les précautions d'une mère qui craint d'éveiller son enfant, elle la baisa sur le front et se retira. La comtesse fut touchée; elle pensa que cette bonne vieille était venue s'assurer par elle-même qu'il ne manquait rien à la fillette. Le lendemain, avant de partir, elle voulait la remercier et demanda à la voir; on lui répondit par de l'effroi. Elle insista. On fut obligé de lui dire qu'on ne connaissait pas cette vieille femme. Mais elle était bien connue et redoutée depuis des siècles, et depuis des siècles elle apparaissait dans le même costume; les enfants qu'elle baisait au front mouraient dans l'année, et ainsi en fut-il de la pauvre petite.

UN COUP DE CLOCHE

Plusieurs de mes amies et anciennes compagnes de couvent passaient la soirée chez moi; nous étions très animées et très gaies; par une de ces brusques transitions qui sont fréquentes dans la conversation, on vint à parler de la mort. La comtesse Marie Schaffgotsche prétendit que sans la crainte des jugements de Dieu elle mourrait sans peine; elle disait : « Non, je ne redoute pas l'heure de la mort. » Au même instant une pendule sonna un coup. La comtesse pâlit et je fis un mouvement d'effroi, car je n'avais pas de pendule dans mon appartement, et le timbre de celle qui venait de sonner était très sonore et *paraissait très rapproché!* Mme de Schaffgotsche était de plus en

plus pâle; notre petit cercle intime, tout ému; il fut impossible d'expliquer la chose. Nous voulions plaisanter, chercher des causes naturelles, et ne pouvions en trouver. Le lendemain, nous nous disions : « Avez-vous vu la pâleur de Mimi? elle a été bien plus impressionnée que nous. » Hélas! quelques jours plus tard, un enterrement solennel se déroulait comme une longue et noire procession dans la rue de Carinthie, et passait sous mes fenêtres; le cercueil contenait la dépouille de notre chère, pieuse et spirituelle compagne, Mme de Schaffgotsche; elle était morte d'une fièvre maligne pourprée. J'avais été la voir quelques jours avant sa mort; elle me défendit d'approcher de son lit : « Ne savez-vous pas, Alexandrine, s'écria-t-elle vivement, que le médecin défend qu'on laisse entrer personne chez moi? Il y a danger, j'ai le pourpre. » Mon heure n'était pas sonnée; mais j'éprouvai un saisissement, j'ai toujours craint cette maladie.

NOBLESSE POLONAISE. — MADAME DE RZEWUSKA

Les seigneurs polonais avaient jadis droit de vie et de mort sur leurs malheureux sujets : ils en usaient. J'ai ouï raconter des histoires incroyables à des Polonais eux-mêmes. Une comtesse Rzewuska, par exemple, arrière-grand'mère des comtes actuels, avait fait couper la tête à un de ses gens dont elle était mécontente (il avait manqué de fidélité en amour, elle l'avait aimé et le fit décapiter dans la cour de son château). Il n'y avait réellement de fraternité, entre les seigneurs polonais de l'ancienne république, que parmi ceux qui avaient de la fortune, car les pauvres *servaient* et *servent* encore les riches; ils les servent à table, montent derrière leurs voitures, couchent sur leurs escaliers et leurs femmes et filles sont femmes de chambre, sans que cela choque personne. Le comte Rzewuski dit un jour à ma belle-mère après avoir appelé un de ses laquais, dont le nom l'avait étonnée : « Il est réellement un Żaleski et aussi bon gentilhomme que moi! » Ma bonne et aimable belle-mère recevait avec peine et embarras une

assiette de la main de ce noble serviteur; il ne paraissait pas humilié, il n'avait jamais fait d'autre métier; c'était un excellent domestique.

Mme de Rzewuska, née Lubomirska (comme sa belle-fille), était fille de la princesse Lubomirska que l'on appelait la princesse maréchale, et mère du comte Wenceslaw Rzewuski, de la comtesse Isabelle de Waldstein et de la comtesse Marie Potocka. C'était une femme très noble et généreuse jusqu'à la prodigalité; elle avait une fortune immense qu'elle a dévorée. Un jour qu'elle nous parlait et, sans prétention assurément, de ses cinquante mille sujets, je l'appelai tout naturellement *Votre Majesté;* cette folie la fit rire. Elle a fait des dettes immenses et a fini par mourir dans un couvent où elle s'était retirée avec une pension que lui faisaient ses créanciers. Elle avait engagé beaucoup de ses terres du territoire russe à la Couronne; elles ont dû revenir à sa famille après le paiement des sommes prêtées. Elle voulut marier la comtesse Isabelle avec Mgr le duc de Berry, dans un séjour que ce prince fit à Vienne (en 1800, je crois). Le jeune prince était très disposé à cette union; la fortune de Mme de Rzewuska était immense encore alors et les Rzewuski n'étaient pas inférieurs aux Leszczynski.

Mme de Rzewuska avait un goût exquis et une magnificence royale, quoique souvent sans argent. Elle donna un déjeuner à l'empereur Alexandre qui dans un de ses voyages passa à quelques lieues d'une de ses terres. Le château se trouvant trop petit à son gré, elle fit construire à la hâte de vastes salons et galeries en bois et comme le temps pressait, elle fit acheter à Brody quatre mille aunes de percale blanche, dont on revêtit ces boiseries; cette percale drapée avec élégance était retenue par des trophées d'armes antiques de distance en distance : ces armures étaient en partie en carton argenté et doré, mais parfaitement imitées. Le déjeuner fut magnifique. L'Empereur ne passa que peu d'heures dans ce palais improvisé et parut affligé et même mécontent des frais immenses qu'avait faits la comtesse pour le recevoir; ses affaires étaient déjà bien dérangées alors. Mais à côté de ce luxe, que de misère! Un jour qu'elle donnait un grand dîner

à Vienne dans sa jolie maison du Jacober-Hof, mon oncle, qui logeait au quatrième, entendit un bruit inusité dans le grenier situé au-dessus de son appartement; le cuisinier, qui n'avait pas de bois pour faire son dîner, avait imaginé de briser les coffres de voyage de la comtesse pour s'en procurer. Cela me rappelle le comte de Waldstein, son gendre, disant gaiement dans une occasion semblable à ses convives : « Nous mangeons aujourd'hui ma calèche. »

LE GÉNÉRAL CROSSARD

Voici un festin d'un autre genre. Le général Crossard qui était aussi brave que bavard, aussi téméraire que présomptueux, aussi fou et extravagant que loyal, écrivait au roi Louis XVIII après que M. Decazes lui eut retiré je ne sais quel emploi : « Si Votre Majesté ne me rend pas justice, j'en serai réduit *à brouter mes lauriers.* » Il avait eu le bon goût et la très grande présomption de vouloir épouser Mlle de la Rianderie, pieuse, riche et noble personne. Elle ne pouvait prendre une goutte d'eau bénite qu'il ne fût près du bénitier, ni se retourner dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, sans qu'elle ne l'aperçût en contemplation. La marquise de la Rianderie était presque attendrie de cette grande passion pour sa fille, qui avait près de quarante ans et qui ne faisait qu'en rire. Voici ce que le général lui disait (mais hélas! en vain), pour la persuader : « En m'épousant, vous épouserez la gloire, dix ordres et des lauriers ; moi j'épouserai la noblesse, la fortune, les vertus ; ce sera un mariage très convenable. » Ce beau mariage n'a pas eu lieu. Le pauvre Crossard avait été aussi très amoureux d'une autre femme de ma connaissance en Allemagne; elle ne pouvait pas le souffrir et le lui disait naïvement. « Épousez-moi toujours, lui criait-il à tue-tête et comme un énergumène, vous m'aimerez passionnément. » Elle ne voulut pas tenter cette chance de bonheur (1).

(1) Le baron de Crossard a laissé d'intéressants *Mémoires militaires et historiques*, parus en six volumes à Paris dans l'année 1829. (*Éd.*)

PLAISANTERIE DE LA DUCHESSE DE DURAS

Notre aimable et spirituel ami M. Gustave de Roquefeuil (1) me racontait que la duchesse de Duras, au commencement de la Restauration, s'amusait, à ses jours de réception, à faire la séparation des *bons* et des *mauvais* en jetant les cartes de visite des uns dans un vase sur la cheminée *à droite*, et les autres *à gauche*. Louis XVIII, qui apprit cette plaisanterie, envoya un de ses officiers à l'improviste chez la duchesse avec l'ordre de lui apporter les deux vases. Il les renvoya immédiatement, après avoir mêlé toutes les cartes, de manière à faire une véritable fusion.

SALONS DE PARIS

Je trouve dans un journal allemand un article intitulé : *Salons de Paris;* il m'amuse, je le traduis. La *Gazette d'Augsbourg* a des correspondants très au courant de ce qui se passe à Paris dans les différentes classes de la société; voici cet extrait : « M. de Chateaubriand règne dans le salon de Mme Récamier; on voit dans ce salon des auteurs, des poètes et plusieurs femmes qui écrivent des ouvrages philosophiques religieux. M. Pasquier règne dans celui de Mme de Boigne, veuve du général de Boigne, lequel a acquis dans l'Inde une fortune fabuleuse. M. Guizot est l'oracle du salon de la princesse de Liéven; M. Molé, celui du salon de Mme de Castellane. Ces messieurs jouissent dans ces salons d'une véritable sorte de souveraineté; celui de Mme de Boigne est moins politique que celui de Mme Récamier sur lequel s'étend un clair-obscur vaporeux, une nébuleuse impression légitimiste. Les arts et les sciences y sont plus en honneur que chez Mme de Boigne qui a un langage par-

(1) Gustave, vicomte de Roquefeuil-Cahuzac, ancien officier, né en 1790, mort en 1860, fils d'Augustin-Joseph marquis de Roquefeuil-Cahuzac, colonel de dragons, et de Mlle de Flavigny. (*Éd.*)

ticulier à elle et des opinions très prononcées. MM. Pasquier, Lebrun, Roy, le baron de Barante en sont les habitués ainsi que Mme de Rémusat, agréable blonde au regard séduisant et rêveur, au gracieux laisser-aller, à l'esprit fin et moqueur. »

LA CONVERSATION EN 1844

L'esprit de M. de Chateaubriand a bien baissé; l'illustre écrivain a toujours été sombre et morose, il est lourd et assoupi maintenant. Mme de Narischkin qui le voit souvent chez Mme Lenormand, nièce de Mme Récamier, me disait qu'il était tout à fait éteint et affaissé au point de vue moral et physique : toujours enfoncé dans un fauteuil où lui seul a le privilège de s'asseoir, la tête penchée sur sa poitrine, il a l'air de dormir. Mme de Narischkin parlait de lui avec pitié, elle disait : *Ce pauvre bonhomme!* Mme Récamier ressemble maintenant à une vieille fée; son costume tient encore de celui de l'Empire. Le temps souffle sur le génie et sur la beauté, il éteint et flétrit au même degré. Mme Récamier vivra toujours de l'esprit de Mme de Staël et de celui de Chateaubriand.

La conversation, la spirituelle causerie j'entends, est morte en France depuis la Révolution. La Terreur l'a interrompue dans le sang; le bruit du canon l'a assourdie sous Napoléon; l'hypocrisie politique et religieuse l'a affadie sous la Restauration; les clubs et les spéculations l'ont éteinte sous Louis-Philippe. Nous sommes bien niais de nous croire encore le peuple le plus léger et le plus spirituel du monde. Il est vrai que j'entends encore proclamer niaisement la *galanterie française*, la *politesse française*. Cette obstination, cette vieille routine me font rire; nous avons vu quelques beaux vieillards; mais nos neveux, que verront-ils? Notre jeunesse actuelle fera la plus vilaine génération de vieux fumeurs, de citoyens égoïstes et de pères de famille sans foi politique ni religieuse.

J'ai des amies très spirituelles en pays étranger. Ces dames ont connu dans leur jeunesse la société brillante du prince de

Ligne à Vienne; leurs mères et leurs tantes ont été liées avec le chevaleresque duc de Richelieu, le spirituel comte Roger de Damas, le comte de Langeron, le marquis de Bonnay et plusieurs autres Français de l'ancien régime. En arrivant à Paris en 1835 et en 1836, elles s'imaginaient trouver des salons brillants d'esprit; elles s'attendaient à un scintillement de mots charmants; elles croyaient trouver des hommes d'une exquise politesse pour les femmes de quarante ans. Leur désappointement m'a bien divertie; elles l'exprimaient de la manière la plus originale; elles étaient en colère, mais de la plus réjouissante et réelle colère : venir à Paris et ne trouver l'occasion de causer que chez leurs compatriotes, y voir quelques hommes de lettres bien impertinents, des Français bourrus ! L'une de ces dames voulut en apprivoiser, car elle désirait passionnément causer en France. Ses avances furent fort mal interprétées par les oursons littéraires et les lions parisiens.

J'eus l'occasion, quelques mois après, de réconcilier l'une d'elles, Mme de Contarini, avec nos hommes d'esprit. Je lui en adressai un, le comte de Custine (celui qui a conduit à Charles V sa royale fiancée). Elle lui fit la plus gracieuse réception; il put apprécier tout ce qu'il y avait de sentiments élevés, d'esprit et d'instruction chez Mme de Contarini et de charme dans sa conversation. Il a consacré une page de la brochure intéressante, qu'il a publiée sur son voyage, à la noble Vénitienne qui de son côté m'écrivait : « M. de Custine est le plus aimable des voyageurs; s'il revient à Venise, je ferai mon possible pour mériter les éloges flatteurs qu'il a bien voulu me donner gratuitement; je vous remercie, chère Alexandrine, de m'avoir fait faire sa connaissance; vous m'avez réconciliée avec les Français d'aujourd'hui; si quelques-uns de vos compatriotes ont envie de voir Venise, adressez-les-moi. »

L'ENNUI EN PROVINCE

On cause peu en province, l'esprit ne s'y émiette pas, il tourne au positif et à la science. C'est fort bien, mais ce n'est

pas amusant. Un homme d'esprit en est économe; il veut le placer à gros intérêts, l'utiliser pour sa famille et s'en faire un moyen de parvenir à un emploi lucratif et à la tribune surtout, ce trône des bourgeois heureux! De tels gens d'esprit ne causent pas; ils n'ont rien de gai, de subtil; ce sont des caissiers d'esprit, caisses à forte serrure qui ne laissent rien échapper sans profit sûr. Il y a des exceptions sans doute, mais elles sont rares. On est difficilement aimable quand on s'est ennuyé ou que l'on a étudié toute la journée; décidément, on s'ennuie mortellement en province, quand on ne danse plus. La vie y est vivante pendant deux mois; les bals, charmants; les femmes, plus fraîches et plus jolies qu'à Paris : j'en connais de très spirituelles et très élégantes; mais elles s'éteindront bientôt, car elles s'ennuieront. C'est une affreuse maladie que l'ennui. Elle tue les hommes et rend les femmes folles, hébétées ou méchantes, quand elle n'en fait pas des anges ou des saintes.

PÉCORES

La vicomtesse de Sourches, née Caraman (1), une des femmes du monde les plus spirituelles et les plus aimables, s'arrêta à Nancy en 1837 ou 1838, allant et revenant de Goritz. Elle était accompagnée de sa nièce, la plus désagréable femme qu'il soit possible de rencontrer. Mme de Sourches, gracieuse, naturelle, franche et disposée à voir tout en beau, nous confia l'ennui que lui causait sa sèche et froide compagne de voyage. Nous les reçûmes dans le noble appartement que nous occupions alors : bel hôtel, escalier grandiose et grande antichambre, deux vastes salons d'un beau style, élevés, noblement décorés; le premier, destiné à faire de la musique, avait été construit avec toutes les recherches; il était orné de colonnes; les angles du salon étaient coupés et le plafond en

(1) Antoinette de Caraman, mariée le 15 mars 1777 à Jean-Louis du Bouchet vicomte de Sourches, était la sœur de Mmes de la Fare, de Vaudreuil, de Baschi-Saint-Estève et du Mesniel. (*Éd.*)

coupole pour favoriser les sons. Ce bel appartement était orné de glaces. Il avait été arrangé et occupé en premier lieu par un Damerval, fils de l'abbé Terray, disait-on, et immensément riche. Grandes et élégantes chambres, boudoir, délicieuse bibliothèque en acajou, portes, fenêtres, parquets en acajou, salon de musique à colonnes, etc., le tout de plain-pied; cour, jardin, rien ne manquait à cet appartement. Ces dames en furent charmées et étonnées. Mme la vicomtesse de Sourches, qui avait assez d'esprit pour en trouver à toutes les personnes qui en avaient et en donner à toutes celles à qui il pouvait en manquer, trouva la société de Nancy très agréable, et dans son enthousiasme voulait presque venir s'y établir. Deux ans après, nous fûmes à Paris; elle nous reçut avec la plus aimable bonté, le plus gracieux empressement. Nous étions accoutumés à cet accueil; la vicomtesse de Vaudreuil et Mme de Sourches nous avaient toujours comblés de marques de bienveillance. Nous crûmes devoir faire une visite à la nièce de Mme de Sourches. Elle logeait au-dessus de la loge du portier; nous grimpâmes un affreux petit escalier de bois, et arrivâmes dans un entresol bas, étouffé et où une horrible fumée nous eût suffoqués si M. de Bertier de Sauvigny, oncle de la dame qui nous précédait, ne se fût hâté d'ouvrir une petite fenêtre; il était gros et grand et n'en pouvait plus. Après quelques instants de silence, l'agréable maîtresse de maison ne trouva rien à nous dire, sinon : « Habitez-vous toujours ce petit logement où je vous ai vus à Nancy? — Oui, madame, lui répondit M. du Montet, avec cette expression fine mais toujours polie, nous habitons ce petit logement; » il appuya sur ces mots : « petit logement » avec un léger sourire et en passant sa main sur la manche de son frac blanchie par la muraille de l'étroit escalier.

Voilà pour la Parisienne. La pécore provinciale me paraît aussi amusante. La fille d'un riche négociant de G..., mariée à un gentilhomme parent de mon neveu de Landrian, avait, pour la première fois de sa vie, été passer trois mois à Paris, où son mari avait une sœur mariée habitant au cinquième étage. La riche héritière avait bien voulu partager ce modeste

logement. A son retour en province, elle fut s'établir dans le petit castel de son mari. Mon neveu et ma nièce, qui se trouvaient en Franche-Comté dans ce moment, furent les y voir. Hedwige, qui a été élevée à Paris, en était revenue depuis un an à peine : c'était une ravissante et modeste nouvelle mariée; sa mise était élégante et simple, comme il convenait pour une visite à des parents à la campagne. « Avez-vous des marchandes de modes en province? » lui dit la Parisienne de G... Hedwige fut si étonnée de cette question, qu'elle ne trouva d'autre réponse qu'un sourire. Il fut question de meubles. « Avez-vous des tapissiers en province? » demanda dédaigneusement la pécore.

Ah! mais voici que je puis vous offrir un troisième échantillon de pécore. Pécore campagnarde. Mme de X... passait sa vie dans son petit manoir en Poitou, et pour se dédommager elle lisait, étudiait. Mais dans cette retraite, n'ayant jamais causé qu'avec ses livres et ses dictionnaires, elle s'était fait un langage à elle, qu'elle croyait être celui de tout le monde. Elle chevauchait un jour dans la campagne, elle était seule; ses étriers se dérangèrent, et comme les chemins étaient difficiles, elle courait le risque de tomber de cheval. Elle aperçut un bon paysan qui labourait son champ, elle se mit à crier : « Agreste, agreste! » Le bonhomme, qui ne se reconnut pas sous ce nom, continua à tracer son sillon. « Agreste, homme des champs! » Pas de réponse; il ne s'appelait pas plus Deschamps qu'Agreste. Mais, les cris redoublant, il se décida à s'approcher pour lui offrir d'aller chercher ses compagnons éloignés d'elle sans doute. « Je ne vois pas vos messieurs, dit-il à la dame. — Eh! bien, ami, fais-moi le plaisir d'arranger mes étriers, car l'un est trop prolixe et l'autre trop succinct. » Elle s'étonnait qu'il ne l'eût pas comprise.

MŒURS CONTEMPORAINES

Presque personne n'a l'esprit de son état ou de sa position sociale; d'ailleurs l'esprit change de mode. Qui est-ce qui lit

aujourd'hui Mlle de Scudéry, l'abbé Delille ou M. de Florian? La poésie légère est passée de mode comme les poufs de gaze de nos grand'mères, les ruisseaux murmurent sur les cailloux sans admirateurs, les oiseaux sont effarouchés (1). De nos jours plusieurs femmes écrivent des ouvrages philosophiques et religieux; il me semble voir leurs mains délicates soulever de lourdes pierres de taille et s'en servir comme de presse-papier; je les soupçonne presque de mettre un peu d'eau bénite dans leurs encriers. Il y a des pensées profondes dans l'ouvrage de Mme de Ludre, née Girardin; mais la chose du monde la plus difficile pour une femme auteur est d'être *obstinément sérieuse*, sans être (je n'ose dire le mot)... et constamment profonde sans être fatigante. Mme de Staël a évité ces deux écueils : c'est qu'elle a mis de la poésie et de l'amour dans tous ses ouvrages (2). Mme de Genlis a immensément écrit, dogmatisé, professé; elle a fait des sermons et des comédies, des contes et des livres de prières; elle n'a pu franchir les bornes du pédantisme. On s'éloigne des œuvres de Mme de Genlis comme d'une *bavarde sempiternelle*. La littérature a tourné à la férocité. La plume de Lamennais est trempée dans le bitume; celle de George Sand est le stylet du bandit, ou le rude poinçon de l'artisan. M. de Chateaubriand a recivilisé la littérature révolutionnaire en cherchant des héros parmi les sauvages. Noble champion de Dieu et des rois, sa plume a été souvent de fer; sa pointe acérée a gravé sur l'arbre des forêts vierges des Florides, comme sur le tombeau des rois à Saint-Denis, à Jérusalem comme à Goritz, des caractères ineffaçables. Lamartine, ange déchu, livrait la sienne aux nuages brillants qui flottent dans les espaces, ou la rafraîchissait dans l'eau limpide des lacs; mais Lamartine est tombé des sublimes régions éthérées!... Apologiste des bourreaux, poète de la

(1) Les lettres si prônées de Voiture paraîtraient plus lourdes que les chariots de rouliers de nos jours. Pardon du mauvais jeu de mots.

(2) Mme de Staël, voyant entrer la jeune et jolie Mme de Simiane au bal de la reine, s'écria : « Je donnerais tout mon esprit pour avoir cette tournure et cette figure-là! » Le marché eût été mauvais; la beauté de Mme de Simiane ne devait pas durer autant ni avoir autant d'éclat que l'esprit de Mme de Staël.

guillotine, frère d'armes de Ledru-Rollin, flatteur des Girondins, chevalier de Manon Phlipon-Roland, biographe enthousiaste de la citoyenne Sauce (1), on ne peut être plus cruel qu'il ne l'a été pour sa gloire. Plume d'or trempée dans le sang!

Depuis que l'esprit est une marchandise, qu'on le vend au poids et à la ligne, il s'en fait beaucoup moins de dépenses dans le monde; on reconnaît l'abus de le *dissiper* gratuitement; on craint peut-être les escrocs; des feuilletonnistes vous prendraient un bon mot qui vaudrait une tabatière d'or. La moquerie le ravive quelquefois encore; mais ce sont des lueurs d'allumettes chimiques, des étincelles de mauvais aloi.

A Paris il faut être *patenté*, *breveté*, homme ou femme d'esprit; on veut de l'esprit *imprimé*, une célébrité toute faite dont on puisse décorer un salon. Il n'y a plus de grandes dames qui protègent de jeunes provinciaux spirituels (tels que Marmontel, etc.) et patronnent leur succès; plus de marquise de Créqui qui fasse valoir un poète timide (l'abbé Delille) et le présente à des princes du sang; plus de bonne Mme Geoffrin donnant bourgeoisement des culottes de velours pour étrennes aux pauvres auteurs, habitués de son salon.

On semble croire que les *bons mots*, c'est-à-dire les mots spirituels *très méchants*, sont à peu près morts en France, depuis M. de Talleyrand. Dans notre société où l'on fume et où l'on va par conséquent au club, on ne raille plus. On assomme un ennemi malheureux; on ne blesse plus un ami heureux avec une arme délicate et légère; la jalousie jette l'injure à la tête; l'envie se montre à coups de poing; la calomnie frappe à coups de massue.

Quelques femmes ont encore le monopole de l'esprit en France. Mme Émile de Girardin dit avec autant de franchise : « J'ai prodigieusement d'esprit » qu'elle disait autrefois : « Dieu! que je suis jolie! » On dit qu'elle ressemble maintenant à une vieille sybille; elle a assurément prodigieusement d'esprit, mais de celui qui fait des *griffes* aux sots, comme l'on en fait aux enfants pour les effrayer; toujours mordante, moqueuse, elle

(1) Sans doute, la femme du maire de Varennes. (*Éd.*)

n'a qu'un seul genre de naturel et d'abandon, celui de se croire et de se proclamer la femme du monde la plus spirituelle.

Mme de Pisieux, née de Montboissier, a autant d'esprit et de malice que Mme E. de Girardin, mais ce n'est pas de l'esprit de feuilleton; ses lettres sont délicieuses. Il n'y en a pas une que l'on ne voulût voir imprimée : c'est qu'elles sont écrites pour l'être. Elle a des pensées qui sont des maximes supérieures à celles de La Rochefoucauld; de sublimes indignations, les plus gracieuses et tendres expressions maternelles, une tristesse religieuse, et les plus plaisantes apostrophes. Elle m'écrivait ce matin : « Nous voilà réduites à regretter Dupin, c'est le pain d'orge en cas de disette. » Mme de Pisieux a un rare mérite, celui de rester femme d'esprit et femme du monde; elle ne se fait pas *homme de lettres*. Elle a toujours été honnête femme, chrétienne et mère incomparable. On la croit méchante, elle n'en fait que le semblant. « Je *fais le bien*, dit-elle, et je dis le mal » : c'est l'exacte vérité; elle s'amuse des ridicules; elle hait le vice; elle raconte de la manière la plus plaisante; elle a une grande originalité et liberté d'expression; pour la connaître, il faut la citer; pour la juger, il ne faut pas toujours l'entendre. Noble et généreuse, elle gaspille souvent son esprit avec des gens qui n'en ont pas du tout. Elle fait de délicieux bons mots pour ses petits-enfants, dont elle fonde la réputation.

Voici ce qu'elle m'écrivait de Boulémont en 1834 au sujet de ma nièce de Landrian (1), âgée de dix-sept ans et qui venait de se marier; je ne puis résister au plaisir de retracer le joli portrait qu'elle m'en a fait.

« J'ai vu votre charmante nièce, elle nous a gagné le cœur, elle tournerait des têtes si ce n'était fort au-dessous de son angélique pureté. Ma fille veut en être aimée, car cette jolie créature inspire sur-le-champ une tendre bienveillance; elle plaît, elle intéresse, et sa timidité est un charme de plus; on lui tient compte de ce qu'elle ne dit pas, car tout ce

(1) Hedwige de Villeviolle, mariée au comte de Landrian. (*Éd.*)

qu'elle prononce est plein d'agrément et de distinction, sa timidité lui sied à ravir, enfin nous en raffolons... »

Je vais continuer à citer, j'ouvre ses lettres au hasard :

« ... Les dévots me désillusionnent sur les saints qui ne sont pas de première classe. Avec le bon Dieu j'ai de quoi craindre, avec la Sainte Vierge de quoi espérer; je les aime et je les sers tant que je peux; j'espère que cela me suffira. »,

« ... J'ai laissé Paris plus boueux que jamais sous tous les rapports : on y barbotte moralement, comme les grisettes; physiquement, comme dans un élément nécessaire à l'existence. Mme d'Agoult (née Flavigny) imprime que la faiblesse est l'auréole de la femme, qui ne connaît sa propre valeur qu'après avoir failli! Ceci n'est pas d'un style entortillé. D'honnêtes jeunes femmes sont conduites au bal Mabille par leurs maris, qui se fient à la pudeur des sergents de ville pour protéger la pruderie de leurs compagnes : ma fille (la princesse d'Hénin) baisse les yeux et se tait, car elle ne veut pas même savoir l'inconvenance d'un tel plaisir. »

« ... J'ai été malade de l'affaire Praslin; je hais cette justice à poids taxés, le crime trompant la honte, l'assassin échappant quarante-huit heures à la justice, parce qu'il enveloppe ses mains sanglantes dans son manteau de pair; la victime accusée, son âme révélée, son corps interrogé; enfin une femme pure et religieuse, vouée par ses enfants à la douleur d'en être repoussée! »

« ... Dans un pays où la liberté n'est que licence, l'ordre passera pour tyrannie; l'égalité est impossible et pour éviter une hiérarchie on va créer une anarchie sans fin, sans bornes, sans durée; car il surgira quelque main de fer qui fera peser sur tant de folies barbares un sceptre de plomb. »

« ... L'espérance n'est plus pour moi qu'une vertu, un besoin; ce n'est plus une consolation. Adieu, chère compagne, je vous aime comme souvenir, je crois que c'est la bonne part à prendre dans mon cœur. »

J'arrête ici mes citations. Conservez les lettres de Mme de Pisieux. Elle écrit ses mémoires, ils seront bien spirituels et bien curieux.

MADAME DEGHA, AUJOURD'HUI MADAME DE STROGANOFF

Mme Degha est portugaise; elle avait épousé, très jeune, un vieux diplomate. M. de Stroganoff (1), étant ministre de Russie à Madrid, fit sa connaissance; elle quitta pour lui son mari, qui était un homme très estimé; elle a suivi M. de Stroganoff et vécu constamment avec lui jusqu'à la mort de M. Degha; elle est aujourd'hui Mme de Stroganoff. Je l'ai vue à Vienne et revue à Baden en 1840, encore agréable. M. de Sèze, qui ne se gêne en rien et qui a les femmes coupables en horreur (la sienne l'a rendu si malheureux!), nous donna une véritable comédie chez la marquise de Laage. Il arriva un soir, et voyant Mme de Stroganoff assise sur un canapé à côté de la marquise, qui la traitait avec distinction, il affecta les manières les plus impertinentes, lui tournant le dos, mettant les mains dans les poches de sa redingote, élevant la voix, contant des histoires folles, faisant des allusions étranges; il nous mit dans un grand embarras. Mme de Laage le gronda; il se défendit plaisamment; je pris son parti et je forçai la marquise d'avouer que si une pauvre petite femme inconnue dans le monde avait fait la moitié des fautes de Mme Stroganoff, elle ne l'aurait pas reçue et, ajoutai-je, « N'avez-vous pas renvoyé il y a peu de jours une jeune femme de chambre dans la chambre de laquelle vous avez trouvé un jeune homme qui désire l'épouser »?

PENSÉES

1848.

Je suis toujours mal à mon aise quand j'entends des femmes du monde se servir d'expressions communes; dire *ma foi!*

(1) Grégoire-Alexandrovitch Stroganoff, ministre de Russie à Madrid (1805-1808), puis à Stockholm, puis à Constantinople (1821), voyage à l'étranger, rentre à Pétersbourg en 1825, devient comte (1826) et membre du conseil de l'empire, envoyé extraordinaire en 1838 au couronnement de la reine Victoria, mort le 19 janvier 1857. (*Éd.*)

pardi, et même *diantre*. Il est vrai que cette dernière était laide, vieille et avait de la barbe. Il faudrait à l'esprit des femmes une atmosphère embaumée, des habitudes élégantes, un langage aristocratique, des anecdotes finement et délicatement malignes ; le rire éclatant va mal à une femme ; la médisance l'enlaidit, la moquerie a toujours des sons aigus et discordants. Les femmes, en général, seraient bien plus aimables si elles voulaient rester femmes, écrire sans songer à être auteur, comme Mme de Sévigné, l'adorable grande dame ! Mais demandez à George Sand, cette virago littéraire, si elle donnerait la plus creuse de ses pensées profondes pour une de ces lettres inimitables !

A la vérité, ce serait une catastrophe si Mmes Flocon, Marrast et Ledru avaient la grâce, le charme, le délicieux abandon, le style enfin de Mme de Sévigné. Le Vatel de Ledru-Rollin nous trouverait insensibles à sa mort, eût-il brûlé les côtelettes de chevreuil à la purée d'ananas de son *patron*.

Les gens du peuple, ceux surtout qui habitent la campagne, ont des mots très plaisants et d'autant plus qu'ils sont très naturels, jamais étudiés, et portent toujours juste. « Monsieur le curé, disait un bon paysan vosgien à son pasteur, j'ons perdu not' femme, je voudrions ben lui faire dire une messe ; combien que ça coûte ? — Vingt sous, mon ami. — Et les vêpres, monsieur le curé. — Mais rien, mon ami. — Eh ben, monsieur le curé, chantez-lui les vêpres à not' pauvre femme ! »

Les femmes *hommes de lettres* de notre époque, George Sand, Daniel Stern, etc., me rappellent toujours une plaisante apostrophe de M. du Montet. Nous revenions, un soir d'été, d'une promenade en calèche découverte ; en passant devant une maison du faubourg Landstrasse, à Vienne, notre curiosité fut excitée par une grande enseigne peinte, couverte de perroquets magnifiques, de singes, etc. Nous descendîmes, et à l'entrée de ce spectacle nous vîmes une créature singulière. Etait-ce un homme ? Elle avait une figure dure, des yeux hardis, étincelants ; elle avait même de la barbe, mais assez claire. Cette personne était parfaitement vêtue en homme jus-

qu'à la ceinture ; elle avait le chapeau sur la tête, la cravate, le gilet et la veste. Le reste de son costume était coquettement féminin ; jupon court, bas et souliers de femme. « Combien coûte l'entrée, monsieur? » lui dit mon mari, dont la politesse ne se démentait jamais. Puis se reprenant et avec le mouvement d'impatience le plus original : « Dites-moi, je vous prie, à qui diable ai-je l'honneur de parler, est-ce à monsieur ou à madame? » — « A madame », reprit l'horrible femme avec une voix aiguë et perçante comme celle de ses perroquets, et un regard aussi méchant que celui de ses crocodiles.

Qu'il était aimable, M. du Montet! Ses distractions étaient toujours originales. Un jour qu'on parlait devant lui d'une personne qui souffrait de la poitrine, lui qui avait été si gravement menacé et forcé de quitter le service à trente-quatre ans à la suite de violents crachements de sang, il s'écria avec un plaisant désespoir : « Je ne puis pas souffrir qu'on parle devant moi de la maladie dont je suis mort. » On ne put s'empêcher de rire, il paraissait guéri alors, mais cette distraction me frappa au cœur.

NAÏVETÉ

La naïveté n'est pas de la bêtise ; elle est causée par l'ignorance et a presque toujours la bonhomie de l'innocence.

Le belle et imposante princesse de Lichnowski, née comtesse de Thun, nous raconta une plaisante naïveté d'une bonne femme du peuple à Vienne. La princesse se trouvait un matin dans la cathédrale Saint-Etienne pour y entendre la messe. A quelque distance d'elle, une pauvre femme agenouillée sur les dalles priait de tout son cœur. Il y a beaucoup d'autels dans l'immense église : or, il advint que deux messes sonnèrent en même temps l'élévation. La bonne femme se trouvait précisément entre les deux autels. Entendant sonner en avant et en arrière, elle parut fort embarrassée ; elle ne pouvait rester en face de l'un sans tourner le dos à l'autre ; dans cette alternative, elle prit le parti de se frapper la poitrine avec la main

droite et le dos avec la main gauche; elle exécuta cette pieuse manœuvre à l'*Agnus Dei* et au *Domine non sum dignus*...

Mme Caroline de Raigecourt eut le bonheur d'entendre à l'église un brave homme prier ainsi tout haut près d'elle, et avec de pieuses inflexions : « Mon Dieu, j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur. » Il recommença plusieurs fois cette prière. Eh! mon Dieu, pourquoi pas? Cette formule, venant d'un cœur humble et soumis, n'a pu être désagréable à Dieu.

Notre chère comtesse Caroline de Raigecourt avait le bonheur d'entendre et de voir souvent des choses plaisantes. Elle vit un jour à Paris, à Saint-Thomas-d'Aquin, la donneuse d'eau bénite faire la pâtée de son chat avec de l'eau du bénitier. Heureux chat!

Un capitaine de vaisseau marchand, au moment d'être englouti par une affreuse tempête, fut vivement sollicité par son équipage de faire une prière. On savait qu'il n'en avait jamais fait, et les matelots le rendaient responsable de la catastrophe qui allait les frapper. Le pauvre capitaine fut bien embarrassé; le moment était pressant; il fallait apaiser la colère de Dieu et calmer l'équipage qui se révoltait; la nuit approchait, le danger augmentait : « Priez, priez! » criaient les matelots consternés. « Mon Dieu, dit enfin le capitaine en ôtant son chapeau, mon Dieu, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir! » Il ne savait pas une prière, le pauvre capitaine! Dieu, dans sa miséricorde, se contenta de cette politesse; le vaisseau ne fit pas naufrage.

BÊTISE ET SOTTISE

J'avoue mon faible pour la bêtise; je la veux franche et bonne, mais j'ai horreur de la sottise.

La femme d'un colonel disait à la femme d'un capitaine : « J'ai rêvé de vous cette nuit. — Assurément, Madame la colonelle, répondit la bonne Allemande en faisant une profonde révérence, c'était à moi de rêver à vous la première! »

On demandait à un pauvre Irlandais quel âge il avait. « J'ai vingt-six ans, répondit-il, mais j'en aurais vingt-sept, si ma mère n'avait pas fait une fausse couche. »

M. Raguet de Brancion ferait *bêtifier* un de ses parents, si ce n'était pas si cher ; il voulait dire *béatifier*. Il disait aussi gravement : « Il y a sept cents ans que nous servons le roi de père en fils, et que nous sommes chefs de bataillon du 52ᵉ. »

Une vertueuse demoiselle a imaginé pieusement de placer dans son alcôve un magnifique cadre; le fond est un velours noir sur lequel sont brodés en lettres d'or ces deux mots : *Dieu seul*. Si le cadre n'était pas dans l'alcôve, il n'y aurait assurément pas de quoi rire.

En fait de naïveté de vieille fille, en voici une dans le genre politique. Il y avait au commencement de la Révolution une vieille demoiselle d'Ortofa, dont les biens étaient situés partie en France, partie en Catalogne. Sa maison était le refuge des émigrés; c'était une laide grande personne, droite, ridée, sèche, d'un sérieux imperturbable; elle voulait qu'on tuât tous les révolutionnaires. « Mais, Mademoiselle, lui disait-on, on ne peut pas tout tuer, et d'ailleurs la France serait bien dépeuplée, si on suivait tous vos plans de contre-révolution. — *Nous repeuplerons* », disait la vieille fille sans sourciller.

Les gens franchement bêtes sont en général bons et inoffensifs; les sots sont presque toujours méchants et taquins. La timidité rend souvent bête, la vanité rend sot. Un homme d'esprit peut dire une grosse sottise, il rit quand on lui dit qu'il est bête; c'est même souvent la prétention des hommes de génie; la cuisinière de Voltaire l'appelait la *bête des bêtes;* il en était ravi. Les sots se croient toujours plus d'esprit qu'ils n'en ont, et les frais d'exhibition qu'ils font pour le prouver les rendent toujours ridicules. On dit un *sot orgueil*, une *sotte vanité*, une *sotte prétention*. La bêtise est traitée avec indulgence, on dit une bonne bêtise. Je ne trouve rien de plus sot que d'avoir de l'esprit mal à propos. Malgré ma prédilection pour la bêtise, il y a cependant des cas où il faut s'en méfier; les commissions par exemple. Une de mes amies avait un relieur très habile, mais peu intelligent; pour éviter toute méprise

elle avait écrit ses recommandations : « Mettre *Semaine sainte* sur le dos et *Mme Boissier* sur le côté. Le relieur rapporta le livre, il était superbe; mais, hélas! il avait mis : *Semaine sainte sur le dos*, et *Mme Boissier sur le côté*. Nous en avons ri longtemps.

M. de Mercy avait à Vienne un domestique d'une bêtise rare. Il se présenta un matin chez son maître dans sa plus brillante tenue et lui débita un compliment pour sa fête. « Je suis bien touché de vos bons vœux, mon ami, et que vous n'ayez pas oublié mon patron. — Ah! monsieur le comte, non assurément je ne l'ai pas oublié, monsieur s'appelle le *trente novembre!* » Il était Belge, et avait une petite pension à réclamer; un jour qu'il avait été avec une recommandation de son maître faire quelque sollicitation à ce sujet, il revint consterné : « Il n'y a rien à faire, monsieur le comte. Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu? — Eh! bien quoi? — Ah! Monsieur, ils ont mis ma pension, ma pauvre pension, dans *des pots* » (en dépôt).

J'aime cette bêtise d'un prédicateur lorrain qui, en parlant pompeusement des conquérants, et après les avoir appelés grands capitaines, craignant de leur avoir manqué de respect, se reprit et dit : « Que dis-je, ces *grands colonels!* »

J'aime aussi ce bon prédicateur lorrain qui, prêchant le jour de la fête du patron de sa paroisse, lequel saint patron vivait du temps du roi Dagobert, dit à ses auditeurs : « Mes chers frères, je vous ai dit l'année dernière tout ce que je savais de notre saint; n'ayant rien appris de nouveau sur son compte depuis, je me bornerai à ce que je vous en ai dit. »

La princesse Constantin Rasoumoffsky nous racontait qu'un cardinal est chargé à Rome de la censure des pièces de théâtre; on ne peut même donner des comédies de société sans qu'elles aient passé à ce contrôle. Le comte Apponyi, pendant son ambassade à Rome, voulut fêter sa femme et organisa un joli spectacle; on choisit une pièce assurément très décente, et on l'envoya au cardinal. Lorsque le manuscrit revint, on fut étonné d'y voir deux grandes ratures : que croyez-vous? Le mot *porte de derrière* avait été rayé comme

équivoque, indécent, ainsi que celui de *cul de sac*. Nous ne voulions pas croire à la possibilité d'une si grotesque censure; mais la princesse était alors à Rome dans l'intimité des Apponyi, et en riait encore en nous le racontant. Notez que le mot *porte de derrière* se trouvait dans l'exposition de l'arrangement du théâtre, entrées et sorties de scènes. Le cardinal censeur ne s'était assurément pas donné la peine de lire la comédie; un secrétaire avait été chargé de ce soin.

Les bêtises ou plutôt les quiproquos involontaires sont souvent bien drôles. Le cardinal Vidoni, homme d'esprit, qui parlait très mal français, présenta un jour à la princesse de Liéven chez laquelle il dînait, un bouquet de très belles fleurs : « Princesse, lui dit-il solennellement, et devant l'élite de la société à Rome, j'ai l'honneur de vous offrir un bouquet de fleurs que j'ai *cultivées dans mes pots de chambre*. » Le cardinal, amateur passionné, cultivait effectivement lui-même des fleurs rares dans ses appartements et dans des pots (qui n'étaient pas des pots de chambre). La princesse de Liéven voulut prendre une mine sévère; les rires universels la désarmèrent.

Notre bonne et naïve amie la comtesse de Carneville, née Lichnowski, était d'une crédulité dont on abusait quelquefois. L'ambassadeur d'Autriche venait de recevoir l'ordre de la Toison d'or; son neveu, le jeune comte Rodolphe Apponyi, s'amusa à faire croire à la comtesse que les chevaliers de cet ordre illustre avaient l'étrange privilège de pouvoir dire la messe. Dînant peu de jours après chez l'ambassadeur, et étant à table à côté de lui, elle lui dit d'un air suppliant : « Vous me montrerez vos ornements, n'est-ce pas? — Vous voulez dire mes insignes. — Non, non, cher Apponyi (elle était très liée avec la famille Apponyi), les ornements avec lesquels vous direz votre première messe. » Ce fut une explosion de rires, comme vous pouvez bien penser. Nous dînâmes en 1839 chez l'ambassadeur, qui s'en réjouissait encore. Mais qu'elle était bonne, cette excellente et naïve personne! Quelle charité! Quelle affection sincère pour ses amies! Quel dévouement généreux! Quels nobles senti-

a fait de si admirables tableaux de fleurs et de fruits à Vienne, et notamment celui où il a réuni tout le système de Linné, était aussi un pauvre enfant de bûcheron; il dessinait avec du charbon; il écrasait des fleurs et des herbes pour se faire des couleurs; il était parvenu à imiter plusieurs fleurs de la clairière qui était tout son univers. Un herboriste amateur, se reposant un jour dans la hutte du bûcheron, fut si frappé des essais de l'enfant qu'il l'emmena et se chargea de son éducation. Knapp est un grand artiste. J'ai un lis peint par lui dans mon album; l'impératrice l'a donné à Wilhelmine Hœhenegg; elle lui en avait demandé deux, dont un pour Wilhelmine, une de ses dames d'honneur qui avait elle-même un très beau talent pour les fleurs.

En France aussi les enfants aiment les fleurs; mais en général, c'est pour les effeuiller, les détruire. On en voit peu ou point dans les jardins publics qui ne sont pas surveillés ou gardés par des sentinelles ou des gardiens sévères. Il y a à Coblence une promenade plantée en rosiers à hautes tiges, au milieu de la ville; en France cela serait impossible. En Allemagne, on protège aussi les rossignols; ils sont sous la sauvegarde de tous; en France, les enfants détruisent les nids, et... on mange les rossignols.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU — DISTANCES RAPPROCHÉES

La marquise de Laage a vu souvent dans sa jeunesse le maréchal de Richelieu chez sa mère, la marquise d'Amblimont; elle avait un appartement à l'Arsenal. Mme de Laage se rappelle avoir vu un jour arriver joyeusement le maréchal : il était marié depuis peu à Mme de Rath, née de Lavaulx; elle avait quarante ans, il en avait quatre-vingt-quatre.

Il fit part à Mme d'Amblimont des espérances de grossesse de sa femme; il la croyait réellement enceinte. Le maréchal était très petit, excessivement ridé; il portait des talons rouges d'une hauteur extrême. Il racontait beaucoup et bien. Mme de Laage lui a souvent entendu parler de la charmante duchesse

de Bourgogne, de Mme de Maintenon, de Louis XIV, etc. Mme de Maintenon avait souvent demandé grâce pour lui au roi ; elle le protégeait, elle écrivait en parlant de son début à la cour : « C'est la *plus jolie poupée* qu'on puisse voir. » Nous trouvions curieux, *nous*, de causer avec une personne qui avait connu et vu un contemporain de la cour de Louis XIV. Nous nous étonnions que l'histoire fût si souvent obscure et incertaine, et les Mémoires si menteurs. Il n'y a que vingt-trois vies d'hommes de quatre-vingts ans (23 générations) entre Notre-Seigneur et nous ! C'est bien peu. Vingt-trois raconteurs, témoins oculaires, se succédant les uns aux autres, nous eussent rendu l'histoire bien claire, bien intelligible. Au lieu de cela, voulez-vous que je vous fasse une confidence, c'est que je ne crois pas du tout à l'histoire telle qu'on nous la fait depuis soixante ans surtout. Je me contenterais des amplifications du bon M. Rollin, et le laisserais prêter de beaux discours à ses héros grecs et romains ; mais, dites-moi, je vous prie, s'il est bien vrai que le général Cambronne ait dit cette belle et historique parole : *La garde meurt et ne se rend pas !* Je ne vais pas chercher bien loin des exemples d'incrédulité : répondez si vous le pouvez ; mais, pour Dieu, ne croyez jamais aux *vertus de Robespierre* (1), l'homme maudit ! Ce phénomène du crime, même dans les annales des plus grands crimes, ce bourreau d'une nation, d'un roi, d'une reine, d'un peuple, artisans, soldats, vieillards, femmes, enfants, échafauds pour tous, sang versé de tous ! Peut-être eût-il dit, s'il eût survécu, comme Fouché le Sanguinaire à M. de Caraman dans une conversation intime sous la Restauration : « Ah ! ne me parlez pas de ce temps-là (il se couvrait le visage de ses mains) ; nous avions une fièvre de sang, un délire de sang ! c'est inexplicable ! »

L'histoire écrite en caractères de sang sur les places et les monuments est vraie, elle est irrécusable; les taches de sang ne s'effacent jamais. Les champs de bataille restent histo-

(1) Au moment où j'écris ces lignes, d'indignes historiens, d'indignes Français veulent faire de Robespierre non seulement un grand homme, mais un homme de bien.

riques ; glorieux ou malheureux, le voyageur s'y arrête avec respect. Mais de l'emplacement funeste où fut dressé l'échafaud s'élèvera un cri de réprobation, un cri terrible qui traversera les siècles. La génération qui succèdera à la nôtre s'arrêtera épouvantée ; car, je l'espère et je le crois, après les terribles expériences qu'elle aura subies, elle sera meilleure que celle qui nous a précédés ; elle aura de vaillants soldats, mais elle n'aura plus de bourreaux.

ENCORE LES MŒURS CONTEMPORAINES

Il y a des personnes d'un rang élevé très impertinentes ; ce sont sans exception celles qui manquent totalement de goût et presque toujours d'esprit. Il y en a d'autres dans ce qu'on est convenu d'appeler en Allemagne la seconde société ; en France la seconde classe, l'aristocratie financière, qui sont d'une susceptibilité insupportable ; ce ne sont pas toujours celles qui ont le moins d'esprit, mais malheureusement celles qui, en ayant beaucoup, croient voir des entraves aux succès qu'elle se croyaient en droit d'obtenir. En réalité, les hommes de talent et d'esprit supérieur, de quelque condition qu'ils soient, sont accueillis partout avec distinction ; on peut s'en convaincre facilement dans les salons de la haute aristocratie, aussi ambitieuse de réunir les illustrations littéraires et artistiques, que ces dernières le sont d'y être admises et de marcher de pair avec les grands seigneurs On peut même ajouter en toute vérité que l'orgueil et l'impertinence ne sont pas du côté de la haute aristocratie. On rencontre souvent chez les duchesses de féroces républicains doux comme des agneaux et faisant les princes, et chez des femmes de banquiers des princes libéraux se croyant artistes et affichant les principes les plus démocratiques.

Il est beau de pouvoir compter de vaillants chevaliers, d'illustres guerriers parmi ses ancêtres (je dis à dessein ancêtres au lieu d'aïeux, car n'a pas d'ancêtres qui veut). Une telle descendance doit inspirer un juste orgueil, une noble émula-

tion, mais non pas de l'arrogance. La vanité rapetisse tout, c'est le cachet de l'extrême médiocrité; en vérité, ce doit être une consolation pour les susceptibilités bourgeoises que cette sottise de quelques nobles surannés se targuant de leurs aïeux qu'ils rendent ridicules et l'objet des railleries même des gens sensés de leur caste. Un gentilhomme français, entiché de sa naissance, en parlait sans cesse; un de ses camarades d'une famille beaucoup plus illustre, fatigué de cette importunité, lui répondit un jour avec vivacité : « Je ne parle jamais de mes ancêtres; que diable, veux-tu que je fasse des tiens? »

Une vieille comtesse viennoise (la comtesse F...), sèche, ridée, fardée, une véritable petite carcasse, fut arrêtée un soir pendant la première occupation de Vienne par un jeune, grand et beau grenadier de la garde impériale; la dame était enveloppée de son manteau, et sa figure cachée par le capuchon; le grenadier la prit dans ses bras et, pour juger de la valeur de sa conquête, il la porta sous un réverbère, l'éleva à hauteur de la lumière et la laissa brusquement retomber de cette hauteur sans lui dire une parole. La comtesse, en racontant cette aventure, disait très sérieusement de sa petite voix aigre et criarde : « Ces Français ont beaucoup d'esprit, car à peine ce soldat m'eut-il regardée qu'il reconnut que j'étais une personne de la noblesse, et qu'il me laissa tomber sur le pavé où je faillis me briser, tant il fut effrayé d'avoir manqué à une personne de mon rang! »

Une des plus plaisantes manies d'ancêtres était celle du marquis de Saint-M***. Il avait confié en émigrant les portraits de sa noble famille à un de ses fermiers, en lui recommandant de les conserver à tout prix. Lorsqu'il revint après plusieurs années d'absence, son premier soin fut de s'enquérir de ce précieux dépôt. Le fermier fidèle lui répondit plein de joie qu'il avait couru de grands dangers pour conserver les ancêtres de monsieur le marquis; que dans la crainte d'être pris pour un aristocrate et probablement traité comme tel, et dans le désir de justifier la confiance de son maître, il avait coupé la tête aux portraits et brûlé le corps; que de cette manière il

avait pu les réduire à des proportions très minimes et conserver les *ressemblances* qui, sans doute, étaient la chose à laquelle monsieur le marquis tenait le plus. Et il lui remit une boîte contenant ces pauvres figures ! Inconsolable fut la douleur de M. de Saint-M***. Ces chevaliers sans cuirasses, ces nobles dames sans vertugadins, avaient perdu tous leurs charmes. Il chercha à y suppléer. Plusieurs années après, on le voyait encore à Paris sur les quais et dans les boutiques de revendeurs, essayant les têtes de ses ancêtres sur tous les vieux portraits. Quand il en trouvait un sur lequel il pouvait les ajuster, il l'achetait, lui coupait la tête et y plaçait l'objet de ses affections. C'est ainsi qu'il a refait sa galerie historique. On m'a assuré que la tête de son père s'adaptait parfaitement sur la taille de Louis XV : il n'avait pas hésité à faire cette opération qui lui a donné un admirable portrait de famille avec le cordon bleu et autres attributs de la royauté.

Dites-moi, je vous prie, avez-vous jamais rencontré un gentleman anglais qui ne descende pas de Guillaume le Conquérant ? ni un pauvre Irlandais, d'un roi d'Irlande? Si vous rencontrez ce phénomène, il n'y perdra rien : le premier sera incontestablement de race saxonne; le second, de race celtique.

Parmi les prétentions des gentilshommes français, celle du royaume de Jérusalem a le plus de vogue. C'est une bagatelle qu'il faut passer aux huit ou dix grandes maisons qui se disputent pacifiquement cette souveraineté et la partagent avec presque tous les rois de l'Europe, qui en prennent le titre et les armes.

Je reçus un jour une lettre dont le cachet, je ne le dissimule pas, me donna une sorte d'émotion : il était écartelé de France, de Sicile, de Sardaigne, de Jérusalem, etc. C'était la lettre d'un gentilhomme français. Je fus moins étonnée lorsque, quelques années après, je vis le cachet d'un gentilhomme d'origine anglaise, descendant d'un bâtard de Charles II, qui ne portait modestement que les armes d'Angleterre et de France, auxquelles il n'avait pas cru devoir renoncer, comme les souverains actuels de la Grande-Bretagne. Les armes de Foix brillent aussi souvent sur les écussons mo-

dernes. Je trouve d'autant moins à redire à ces diverses prétentions, qu'elles ont le véritable mérite de faire rire, d'un bon et franc rire qui devient de plus en plus rare aujourd'hui.

Les généalogies modernes ont aussi leur bon côté. D'abord elles sont toutes neuves, étincelantes d'alliances magnifiques avec d'illustres maisons éteintes, d'écussons parfaitement dessinés, coloriés avec un luxe charmant, avec des armoiries précédant en général de beaucoup le temps où elles ont été en usage. Elles prouvent toutes qu'il n'y a presque pas de familles nobles originaires du pays où elles sont établies; elles arrivent toutes de loin. Ces nobles familles sont bien déchues pour la plupart.

La noblesse allemande, en général, est plus réelle; elle est plus orgueilleuse et moins vaniteuse; fière et haute pour ce qui la regarde, elle s'enquiert peu de la noblesse des autres. Elle ne demande aux étrangers que l'introduction loyale dans le monde élégant et serait plus disposée à bayer qu'à rire d'une prétention nobiliaire douteuse. D'ailleurs elle tient plus encore au titre qu'à l'ancienneté. Je connais des familles très illustres en Autriche (ayant plusieurs chevaliers de la Toison d'or), qui avouent sans aucun embarras une origine peu ancienne; il y a une véritable noblesse dans cette simplicité.

La haute aristocratie anglaise est arrogante, intolérante, impitoyable; elle est toujours à cheval sur les débris des vaisseaux de Guillaume le Conquérant; elle est hargneuse, normande. C'est vraiment incroyable combien ces héros normands ont peuplé l'Angleterre de leurs illustres descendants! Mais à côté de ces antiques barons vous trouverez des chevaliers si nouveaux, des baronnets, des sirs, des ladies si nouvellement sorties de l'atelier, du comptoir, de la banque, de la manufacture, de la salle de dissection, que vous ne savez où vous en êtes et craignez de prendre le scalpel pour l'épée, le bonnet pour la couronne, le calicot pour l'hermine et le pinceau pour la lance.

Les prétentions nobiliaires sont plus vives encore dans les républiques. L'aristocratie de Berne est très intolérante;

MM. de Bonstetten traitent assez légèrement les anciens comtes de Habsbourg; MM. de Wattervyl ne sont pas plus indulgents pour la royale maison de Wittelsbach qui règne en Bavière et dont ils sont les aînés. L'antiquité de ces deux illustres maisons est au reste incontestable. Je n'ai jamais tant vu d'écussons qu'en Suisse : le simple bedeau d'une paroisse a un banc décoré du blason de ses armes; et tant dans les églises que dans les temples, les cimetières, les arsenaux et les hôtels de ville, il semble que la république consiste non pas à ce que les nobles deviennent plébéiens, mais à ce que les bourgeois deviennent nobles; c'est peut-être le secret des démocrates de nos jours (1).

La noblesse française ancienne et nouvelle, authentique et usurpée ressemble trop souvent à une réunion de masques : les uns masqués en comtes, marquis, ducs, voire en princes.

Je ne crois pas pouvoir offrir une récréation plus salutaire à la susceptibilité des personnes d'un rang secondaire, ni une consolation plus douce à celles dont le nom leur paraît trop vulgaire, qu'en terminant cet article par la nomenclature de quelques noms primitifs; noms de familles dissimulés sous des titres et des couronnes très aristocratiques. Je citerai des maisons haut placées dans l'ordre social et occupant un rang distingué dans la société. Les noms de Patoufleau, d'Éveillechien, Mâtin Le Cul, sont les noms primitifs de familles véritablement nobles; ceux de Gigault, de Navet, de Pioche, Piètre, Baudet, Le Pé, Guinichon, Grognet, Jeannot, Boucher, Riffardeau, etc., sont masqués aujourd'hui sous les titres de comtes, marquis et ducs; vous les avez rencontrés et vous les rencontrerez probablement. La salle des Croisades (à Versailles) a ravivé bien des prétentions; vous y verrez beaucoup de noms subsistant encore aujourd'hui, mais dont les possesseurs ne descendent nullement des anciens preux, dont ils ont pris le nom en acquérant les débris de vieux manoirs féodaux. Ce serait une curieuse étude à faire que celle de ces

(1) Napoléon avait deviné ce secret de l'orgueil plébéien en donnant des titres, des décorations aux fanatiques républicains : le duc Lebrun, le comte Boulay, le duc Fouché.

usurpateurs de gloire passée; elle serait facile à faire, preuves en main. Les anciens nobiliaires constatent la fin de ces illustres maisons et sans attaquer autrement les familles obscures et usurpatrices, il suffirait de publier d'après des documents authentiques la date de l'*extinction* de ces antiques maisons (c'est un travail que j'indique aux chartistes.)

La susceptibilité bourgeoise a, je vous assure, des ridicules aussi divertissants que la vanité nobiliaire. Celle-ci n'est que sotte; la jalousie bourgeoise l'est tout autant : elle est de plus haineuse, implacable; sa haine va jusqu'à l'homicide. Nul n'est responsable de la position dans laquelle la Providence l'a fait naître. Se glorifier de sa naissance est une petitesse, mais elle est heureusement assez rare. Je ne connais rien de si bouffonnement ridicule, de si sottement grotesque que la majesté insolente que se donne en France un bourgeois parvenu. Plus il est libéral, plus il est arrogant, plus il pérore sur l'égalité, plus il méprise ce qui est au-dessous de lui et cherche à dépasser ce qui est au-dessus; c'est dommage, car on trouve souvent beaucoup d'esprit et de réels talents dans ces boursoufflés. Il m'est arrivé une fois de sonner par mégarde à la porte d'un riche fabricant de Nancy, M. B***, au lieu de sonner à celle d'un locataire noble et titré de cette maison. Ce M. B*** sortit furibond de son salon ou de son bureau, me montra les poings en hurlant comme un furieux. « Savez-vous lire? me criait-il, savez-vous lire? Si vous saviez lire, vous sauriez que je m'appelle B***. — Monsieur, lui répondis-je en haussant les épaules, j'ai la vue faible et me suis effectivement trompée de sonnette; soyez bien sûr que je n'oublierai pas que vous vous appelez B***; s'il vous arrive de vous tromper et de sonner chez moi, croyant sonner chez un autre, mes domestiques vous ouvriront avec politesse, car elle leur est ordonnée. » Je ne savais pas que ce monsieur venait souvent chez le propriétaire de l'hôtel que nous habitions (le banquier G***) et qu'il s'était souvent fait ouvrir par mes gens, parce que l'unique servante du riche banquier se faisait attendre longtemps. Je recommandai à mes domestiques de redoubler d'égards dans de semblables occasions et

je tâchai d'apprendre à lire... les noms inscrits, sur les sonnettes!

Nous nous trouvâmes un jour arriver à la poste aux chevaux sur la route de Bade à Strasbourg, quelques instants avant M. Kœchlin, le député de l'Alsace. Il fit impérieusement avancer sa voiture en avant de la nôtre, qui était déjà arrêtée, en criant à tue-tête aux postillons d'atteler au plus vite; ils ne se dérangèrent pas le moins du monde et commencèrent à atteler notre calèche. « Ici, des chevaux, s'écriait l'honorable en colère, ici d'abord! » Les postillons continuaient en disant : « Cette voiture est arrivée la première. » M. Kœchlin était accompagné d'un monsieur qui, tout boursoufflé aussi, s'approcha de notre voiture en disant fièrement : « Monsieur est le député Kœchlin, il est pressé et doit être arrivé à Strasbourg à midi. » M. du Montet lui répondit par un sourire légèrement ironique. « Ses affaires réclament sa présence, et un député français... — Nous sommes en Allemagne, Monsieur. » M. Kœchlin, qui avait fait sa grosse voix avec le maître de poste et les postillons et ouvert majestueusement sa redingote pour laisser apercevoir son ruban rouge, s'approcha de la voiture; il était haletant; le calme, la dignité et la noble figure de M. du Montet lui en imposèrent sur-le-champ. « Monsieur, dit-il en mettant chapeau bas (politesse à laquelle mon mari répondit aussitôt), je suis extrêmement pressé; vous me rendriez un véritable service, si vous vouliez bien me permettre de vous devancer. — Je ne suis nullement pressé, monsieur, et d'ailleurs toujours disposé à rendre un service demandé convenablement. — Monsieur, c'est en ma qualité de député que je vous le demande. — Un député français n'a aucun droit en Allemagne, ni même en France, de faire transgresser les règlements; mais, ajouta M. du Montet avec sa bienveillante et noble politesse, il s'agit de vous rendre un service » et il ordonna aux postillons de céder. Ils en étaient furieux, nos postillons. M. Kœchlin se montra du reste reconnaissant; nous trouvâmes nos chevaux commandés et prêts à être attelés à toutes les postes jusqu'à Strasbourg.

Ils sont altiers, nos hauts et puissants seigneurs députés.

J'ai eu le malheur de rencontrer un jour à la poste aux lettres de Bade un député libéral du département des Vosges. Je n'avais qu'un seul mot à dire au commis, l'heure du départ pressait, je me contentai de montrer l'adresse et de dire *frankiren*. Il me fit signe que non, en continuant à chercher les lettres de l'industriel. Or, ce monsieur avait aperçu le titre de princesse sur l'adresse de ma lettre, il entra dans une véritable fureur. « Il n'y a pas de princesse ici, s'écriait-il (il se croyait dans son endroit); il faut que je sois servi. — Mais, lui dit le commis étonné et presque effrayé de cette violence, madame n'a rien dérangé, rien interrompu; elle n'a dit qu'un mot et ce mot n'empêche pas qu'on cherche vos lettres. » On lui remettait en même temps celles qui étaient à son adresse. Mais cet homme si pressé ne les regardait pas; il continuait à hurler. « Princesse, pas de princesse ici. — Ni de député », lui dis-je avec un son de voix très doux, car il affectait de montrer son titre de député sur l'adresse de ses lettres.

L'année dernière, une dame française était à Bade et dînait chez Chabert. Impatientée de ne pas voir arriver le plat de côtelettes qu'elle avait commandé, elle s'adresse à un monsieur qui traversait la salle du restaurant et qu'elle prit pour un maître d'hôtel : « Monsieur, lui dit-elle, il y a une heure que j'ai demandé des côtelettes. — Ah! » fit le monsieur d'un air obligeant, et comme il continuait sa promenade, car il attendait son dîner qu'on lui servait dans la galerie, elle l'arrêta encore brusquement, et lui dit avec plus d'impatience et d'humeur : « Monsieur, dites donc qu'on m'apporte mes côtelettes, c'est insupportable d'attendre ainsi. — Je vous assure, Madame, lui répondit S. A. R. le prince E. de Hesse-Darmstadt, que ce n'est pas ma faute. » Il appela un des domestiques pour répondre à l'empressement de la dame. Un bourgeois français lui eût ri au nez ou il eût envoyé... paître la pauvre femme, en qualité de député de la nation la plus civilisée du monde.

LA PRINCESSE PAULINE SCHWARZENBERG NÉE DUCHESSE D'AREMBERG

1848.

Je ne trouverai bientôt plus rien d'aussi ordinaire que les choses *extraordinaires*. A une soirée chez la comtesse Zichy-Ferraris à Vienne en 1808, se trouvait parmi plusieurs femmes très élégantes de la haute société la charmante princesse Pauline Schwarzenberg, née d'Aremberg. Le prince Louis de Rohan s'amusait avec un jeu de cartes; il prétendait avoir beaucoup de talent pour tirer la bonne aventure. Il était près de minuit. La princesse Schwarzenberg lui dit en riant et sans y mettre aucune importance de lui faire son horoscope. Le prince, charmé d'une si belle mission, se mit à battre ses cartes; il les arrangeait, les dérangeait, s'impatientait, recommençait; ce manège finit par attirer l'attention de la princesse qui, engagée dans une conversation intéressante, avait tout à fait oublié sa demande : « Il me paraît que je vous donne bien de la peine; prince, que voyez-vous donc dans ma destinée? — Je n'y vois que du feu » répondit-il en jetant ses cartes. « Recommencez », lui dit-elle. Il recommença, mais sans autre résultat; il se leva et se rapprocha de la cheminée. Tout le monde sait la fin déplorable de la princesse Schwarzenberg, belle-sœur du maréchal prince Schwarzenberg, ambassadeur à Paris au moment du mariage de Napoléon. La princesse faisait les honneurs du bal magnifique donné par lui à cette occasion : elle était parvenue à sortir de la salle embrasée, sur l'assurance qu'on lui avait donnée que ses deux filles étaient sauvées, et elles l'étaient réellement; mais ne les trouvant pas dans le jardin où elle les appelait avec des cris d'angoisse maternelle, elle crut qu'on l'avait trompée. Elle se précipita dans le brasier pour les y chercher. Elle fut écrasée, dit-on, par la chute d'un lustre et consumée. On ne reconnut *quelques restes* d'elle que par un os de la poitrine à moitié calciné où une partie de ses diamants était profondément incrustée par l'action du feu... Je racontais, cet été (1848), cette anecdote à Mme la marquise

de Mun, sa cousine. Elle l'ignorait, mais elle m'en raconta une plus surprenante encore. La princesse Pauline Schwarzenberg avait laissé à Vienne ses plus jeunes enfants sous la surveillance de leur belle-sœur, la princesse Eléonore; une jeune gouvernante couchait dans la chambre des petites princesses. La nuit même de la terrible catastrophe, la chambre étant éclairée par une veilleuse qui donnait une lumière douteuse, la gouvernante vit la porte s'ouvrir et la princesse entrer doucement, entr'ouvrir les rideaux de ses enfants, les considérer avec tendresse, puis s'éloigner avec le même silence, et reprendre le chemin de ses appartements. La jeune gouvernante ne dormait pas, elle n'eut pas peur; elle pensa que la princesse pouvait être revenue de Paris cette nuit-là, qu'elle n'avait pas voulu se coucher avant d'avoir revu ses enfants, ni lui parler dans la crainte de l'éveiller si elle était endormie. Le lendemain, sa première parole fut de raconter ce qu'elle avait vu et de féliciter les enfants du retour de leur mère. On fut bien étonné. La princesse Eléonore l'assura qu'elle avait sans doute rêvé; elle soutint le contraire; elle était effectivement, parfaitement éveillée.

Cette histoire est vraie; celle de l'horoscope l'est également; elle m'a été racontée par plusieurs personnes présentes à cette soirée, et notamment par la comtesse Molly Zichy et à la même table où le funeste événement fut prédit.

Tristes destinées! Une des filles de la princesse Pauline Schwarzenberg avait reçu des blessures et brûlures profondes lors de l'incendie : mariée plusieurs années après au prince de Schœnburg et devenue enceinte, sa grossesse n'a pu se développer, les cicatrices se sont rouvertes, la peau avait perdu toute son élasticité; elle est morte dans des souffrances affreuses, car, à mesure que l'enfant se développait, le martyre de la malheureuse mère augmentait.

La princesse de Windischgrætz, échappée plus heureusement à la catastrophe de Paris, vient d'être frappée au front par une balle qu'un scélérat destinait à son mari, commandant militaire à Prague; elle est morte sur le coup. Elle était au milieu de son salon lorsqu'elle a été atteinte; elle a proféré

les saints noms de *Jésus* et de *Marie*, et est tombée entre son fils et sa sœur !

Hélas ! il m'en souvient, je vis un jour à Vienne la jeune princesse Windischgrætz à une brillante fête de la cour, peu de temps après son mariage : elle était étincelante de diamants, son beau diadème était un peu descendu sur le front, elle se plaignait qu'il fût pesant, et sa main délicate cherchait à le relever... Qui eût dit alors qu'une balle viendrait la frapper à cette même place ?

PARIS EN 1825-1826-1827. — SOIRÉES CHEZ L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE

1849.

Beaux salons, élite de la société parisienne, française et étrangère, et la plus noble et gracieuse ambassadrice, la comtesse Apponyi, tout le monde sait cela. Au milieu de ces enchantements on entendit, un soir, un bruit de lustre tombé, un grand cri; on se précipite en foule vers le salon où l'on supposait qu'un grand malheur venait d'arriver... Une femme était évanouie... quelques verres de quinquets brisés... Le maréchal Marmont, galant chevalier, avait entendu le bruit et les cris dans le salon attenant; il faisait une partie de whist. S'élancer au secours de la beauté *blessée* (elle n'était qu'effrayée) fut un mouvement plus rapide que la pensée. Il se précipitait, il écartait la foule, il allait atteindre la victime... lorsque son aide de camp se hâta de lui apprendre que c'était Mme la maréchale... sa femme, avec laquelle il était brouillé, déjà séparé; ils se *haïssaient* parfaitement. Le maréchal battit rapidement en retraite, en faisant la plus singulière grimace, et fut reprendre son jeu. On regrettait un peu le coup de théâtre; il eût été complet si l'officieux aide de camp n'eût pas barré le passage au maréchal et arrêté son chevaleresque élan...

Un événement qui fit beaucoup de bruit à cette époque et causa une véritable émotion à Paris fut l'invitation que M. d'Apponyi adressa aux maréchaux français, avec leurs

titres et noms, sans y ajouter ceux des provinces reconquises par l'Autriche en 1814 que leur avait conférés Napoléon. Ce fut un cri, une clameur universelle, invitations renvoyées en masse à l'ambassade par des personnes qui n'avaient aucun rapport avec les maréchaux, joies jalouses de celles qui n'avaient pas réussi à se faire inviter. On ne peut se faire une idée de cet *ouragan*. Qu'auraient dit cependant les Français si l'empereur de Russie avait fait prendre à ses généraux le nom d'une des provinces, d'une des villes, d'un des fleuves de France? Si l'empereur d'Autriche avait conféré au maréchal prince Schwarzenberg le titre de duc de Paris?

Le prince de Vienne, le duc de Berlin, me répondez-vous fièrement. Oui, mais toujours par la même raison, nous verrions parmi les illustres généraux étrangers, un comte de Toulouse, un prince de Montmartre, un duc de la Seine, franchement, cela eût été bien bête, mais parfaitement logique; il se serait élevé un éclat de rire européen, universel, lorsque le duc de Paris se serait rencontré avec le prince de Vienne sur le pont d'Iéna à Paris, ou sur celui de Saint-Cloud à Berlin; certes un prince de Rosbach eût été fort mal vu en France, il n'eût osé y paraître sous un nom qui eût été pris pour une sanglante insulte; et vous voulez que le prince de Wagram soit reçu humblement à Vienne, qui touche ce champ de bataille où l'armée autrichienne succomba si vaillamment? Si vous voulez que vos généraux portent des titres de provinces sujettes de l'Autriche, si vous trouvez juste qu'il y ait des ducs de Dalmatie, de Plaisance, de Trévise, de Vicence, etc., etc. (1), résignez-vous à voir des ducs de Champagne, de Reims, etc. Le tohu-bohu de dignitaires *in partibus* ferait des généraux célèbres une véritable réunion de masques. Les étrangers victorieux se sont montrés plus modestes, et cependant ils avaient vaincu ce qui paraissait devoir être *invincible :* la France et Napoléon! la valeur, le génie... il y avait de quoi exalter l'orgueil le plus sage.

(1) Cambacérès avait reçu de Napoléon le titre de duc de Parme; mais dès 1816 il avait envoyé à la cour de Vienne sa renonciation dans toutes les formes.

Les Bourbons, en rentrant en France, voulurent ménager toutes les susceptibilités; ils accueillaient tous les titres de gloire. L'essai de M. le comte Apponyi fut-il connu du gouvernement du roi, fut-il ordonné par le gouvernement autrichien? dans tous les cas il fut maladroit; je reçus, dans le moment où éclata ce *grand orage* de salon, un billet de l'aimable ambassadrice (1); je le garde comme souvenir de cette époque.

Les trois mardis dont me parla l'ambassadrice furent moins brillants que ceux qui les avaient précédés; les jeunes attachés à l'ambassade en témoignaient hautement leurs regrets; les maréchaux ne revinrent plus à l'ambassade, qui reprit cependant tout son éclat les années suivantes.

M. de Vincent avait éludé l'embarras des titres étrangers, en invitant personnellement; il ne donnait que de rares dîners et en se tenant si près de la porte d'entrée de son premier salon, qu'il était impossible à l'huissier d'annoncer, l'ambassadeur s'emparant du haut dignitaire dès son premier pas; l'annonce eût été ridicule, et voyez : ceux qui jetèrent les plus hauts cris, sur la tentative de l'ambassadeur... les libéraux de cette époque, devenus les républicains d'aujourd'hui (j'écris ceci en 1849) se sont hâtés d'abolir les titres dus à des victoires; les noms restent à la vérité, mais les titulaires enragent. M. Ney-Moskowa, M. Mortier-Trévise et les autres ne se reconnaissent plus sous cette rognure du manteau ducal.

Catinat eût-il été plus grand, plus historique, si Louis XIV l'eût fait prince de Staffarde, duc de la Marsaille, comte de Maëstricht, baron de Senef, où il fut blessé et où il reçut ce billet du grand Condé : « Personne ne prend plus d'intérêt que moi à votre blessure; il y a si peu de gens comme vous, qu'on perd trop quand on les perd. » Je ne vois rien de plus beau, de plus digne d'envie, que de léguer à sa patrie un nom *nouveau* à ajouter aux annales de sa gloire. Heureux, mille fois heureux, ceux qui attachent aux noms de leurs pères, connus ou inconnus, nobles ou plébéiens qu'ils puissent être, un rayon

(1) Ce billet était une invitation pour ses mardis.

de gloire qui traversera les siècles, et que le temps et les orages ne pourront obscurcir!

LE MARQUIS D'ALBERTAS

Nancy, 1849.

C'est une heureuse fortune que de rencontrer une bonne et franche originalité, une originalité qui ne soit pas brutale, maussade ou malpropre. En voilà une. Le comte de Panisse me parlait hier de son cousin le marquis d'Albertas, pair de France, qui a plus de cent mille livres de rente, de l'esprit et une très jolie femme. Jusque-là, rien de très extraordinaire; mais ce qui l'est beaucoup, c'est que M. d'Albertas, avec tous ces avantages, n'avait jamais voulu aller à Paris, et n'y était jamais allé. Vous croyez peut-être qu'il n'aimait pas les voyages : erreur, il avait beaucoup voyagé; mais il ne se souciait pas de voir Paris! Lorsqu'il hérita de la pairie de son père, on imagina naturellement qu'il allait aller prendre place à la Chambre. Bah! et pourquoi faire? Il ne bougea pas; on eut beau le presser, lui faire toutes les représentations imaginables; il ne s'en émut nullement. Sa femme partageait son indifférence ou son antipathie. Ce ne fut que lorsque sa fille eut atteint sa seizième année qu'on lui persuada de la conduire à Paris, au couvent du Sacré-Cœur, pour lui faire perdre son accent provençal, qu'elle n'a pas perdu. La révolution de Février, arrivée peu de mois après, aura fait regretter vivement à M. d'Albertas ce voyage inutile : il avait alors plus de quarante ans. Je me représente l'étonnement des étrangers de distinction qu'il aura pu connaître à Rome, à Naples, je ne sais où, lorsqu'ils auront appris que ce Français, ce pair, cet homme spirituel et opulent, n'avait jamais été à Paris, Paris cette capitale de l'Europe, comme l'a dit je ne sais qui, et peut-être tout le monde. Il valait bien la peine d'être Français, d'être pair, d'être riche et d'avoir de l'esprit!

LES COURTISANS

Les courtisans sont mes héros d'aversion, quand héros ils sont, ce qui ne leur arrive pas souvent, mais ce qui cependant n'est pas impossible, car il y en a de très braves. Les courtisans sont naïvement ingrats, ils ne s'en doutent même pas; c'est une chose si naturelle! On sait combien Charles X, qui regardait son abdication comme nulle, fut profondément blessé lorsqu'il vit tant de gentilshommes venir à Prague, au palais du Hradschin, saluer sous ses yeux le duc de Bordeaux majeur comme roi de France. M. de Trogoff, comblé des bienfaits de Charles X, fut un des plus empressés; le roi feignit de ne pas l'apercevoir lorsqu'il se présenta devant lui. Le prince de Windischgrætz, qui était près de M. de Trogoff (1), auquel le roi n'adressait pas la parole, lui dit : « Sire, Votre Majesté n'a sans doute pas aperçu près de moi un de ses plus fidèles serviteurs. — Je l'ai vu », répondit tristement le roi, mais sans jeter les yeux sur l'ingrat courtisan. M. de Trogoff se retira le cœur navré et fut chez la princesse de Rohan-Rochefort, à laquelle il témoigna son chagrin en versant des larmes. Mme la princesse de Rohan lui fit comprendre combien sa démarche, à *lui*, comblé de tant de grâces, de tant de bienfaits du roi, était irréfléchie, et avait dû lui être sensible. Effectivement M. de Trogoff avait été comblé. Le roi, peu de temps avant la révolution de Juillet, l'avait nommé gouverneur de Saint-Cloud. « Trogoff, lui avait-il dit un matin qu'il avait l'honneur de lui faire sa cour, j'espère que vous me recevrez bien cet été. » M. de Trogoff, étonné, lui répondit : « Je serais trop heureux de recevoir le roi, mais je n'ai pas de château. — Je le sais bien, et voilà pourquoi je vous ai nommé gouverneur de Saint-Cloud (2). »

(1) M. de Champagne, neveu de Mme d'Agoult, partit comme tant d'autres pour saluer le jeune roi; Mme d'Agoult le reçut très mal et l'empêcha de faire son compliment. Charles X et M. le dauphin, d'après ce qui s'était passé, ne regardaient plus leur abdication comme valable, les conditions n'ayant pas été remplies par Louis-Philippe.

(2) Voir sur M. de Trogoff le livre d'A. Chuquet, *l'Alsace en 1814* (Paris, Plon), p. 90 et 398. (*Éd.*)

M. de Polignac (le grand écuyer) s'endormait sans façon, renversé sur un fauteuil, dans le salon du roi pendant la partie de whist, en présence de Mme la dauphine et des princes. Mme la dauphine, l'observant un soir pendant cet impertinent sommeil, dit tout haut : « Je crois que M. de Polignac ronfle ».

Le même M. de Polignac gémissait sur l'ennui du salon du Hradschin chez Mme la princesse de Rohan. « Vous ne reviendrez donc plus à Prague? » lui dit-elle. — Oh! pour cela non, s'écria-t-il, c'est par trop ennuyeux. — Vous, monsieur de Polignac, vous? ne pouvez-vous vous résigner à vous associer à la tristesse de la famille royale exilée! Vous, vous vous plaignez de la triste monotonie du salon du roi! En vérité, cela est trop fort! » La leçon de la princesse était sévère, mais elle était juste. Je tiens ces détails de Mme la princesse de Reuss-Greitz, sa fille.

Je ne veux pas oublier d'écrire que Mme la dauphine n'a jamais permis qu'on s'exprimât d'une manière injurieuse devant elle contre la famille d'Orléans. Mais la noble et généreuse princesse a témoigné une douloureuse sensibilité quand elle a appris que les ducs d'Orléans et de Nemours avaient été logés à Vienne au palais impérial, dans les mêmes appartements qu'elle venait d'occuper peu de jours auparavant. Il eût été de meilleur goût effectivement de leur en donner d'autres. Au reste le choix des appartements a peut-être blessé pour la même raison la susceptibilité des princes d'Orléans.

Mme la dauphine lit tous les romans nouveaux. Cependant elle n'a pas lu (ou n'avait pas lu à l'époque où cette note a été écrite, en 1849) *Notre-Dame de Paris*. « Je ne pourrais pas, disait-elle à une de ses soirées à Goritz, dire d'aussi belles choses à M. Victor Hugo que la princesse Hélène. » Le général Clouet faisait tous les soirs une patience sur la table ronde autour de laquelle la famille royale était réunie; cette patience ennuyait beaucoup Mme la dauphine, qui a une sorte d'antipathie pour ce jeu; mais elle ne l'a jamais témoigné au brave général.

Mme la dauphine a une toilette fort simple, mais toujours

convenable aux jours de réception. Elle porte de préférence une robe d'étoffe violette, un chapeau blanc à plumes et un châle de cachemire blanc.

DINER SOUS LE DIRECTOIRE

Carte dînatoire pour la table du citoyen directeur et général Barras le décadi 30 floréal an VI.

« Potage aux petits oignons *à la ci-devant minimes.*

« Sauté de filets de turbot à *l'homme de confiance ci-devant maître d'hôtel.*

« Un *ci-devant Saint-Pierre* sauce aux câpres.

« Goujon *du Département.*

« Lentilles *à la ci-devant Reine*, à la crème.

« Deux carrés de mouton *à la ci-devant servante.*

« Pieds d'agneaux farcis *à la citoyen Villeroi.*

« Attereaux *à la Côte du Nord ci-devant bretonne.*

« Noix de veau *à la Directrice* (Pourquoi pas à la courtisane?)

« Biscuit de *Savoie affranchie.*

« Poulets *à la Jemmapes.*

« Haricots *à l'insulaire ci-devant anglaise.*

« *Signé* : BARRAS.

« Faites venir des glaces de Veloni, je n'en veux pas d'autres; qu'on n'oublie pas de mettre des coussins sur les sièges des citoyennes Tallien, Talma, Hinguerlot, Mirande et Beauharnais. »

La précaution des coussins sur les chaises des *citoyennes* était d'urgence assurément, vu la légèreté des costumes de ces trop célèbres beautés républicaines.

On vient de me donner copie de ce précieux autographe, je l'ai trouvé digne d'être conservé comme échantillon de l'esprit du temps. (Que les révolutions sont bêtes!) S'il se fût trouvé à ce dîner une personne ayant la double vue, elle eût pu donner à ces jolis mets les noms de : *Lentilles à l'impératrice, Noix de*

veau à la princesse (Mme Tallien devenue princesse de Chimay), *Pieds d'agneaux à la Napoléon*, *Poulets à la Louis-Philippe*, *Haricots à la Wellington*, *Mouton au Sénat conservateur,* et *Goujon au chambellan !* Honni soit qui mal y pense!

MADAME TALLIEN

Je me rappelle avoir vu Mme Tallien à Paris en 1801. Elle était à cheval, très belle encore, très entourée; elle allait au pas, on s'arrêtait pour la voir. Mon frère l'a vue chez elle, je vous dirai tout à l'heure comment; mais avant, il faut que j'écrive, pour ne pas l'oublier, ce que la marquise de Laage, sauvée par elle à Bordeaux, nous en raconta à Bade à une de ses intéressantes soirées en 1836. Le récit de la fuite de la marquise est la chose du monde la plus saisissante; elle devait périr; elle se cachait depuis longtemps, mise hors la loi, compromettant toutes les personnes qui s'intéressaient à son sort; elle changeait de domicile ou plutôt d'antre à chaque instant. On lui conseilla de s'adresser à Mme Tallien; mais fuir avec trois enfants et son signalement donné partout, la guillotine en perspective, c'était horrible! Mme Tallien aplanit tout. Elle lui fit avoir un passeport pour l'Amérique. On embarqua successivement les enfants, elle enfin; mais, au moment de lever l'ancre, elle s'aperçut seulement alors que sa fille aînée lui manquait. Cette enfant, âgée de dix à onze ans, avait été embarquée sur un autre vaisseau américain, seule, absolument seule, sans personne qui la connût. La Providence veilla sur elle; protégée pendant la traversée par la généreuse pitié des passagers, arrivée en Amérique, elle fut adoptée par une riche famille de la Caroline du Sud et mariée plusieurs années après à M. Sumter, riche propriétaire. Elle n'a revu sa mère qu'après la Restauration, lorsque son mari, qui avait été ministre des États-Unis à Rio, vint à Paris. Mais cette histoire m'a menée trop loin. Lorsque Mme de Laage eut reçu le passeport qui devait la sauver, elle voulut aller, bien déguisée, remercier Mme Tallien, qui fut très sensible à cette marque de reconnais-

sance, qui n'était pas sans danger. Mme Tallien était très gaie; elle se moqua de Tallien : c'était son habitude; puis fit avec vivacité à Mme de Laage le panégyrique de sa conduite en opposition avec ce qu'on appelle les femmes à *grands sentiments*, qui ne sont utiles à personne, ajouta-t-elle. Mme Tallien ne se couchait jamais sans avoir rendu service; elle a arraché à l'échafaud une multitude de malheureux condamnés. Tallien en était à cette époque éperdument amoureux. Mme de Laage ne fut pas en Amérique; poursuivi par un corsaire, le vaisseau relâcha sur les côtes d'Espagne, où elle resta. Faut-il le dire? Mme Tallien avait sauvé Mme de Laage assurément sans intérêt, sans condition, mais n'avait pas refusé et ne parla jamais d'une paire de boucles d'oreille en diamants que la marquise lui avait envoyée.

M. Joseph de Caraman, troisième fils du marquis de Caraman et de la princesse de Chimay, devint éperdument amoureux de Mme Tallien. Ce mariage (1) accabla de douleur et conduisit au tombeau le vénérable marquis et trouva une juste réprobation dans toute la famille de Caraman; les sœurs du comte Joseph ne voulurent jamais recevoir sa femme. Une seule, ma bonne tante de la Fare, se laissa séduire par les sollicitations de son frère et son cœur bon et compatissant. Il était impossible de résister aux manières franches, à l'esprit original de Mme Tallien; ma tante subit le charme. Mon frère fut à Paris peu de temps après le mariage de M. de Caraman; il cherchait alors à entrer au service de Napoléon, et ma tante imagina qu'il trouverait sans doute dans Mme de Caraman une protectrice zélée. Elle le reçut à merveille, l'engagea à revenir souvent; elle fut gracieuse, elle fut charmante, mais son étrange célébrité déconcerta mon frère, alors très jeune et très timide. Cette timidité qui était originale, sans être le moins du monde maussade, amusait Mme de Caraman. Mon frère nous raconta d'une manière bien plaisante l'embarras où il se trouva un jour. Il avait dîné chez Mme de Caraman avec

(1) Joseph de Caraman épousa, le 9 août 1805, Thérèse Cabarrus, divorcée de Devin de Fontenay et de Tallien. (*Éd.*)

Mme de Fontanges; M. de Caraman sortit immédiatement après le dîner, laissant ces dames arranger comme bon leur semblerait leur soirée. Il leur vint en esprit d'aller au Théâtre-Français entendre une tragédie où jouait Talma; mais, se disaient-elles, il nous faudrait un homme, on ne peut aller sans un homme. Mon frère était dans un embarras mortel; il ne savait que faire, il était trop timide pour se proposer; puis, si on l'eût accepté, ce qui n'était pas douteux, à la tournure que prenait le dialogue, comment fallait-il s'y prendre?... Il ne connaissait pas les usages; il devait conduire ces dames dans une des premières loges, les y installer, y rester avec elles; était-il d'usage de payer lorsqu'on conduisait des dames? Or, il avait trop peu d'argent sur lui. Il était sur des charbons, car les doléances de Mmes de Caraman et de Fontanges augmentaient à mesure que son silence se prolongeait. Que n'eût-il pas donné pour que quelqu'un entrât! Mais il ne vint personne... et l'heure fatale, l'heure du spectacle approchait. Il prit son chapeau et s'esquiva; il n'y est pas retourné depuis. Elle lui avait dit cependant si gracieusement, en l'invitant à venir dîner chez elle toutes les fois que cela lui conviendrait : « Venez, venez très souvent, je ne suis pas Française, je suis Espagnole (1), je suis sincère, je ne fais pas de compliments. »

Mme de Caraman avait un délicieux appartement; mon frère trouvait qu'il rappelait trop sa célébrité passée. L'alcôve était séparée de la chambre par des colonnes de bois de rose avec chapiteaux d'ivoire; des cygnes, des amours supportaient les draperies diaphanes. Elle était artiste, et peignait la miniature. Un matin mon frère la trouva occupée à finir le portrait de Talma; M. de Caraman entra, jeta les yeux sur la peinture et dit avec une expression de vif mécontentement : « Quel est ce portrait? — De Talma. — Mais il est très inconvenant que vous fassiez ce portrait. — Puisque cela vous déplaît, lui dit Mme de Caraman avec douceur, je ne l'achèverai pas. » Elle le fit enlever aussitôt.

(1) Thérèse Cabarrus était née le 31 juillet 1773 à Arriba, près Madrid. *(Éd.)*

Elle avait eu un fils de son premier mariage avec le marquis de Fontenay, riche financier qu'elle avait épousé à l'âge de quinze ans (1), et une fille de Tallien qui a été très légitimiste (2) et cela me paraît miraculeux.

LE BARON DE VINCENT

Mme la baronne Pauline de Vincent me raconte un trait intéressant rapporté dans le journal de M. le général de Vincent, son père.

C'était sous le Directoire, en Italie, et j'oublie à quelle époque; le général Bonaparte eut à traiter avec le comte de Merveldt et le marquis de Gallo.

Pendant que les deux diplomates rédigeaient péniblement les articles, Bonaparte se promenait en long et en large dans la salle où se tenait cette conférence. Le colonel baron de Vincent était présent. Au bout de trois quarts d'heure d'attente, Napoléon se rapprocha vivement de la table : « Messieurs, dit-il, nous avons, nous autres militaires, des formes diplomatiques plus expéditives; permettez-moi d'arranger les choses avec M. le colonel de Vincent et le comte Merveldt. » M. de Vincent s'excusait poliment de prendre la place de M. de Gallo et ne l'accepta que sous le prétexte de lui éviter la peine d'écrire.

Tout fut promptement terminé; et, lorsqu'il s'agit de signer et d'apposer son cachet, Bonaparte, au lieu de prendre celui du général, se servit d'un cachet de sa montre, représentant une tête de César. M. de Vincent sourit et lui dit : « Général, ce n'est pas un cachet républicain. » M. de Gallo admira la tête qui était un antique.

(1) Le premier mari de Mme de Caraman, Devin de Fontenay, qui se qualifiait de marquis (il avait acheté le marquisat du Boulai), était conseiller au Parlement, et non financier; il eut de Thérèse Cabarrus un fils qui naquit le 2 mai 1789 et mourut le 10 février 1815. *(Éd.)*

(2) Cette fille de Tallien, prénommée Thermidor-Rose-Theresia, née à Paris en 1795, morte à Nice en 1862, avait épousé un comte de Narbonne-Pelet. De son troisième mariage avec le comte Joseph de Caraman, prince de Chimay, Thérèse Cabarrus eut deux fils et deux filles. *(Éd.)*

Au moment de se séparer, Bonaparte en promit un aussi beau au marquis; puis, tirant sa montre qui était un Bréguet de grand prix, il pria M. de Vincent de l'accepter en souvenir de la journée qu'il venait de passer. M. de Vincent examina la montre, en admira l'admirable travail, fixa un instant le cadeau, et dit à Bonaparte, en la lui remettant : « Général, l'heure n'a pas encore sonné. Il est trop tôt : le Rubicon n'est pas passé. »

LE BEAU SEXE

Quelle vieille bêtise ! Y a-t-il rien au monde de plus laid qu'une vieille femme! D'abord on en voit beaucoup plus d'un certain âge que de jeunes; une jeune personne ne marque guère dans le monde avant dix-huit ans; elle pâlit à trente, s'efface et se flétrit à quarante; elle est trop maigre ou trop grasse à cinquante; momie ou boursoufflée à soixante; l'expression reçue *beau sexe* n'est en réalité qu'une expression ironique. M. du Montet avait fait un soir une partie de whist avec deux femmes qui avaient été jolies, mais qui étaient alors excessivement maigres. « Vous avez choisi le *beau sexe* », lui dit un niais. — « Vous voulez dire le *beau sec* », lui répondit gravement mon mari.

J'ai passé ma jeunesse à faire l'éducation de ma vieillesse, et j'y aurais peut-être réussi si des inquiétudes continuelles, d'amers chagrins, de douloureux regrets n'avaient pas altéré mon humeur, changé mon caractère et détruit mon beau système de sérénité noble, d'indulgence grave, et d'imperturbable calme, qui me semblent devoir être des qualités essentielles de la vieillesse. Oui, la vieillesse doit avoir une gaîté gracieuse ; pas d'éclats; je ne lui permets que le sourire; je veux qu'elle soit assise; le mouvement du monde lui sied mal. Une vieille femme fardée, décolletée, parée, couverte de fleurs ou encadrant de fleurs sa figure ridée, me fait l'effet d'une impertinente mascarade du diable, d'une hideuse caricature de sa coquetterie d'autrefois. La religion imprime seule un caractère

véritable et vénérable à la vieillesse; elle lui donne la majesté de la vertu et des élans prophétiques, résultat de son expérience. Une femme âgée doit avoir une mise invariable, ni trop éloignée ni trop rapprochée de la mode : couleurs foncées, exquise propreté. Si elle est riche, ses étoffes et ses dentelles seront très belles; si sa fortune est médiocre, son luxe consistera dans une noble simplicité; étoffes sérieuses irréprochables. Je lui interdis toutes les *imitations*, qui sont toujours de mauvais goût, et portent avec elles des prétentions à une recherche frivole de mauvais aloi. Une femme âgée doit parler lentement : un langage précipité n'inspire pas le respect. Elle doit adoucir ses inflexions : la vieillesse altère même le son de la voix qui devient rauque ou aiguë; en s'observant, on peut atténuer ces tristes effets d'un organe qui s'use. N'élevez pas trop la voix, nobles dames, Dieu doit être présent à votre cœur, car il entend vos derniers vœux; vos parents et vos enfants doivent entourer votre fauteuil respecté; vos domestiques, deviner vos ordres. Ne haïssez plus, ne vous plaignez plus, n'exigez rien, vous n'avez plus que le temps de pardonner; l'indulgence et la modération doivent être le complément de vos vertus, vos dernières compagnes. Une femme âgée qui a compris la dignité de la vieillesse, qui a accepté ses décadences sans aigreur, et s'est résignée à ses infirmités sans humeur, dont l'esprit aimable a acquis de nouveaux charmes par la bienveillance, ah! une telle femme conserve la vive affection de sa famille et de ses amis, l'estime générale et le tendre regret des pauvres. Lorsqu'elle rend à Dieu sa belle âme avec le sourire des anges sur les lèvres, pourquoi s'étonner de voir reparaître sur ses traits l'empreinte d'une beauté depuis longtemps effacée, symbole de celle qui ne s'altérera plus? Qu'elle est belle sur son lit de mort, cette vieille dont la jeunesse eut la transparence de la glace la plus pure, dont la voix pénétrante dans l'âge mûr a donné de si doux et si sages conseils, dont la main a répandu tant d'aumônes; dont le cœur et l'esprit, toujours élevés, ont jeté vers Dieu leurs suprêmes soupirs et sur la famille les dernières bénédictions!

Les plus beaux et vénérables vieillards que j'aie rencontrés

étaient des laboureurs aux traits réguliers, au visage calme et serein, aux admirables cheveux blancs, à la parole cadencée et sentencieuse. Quant aux vieilles femmes les plus belles, je les ai trouvées dans la haute société. Expliquez pourquoi. Serait-ce que les premiers ont conservé le type primitif de la beauté physique et morale? Et les nobles dames seraient-elles l'image de la pureté des races, portraits vivants de leurs illustres aïeules, physionomie sérieuse, empreinte de sentiments élevés, mouvements majestueux, marche grave; encore un pas sur la terre, et elles vont monter au riche cadre doré qui orne avec tant d'autres la galerie des ancêtres.

Ne me parlez pas de vilains petits vieux, hommes à la parole libre, au regard fauve, au sourire sardonique, à la perruque frisée, ni de vieilles femmes minaudières, carcasses décolletées qui me rappellent, à la sainteté près, ces squelettes habillés qu'on voit dans les reliquaires des églises d'Allemagne, ossements du bras, de la poitrine, des côtes enveloppées de velours, de satin, de broderies d'or et d'argent.

LIONNES ET OURS

Puisqu'*elles* s'appellent *lionnes* quand elles font mille extravagances, pourquoi leurs maris ne s'appelleraient-*ils* pas *ours* quand ils sont bourrus, grossiers, et maussades?

Une lionne a la voix haute, criante, perçante; elle fume; elle raconte en termes de chasseur; elle galope; elle saute les fossés à cheval; elle culbute; elle secoue la main des hommes à leur rompre le poignet; elle danse à quarante ans comme si elle n'en avait que quinze; elle boit sec; on en médit : elle s'en moque, elle se moque de tout. Les lionnes, en général, font tant de folies qu'elles meurent jeunes; en vérité, il faut les en féliciter. Une vieille lionne serait une chose hideuse. Une lionne n'a souvent de la femme que la faiblesse. Quant aux *ours*, qu'importe, ils sortent rarement de leurs tanières; dans les promenades publiques une épaisse fumée de tabac les environne; ils sont invisibles.

Il y a une amusante variété de lionnes : ce sont les *lionnes-*

singes. On en voit quelques rares sujets en province et même à Paris. On rencontre aussi des *lionnes-monstres*. La princesse de X*** en est une variété de la grosse espèce; elle se promène les poings sur les hanches; elle parle haut; elle s'étend sur deux chaises sous la colonnade et dit d'une voix délibérée : « Qui me régalera d'une tasse de café? » Les hommes de sa connaissance qui ont le malheur de passer près d'elle ne peuvent s'empêcher de lui faire cette faveur. On l'appelle le *prince Léon, Léonide,* ou la *princesse maritorne* selon le degré de mauvaise humeur qu'on éprouve contre elle. Le duc de R***, très impertinent, l'est pour elle jusqu'à la brutalité; il se trouve près d'elle, en face d'elle, et ne la salue pas; elle lui parle, il ne répond pas. Lorsqu'on l'en blâme : « Je ne la connais pas », dit-il. On se moque de lui : « Je la tiens pour morte », réplique-t-il; on ne le sort pas de là. Elle n'en rit ni n'en danse pas moins. Elle a quarante-cinq ans; mais elle fait les honneurs et les invitations des bals élégants de l'Américain Thorn, à Paris. Elle a toujours de jeunes et brillants danseurs; on sait le moyen de se faire inviter.

DE L'EXAGÉRATION

L'exagération rapetisse tout ce qu'elle veut grandir, comme l'affectation ridiculise tout ce qu'elle veut imiter. L'exagération éteint l'enthousiasme; en vaillance cela tourne au don quichottisme, en dévotion à la sottise et à l'hypocrisie, en modes au burlesque, en éloquence au pathos, en opinions au fanatisme ou au féroce, en musique aux notes fausses et aiguës, dans l'intimité de la vie elle devient bouffonne : il y a tout à perdre en exagérant et jamais rien à gagner. Si vous exagérez les vertus d'un ami, vous faites apercevoir ses défauts; si vous exagérez la beauté d'une femme, vous ferez découvrir ses moindres imperfections. Je me méfie toujours des femmes qui exagèrent la beauté d'une femme; vous pouvez être sûrs qu'elles auront été *forcées* de consentir à lui trouver des défauts avant la fin de la discussion qu'elles auront suscitée en exagérant à dessein ses perfections.

J'ai vu des personnes exagérées bien plaisantes; elles n'avaient pas l'intention de l'être. Mme de Frégose, dans son enthousiasme pour la douceur de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, s'écria en sa présence : « Enfin, Monseigneur est si doux que, lorsqu'il met ses doigts dans un verre d'eau, il en fait de l'eau sucrée! » Je reste stupéfaite; l'archevêque se moqua d'elle. « Avouez, Madame, me dit-il en riant, que vous n'avez jamais rien entendu de cette force? »

Un des grands inconvénients de l'exagération, c'est qu'elle fait douter même de la vérité; on ne croit pas à une légitime et réelle douleur qui a des expressions exagérées. Il ne faut rien outrer, pas même l'exactitude de la vérité. Notre aimable et excellent ami Gustave de Roquefeuil, que j'aime à citer, car les anecdotes qu'il raconte sont toujours originales et inédites, nous disait avoir connu un bon monsieur qui venait de perdre son père; il le regrettait vivement : « Je lui ai fermé l'œil, » disait-il avec douleur et sensibilité. Son père était borgne!

On m'assure qu'on voit sur la porte de la petite ville de Braunau, en Autriche, la statue d'un ancien bourgmestre; il est représenté avec une barbe qui descend jusqu'à ses pieds. La chronique dit que ce vénérable magistrat se tua parce qu'il avait eu le malheur de marcher sur sa barbe en montant un escalier, celui de l'hôtel de ville, j'espère, pour l'honneur de la barbe et de la chronique. J'ai passé souvent à Braunau, je n'ai pas vu cette merveille.

Mme de X*** (1) gémissait après la révolution de Juillet : « Lorsque j'ai épousé M. de X***, disait-elle tristement, il était gentilhomme de la chambre, pair de France, etc., et voilà tout ce qui me reste », ajoutait-elle en montrant son mari qui en ce moment tournait le dos : il était bossu! Cette franchise de regrets me paraît très comique, mais était-elle exagérée?

Nous sommes tombés dans l'excès de franchise. En voici encore un exemple. Mlle de X*** avait épousé en premières noces M. de Roquefeuil, qui fut tué à Quiberon (excellent

(1) Quand je mets des X pour initiales, c'est par excès de charité ou de discrétion.

homme, père de M. le colonel de Roquefeuil, marié en Bretagne), et en secondes noces M. de Cazalès, père de l'abbé de Cazalès. Elle avait parfaitement vécu avec ses deux maris, et les avait regrettés sincèrement. Le comte de Roquefeuil, fils du premier lit, lui dit un jour : « Ma mère, il est impossible que vous n'ayez pas une préférence pour un de vos maris; si Dieu vous donnait le choix et voulût vous rendre l'un d'eux, lequel choisiriez-vous? » — « Ni l'un ni l'autre », répondit-elle... Remarquez qu'elle avait été l'excellente femme de deux bons maris.

BRIC-A-BRAC

Un petit chapitre *bric-à-brac*, s'il vous plaît; j'en ai toujours la passion. Je n'avais que huit ans lorsque j'eus le bonheur de voir un morceau de pain qui avait été servi à Charles-Quint. Nous ne savions nullement qui était Charles-Quint; on répondait à nos questions par ces mots imposants : « Un grand empereur qui aurait aujourd'hui près de trois cents ans! » C'était en 1794. Nous étions à Ems, nous habitions une petite maison appartenant à un monsieur Stephaneus. Il avait deux grandes filles et deux petits garçons. En jouant avec ces derniers, nous nous glissâmes un jour derrière la tapisserie du salon et nous découvrîmes dans le mur une petite armoire fermée par une porte en fer. Les enfants de la maison nous dirent que cette armoire contenait quelque chose de bien beau, mais qu'on ne montrait jamais; que pourtant, si nos parents le sollicitaient bien instamment, on leur ferait peut-être voir ce trésor. Nous fûmes longtemps sages pour mériter cette faveur. Enfin, un beau dimanche, le sévère et renfrogné propriétaire consentit à ouvrir l'armoire mystérieuse, et il en tira une cassette en verre hermétiquement fermée, où se trouvait un morceau de quelque chose percé à jour, une espèce d'éponge transparente, mousse blanche et sèche; on voyait le jour au travers, et les précautions que prenait M. Stephaneus prouvaient qu'il craignait que le moindre mouvement et ébranlement ne fît tomber cette ombre de pain en poussière. Je n'ai

pas oublié que, pendant que M. Stephaneus tenait cette petite caisse en verre à une certaine distance de nos empressements, il racontait que Charles-Quint ayant dîné, je ne sais plus où, le pain qu'il avait laissé avait été recueilli et conservé. Nous avions ce curieux morceau de pain devant nos yeux. Que sera-t-il devenu? Les rats révolutionnaires l'auront-ils dévoré? Se seront-ils régalés des miettes échappées au festin de Charles-Quint? Ce pain sera-t-il tombé en poussière avec l'antique empire germanique?

Si Napoléon avait eu connaissance de ce friand morceau, je ne doute pas qu'il ne l'eût fait dissoudre dans un verre de vin du Rhin, d'Espagne, d'Italie, pour boire avec délices au renouvellement de l'empire de Charles-Quint! A ce propos, on m'a assuré que le pendant de la perle de Cléopâtre se trouvait dans le trésor du roi d'Espagne, et M. de Sivry, de Remicourt (1), m'a paru disposé à croire que le merveilleux collier de perles noires qu'on voyait dans la collection si riche de M. de Sommariva faisait partie des perles offertes par la reine de Saba à Salomon. On rit toujours quand on entend raconter de pareilles origines; mais franchement elles sont aussi difficiles à contester qu'à prouver.

Le bon général O'Brady, qui avait pour mon mari et sa famille une si tendre affection, m'aimait justement pour cette raison. Lorsqu'il était gouverneur de Dalmatie, il avait fait faire plusieurs fouilles intéressantes sur l'emplacement de la maison et des jardins de Dioclétien à Salone. Vous trouverez dans ma petite collection une lampe funéraire parfaitement conservée, sur laquelle on voit un joli chien de chasse en relief qui semble indiquer la tombe d'un chasseur; elle provient des fouilles de Salone. Vous y trouverez aussi une outre sur laquelle est gravé en relief le mot *fortis*; elle a été découverte sous un tumulus de Salzbourg dans la tombe d'un guerrier romain, et elle contenait une fleur d'immortelle desséchée, mais encore intacte. La lampe et l'outre m'ont été données par l'ex-gouverneur de Dalmatie, ainsi que plusieurs autres objets

(1) Remicourt, château près Nancy.

d'antiquité; il connaissait ma passion. Un matin, il entra chez moi tout radieux. « Ma petite chère, j'ai quelque chose pour vous. D'abord, voyez ces deux petites fioles lacrymales en verre. — Les anciens connaissaient donc le verre, général? — Puis quelque chose de bien curieux, regardez, ma petite chère. — Mais, qu'est-ce que c'est, général, un peloton de ficelle, n'est-ce pas? » Je tournais et retournais dans mes mains un peloton très dur, gros comme le poing; je n'y comprenais rien, c'était brun, c'était laid, cela ressemblait à de la gomme élastique sale. « Mais qu'est-ce que c'est donc, général? » Mon cher Joseph, présent à cette exhibition, cherchait inutilement aussi à deviner. « Oui, oui, une pelote, me disait notre gigantesque ami, une pelote faite avec la peau d'une femme. » — « Ah! quelle horreur! » Le général ne m'écoutait pas; il continuait l'histoire de cette curiosité barbare: peau de femme coupée en étroites lanières, dévidée, conservée. On avait fait hommage au général gouverneur de cette pauvre femme coupable, lapidée, puis écorchée, pelotonnée. C'est ainsi que les Bocchèses, les Monténégrins, les Albanais, punissent la coquetterie de leurs épouses. Que n'a-t-on inventé aussi d'étrangler les maris féroces avec cette corde expiatoire? M. du Montet riait, le général s'extasiait sur le précieux don qu'il me faisait, et moi je n'osais toucher ce vilain objet. Je ne sais ce que j'en ai fait, je l'ai donné. Le regrettez-vous? Elle avait peut-être été la victime de l'injuste jalousie de son mari; elle avait sans doute été belle, cette pauvre... pelote de ficelle!...

Le prince de Metternich s'amusait beaucoup d'une lettre qu'il avait reçue de M. de F*** pour le prier de mettre aux pieds de Sa Majesté Impériale l'hommage d'une *dent* d'une de ses arrière-grand'mères ou grand'tantes, trouvée par lui lors de la translation des restes des princes et des princesses de Lorraine dans la chapelle ronde restaurée après les affreuses profanations de 93. L'Empereur s'est montré très peu sensible à cette offre. La dent sérénissime était gâtée, ajoute-t-on.

L'ex-roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, avait acheté la

terre de Schönau entre Vienne et Baden (1); le baron de Braun y avait fait des choses fantastiques, excentriques : le temple de la nuit, le temple du jour, une multitude d'inventions bizarres; il avait vendu ces merveilles à un prix fou au roi Jérôme. Ce prince, de son côté, faisait argent de tout; on vendait à Vienne sa défroque royale et jusqu'aux franges d'or et au velours de son trône. Ne croyez pas que ce soit une manière de parler; c'est à la lettre. Le bric-à-brac royal était établi dans une espèce de cabaret; on vous y offrait du *trône*, du *manteau royal*, des *franges*, des *glands d'or*, et probablement de l'eau-de-vie d'aussi mauvais aloi.

La gloire de Napoléon n'a jeté aucun reflet sur les membres de sa nombreuse famille; ils n'ont eu que le faux éclat des rois et des reines de théâtre; ils ont pris des leçons de royauté d'acteurs célèbres, et se sont drapés gauchement dans le manteau royal. Napoléon avait dit : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. » Ses frères et sœurs espéraient-ils que du ridicule au sublime il n'y aurait qu'un pas?

Napoléon ne put s'empêcher d'éclater de rire en voyant un jour le roi Jérôme venir prendre sa place à un banquet solennel dans un accoutrement de vieux portrait, fraise haute et raide et le reste. Il le força d'aller simplifier Sa Majesté. Sa gravité aurait failli devant ce travestissement bouffon.

J'ai vu à Nancy, chez un revendeur, un petit chapeau rond de paille, très ancien, très extraordinaire, moitié bois, je crois, et moitié paille, et singulièrement orné, mais évidemment un chapeau de paysanne lorraine. On m'assura que c'était le chapeau de bergère de Jeanne d'Arc, conservé dans une famille de Vaucouleurs ou des environs, et sauvé durant la Révolution. On l'avait acheté, disait-on, à la vente d'un vieux curé de campagne; tout cela était très possible. On l'a fait voir à M. H*** qui descend d'un frère ou d'une sœur de Jeanne d'Arc; il en a ri. J'ai résisté à cette acquisition. Il n'était pas cher, le chapeau supposé de l'héroïne, j'en mourais d'envie, mais j'ai craint qu'on ne se moquât de ma religion.

(1) Baden, près de Vienne.

O Jeanne, la France te doit de l'avoir délivrée du joug des étrangers, et il se trouve des Français qui osent insulter à tes vertus, à tes exploits héroïques! Napoléon, par sa témérité insensée, a ouvert aux étrangers le chemin de la France et les portes de Paris, et il se trouve des adorateurs fanatiques de sa gloire. Les soldats français, en traversant la Pologne au milieu des neiges, s'écriaient : « Ils appellent cela une patrie! » et nous, en entendant les blasphémateurs de nos vieilles gloires, les démolisseurs de nos monuments historiques, nous nous écrions, la honte et la douleur au cœur : « Ils s'appellent des Français! »

Napoléon s'est jeté dans le bric-à-brac des royaumes, des sceptres et des couronnes. Pour masquer sa famille, il a remué les vieilles friperies historiques, en a exhibé des ornements usés, des sceptres rouillés, des titres oubliés. Il a montré à l'Europe étonnée un roi de Hollande auteur d'un fade roman (1); un roi de Westphalie, petit Sardanapale, à la vaillance et au bûcher près, libertin effréné et vulgaire qui s'est donné des airs de tyran en séduisant les femmes de sa cour.

Joseph a montré sa nullité sous la défroque de Charles-Quint dont il prenait tous les titres, voire même celui d'archiduc d'Autriche. Le génie n'a pas hâte de se divulguer; les niais et les badauds le nient longtemps, le nient souvent toujours; mais la médiocrité n'échappe jamais aux yeux de la multitude; des rois sans ancêtres et sans renommée, des reines bourgeoises n'ont que la valeur de leurs déguisements.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux, c'est vrai; mais *des frères* ou *des cousins heureux,* c'est autre chose (2). Napoléon a porté la plus rude atteinte à la majesté royale; il a détruit l'antique prestige qui fascinait les peuples. Le duc de Reichstadt eût réuni les deux imposantes majestés : gloire et ancêtres; mais le jeune aiglon, jeté violemment hors du nid de l'aigle ravisseur, s'est abattu, pour y mourir, sur l'antique palais où l'aigle de Habsbourg étend ses ailes séculaires et

(1) Le roi Louis a publié ~~en 1808~~, *Marie ou les Peines de l'amour*. (*Éd.*)

(2) Cette autre chose et ce bonheur phénoménal font douter de leur origine.

blanchies. Son nom d'un jour vivra; il dort là-bas dans son triple cercueil d'airain, au milieu des Césars dont le sang a coulé dans ses veines. Le nom de Napoléon est gravé sur sa tombe; elle sera visitée avec émotion; mais qui ne sourira d'une amère pitié en passant près de celles de ces rois éphémères, pantins royaux, et de ces grisettes couronnées qui n'eurent d'éclat que celui des broderies coquettes de leurs manteaux princiers, trop longs pour leur taille, trop courts pour cacher leurs mesquines proportions?

Napoléon, malgré sa puissance, n'a pu faire éclore sous les ailes de feu de son aigle formidable que des vautours aux instincts et aux appétits voraces.

Une bizarrerie de la destinée des grands hommes ou des hommes célèbres, c'est que l'on s'obstine souvent à les croire étrangers à ceux qui passent pour être leurs pères et, sans remonter plus haut, Napoléon ne passait-il pas pour être le fils de M. de Marbeuf, son fils celui du général Duroc? Son neveu sera toujours pour l'histoire celui de l'amiral Verhuel ou de M. de Flahaut.

Le bric-à-brac m'entraîne. Un amateur (marchand de curiosités, je crois) a acheté dans un village de Lorraine le lit du bon roi René, sur lequel on voyait, outre des restes incontestables de vieilles dorures, les armoiries et les riches sculptures qui ne laissent aucun doute sur son authenticité. Le paysan y avait dormi longtemps, plus tranquillement sans doute que le puissant roi de Sicile, de Jérusalem, duc d'Anjou, comte de Provence, duc de Lorraine et de Bar, etc.

M. Butté, jadis orfèvre à Nancy et amateur passionné, possède dans sa très intéressante collection le petit vaisseau en or et en nacre que la reine Marguerite, femme de saint Louis, fit vœu d'offrir à l'église Saint-Nicolas du Port, près Nancy, pendant une tempête qui s'éleva sur l'Archipel et qui mit son navire en grand danger. Ce petit *vaissel* fut porté à Saint-Nicolas par le preux et chevaleresque historien Joinville. J'ai vu aussi chez M. Butté un des lourds souliers en fer de Charles le Téméraire, et bien d'autres choses curieuses. Le bric-à-brac alors ne se faisait que par des amateurs; il est tombé, hélas, dans le domaine des fripiers.

LE PÈRE LACORDAIRE

Nancy, 6 mars 1843-(1850).

Le Père Lacordaire nous dit ici de magnifiques paroles; ses conférences sont de sublimes conversations. Ce sont des *harangues chrétiennes* dont le charme pourrait quelquefois être placé plus avantageusement en face des antiques monuments chrétiens que dans l'intérieur des églises actuelles; ce n'est pas qu'il ne soit éminemment religieux : son langage n'est pas celui de la chaire, ce n'est pas celui du monde, c'est un météore éclatant qui traverse l'obscurité et vous fait entrevoir d'éblouissants points lumineux, là où l'on ne supposait que ténèbres; les mystères n'étonnent plus. Le mystère de l'Eucharistie suffoque votre raison : Dieu contenu dans la moindre fraction de l'hostie consacrée! Mais le soleil, l'immense inconnu, en doutez-vous, parce que vous en pouvez concentrer les rayons à l'aide d'une imperceptible lentille... feu et lumière descendus du grand astre!... Les plus robustes incrédules peuvent croire sans déroger à leur pauvre orgueil; cet homme, ce moine, qui parle avec une si merveilleuse, si impérieuse éloquence, avec une foi si ardente, une conviction si profonde, est aussi un savant et grand mathématicien. Apôtre, orateur, historien, professeur, avocat, il a toute l'autorité de la science; il y a des moments où la puissance de sa parole soulève tout son auditoire; on entend comme un orage d'enthousiasme comprimé; dans le monde (j'ai eu le bonheur de le voir chez moi et chez des personnes de ma connaissance), il est modeste, spirituel; il serait trop aimable pour un moine s'il n'était pas aussi parfaitement régulier; il a une physionomie... (je cherche une expression sérieuse et respectueuse... mais la vérité l'emporte) une physionomie *charmante*, des traits distingués, un regard plein de douceur, de lumière, de génie, mais dont une sainte colère fait darder et jaillir des éclairs; un son de voix incomparable, les gestes toujours nobles, justes, quoique rapides et énergiques, emportés même comme sa parole impétueuse et *torrentielle*, mais qui tombent du *frémissement* et de l'élan le plus énergique aux plus gra-

cieux mouvements comme la parole qui les inspire. En écoutant le Père Lacordaire, je ne pouvais m'empêcher de penser au poète Werner prêchant aussi avec une conviction et une foi si passionnée, sublime et simple; le poète au cœur brûlant, à la physionomie sombre, au teint hâve, aux yeux creux, à la bouche *immense*, aux gestes *gigantesques*, aux cheveux longs, noirs et en désordre, ne ressemblait en rien à l'*élégant dominicain*. Werner a eu trois passions qui ont allumé son génie : la gloire, la poésie, les femmes; elles ont jeté sur son âme le voile mélancolique de leurs mystérieuses impressions. Werner avait l'air profondément malheureux. Il était resté poète. Eût-il été l'apôtre exalté des *doctrines nouvelles?* Eût-il établi sa chaire sur les ruines et les débris des palais des rois? Sa parole ardente, brûlante eût-elle allumé la torche de l'incendie, ou l'eût-elle éteinte par l'élan sublime de sa foi nouvelle?.. Oui, je le crois fermement, l'Église catholique n'eût pas eu de défenseur plus intrépide que l'auteur de *Luther* (1)! Quant au Père Lacordaire, c'est à ses auditeurs éclairés et impartiaux à juger et à décider si son imagination et ses opinions ne lui font pas franchir quelquefois les bornes de la prudence humaine et les limites de la modération chrétienne. Les *néo-catholiques* font de l'Évangile un code républicain; ils oublient que Notre-Seigneur, comme homme, descend des rois d'Israël (2)... Mais retenez, si vous le pouvez, un coursier fougueux, emporté, superbe, que rien n'arrête, qui s'élance des hauteurs les plus escarpées dans les profondeurs les plus terrifiantes, qui fixe le soleil et se joue des ténèbres, qui vous apparaît sur un pic au milieu des brouillards, traverse les champs de bataille, se précipite au milieu des flots de l'Océan et se couvre de l'écume de la mer; vous croyez que je m'emporte et que j'exagère : pas du tout; ses discours sont tout cela, et à propos d'écume le Père Lacordaire écume très

(1) Et la civilisation, d'apôtre plus zélé que l'auteur d'*Attila*.

(2) Notre divin Maître a voulu descendre comme homme de la tribu royale. Il avait des rois pour ancêtres. N'est-ce pas la plus grande, la plus sainte consécration des rois? Les néo-catholiques, les dominicains, républicains surtout, ne savent que répondre à ce naïf argument...

véritablement; il se forme autour de sa bouche, après ses plus véhémentes périodes, une mousse blanche et épaisse qu'il est obligé d'essuyer souvent et qui se répand autour de la chaire comme l'écume d'un cheval qui ronge son frein. Le Père Lacordaire ne veut pas confesser les femmes; on insistait pour lui en faire écouter une; il résistait : « Mais, lui dit-on, il y a quinze ans qu'elle ne s'est confessée. — Ah! cela est différent... une femme qui ne s'est pas confessée depuis quinze ans peut être considérée comme un homme! »

Werner a été marié deux fois, et, je crois, divorcé deux fois; la religion luthérienne permet le divorce. En se séparant de sa seconde femme, elle lui adressa avec un geste solennel et tragique ce conseil ironique en vers allemands :

Werner, ich rathe dich....
Wasche dich,

que l'on peut traduire ainsi :

O Werner, crois-moi,
Débarbouille-toi!

Voici un beau mouvement d'une des conférences du Père Lacordaire (73e conférence à Notre-Dame de Paris). « Assurément la maison de France est la plus grande maison du monde : elle compte huit à neuf siècles d'épanouissement royal, et lorsque nous creusons au delà, pour découvrir ses vestiges premiers, peut-être y démêlons-nous quelque reste du sang de Charlemagne, cet homme qui fut, après le Christ, le père de l'âge moderne et dont le nom est demeuré magnifique entre tous les noms. Ajoutez à la grandeur du temps et de la source celle du peuple gouverné par cette race, des règnes fameux par leurs victoires, d'autres par leur sainteté, d'autres par les lettres, tous par leur liaison avec le cours des choses qui ont fait le destin du monde depuis mille ans et vous croirez sans peine qu'aucune maison royale ne peut disputer à celle-là l'honneur du rang. J'en parle sans flatterie aujourd'hui que la foudre est tombée sur ce vieux trône et lui a laissé dans l'exil la cicatrice vivante du malheur. »

GUERRES ET BATAILLES. — HÉROÏSME ET BLESSURE

Je veux recueillir dans mes petites feuilles quelques-uns des souvenirs militaires de M. du Montet. Je vais mettre mon cœur à une rude épreuve : me jeter dans ce passé qui fut celui de sa belle et vaillante jeunesse; le voir si animé, si brillant là-bas et n'avoir *ici*, hélas! qu'un pas à faire pour appuyer ma tête sur le granit de sa tombe, sur cette tombe sur laquelle j'ai voulu qu'on gravât ces mots : *Honoré des braves*, car il méritait de l'être et il le fut...

Je retrouve à l'instant un billet du prince Dietrichstein, colonel du génie, commissaire de l'empereur d'Allemagne près de l'armée prussienne en 1792. Voici ce qu'il écrivait à Mme la baronne du Montet, ma belle-mère, le surlendemain de la canonnade de Valmy :

« Du quartier général du roi de Prusse,
le 22 septembre 1792.

« J'ai eu le plaisir de faire voir le feu à Monsieur votre fils, et je puis vous assurer qu'il y était avec le sang-froid d'un vétéran, et quoique j'en étais bien sûr d'avance, cela m'a fait grand plaisir. Nous ne nous sommes pas quittés un instant; le feu était très vif, et j'aurais été au désespoir s'il lui était arrivé la moindre chose. Mais nous en sommes sortis aussi intacts que nous y étions allés. »

M. du Montet était à peine âgé de dix-sept ans à cette époque; il venait d'obtenir le titre d'officier et était attaché en qualité d'aide de camp au prince Dietrichstein, seigneur autrichien, qui s'était déjà distingué à la guerre des Turcs. Sa haute naissance, sa fortune, son esprit le faisaient particulièrement remarquer.

« J'entrai (dit M. du Montet dans son intéressant journal) comme cadet dans le régiment de Murray, infanterie wallonne (1), au mois de mai 1791. Un cadet ou volontaire au

(1) Alors à Luxembourg où se trouvait aussi la famille du Montet.

service d'Autriche n'est qu'un simple soldat; ses fonctions, ses devoirs, son service n'en diffèrent pas; c'est l'école la plus rude qui existe; c'était le contraste le plus frappant avec les mœurs et les usages de mon pays. En Autriche la seule différence (1) qu'il y a entre un officier et un cadet, c'est que ce dernier peut obtenir un congé s'il le demande, et que s'il est noble, il n'est point sous la direction du bâton. J'avais seize ans et j'étais d'une constitution faible; on ne m'en affubla pas moins d'un habillement complet du plus gros drap de munition, d'un fusil qui pesait quinze livres et d'un havresac plus lourd encore; à peine pouvais-je me remuer sous cet accoutrement. Le costume des soldats autrichiens de ce temps-là était aussi laid que ridicule et mal imaginé. Je passais au moins deux nuits par semaine au corps de garde. Tel fut mon apprentissage. »

M. du Montet m'a raconté une triste aventure de ses débuts dans la carrière militaire. Il n'avait pas seize ans et aucune expérience; il parlait à peine l'allemand et n'avait encore aucune notion de la discipline militaire; il aimait passionnément ses parents. Or, il advint que peu de jours après son admission comme *cadet*, il apprit que sa grand'mère, qui émigrait, avait échappé à tous les dangers et était arrivée dans le voisinage... Accourir pour l'embrasser parut au jeune adolescent une chose si naturelle!... il ne songeait nullement à demander permission, il devait être de retour à temps; mais la tendresse de sa grand'mère, qui n'avait pas l'idée de la rigidité des lois militaires, le retint plus longtemps qu'il ne l'avait supposé; un vieux sous-officier brutal sous les ordres duquel il se trouvait le fit arrêter comme déserteur et ramener au régiment avec les fers. On le mit au cachot! Pauvre charmant enfant, si beau! Et on ne sait ce qui serait arrivé, car c'était sur la route de France qu'on l'avait arrêté; ce qui donnait à sa prétendue désertion, en temps de guerre, un caractère bien grave. Il était connu heureusement, ainsi que ses parents,

(1) C'était ainsi encore à l'époque où M. du Montet a commencé à écrire son journal.

par les officiers du régiment; il fut grondé de son étourderie et remis bien vite en liberté; mais son père, avant qu'il ne lui fût rendu, le vit au travers des barreaux de fer; il en eut un saisissement et une douleur déchirante. Cet enfant tant aimé, qui si peu de semaines auparavant courait avec joie, sa belle chevelure blonde au vent, dans les bois du vieux manoir, le castel du Montet, jouait avec ses sœurs, recevait les caresses de ses parents... Quel contraste! Mais cette première douleur fut courte : l'orgueil paternel eut de douces et brillantes consolations et satisfaction.

Valmy... Je copie quelques pages de ce journal qui m'est si cher :

« Nous entrons en campagne, nous sommes au quartier général du roi de Prusse; les princes de cette maison qui sont à l'armée daignent me traiter avec une grande bonté; j'assiste au bombardement et à la prise de Longwy sur les frontières de la Lorraine. Nous marchons sur Verdun; on bombarde cette place et on s'en empâre le 2 septembre 1792. L'armée prussienne reste plus de dix jours dans son camp de Verdun, au lieu de marcher droit à Varennes et aux Islettes et de s'emparer de ce poste, avant que Dumouriez y arrive avec son armée. Il n'y a que six lieues de Verdun aux Islettes; l'armée prussienne devancée et prévenue sur le chemin le plus droit et le plus court qui conduit à Châlons, et ne pouvant espérer de forcer de front les Ilettes dans la forêt d'Argonne, marche à grands pas sur la droite, voulant tourner à l'aide d'un grand circuit ce poste formidable, pour regagner la ligne d'opérations la plus directe, dont Châlons et Paris étaient l'objet.

« La pluie continuelle détériore les chemins, retarde nos convois, paralyse nos opérations; nous arrivons à Grandpré après quelques combats heureux; la dysenterie commence à se faire sentir. Nous débouchons dans les plaines de la Champagne pouilleuse; le général Clerfayt, après avoir battu l'ennemi à la Croix-aux-Bois, vient se réunir à l'armée prussienne. Nous passâmes la Tourbe et nous établîmes nos lignes sur les hauteurs de la Lune. Le quartier général du

roi de Prusse s'établit à Hans. Ces mouvements donnèrent lieu à de fréquents combats d'avant-garde qui tous tournèrent à notre avantage; l'armée ennemie était vis-à-vis de nous sur les hauteurs devant Sainte-Menehould, où Dumouriez avait son quartier général. Une bataille devint inévitable; l'armée prussienne, établie dans une plaine stérile dans un pays fourragé, ne pouvant recevoir ses convois que par le long détour de Grandpré, et ces convois ne pouvant arriver à cause des mauvais chemins, souffre de la faim et de la misère; elle manque de tout; la dysenterie attaque les soldats; la pluie est continuelle; le froid humide insupportable; la cavalerie sans fourrage perd ses chevaux; les attelages peuvent à peine tirer les canons hors de la fange; l'infanterie se fond à vue d'œil. Cette belle armée prussienne que des raisons politiques ou la maladresse de son chef a retenue huit jours à Verdun, au lieu de pousser en avant, est à moitié défaite sans avoir combattu. Le gain d'une bataille pouvait seul rétablir encore les chances en notre faveur.

« *Septembre*. Le 20, au matin, les lignes étaient en présence de part et d'autre; la canonnade la plus vive s'engage; mille pièces d'artillerie sont en action à deux tiers de portée; déjà on apercevait quelque confusion dans la position de l'ennemi, au moulin de Valmy, où étaient ses plus formidables batteries. Si les Prussiens avaient marché en avant et eussent attaqué, c'en était fait de l'armée française et de la Révolution. Au lieu de se livrer à un mouvement qui aurait été décisif, les lignes prussiennes restent immobiles. On se tue de part et d'autre; mais l'ennemi est actif, il manœuvre derrière son ordre de bataille et vient placer un corps sur le flanc gauche des Prussiens, qui menace de le prendre en écharpe; toute tentative ultérieure est inutile, nos forces sont paralysées; le sang des braves a coulé en vain; la canonnade cesse avec le jour. Nous bivouaquâmes sur les hauteurs de la Lune et de Gizaucourt, à cheval sur la route de Châlons. Le quartier général du roi revint à Hans, terre appartenant à Mme de Dampierre. Telle fut l'issue de ce grand

combat qui devait tout décider, et qui n'aboutit qu'à aguerrir les Français, qu'à affermir la Révolution, et à rompre le charme qu'on croyait alors attaché aux armes des coalisés (1). »

Vous avez vu par le billet du prince de Dietrichstein comment le jeune officier de dix-sept ans avait paru au feu; je vous ai dit au commencement de ce livre comment il fut blessé au combat d'Arlon; le courage qu'il y a montré est consigné dans les annales militaires d'Autriche; j'y reviendrai encore et vous donnerai l'extrait de quelques faits rappelés dans son journal, des batailles et combats où il s'est trouvé et distingué; son nom a été souvent proclamé dans les bulletins qui arrivaient à Vienne et étaient, selon l'usage, lus et criés dans les rues; ses parents l'entendaient, ils en étaient vivement émus.

LE VIEUX MONDE QUI S'EN VA

Juin 1850.

Notre époque a de merveilleuses inventions. Il faut se soumettre à l'ébahissement plutôt qu'à l'admiration. Le génie devient machine, il fonctionne miraculeusement, il surpasse dans ce genre toutes les prévisions humaines. Il n'y a plus d'enthousiasme et déjà bien peu d'étonnements. Quand une fois on a mis les badauds sur le chemin du merveilleux, ils ne s'arrêtent plus; ils vous bouderont incessamment, illustres génies-machines, si vous ne trouvez pas le moyen de les transporter dans la lune. Une locomotive aérienne, s'il vous plaît, de la rue Saint-Antoine à la Lune!...

Voulez-vous bien me permettre de regretter un instant le vieux monde qui s'en va, et la gloire qui a fini son temps? Une croisade serait aujourd'hui une promenade facile; il n'y a plus d'héroïsme possible. Nous trouverions encore des rois de Jérusalem; M. de Lamartine, par exemple, se dévouerait, il

(1) Cf. le livre d'A. Chuquet, *Valmy*. Paris, Plon. (Ed.)

accepterait la couronne de Godefroy de Bouillon pour nous obliger, et nous enverrait une pyramide pour orner la place de Grenelle. Je ne doute pas qu'incessamment, grâce au procédé Appert, on ne puisse mourir d'indigestion dans le désert et se noyer en traversant les torrents que vomissent les puits artésiens. La face du monde change; on passe *sous* les fleuves et *sous* les montagnes; on a le plaisir de jouir des ténèbres au lieu de ravissants points de vue. J'ai quitté trop tôt le désert, j'y reviens en wagon pour vous faire part d'un établissement sanitaire qui serait une bonne spéculation. M. d'Estourmel a vu un Arabe se rouler dans les sables brûlants pour s'y débarbouiller, il en sortait aussi frais que s'il eût pris un bain de neige ou d'eau à la glace : c'est une découverte! Les bains de sable, les douches de sable (les frictions sont déjà employées) seront probablement de puissants moyens curatifs. Il ne faut pas négliger ce nouveau traitement; on bâtira un hôtel sur pilotis à cinquante pieds au-dessus des plus hauts sables! On y jouira des admirables perspectives du mirage; on y verra des rivages auxquels on n'atteindra jamais; mais on aura pris l'impossible pour la réalité. Vous m'interrompez : « Ma tante, vous faites du socialisme! » J'abuse de votre patience, je le regrette; mais sachez-le, nous aurons des trains de plaisir dans le désert : nos aimables lionnes s'amuseront à voir leurs chameaux se mettre à genoux devant elles; dans ce temps-là les hommes ne s'y mettront plus.

Parlons sérieusement. On dirait que la science a hâte d'en finir avec ses secrets; que la vieille terre, lasse de se voir effleurer maladroitement l'épiderme, a hâte aussi de livrer les trésors que renferment ses entrailles de granit. L'or et les torrents si longtemps cachés dans son sein coulent à flots sur sa surface; tout marche à l'unité universelle; il n'y a plus de distances; les nationalités s'effacent; pour supprimer les douanes et les octrois, on supprimera la patrie. Chose étrange! toutes les facultés surexcitées de l'esprit humain, tous les prodiges qu'il enfante, toutes les découvertes qu'il fait, toutes les victoires qu'il remporte aujourd'hui, tendent à détruire ce qui était. La génération actuelle, dans sa furie d'avenir, ne veut

pas rencontrer un obstacle, pas un caillou qui l'arrête. Il faut qu'elle puisse courir plus vite que la tempête; qu'elle coure plus vite que le temps qui l'aura bientôt ensevelie et couverte sous la poussière des ruines qu'elle aura faites et des décombres qu'elle aura amoncelés. Mais où va-t-elle, cette génération? Pourquoi cet élan? Quelles seront ses étapes et ses œuvres? Laissera-t-elle derrière elle des villes aux cent portes, des temples plus magnifiques que celui de Salomon, des flèches gothiques, sublimes élans chrétiens, aiguilles du temps qui marquent l'heure des siècles sur les hauts monuments? Fumée, fumée!

Le génie-machine n'aura ni poètes, ni orateurs; il aura des sifflets aux sons aigus, des télégraphes électriques, la plus étonnante de ses inventions qui feront courir sa pensée mercantile d'une extrémité du globe à l'autre. La mer est vassale de quelques chaudières d'eau bouillante; le céleste Empire se dissoudra dans la vapeur; les jolies Chinoises jetteront leurs horribles babouches à la tête de leurs maris, et viendront danser au bal Musard. Adieu, vieux monde! Adieu, vieilles et nobles gloires! Adieu, antiques mœurs, antiques empires et cités! Qu'il sera profond, le gouffre qui va vous engloutir! Mais, j'aperçois une étoile qui scintille bien loin, bien loin, là-haut, là haut-au-dessus des ténèbres! Providence!...

LES STATUES

Depuis que le génie tourne à l'invention et au perfectionnement des machines et produit de si merveilleux résultats, il perd évidemment de sa subtilité intellectuelle; est-ce un gain, est-ce une perte? En attendant que cette question soit résolue, la France se couvre de statues de petits hommes qui n'ont rien d'héroïque, statues en paletots et redingotes à la propriétaire; chaque ville, chaque bourg ou village aura bientôt son gros homme de pierre, de plâtre ou de carton-pierre exposé à l'admiration et à la pluie de son endroit.

Il fallait beaucoup de choses autrefois pour faire un grand

homme. Peu de rois avaient des statues; les hommes illustres, les guerriers fameux posaient sévèrement sur leur haut piédestal et semblaient être les juges des peuples dont ils avaient été la gloire.

On savait leur histoire, car on savait celle de la France. Nul n'eût été assez téméraire ou assez sot pour contester les hauts faits des preux, le sublime courage du magistrat, la gloire du poète, le génie de Vauban. Là paraissaient, rares mais grands, les artistes, enfants bien aimés des nations et les maîtres des générations à venir. Là s'élevaient, graves et dévoués, les nobles bourgeois de Calais devant lesquels s'inclinaient les générations reconnaissantes. O France, que vous étiez belle alors que vous étiez une patrie; alors que des Français n'avaient pas déchiré votre sein, brisé les tombes de leurs illustres devanciers pour jeter leurs cendres au vent; frappé de leurs marteaux sacrilèges les statues et les monuments élevés par leurs pères; arraché l'arbre antique sous lequel ils se reposèrent, et brûlé la chaumière et le château où ils vécurent! Dites-moi ce que c'est que la patrie? N'est-ce pas la gloire commune à tous, le passé sombre ou victorieux de tous? n'est-ce pas le temple saint où le nouveau-né reçut le baptême, le sol béni où dorment nos aînés dans la mort? La patrie, n'est-ce pas le berceau sanglant des conquérants qui furent nos pères, et ne doit-elle pas être la tombe du dernier de ses vaillants fils? France, belle France, forêts qui la couvrez de vos ombres séculaires; fleuves qui traversez ses populeuses cités et portez aux mers vos eaux attiédies par leurs travaux d'hiver; plaines fertiles qui la nourrissez; vallons délicieux, hautes montagnes qui les dominez; hameaux où retentirent si longtemps les chants joyeux de ses enfants et où se racontait depuis des siècles la chronique du château en ruines; noble France où l'on était glorieux d'être né, que l'on quittait avec douleur, et où l'on voulait toujours revenir mourir, tes fils bâtards, falsifiant ton histoire, renient aujourd'hui tes vieilles gloires, raillent tes vertus antiques, échangent ta vaillante épée pour le lâche poignard, rejettent le casque pour le hideux bonnet et préfèrent le marteau des démolisseurs à l'habile

ciseau de leurs pères! Et pourtant, par qui furent élevés ces monuments, glorieux trophées de la vieille patrie, quelles mains sculptèrent ces dentelles de pierre, stupides démolisseurs? Les puissants du siècle les avaient payés et couverts de leur or, ces travaux qui devaient éterniser le génie des ouvriers. Oh! qu'ils vous eussent maudits, ces maîtres de l'art, s'ils eussent vu dans l'avenir les chefs-d'œuvre de leurs mains mutilés par vos haches impies; s'ils eussent entendu le rire frénétique et idiot de votre triomphe lorsque tombaient dans la poussière humide du sang que vous veniez de verser ces flèches aériennes, ces ogives élégantes, ces créneaux couronnés du donjon, ces vitraux, fleurs des cathédrales antiques, ces portails aux innombrables statues, tout ce que tant de générations contemplèrent avec orgueil et amour! Imbéciles *assassins de monuments*, qui voulez régner comme le hideux reptile au milieu des ronces, des épines et des ruines, il y a un anathème pour vous sur chacune de ces pierres brisées, il y a un sublime et chrétien pardon dans le dernier soupir de vos saintes victimes! Les martyrs sont au ciel, mais de la bouche béante du sépulcre s'élève un cri qui glace le cœur! Malédiction!

Il y avait à Avignon pendant la Terreur un misérable exterminateur de statues vénérées. Ce barbare avait un caprice : il s'était donné la mission de casser toutes les mains; il n'en voulait qu'aux mains et laissait faire le reste à ses amis; mais pas une statue de la Vierge, de saints ou d'anges ne devait avoir des mains : c'était son idée fixe. Ce qu'il en a brisé de mains ne peut se compter. Sa femme accoucha d'une fille. *Je l'ai vue.* Elle avait quinze ans alors; elle était née sans mains; ses deux bras se terminaient au poignet; on ne la nommait que la fille sans mains, et, je vous le répète, *je l'ai vue.* Elle avait une charmante et fraîche figure, cette pauvre jeune fille qui portait le sceau de la malédiction divine.

Le duc d'Otrante, fils du régicide Fouché, est né avec le masque de la mort et les tiraillements convulsifs de l'agonie d'un supplicié. Nul coloris n'a jamais paru sur ses joues qu'une pâleur livide couvre depuis sa naissance. Sa mère, ex-

religieuse renégate et apostate (1), s'amusait sur son balcon à Lyon à voir exécuter les victimes de son sanguinaire mari; le bourreau montrait les têtes séparées du tronc à la multitude charmée de cet exécrable spectacle. L'une de ces têtes conserva de violentes contractions nerveuses; Mme Fouché était enceinte; elle eut peur; elle s'enfuit de son balcon; pour la première fois peut-être elle quittait la scène d'horreur avant que la dernière goutte de sang eût été versée. Le fils aîné de Fouché a ces contractions de la bouche et l'affreuse pâleur de l'infortuné. *Je l'ai vu*. Il vint un jour à Vienne (2) sous un nom supposé, chez M. du Montet, pour traiter au nom du roi Jérôme de l'achat de l'hôtel du baron de Bœsner, dit le *Kaiserhaus*. Le marché ne se fit pas. Mon mari exigea qu'on lui dît le nom du prince qui se cachait ainsi sous l'incognito. M. Fouché se fit alors connaître. La police se fût refusée à l'acquisition si déjà M. du Montet n'eût refusé d'entrer en arrangement. Mais je l'ai vu, ce fils de la malédiction; il était horrible. On m'a dit que sa femme depuis l'avait trouvé tel. Je n'en suis pas étonnée.

M. de Terme, homme de qualité, a épousé Mlle Fouché, fille du terroriste régicide, duc et ministre; c'est une personne pieuse, charitable et d'une conduite irréprochable. Elle est très riche. Elle avait été au moment d'épouser M. de Quélen, frère de l'archevêque de Paris; ce mariage, qui indignait généralement, fut rompu par le prélat. On avait cherché à connaître l'impression qu'il aurait pu faire sur Mme la dauphine et à savoir d'elle si elle recevrait la fille de Fouché : « J'en vois tant d'autres », avait-elle répondu tristement.

M. de Terme, cousin de Mme de Pisieux, née Montboissier, petite-fille de M. de Malesherbes, vint la trouver et lui demanda avec beaucoup de ménagements si elle recevrait sa femme : « Oui, lui répondit-elle, car on dit que c'est une personne de bien et ce n'est pas sa faute si elle a l'affreux malheur d'être la fille de Fouché. Mais vous, mon cousin, qui n'étiez pas forcé

(1) Ces détails sur la femme de Fouché, Bonne-Jeanne Coiquaud, ne semblent pas exacts; voir MADELIN, *Fouché*, I, p. 27 (Paris, Plon). — (*Éd.*)
(2) Il est, en effet, allé à Vienne en juin 1818. (*Éd.*)

de l'épouser et qui avez eu l'indignité de faire un tel mariage, je ne vous verrai jamais. »

LE PRINCE PRÉSIDENT

Nancy, 19 juillet 1852.

Il fait une chaleur étouffante et c'est une chose à remarquer maintenant; c'est comme jadis où les étés étaient chauds et les hivers froids; depuis la comète (1), on ne savait plus ce que c'était qu'un été brûlant. Toute la population est surprise de s'éventer; vous croyez que c'est de chaleur? non; de gaieté? non; d'enthousiasme? non; d'espérance? non. On nous amuse et nous regardons faire; c'est une preuve de *bon esprit* dont on doit nous savoir gré, car il n'y a rien de plus triste que ces fêtes qui se renouvellent sans cesse et changent si souvent de motifs sans changer de programmes. Que d'illuminations! que de fusées! que de fausses lueurs et de fausses joies... éteintes!

Le mois dernier, pour solenniser l'essai du chemin de fer de Paris à Nancy et l'arrivée d'un seul ministre, ballon merveilleux de Godard avec d'horribles tours de force d'un sauteur de corde aérien; feu d'artifice de Ruggieri; flottille sur le canal; illumination; ballon d'artifice emportant dans les nues la croix d'honneur; aigle gigantesque, étendant ses ailes de feu aux couleurs variées sur notre bel arc de triomphe au milieu d'une pluie d'or, chef-d'œuvre de Ruggieri; bal paré. Mais voici mieux encore; le prince-président est arrivé hier 18 avec son cortège *impérial* pour inaugurer le chemin terminé de Paris à Strasbourg. A Strasbourg! Et nous avons été rayonnants, éblouissants, terrorifiants, tonnants; les aigles ont pris des proportions fabuleuses sur nos monuments; encore Ruggieri; illumination, bal, soldats, canons, troupes arrivées de tous côtés, foule et lampions à orner et à remplir des palais de fées; puis un cortège à montrer à l'Europe. Il est arrivé, ce *neveu*

(1) La comète de 1811. (*Ed.*)

heureux, ce qui est plus rare qu'un *soldat heureux*, avec cent personnages; remarquez que je ne dis pas cent personnes; est-ce qu'en République les officiers de bouche, les valets de chambre, les chasseurs, les valets de pied, les et cætera comptent pour quelque chose? Non assurément, mais des ministres, des maréchaux, des généraux, des sénateurs, des législateurs, des grands dignitaires, des journalistes; la liste en est longue à copier. Mais j'y remarque le comte Bacciochi, grand maître des cérémonies, que je trouve bien rapetissé depuis que feu son père ou son oncle était le mari de la sœur de Napoléon, Elisa, duchesse de Toscane.

Louis-Napoléon a fait son entrée dans une calèche découverte. On a fait venir de riches tentures du garde-meuble pour décorer une estrade que beaucoup de gens appellent naturellement le trône. L'on a pris la précaution de faire étançonner les magnifiques salons du musée où l'on dansera, vu la multitude de sylphides invitées. Toutes les personnes accompagnant le président et celles qui l'ont reçu ont eu l'ordre de paraître dans la plus grande tenue et les plus somptueux uniformes. On m'a dit sérieusement ce matin que de bons bourgeois, artisans, ferblantiers, marchands, ébénistes, etc., invités à ce bal, s'étaient cru obligés d'y paraître en culottes courtes, bas de soie et boucles aux souliers; cela eût été plaisant, mais cela n'a pas été. Il y a de l'esprit et beaucoup, dans les classes moyennes, de la malice, de la jalousie, de l'orgueil surtout. L'habit brodé est dans la pensée de presque tous; la culotte courte attendra son glorieux avènement. Dès cinq heures, la foule était immense hier; un effroyable orage se préparait et la pluie de feu prédite par Arago pour le 17 paraissait très vraisemblable, des tourbillons de poussière, des coups de vent furieux, des éclats. L'arrivée du président, annoncée officiellement pour six heures et demie, n'a eu lieu qu'à huit; il faisait presque nuit, car les plus sombres nuages s'affaissaient sur la ville; cent un coups de canon ont enfin dissipé l'inquiétude et calmé l'impatience; les cloches ont sonné à grande volée, ces pauvres cloches si souvent parjures; les troupes, formant la haie, se sont immobilisées et le *héros* a paru, précédé d'un magnifique escadron

de cavalerie, de gendarmerie, etc., etc. *Il était dans son char, l'œil morne et la tête baissée,* l'attitude fatiguée. La voiture présidentielle était attelée de huit chevaux blancs conduits par des postillons dans le charmant uniforme de gala d'*autrefois* et entourée d'une multitude de généraux et de grands dignitaires à cheval et dorés sur toutes les coutures. Puis venaient les voitures des ministres, de toute la suite, dont la nomenclature est dans les journaux. Je n'ai vu, grâce à ma politesse hospitalière et à mes pauvres yeux, que des tourbillons de poussière, des plumets tordus par le vent et des galons d'or au galop. Tout cela a passé comme passent toutes les illusions de ce monde; les hurlements payés se faisaient facilement reconnaître au diapason égal des cris de *Vive Napoléon!* aux voix rauques et enrouées des mêmes hommes probablement qui avaient été payés par les rouges il y a deux ans pour s'attacher aux roues de la voiture en vociférant *Vive la République!* L'ouragan a empêché l'illumination, la même raison a fait manquer le feu d'artifice. A onze heures, le cortège a repassé devant mes fenêtres (sur la place Carrière). La voiture, cette fois, était attelée de huit chevaux arabes blancs, superbes, conduits par des palefreniers du haras de Rosières qui portaient des torches; la place était très sombre en ce moment; les lampions de l'arc de la porte Royale étaient éteints; cette voiture de couleur si foncée, ces militaires, ces gendarmes, ces cris sans élan, m'ont fait un triste et singulier effet, celui d'un convoi funèbre. Je ne suis pas la seule personne qui ait éprouvé cette pénible impression : le ciel grondait. Le bal était composé d'éléments divers et en partie très communs (car on est aux eaux ou à la campagne); il a dû peu flatter. On y étouffait; des officiers ont cassé les vitres avec la poignée de leurs sabres pour faire entrer de l'air. Le président a fait semblant de danser un quadrille avec la femme du préfet, Mme de Sivry, femme de cinquante ans, d'une beauté encore très remarquable et très distinguée, une beauté impérative qui aurait immortalisé une impératrice romaine, un profil à médaille antique. Le trône (véritable trône arrivé de Paris où il retournera) était en velours rouge brodé d'abeilles d'or, surmonté d'un aigle d'or;

les républicains, les orléanistes et deux ou trois légitimistes ont pu l'admirer. La contredanse du président était entourée de soldats sac au dos. Mme Waïsse, femme du procureur général (ou avocat général), a dansé avec l'envoyé de Prusse ; on a remarqué que ce voyageur officiel appelait Louis-Napoléon « prince-président de France » ; on a logé cet officier prussien à l'évêché. Le « président de France » paraissait un peu ennuyé de la familiarité de Mme de Sivry ; sa taille magnifique et très grande le rapetissait un peu trop. La cohue était immense ; une grosse bête de femme coiffée d'un chapeau de paille, vêtue d'une robe en vieux barège et chaussée de bottines boutonnées, s'est approchée du président et l'a regardé si effrontément qu'il s'est retourné avec dégoût. Dans ce brusque mouvement un des pans de son habit s'est relevé par derrière et accroché (l'histoire ne dit pas comment) au ceinturon de son sabre. La vilaine femme l'a baisé avant de le remettre en place ! « Là, s'est-elle écriée, voilà pourtant que je l'ai touché ! » C'était de l'enthousiasme, mais très mal placé. La morale de cette sotte histoire est que lorsqu'on veut donner une fête populaire, il faut la donner en plein air, mais n'admettre dans des salons que des femmes propres, élégantes et bien élevées.

On a logé plusieurs personnages de la suite du prince-président dans des maisons particulières. M. de Cesena, le rédacteur du journal *la Patrie*, s'est trouvé casé dans le bel hôtel et le charmant appartement de Mme de R..., qui est à Plombières ; il y a répandu involontairement toute sa bile ; ah ! sarpejeu ! les ennemis de *la patrie* n'auraient pas beau jeu, s'ils savaient tout ce que peut contenir de fiel le cœur d'un journaliste.

Le président est parti ce matin ; toujours les mêmes troupes, les mêmes gendarmes, les mêmes chevaux blancs, les cent un coups de canon, etc. J'ai regardé ce départ en robe de chambre derrière ma persienne ; c'est ainsi que j'aime à voir passer les météores qui s'éteignent si vite. *Sic transit gloria mundi !* Nancy est une charmante ville. On voit bien qu'elle a été une grande dame, une capitale ; mais maintenant, veuve de ses princes et de sa vieille aristocratie, Nancy n'est plus guère

qu'une jolie bourgeoise. Elle a perdu sa dignité, et ses nouvelles comtesses ou marquises, presque toutes, à peu d'exceptions près, tirées de la classe bourgeoise, en ont conservé les allures qui, jointes à leurs prétentions et aux relations venant de leur nouvelle position, les rendent souvent bien ridicules. Les plus prétentieuses sont les ex-républicaines; les plus ridicules celles qui sortent du commerce de l'épicerie. Ces pauvres épiciers que les républicains ont tant vilipendés, et pourquoi! Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi les républicains de 48 avaient tant d'ironie et de paroles bouffonnes pour ces pauvres épiciers. Était-ce parce qu'ils étaient, je crois, en général, dévoués au gouvernement pacifique de Louis-Philippe? Je me rappelle qu'en 1830, marchant un jour sur le trottoir derrière trois ou quatre jeunes gens qui naturellement me barraient le passage, j'entendis l'un d'eux dire aux autres: « Oui, Louis-Philippe aime les épiciers. — Tiens, pourquoi? s'écrièrent les autres. — Parce que, répondit le premier, il a été lui-même garçon épicier. » Explosion d'admiration! « Ah! dame, c'était dans sa jeunesse, et voilà pourquoi il nous aime! »...

Les bruits s'éloignent, les cortèges princiers s'éclaircissent, la fumée des wagons se dissipe, les canons et les parleurs se taisent; les cloches sonnent les heures des offices, la prière, le retour des fêtes du ciel et le glas des morts. Cela s'est toujours vu, cela se verra encore. Mais dites-moi pourquoi cette entrée triomphale à Paris, cette armée de 70,000 hommes sous les armes, ces transports, ces cris. D'où vient-*il*? A-t-*il* gagné une bataille? Où sont les drapeaux et les canons ennemis? Quelle province conquise? Je ne vois rien. Des fêtes, des déjeuners, des dîners, des bals, des chemins de fer parcourus, mais qu'*il* n'a pas tracés; ils ont été faits sans lui...

Vous savez, mon Dieu, si la vie de l'enfant qui naît débordera son berceau; vous savez où se brisera l'épée victorieuse, où s'arrêtera le rêve de l'ambitieux; vous savez à quel âge atteindront les nations; vous savez à quelles mains vous confierez la palme bénie de la paix ou le glaive de votre colère; vous savez tout, vous pouvez tout, et nous ne savons rien; les

générations tombent devant vous comme les feuilles desséchées des forêts. Notre pauvre vie est trop courte pour que nous puissions atteindre le but et mesurer l'espace qui sépare la veille du lendemain des grandes œuvres de votre puissance... Au ciel donc!...

Que j'ai vu de fêtes, mon Dieu! La première à Paris, le 14 juillet 1801, fête païenne, républicaine, statues et déesses de la Liberté devant lesquelles fumaient des vases d'encens, trophées, drapeaux, danses, décorations, illuminations, généraux, soldats, tribuns, badauds, niais bourgeois de Paris! — Fêtes magnifiques du congrès de Vienne (1814). Empereurs, rois, princes, illustrations grandioses, ravissantes princesses, parures étincelantes, splendides vacances des souverains et des hommes d'État européens; et au milieu de ce bruit, de cet éclat féerique, de ces parfums de fleurs, de ces ruissellements de diamants, de ces décorations scintillantes et variées, quel deuil tout d'un coup! Pourquoi ces longs voiles de tristesse sur le front des princes? Pourquoi ces crêpes sur l'uniforme des souverains de l'Europe réunie? Pourquoi ce luxe de douleurs? Un magnifique catafalque s'élève dans le chœur de l'antique et admirable cathédrale de Saint-Étienne; l'orgue a ses sons les plus sublimes et ses gémissements les plus impressionnables. Salieri dirige la musique digne d'une si grande solennité! C'est le 21 janvier, et les fleurs de lis couronnent les lugubres tentures! Pour une si imposante solennité, il eût fallu la voix de Bossuet; un tel auditoire ne s'est jamais rencontré et ne se rencontrera jamais. On devait croire que la France enverrait le meilleur de ses orateurs, et elle en avait à cette époque. Ah! le sujet eût fait sortir de leur âme et de leur génie de sublimes élans; le gouvernement français n'y pensa pas! Je vous ai dit combien cette négligence fut déplorée et déplorable. Après tant d'années écoulées, ce souvenir blesse encore ma pensée.

UNE SOIRÉE A NANCY

Septembre 1852.

Quand je vous raconte une histoire (cela m'arrive souvent), remarquez que je vous cite mes auteurs, je n'en veux pas prendre la responsabilité. Je les crois très vraies cependant, mais elles ne sont pas toujours vraisemblables. Voici quelques traits d'avarice de la célèbre et si spirituelle marquise de Coigny qui ont été racontés par le prince de Beauvau dans mon salon hier au soir. Et d'abord que je vous dise avant tout que le prince de Beauvau est un aimable conteur; il conte bien, car il le fait avec simplicité; de but en blanc, il se tourne vers moi et me dit : « Avez-vous rencontré Madame de Coigny? — Non. » Et là-dessus il commence son histoire, moi aussi.

Mme de Coigny était excessivement avare, et originalement avare. Elle avait invité un jour plusieurs personnes de la haute société, illustrations littéraires et amis, à venir entendre chez elle la lecture du roman manuscrit d'*Adolphe* par Benjamin Constant : la lecture devait être suivie d'un dîner où tous les élus de la société intime de Mme de Coigny (très nombreux) étaient invités. Benjamin Constant lut admirablement, s'attendrit et attendrit tout le monde; émotion générale. La lecture finie et les admirations un peu calmées, on s'aperçut que l'heure du dîner devait être sonnée depuis longtemps... « Ah! mon Dieu, s'écria Mme de Coigny, que je suis étourdie, que je suis distraite! c'est affreux, c'est horrible! J'ai totalement oublié que je vous avais invités à dîner, vous mourrez de faim, il est si tard! Ce cher Adolphe nous a fait oublier l'heure. » On gardait le silence; la marquise parut réfléchir quelques secondes : « Il faut dîner cependant; écoutez, messieurs, il me vient une idée, que chacun de vous aille chercher un plat chez le restaurateur, cela fera un dîner copieux et excellent, je n'en doute pas; moi je donnerai les oranges! » La chose se passa ainsi; le dîner fut même fort gai.

La marquise de Coigny était à Spa, où elle rencontra le duc de Devonshire, qu'elle connaissait et voyait souvent à Paris; en

la quittant il lui demanda ses commissions. « Ah ! vous pouvez me faire un grand plaisir ! — Absolument à vos ordres. — En vérité. Eh ! bien voulez-vous avoir la bonté de vous charger d'une boîte ? — Bien volontiers. — Mais elle est bien lourde, assez grande. — N'importe ; mais je dois vous prévenir, Madame, que je ne vais pas directement à Paris, je n'y serai que dans trois ou quatre mois, je vais à Vienne et de là à X.... — Cela ne fait absolument rien, je ne suis pas pressée. » On porta la boîte chez le duc qui imagina qu'elle contenait quelque objet d'art ou de contrebande peut-être, dont la marquise craignait de se charger. Il recommanda ce précieux objet tout particulièrement à ses gens ; mais, en traversant le délicieux et pittoresque pays de Salzbourg, sa voiture vint à verser. Le principal soin du duc fut pour la boîte de Mme de Coigny. La voiture à peine relevée, il demandait avec inquiétude si elle n'avait pas été brisée, endommagée, etc... ; on la lui présenta ; elle était écrasée, aplatie, déformée, et rendait des sons inquiétants. Force fut de l'ouvrir pour tâcher de sauver ou tout au moins examiner s'il n'y avait pas moyen de réparer l'objet. Elle ne contenait que des morceaux de sucre, des petits morceaux de sucre cassés, comme ceux que l'on sert sur des soucoupes aux voyageurs dans les auberges, et dont la marquise faisait une provision pour son usage journalier à Paris ; c'était sa recette de l'été.

Le prince de Beauvau nous conta encore que la marquise de Coigny avait une singulière manière de se nourrir économiquement aux eaux ; à Bade, Spa, que sais-je ; elle se postait sur l'escalier quand elle avait pour voisins d'opulents voyageurs, de riches familles qui se faisaient servir dans leurs appartements ; elle arrêtait au passage les domestiques qui portaient les plats, et qui, connaissant sa haute qualité, n'osaient lui faire aucune observation... « Voyons donc ce que vous portez là, mais c'est que cela a une très bonne mine, une odeur excellente. Je veux goûter ce bouillon. Mais voilà des côtelettes charmantes, donnez-moi une de ces côtelettes, je veux savoir si elles sont tendres, etc. » Le prince de Beauvau affirme que la spirituelle marquise a dîné ainsi toute une sai-

son en goûtant alternativement au dîner de tous ses voisins, qui en riaient. Dans le grand monde, une position élevée, une célébrité quelconque, la mode surtout donnent beaucoup de licences, on pourrait même dire toutes les licences imaginables; mais il faut une des trois conditions ci-dessus.

Mme la marquise de Laage venait de renvoyer un jour une de ses jeunes femmes de chambre, très honnête fille, parce qu'elle avait trouvé chez elle un bon jeune homme qui désirait l'épouser; nous la trouvâmes bien sévère. Le soir même, elle reçut chez elle avec toute la grâce possible la comtesse Degha, femme enlevée, séparée de son mari pendant vingt ans, ayant voyagé et habité avec le comte Stroganoff pendant ces vingt ans : il est vrai qu'elle venait de l'épouser grâce à la mort de son mari, homme aussi distingué que respectable. Nous nous moquâmes un peu de la marquise (1).

Je reviens aux récits du prince de Beauvau. Il a passé ce soir, je ne sais comment, de la marquise de Coigny à lady Holland. Son originalité était plus sérieuse. Elle forçait lord Holland, son second mari (car elle avait divorcé avec le premier), à se faire arracher une dent toutes les fois qu'elle était dans le cas de subir cette opération. Il était obligé de commencer et s'y résignait. Je ne sais ce qu'il y avait de plus étrange de la proposition ou de l'acceptation. Dans tous les cas, je suis persuadé que cette cruelle femme eût jeté ses enfants aux loups si elle n'avait eu que cette manière de leur échapper.

Il est facile de s'illusionner et de se désillusionner sur la dignité des personnes qui sont par état, par naissance ou par aventure, haut placées sur l'échelle sociale. Cela me rappelle souvent ce mot spirituel de M. du Montet : « Le monde est un grand théâtre où presque tous les acteurs sont mauvais et jouent mal leurs rôles. » Les spectateurs ne valent guère mieux; voyez qui ils applaudissent...

(1) Cf. plus haut, p. 419.

LES OBSÈQUES DU MARÉCHAL RADETZKY

Les honneurs funèbres rendus au maréchal Radetzky donnaient un magnifique sujet de tableau. Je vais simplement transcrire une page de la lettre que je reçois de ma chère et aimable amie la comtesse Thérèse de Chotek :

« Notre cher maréchal, de la mort duquel les révolutionnaires piémontais se réjouissent; notre admirable Radetzky a été honoré dans son cercueil comme jamais souverain ne le fut. Il fut reçu à Saint-Etienne par l'Empereur lui-même, lui rendant les premiers honneurs à Vienne, l'épée baissée, les larmes aux yeux, tandis que pleuraient d'attendrissement les vieux et les jeunes généraux; prenant ensuite le commandement de général en chef, pour se mettre à la tête du cortège (jusqu'au chemin de fer); monté sur un cheval superbe et fougueux, dont il retenait l'impétuosité pour ne pas accélérer la marche funèbre; beau d'expression, de noble tristesse et de grâce chevaleresque. Le lendemain, à quelques lieues de Vienne, il accompagnait ou plutôt suivait à pied les plus proches parents du maréchal, jusqu'à sa tombe, comme un simple officier. L'Empereur avait fait ses premières armes sous ses ordres, en Italie, et aux remontrances du général qui lui reprochait de trop s'exposer il répondait : « J'ai des frères; ce ne serait qu'un archiduc de moins. »

Oui, ce devait être beau, majestueux, imposant de voir le cercueil du maréchal reçu dans cette magnifique cathédrale gothique de Saint-Etienne, noircie par les siècles, et qui jamais n'a été flétrie par d'indignes badigeonnages, et sur les gigantesques piliers de laquelle sont attachés des trophées précieux, notamment ceux du sauveur de Vienne, Jean Sobiesky.

UN SOUVENIR DE 1836

Je retrouve une lettre que j'écrivais à Bade, le 16 août 1836, à mon neveu de Villevielle, qui était en Normandie, au château de Balleroy :

« Je suis bien flattée du suffrage de M. d'Orglandes : ma politique est de lever les yeux en haut, bien haut! La Providence refuse décidément le concours des hommes, elle les rapetisse; les meilleurs ne sont bons à rien. Elle se charge de tous les frais de vengeance. Nous exécrons les assassins; mais pouvons-nous nous empêcher de reconnaître un jugement terrible dans ces poignards régicides qui poursuivent le fils d'un régicide? Le roi Charles X vient d'acquérir une belle terre en Autriche; il ne craindra pas de voir sortir un meurtrier de chacun de ses bosquets. Le sort de ces deux rois est bien différemment malheureux. Le passé doit torturer l'un, l'avenir torturer l'autre; mais assurément le passé de Charles X est préférable à l'avenir de Louis-Philippe. Au milieu de ces deux fatalités, chaque parti reste sans espérance.

« Mais, mes chers enfants, je suis folle de vous parler si sérieusement; vous avez le temps de voir cinq ou six gouvernements se succéder. Le prince Louis-Napoléon, qui est ici et se promène les bras derrière le dos, ne renonce pas je vous assure, à être *empereur de la République.* »

Voilà ce que j'écrivais en 1836, un an avant l'échauffourée de Strasbourg; en vérité, je suis prophète. (J'écris ceci en 1859.)

LA GRACE ET LE RIDICULE

Deux choses souvent indéfinissables. Le ridicule fait perdre à la beauté tout son charme, à l'esprit sa puissance et tout son prestige. La grâce embellit la laideur; elle en triomphe; sans elle une coquette ne paraît qu'une folle inconsidérée. L'esprit n'est qu'un fardeau insupportable, là où il tombe comme un bloc (je parle de l'esprit de salon). On peut être très belle et très ridicule.

Il y aurait mille choses à dire sur le ridicule qui s'attache souvent malencontreusement à de si honnêtes gens, et sur le charme indicible qui enveloppe si délicieusement, malheureu-

sement quelquefois aussi, tant de vices. Mais à quoi bon, puisque l'un ne se corrige jamais et que l'autre ne s'acquiert ni ne se perd ? Le ridicule n'est impardonnable que lorsqu'il a la sotte vanité pour motif. La grâce (la gracieuseté) a ses sévérités, ses jalousies, ses ironies ; elle est souvent moqueuse et se venge en faisant horriblement grimacer les personnes mal inspirées qui veulent l'imiter. Voyez ces pauvres femmes dont on dit qu'elles veulent faire des grâces. Elles se tortillent, se trémoussent et ne peuvent parvenir à faire tomber et onduler gracieusement un seul pli de leurs robes. Pauvres femmes ! que d'études perdues !

La timidité rend habituellement très gauche, mais bien rarement ridicule ; c'est qu'elle vient d'un fonds de modestie et de trop humble méfiance de soi-même ; la sotte vanité, au contraire, en se pavanant, se disloque au lieu de se grandir. La vanité est une mine inépuisable de ridicules pour tous les âges, toutes les conditions, mais quelquefois aussi le ridicule frappe des innocents, fait des victimes et des martyrs. Ce sont de petites catastrophes de société qui en sont cause, des circonstances imprévues et bouffonnes, de véritables fatalités, des chutes dont on ne peut se relever sans rougir. Le monde est rempli de choses ridicules, on finit par s'y habituer ; il n'y a plus que les étrangetés dans ce genre qui réussissent. Il n'est personne, et j'entends les personnes les plus dignes, les plus parfaites, les plus imposantes, les plus agréables, les plus gracieuses, les plus admirables, les plus idéales, les plus accomplies enfin en tous genres qui n'aient eu leurs moments ridicules. Je pourrais citer des exemples incroyables racontés par elles-mêmes, car la seule différence qui existe entre les personnes ridicules accidentellement ou celles qui le sont naturellement, c'est que les premières sentent qu'elles le sont et que les autres ne s'en doutent pas ; c'est un avantage pour l'amour-propre de ces pauvres disgraciées.

... Ma tante, ma tante, dites-nous une de ces choses ridicules..... Cela est bien difficile, mes chers enfants. Comment voulez-vous que je vous raconte la colique horrible dont fut saisie à un dîner chez le duc de Saxe-Weimar la comtesse de

K***, cette belle personne, la plus belle parmi les belles, cette noble et idéale apparition? Elle était assise entre la duchesse et le duc qui lui adressaient les compliments les plus flatteurs, les plus galants. « Sauvez-moi, madame, » dit-elle à la duchesse en la regardant d'un air suppliant. La princesse ne comprenait pas d'abord ; le duc continuait ses emphatiques admirations. « Sauvez-moi, madame! » La sueur perlait sur le beau front de la comtesse dont la pâleur augmentait. « Ah! s'écria tout à coup la duchesse en se couvrant la bouche de sa serviette et en faisant un geste impérieux pour défendre qu'on se dérangeât; une douleur de dents atroce, affreuse! Donnez-moi votre bras, comtesse, vous seule, » et elle se leva, entraînant sa malheureuse, sa ravissante voisine, qui pouvait à peine se soutenir et qui, en arrivant dans le cabinet de la princesse, s'évanouit sur le... siège où la duchesse la posa elle-même. Et pensez que c'était une des beautés les plus célèbres de l'époque, un ange au physique comme au moral! Et maintenant supposez qu'une pareille catastrophe fût arrivée à une timide campagnarde chez le préfet de son département ou à une dame de province chez une élégante financière de la Chaussée-d'Antin, ou chez une moqueuse marquise du faubourg Saint-Germain : le ridicule en eût été ineffaçable

Il arriva encore une aventure très embarrassante à la belle comtesse de K***, à Vienne. Elle était très souffrante sur sa chaise longue et sa femme de chambre lui apportait un *remède*. L'étourderie d'un domestique, la distraction momentanée d'un portier furent cause que la porte de son hôtel, qui devait être fermée à tout le monde, fut momentanément ouverte. La voix haute et perçante du duc de Richelieu, qui était éperdument mais très respectueusement amoureux de la comtesse, se fit entendre dans le salon attenant à la chambre, où elle se trouvait. Effrayée la femme de chambre, au lieu de s'enfuir avec l'*objet* par une porte opposée, le cacha précipitamment sous le beau châle de cachemire qui servait de couvre-pied à sa maîtresse et s'enfuit. Le duc entra ému, désolé de voir la comtesse souffrante et s'assit près d'elle avec le plus sensible intérêt. Elle était au supplice ; le moindre mouvement de sa part pou-

vait faire rouler l'instrument qui était au bord de sa chaise longue ; plus elle paraissait malade, plus le duc paraissait affecté, car il était au moment de quitter Vienne et prolongeait cette visite qui devait être la dernière. La porte ouverte pour le duc ne put se fermer pour le comte de Langeron, autre admirateur exalté de la belle comtesse, mais gai, bruyant et railleur. Il entra en riant, puis le prince de Ligne, puis le brillant comte Roger de Damas et enfin le spirituel, acerbe et sérieux comte de Merveldt, qui devait l'emporter sur tous les autres adorateurs de la belle et noble dame, qu'elle préférait déjà dans le secret de son cœur et qu'elle épousa lorsqu'il était ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg. Cette charmante femme fut donc entourée de ses cruels et plus fervents admirateurs. Elle était immobile comme une statue, n'osant faire le moindre mouvement, le moindre geste. Comprenez-vous l'effet qu'eût fait cet instrument dans son antique pesanteur s'échappant de dessous le magnifique couvre-pied et roulant de tout son poids au milieu des adorateurs passionnés de cette idéale beauté! On rit ensuite de telles aventures, mais le moment est horrible; ces élégants amis de la comtesse étaient vifs, spirituels, moqueurs. L'arrivée du prince Dietrichstein, son frère, venant savoir de ses nouvelles et qui fut frappé de son air de souffrance, la délivra. Il emmena les visiteurs importuns... Je ne voulais pas vous conter cette histoire, vous l'avez voulu.

La timidité fait faire des choses bien ridicules et dire bien des bêtises. Elle rend les muets bavards et les plus grands parleurs silencieux. Elle fait passer au travers d'un paravent de glace; tomber sur une table couverte de porcelaines rares; verser une tasse de thé brûlante sur une robe bien fraîche ou sur la main d'une femme nerveuse ; heurter un enfant gâté qui pousse des cris horribles sans éprouver le moindre mal; marcher sur la queue ou sur la patte d'un petit chien chéri; répondre une sottise; dire, après un silence assez prolongé, précisément la chose dont il ne fallait pas parler; rougir, hélas! rougir dans les moments les plus critiques, les plus compromettants (Mme de Maintenon se faisait saigner fré-

quemment pour éviter cet inconvénient). Que de choses ridicules j'ai vues dans ma vie ! Je ne me suis laissée aller à vous raconter la ridicule histoire ci-dessus que pour vous prouver que les personnes les plus charmantes y sont exposées, qu'elles n'y échappent souvent que par hasard et que le hasard qui sauve peut aussi amener des circonstances bizarres qui font succomber dans un de ces petits guets-apens de la destinée et dans les circonstances les plus indépendantes de vos habitudes et de votre volonté. Je vous conseillerai de rire la première de la petite catastrophe dont vous avez été victime involontaire..... Mais la timidité ne se corrige jamais complètement; le mot *corrige* est ici très mal placé, car la timidité n'est pas un défaut, c'est une touchante infirmité ; j'aurais dû dire qu'elle ne se guérit jamais, on ne rougit plus en vieillissant, mais la gaucherie reste. Les plus grands génies sont sujets à la *timidité de salon;* c'est chez eux une preuve de plus de haute intelligence; elle les éclaire sur tout ce qui leur manque au lieu de les éblouir de tout ce qu'elle leur accorde.

GRAND'MÈRE

Lorsque je vivais près de ma grand'mère, votre bisaïeule, et déjà votre trisaïeule à vous, enfants de ses petits-enfants qui m'entourez, je ne m'étonnais pas de cette vie si calme, si réglée, si chrétienne; je ne pensais pas qu'une noble dame octogénaire pût en avoir une moins digne, moins parfaite; sans doute il n'était pas donné à toutes les femmes, même de la classe la plus élevée, d'avoir une vieillesse aussi majestueuse, un esprit si vif, une mémoire si heureuse, un langage si distingué, une taille si imposante, une conversation à la fois sérieuse et aimable; sans doute il n'était pas donné à toutes les grand'mères d'avoir l'air aussi complètement grande dame que Mme la marquise de la Fare et ayant conservé toutes leurs facultés, et, si je l'osais, j'ajouterais tous les agréments de leur esprit à quatre-vingts, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-douze ans ! C'est à cet âge que je l'ai vue pour la dernière fois, et

rien n'avait faibli en elle. Elle a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans; elle est restée *forte* jusqu'à sa dernière heure. Je suis vieille aujourd'hui, j'ai atteint ma soixante-douzième année, et je suis accablée de lassitude physique et morale; peut-être ne serais-je pas si éteinte si j'avais pu arranger ma vie, si dans ma jeunesse j'avais eu comme ma grand'mère le puissant stimulant de l'ambition pour ma famille; dans l'âge mûr, la sévère leçon de cette terrible Révolution, et dans ma vieillesse l'austère raison, l'inflexible raison de Mme de la Fare, sa foi calme, sa retraite honorable, ses lectures et son genre de vie sérieux. Mais j'ai été annulée dans ma jeunesse par une extrême timidité et de continuelles phases et changements d'existence; plus tard, par des inquiétudes incessantes pour une vie qui m'était si chère, et enfin par les frivoles entraînements du monde où j'ai vécu en Autriche. Ma vie s'est usée par le cœur, mon esprit s'est affaissé; mais qu'importe! je veux vous dire aujourd'hui l'emploi d'une journée de ma grand'mère

Elles se ressemblaient toutes. Mme de la Fare se levait de très bonne heure; elle faisait une première toilette, passait sa robe de chambre, se chaussait de ses mules à petits talons, s'agenouillait sur son prie-Dieu, faisait sa prière du matin, après laquelle elle passait dans son boudoir, s'établissait sur sa chaise longue. Sa première femme de chambre (elle en avait deux) lui apportait alors, sur un plateau destiné à ce seul usage, sa tasse d'excellent chocolat; c'était le moment où ses enfants et petits-enfants, alors près d'elle (dans sa maison de Bollène) venaient lui souhaiter le bonjour. Après son déjeuner, elle prenait son ouvrage, causait toujours agréablement pendant une demi-heure à peu près, puis donnait à l'une de ses petites-filles le livre de lecture pieuse qu'elle désirait qu'on lui fît; tous ses enfants y assistaient. Après cette lecture, s'en allait qui voulait. Ma grand'mère faisait sa toilette de la matinée. On peignait ses longs cheveux dont l'extrémité était restée d'un blond cendré charmant, sans aucun mélange de cheveux blancs; une de ses femmes s'emparait de ses pieds, les plus beaux du monde et d'une blancheur d'ivoire, leur donnait

des soins particuliers, les couvrait d'un chausson de fine batiste et de deux paires de bas d'une grande finesse, de souliers toujours faits à Paris. La toilette de ma grand'mère était la plus minutieusement soignée que j'aie jamais vu faire; cependant elle ne faisait usage d'aucun cosmétique, et n'employait que de l'eau très pure pour ses yeux restés si vifs et son teint d'une blancheur idéale. Elle avait conservé ses dents toujours belles. Cette seconde toilette étant terminée, on lui annonçait que ses chevaux étaient attelés, et nous partions pour la messe qu'elle entendait tous les jours, quand il n'y avait pas d'obstacle insurmontable, dans une des églises de la petite ville de Bollène. Plus tard, elle prit un aumônier. En rentrant chez elle, ma grand'mère restait seule dans son appartement jusqu'à l'heure du dîner; elle s'occupait de ses affaires, de sa correspondance. Nous ne nous permettions pas de l'interrompre. A deux heures, nous nous rendions dans son appartement pour descendre avec elle dans la salle à manger. Elle avait passé alors la robe qu'elle devait garder toute la journée; sa mise était d'une perfection rare pour une femme de son âge. En été, des robes blanches, d'une irréprochable blancheur, robes montantes, façon de redingotes garnies de belles dentelles anciennes ou de ruches de mousseline brodées, et bonnets assortis, rubans toujours blancs, beaux schawls selon la saison. En hiver, robes de la même coupe et d'une façon invariable, garnies de fourrures de martre, queues de martre zibeline, étoffes de soie de couleurs sombres et distinguées, robes amples malgré la mode des vêtements étroits, et dont les tailles ni longues ni courtes seraient encore aujourd'hui d'un remarquable bon goût, Elle ne portait point de bijoux; mais elle avait conservé l'usage des longues poches qui s'attachaient sous la robe et qui contenaient plusieurs objets en or, une lourde tabatière d'un beau travail, un étui d'or d'un délicieux travail, une élégante bonbonnière et une quantité de petits objets charmants qu'on regardait jadis comme indispensables : le crayon d'or, la plume d'or, les cure-dents d'or, etc., etc.

Mais revenons à l'emploi de ses journées. Après le dîner

(toujours servi avec soin), ma grand'mère, qui ne restait jamais un instant oisive, prenait son ouvrage; elle faisait de la tapisserie en grande perfection. On causait jusqu'à cinq ou six heures. Mme de la Fare quittait alors le salon, se retirait dans sa chambre; elle avait l'habitude d'y prier ou d'y méditer pendant un certain temps. Si nous étions obligés d'aller lui dire quelque chose, nous la trouvions à genoux sur son prie-Dieu, les mains jointes, et leur imprimant un mouvement qui semblait comme une sorte d'accentuation qui suivait sa prière et lui donnait plus de force. Lorsqu'elle reparaissait au salon, si le temps était beau, ma grand'mère faisait une promenade dans son vaste enclos, que j'appellerais un parc si l'effroyable bise qui y soufflait presque constamment n'avait pas torturé les arbres et n'avait pas été un obstacle insurmontable à la réussite des plantations que Mme de la Fare avait à diverses reprises essayé d'y faire.

Le soir, ma grand'mère travaillait ou jouait. Il était rare qu'il ne lui vînt pas quelque obligeant visiteur de la petite ville de Bollène. En hiver, nos longues soirées étaient partagées, lorsque nous étions en famille, par la conversation, la lecture des journaux et de quelque ouvrage nouveau; ma grand'mère recevait tout ce qu'il y avait de meilleur dans ce genre. Je n'ai jamais éprouvé un moment d'ennui chez ma grand'mère. On se retirait de dix à onze heures; nous l'accompagnions dans sa chambre à coucher. Ses femmes venaient la déshabiller et lui donner ses vêtements de veillée, car elle ne se couchait que très tard. J'aimais ce moment; je le prolongeais tant qu'elle ne me chassait pas, ce qu'elle faisait assez souvent en nous adressant quelque citation plaisante. Nous lui baisions les mains et elle se rapprochait de son prie-Dieu. Ma grand'mère dormait très peu : ses femmes disaient qu'elle veillait longtemps; elle les renvoyait se coucher, car elle était très bonne maîtresse, quoique très sévère. Ma grand'mère se levait plusieurs fois la nuit, ouvrait ses volets et ne permettait pas à ses femmes de se déranger. Elle n'a jamais souffert de cette habitude qui en tuerait beaucoup d'autres assurément. Ma mère lui en faisait souvent sentir le danger; elle répondait

en riant et continuait en été comme en hiver ses contemplations nocturnes. Il ne m'est jamais venu dans l'idée que ma grand'mère de la Fare fût dévote; la haute raison et la simplicité si digne qu'elle mettait à l'accomplissement de ses devoirs religieux les rendaient si naturels qu'il semblait que cela ne pût être autrement. Nous faisions maigre tout le carême, sans qu'elle en eût jamais été incommodée (il est vrai que nous avions d'excellents poissons); mais, même lorsque je faisais en carême la lecture d'un ou deux sermons de Bourdaloue en cinq points à ma grand'mère, ce qui me paraissait long, je n'imaginais pas alors de murmurer contre la dévotion. Je saisissais quelquefois, à la vérité, l'instant où je la supposais en distraction et je profitais d'un alinéa pour abréger un peu et me rendre la jouissance de sa conversation toujours si aimable. Ma grand'mère, je vous le répète, n'était pas dévote; c'était tout simplement la femme forte. Elle s'approchait des sacrements en temps convenable; mais elle n'eût pas approuvé les communions journalières, et surtout sans confessions préalables, de nos modernes dévotes, et leur sans-façon en s'approchant de la sainte table; elle nous eût foudroyées si elle nous y eût vues nous y présenter avec une toilette élégante, des fleurs, des plumes, et en nous drapant (en retournant à nos places) dans un schawl ou une écharpe, ainsi que le font aujourd'hui nos *jeunes saintes*. Le profond respect de ma grand'mère et en même temps sa sévérité pour les ministres de la religion la rendaient intolérante pour leurs moindres manquements et la faisaient fort redouter par les ecclésiastiques même les plus réguliers, qui craignaient ses blâmes; mais l'écoutaient toujours avec une grande déférence. La charité de Mme de la Fare était froide, mais généreuse et intelligente. Elle n'était pas sensible, sans doute : je ne lui ai jamais vu verser une larme, ni même ses yeux se mouiller; elle sentait très vivement tout ce qui était noble, grand et beau; mais son indignation, quand elle se faisait jour, était d'une véhémence et d'une éloquence extraordinaires. D'ailleurs elle avait assez d'empire sur elle-même pour en éviter les éclats; elle modérait rapidement ses impressions.

Ma grand'mère riait et applaudissait, en général, avec calme et distinction. En vérité, je crois que l'on ne sait plus être vieille maintenant. Je dois cependant, pour être très véridique, vous avouer qu'il y a quarante ans que je m'en aperçois. J'ai vu à Vienne des vieilles poupées fardées bien ridicules; j'ai vu à Paris des vieilles femmes décolletées, serrées dans des corsets : les maigres avaient l'air de squelettes parés, les grasses étaient horribles. Je ne puis m'accoutumer aujourd'hui à ces visages ridés, encadrés de fleurs, empanachés de *plumes* et de *fruits*, couverts de rubans éclatants. Quelle pitié de voir tourbillonner au milieu de flots de linon, de dentelles, des jeunes femmes moqueuses et impertinentes, des jeunes gens insolents ou simplement mal élevés, des femmes dont on se moque et qui pourraient être respectées chez elles! Laissez-moi regretter la vieillesse du siècle dernier. Je vous ai accoutumées, mes chères nièces et petites-nièces, à ma robe noire, à mon petit bonnet de blonde ou de dentelle sans aucun ornement; vous en êtes venues au point de louer ce costume sérieux et invariable. Puissé-je vous faire désirer d'imiter, dans votre âge mûr et dans votre vieillesse, la dignité de celle de votre bisaïeule et trisaïeule, et la simplicité de votre vieille tante et grand'-tante!

UN CHAPITRE DÉDIÉ A MES PETITES-NIÈCES NÉES ET A NAITRE. — MŒURS CONTEMPORAINES

Je suppose que nous sommes à la campagne; il fait froid, la nature est couverte de givre, les arbres en sont délicieusement poudrés; un rayon de soleil, qui éclaire mais ne réchauffe pas, fait étinceler cette parure de la nature; elle aussi a ses diamants brillants pour fêter ses jours d'hiver! Quel bon feu au foyer, comme la flamme est belle! Causons.

Je ne vous plaindrai pas, mes nièces et mes petites-nièces chéries, si votre destinée vous fixe à la campagne; vous y serez comme votre grand'mère de Villevielle (1), votre charmante

(1) Henriette-Hélène, comtesse de Villevielle, née de la Boutetière-Saint-Mars. (*Éd.*)

tante Mme de Genouillac, de nobles, aimables et dignes châtelaines. J'ai vu beaucoup de ridicules à Paris et dans les grandes villes de province; je n'en ai jamais rencontré dans les personnes bien élevées qui habitent la campagne. La simplicité et l'uniformité excluent les exagérations et les frivoles prétentions, les mesquineries d'amour-propre. L'esprit n'est jamais forcé à la campagne; la gaieté est franche et naturelle, la raison n'est obscurcie par aucun préjugé, les affections sont vides et sincères, les sentiments s'élèvent, l'âme n'est pas comprimée, la pitié est sans hypocrisie, la charité sans affectation est aussi généreuse que consolatrice, l'envie n'y corrode pas le cœur; la calomnie n'y a pas d'écho, elle reste à l'état de *monstruosité*. La simplicité, cette divine vertu, a un voile d'un tissu si transparent et si doux; elle l'étend sur toutes les actions. Je ne connais rien de plus délicieux que la vie de château d'une famille distinguée par ses vertus et vivant dans le manoir paternel. N'ayez pas un soupir, charmantes jeunes filles, lorsque vous voyez arriver pour quelques semaines le tourbillon élégant de vos éphémères voisines; ne forcez pas le timbre de vos voix si pures pour atteindre au diapason de leurs voix criardes et aiguës, à leurs éclats de rire stridents, éclatants, qui déchirent le tympan et réveillent en sursaut le vieillard que leur babil endort. Elles ne rient jamais d'un rire gai; la gaieté des Parisiennes est toujours de la moquerie. Ne vous laissez pas intimider par ce torrent de questions que vous adressent les femmes de Paris qui veulent se débarrasser vite de l'ennui d'une conversation qu'elles supposeront être seule à votre portée. Ne vous donnez pas la peine de répondre sérieusement; elles ne vous écouteraient pas.

Ne dédaignez aucune des occupations qui charment les loisirs de la campagne. Soignez vos fleurs, ayez de l'amour et de l'ambition pour elles; aimez les oiseaux, mais ne les emprisonnez pas : des oiseaux en cage à la campagne, quelle barbarie! Les cages! elles ne sont bonnes que pour les portières qui n'ont d'autre récréation que la vue des canaris et petits serins éclos à la chaleur du poêle de la loge enfumée! Protégez le nid de l'hirondelle « voyageuse et fidèle! » Ne faites pas de bro-

chettes de rossignols. Je connais un gros monsieur, un indigne gourmand, un horrible glouton, qui se vante souvent d'avoir englouti une douzaine de rossignols à son dîner. Des rossignols! Je voudrais bien lui voir avaler une oie avec ses plumes!

Je ne finirais pas sur le chapitre des occupations à la campagne; mais j'ai encore des prières à vous adresser, de douces recommandations à vous faire, mes bien-aimées. Encore un peu de patience; écoutez la vieille tante dont la voix s'éteindra bientôt, mais dont le cœur survivra dans cette conversation écrite, si un de mes chers neveux n'a pas déchiré mes pauvres petites feuilles pour en faire les bourres de son fusil! Revenons à notre château (et même à nos moutons, si vous les aimez). Je ne veux pas vous condamner à donner à manger à vos petits poulets, quoique, je vous l'avoue, j'y aie pris souvent plaisir. Je vous demande en grâce d'arranger votre vie de campagne de la façon la plus noblement confortable; que votre habitation, si elle est petite, ait le cachet de la propreté et de la simplicité élégante en toutes choses. Je n'oublierai jamais avoir vu dans le Midi, dans un affreux petit village, une maisonnette qui n'avait qu'un rez-de-chaussée bas et ignoble; on sautait par-dessus un fumier pour arriver dans un petit réduit qui s'appelait le *salon!* Hélas! il était *peint* et *doré!* Le maître et la maîtresse de cette singulière maison étaient gens d'esprit et bien nés; ils nous en firent une sorte d'explication qui était une excuse : un pauvre peintre italien avait été hébergé chez eux; il avait voulu laisser une preuve de sa gratitude et de son talent; il avait peint à bon marché des fleurs, des oiseaux aux mille couleurs : c'eût été un joli boudoir; mais là, c'était à faire mal. Les poules, les chats et les chiens ne se gênaient pas dans cette petite chambre qu'ils hantaient longtemps avant sa métamorphose. Si j'avais été obligée de vivre dans une maisonnette à la campagne, j'aurais ambitionné de lui donner l'aspect d'un joli chalet avec sa grâce rurale, ou un simple pavillon de chasse avec ses sauvages ornements.

Ne manquez jamais d'aller à la messe tous les jours, si cela vous est possible; ce début épanouira votre cœur pour toute

la journée. Que l'heure de votre déjeuner soit fixée d'une manière invariable; qu'il soit toujours servi proprement, et avec une sorte d'élégante recherche dans ce genre; qu'il soit bon et réjouissant pour tous les goûts, car c'est une heure délicieuse à la campagne que celle du déjeuner de famille. Nous irons ensuite nous promener ou vaquer à nos affaires; puis nous nous retrouverons au salon. Ce salon, ah! que je l'aime! on y trouve tout ce qui est agréable et commode : le piano, le métier, les journaux, les revues, et même nos chères petites cartes de patience pour caresser une petite espérance, une réussite, et passer sans rien faire un moment perdu qui se trouve occupé. Ne vous privez pas des nouveautés littéraires estimables; un bon livre est un hôte précieux à la campagne et qui devient souvent un ami auquel on a recours dans les heures de solitude et d'abattement. Les voyages sont si faciles maintenant que je vous engagerai fortement à ne jamais dépasser cinq ans au plus, sans en entreprendre un qui ait un but d'utilité et d'agrément; je voudrais que ce fût plus souvent (tous les deux ou trois ans); vous en rapporterez des connaissances nouvelles, des souvenirs, et des objets qui embelliront et animeront votre vie et votre retraite.

Ce que je ne puis assez vous recommander, mes chères petites-nièces, c'est de ne jamais vous laisser dominer par la paresse et l'ennui, ces deux grands défauts qui vous jetteraient infailliblement dans l'obésité et l'imbécillité.

Soyez par vos lectures et vos correspondances au courant de ce qui se passe dans ce monde. Vous n'aurez en moins des lionnes que les cancans venimeux; les bals où vous verriez constamment préférer une héritière bossue et impertinente, une coquette effrontée, une femme à la mode, on ne sait pourquoi; votre mère, le cœur gonflé de tristesse, vous comparerait à elles; son orgueil et sa tendresse en éprouveraient un cruel malaise. Dans le manoir, vous échapperez aux poignantes déceptions de l'amour blessé; ah! croyez-le, il y a des épines bien piquantes dans les guirlandes qui ornent les plus jolis fronts. Ne me boudez pas, mes petites bien-aimées; je ne voudrais pas vous condamner à vivre toujours à la campagne, si

cela vous attriste; je ne veux que vous prémunir contre les préventions que vous pourriez avoir contre ce genre de vie; je voudrais élever dans votre esprit une barrière contre les illusions du monde. Il y a toujours une lie amère dans le fond de la coupe des jouissances éphémères et faciles qu'il vous présente : et d'ailleurs, disons-le sans détour, qu'est-ce que le monde maintenant, sinon une foule parée, mêlée, où l'on crie pour se faire remarquer, mais sans rien dire; un bazar où l'on conduit des jeunes filles que marchandent quelques jours ou quelques heures après des jeunes gens souvent sans mœurs, ruinés, et qui se marient pour faire une fin ou une affaire? Le bonheur (le vôtre et le leur), ces jeunes gens n'y songent pas : ils ont entrevu de l'or à travers une épaisse fumée de cigare: peu leur importe le reste. Ce sont des escrocs, des ogres de votre bonheur. — Ma tante, ma tante, vous oubliez les maris campagnards! les charmants maris chasseurs! — Non, mes petites, j'allais vous en parler, car il faut être juste pour tout le monde. Les gentilshommes chasseurs et gentlemen, dans le sens que les Anglais attachent à ce mot de gentleman, sont une classe de sauvages blancs dont les mœurs et les habitudes sociales sont en dehors de la vie ordinaire, braves gens d'ailleurs, mais parfaitement maussades, horriblement bourrus et ennuyeux, chez lesquels la civilisation n'a pas fait un pas : ils ne voient marcher que les sangliers et courir les lièvres; ils sont heureux!... Ils n'ont de regards en arrière et en avant que sur leurs chères bêtes, et de sollicitude que pour leurs bons chiens. Ils vont à la chasse le lendemain de l'enterrement de leur femme; cette petite distraction leur est indispensable; leur ambition ne dépasse jamais le champ, le bois, ou le buisson. Il est inutile de leur adresser la parole s'ils sont à la chasse, ils ne nous entendraient pas; s'ils en reviennent, ils dorment. Je vous plains, aimables et gracieuses femmes de chasseurs, les jours de pluie; ce n'est pas de les voir partir par un temps qui ferait peur aux loups, c'est de les voir rentrer avec un lourd échantillon de tous vos champs et de tous leurs sillons, collé, plaqué, encroûté sur leurs affreuses guêtres et alourdissant les énormes semelles de leurs rustiques chaussures. Vous les verrez

bientôt fumer au feu de votre foyer crotté qui exhalera une forte odeur de tourbe, de cuir brûlé, de poils de chien grillé, etc. Pauvres femmes, lorsque ce mari vous a été présenté, il était si bien ! Le reconnaissez-vous? Le traître ! que n'est-il venu signer au contrat avec sa veste de chasse, son affreuse casquette, ses guêtres ! Que ne s'est-il endormi la veille du jour de votre mariage, au lieu de s'endormir si peu de jours après ! Mais enfin, c'est un honnête homme; il ne mangera pas votre dot; il ne vous fera pas mourir de chagrin; il vous laissera diriger l'éducation de vos filles, et même décider la vocation de vos fils. Hâtez-vous, toutefois, car si les vacances lui en laissent le temps, il fera de vos fils des chasseurs qui échapperont à votre noble ambition. Pauvres mères ! avoir un mari et des fils chasseurs, quelle destinée !

Que Dieu vous bénisse, enfants chéris; qu'il vous accorde la piété sincère qui fait accepter sans murmures les différentes positions de la vie et apprécier les joies de la famille qui les embellissent ou les adoucissent. Je vous plaindrais un peu si vous étiez obligées de vivre toujours dans une petite ville (1), car les habitudes des petites villes rétrécissent l'esprit et enlèvent à la vie toute sa poésie; on s'y noie dans le pot-au-feu. Je plains les femmes d'esprit, et surtout celles à prétentions même très modérées, qui habitent ces « nids à cancans » d'où sortent tant de petites vipères et de sarcasmes. Si elles ont succombé à l'entraînement de l'imitation, ou plutôt à la singerie de quelque lionne parisienne, elles ne s'en relèveront jamais. Il y a toujours dans les petites villes des grands-parents plus ou moins raisonnables, des oncles, des tantes, des cousines vieilles filles qui sont fidèles aux traditions, qui signalent les moindres innovations, et se raillent impitoyablement des imitatrices; elles n'échapperont pas aux sobriquets (les sobriquets sont un des caractères distinctifs du génie des petites villes). Si elles sont

(1) Vivre toujours dans une petite ville me semble, j'en conviens, une accablante nécessité, je n'en excepte pas les honorables sous-préfectures (je ris), je ne sais pourquoi les chefs-lieux de sous-préfectures m'ont toujours paru des capitales bouffonnes et MM. les sous-préfets des petits tyrans embarrassés. Pardonnez-moi cette ridicule prévention qui tient probablement à mon aversion pour la singerie.

un peu causeuses, elles seront des *milady Kincester (qui ne sait se taire);* si elles se tortillent, elles seront des *ladies Queldegen* (quelle dégaine). Pardon de ces sottises; je les ai entendues et j'ai vu des gens qui les trouvaient si jolies que je ne serais pas étonnée de les trouver un jour, si elles ne le sont déjà, imprimées dans un almanach de la *localité*. Malheur surtout à ces pauvres femmes d'esprit si elles sont un peu sérieuses, elles seront classées dans les femmes *incomprises*. Si elles sont jolies, qu'elles ne regardent jamais à droite ni à gauche, surtout s'il y a garnison! Que leurs yeux soient invariablement fixés sur la pointe du clocher de la cathédrale — Mais, ma tante, c'est horrible! — Non, mes enfants, ce n'est qu'ennuyeux; je vais vous donner le préservatif si votre destinée vous fixe à Saint-Mihiel, à Bourg-Saint-Andéol, à Dieuze, à Romorantin, à Toul, etc. (notez bien que je choisis des lieux où je n'ai jamais été), soyez simples, toujours simples, dans votre langage et votre mise élégante; ne soyez ni moqueuses, ni médisantes : soyez bienveillantes; il se formera autour de vous une auréole de respect; vous échapperez à tous les désagréments, à tous les inconvénients des petites villes; vous y apercevrez ce qu'il y a de bon, car il y a de l'esprit, des talents et même des vertus partout. Vous serez adorées; vous régnerez et cela vous fera une douce vie. Il y a encore une destinée dont je ne vous ai pas parlé; vous fronceriez le sourcil si je supposais qu'elle pût vous être réservée, enfants de quinze ans! Celle de vieilles filles. Mais je vous ferai connaître des vieilles filles si aimables, si aimées, si admirables, que vous ne pourrez vous empêcher de sourire un jour de pitié si vous entendez des sottes gens leur jeter en ricanant l'épithète de vieilles filles, comme une méprisante plaisanterie. Oui, nobles et saintes délaissées, anges protecteurs, doux liens des familles, bienfaitrices et consolatrices, que vous a-t-il manqué pour être d'heureuses mères, de charmantes maîtresses de maison? De la fortune d'abord, et souvent le cruel courage d'abandonner des parents vieux ou infirmes, des orphelins de vos frères ou de vos sœurs. Le manque de fortune est souvent une raison, mais elle est rarement la seule. Cherchez dans leur vie retirée

et pourtant si active et si occupée, vous y trouverez de touchants dévouements ou de douloureux regrets, abnégation et résignation. Un monsieur plaisantait un jour lourdement une très vieille et très respectable demoiselle; elle répondait peu à ses attaques : « Voyons, lui dit-il, avouez-le-nous, avez-vous aimé ? » Elle était grande, sèche, anguleuse et ridée, mais elle conservait une dignité noble et distinguée; c'était la physionomie de son âme, celle-là survit aux années! Le monsieur s'aperçut de quelques sourires : l'amour avec cette figure! Il s'obstina; je la vis détourner la tête; il me sembla voir une pauvre vieille larme humecter ses paupières; les larmes de la vieillesse s'y arrêtent. J'interrompis la conversation; quelques jours après je revis Mlle de Gosset; je l'aimais et l'honorais sincèrement. « Vous m'avez presque vu pleurer, me dit-elle avec la bienveillante expression qui lui était habituelle et un sourire qui semblait demander pardon : j'espère bien qu'on ne l'a pas remarqué; mais ces plaisanteries étaient si cruelles; vous ne vous moquerez pas de moi, vous qui êtes bonne, quand je vous dirai que non seulement j'ai été attachée à un excellent homme, que mon père regardait depuis longtemps comme un ami, et qui allait devenir son fils; mon mariage était arrêté; c'était au moment de la Révolution et de ses horreurs; nous venions d'émigrer, nous attendions M. de X***; il était prêt d'atteindre les frontières de la Suisse; nous l'attendions! Mais au moment de les franchir, il fut arrêté... — Eh bien! Mademoiselle! — et guillotiné, reprit-elle en me serrant la main avec la plus douloureuse expression. Vous pensez bien, ajouta-t-elle, que je ne l'ai jamais oublié, et combien des plaisanteries qui me ramènent à cette époque de ma vie me sont pénibles. » Hélas! oui, je la compris : c'était un coup de hache donné sur ce pauvre bon vieux cœur fidèle. Mlle de Gosset (1) avait trouvé en pays étranger des protecteurs illustres et des affections sincères; elle les méritait bien. Elle était entourée à Nancy de souvenirs de ses amis d'Allemagne; son petit appartement en était embelli et

(1) Mlle de Gosset, belle-sœur de Mme de Gosset, née La Ferronnays.

orné. Sa vieillesse et son lit de mort ont été adoucis par les soins touchants et délicats de M. le vicomte et Mme la vicomtesse de Doué. Je l'ai vue pendant sa dernière maladie conserver le calme d'une belle âme, et après sa mort la sérénité et la douce majesté de la vertu récompensée étaient répandues sur ses traits embellis et rajeunis. Sans fortune, elle avait conservé toute sa dignité et trouvé le moyen d'être généreuse et d'obliger avec la plus exquise délicatesse. Mes chères petites-nièces, si vous êtes destinées à ne pas vous marier et que le monde ait encore quelques institutions anciennes, tâchez d'obtenir le titre honoraire de chanoinesse (1) (j'en excepte le chapitre de Sainte-Anne de Bavière, cet hospice des onze mille vierges, où l'on fabrique des comtesses filles de père bourgeois et mère *idem*), cela vous donnera la satisfaction de vous entendre appeler *Madame*. Que de pauvres femmes désolées voudraient n'avoir pas dépassé cette borne gentille de la destinée! Je n'ai connu que des chanoinesses aimables. C'est un heureux hasard sans doute; mes amies les plus intimes, la spirituelle, sensible, charmante comtesse Thérèse de Chotek surtout, la plus chère de toutes, étaient chanoinesses; que Dieu vous en accorde d'aussi parfaites!

Je ne sais pourquoi; mais ma double vue vous a fait passer devant moi, mes jeunes amies, comme dans un nuage de parfum et de fleurs printanières éclairé par un soleil doux. J'ai cru apercevoir quelques gouttes de rosée, perles transparentes suspendues à vos paupières : si c'étaient des larmes, puissent-elles sécher promptement, ne pas sillonner vos joues fraîches et si purement modelées, et ne pas descendre jusqu'à la petite fossette qui égaie votre sourire et épanouit votre physionomie! J'ai parlé trop longtemps, n'est-ce pas? Les vieilles tantes et surtout les grand'tantes y sont sujettes!

(1) Une des petites-nièces de Mme du Montet, la comtesse Marie de Landrian, est actuellement chanoinesse du noble chapitre de Brunn, qui est l'un des quatre grands chapitres d'Autriche. (*Éd.*)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Pages.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

